



**BIBLIOTECA  
CENTRALA A  
UNIVERSITAȚII  
DIN  
BUCUREȘTI**

Nº Curent 4638 Format

<sup>7198</sup>  
Nº Inventar ~~A 56 601~~ Anul

Sectia \_\_\_\_\_ Raftul \_\_\_\_\_

DU MÊME AUTEUR :

HISTOIRE

DE LA


LÉGENDE DE FAUST

DU MÊME AUTEUR :

~~~~~

**NOTE SUR UNE LÉGENDE attribuant une origine  
satanique aux Plantagenets, Angers, impr. Lachèse et  
Dolbeau, 1882, in-8°.**

*(Extrait des Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et  
Arts d'Angers).*



476632

# HISTOIRE

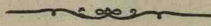
Ino. A. 56. 601.

~~104~~. 4638.

DE LA



# LÉGENDE DE FAUST



## THÈSE

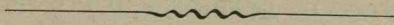
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

ERNEST FALIGAN

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris

8617  
7198.



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, Boulevard Saint-Germain, 79

1887

TOUS DROITS RÉSERVÉS

83-34 (Faust)

913

1961


L

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
COTA 4638

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ  
BUCUREȘTI  
COTA 4638

RC 64/04



B.C.U. Bucuresti  
  
C7198

## INTRODUCTION



La Légende de Faust, envisagée dans ses traits essentiels, est l'histoire de l'homme qui vend son âme aux puissances du mal afin d'obtenir en retour les biens terrestres et les jouissances attachées à leur possession. Nulle tradition n'est plus ancienne, ni plus générale. On la retrouve dans les annales de tous les peuples. Elle ouvre, en quelque sorte, la partie des récits bibliques consacrée à la race humaine, Ève pouvant être considérée comme la première victime de ces séductions diaboliques, puisqu'elle se laisse persuader par les promesses mensongères de Satan, et lui livre son âme pour recevoir en échange, avec le fruit défendu, la science du bien et du mal. Il n'est pas de race ou de nation, pour ainsi dire, dont les annales ne renferment des souvenirs se rapportant à ces pactes ténébreux. En certaines contrées où la foi religieuse fut vivace et a laissé des traces profondes, on les rencontre à tout instant. Chaque province, et souvent chaque village a la sienne, que le peuple conserve avec un soin pieux dans sa mémoire, et raconte à la jeunesse comme un enseignement salutaire, afin de la garder de semblables entraînements. On n'en saurait être surpris, car, tradition religieuse par excellence, l'histoire de l'homme qui vend son âme aux démons, existe chez tous les

peuples dont le culte établit une distinction entre les puissances du bien et les puissances du mal, c'est-à-dire chez toutes les nations civilisées. Elle y apparaît avec d'autant plus de fréquence et de netteté, que cette distinction se trouve plus clairement établie et que le dogme accorde aux esprits infernaux une action plus immédiate et mieux définie sur la destinée de l'homme. C'est dire qu'elle est une légende essentiellement chrétienne. On la rencontre chez tous les peuples professant la foi révélée par le Christ, et nulle part on ne la trouve sous une forme mieux caractérisée.

L'histoire de l'homme qui vend son âme au diable présente un autre signe distinctif qui la sépare essentiellement des légendes offrant le même caractère de généralité. Tandis que ces dernières, comme quelques-uns des contes recueillis par Perrault, semblent être les transformations successives d'un seul et même récit original, auquel les migrations des peuples et l'action combinée de la religion, du temps, de la race, du climat et d'autres causes plus secondaires ont fait subir des métamorphoses variant presque à l'infini, la légende de l'homme qui vend son âme au diable n'offre point cette apparence, du moins au même degré. Si certaines formes secondaires dérivent les unes des autres, il en est au contraire, et ce sont les plus complètes et les plus répandues, dont l'origine est tout à fait distincte. Telles sont la Légende de Théophile et la Légende de Faust, qui sont les deux plus importantes, la première parmi les traditions catholiques, la seconde parmi les récits protestants. Bien qu'au milieu de divergences provenant, et du caractère national et de l'esprit religieux, elles offrent une analogie manifeste dans leurs traits fondamentaux, on ne saurait dire cependant qu'elles dérivent l'une de l'autre. Elles ont chacune pour point de départ évident des faits historiques dont certains détails peuvent être contestés, mais dont la réalité n'est pas douteuse. On comprend facilement d'ailleurs que chez des peuples ayant la même foi, des faits où la croyance religieuse et les sentiments les plus profondément empreints dans le cœur de l'homme occupent une place si prépondérante, aient pu se produire à plusieurs reprises.

Ainsi, la Légende de Faust n'est pas une légende isolée, reposant sur un fait accidentel dont on chercherait vainement l'analogie dans la littérature populaire. Elle fait partie d'un groupe nombreux de récits présentant tous des caractères extrêmement tranchés, qui les rapprochent étroitement les uns des autres, en même temps qu'ils les distinguent du reste des récits légendaires. Elle y a sa place marquée, et cette place, on ne la lui a pas arbitrairement fixée ; il ne serait pas possible de lui en assigner une autre sans violer d'une façon manifeste les lois de la logique et de la vraisemblance. Elle y apparaît à son heure comme la conséquence naturelle, presque inévitable, d'une évolution des croyances et des mœurs. En l'isolant des autres légendes de même nature on se priverait d'un élément nécessaire de comparaison. Il est indispensable, pour en bien pénétrer le sens, pour en mesurer toute la portée, non pas seulement de la maintenir dans ce milieu, mais de chercher comment elle s'y est produite et de quelles tendances de la foi religieuse elle est la manifestation. Or, on n'y saurait parvenir qu'en la comparant à des légendes analogues, en cherchant par quels caractères elle s'en approche ou s'en éloigne, et de quelles causes prochaines ou lointaines proviennent ces analogies et ces divergences.

Cependant le sujet est si vaste, il embrasse un nombre de faits si considérable et touche à tant de questions, qu'il nous serait impossible de l'étudier dans son ensemble avec une précision suffisante. Aussi le restreindrons-nous à ce qu'il a d'essentiel, en indiquant dans cette introduction, afin de les rapprocher plus tard de la Légende de Faust, objet principal de notre étude, les traditions qui s'y rattachent par des caractères bien tranchés et viennent naturellement, pour ainsi dire, se grouper alentour.

La Légende de Faust est une légende chrétienne. Nous bornons nos recherches aux récits légendaires émanés de la même inspiration religieuse ou destinés à la combattre.

Un deuxième caractère distinctif de la légende, celui sur lequel repose tout l'édifice du thème primitif et de ses variantes, est le recours aux puissances du mal, recours exaucé par l'enfer et aboutissant à la conclusion d'un traité. Nous ne compren-



drons dans notre étude que les traditions où ce recours est nettement indiqué. Puis, comme le contrat à la conclusion, ou tout au moins à la discussion duquel amène cette démarche désespérée revêt différentes formes; — qu'il peut être un pacte tacite, une profession solennelle faite en public, au milieu d'une nombreuse assemblée, ou bien un contrat formel et particulier dans lequel Satan traite directement et par écrit avec la personne qui se vend à lui, — et que Faust a recours à ce dernier mode, nous ne rapprocherons de sa légende que celles dont le personnage principal conclut comme lui, de son propre mouvement, de son plein gré, un pacte écrit et formel avec l'enfer. Nous sommes, croyons-nous, d'autant plus autorisé à limiter de la sorte notre champ d'études, que ces légendes constituent, dans les traditions sataniques, un groupe tout à fait spécial, une sorte de cycle dont les différents récits, tout en ayant une originalité et une source distinctes, se succèdent d'âge en âge, comme les anneaux ininterrompus d'une chaîne unique.

Enfin la Légende de Faust étant une légende populaire, modifiée sans doute à bien des égards par les écrivains qui l'ont recueillie, mais née de la tradition orale dont elle a retenu, non seulement la physionomie générale, mais tous les traits caractéristiques, nous avons dû faire un choix dans les formes innombrables qu'elle a revêtues. Nous avons écarté toutes celles qui sont des œuvres, non populaires, mais littéraires, leurs auteurs ne s'étant pas inspirés du sentiment traditionnel, mais de leur propre fantaisie, et n'ayant vu dans la légende qu'un thème à variations plus ou moins brillantes, ou bien un sujet d'études psychologiques. Nous avons seulement conservé les formes dont les auteurs, prenant pour guide la tradition orale, et se proposant pour fin principale de la reproduire, se sont effacés devant son œuvre, lui ont du moins subordonné leur propre imagination. Parmi ces derniers écrivains, ceux même qui l'ont utilisée pour des fins de propagande ou de moralisation religieuse, l'ont respectée dans tout le reste. Cette distinction entre les récits légendaires et les œuvres littéraires est indispensable à faire si l'on ne veut tout mêler et tout confondre. Il est du reste

très facile de l'établir, car elle existe naturellement. Ces deux sortes de récits ne se sont pas développés en même temps; ils se sont succédé. Le cycle littéraire ne commence qu'au moment où finit le cycle légendaire.

Même restreint de la sorte, le sujet demeure encore immense, et bien que le cycle des légendes sataniques reposant sur un pacte écrit et formel ne se ferme pas à la légende de Faust, et qu'on puisse facilement le suivre jusqu'à nos jours, comme cette légende en représente en quelque sorte la dernière grande tradition et que nous nous proposons spécialement de l'étudier, nous nous arrêterons après avoir examiné toutes les formes qu'elle a revêtues dans sa phase populaire.

Pour épuiser le sujet, il faudrait suivre ces légendes à pacte écrit et formel jusqu'à notre époque, étudier ensuite la phase littéraire de la Légende de Faust, et rapprocher de cette grande tradition et de ses congénères un certain nombre de traditions sataniques s'y rattachant par beaucoup de points et si visiblement semblables que nombre d'anecdotes ont passé de ces légendes dans celle de Faust. Telles sont, pour citer seulement les plus célèbres, les Légendes de Virgile l'Enchanteur, de Merlin, de Robert-le-Diable et de Don Juan. Nous nous proposons de compléter plus tard, par ces différentes études, l'Histoire de la Légende de Faust.

Considérée dans les limites où nous l'avons circonscrite, l'Histoire des pactes formels avec l'enfer contient deux ordres très distincts de légendes dont les divergences proviennent de ce qu'elles sont nées d'inspirations différentes. Les unes sont d'origine catholique; les autres, qui découlent de sources protestantes, se relient, d'une façon très manifeste, aux traditions diaboliques émanées du schisme d'Occident ou du paganisme. Les différences portent à la fois sur la manière de concevoir le sujet et sur le dénouement. Dans les premières, l'action naît principalement de la lutte que l'homme vendu à Satan livre ensuite, à l'aide des puissances célestes, aux puissances du mal, pour reconquérir son âme, et invariablement ce combat se termine par la victoire du Ciel sur l'Enfer. Dans les secondes, l'effet dramatique est surtout tiré des terreurs et des souffrances

de l'homme qui a conclu le pacte, et qui, ne recevant plus du Ciel la même assistance par suite des modifications survenues dans le dogme, est écrasé par Satan, devient son jouet, et oscille sans cesse des terreurs du désespoir aux grossiers enivremens des sens. La lutte, alors, se termine constamment par la défaite et la damnation du coupable.

Nous indiquerons d'abord les formes catholiques, en prenant pour spécimen et pour point de départ la plus complète : *La Légende de Théophile*.

## II

La Légende de Théophile n'est pas un de ces récits populaires qui, avant de se fixer dans une forme écrite, ont été transformés de mille manières par l'imagination des conteurs, et dont l'origine est souvent insaisissable. Elle a son point de départ dans une narration historique dont l'auteur affirme avoir été témoin des événements qu'il rapporte. Cette relation date du vi<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, et elle est trop circonstanciée pour qu'on puisse accuser son auteur de l'avoir inventée de toutes pièces. Elle est empreinte aussi d'un ton de sincérité manifeste, et sa véracité n'a jamais fait doute pour les pieuses générations du moyen âge qui, dans nos pays d'Europe, la reçurent avec les actes de l'Église d'Orient. Le caractère surnaturel des faits qui s'y trouvent rapportés n'éveillant point en eux des sentiments d'incrédulité, ils l'accueillirent comme une nouvelle preuve de la miséricordieuse bonté de la sainte Vierge. Le nom même sous lequel ils la désignaient d'habitude en témoigne. Ils l'appelaient : *Le Miracle de Théophile*.

Le sujet est bien connu. Théophile était vidame (*vice-Dominus*, dit Paul Diacre; *æconomus*), c'est-à-dire administrateur de l'Église d'Adana, en Cilicie. Il avait acquis, dans l'exercice de ces hautes fonctions, une considération si grande qu'à la mort de l'évêque, en l'an 537 ou 538, les fidèles, d'une voix unanime, le désignèrent comme son successeur. Mais Théophile, soit défiance

de lui-même, soit humilité, refusa ce périlleux honneur, et voyant que l'évêque métropolitain se disposait à ratifier le choix des fidèles, il se mit à genoux, et le supplia, en pleurant, d'avoir pitié de lui et de ne pas le charger d'un fardeau trop pesant pour ses forces. L'évêque métropolitain, n'ayant pu vaincre sa résistance, nomma trois jours après une autre personne au siège vacant. Mais à peine le nouvel évêque fut-il installé que le vidame, desservi près de lui par des ennemis secrets, fut accusé de concussion et privé de sa charge. Théophile, si fort contre l'attrait des honneurs, ne put supporter cette injuste disgrâce. Il se voyait réduit à la misère, déshonoré pour toujours, et tout son être se révoltait contre ce châtement immérité. Son désespoir était si grand qu'un soir, perdant la tête, il s'enveloppa d'un manteau et s'en alla, par des chemins détournés, frapper à la porte d'une maison cachée dans une ruelle obscure. C'était la demeure d'un Juif, magicien renommé, qui passait dans la ville pour être en relation avec Satan. Théophile, éperdu, lui apprit sa disgrâce, sa situation désespérée, se déclarant prêt à tout, même à vendre son âme, si Satan voulait lui venir en aide. Le Juif écoutait, silencieux. Il le remit au lendemain, ne voulant rien promettre avant d'avoir consulté son maître, désireux aussi, peut-être, d'éprouver par ce délai la résolution du vidame.

Mais Théophile étant revenu le lendemain, Satan cette fois fut évoqué, et conclut avec lui un pacte dans les formes. Par ce pacte, Théophile s'engageait, si Satan le rétablissait dans ses fonctions, à lui livrer son âme. Satan s'empressa de remplir sa promesse et le vidame, rentré en grâce, exerça bientôt une action toute-puissante sur l'esprit de l'évêque. Il réussissait avec un bonheur singulier dans ses entreprises, et tout semblait lui sourire. Jamais, cependant, il n'avait été si malheureux. Le remords s'était emparé de son âme, et il ne se pliait qu'en frémissant au dur servage qu'il avait accepté. Bientôt ce joug lui devint insupportable, et de même que dans un moment de désespoir, il était allé se mettre à la discrétion d'un magicien juif, de même, dans une heure de repentir, il alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge ; il lui demanda d'obtenir, par son

intercession toute-puissante, le pardon du crime qu'il avait commis.

Pendant quarante jours et quarante nuits, il demeura prosterné devant l'autel, sur la pierre froide et nue ; le front dans la poussière, il ne cessait de sangloter, de se frapper la poitrine et de prier. Lorsque sa pénitence fut terminée, la sainte Vierge lui apparut, et après l'avoir un instant repoussé, elle se laissa toucher par son repentir. Elle lui promit de prier pour lui et d'obtenir son pardon. Trois jours après, Théophile n'ayant pas cessé d'attendre sa grâce au pied de l'autel, la sainte Vierge apparut de nouveau et lui annonça que ses péchés lui étaient remis. Puis comme il l'avait alors suppliée les mains jointes et avec larmes, de lui faire rendre aussi le pacte qu'il avait signé avec Satan, au bout de trois autres jours, pendant que, vaincu par la fatigue, il dormait couché devant l'autel, il vit, comme en songe, la sainte Vierge qui déposait le pacte sur sa poitrine. S'étant bientôt éveillé, il trouva la cédule portant encore, dans de la cire, l'empreinte du sceau dont il l'avait revêtue.

Sa surprise et sa joie furent si vives qu'à peine osait-il croire, d'abord, au témoignage de ses sens. Le lendemain, qui était un dimanche, il se rendit à l'église à l'heure où les fidèles s'y réunissent, et alla, devant tout le peuple, se jeter aux pieds de l'évêque. Après avoir publiquement confessé ses fautes, il raconta la grande faveur dont la sainte Vierge l'avait honoré, et montra le pacte en témoignage de la véracité de ses paroles. Puis, tandis que les fidèles, saisis d'admiration, louaient le Christ et sa Mère et que l'évêque faisait brûler le parchemin, il retourna devant l'autel où la sainte Vierge lui était apparue. Il ressentit alors les premières atteintes d'une maladie mortelle qui l'enleva quelques jours après, et il rendit son âme en embrassant ses frères et en louant Jésus-Christ et sa Mère.

Écrite par Eutyhianos, clerc de l'Eglise d'Adana, et secrétaire du vidame, qui dit avoir été témoin oculaire de ces événements, l'histoire de Théophile se répandit rapidement et devint un des thèmes favoris des écrivains de la littérature sacrée. Elle avait sa place marquée d'avance, pour ainsi dire, dans les nom-

breux ouvrages où l'on célébrait les vertus et les bienfaits de la Mère du Christ. Les orateurs sacrés la citaient presque toujours, ils y faisaient à tout le moins allusion lorsqu'ils traitaient le même sujet. Beaucoup d'historiens l'ont insérée dans leurs annales ou dans leurs chroniques. Fulbert de Chartres, Geoffroi de Vendôme, l'archevêque anglais Ælfric l'ont racontée plus ou moins longuement dans leurs sermons; Sigebert de Gemblours, Honorius d'Autun, Vincent de Beauvais, Jacques de Voragine, Petrus Canisius, Martinus del Rio, saint Bernard, saint Bonaventure, Hercules Vincemala, Jean Geyler de Kaysersberg l'ont analysée dans leurs chroniques ou dans leurs recueils de légendes et de miracles; deux démonographes angevins, Jean Bodin et Pierre Le Loyer, l'ont aussi mentionnée.

Tant qu'elle demeura confinée dans cette sphère grave et pieuse, l'Histoire de Théophile ne subit pas d'altération sensible. Écrivains et prédicateurs se faisaient un devoir de conscience de la rapporter fidèlement. Ils l'abrégeaient souvent, mais sans la défigurer, et dans ces variantes presque innombrables, on ne trouve pas un seul détail ajouté, ni même modifié. Il est manifeste qu'elles procèdent toutes du récit primitif ou de l'une de ses traductions latines.

Mais l'imagination des écrivains et des artistes ne tarda pas à s'emparer de ce poétique sujet sans cesse rappelé à leur attention, remis en quelque sorte sous leurs yeux par les orateurs et les écrivains sacrés. N'étant pas arrêtés par les mêmes scrupules, ils le traitèrent chacun au gré de sa fantaisie et le transformèrent de mille façons. Quelques-uns même ne craignirent pas d'y mêler des épisodes étrangers au récit primitif, et d'en modifier la physionomie au point de la rendre presque méconnaissable. La véritable légende prit alors naissance. Elle obtint un succès prodigieux. Les poètes furent les premiers à s'en emparer. Ils lui donnèrent toutes les formes, depuis la ballade jusqu'au mystère. Les sculpteurs et les peintres en multiplièrent ensuite le souvenir sur les murs et les vitraux des cathédrales. Bien que ces derniers, retenus par la gravité du sanctuaire et par l'obligation de ne pas trop s'écarter du texte

primitif, aient été plus sobres que les poètes dans leurs inventions, et n'aient jamais franchi certaines bornes, ils ont souvent, dans un champ plus restreint, déployé bien de la verve ou de l'originalité. Plus que les poètes, peut-être, ils ont embelli les détails et développé les côtés secondaires.

La légende a conservé sa popularité pendant tout le moyen âge; elle est demeurée jusqu'à la fin l'un des sujets de prédilection des écrivains et des artistes les plus célèbres de cette époque.

Quatre poèmes latins, qui lui sont consacrés, sont arrivés jusqu'à nous. Le premier est anonyme; le deuxième est l'œuvre de Hroswitha, la célèbre abbesse de Gandersheim, et les deux autres sont attribués, l'un à Marbode, archidiacre d'Angers, qui fut nommé l'an 1096 évêque de Rennes; l'autre à un poète bavarois d'un véritable talent, appelé Radewin.

Les poètes français du moyen-âge font sans cesse allusion au Miracle de Théophile, et plusieurs d'entre eux en ont traité isolément certaines parties, notamment la Prière à la sainte Vierge. Ils l'ont raconté dans quatre poèmes, qui ne doivent pas avoir été les seuls. Le plus ancien et le meilleur à tous égards est l'œuvre de Coinsi et se trouve dans son recueil de Miracles. Les autres, encore inédits, ont été signalés, l'un par Paulin Paris, au tome IV de ses *Manuscrits Français de la Bibliothèque du Roi*; les deux autres par M. Eugène Kolbing, qui les a découverts dans des manuscrits du *British Museum*.

Les littératures allemande, flamande, anglaise et espagnole sont presque aussi riches en formes versifiées de la Légende, et sur quatre Miracles mettant le même sujet en scène, trois sont allemands. Le quatrième, et le meilleur, est l'œuvre du célèbre trouvère Rutebeuf.

Les formes iconographiques ne sont pas moins nombreuses, bien qu'elles aient eu à souffrir des destructions du temps plus encore que les formes littéraires. Le Miracle de Théophile est figuré sur les verrières des cathédrales ou églises d'Auxerre, de Saint-Julien-du-Saut, de Laon, du Mans, de Beauvais, de Troyes, du Grand-Andely; il a été sculpté dans des bas-reliefs ou sur les portes des cathédrales de Paris et de Lyon, et les

manuscrits où il est raconté sont ornés souvent de miniatures dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre de grâce et de naïveté<sup>1</sup>.

### III

Dans toutes les formes de la légende que nous venons de mentionner, les événements fondamentaux du récit demeurent invariables, et Théophile ne cesse pas d'être le personnage principal.

Mais à côté de ces formes on trouve d'autres légendes dont le héros est différent, bien qu'elles présentent dans leurs traits essentiels une ressemblance manifeste avec le récit d'Euty-chianos, ou avec quelques-unes des versions qui en dérivent.

Ces légendes proviennent-elles de la même source, ou bien ont-elles une origine différente? En d'autres termes, n'y doit-on voir que des formes dérivées du Miracle de Théophile et le terme extrême des transformations précédentes, déjà si nombreuses? Doit-on admettre au contraire que ces légendes sont nées de faits distincts, mais semblables, qui sont devenus autant de thèmes à variations pour l'imagination du peuple d'abord, puis des conteurs de légendes? En l'absence de preuves positives, il semble difficile, au premier abord, de faire un choix entre ces deux hypothèses. Elles sont très plausibles l'une et l'autre, et peuvent se soutenir par des arguments de valeur presque égale. Il n'est pas douteux qu'en se propageant dans des pays divers et en revêtant des formes littéraires différentes, un seul et même récit ne subisse les altérations les plus curieuses et les plus inattendues. L'étude même des transformations de la Légende de Théophile en est une des preuves les plus convaincantes que l'on puisse fournir. Ces changements sont tels, parfois, que l'on hésiterait en plus d'une circonstance

<sup>1</sup> Voy. pour les sources de la Légende de Théophile, l'*Index Bibliographique*, nos 1 à 74 et *passim*.



à rattacher les versions extrêmes au récit primitif, si l'existence des formes intermédiaires ne permettait d'y remonter avec certitude, et si l'identité des noms donnés aux principaux personnages n'achevait de lever tous les doutes. La seconde supposition n'est pas moins facile à défendre. Les légendes sataniques étaient extrêmement fréquentes au moyen âge. A tout instant il est question, non-seulement dans les recueils des conteurs, mais chez les écrivains sacrés, de pactes conclus avec le démon, d'intercessions miraculeuses de la sainte Vierge en faveur de pécheurs repêchants. Ces faits sont indiqués, non pas d'une manière générale et vague, mais avec précision. On cite les noms, les lieux, les dates. Le premier écrivain qui relate une des formes soi-disant dérivées de l'Histoire de Théophile : la *Légende de Militarius*, affirme que l'événement s'était passé dans un pays voisin du sien, quelques années auparavant, et que les héros de l'aventure vivaient encore. De tels événements, s'ils ont eu lieu, ont pu tout aussi bien que l'Histoire de Théophile, devenir le point de départ de toute une série de variantes. Il n'est pas douteux, en effet, que la répétition d'aventures identiques ou fort analogues chez des peuples possédant les mêmes croyances et interprétant ces aventures de la même manière, ne doive donner naissance à plusieurs séries parallèles de légendes offrant entre elles les plus grandes ressemblances. C'est aussi ce qui s'est produit, et de là vient qu'à côté de la série de Théophile on en observe d'autres qui, malgré d'évidentes analogies, ne s'y confondent point et n'y peuvent être rattachées. De là vient encore que l'on trouve dans le même recueil, à des dates fort anciennes, et le Miracle de Théophile et d'autres légendes en rappelant les traits essentiels. C'est ainsi que dans le Livre de la Passion, l'un des recueils allemands de légendes sacrées les plus considérables, on rencontre, près du Miracle, les deux récits qui s'en rapprochent le plus : l'*Histoire de Militarius* et celle du *Chevalier qui donna sa femme au diable*. Il est évident que l'auteur du recueil n'aurait point inséré ces traditions côte à côte, s'il les eût considérées comme de simples variantes d'un même récit. Il ne l'eût pas fait du moins sans en prévenir le lecteur, afin d'aller au-devant du reproche de se

répéter. Ces trois légendes étaient donc considérées dès le XIII<sup>e</sup> siècle comme des histoires distinctes, et si dès lors on les croyait telles, on a de sérieux motifs de penser qu'elles le sont en réalité. Ajoutons que, par un phénomène assez fréquent dans la genèse littéraire des légendes, une partie des événements caractéristiques de ces histoires similaires se sont ensuite greffés sur le Miracle de Théophile, de sorte que l'on possède des formes mixtes où l'on trouve prêtées au vidame une partie des aventures attribuées à Militarius. Or ces unions ne s'opèrent guère qu'entre légendes distinctes. On ne peut d'ailleurs présenter ces récits mixtes comme des formes chronologiquement intermédiaires, car ils n'ont pas précédé, mais suivi les formes types, et ces mélanges survenus après coup sont une présomption nouvelle en faveur de l'origine distincte des récits primitifs.

Ces formes dérivées ou similaires procèdent presque toutes de deux récits types dont elles n'ont été que le développement ou l'imitation. L'un de ces récits est la Légende de *Militarius*, l'autre la *Légende du Chevalier qui donna sa femme au diable*.

Dans la Légende de *Militarius* comme dans le Miracle de Théophile, un personnage de haute condition, réduit au désespoir, se vend au diable et obtient son pardon par l'intercession de la sainte Vierge. Les deux récits offrent donc une analogie manifeste. Ce qui les différencie, c'est que, dans la légende, le héros n'est plus le même. Le pieux vidame de l'Eglise d'Adana a fait place à un brillant et mondain chevalier ayant dissipé son héritage en débauches et en folies de toutes sortes. De plus, ce chevalier a des délicatesses et des scrupules inconnus à Théophile. Il renie le Christ, mais il ne veut à aucun prix renier la sainte Vierge. Enfin, il se trouve dans la Légende une scène capitale, absente du Miracle, et qui ne pouvait y trouver place, car elle est préparée et comme amenée par le refus du chevalier de renier Notre-Dame. Dans cette scène, la sainte Vierge s'autorisant de ce refus du coupable pour intervenir en sa faveur, supplie son Fils de lui pardonner et finit par se jeter aux genoux de Jésus pour obtenir la grâce qu'elle a jusqu'alors vainement sollicitée.

Il y a déjà, dans une des formes dramatiques allemandes de Théophile<sup>1</sup>, une ébauche, ou un ressouvenir de cette scène touchante qui s'est transformée sous la plume de certains poètes en l'un des plus gracieux et des plus émouvants tableaux que nous aient laissés les pieux écrivains du moyen âge. Mais cette ressemblance ne prouve pas que la première soit sortie de la seconde. Elle ne constitue même pas une présomption en faveur de cette opinion, car les deux légendes ne se sont pas succédé; elles ont existé l'une à côté de l'autre pendant plusieurs siècles, et bien que *Militarius* n'ait jamais eu la renommée européenne du Miracle de Théophile, qui pénétra par l'Allemagne, le Danemark et la Suède jusqu'en Islande, il était assez connu pour que sa ressemblance avec la Légende de Théophile, sur un point particulier, s'explique tout aussi bien, sinon d'une façon plus naturelle, par un emprunt.

La première mention du *Liber Militarius*, et selon toute probabilité la plus ancienne, se trouve dans un recueil très curieux d'Histoires miraculeuses, écrit en l'an 1220, par Césaire d'Heisterbach, théologien allemand de l'Ordre de Citeaux. Le récit de Césaire a été reproduit dans deux poèmes latins, l'un en soixante-dix vers, tout à fait barbare, et inséré dans une continuation de la chronique de Godefried de Viterbe; l'autre, d'une latinité presque aussi défectueuse, mais animé d'un véritable esprit poétique et rempli de détails gracieux et tendres. Ce dernier est l'œuvre de Gottfried de Thienen ou de Tirlmont, écrivain laïque de condition bourgeoise, auquel on doit plusieurs autres ouvrages. Trois poèmes d'une certaine étendue, qui sont loin d'être sans intérêt, relatent encore le Miracle. Deux d'entr'eux sont écrits en allemand; le troisième est l'œuvre d'un poète français, Jehan de Saint-Quentin, et a été publié par Jubinal dans son *Nouveau Recueil de Contes, Dits et Fabliaux*. Enfin, on connaît deux autres légendes identiques à *Militarius* par le fond du récit, mais dans lesquelles le chevalier est remplacé par Théophile, ou tout au moins en porte le nom. C'est un des exemples les plus remarquables des emprunts mu-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 43, p. 28.

tuels, que se faisaient les auteurs de ces différentes légendes, ceux du moins qui les traitaient comme un thème littéraire, car on ne rencontre rien de semblable chez les auteurs, qui les relatent les premiers, ou qui les considèrent surtout au point de vue historique. L'une de ces légendes, signalée par Sommer, est encore manuscrite, et a pour auteur Brün von Schönebecke; l'autre a été publiée par Jean Herolt (*Johannes Heroldus*), plus connu sous le nom du Disciple (*Discipulus*), au 31<sup>e</sup> exemple de ses Miracles de la Bienheureuse Vierge Marie <sup>1</sup>.

#### IV

Avec la *Légende du Chevalier qui donna sa femme au diable*,<sup>+</sup> on entre dans une série de récits qui s'éloignent bien plus que le précédent du Miracle de Théophile. Les deux seuls points de contact manifestes, points essentiels, il est vrai, sont le pacte avec le diable, et la délivrance du coupable par l'intercession de la sainte Vierge. Pour tout le reste, les événements, les personnages diffèrent, et l'on est en droit de se demander, bien plus encore que pour la *Légende de Militarius*, si cette histoire, au lieu de dériver du Miracle de Théophile, n'aurait pas, pour point de départ, un fait distinct, mais analogue; on a bien plus de motifs d'admettre l'hypothèse.

Le chevalier se laisse entraîner à faire des dépenses exagérées par ce désir de paraître, qui fut de tout temps un vice essentiellement français. Il a auprès de lui deux écuyers, gens perdus de dettes et de mœurs, qui, par leurs flatteries et leurs conseils, le poussent dans cette voie funeste et s'enrichissent à ses dépens. Bientôt ses ressources diminuent; la gêne entre dans cette maison, trop grandement tenue. Pour en soutenir le luxe princier, le chevalier est obligé de recourir aux expédients. Sa femme, plus clairvoyante et plus avisée, essaie de l'arrêter sur cette pente funeste et de lui ouvrir les yeux. Mais le

<sup>1</sup> Voy. pour les sources de la *Légende de Militarius*, l'*Index Bibliographique*, numéros 1 à 74 et *passim*.

chevalier se rit de ses conseils ou la rebute, s'estimant beaucoup plus sage, ne voulant surtout à aucun prix renoncer à sa vie de dissipations et de plaisirs.

Enfin, le moment arrive où la folle conduite du chevalier va recevoir son châtement. Sa ruine est complète. C'est le moment attendu par sa femme. Elle lui conseille de s'adresser à la sainte Vierge et de mettre en elle toute sa confiance. Peut-être eût-elle réussi à le persuader, mais Satan intervient. Il arrive tout à coup, s'autorisant pour paraître d'un mot imprudent que le chevalier laisse échapper dans un moment de désespoir. Il n'a pas de peine à reprendre sur cette faible et ardente nature, avide de toutes les jouissances, l'empire qu'il a un instant perdu. Il amène le chevalier, en lui disant que sa femme le trompe, et en le comblant d'or, à s'engager par un pacte à la lui livrer au bout d'un laps de temps déterminé.

Lorsque le moment d'exécuter le pacte arrive, le chevalier, étouffant ses remords, ordonne à sa femme de se tenir prête à l'accompagner dans la forêt voisine, au milieu de la nuit. Sa femme obéit, bien que ce voyage étrange et non motivé lui inspire de secrètes appréhensions.

A l'entrée de la forêt, elle aperçoit une chapelle. Elle supplie son mari de lui permettre d'y entrer un instant pour s'y reposer. Le chevalier n'ose lui refuser cette grâce dernière. Elle va s'agenouiller devant une statue de la sainte Vierge, tandis que son mari l'attend, debout sur le seuil.

Pendant qu'elle prie, la sainte Vierge, au Ciel, plaide, non-seulement sa cause, mais celle de son indigne mari. Elle finit par gagner l'une et l'autre, et Dieu lui commande de revêtir un instant les traits de la dame qui doit être livrée au Diable et d'aller prendre sa place.

La sainte Vierge obéit. Elle accompagne le chevalier au carrefour où le Diable attend sa proie. Elle l'encourage même à poursuivre, le voyant hésiter au dernier moment.

Le Diable qui l'attend avec impatience, le gourmande d'abord d'avoir tant tardé. Puis soudain, reconnaissant la sainte Vierge, il pousse un cri d'épouvante et reproche au chevalier son manque de parole et sa félonie. Mais la sainte Vierge ne le

laisse pas achever. Elle le met en fuite avec l'aide des archanges Gabriel et Raphaël, que Dieu lui a donnés pour gardes du corps, et le chevalier étant alors tombé à ses pieds, accablé de honte et de remords, elle le ramène à la chapelle et lui obtient le pardon de sa femme.

Le premier récit de cette légende, ne nous est pas parvenu, et l'on n'a pas de renseignements sur l'endroit où l'événement se serait passé, d'après la chronique, ni même sur sa date approximative. On en possède sept formes très différentes. La plus importante est sans contredit le Miracle écrit sous ce titre au XIV<sup>e</sup> siècle, par un auteur dont le nom ne nous est pas parvenu. C'est une des meilleures pièces du vieux théâtre français. La deuxième forme se trouve dans la Légende Dorée de Voragine ; la troisième est un poème français très court, publié par Jubinal ; la quatrième, une légende rimée en vieil anglais. Les trois dernières sont en allemand et en vers, et dans le nombre, il s'en trouve une qui date du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est probablement la plus ancienne de toutes <sup>1</sup>.

## V

Les légendes dont nous venons de donner un rapide aperçu ne sont pas les seules qui montrent, dans les premiers siècles du christianisme, des hommes se liant avec Satan par des pactes écrits, afin d'obtenir les jouissances et les richesses de la terre. Il en existe trois autres dans les *Acta Sanctorum* : l'Histoire de saint Cyprien et de sainte Justine, celle du serviteur de Proterius, rapportée dans une vie apocryphe de saint Basile et la Légende d'Anthémios. Ces récits offrent, avec les Légendes de Théophile, de Militarius, et du Chevalier qui donna sa femme au Diable, cette ressemblance, que le principal personnage de l'histoire se vend au diable par un pacte formel, écrit de sa main, puis se repent, et trouve grâce devant la miséricorde

<sup>1</sup> Voy. pour les sources de cette Légende, l'*Index Bibliographique*, nos 4 à 74 et *passim*.



7198.

divine. Mais elles en diffèrent par cette circonstance, que la grâce du coupable est obtenue, non plus par l'intermédiaire de Notre-Dame, mais par celle d'un Saint ou d'une Sainte. Enfin, malgré ces analogies avec la Légende de Théophile, elles procèdent évidemment de sources distinctes, car elles lui sont antérieures de plusieurs siècles. On n'a plus ici, comme pour *Militarius* et pour le Chevalier qui donna sa femme au Diable, le choix entre deux hypothèses toutes les deux très plausibles. Une seule opinion est soutenable, celle qui fait dériver ces différentes histoires d'autant d'événements particuliers. Cette opinion s'appuie, non sur des suppositions, mais sur des différences de dates incontestables. On ne saurait prétendre, en effet, que si ces histoires ne proviennent pas du Miracle de Théophile, ce dernier, par contre, en est issu. Il n'existe pas, entre ces deux séries de légendes, les analogies de détails, les ressemblances dans les faits secondaires, les mélanges et les confusions que l'on observe, par exemple, entre le Miracle de Théophile et *Militarius*. Si le fait essentiel sur lequel elles reposent est identique, elles ne révèlent à l'examen le plus attentif, aucun signe permettant de les rattacher les unes aux autres. Les quelques analogies qui peuvent être relevées, se rencontrent non dans les récits primitifs, mais dans des formes ultérieures dont les auteurs ont réuni dans un même récit des traits empruntés à diverses histoires de même nature. Ces analogies s'étant produites après coup, ne prouvent absolument rien, Elles sont, du reste, très peu nombreuses,

De ces trois histoires, les deux plus importantes, celles aussi qui se rapprochent le plus des légendes précédentes, sont les histoires de saint Cyprien et de sainte Justine et du Serviteur de Proterius. Bien connues des historiens du moyen âge, elles ont été plus d'une fois reproduites, sans atteindre toutefois à la notoriété, et surtout à la popularité du Miracle de Théophile. Elles ont cependant fourni le sujet d'œuvres d'un très grand intérêt, l'une à Hroswitha, la célèbre religieuse de Gandersheim ; l'autre à Calderon, dont le drame intitulé : *Le Magicien prodigieux*, est un des chefs-d'œuvre du théâtre espagnol.

Fille d'un ancien prêtre des idoles, Justine est une vierge

convertie au christianisme qui a fait vœu de chasteté. Sans autre aide que le recours à Dieu, elle résiste à toutes les importunités, à toutes les ruses que deux païens, séduits par sa grande beauté, emploient pour la faire tomber dans leurs pièges. L'un d'eux est Cyprien, le magicien le plus célèbre d'Antioche, voué par ses parents, depuis sa plus tendre enfance, au culte de Satan. C'est en vain cependant qu'il invoque contre Justine toutes les puissances de l'enfer, et le Prince des Ténèbres leur maître. Tous sont forcés d'avouer que leurs charmes les plus forts viennent se briser comme du verre contre le signe de la Croix, dont Justine se couvre, elle et sa maison. Eclairé par cet aveu, Cyprien se convertit au christianisme et parvint bientôt à un si haut degré de vertu qu'on le nomma évêque d'Antioche. Avec l'aide de Justine, qu'il avait faite abbesse d'un monastère, il opéra de si nombreuses conversions, qu'il excita la colère des païens. En l'an 304, pendant une des persécutions de Dioclétien, ils furent arrêtés tous les deux et martyrisés. Jetés d'abord dans une chaudière pleine d'huile et de poix bouillante, dont les flammes les respectèrent, ils furent ensuite décapités. La version la plus complète de leur vie et de leur martyre a été publiée dans les *Acta Sanctorum*. C'est de cette version ou d'autres récits peu différents que procèdent toutes les mentions de la légende que l'on rencontre dans les conteurs grecs et latins, puis dans les recueils espagnols dont Calderon s'est inspiré<sup>1</sup>.

La Légende du Serviteur de Proterius a été rapportée pour la première fois dans une Vie apocryphe de saint Basile, évêque de Césarée, en Cappadoce. Elle se rapproche davantage du Miracle de Théophile, dont elle n'a cependant ni la haute portée, ni la grandeur épique.

Un serviteur de Proterius, riche sénateur qui s'était fait chrétien, devient amoureux de la fille de son maître à l'instigation du démon, qui a fait naître cet amour dans son cœur afin d'empêcher Proterius de faire entrer sa fille dans un monastère. Ce serviteur, pour arriver à ses fins, s'en va

<sup>1</sup> Voy. pour les sources de cette légende, l'*Ind. Bibl.*, nos 1 à 74 et *passim*.



trouver un magicien qui lui fait conclure un pacte écrit avec les puissances infernales. Aussitôt après, des démons envoyés par l'enfer allument dans le cœur de la fille de Proterius un amour insensé pour ce jeune homme, et Proterius, cédant après une longue résistance aux supplications de sa fille, consent à l'unir à son serviteur.

Mais avertie bientôt que son mari ne fréquente point les églises et ne s'approche jamais des sacrements, la fille de Proterius l'interroge et le contraint, par ses instances, à lui avouer la vérité. Prise de désespoir en apprenant qu'il a contracté un pacte avec le démon, et voyant dans son malheur un juste châtement de sa résistance aux volontés de son père, elle va trouver le saint évêque Basile et, après lui avoir tout appris, elle le supplie d'arracher son mari aux puissances de l'enfer.

Le saint évêque, après avoir fait venir le jeune homme et s'être assuré de son repentir, l'enferma dans une des dépendances de l'église afin de le mettre à l'abri des violences des démons et lui donna une règle à suivre. Puis à des époques déterminées, il venait le voir, lui indiquait la conduite à tenir pour se défendre des cris et des menaces des démons qui ne lui laissaient pas un instant de repos. La troisième fois, après l'avoir laissé prisonnier pendant quarante jours, il le prit par la main et le conduisit vers l'église au milieu des fidèles assemblés.

Mais une nuée de démons fondit aussitôt sur le jeune homme, pour l'arracher des mains de Basile; Satan poussa même l'audace jusqu'à s'attaquer au saint évêque. Basile l'exorcisa, et comme Satan refusait de rendre le pacte, il ordonna aux fidèles assemblés autour de lui de lever les mains vers le Ciel et d'en implorer l'assistance, déclarant qu'il ne mettrait un terme à ces supplications que lorsqu'elles seraient exaucées. Vaincu par ces ardentes prières, Satan dut enfin lâcher sa proie, et la cédule, apportée par l'air, vint se déposer comme d'elle-même dans les mains du saint évêque qui, après l'avoir déchirée, rendit ce jeune homme à sa femme<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. pour les sources de cette légende, l'*Ind. Bibl.*, nos 1 à 74 et *passim*.

Inférieure à tous égards aux légendes précédentes, et même assez confuse dans ses dernières parties, la légende d'Anthémios est beaucoup moins connue. D'origine grecque, elle est racontée dans les actes de la Bienheureuse Marie, vierge d'Antioche, en Syrie, et n'a, croyons-nous, été reproduite par aucun écrivain, ce qui s'explique par le petit nombre de manuscrits qui l'ont conservée et dont un seul est parvenu jusqu'à nous, peut-être aussi par le manque de suite et de liaison des événements. Après avoir commencé d'une manière très dramatique et rappelant par bien des côtés le début de l'histoire de sainte Justine, la légende s'arrête court et une histoire toute différente et d'une bien moindre valeur, dont quelques parties rappellent le serviteur de Proterius, est greffée sur la première.

Enfin, Hugo Gering a publié, dans ses *Islendzk OEventyr*<sup>1</sup>, une très curieuse légende qui est, sinon la plus récente, au moins une des dernières du cycle catholique, car elle présente ce caractère curieux d'être composée de traits empruntés aux principales formes antérieures, dont elle offre comme un abrégé. A l'Histoire de Théophile, elle a pris son début, mais en le modifiant. Elle s'inspire ensuite de Militarius et dérive visiblement, dans sa dernière partie, des légendes de saint Cyprien et de sainte Justine, et du chevalier qui donna sa femme au diable. Elle est intitulée : *Le Pacte avec le diable*.

## VI

Telles sont les légendes sataniques à pacte écrit d'origine catholique.

Pour trouver parmi les légendes du même cycle qui sont d'origine païenne, schismatique ou protestante, une tradition dont l'importance soit comparable à celle du Miracle de Théophile, il faut arriver jusqu'à la Légende de Faust. De l'époque où l'on place l'Histoire de Théophile à celle où vécut Faust, on compte

<sup>1</sup> 2<sup>e</sup> Bd. SS. 133-137. Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 73.

un millier d'années, et si nous allons chercher à une date si lointaine la légende type du second groupe, ce n'est pas faute d'avoir rencontré dans les annales historiques et littéraires de ces deux siècles des légendes où il est question des relations de l'homme avec l'enfer et de pactes conclus avec le démon. Il n'est pas de période, peut-être, où ces histoires soient plus nombreuses, et aient été recueillies avec plus de soin. Mais certaines de ces histoires, comme les récits relatifs à la sorcellerie, sont en quelque sorte collectives. Il ne s'en détache du moins, pendant toute la période du moyen âge, aucune figure en laquelle la sorcellerie s'incarne comme elle l'a fait au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle en celle de Faust. Les cérémonies d'initiation ne paraissent pas non plus avoir été les mêmes. Il n'y est point question de la signature d'un pacte en règle, comme dans les Histoires de Théophile et de Faust. Il ne semble pas que le diable ait pris d'aussi minutieuses précautions pour assurer son empire sur les gens sans aveu et les malfaiteurs de bas étage qui fréquentaient le sabbat. Inutiles sans doute avec le menu fretin, ces contrats en règle étaient réservés pour les personnages de distinction que le diable voulait honorer en traitant avec eux de puissance à puissance, et qu'il n'était pas fâché non plus d'enserrer dans des liens étroits, afin de les préserver de la tentation de se soustraire à son empire.

En d'autres histoires sataniques, il est au contraire formellement question, [pendant cette même période, de pactes conclus avec le diable pour obtenir, soit les jouissances et les honneurs de ce monde, soit la science des choses défendues et la possession de secrets merveilleux. On est même en droit de considérer ces légendes comme les anneaux d'une chaîne très apparente et presque ininterrompue, qui relie d'âge en âge le Miracle de Théophile à la Légende de Faust. Elles prouvent que la croyance en ces relations de l'homme avec l'enfer n'a jamais cessé de posséder les esprits, et qu'elle n'a varié, ni dans son essence, ni dans ses manifestations extérieures, car ces histoires, identiques dans leurs parties essentielles, semblent toutes calquées sur un même modèle. Elles ne sont autre chose en effet que la répétition d'une calomnie qui, se perpétuant de

siècle en siècle, atteignit au moyen âge presque tous les personnages devenus célèbres, soit par la rapidité inespérée de leur fortune, soit par la supériorité de leurs connaissances.

Mais si quelques-unes de ces légendes s'étaient assez répandues au moyen âge pour qu'on les trouve rapportées dans un grand nombre d'ouvrages, aucune cependant n'atteignit à la notoriété des Légendes de Théophile et de Faust; aucune surtout ne donna naissance à des œuvres aussi considérables. On les répète; elles passent, à peine modifiées, d'ouvrage en ouvrage. Mais tout se borne là. Il ne vient à l'esprit de personne de les choisir pour sujet d'une œuvre littéraire, au moins de quelque importance, car il leur est arrivé parfois de trouver place dans les rimes de poètes annalistes ou d'inspirer un chant populaire. Mais ce sont là des bonnes fortunes exceptionnelles, et la renommée des plus fameuses est restée locale ou n'est pas sortie du cercle très étroit d'un petit nombre d'érudits.

On serait tenté tout d'abord de s'en étonner, car les personnages ainsi calomniés étaient des papes illustres par leur science, comme Sylvestre II, ou par leur énergique résistance aux ennemis de l'Église, comme Grégoire VII, des religieux ou des savants dont les profondes connaissances excitaient l'étonnement ou l'admiration de leurs contemporains, et leur histoire, même légendaire, était mieux faite pour inspirer un écrivain que les événements peu recommandables de la mesquine existence d'un aventurier tel que Faust. Mais en examinant les faits, on découvre aisément la cause de cette apparente anomalie. Lorsqu'une œuvre littéraire ou bien un événement obtient une grande célébrité, il la doit souvent beaucoup moins à sa valeur propre qu'à des circonstances extérieures dont le concours lui prête un intérêt particulier et le signale à l'attention. Il a, par exemple, la bonne fortune de répondre à l'une des préoccupations de la foule, de flatter une de ses idées ou de ses passions favorites, de l'incarner dans une figure sensible et de rendre en quelque sorte palpable ce qui n'existait encore dans les esprits qu'à l'état de rêve confus et de forme indéfinie. Alors la faveur publique s'empare de cette œuvre, de cet événement; elle lui

prête des qualités, une signification que souvent il ne possède pas, du moins à un si haut degré. Le transformant au besoin pour lui donner ce qui lui manque, elle lui assure, par cette collaboration inconsciente, une valeur qu'il était loin de posséder, et surtout une vogue à laquelle, tout d'abord, il ne prétendait aucunement. Le Miracle de Théophile, nous l'avons vu, dut sa grande et durable popularité à ce qu'il présentait aux hommes du moyen âge, sous une forme simple et grandiose, le drame de la destinée humaine tel que le comprenaient leurs âmes profondément chrétiennes. Ils le trouvaient en accord si parfait avec leurs idées, il répondait si bien à leurs sentiments les plus intimes, qu'ils ne se lassaient pas de le relire ou de le voir figuré par le jeu des acteurs et par la main des artistes.

Les autres légendes reposant sur la même idée ne la symbolisaient pas avec autant de force et d'éclat, et de là vient que, tout en donnant naissance à de nombreuses formes littéraires et quelquefois à des chefs-d'œuvre, elles ne se sont pas épanouies en une floraison si persistante et si riche.

La Légende de Faust doit d'être devenue célèbre, non à sa valeur intrinsèque, plus que médiocre, mais à ce qu'elle exprimait, elle aussi, sous une forme simple et saisissante, une idée capable d'émouvoir profondément les esprits et répondant à leur préoccupation dominante. Religieuse comme le Miracle de Théophile, mais dans un sens différent, elle apparaît au moment de la Réforme. Elle raconte l'histoire d'un des fauteurs les plus obscurs, mais les plus hardis du protestantisme. Partisan de Luther, Faust poussa bien plus loin que lui la révolte contre le christianisme. Logique dans ses négations, il rejeta, non-seulement tout ce qui, dans le dogme ou la discipline de l'Église, gênait ses passions et les vues ambitieuses des princes, mais la doctrine tout entière. Il appartenait à ce groupe infime de *libertins*, qui nièrent dès lors la divinité de Jésus-Christ et le caractère surnaturel de la religion chrétienne. Il finit mal, ayant été libertin dans ses mœurs encore plus que dans ses idées, et le peuple, sur l'esprit duquel sa fin tragique et mystérieuse avait produit une impression profonde, le prit pour type de ces révoltés contre les lois

humaines et divines. Autour des événements de l'existence souvent mal connue de cet obscur aventurier, il se forma toute une légende dans laquelle on symbolisa l'histoire de ces rébellions contre des croyances jusqu'alors universellement acceptées. Comme cette légende traduisait avec beaucoup d'énergie et de netteté les sentiments de crainte et de répulsion inspirés au peuple par ces novateurs, et qu'elle les manifestait en un moment où ils dominaient les âmes avec une force extrême, elle se répandit presque instantanément dans toute l'Europe. Sa vogue y fut aussi durable qu'elle avait été rapide, et, fait digne de remarque, elle persista surtout dans les pays protestants. Tandis que, chez les nations catholiques, elle avait, au bout de cent ans, complètement disparu, chez les nations séparées de Rome, elle avait pris place au premier rang des traditions populaires ayant le don de passionner la foule. La cause de cette popularité si grande se trouve, croyons-nous, dans cette circonstance, qu'après avoir été simplement une légende chrétienne, elle devint ensuite, et très rapidement, une légende protestante. En symbolisant dans Faust les novateurs révoltés contre le catholicisme, le peuple, au début, n'avait probablement fait aucune distinction entre les hommes restés croyants dans une certaine mesure et les libertins qui rejetaient à la fois le dogme et la loi morale. Mais au lieu de s'appliquer la leçon que le peuple, très sagace dans ses jugements sur les secrets mobiles des actions de ses maîtres, leur avait vraisemblablement donnée sous cette forme allégorique, les chefs religieux du protestantisme s'en servirent pour arrêter dans la voie dangereuse des nouveautés ceux qui auraient été tentés de franchir les limites au-delà desquelles il était, suivant eux, dangereux de s'avancer. Ils la pénétrèrent même si profondément de leurs doctrines que cette empreinte ne s'effaça plus. On comprend du reste qu'ils aient attaché une importance extrême à la Légende de Faust. Outre l'intérêt manifeste qu'ils avaient à la revêtir d'une forme ne permettant pas de les confondre avec les libertins, ils étaient bien plus exposés que les catholiques à ce danger des nouveautés dont ils avaient donné le premier exemple. Ils durent être aussi plus empressés à se faire de cette légende un argument capable de le com-

battre, et cet argument se trouva, dans le fait, très efficace, par la puissante action que, durant des siècles, il exerça sur l'imagination populaire.

Très répandue en Angleterre, en Hollande et dans les pays Scandinaves, la Légende de Faust le fut davantage encore en Allemagne, parce qu'à l'intérêt religieux il s'ajoutait, dans ce dernier pays, un intérêt national. Faust, en effet, n'est pas seulement Allemand de naissance, il l'est par le tour de son esprit et de son caractère, jusque dans ses vices, et l'on comprend qu'il soit devenu l'un de ces types populaires où s'incarne le génie d'un peuple.

## VII

Le groupe formé par les légendes d'origine païenne, schismatique et protestante offre ces deux caractères essentiels : que ces légendes sont toutes animées d'un sentiment très vif de protestation et même de dénigrement et de haine contre le catholicisme, et que, dans toutes, l'histoire se termine par le triomphe de l'enfer et par la damnation du héros de l'aventure, signataire du pacte. Ces légendes présentent de plus nombre d'autres analogies ou de points communs, provenant, soit de l'identité du thème qu'elles développent, soit de la couleur que les croyances dont elles émanent donnent aux événements. Quantité d'anecdotes leur sont communes, et se sont perpétuées de l'une à l'autre depuis les plus anciennes jusqu'à la Légende de Faust.

Les héros de ces traditions peuvent être divisés en trois classes.

Dans la première sont compris tous les fauteurs et sectateurs des hérésies qui furent si nombreuses dans les premiers siècles de l'ère chrétienne et pendant le moyen âge. Tous, plus ou moins, s'inspirent des idées, des sentiments païens détrônés par le christianisme. Aussi leurs légendes sont-elles d'origine païenne.

Dans la deuxième, nous rangeons un nombre assez considérable de papes qui furent accusés d'avoir conclu des pactes avec Satan, afin d'en obtenir, soit la tiare, soit l'agrandissement de leur puissance temporelle. Toutes ces légendes, inventées par les ennemis de la papauté, afin d'en détruire le prestige et d'en miner la puissance, sont d'origine schismatique ou protestante.

Enfin le troisième groupe comprend tous les grands hommes que leur science et leur génie firent soupçonner d'avoir conclu des traités semblables avec l'enfer, afin de recevoir en retour les connaissances et les talents qui firent l'étonnement et l'admiration de leurs contemporains. La véritable origine en doit être cherchée, d'abord dans les sentiments d'envie que, de tout temps, ont éveillés les hommes favorisés de la fortune et les grandes renommées; puis et surtout dans la tendance alors générale des esprits à imputer à des causes merveilleuses et principalement à l'intervention satanique, tout ce qui dépassait le niveau général des connaissances. L'étude des sciences physiques et naturelles exposait tout particulièrement à ces soupçons, et il était difficile qu'il en fût autrement. Ces sciences étaient complètement ignorées de la foule, et il se mêlait à leurs investigations un grand nombre de pratiques singulières produisant une impression profonde sur les esprits, et des croyances superstitieuses que leurs adeptes étaient les premiers à partager. Aussi existe-t-il, parallèlement à l'histoire religieuse et scientifique, toute une série de légendes sataniques. Elles en forment, pour ainsi dire, la contre-partie, et toutes elles expliquent les actions extraordinaires ou les grandes découvertes de ces personnages illustres par des relations occultes et par des pactes formels avec Satan.

La Légende de Faust, qui forme comme le couronnement de ces trois séries de traditions parallèles, sinon contemporaines, présente cette particularité curieuse d'emprunter à chacune de ces séries quelques-uns de ses caractères essentiels et de les amalgamer dans un ensemble commun où, tout en s'unissant, ils demeurent parfaitement reconnaissables. A la première série, elle a pris le recours aux pratiques occultes de la magie, la



licence des mœurs païennes et la haine de la religion du Christ ; à la deuxième, le mépris du dogme chrétien et l'aversion profonde de la discipline de l'Eglise et surtout de la Papauté, d'où procède et où revient aboutir toute la hiérarchie catholique ; à la troisième, nombre d'anecdotes, et de préférence les récits animés des sentiments qui prédominent dans les deux séries précédentes.

La première naît, pour ainsi dire, avec le christianisme.

« L'une des périodes les plus curieuses de l'Histoire des sciences occultes, dit Ch. Louandre <sup>1</sup>, est sans contredit l'époque qui s'étend du 1<sup>er</sup> au 11<sup>e</sup> siècle de notre ère. Une transformation profonde s'opère dans l'esprit des païens eux-mêmes, de ceux que n'a point encore touchés la lumière de la religion nouvelle. Cette voix mystérieuse, qui courait le long des rives de la mer Egée : *Le Grand Pan* est mort, semble annoncer qu'un âge nouveau va commencer pour le monde ; aux antiques légendes du paganisme s'ajoutent des légendes philosophiques et populaires qui sont comme la source des traditions merveilleuses du moyen âge. Une foule d'illuminés réclament pour eux-mêmes le pouvoir qui échappe aux dieux détrônés de l'Olympe. Les enchanteurs, les devins, les sorciers, ont de nombreux précurseurs. La magie s'allie encore avec la philosophie et la science antiques, en même temps qu'elle songe à opposer ses men songes aux miracles de la foi nouvelle. Deux hommes, au premier siècle de notre ère, représentent cette double tendance ; nous avons nommé Apollonius de Thyane et Simon le Magicien. »

Au-dessous de ces deux personnages, qui résument en eux : le premier, la magie noire, le second, la magie blanche, si fort en vogue au moyen âge, surtout pendant les premiers siècles du christianisme, s'agite la tourbe plus obscure de leurs successeurs. Ces magiciens, qui procèdent plus particulièrement de Simon le Samaritain, sont presque tous les ennemis jurés du Christ et de sa doctrine. Ils n'ont d'autre occupation que d'enseigner ou de faire le mal sous toutes ses formes. Il en est

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 76, pp. 103-104.

même un certain nombre dont la propagande vise d'une façon toute particulière les dogmes de la religion chrétienne. Le plus célèbre est le mage Héliodore, qui soutint une lutte homérique contre les empereurs d'Orient, et ne put être vaincu que par saint Léon, évêque de Catane. Sa légende, toute imprégnée des idées et des mœurs païennes, si vivaces en Italie, y subsista pendant des siècles, mais sous d'autres formes, la plupart des anecdotes dont il était le héros ayant été attribuées ensuite à d'autres magiciens plus récents et plus célèbres, dont les hauts faits avaient fait oublier les siens, notamment à Pietro Bailardo, lequel n'est autre, selon toute apparence, que le célèbre philosophe Abailard. —

Tous les hérétiques des premiers siècles de l'Eglise : les Basilidiens, les Carpocratiens, les Gnostiques, les Manichéens furent accusés de magie et de sorcellerie. « De ce Simon (le Magicien) comme d'une manière de toutes hérésies, dit Jean Wier<sup>1</sup>, pullulèrent et s'augmentèrent par plusieurs successions les monstrueux Orphites, les vilains Gnostiques, ainsi que les méchants Valentinians, Cardoniens, Marcionistes, Montaniens et plusieurs autres hérétiques, lesquelz attirés par le gaing et par vaine gloire controuvèrent mille menteries contre l'honneur de Dieu, et n'apportèrent aucun profit ou bienfait aux hommes ; ains les deceurent et les précipitèrent en erreur et endommagement pernicieux. On peut ici rapporter l'histoire de Cynops, insigne magicien avec lequel saint Jean eut débat, lorsque, par le commandement de Domitien, il estoit banni en Pathmos. Il y en a encore plusieurs exemples, en Josèphe, au vingtième livre des Antiquités Judaïques, ch. 6. » L'accusation, au moins pour un certain nombre de sectes, n'était rien moins qu'une calomnie. Ces sectes, par leurs réunions nocturnes et leurs rites mystérieux, donnaient elles-mêmes naissance aux soupçons, et elles les justifièrent trop souvent, leurs réunions ayant dégénéré en orgies où l'on se livrait à toutes sortes de débauches et où l'on pratiquait des opérations et des rites semblables à ceux de la magie. Ces réunions clandestines ont été,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibliogr.*, n° 74, ch. 6.

en plus d'un pays, l'origine et la première forme du sabbat, et c'est en partie par l'intermédiaire de ces hérétiques que les secrets de la magie païenne se sont transmis aux sorciers du moyen âge.

Des papes accusés d'avoir contracté des pactes avec le diable, un seul, Gerbert (Sylvestre II), paraît avoir été soupçonné de magie pour sa science profonde et pour sa rapide fortune. Tous les autres, et ils sont nombreux, le furent parce qu'ils défendaient les droits de l'Église contre les ennemis de la religion. Ces accusations, qui paraissent avoir pris naissance à l'époque du schisme d'Occident et dont l'auteur est un cardinal schismatique (Benno ou Bennon), créature des empereurs d'Allemagne, se continuèrent tant que dura la querelle et furent ensuite reprises par d'obscurs pamphlétaires, à l'époque de la Réforme. Jean XIII, Jean XVIII ou XIX, Benoît VIII, Jean XIX ou XX, Benoît IX, Grégoire VII, Jean XX ou XXI, Jean XXI ou XXII, Clément IX, Grégoire XI, Paul II, Alexandre VI, Paul III, furent successivement en butte à ces calomnies. Ces légendes sont issues d'une façon si manifeste de la haine religieuse, elles portent si visiblement l'empreinte des croyances de leurs auteurs, que dans les plus anciennes, ainsi dans celles de Gerbert, qui forment un groupe très distinct, le pape coupable se repent à l'article de la mort et est sauvé, tandis que, dans les suivantes, il est invariablement damné, comme dans la légende protestante de Faust. Pendant la première période, en effet, les schismatiques, tout en s'attaquant à la hiérarchie et à la discipline, avaient conservé la croyance au dogme, tandis que dans la période suivante, alors qu'ils étaient à tant d'égards les précurseurs du protestantisme, ils avaient fini par ne lui accorder qu'une foi nominale.

Quant aux traditions relatives aux grands hommes accusés d'avoir acquis au prix d'un pacte avec le démon les connaissances merveilleuses et presque surnaturelles qui faisaient l'étonnement et l'admiration de leurs contemporains, elles sont de toutes les plus nombreuses. Dans tous les siècles, à partir du x<sup>e</sup>, on rencontre des légendes semblables. Mais il est deux époques pendant lesquelles elles sont plus fréquentes et plus

précises. Ce sont le <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et la période qui s'étend de la seconde moitié du <sup>xv</sup><sup>e</sup> au milieu du <sup>xvi</sup><sup>e</sup>.

Cette fréquence s'explique, pendant la première époque, par l'essor que les études prirent alors et par le nombre considérable d'hommes éminents qui leur imprimèrent ces rapides progrès. L'immense savoir et le génie de ces grands hommes durent paraître d'autant plus surprenants qu'ils formaient un contraste énorme avec le manque d'instruction de la foule, à peine sortie de l'état d'ignorance où l'avaient plongée les invasions barbares. Incapable de se rendre compte de la manière dont ces savants avaient acquis leur supériorité, le peuple fut presque nécessairement conduit à l'attribuer à des causes surnaturelles. Il y était surtout disposé lorsqu'il voyait les savants adonnés à l'étude des sciences physiques, produire des phénomènes qui semblaient renverser l'ordre habituel de la nature. Comme il n'avait point la clef de ces phénomènes, il n'y trouvait de cause possible que l'intervention du diable. Cette tendance du peuple fut d'ailleurs très habilement exploitée par l'envie qui développa et répandit ces fausses croyances lorsqu'elle ne les inventa pas. De ces sentiments complexes sont nées les légendes si curieuses dont Abailard, Michel Scott, Albert le Grand et Roger Bacon sont les héros.

Pendant la seconde période, le peuple, plus éclairé, eût dû, semble-t-il, moins facilement accepter cette explication. Mais la calomnie trouva, dans ses sentiments religieux, un appui qui compensa largement celui qu'elle perdait par ailleurs. Le mouvement dont le protestantisme devait sortir agitait alors les esprits et commençait à se traduire, dans le monde des lettres, par de nombreuses attaques contre l'autorité de l'Église. Avides de nouveautés, beaucoup de philosophes et de savants émettaient des théories hétérodoxes ou professaient des opinions condamnées. Lorsqu'ils ne prêchaient pas ouvertement la révolte contre le catholicisme, ils y poussaient indirectement par leurs doctrines et leurs exemples, et le peuple, resté plus fidèle à la foi, les tint dans une suspicion que souvent, du reste, ils justifiaient par leur attitude équivoque ou mystérieuse. Il fut amené de la sorte à les considérer comme des suppôts de l'enfer, liés

au diable par des pactes occultes, et les légendes sataniques renaquirent sous une forme nouvelle, où l'esprit de révolte et la déchéance s'accrochèrent bien davantage. Les héros de ces légendes sont des hommes éminents encore, mais de science moins vaste et d'un moindre talent, et la nature particulière de leurs études, plus que l'intérêt de leurs découvertes, les exposait à ces accusations. Ils se sont tous, en effet, occupés d'alchimie et d'astrologie, et ils firent de ces deux sciences, qui furent toujours éminemment suspectes au peuple, surtout de la première, l'objet, sinon exclusif, au moins prépondérant de leurs études. Les principaux d'entre eux sont Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve, Pierre d'Abono, Tritheim, Cornelius Agrippa, Paracelse et Cardan.

La Légende de Faust est la forme dernière de ces trois groupes de traditions et leur expression la plus significative.



# HISTOIRE

DE LA

## LÉGENDE DE FAUST

---

### CHAPITRE PREMIER

#### Le Faust Historique

Le Docteur Faust, le héros de la légende que nous allons maintenant étudier, n'est point un personnage imaginaire. Il a réellement vécu, et son existence, longtemps mise en doute, ne peut plus être contestée. Il a même pris une part assez active à certains événements pour que les écrivains de son époque aient mentionné son nom et nous l'aient transmis. Mais son rôle historique n'eut rien d'honorable et fut des plus infimes. Aussi les informations éparses dans les auteurs du temps, les mentions incidentes qu'ils font de ses actes et de son nom sont-elles loin d'avoir dissipé l'ombre où s'était perdue sa mémoire. Elles l'auraient plutôt accrue, en soulevant une foule de questions pour la solution desquelles elles n'apportaient que des données tout à fait insuffisantes, et ce sujet du Faust historique est devenu l'un des plus complexes et des plus embrouillés dont se soient occupés les érudits. Nous essaierons, non de l'éclaircir entièrement — il s'y trouve nombre de points insolubles faute de renseignements assez complets, — mais d'y mettre de l'ordre, d'y porter un peu de lumière et de séparer les faits nettement établis des faits douteux et des simples hypothèses.

Jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle, on ne cessa pas de discuter sur l'existence même de Faust, et cette question divisa longtemps les érudits. Bien qu'il se fût écoulé tout au plus un demi-siècle entre la mort

de Faust et la publication de son histoire, ce laps de temps avait suffi pour faire oublier le personnage et la plupart des auteurs qui l'avaient mentionné. Cependant les recherches provoquées par ces discussions amenèrent bientôt la découverte de témoignages authentiques, irréfragables, de l'existence de Faust, et ceux qui la niaient furent obligés de se rendre à l'évidence.

Mais cette question était à peine résolue que d'autres surgirent. On se demanda s'il avait existé un ou plusieurs Faust, et si les passages découverts s'appliquaient bien au Faust de la Légende. On discuta sur la date et le lieu de la naissance du Faust historique, sur son caractère, ses relations, ses opinions, ses aventures, et les mémoires se sont entassés sur les mémoires, les volumes sur les volumes, sans que l'on soit arrivé toujours à des résultats bien décisifs. Les Allemands ont été surtout féconds sur ce sujet, qui les intéressait plus que les savants des autres nations. Ils ont déployé dans son étude la patience ingénieuse et la tenacité qui distinguent leur érudition, et ils l'ont dégagé d'une partie des nuages dont il était enveloppé.

Avant toute chose, il est nécessaire de produire les témoignages historiques mettant hors de doute l'existence de Faust. Lorsqu'ils seront connus, et que l'on pourra, sur le texte, en apprécier la valeur, nous indiquerons pour chacune des questions qu'ils ont soulevées, les solutions ou les hypothèses les plus probables.

Né dans les dernières années du XV<sup>e</sup> siècle, à une époque que l'on n'a pu déterminer d'une façon précise, Faust, nous le verrons plus loin, était mort en 1543. C'est donc dans la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle, au moment où se manifesta le mouvement du protestantisme, que se place la période active de son existence.

La première mention de Faust se rencontre dans une lettre de Jean Tritheim, écrite de Würzbourg et datée du 20 août 1507. Elle est une des plus complètes et des plus importantes. Jean Tritheim, abbé de Spanheim, fut lui-même accusé de magie. Les sciences occultes avaient été l'une de ses principales études. Attachant à ce qui les concernait une importance extrême, il devait se tenir soigneusement au courant de tout ce qui s'y rapportait, et comme il était, grâce à de puissantes et nombreuses relations, très bien informé de ce qui se passait en Allemagne et dans les pays étrangers, son témoignage mérite d'être pris en grande considération. Son goût pour ces études et sa crédulité, qui était extrême, donnent même une valeur particulière à ses paroles, car il s'exprime sur le compte de Faust dans les termes les plus défavorables, et pour qu'il ne se soit pas engoué de lui comme il le fut, dit-on, d'un certain Libanius Gallus et de maints autres charlatans, il a fallu que les impostures et l'immoralité du

personnage fussent déjà parvenues à un très haut degré. Sa lettre est adressée au mathématicien Jean Virdung de Hasfurt, qui fut astronome de l'Électeur Palatin, et tira l'horoscope de Mélanchton.

« Cet homme au sujet duquel tu m'as écrit, dit-il<sup>1</sup>, ce Georges Sabellicus qui a osé s'intituler le premier des nécromanciens, est un vagabond, un hâbleur et un clerc ambulante, digne d'être fouetté de verges, pour être guéri de l'envie de professer désormais en public des choses si abominables et si contraires à la Sainte-Écriture. Car que sont les titres qu'il s'attribue, sinon les indices d'un esprit imbécile et insensé, qui se montre impertinent et non philosophe? Voici quels sont en effet les titres sous lesquels il se désigne : MAITRE GEORGIUS SABELLICUS, FAUSTUS JUNIOR (*le Jeune*), *source de nécromancie, astrologue, magicien habile et heureux chiromancien, agromancien, pyromancien, habile en hydromancie*. Vois la sottise témérité de cet homme, et jusqu'à quel point il porte la folie. Il a la présomption de se donner comme une source de nécromancie, alors qu'ignorant en réalité toutes les vraies sciences, il eût dû s'intituler bouffon bien plutôt que *maître*. Mais sa perversité ne m'est pas inconnue. L'année dernière, en revenant de la Marche de Brandebourg, je trouvai ce même individu dans la ville de Geilenshusen (Gelnhausen); on me parla dans l'hôtellerie de beaucoup de choses vaines qu'il avait promises, non sans une grande témérité. Mais dès qu'il fut informé de mon arrivée, il s'enfuit de cette hôtellerie, et personne ne put le déterminer à se présenter devant moi. Les titres de sa sottise, qu'il t'a donnés, et dont je viens de parler, il me les envoya aussi par un bourgeois de l'endroit. Des prêtres me rapportaient dans la ville qu'il avait prétendu, devant une nombreuse réunion, avoir acquis une science si grande de la philosophie, et posséder une si heureuse mémoire que si toutes les œuvres de Platon et d'Aristote périsaient et qu'en même temps le souvenir de leur philosophie s'effaçât entièrement de l'esprit des hommes, il

<sup>1</sup> Homo ille de quo mihi scripsisti Georgius Sabellicus, qui se principem necromanticorum ausus est nominare, gyrovagus, battologus, et circumcellio est, dignus qui verberibus castigetur, ne temere deinceps tam nefanda et Ecclesie sanctae contraria publice audeat profiteri. Quid enim sunt aliud tituli quos sibi assumit, nisi stultissimae ac vesanae mentis indicia, qui se fatuum, non philosophum ostendit? Sic enim titulum sibi convenientem formavit, Magister GEORGIUS SABELLICUS, *Faustus junior*, fons necromanticorum, astrologus, magus secundus, chiromanticus, agromanticus, pyromanticus, in hydra arte secundus. Vide stultam hominis temeritatem, quanta feratur insania, ut se fontem necromantiae profiteri praesumat, qui vere omnium bonarum literarum ignarus fatuum se potius appellare debuisset quam Magistrum. Sed me non latet ejus nequitia. Cum anno priore de Marchia Brandenburgensi redirem, hunc ipsum hominem apud Geilenshusen oppidum inveni : de quo mihi plura dicebantur in hospitio frivola, non sine magna ejus temeritate ab eo promissa. Qui mox, ut me adesse audivit, fugit de hospitio et a nullo poterat persuaderi, quod se meis praesentaret aspectibus. Titulum stulticiae suae qualem dedit ad te quem memoravimus, per quemdam civem ad me quoque destinavit. Referebant mihi quidam in oppido sacerdotes, quod in multorum praesentia dixerit, tantam se omnis sapientiae consecutum scientiam atque memoriam, ut, si volumina Platonis et Aristotelis omnia cum tota eorum philosophia in toto perisset ab hominum memoria, ipse suo ingenio, velut Ezras alter Hebraeus, restituere universa cum praestantiore valeret elegantia. Postea me Neometi existente Herbigopolim venit, eademque vanitate



pourrait, comme un autre Esdras l'Hébreu et par la seule force de son intelligence, les leur rendre tout entiers et sous une forme supérieure à la forme actuelle. Plus tard, pendant que j'étais à Spire, il vint à Wurzburg, et mû par la même vanité, il osa, raconte-t-on, dire en présence d'un grand nombre de personnes, que les miracles du Christ, notre Sauveur, n'étaient pas des choses bien merveilleuses, et que tout ce que le Christ avait fait, il pourrait le reproduire à tout moment et autant de fois qu'il le voudrait. Pendant le dernier carême de cette année, il vint aussi à Kreuznach, et toujours aussi sottement glorieux, il promettait monts et merveilles, disant qu'il était, en alchimie, le plus habile de tous les adeptes qui furent jamais, et qu'il connaissait et pouvait donner tout ce qui fait l'objet des désirs des hommes. Sur ces entrefaites, un emploi de maître d'école vint à vaquer dans cette ville, et il en fut pourvu par Franz de Sickingen, bailli de ton prince, et extrêmement curieux des sciences occultes. Mais il fut bientôt convaincu de s'être livré sur des enfants aux actes de débauche les plus abominables, et dès que son crime eut été dévoilé, il se déroba par la fuite au châtement qui l'attendait<sup>1</sup>. Voilà le TÉMOIGNAGE, appuyé sur les AUTORITÉS LES PLUS CERTAINES, que je puis te rendre de cet homme, dont tu attends la venue avec tant d'impatience. Lorsque tu le verras, tu trouveras, non pas un philosophe, mais un homme plein de fatuité et tourmenté par une excessive témérité.»

Ces renseignements, aussi précis que détaillés, nous montrent Faust sous un aspect que les récits ultérieurs feront ressortir davantage, mais ne modifieront point. Ils sont, Tritheim le dit lui-même, appuyés sur les autorités les plus certaines ou sur le témoignage de témoins oculaires. La vie errante et les hâbleries de ce magicien d'aventure qui dissimule son ignorance sous une impudence imperturbable, y sont signalés. Il y paraît comme un

actus, in plurimorum fertur dixisse præsentia, quod Christi Salvatoris miracula non sint miranda, se quoque omnia facere posse, quæ Christus fecit, quoties et quandocumque velit. In ultima quoque hujus anni quadragesima venit Stauro-nesum, et simili stulticiæ gloriosus de se pollicebatur ingentia, dicens se in alchimia omnium qui fuerint unquam esse perfectissimum, et scire atque posse quidquid homines optaverint. Vacabat interea munus docendi scholasticum in oppido memorato, ad quod *Francisci ab Sickingen* Balivi principis tui, hominis mysticarum rerum percipidi, promotione fuit assumptus : qui mox nefandissimo formationis (*fornicationis*) genere, cum pueris videlicet voluptari cœpit, quo statim deducto in lucem fuga penam declinavit paratam. Hæc sunt quæ mihi CERTISSIMO constant TESTIMONIO de homine illo quem tanto venturum desyderio præstolaris. Cum venerit ad te, non philosophum, sed hominem fatuum et nimia temeritate agitatum invenies. *Ind. Bibl.*, n° 106, Joan. Trit. ab. Monasterii S. Jacobi in suburbio civitatis Herbipolensis Joanni Virdungo de Hasfurt mathematico doctissimo salutem, p. 312. Voy. aussi *Das Kloster*, *Ind. Bibl.* (n° 34), II<sup>e</sup> Bd, Ss. 249-251, Thoms, *Ind. Bibl.* (n° 96), vol. III, pp. 306-308, et M. Schwengberg, *Ind. Bibl.*, n° 179, pp. 22-24.

<sup>1</sup> M. Ristelhuber, qui s'est donné la tâche ingrate et difficile de justifier Faust, a, dans sa traduction, beaucoup trop atténué le sens de ce passage : « Mais bientôt, écrit-il, il fit consister son système d'éducation en débauche avec ses élèves, et lorsque sa conduite vint au jour, il se déroba au châtement par une prompte fuite. » *Ind. Bibl.*, n° 103, p. 7.

protégé des fauteurs du protestantisme, et son scepticisme impie, qui flotte indécis entre le déisme païen et le pur athéisme, y est révélé en même temps que ses mœurs abominables. Le docte abbé de Spanheim, qui fut trop mêlé aux affaires de son siècle pour n'en avoir pas su juger les hommes, marque d'un trait incisif les lignes principales du portrait de ce mécréant, qui fut un vagabond de la pire espèce.

Faust, évidemment, n'était alors qu'à ses débuts. Il y avait un an au plus que Tritheim, très bien renseigné sur ces questions, l'avait rencontré, et il semble résulter de sa lettre qu'il ne le connaissait pas avant cette première rencontre. L'extrême curiosité de son correspondant, le mathématicien Jean Virdung de Hasfurt, confirme cette supposition. Si Faust eût été connu depuis longtemps, Jean Virdung eût été renseigné sur son compte, et sachant à quoi s'en tenir, il n'aurait pas manifesté tant d'impatience de le voir <sup>1</sup>.

Faust devait, d'ailleurs, être assez jeune, et n'avait pas tous les grades universitaires. Son titre de *Magister* (Maître) l'indique. Il avait très probablement interrompu ses études faute de ressources, ou parce qu'il avait été lancé par son humeur vagabonde dans les aventures d'une vie de débauches. Ses hableries ne paraissent pas non plus l'avoir fort enrichi, et l'empressement avec lequel il accepta la place de maître d'école que Franz de Sickingen lui confia très imprudemment, prouve qu'il la reçut comme une aubaine inespérée.

Deux ans après, Faust semble avoir repris ses études et obtenu le grade de bachelier en théologie, qu'il transforma sans doute plus tard en celui de docteur, afin de mieux éblouir ses dupes. Un registre d'inscriptions de la Faculté de Philosophie d'Heidelberg établit qu'il y avait en 1509 un Jean Faust parmi les étudiants inscrits pour suivre les cours. Un Jean Faust est de plus inscrit dans les *Acta Philosophica Heidelb.* III, f<sup>o</sup> 36, comme bachelier en théologie. Seize étudiants avaient été admis le 15 janvier 1509

<sup>1</sup> Dans une brochure publiée depuis que cette thèse est écrite : *Das Spies'sche Faustbuch und seine Quelle* (Voy. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 179, p. 24.) M. Maximilian Schwengberg s'étonne que Jean Virdung s'adresse à Tritheim pour avoir des renseignements sur Faust, au lieu de les demander à Franz de Sickingen, avec lequel il était très lié, et il met en doute, pour ce motif, la réalité du crime commis par Faust à Kreuznach. Mais Jean Virdung pouvait très bien ignorer et le choix fait par son ami, et le crime de Faust. Il résulte, en effet, des termes de la lettre de Tritheim, que l'existence du personnage, encore fort obscur, venait de lui être révélée, ce qui rend son ignorance de cet épisode de la vie de Faust très probable. Si donc, comme tout porte à le croire, il n'en était pas instruit, ce n'était qu'après avoir été renseigné par Tritheim qu'il pouvait écrire à Franz de Sickingen.

au grade de bachelier de *via moderna* et Faust avait été classé le premier (*ad baccalaureatus gradum de via moderna ordine, quo supra notatum, admissi sunt*). Il est désigné de la façon suivante : *Johannes Faust ex Simern*. Son nom, comme celui de quelques autres étudiants, est précédé de la lettre d. (*dedit*, il a payé), ce qui prouve qu'alors il n'était pas dénué d'argent. La *via moderna*, dit von Reichlin-Meldegg<sup>1</sup>, qui donne ces renseignements d'après une communication du conseiller ecclésiastique (*Kirchenrath*) Ullmann, est la direction ou doctrine nominaliste. On l'opposait alors à celle des réalistes, et on la croyait nouvelle et destinée à devenir le point de départ d'une réforme des études.

Malgré quelques discordances de détails, ces indications paraissent s'appliquer très exactement au Faust de Trithem. Il existe une relation manifeste entre la date de ce registre et celle de la lettre à Jean Virdung, et l'on comprend d'ailleurs qu'afin d'augmenter son prestige de charlatan, Faust ait tenu à joindre aux titres vagues et creux dont il se parait, ceux plus solides et plus recommandables que décernaient les Universités. Quant à ses droits d'examen, il les paya sans doute avec l'argent escroqué à ses dupes, pendant ses précédents voyages. Le nom de baptême, il est vrai, n'est plus le même. Ce Faust s'appelle Jean et non pas Georges Sabellicus ; le lieu de naissance n'est pas non plus celui qu'on attribue généralement au Faust historique. Mais outre que Georgius Sabellicus est, selon toute apparence, un nom d'emprunt, Faust avait, on le sait, de très sérieux motifs pour se dissimuler sous des traits nouveaux, soit en substituant à des appellations plus fastueuses son nom de baptême, beaucoup moins connu, soit en cachant le lieu réel de sa naissance. Il était encore sous le coup des poursuites intentées contre lui par les magistrats de Kreuznach, et la crainte de tomber entre leurs mains était un motif assez puissant de dissimulation pour qu'il soit inutile de chercher d'autres causes à ces modifications, très vraisemblablement inspirées par la prudence.

Quatre ou cinq ans après, on retrouve Faust à Erfurt, et l'auteur qui signale sa présence dans cette ville le rencontre dans une auberge, ainsi qu'il était arrivé à Trithem, en 1506 à Gelnhausen, et en 1507 à Würzburg. Cet auteur est un des humanistes les plus célèbres de son temps, Conrad Mudt, qui latinisa son nom comme presque tous les écrivains de l'époque, et se fit appeler

<sup>1</sup> *Die deutschen Volksbücher von Johann Faust der Schwarzkünstler und Christoph Wagner, sein famulus, in Das Kloster (Ind. Bibl., n° 34), Bd. XI, Ss. 330-331.*

Mutianus Rufus ou le Rouge, par allusion à la couleur de ses cheveux. Bien qu'il fût chanoine à Gotha, Mutianus Rufus était fort engagé dans le mouvement de la Réforme. Ami de Reuchlin et de Mélanchton, il était très estimé de Luther, qui l'appelle *Virum delicatissimæ eruditionis*, un homme de l'érudition la plus exquise. Il semble donc qu'il doive être bien disposé pour l'ancien protégé de Franz de Sickingen. Il le traite cependant avec plus de sévérité, il en parle avec plus de mépris encore que Jean Trithem.

Écrivant à son ami Heinrich Urbanus (Henri Urbain), du couvent de Georgenthal, le 7 octobre (V Nonas octobris) 1513, Mutianus Rufus lui dit entr'autres choses<sup>1</sup> :

« Il y a huit jours (par conséquent le 30 septembre), il est venu à Erfurt un chiromancien nommé Georgius Faustus (Georges Faust) Helmitheus Hedebergensis<sup>2</sup>, qui est tout simplement un vaniteux et un fou. Son art, comme celui de tous les devins, n'est pas sérieux et une pareille physionomie pèse moins qu'une araignée d'eau. Les ignorants l'admirent. Que les théologiens s'élèvent donc contre lui, au lieu d'accabler Reuchlin. Je l'ai entendu jaser à l'hôtellerie. Je n'ai pas châtié sa jactance. Que m'importent les folies d'un étranger ? »

Il ressort de ce passage que Faust, à cette époque, avait repris ses habitudes vagabondes et s'en allait de ville en ville, cherchant dans les auberges et les lieux publics, à jeter de la poudre aux yeux des simples, pour les exploiter. Il s'agit bien évidemment ici, du Georgius Sabellicus Faustus dont parle Trithem. Non seulement le nom est le même, mais le caractère du personnage n'a pas changé, et les expressions que Mutianus Rufus emploie pour le qualifier, sont exactement celles dont s'est déjà servi l'abbé de Spanheim. Si, comme tout porte à le croire, Faust s'était dépouillé de ce nom de Georges en se faisant inscrire à l'Université d'Heidelberg, il l'avait repris à cette époque, croyant sans doute au bout

<sup>1</sup> Venit octavo abhinc die quidam Chiromanticus Erphurdiam, nomine Georgius Faustus, Helmitheus Hedebergensis, merus ostentator et fatuus. Ejus et omnium divinaculorum vana est professio, et talis physiognomia levior typula. Rudes admirantur. In eum theologi insurgant. Non conficiant philosophum Capnionem. Ego audiivi garrientem in hospitio. Non castigavi jactantiam. Quid aliena insania ad me? (Voy. *Ind. Bibl.*, n° 107. In Epistola CXX, ad Urbanum, p. 95. Voy. aussi Das Kloster, II<sup>e</sup> Bd. S. 9. (*Ind. Bibl.*, n° 34), et Schwengberg (*Ind. Bibl.*, n° 179, p. 25.)

<sup>2</sup> Ces deux mots sont inintelligibles, et la seule manière plausible de les expliquer est d'admettre, avec certains auteurs allemands, qu'ils ont été défigurés par le copiste ou l'imprimeur, et qu'il faut lire Hemitheus Wirtembergensis (Hermann) ou Hedebergensis (Düntzer), le Dcmi-Dieu, le Héros du Wurtemberg ou d'Heidelberg. Le Wurtemberg, d'après certains auteurs, est le pays natal de Faust, et c'est à Heidelberg que, selon toute apparence, il fut reçu bachelier en théologie.

de six ans sa fâcheuse histoire de Kreuznach suffisamment oubliée. Mutianus Rufus ne dit point de quelle nature étaient les imper- tinences que Faust débita dans cette hôtellerie. Comme elles méritaient, prétend-il, d'être châtiées, Düntzer suppose, non sans appa- rence de raison, que ce devaient être des blasphèmes pareils à ceux qu'il avait déjà proférés à Gelnhausen.

Un autre témoignage, moins précis, il est vrai, semble indiquer que Faust, soit à cette époque, soit ultérieurement, fit un assez long séjour à Erfurt. Il a été publié pour la première fois par Motschman<sup>1</sup>, qui l'avait extrait d'une chronique d'Erfurt écrite probablement par un contemporain de Faust, mais dont la date n'est pas indiquée, au moins dans les sources où nous avons puisé. Le passage de cette chronique relatif à Faust est étendu, circonstancié, et paraît être une relation complète de tout ce qui lui est arrivé de remarquable pendant son séjour dans cette ville. Les auteurs allemands n'y ont pas, croyons-nous, attaché toute l'im- portance qu'il mérite. Les uns l'ont passé sous silence; les autres ne l'ont guère reproduit qu'à titre de curiosité, le considérant, Düntzer entr'autres, comme une copie des chapitres de la première version du livre légendaire relatifs à Erfurt. La ressemblance entre les deux textes est, en effet, très grande, presque littérale en certains passages. Mais nous ne partageons pas le sentiment de ces auteurs, et nous inclinierions plutôt à croire que l'auteur du livre légendaire s'est servi de la chronique d'Erfurt pour écrire les chapitres concernant cette ville.

Afin de motiver l'opinion de ses compatriotes, Düntzer prétend que les événements rapportés dans ce passage, étant du ressort de la légende bien plus que de l'histoire, doivent avoir paru d'abord dans le récit populaire. Mais qui ne sait que les chroni- ques de ce temps sont remplies de ces sortes d'aventures, et que leurs auteurs y rassemblaient souvent sans le moindre esprit critique toutes les relations de faits singuliers ou merveilleux parvenus à leur connaissance? Le rédacteur de la chronique d'Erfurt dut recueillir avec d'autant plus d'empressement ceux relatifs à Faust, qu'ils s'étaient passés tout récemment dans cette ville, où ils avaient causé, vrais ou faux, une vive émotion. Par sa forme et son style, le récit peut tout aussi bien provenir d'une chronique que d'une fiction légendaire, et l'auteur de la première version du livre populaire ne l'a certainement pas inventé, car il n'a pas inséré ce passage, dont il a fait un chapitre, dans sa première édition. Il ne l'y introduisit que trois ans plus tard, en 1590,

<sup>1</sup> *Erfordia literata continuata*, Dritte Fortsetzung, Sect. II, 1725, p. 372.

dans une des éditions suivantes<sup>1</sup>, après l'avoir sans nul doute copié presque textuellement dans une relation antérieure. Ces emprunts lui sont habituels. Il a pillé de la sorte, dans Lercheimer et dans Jean Wier, plusieurs anecdotes qu'il a, sans le moindre scrupule, attribuées à Faust. A plus forte raison, s'il a trouvé un récit le concernant, a-t-il dû s'en emparer.

Il est regrettable que l'on ignore l'époque précise à laquelle fut écrite cette chronique d'Erfurt, car si l'on eût établi d'une manière certaine qu'elle est antérieure au livre populaire, on aurait eu la preuve incontestable d'un fait qui d'ailleurs n'est pas douteux, à savoir que, du vivant même de Faust, la légende s'était emparée de son existence et de son nom. On pourrait établir que cette tradition orale, partiellement recueillie dans des relations écrites, les unes inédites, les autres imprimées, a servi de canevas au rédacteur de la première version du livre populaire.

Voici ce que dit Motschmann<sup>2</sup> :

« J'ai trouvé naguère, dans une chronique, que ce sieur Kling aurait été chargé de tirer de son erreur le susdit Docteur Faust, qui était magicien. Je donnerai le récit tel que je l'y ai rencontré, laissant aux lecteurs le soin de l'apprécier. Il est conçu dans les termes suivants : « Cet individu, le Docteur Faust, fit tant de farces qu'il devint à la ville et à la campagne l'objet de tous les entretiens. Certaines personnes de la noblesse l'ayant attiré de la campagne à la ville, on commença de craindre que le diable ne débauchât la jeunesse inexpérimentée et d'autres personnes simples d'esprit, et ne leur donnât le désir de s'initier à la magie. Comme on ne pouvait les préserver qu'en agissant avec célérité, on profita de ce que le magicien était logé à l'Ancre, chez un jeune gentilhomme qui était papiste, pour ménager à un moine habitant dans le voisinage, le Dr Kling, des occasions de le visiter et d'essayer de l'arracher au diable et de le convertir. Ce Franciscain alla le voir, et l'ayant plusieurs fois rencontré dans cette maison, il lui parla d'abord avec douceur, puis avec sévérité. Il lui expliqua qu'il s'exposerait à la colère de Dieu et à la damnation éternelle, s'il s'obstinait dans une pareille conduite. Il lui dit qu'étant un très savant homme, il pourrait vivre honorablement dans la crainte de Dieu sans y persévérer, et il ajouta que si par hasard il s'était laissé séduire dans sa jeunesse par le diable, il fallait le renoncer, et demander à Dieu le pardon de ses péchés, qu'il devait espérer, car Dieu ne l'a encore refusé à personne. Le Dr Faust lui dit : — Mon cher Monsieur, je reconnais que vous envisagez très bien et avec beaucoup de bonté ma situation, et je sais aussi parfaitement tout ce que vous venez de me dire. Mais je suis trop fortement engagé ; j'ai souscrit au diable et signé de mon propre sang la promesse d'être à lui corps et âme pour toute

<sup>1</sup> Voy. *Das Volksbuch vom Doctor Faust*, Abdruck der ersten Aufgabe (*Ind. Bibl.*, n° 100), S. 138.

<sup>2</sup> *Erfordia literata continuata*. In *Das Kloster* (*Ind. Bibl.*, n° 34). V<sup>r</sup> Bd. Ss., 486-489.

l'éternité. Comment me serait-il possible à présent de rétracter ce pacte, et quel secours puis-je attendre? Le D<sup>r</sup> Kling dit : — Vous pouvez très bien être sauvé, si vous suppliez sérieusement Dieu de vous accorder sa grâce et sa miséricorde, si vous êtes sincère dans votre repentir et votre pénitence, et que, vous abstenant de toute pratique magique et de tout commerce avec le diable, vous ne tentiez et ne débauchiez personne. Nous sommes tout disposés à dire dans notre cloître une messe à laquelle vous assisterez, afin de vous délivrer de toute attache avec le démon. — Il n'y a messe qui tienne, répartit le D<sup>r</sup> Faust, mon pacte me lie trop étroitement; j'ai renié Dieu méchamment, je lui suis devenu parjure et infidèle; j'ai eu plus de foi et de confiance dans le diable qu'en lui, et je ne puis, à cause de cela, revenir à lui, ni être consolé de sa grâce, que j'ai perdue par ma faute. De plus, il ne serait ni honorable, ni glorieux pour moi que l'on pût dire ensuite que je me suis dérobé à l'accomplissement de promesses que j'ai écrites et scellées, non pas seulement de mon sceau, mais de mon propre sang, surtout après que le diable a très loyalement accompli ses promesses et ses engagements écrits. — Hélas! dit le moine, adieu donc pour toujours, fils maudit du diable, puisque tu ne veux pas te laisser secourir, ni changer de conduite. » En le quittant, il alla trouver le Recteur magnifique et lui rendit compte de cet entretien; puis on délibéra sur l'affaire et Faust fut chassé d'Erfurt. »

A cet extrait, Motschmann a joint la note suivante<sup>1</sup> :

« Dans cette chronique, on raconte des choses tout-à-fait particulières (*garviel specialia*), qui auraient été commises par le D<sup>r</sup> Faust pendant son séjour à Erfurt. Il s'était logé près du grand collège de cette ville, et il avait obtenu tant de crédit par ses vantardises qu'il obtint de professer dans la chaire publique de ce collège. Il y expliquait Homère, et il décrivit les héros de l'Iliade avec la plus grande exactitude, comme s'il les avait vus. Aussi les étudiants le prièrent-ils de les évoquer par son art, afin qu'ils pussent les contempler tels qu'ils avaient été réellement. Faust leur ayant donné rendez-vous au collège, les héros de la guerre de Troie se seraient avancés l'un après l'autre dans l'auditoire, et pour finir, Polyphème, le Géant Cyclope, aurait aussi paru avec une longue barbe d'un rouge de feu. Il dévorait un homme dont la cuisse pendait encore hors de sa bouche. Sa vue effraya fort l'assistance. Il ne voulait pas sortir, bien que Faust lui fit signe de se retirer, et il frappait le sol avec sa grande lance de fer, ce qui faisait trembler tout le collège; il fit même mine de saisir deux des personnes présentes avec ses dents. On raconte aussi dans cette chronique qu'il y eut peu de temps après une promotion de maîtres (*promotio magistrorum*) et que, pendant la réunion, des théologiens et des députés du Conseil qui se tint à cette occasion, la conversation vint à tomber sur les comédies, si nombreuses, de Plante et de Térence qui se sont perdues et que l'on pourrait grandement utiliser pour l'instruction de la jeunesse si elles existaient encore. Le D<sup>r</sup> Faust offrit alors, si la chose pouvait se faire avec l'agrément des théologiens, et

<sup>1</sup> S. 486.

sans l'exposer à aucun danger, de restituer dans l'espace de quelques heures toutes ces comédies perdues, afin qu'on pût les faire copier à la hâte par quelques étudiants. Mais ni les théologiens, ni les conseillers ne voulurent accepter une pareille proposition. Il est rapporté plus loin que Faust logeait le plus souvent chez un jeune gentilhomme, dont la maison, dite *A l'Ancre*, était située dans la rue du Château, et qu'une fois qu'il était allé à Prague, la compagnie rassemblée chez son hôte s'étant mise à parler de lui, et ayant exprimé le désir qu'il pût être de la fête, il était bientôt arrivé à cheval; qu'on n'avait pu rassasier sa monture à l'écurie, et qu'il avait fait sortir de la table toutes sortes de vins que ses hôtes désiraient boire, jusqu'au moment où, le jour étant près de paraître et son cheval l'ayant averti, par un hennissement sonore, que l'heure du départ était arrivée, il l'avait enfourché, puis lancé dans l'air et avait repris le chemin de Prague. Lorsqu'il revint de cette dernière ville chargé de présents, il aurait invité beaucoup de personnes à un grand repas qu'il leur donna dans sa maison, près de Saint-Michel, et bien qu'à leur arrivée aucun préparatif n'eût été fait pour les recevoir, il les traita magnifiquement, et grâce à l'aide de son Esprit, rien ne manqua, ni les mets, ni les vins, ni la musique. »

Tout semble indiquer que Faust a fait de longs et fréquents séjours à Erfurt et qu'il y a beaucoup occupé l'attention publique. Sa tradition s'y est perpétuée jusqu'à notre époque, et l'on montre encore la maison qu'il habitait auprès du grand collège de l'Université, transformé depuis en maison de correction. Scheible a publié la gravure de l'un et de l'autre dans le T. V du *Kloster*, p. 486. Il y a même joint, p. 495, celle d'une ruelle que l'on appelait encore de son temps la ruelle de Faust. On lui écrivait, en lui envoyant ce dernier dessin :

« Il existe à Erfurt un passage tout-à-fait étroit, entre deux maisons, où se trouve un ruisseau, et dans lequel un homme ne pourrait passer. On l'appelle la ruelle du D<sup>r</sup> Faust, et voici ce que la tradition rapporte : Lorsque, comme on sait, et comme on a pu le lire en beaucoup de livres, le D<sup>r</sup> Faust habitait Erfurt, il donna une grande preuve de sa puissance magique, car ce passage tellement étroit, qu'un enfant ne peut y passer, il le traversa avec une énorme charretée de foin à laquelle était attelée une paire de chevaux ou de bœufs. Au moment où tout le monde était dans l'admiration du miracle, un moine survint. Indigné de l'infamie d'une telle illusion satanique, il prononça une formule d'exorcisme. Aussitôt la charrette disparut, et les chevaux ou les bœufs qui la conduisaient se changèrent en deux coqs rouges qui traînaient un brin de paille et qui s'empressèrent de se perdre dans la foule. Le magicien ne fut pas moins prompt à s'éloigner. Quant au moine, ce devait être le frère Martin Luther qui habitait Erfurt du temps où le D<sup>r</sup> Faust y prenait ses ébats et était gardien (*custos*) du couvent des Augustins. »

Trois ans après la rencontre avec Mutianus Rufus à Erfurt, nous retrouvons Faust au couvent de Maulbronn. Il y fit, en 1516,



un séjour d'une certaine durée chez l'abbé de ce couvent, son ami Jean Entenfuss. Sattler <sup>1</sup>, auquel Düntzer emprunte le fait, dit le tenir de bonne source. Entenfuss était originaire d'Unterwönheim, village situé à une lieue de Knittlingen, lieu de naissance de Faust, et les deux amis n'étaient pas seulement compatriotes, mais camarades d'école et de jeunesse.

On lit à ce sujet dans Schott <sup>2</sup> :

« D'après les traditions qui subsistent à Maulbronn, Faust trouva enfin un asile dans ce couvent, à une lieue de sa patrie, et une ancienne notice sur les abbés de Maulbronn fait en effet remarquer dans la partie relative à l'abbé Johannes Entenfuss (1512-1525), que cet abbé donna l'hospitalité à son compatriote Faust. Entenfuss et ses prédécesseurs immédiats avaient porté très loin le goût des constructions magnifiques, et il est possible que Faust ait flâté son ami de l'espérance de remplir ses coffres vides au moyen de l'alchimie. Il y a quelques années encore, il existait entre le Rebenthal et le tribunal actuel du grand-bailliage un laboratoire muré, qui portait le nom de « Cuisine de Faust, » et ce fut dans la tour d'angle orientale du donjon du couvent, appelée tantôt Tour de Faust, tantôt Tour de plaisance, à cause du pavillon d'été qui la surmonte, que Faust doit avoir éprouvé sa terrible fin, bien que, d'après les écrivains de son temps, ce soit à Knittlingen qu'on le trouva mort et le cou tordu. »

Scheible, quelques années plus tard (1847), confirma les assertions de Schott, au moins en partie.

« On m'écrit de Maulbronn, dit-il dans une note accompagnant les dessins gravés de la Tour et de la Cuisine de Faust <sup>3</sup>, et l'on m'affirme qu'il ne subsiste dans le peuple aucune légende sur Faust, aucune légende au moins dans laquelle le travail de l'imagination populaire entre pour une part sensible. C'est dans la Tour qu'il doit avoir été emporté par le diable, et dans le laboratoire qu'il se livrait à ses recherches alchimiques. On découvrit en effet dans ce laboratoire, lorsqu'on en fit un bûcher, une grande quantité de cendres et un fourneau. L'entrée, que représente la gravure, a été dernièrement murée jusqu'au treillis en bois. Elle se trouve dans un angle de la galerie cruciale du cloître (*Kloster-Kreuz-Ganges*). La Tour de Faust est située dans le jardin de l'Ephore actuel (dans le couvent <sup>4</sup> se trouve à présent un séminaire), et l'on s'en sert comme d'un pavillon d'été. »

<sup>1</sup> *Historische Beschreibung des Herzogthums Württemberg*, t. III, 192. *Ind. Bibl.*, n° 116.

<sup>2</sup> *Beschreibung des Oberamtes Maulbronn*, in-8°. Vaihingen, 1841, Ss. 19-20, in *Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., Ss. 483-484. *Ind. Bibl.*, n° 34.

<sup>3</sup> *Das Kloster* (*Ind. Bibl.*, n° 34), V<sup>r</sup> Bd., Ss. 482-483.

<sup>4</sup> Il était de l'ordre de Cîteaux, dit M. Ristelhuber, *Ind. Bibl.*, n° 103, p. 16.

Pour accepter la tradition relative à la mort de Faust, il faudrait admettre qu'il a séjourné plusieurs fois à Maulbronn, et que sa dernière visite fut postérieure de quinze à vingt ans à la mort de son ami Jean Entenfuss, mort survenue en 1525, ce qui ne paraît guère vraisemblable. Cette tradition est contredite d'ailleurs par trop de témoignages contemporains pour qu'on puisse y ajouter foi. Mais le séjour de Faust à Maulbronn, et par conséquent son existence ne sont pas moins attestés par des écrivains sérieux et qui devaient être bien informés. On trouve aussi dans ces documents la preuve qu'il subsistait dans cette ville, il y a quarante ans, un souvenir très net du séjour de Faust au couvent, bien que l'imagination populaire ne se fût pas emparée de cette tradition et ne l'eût embellie d'aucune invention romanesque.

Faust a laissé à Leipzig, des souvenirs qui ne sont pas contestables. Les traces de son passage y sont cependant beaucoup moins évidentes que dans les villes où nous venons de signaler sa présence. Aucun contemporain ne les signale, et la mémoire n'en a été conservée que par la tradition et par deux peintures fort anciennes, mais qui, très vraisemblablement, n'existaient pas encore en 1525, bien que cette date y soit deux fois inscrite, et précisément pour ce motif, car l'affectation avec laquelle on l'a mise en évidence témoigne de son peu d'authenticité.

Ce fut en cette année 1525 que Faust vint à Leipzig, si l'on en croit la tradition. Vogel, dans les *Annales de Leipzig (Leipziger Annalen)*, publiées en 1714, écrit sous la date de 1525 :

« La tradition, confirmée par une ancienne chronique de Leipzig, raconte que le Dr Jean Faust, le magicien bien connu, chevaucha, par un prestige de son art, sur un tonneau plein de vin que les garçons tonneliers devaient sortir du caveau d'Auerbach dans la rue <sup>1</sup>. »

On lit encore dans le même ouvrage sous la date de 1530 :

« Cette année, l'hôtel d'Auerbach fut bâti par le sieur Henri Stromer, appelé aussi Auerbach, Docteur en philosophie et en médecine, et Doyen, conseiller notable et médecin titulaire des électeurs de Brandebourg et de Mayence, et du Prince électeur Frédéric de Saxe, ainsi que Schneider en témoigne, p. 130 <sup>2</sup>.

Ainsi, le premier auteur qui relate le séjour de Faust à Leipzig mentionne le fait près de deux siècles après qu'il s'est produit, et son dire repose uniquement sur celui d'une vieille chronique dont il ne donne ni la date ni le texte. Aussi n'eût-on probablement

<sup>1</sup> Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34, V<sup>r</sup> Bd. S. 501.

<sup>2</sup> *Id.*

attaché qu'une médiocre importance à cette mention, si la légende qui s'y trouve rapportée n'était racontée dans le livre populaire et peinte sur un des murs du caveau d'Auerbach, caveau que Goethe acheva de rendre célèbre en y plaçant une des scènes de son premier Faust.

L'aventure à laquelle Vogel fait allusion est bien connue et Widman l'a rapportée dans sa version du livre populaire. En 1525, Faust avait accompagné quelques étudiants étrangers à la foire de Leipzig. Un jour qu'il visitait la ville en leur compagnie, il aperçut des ouvriers tonneliers qui s'efforçaient en vain de faire sortir d'un caveau une tonne contenant de seize à dix-huit muids de vin. Il s'arrêta quelque temps à les contempler, et voyant qu'ils ne pouvaient arriver à leurs fins, il se mit à les railler. — Fainéants, leur dit-il, vous êtes toute une troupe pour faire une besogne dont un homme seul viendrait facilement à bout, s'il savait s'y prendre, et vous ne pouvez y parvenir! » Les garçons tonneliers, qui étaient des gens grossiers, répondirent brutalement à Faust que, s'il était si habile, il devait les aider, au nom du diable, et non se moquer d'eux. Une querelle s'en suivit, et le propriétaire étant survenu, et s'étant enquis du motif de la dispute, dit, pour y mettre un terme, qu'il abandonnerait la tonne à celui qui la roulerait seul dans la rue. Faust descendit sur-le-champ dans le caveau, enfourcha la tonne et regagna la rue sur cette monture d'un nouveau genre. Le propriétaire, ébahi, ne pouvait en croire ses yeux. Mais il fut obligé de tenir sa promesse, et Faust vida joyeusement la tonne avec ses compagnons de voyage.

Une des peintures du caveau d'Auerbach représente cette scène au moment où Faust, à cheval sur la tonne, franchit le seuil du caveau à la grande stupéfaction des assistants. Au-dessus se trouve l'inscription suivante, qui relate l'aventure :

Doctor Faust zu dieser Frist  
Aus Auerbach's Keller geritten ist,  
Auf einen Fass mit Wein geschwund,  
Welches gesehen viel Mutter Kind,  
Solches durch seine subtile Kunst hat gethan,  
Und des Teufels Lohn empfangen davon. 1525.

Le docteur Faust en ce temps-là  
Sortit à cheval du caveau d'Auerbach,  
Agiement, sur un tonneau de vin,  
Ce que virent beaucoup d'enfants de bonnes mères.  
Il fit cela par son art subtil  
Et en reçut le salaire du diable, 1525.

La seconde peinture, enfermée comme la première dans un arc

de plein-cintre formant environ le tiers supérieur de la surface d'un cercle, montre Faust joyeusement attablé avec ses compagnons de voyage, les étudiants, peut-être chez son ami Stromer, et vidant en leur compagnie la tonne conquise par son industrie. Au-dessous se trouve l'inscription suivante :

« Vive. Bibe. Obgrœgare. Memor Fausti hujus  
Pœnæ. Aderat claudo hœc ast erat ampla gradu, 1525. »

Cette inscription, d'une correction douteuse, a fort embarrassé les auteurs allemands. Les premiers qui l'ont transcrite, Stieglitz entre autres, n'en ont pu déchiffrer les obscurités, et ont laissé à des commentateurs plus habiles le soin de les expliquer. Les philologues se sont en effet mis à l'œuvre. Mais l'interprétation satisfaisante et complète ne fut donnée, croyons-nous, qu'en 1834, dans le *Leipziger Tageblatt*<sup>1</sup>. On ne comprenait auparavant ni le mot obgrœgare, ni le dernier vers. Du mot obgrœgare les uns donnaient la traduction suivante : Vis, bois, *fréquente tes amis* ; les autres, celle-ci, plus voisine peut-être du sens véritable : Vis, bois, et *fais bonne chère*. Quant au second vers, vainement le retournait-on dans tous les sens ; on ne pouvait lui découvrir une signification satisfaisante. La meilleure avait été donnée par Philarète Charles, qui ponctuait ainsi :

Aderat claudo hœc, ast erat ampla gradu.

Et traduisait :

« Il est venu pour lui le châtement, boiteux sans doute, mais à grands pas. »

L'auteur de l'interprétation du *Leipziger Tageblatt* écrit ainsi ce distique :

Vive, bibe, obgrœcare (et grœcare), memor Fausti hujus et hujus  
Pœnæ. Aderat claudo hœc (ast erat ampla) gradu.

Et il traduit :

« Vis, bois (et) conduis-toi à la grecque (fais la débauche), mais souviens-toi de ce Faust et de son châtement qui l'atteignit d'un pied boiteux, mais qui fut terrible. »

On est d'autant mieux en droit de remplacer obgrœgare qui n'est pas latin, par et grœcare, que cette peinture a été retouchée plusieurs fois et même repeinte en entier, de sorte qu'il ne subsiste plus rien des anciennes couleurs, ni même du dessin primitif. On

<sup>1</sup> N° 23, S. 191.

ne sait si la légende a donné naissance à ces deux tableaux, ou si ces derniers sont l'œuvre d'un spéculateur habile qui, après avoir adroitement répandu l'histoire, la fit peindre sur les murs du caveau afin de lui donner un air d'authenticité plus grande et d'attirer les curieux. Les nombreuses restaurations subies par ces peintures, sur lesquelles nous reviendrons en parlant des formes iconographiques de l'histoire et de la légende, ne permettent pas de résoudre la question. Elles sont certainement fort anciennes. Mais il n'est pas probable qu'elles remontent à 1525, car, dit Vogel lui-même dans les Annales de Leipzig, « le Dr Stromer qui, d'après une coutume du temps, prit le nom d'Auerbach, son lieu de naissance, situé en Bavière, fut appelé à Leipzig par le duc Georges-le-Barbu. En 1529, il acheta plusieurs maisons et fit construire sur leur emplacement le grand hôtel, depuis très célèbre, auquel on a donné son nom <sup>1</sup>. » Quatre ans après l'aventure, ces deux tableaux ne devaient donc pas encore être peints, et s'ils l'étaient, il est bien peu vraisemblable qu'on ait pris la peine de les conserver dans la nouvelle construction, avec les vieux murs qui les portaient.

Quelle qu'en soit la date, ils ont de tout temps attiré un grand nombre de visiteurs, et si le drame de Goethe a ravivé et singulièrement accru la curiosité qu'ils inspirent, il ne l'a point fait naître.

« La cave d'Auerbach, écrivait M. Ristelhuber en 1863, se trouve près du Koenigshaus, Grimmaïche Strasse, n° 1, et l'on y vend aujourd'hui de la bière et du vin. Elle a été restaurée et agrandie dans ces dernières années, mais on a eu soin de lui conserver son cachet original. En effet, on y voit encore le registre où tous les visiteurs ont inscrit leur nom et quelquefois ont rimé des poésies inspirées par le vin; la petite armoire de bois contre le mur, renfermant la *Vie Scandaleuse et la terrible fin du célèbre archimagicien docteur Jean Faust*, rédaction de Pfitzer. Nuremberg, 1693. Ce volume est aujourd'hui attaché à une chaîne (comme on faisait pour les manuscrits des couvents au moyen âge, et comme on fait encore pour les livres usuels à la bibliothèque de Saint-Petersbourg), afin de le soustraire à l'empressement des buveurs. Un jour, en effet, un de ces derniers l'emporta chez lui. Au reste, le propriétaire actuel du caveau l'a fait réimprimer et même traduire en anglais, à l'usage des nombreux représentants de cette nation qui fréquentent Leipzig, à l'époque de la foire <sup>2</sup>. »

Henri Stromer, dont il est question dans les passages des Annales de Leipzig cités plus haut, était un personnage très

<sup>1</sup> Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34. V<sup>e</sup> Bd. S. 501.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 103, pp 20-21.

influent, partisan déclaré des idées nouvelles. Luther, qui n'avait pas encore conquis la faveur publique, étant venu en 1519 à Leipzig pour y soutenir une discussion publique contre le docteur Eck, il fut une des rares personnes qui osèrent l'inviter à dîner. Certains auteurs prétendent même qu'il entretenait avec lui les relations les plus amicales <sup>1</sup>.

En 1528, Faust est à Ingolstadt. Il y exerce son métier de magicien avec si peu de mystère et de prudence qu'il attire sur lui l'attention des magistrats et se fait chasser de la ville, comme à Erfurt.

Dans le Protocole des « Bannis » de la ville d'Ingolstadt, dit l'auteur anonyme d'une note publiée par les *Oberbayerisches Archiv* <sup>2</sup>, on lit le passage suivant :

« Le mercredi d'après la Saint-Gui 1528, il a été dit à un individu qui s'intitule le Dr GEORGES FAUST D'HEIDELBERG, d'aller dépenser son argent ailleurs (*seinen Pfennig anderswo verzehre*) et il a promis solennellement qu'il ne tirerait pas vengeance de cet acte de la justice, et qu'il n'userait point de représailles. »

Le motif de cette résolution est indiqué de la façon la plus nette dans le passage suivant du Protocole du Conseil :

« En ce jour du mercredi d'après la Saint-Gui 1528, il sera commandé au devin (*Dem Wahrsager*) d'avoir à sortir de la ville et d'aller dépenser son argent ailleurs. »

Ces documents, qui jettent une lumière si vive sur la vie nomade et les moyens d'existence de Faust, reçoivent de leur caractère officiel une importance toute particulière. Le premier est surtout intéressant parce qu'il en ressort clairement que le Georges Faust de Tritheim et de Mutianus Rufus n'est autre que le Jean Faust d'Heidelberg. Le charlatan qui aime à se parer de titres fastueux a réuni cette fois autour de son nom les deux qualifications ayant fait douter qu'il s'agit d'une seule et même personne. En même temps qu'il se fait appeler (*der sich genannt*) Georges Faust, il se pare du titre qu'il a conquis à Heidelberg, en ayant soin toutefois de transformer son grade de bachelier en celui de docteur. Comme d'ailleurs, nous le montrerons plus loin, le Faust d'Heidelberg est le même que celui de la légende (voy. pp. 49-50), ce document, croyons-nous, résout la question d'une manière définitive.

L'expression même employée dans le Protocole : qui s'intitule

<sup>1</sup> Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34, VI Bd., S. 502.

<sup>2</sup> 32<sup>e</sup> Bd., S. 336, 1872. Voy. *Ind. Bibl.*, n° 107 a.

(*der sich genannt*), montre le peu de créance que ces titres fastueux obtenaient près des gens sensés. Les magistrats doutent de l'exactitude du titre et même du nom, mais ils ne prennent pas la peine d'éclaircir leurs doutes. Ils trouvent plus simple de bannir Faust. Peut-être aussi jugent-ils prudent de ne pas s'immiscer plus qu'il n'est besoin dans cette affaire, car ses pratiques de magicien paraissent leur inspirer une certaine crainte, et ils lui font jurer solennellement de ne pas tirer vengeance de cet arrêt de bannissement.

Le médecin Bégardi, bien qu'il n'ait pas connu Faust personnellement, en parle dans son *Guide de la santé*<sup>1</sup>, et la page qu'il lui consacre est très précieuse, en ce sens qu'elle établit nettement l'existence du personnage, et nous donne des renseignements de grande valeur sur son caractère et son genre de vie<sup>2</sup>.

« Il s'est encore rencontré, dit-il, un homme singulièrement hardi : je voudrais ne pas dire son nom, bien qu'il ne désire rester ni caché, ni inconnu ; car il y a quelques années, il a parcouru en vagabond la plupart des provinces, principautés et royaumes, faisant connaître son nom à tous et vantant avec une jactance extrême sa grande habileté, non seulement en médecine, mais dans la chiromancie, la nécromancie, la physiognomonie, l'évocation des visions dans le cristal et plusieurs autres arts de même espèce. Et il ne s'est pas seulement vanté de cela, il a dit et écrit qu'il était un maître illustre et expérimenté. Il a aussi reconnu lui-même, sans chercher à le nier, qu'il était, et qu'il s'appelait Faust, s'intitulant philosophe des philosophes, etc. Mais combien est grand le nombre des gens qui se sont plaints à moi d'avoir été trompés par lui ! Ses promesses étaient en effet aussi magnifiques que celles de Thessalus<sup>3</sup>. Sa renommée n'était pas moins grande que celle de Théophraste<sup>4</sup> ; mais ses actes, comme j'ai pu m'en assurer, étaient mesquins et décevants. Cependant il n'était jamais en retard pour prendre (il serait plus exact de dire) pour recevoir de l'argent, et, après l'avoir extorqué, il a, comme je l'ai dit, montré les talons<sup>5</sup> à nombre de gens. Mais que faire à cela maintenant ? Ce qui est perdu est perdu, et je ne m'en occuperai plus. C'est à vous de voir à l'avenir comment il faut s'arranger (quelles précautions il faut prendre).

Ce n'est pas seulement de la rumeur publique que Bégardi a reçu ces renseignements sur Faust. Il les tient d'un grand nombre de personnes qui avaient connu l'aventurier, et se plaignaient d'en avoir été les dupes. Bégardi était un homme

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 108.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 108, S. XVII. — In Düntzer, *Das Kloster* (*Ind. Bibl.*, n° 34), V<sup>e</sup> Bd., Ss. 41-42. — In Max. Schwengberg (*Ind. Bibl.*, n° 176), Ss. 25-26.

<sup>3</sup> Thessalus de Tralles, médecin qui vivait un siècle après J. C.

<sup>4</sup> Paracelse.

<sup>5</sup> Textuellement : *donn la bénédiction avec ses talons.*

instruit, habitué par sa profession à questionner les gens et à peser attentivement leurs réponses. Il n'a jamais eu de démêlés, ni même de relations directes avec Faust, et comme sa haute situation le met à l'abri de tout soupçon de dénigrement en-vieux, on peut avoir confiance en son témoignage. Ce qu'il rap- porte de Faust, confirme d'ailleurs de tous points ce qu'en ont raconté les écrivains qui l'ont connu. Il le représente comme un vagabond et un charlatan de bas étage, promettant monts et merveilles pour escroquer de l'argent aux gens crédules, puis, quand il l'avait reçu, ne tenant aucune de ses promesses et dis- paraissant.

Bégardi raconte que Faust ne s'est pas seulement vanté de sa grande habileté dans les sciences occultes, mais a dit et écrit qu'il était un maître illustre et expérimenté. Ce passage a de l'import- tance et mérite d'être retenu. Il tend à confirmer l'opinion de certains auteurs qui, contrairement au sentiment général, tiennent pour véridique l'assertion de Widman : qu'au nombre des sources utilisées par les auteurs du livre populaire et par lui-même, il faut placer, sinon de vrais mémoires, au moins des notes trouvées dans les papiers de Faust, après sa mort.

De la dernière phrase de ce passage : « Mais que faire à cela maintenant ? Ce qui est perdu est perdu, et je ne m'en occuperai plus. C'est à vous de voir comment il faut s'arranger (quelles précautions il faut prendre), » on a conclu qu'à cette époque, c'est-à-dire en 1539, Faust était déjà mort. C'est en tirer une consé- quence peut-être excessive, car Bégardi ne le dit pas expressément et sa phrase peut signifier simplement que ce serait perdre son temps et sa peine que de courir après un aventurier comme Faust, et de lui réclamer son argent. Elle semble indiquer cependant, comme au reste tout le passage, qu'à cette époque Faust avait disparu. Se cachait-il, ou bien avait-il cessé de vivre ? La dernière supposition n'a rien d'in vraisemblable en soi, car Faust, nous le verrons bientôt, était certainement mort en 1544, et nous n'avons pas de preuves positives de son existence pendant les cinq années précédentes. Aucun auteur ne parle de lui, et l'on peut d'autant mieux croire à sa mort, que les vagabonds de son espèce atteignent rarement à un âge très avancé.

Le théologien protestant Jean Gast, qui croyait à la magie et se montra très curieux de tout ce qui s'y rapporte, parle aussi de Faust dans ses *Propos de table* <sup>1</sup>, publiés quelques mois après le livre de Bégardi. Comme il a connu Faust personnellement, son

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 109.



témoignage a de la valeur. Les deux anecdotes qu'il raconte sont contenues dans le second volume de son ouvrage <sup>1</sup> :

### ANECDOTE SUR FAUST LE NÉCROMANCIEN <sup>2</sup>

« Un soir il entra dans un couvent très riche pour y passer la nuit. Un frère servant lui apporta de mauvais vin, sans force et sans saveur. Faust le pria d'aller puiser dans un autre tonneau du vin de meilleure qualité, qu'il offrait d'habitude aux personnages de distinction. Le frère lui dit : — Je n'ai pas la clef, le prieur dort, et il serait inconvenant de le réveiller. » Faust reparti : — Les clefs sont dans ce coin, prends-les, ouvre le tonneau qui se trouve à gauche et apportes-moi de son vin. » Le frère s'y refusa, disant qu'il n'avait pas la permission du prieur d'offrir un autre vin à ses hôtes. Faust, entendant cela, dit tout en colère : — Tu vas très prochainement voir des choses qui t'étonneront, frère inhospitalier. » Il partit de grand matin sans saluer personne et fort irrité; puis il envoya dans le couvent un diable enragé qui jour et nuit y faisait du vacarme et bouleversait tout, tant dans l'église que dans les cellules des moines, si bien que ces derniers ne pouvaient avoir un instant de repos, quelle que fût l'occupation à laquelle ils s'adonnaient. Enfin ils délibérèrent s'ils devaient abandonner le couvent ou le dé-

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 109. Ss. 280-281.

#### <sup>2</sup> DE FAUSTO NECROMANTICO

Divertitur sub nocte in cœnobium quoddam valde dives, pernoctaturus illic. Fraterculus apponit illi vile vinum, pendulum et nihil gratiæ habens. Rogat Faustus, ut ex vase altero hauriat melius vinum, quod nobilibus dare consueverat. Fraterculus mox dixit : Claves non habeo, Prior dormit, quem exsuscitare piaculum est. Faustus inquit : Claves jacent in angulo, has accipe et vas illud ad sinistram latus aperi, et adfer mihi potum. Fraterculus renuit, sibi non esse commissum a Priore aliud vinum hospitibus proponere. Faustus iis auditis iratus dixit : Videbis brevi momento mira, inhospitalis fratercule. Abiit summo mane insalutato hospite, ira accensus, ac immisit satanam quemdam furi-bundum, die nocteque in cœnobio perstreptentem, omnia moventem tam in ecclesia, quam in ipsis habitationibus monachorum, adeo ut quietem nullam habere possint, quodcumque negotium attentarent. Tandem deliberarunt, an cœnobium esset relinquendum, aut omnino pereundum. Palatino itaque scripserunt de infortunio illo, quo tenebantur. Qui cœnobium in suam recepit defensionem, abjectis monachis, quibus alimenta præstat in singulos annos, reliqua sibi servat. Aiunt quidam, et si adhuc hodie monachi cœnobium intrent, tantas turbationes fieri, ut quietem incolentes habere non possint. Hoc novit Satan instituire.

#### ALIUD DE FAUSTO EXEMPLUM.

Basileæ cum illo cœnatus sum in collegio magno, qui varii generis aves, nescio ubi, emerat, aut quis dederat, cum hoc temporis nullæ venderentur, coquo ad assandum præbuerat, quales etiam ego nunquam in nostris regionibus viderim. Canem secum ducebat et equum, Satanas fuisse reor, qui ad omnia erant parati exsequenda. Canem aliquando servi formam assumere, et esculenta adferre quidam mihi dixerunt. Atqui miser deplorandum finem sortitus est, nam a Satana suffocatus, cujus cadaver in feretro facie ad terram perpetuo spectans, etsi quinquies in tergum verteretur. Dominus custodiat nos, ne Satanae mancipia fiamus. — *In Das Kloster*, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 10-11. (*Ind. Bibl.*, n° 34). — *In Max. Schwengberg* (*Ind. Bibl.*, n° 179), Ss. 28-29.

molir complètement. Ils écrivirent au comte palatin pour l'informer du malheur dont ils étaient affligés. Le comte prit le couvent sous sa garde, et en fit sortir les moines, en leur assignant une pension annuelle sur les biens du monastère, qu'il s'appropriâ. Certaines personnes prétendent que, même à présent, si des moines entrent dans ce couvent, il s'y élève un tel vacarme que les habitants ne peuvent goûter un seul instant de repos. Ce sont là des choses dans lesquelles Satan excelle.

#### AUTRE ANECDOTE SUR FAUST

« J'ai soupé avec lui à Bâle, dans un grand collège. Il avait acheté, je ne sais où, des oiseaux de différentes espèces, ou quelqu'un les lui avait donnés, car on n'en vendait point en cette saison, et je n'en ai jamais vu de pareils dans nos contrées. Il les avait remis au cuisinier pour qu'il les fit rôtir. Il conduisait avec lui un chien et un cheval qui me parurent être des démons, car ils accomplissaient tout ce qu'il leur ordonnait. Plusieurs personnes m'ont même affirmé que le chien prenait quelquefois la forme d'un valet et le servait à table. Mais le malheureux finit d'une manière déplorable. Il fut étranglé par le diable, et son cadavre, mis sur un brancard, y demeura constamment la face tournée vers la terre, bien qu'on l'eût retourné cinq fois et couché sur le dos. Que le Seigneur nous garde et nous préserve de devenir les esclaves de Satan. »

Des deux anecdotes, la seconde est de beaucoup la plus intéressante. Elle montre Faust dans la ville de Bâle, à une date que Jean Gast a malheureusement omis d'indiquer, et nous apporte en même temps, sur la réalité de son existence, la déposition d'un témoin oculaire, et une déposition trop précise et trop détaillée pour ne pas être véridique. Là, comme partout, Faust essayait d'éblouir le populaire par la bizarrerie de son attirail et de ses actions. Cette anecdote nous apprend enfin, qu'en 1544, date extrême de la publication du second volume, Faust était mort, et sans doute déjà depuis un certain temps, car Jean Gast parle de sa fin lamentable non comme d'un fait tout récent, mais comme d'un événement déjà ancien, ce qui tendrait à confirmer l'opinion des auteurs selon lesquels Bégardi, dès 1539, aurait fait allusion à sa mort.

Ces deux anecdotes révèlent en outre chez cet aventurier, des goûts d'épicurien tout à fait conformes à ses doctrines. Elles donnent enfin la preuve que la légende s'empara de Faust aussitôt après sa mort et même de son vivant, car ce fut pendant le séjour qu'il fit à Bâle en sa compagnie, que Jean Gast recueillit les bruits relatifs à son chien et à son cheval, bruits auxquels il ajouta foi sans peine, tellement ces deux animaux étaient intelligents et bien dressés. Le chien, que la tradition appelle Prestigiär, est demeuré plus célèbre que le cheval, et l'auteur des peintures murales de Leipzig l'a représenté dans son second tableau.

Conrad Gesner (Conradus Gesnerus) de Zürich, qui fut un des plus célèbres naturalistes de son temps et que Neumann <sup>1</sup> appelle cet excellent historien et médecin (*Polyhistor et medicus*) et un homme d'une grande érudition, a rangé Faust, dans l'*Onomasticon* <sup>2</sup>, parmi les étudiants voyageurs, et il le compare à Paracelse et aux magiciens les plus célèbres. Faust a mené, en effet, pendant les premières années de sa vie vagabonde, l'existence nomade des étudiants voyageurs, qui formaient alors une sorte d'association fort curieuse sur laquelle nous reviendrons plus loin, et dans laquelle il s'était probablement enrôlé. Conrad Gesner mentionne encore Faust dans une lettre écrite le 16 août 1561 à son ami Jean Krato (Krafft) de Kraffthaim, médecin de l'empereur <sup>3</sup>.

« Oporinus de Bâle, dit-il, fut autrefois le disciple et le familier de Theophraste (Paracelse). Il révèle des choses merveilleuses sur le commerce de son maître avec le démon. Ils pratiquent l'astrologie judiciaire, la géomancie, la nécromancie et les arts prohibés de même espèce. A vrai dire, je les soupçonne d'être un reste des Druides qui, chez les anciens Celtes, recevaient pendant quelques années les leçons des démons dans des lieux souterrains, ce qui, de notre temps, persiste et se fait encore souvent à Salamanque en Espagne. De cette école, sortirent ceux qu'on appelle vulgairement des étudiants voyageurs. Ils professaient une admiration extraordinaire pour un certain Faust, mort il n'y a pas longtemps <sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Das Kloster (*Ind. Bibl.*, n° Bd. 34), S. 457.

<sup>2</sup> Neumann a, le premier, donné ce renseignement, et beaucoup d'auteurs l'ont reproduit, sans doute d'après sa dissertation, comme nous le faisons nous-même. Nous devons dire cependant que Düntzer le croit apocryphe, tout au moins inexact. « Il n'existe pas, dit-il, d'ouvrage de Gesner intitulé : *Onomasticon*, et je n'ai trouvé cette indication ni dans sa *Bibliotheca universalis*, ni dans ses *Pandectæ*, au moins parmi les passages où l'on pouvait s'attendre à rencontrer le nom de Faust (Das Kloster, V<sup>e</sup> Bd., S. 63). » N'ayant pu nous procurer ces différents ouvrages, nous avons dû nous borner à reproduire l'information de Neumann, avec les réserves de Düntzer. Il nous paraît peu probable cependant que Neumann se soit trompé, car divers auteurs, notamment Johannes-Ulricus Mayer, dans sa thèse intitulée : *Discursus historico-philologicus de Vagantibus scholasticis*. (Voy. *Ind. Bibl.*, n° 176, § 46), citent des passages de Conrad Gesner, extraits de l'*Onomasticon*. Peut-être l'insuccès des recherches de Düntzer provient-il de ce qu'il a pris l'*Onomasticon* pour un ouvrage propre à Conrad Gesner, tandis qu'il n'était peut-être qu'un des recueils de recherches et de travaux anciennement désignés de la sorte, et sans doute l'œuvre collective de plusieurs auteurs.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibliogr.*, n° 111. Liber primus; Conradus Gesnerus Joanni Cratoni à Kraffthaim. S. Cæs. Majest. Medico intimo, p. 4, verso. — In Max. Schwengberg. (*Ind. Bibl.*, n° 179, Ss. 28-29.)

<sup>4</sup> Oporinus Basileæ olim discipulus Theophrasti et familiaris fuit, is mira de ejus cum dæmonibus commercio prædicat. Astrologiam vanam, Geomantiam, Necromantiam, et hujus modi artes prohibitas exercent. Equidem suspicor illos ex Druidarum reliquis esse, qui apud Celtas veteres in subterraneis locis a dæmonibus aliquot annis erudiebantur : quod nostra memoria in Hispania adhuc Salamancæ factitatum constat. Ex illa schola (magorum) prodierunt, quos vulgo *scholasticos vagantes* nominabant, inter quos *Faustus quidam non ita pridem mortuus, mire celebratur*. In Das Kloster, XI<sup>e</sup> Bd., S. 323. *Ind. Bibl.*, n° 34.

L'école dont Gesner parle dans ce passage est l'école de Salamanque en Espagne, aussi fameuse que celle de Tolède. Delrio les cite toutes les deux :

« Nous savons, dit-il, qu'à Salamanque et à Tolède en Espagne, ainsi qu'en Italie, près du lac de Nurcie (aujourd'hui Norcia), et dans la caverne de Visagnia, il y eut, de mémoire d'homme, de célèbres écoles de cette Goétie<sup>1</sup>. »

Un des élèves de Mélanchton, Mennel, qui se faisait appeler Manlius, nous apprend dans un de ses ouvrages<sup>2</sup>, que son maître était le compatriote de Faust et l'avait personnellement connu. Mélanchton, dont Manlius reproduit les paroles, est très précis et nettement affirmatif dans les endroits où il rapporte ses informations personnelles.

« J'ai connu, dit-il, un individu nommé Faust, de Kundling, petite ville voisine de ma patrie<sup>3</sup>. Lorsqu'il étudiait à Cracovie, il apprit la magie dans cette ville, où elle était de date ancienne en grand usage, et même publiquement professée. Il vagabondait à l'aventure, et disait beaucoup de choses

<sup>1</sup> « Scimus Salmanticae et Toleti in Hispania et in Italia ad lacum Nursinum et in spelæo Visagniano adhuc avorum memoria hujus Gœtiæ celebres scholas fuisse. » *Disquisitiones magicæ*, II, 1, 107. Voy. aussi II, 27, 2, 308. *In Das Kloster*, V<sup>e</sup> Bd., Ss. 63-64. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> *Voy. Ind. Bibliogr.*, n<sup>o</sup> 111.

<sup>3</sup> Novi quemdam nomine Faustum de Kundling, quod est parvum oppidum, patriæ meæ vicinum. Hic cum esset scholasticus Cracoviensis, ibi magiam didicerat, sicut ibi olim fuit ejus magnus usus, et ibidem fuerunt publicæ ejusdem artis professiones. Vagabatur passim, dicebat arcana multa. Ille Venetiis cum vellet ostendere spectaculum, dixit se volaturum in cælum. Diabolus igitur subvexit eum, et affixit adeo, ut allisus humi pene examinatus esset, sed tamen non est mortuus.

Ante paucos annos, idem Joannes Faustus, postremo die sedit admodum mæstus in quodam pago ducatus Wirtenbergensis. Hospes ipsum alloquitur, cur mæstus esset præter morem et consuetudinem (erat alioqui turpissimus nebulo, inquinatissimæ vitæ, ita ut semel atque iterum pene interfectus sit propter libidines) ibi dixit hospiti in illo pago : Ne perterrefias hac nocte. Media nocte domus quassata est. Mane cum Faustus non surgeret, et jam esset fere meridies, hospes, adhibitis aliis, ingressus est in ejus conclave, invenitque eum jacentem prope lectum inversa facie, sic a diabolo interfectus...

P. 39 : Vivens adhuc habebat secum canem qui erat diabolus, sicut iste nebulo qui scripsit De Vanitate artium etiam habebat canem, secum currentem, qui erat diabolus. Hic Faustus in hoc oppido Vuittenberga evasit, cum optimus princeps dux Johannes dedisset mandata de illo capiendo. Sic Norinbergæ etiam evasit. Cum jam inciperet prandere, æstuavit, surgitque statim, solvens quod hospiti debebat. Vix autem venerat ante portam, ibi veniunt lictores et de eo inquirunt...

Idem Faustus magus, turpissima bestia, et cloaca multorum diabolorum, vane gloriabatur de se, omnes victorias quas habuerunt Cæsariani exercitus in Italia, esse partas per ipsum sua magia. Idque fuit mendacium vanissimum. Id enim dico propter juventutem ne statim talibus hominibus assentiantur. — *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 111, S. 38. — *In Das Kloster* XI<sup>e</sup> Band., Ss. 320-321, in II<sup>e</sup> Bd., Ss. 246-247. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34. — *In Max. Schwengberg. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 179, Ss. 29-31.

mystérieuses. A Venise, voulant donner un spectacle, il dit qu'il volerait à travers les airs. Le diable l'y souleva ; mais il le laissa retomber si lourdement, qu'en touchant la terre, il était presque privé de vie ; cependant il ne mourut pas de la chute. »

« Il y a quelques années, le même Jean Faust, arrivé à son dernier jour, était assis tristement dans l'auberge d'un bourg du duché de Wurtemberg. L'hôtelier lui demanda pour quel motif il était triste contre son habitude (c'était du reste un vaurien des plus débauchés et menant la vie la plus licencieuse, si bien que plus d'une fois il avait failli être assassiné pour ses déportements). Il répondit à l'hôte : « Ne vous épouvantez pas cette nuit. » Au milieu de la nuit, la maison fut ébranlée. Le lendemain matin, comme Faust ne se levait pas, et qu'il était déjà près de midi, l'hôte, accompagné d'autres personnes, entra dans sa chambre, et le trouva gisant près de son lit, la face retournée du côté du dos. Voilà comment il fut tué par le diable. »

« Pendant sa vie, il était toujours accompagné d'un chien, qui était un démon, et semblable à celui dont ce vaurien (Agrrippa) qui a écrit sur la *Vanité des Sciences*, se faisait suivre dans sa vie errante. Ce Faust s'enfuit de cette ville de Wittemberg lorsque le très bienfaisant duc Jean eut donné l'ordre de l'arrêter. Il se sauva de même de Nuremberg. Comme il venait de se mettre à table, il manifesta de l'inquiétude, se leva et paya sur-le-champ ce qu'il devait à l'hôte. Mais à peine avait-il franchi le seuil de la porte, que des archers arrivent et s'enquièreent de lui...

« Ce même magicien Faust, bête très corrompue et cloaque d'un grand nombre de diables, avait de lui-même la plus haute opinion et prétendait follement que toutes les victoires remportées en Italie par les armées impériales l'avaient été par lui, grâce à sa magie. Et c'était le plus absurde des mensonges. Je le dis pour la jeunesse, de peur qu'elle ne se laisse séduire par de pareilles gens. »

Manlius a composé son recueil comme l'étaient tous les ouvrages de cette nature publiés au XVI<sup>e</sup> siècle, sans aucun esprit critique. Il y a même recueilli de préférence les anecdotes bizarres ou merveilleuses que lui semblaient devoir, par leur étrangeté, piquer la curiosité des lecteurs. Le titre n'en donne d'ailleurs qu'une idée imparfaite, car il est consacré en grande partie à Melanchton, et il ne contient pas seulement des extraits de ses notes, mais de nombreux résumés de ses conversations. Ce sont en quelque sorte ses *Propos de Table*. « *Labor hic noster*, dit Manlius lui-même<sup>1</sup>, *collectus ex ore D. Philippi Melanchtonis*. » (Notre présent travail a été recueilli de la bouche du Dr Melanchton.) On lui a même reproché d'avoir rapporté nombre de choses qu'il eût dû taire dans l'intérêt de son maître, et d'en avoir mutilé ou altéré beaucoup d'autres. Mais ces critiques et ces reproches ne s'appliquent pas au passage que nous avons cité, au

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 111, p. 156.

moins dans ce qu'il renferme d'essentiel. On y doit distinguer deux choses, en effet : ce que Mélancton a vu ou recueilli par lui-même et ce qu'il tient de la rumeur publique. Ses propres affirmations ont une très grande valeur. Il était le compatriote de Faust ; il l'a connu personnellement, et ce qu'il raconte de ses mœurs corrompues, de sa jactance, de ses fuites précipitées pour échapper aux investigations de la justice, et même de sa mort, a tous les caractères de la vérité. L'anecdote sur la tentative faite à Venise pour s'élever dans les airs, anecdote évidemment copiée dans l'histoire de Simon-le-Magicien, la phrase relative à Cracovie et à ses écoles, et celle où il est question d'un démon métamorphosé en chien sont au contraire des légendes empruntées soit à ses lectures, soit à des récits oraux, premiers rudiments de la légende en voie de formation.

Pendant il y a, dans la phrase relative à Cracovie, une part probable de vérité. L'Université de cette ville était en grande réputation au xvi<sup>e</sup> siècle. Beaucoup d'étudiants, dont quelques-uns furent ensuite des écrivains plus ou moins célèbres, s'y rendaient de toutes les parties de l'Allemagne. Elle était alors le refuge des savants et des lettrés devenus suspects, à cause soit de l'excessive liberté de leurs opinions, soit de leur participation occulte ou publique au mouvement de la Réforme. Erasme écrivait à Séverin Bonar : « C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples, » et Juste-Lipse, dans une lettre à un ami, disait :

« Je ne devrais pas m'étonner de votre science ; vous vivez au milieu de ces hommes, qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes des barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui a ouvert ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium méconnus et aux Muses méprisées <sup>1</sup>. »

En un pareil milieu, Faust devait se trouver en effet, dans son élément, et s'il y vécut <sup>2</sup>, il y perdit sans doute les derniers scrupules qui pouvaient lui rester.

D'après Mélancton, la petite ville de Kundling serait la patrie de Faust, et son témoignage a sur ce point une valeur très grande, puisque cette petite ville était, disait-il, voisine de son propre pays natal. Il est donc probable qu'il était exactement renseigné, et son assertion doit prévaloir sur celle des auteurs qui placent le lieu de naissance de Faust en d'autres endroits. Où était située cette petite ville de Kundling, dont quelques auteurs écrivent le

<sup>1</sup> Ristelhuber, *Ind. Bibl.*, n° 103, p. 31.

<sup>2</sup> On n'a pas la preuve du fait. Son nom, dit M. Maximilien Schwengberg (*Ind. Bibl.*, n° 179, p. 43), ne se trouve pas sur les listes d'étudiants que possède l'Université de cette ville.

nom, mais à tort, Kundlingen? D'après Düntzer, dont la manière de voir est généralement acceptée, il faudrait l'identifier avec Knittlingen, petite ville située à deux lieues au sud de Bretten (patrie de Mélancton). Knittlingen, qui fit d'abord partie du Palatinat, fut en 1504 annexée au Wurtemberg. Une erreur, soit de Manlius, soit du copiste ou du compositeur, aurait dénaturé l'orthographe du nom, et l'on aurait imprimé par erreur Kundling au lieu de Knittlingen. Deux autres auteurs, Lercheimer et Conrad Dietrich, mort en 1639, prétendent du reste que Knittlingen était la patrie de Faust.

Melanchton ne donne pas la date exacte de la mort de Faust. *Il y a quelques années*, dit-il au début de son récit. Peut-être ne la connaissait-il pas lui-même et ne pouvait-il préciser davantage. Les matériaux du livre de Manlius ayant été recueillis pendant les dix dernières années de l'existence de Mélancton, c'est-à-dire de 1550 à 1560, il semble la reporter à une période assez voisine de celle qui résulte des récits de Jean Gast et de Bégardi, mais peut-être postérieure de quelques années.

Un dernier point à noter est le mépris profond avec lequel Melanchton traite Faust. On dirait qu'il ne trouve pas d'expressions assez fortes pour le stigmatiser. Il lui prodigue même les épithètes injurieuses en telle abondance, qu'il semble y mettre de l'affectation. Peut-être a-t-il fait ainsi ressortir sa répulsion pour Faust afin de séparer nettement la cause et la personne de ce vagabond, de celles des adhérents du protestantisme. Luther, nous le verrons, agit de même.

Jean Wier, dans son traité *Des prestiges des démons*, a rapporté deux anecdotes sur Faust <sup>1</sup>. Ces anecdotes offrent de l'intérêt parce qu'elles nous montrent la légende en voie de formation et qu'au récit populaire, Jean Wier a mêlé des renseignements dont l'authenticité ne paraît pas douteuse. Jean Wier avait été l'élève de Cornelius Agrippa, et à ce titre, il devait être bien informé de ce qui concernait Faust et tous les aventuriers de même acabit.

Jean Faust, originaire du bourg de Kundling, dit-il <sup>2</sup>, apprit l'art de la magie à Cracovie, en Pologne, où cet art était enseigné publiquement, et,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 112.

<sup>2</sup> Joannes Faustus, ex Kundling oppidulo oriundus, Cracoviæ magiam, ubi olim docebatur palam, didicit, eamque paucis annis ante quadragesimum supra sexquimillesimum, cum multorum admiratione, mendaciis et fraude multifaria in diversis Germaniæ locis exercuit. Inani jactantia et pollicitationibus nihil non potuit. Exemplo uno artem ea conditione Lectori ostendam, ut se non imitaturum mihi prius fidem faciat. Hic scelestus ergo captus Batoburgi in Mosæ ripa ad Geldriæ fines, barone Hermano absente, mitius ab ejus sacellano D. Joanne

quelque temps avant l'année 1540, il l'exerça en différents endroits de l'Allemagne, au grand étonnement des gens et en y mêlant beaucoup de mensonges et de fraudes. Mais sa vaine jactance et ses promesses demeurèrent complètement impuissantes. Pour montrer de quelles pratiques étranges il usait, j'en veux donner ici un seul exemple au lecteur, mais à la condition qu'il me promette auparavant de ne pas l'imiter. Une fois que ce scélérat s'était fait mettre en prison pour ses méfaits à Batobourg (Batenbourg) qui est situé sur la Meuse et confine au duché de Gueldre, le chapelain de l'endroit, le Dr Jean Dorstenius, homme pieux et simple, le traitait, en l'absence du comte Herman, avec trop de bonté, parce qu'il avait promis de lui apprendre beaucoup de secrets utiles et diverses pratiques de son art. Pour ce motif, et parce que Faust n'était sensible qu'à cette attention, il lui envoya du vin de sa cave jusqu'au moment où le tonneau se trouva vide. Faust s'aperçut que le vin allait manquer, et comme le chapelain se disposait alors à se rendre à Grave pour s'y faire raser, il lui fit entendre que, s'il continuait à lui en envoyer, il lui donnerait un secret pour raser toute sa barbe sans rasoir. Le chapelain ayant consenti, il lui dit de se frotter la barbe avec de l'arsenic sans l'avertir qu'il devait le préparer auparavant. Aussitôt que le chapelain eut suivi le conseil il fut pris d'une inflammation si forte que non seulement la barbe, mais la peau et une partie des chairs furent détruites. Le chapelain m'a plusieurs fois raconté ce tour de coquin, et toujours avec beaucoup d'indignation.

« Il y eut encore un autre magicien que j'ai aussi bien connu, qui avait la barbe noire et un visage brun, annonçant une complexion mélancolique (il était en effet splénétique). Un jour, comme il abordait Faust, celui-ci lui dit brusquement : « En vérité, je te prenais pour le mari de ma sœur, et c'est à cause de cela que je regardais tes pieds, pour voir s'ils ne sont pas armés de griffes longues et crochues. » Il l'assimilait ainsi au démon qu'il avait cru voir venir à lui et il continua de l'appeler son beau-frère. Mais finalement il fut trouvé mort un matin à côté de son lit, dans un bourg du

Dorstenio tractabatur, quod huic viro bono, nec callido, plurium rerum cognitionem artesque varias polliceretur. Hinc et tamdiu vinum, quo Faustus unice afficiebatur, prompsit ille, donec vas evacuetur. Quod ubi Faustus intelligeret, atque Gravam sibi abeundum esse, ut raderetur barba, diceret alter : vinum is si adhuc curaret, artem denuo promittit singularem, qua citra novaculæ usum, tolleretur barba. Conditione accepta, arsenico confricari eam citra ullam præparationis mentionem jubet; adhibitaque illinitione, tanta successit inflammatio, ut non modo pili, sed et pellis cum carne exurerentur. Cum stomacho idem ille mihi facinus hoc semel recensuit.

Alius mihi non incognitus, barba nigra, reliqua facie subobscura, et melancholiam attestante (splenicus etenim erat) quum Faustum accederet, incunctanter hic ait : Profecto te sororium meum esse existimabam, propterea pedes tuos mox observabam, num longæ et incurvæ in iis prominere ungulæ : ita hunc dæmoni assimilans, quem ad se ingredi arbitraretur, eundemque affinem appellare consuevit. Hic tandem in pago ducatus Wuirtembergici inventus fuit juxta lectum mortuus inversa facie, et domo, præcedenti nocte media, quassata, ut fertur. (*Ind. Bibl.*, n° 112. *De Magis infamibus, liber secundus*, cap. IV, p. 157-159.) — *In Max. Schwengberg. Ind. Bibl.*, n° 197, Ss. 32-34.



Würtemberg. Il avait le visage retourné du côté du dos et, au milieu de la nuit précédente, la maison avait été, dit-on, tout ébranlée <sup>1</sup>. »

La première anecdote présente tous les signes de l'authenticité. Jean Wier la tenait de la victime même, personnage digne de foi, et ce méchant tour est tout à fait dans les habitudes et le caractère de Faust. Jean Wier devait être d'autant mieux renseigné sur ce fait qu'il était né lui-même en 1515, tout près de Batenbourg, à Grave, c'est-à-dire à l'endroit même où Jean Dorsten devait aller se faire raser. Il était docteur en médecine et médecin titulaire du duc régnant de Clèves, Juliers et Berg. Son nom de Wier s'écrivait aussi Weiher (étang, vivier), et de cette dernière forme provient la traduction latine : *Piscinarius*. Il mourut en 1558 à Tecklenburg.

Jean Wier, comme Mélancton, nous montre Faust sous le coup de poursuites de la justice, et même emprisonné pour ses méfaits dans une ville de Hollande, et dans les autres parties, son récit offre une ressemblance si grande avec celui du docteur protestant, publié l'année précédente, qu'il a dû vraisemblablement y prendre tous les renseignements ajoutés à ses informations personnelles. Il assigne à Faust le même lieu de naissance, qu'il n'écrit de la même manière : Kundling. Il le présente comme un élève des écoles de Cracovie, et place sous la même date ses pérégrinations en Allemagne. Enfin le récit qu'il donne de sa mort concorde trait pour trait avec celui de Mélancton sur lequel, en certains passages, il paraît littéralement copié. Alors même que cette concordance serait le résultat, non d'une rencontre fortuite, mais d'un emprunt, elle ne laisserait pas d'accroître sensiblement le caractère d'authenticité du récit de Mélancton, car Jean Wier était trop bien instruit de tout ce qui concernait Faust et les magiciens nomades pour accepter ses renseignements de toutes mains. S'il a pris ceux-là dans l'ouvrage de Manlius, c'est qu'il les savait exacts.

Il n'est pas douteux que Luther n'ait connu Faust. Au chapitre VI du tome II de ses Mémoires de Luther, Michelet donne le passage suivant :

<sup>1</sup> Beaucoup d'auteurs joignent à ces deux anecdotes un troisième paragraphe où Jean Wier raconte l'histoire d'un maître d'école qui, voulant se vendre au diable, alla le conjurer la nuit dans une forêt, et l'évoqua sous une forme si terrible qu'il s'évanouit de terreur et resta muet pendant toute une année. Ils la citent parce que, disent-ils, ce maître d'école avait appris du magicien Faustus ou plutôt *infaustus*, la manière d'enfermer Satan dans le verre. Mais ils ont mal interprété le texte de Jean Wier, où il est dit simplement que ce maître d'école connaissait l'art magique de Faust (*ex Fausti magi vel verius infausti mali doctrina instructus*), et cette légende ne se rattache en rien à l'histoire de Faust.

« Un jour que l'on parlait à souper du sorcier Faust, Luther dit sérieusement : — Le diable n'emploie pas contre moi le secours des enchanteurs. S'il pouvait me nuire par là, il l'aurait fait depuis longtemps. Il m'a déjà souvent tenu par la tête, mais il a pourtant fallu qu'il me laissât aller. »

Ce passage était, disait-il, extrait de la page 12 des *Tischreden* ou *Propos de table*, de l'édition de Francfort 1568, in-folio, laquelle est, selon Gustave Brunet, la quatrième réimpression de l'édition originale de J. Aurifaber<sup>1</sup>. Mais comme en fait de citations, Michelet n'est pas une autorité très sûre ; que Brunet, dans ses *Propos de table de Martin Luther*<sup>2</sup>, ne donne pas l'alinéa, et que l'on n'avait pu se procurer cette édition d'Aurifaber, un doute était resté. Carl Engel l'a levé en reproduisant, dans la préface de son *Volkschauspiel Doctor Johannes Faust*<sup>3</sup>, avec le texte allemand de ce passage, les considérations théologiques et morales qui le suivent.

D'après Widman, auteur de la version la plus considérable de la légende, non seulement Luther aurait connu Faust, mais il se serait longuement expliqué sur son compte, et ces explications, données à table, auraient été recueillies dans une relation qu'il insère en tête de son récit, en l'intitulant : *Relation des Propos du Dr Luther sur le Dr Faust*.

Cette relation, où l'on retrouve textuellement et le passage reproduit par Michelet dans ses *Mémoires de Luther*, et les considérations théologiques et morales qui le suivent dans l'édition de 1568, ne se rencontre pas dans les *Propos de table* de Martin Luther, et Widman ne dit ni quel en est l'auteur, ni de quelle manière elle est arrivée entre ses mains. Il serait cependant excessif de prétendre qu'il a supposé cette relation après l'avoir entièrement inventée. Bien qu'il prit ses renseignements de toutes mains, et ne se fit pas scrupule de prêter à son héros des aventures arrivées à d'autres personnages, il eût craint sans doute de se déconsidérer en commettant une fraude si audacieuse et si facile à découvrir. Tous les propos de table de Luther n'ont pas été du reste recueillis dans l'ouvrage qui porte ce titre. Un grand nombre, qui n'y ont pas trouvé place, ont dû circuler en manuscrit ou même à l'état de tradition orale, et il est fort possible que Wid-

<sup>1</sup> Ristelhuber, *Ind. Bibl.*, n° 103, p. 39-40.

<sup>2</sup> Edition revue sur les éditions originales, 1844.

<sup>3</sup> Oldenburg, 1874. E. Berndt et A. Schwartz, in-8°, Ss. 9 et 10. — Voici l'indication bibliographique qu'il donne : S.-J. Aurifaber. *Luther's Tischreden* (Propos de table de Luther), Eisleben, 1566 ; Francfort, 1567 ; Fr. a. M., 1768, cap. 1. Auch : D. M. Luthers Tischreden oder colloquia, etc. Heransgegeben von Forstemann u. Bindseil. Berlin (1844), Gebauersche Buchhandlung, S. 50. — Nous avons vérifié le texte de ce passage sur l'édition de 1743. Voy. *Ind. Bibl.*, n° 114, Ss. 63-64.

man, pendant qu'il était à la recherche des matériaux de son livre, ait recueilli quelques-unes de ces conversations inédites, et leur ait ensuite donné la forme sous laquelle il les a publiées. Lui-même l'affirme, du reste :

« J'ai voulu rapporter ces conversations, dit-il, et d'autres plus courtes et plus joyeuses où l'on raisonnait sur le Dr Faust, et je les ai extraites d'un écrit particulier, bien connu de moi. »

Et cette explication est aussi la plus vraisemblable.

« Un jour que le Dr Martin Luther recevait des hôtes à sa table, dit Widman<sup>1</sup>, on se mit à parler du Dr Faust et à rappeler quelques-unes des fredaines qu'il avait récemment commises. Là-dessus le Dr Luther dit gravement que ce Faust ferait ce qu'il voudrait, mais que, malgré tout, il en serait à la fin chèrement payé. Car il n'y a pas autre chose en lui qu'un diable hautain, orgueilleux et ambitieux, qui veut acquérir de la gloire en ce monde, malgré Dieu et sa parole, et aux dépens de sa propre conscience et du prochain. Mais ce qui ne veut pas subsister (durer) n'a qu'à s'en aller tout droit au diable, car il ne s'est jamais vu d'animal plus orgueilleux et qui soit tombé de si haut : pourquoi voulez-vous donc que Faust n'imité pas son maître, pour se briser aussi finalement la tête ! Mais, je vous le dis, ni lui ni le diable ne peuvent se servir de la magie contre moi. Car je sais bien que si le diable pouvait me nuire, il y a longtemps qu'il l'aurait fait ; il m'a déjà bien souvent tenu par la tête, mais il a toujours été obligé de me laisser aller. *J'ai bien souvent appris à mes dépens quelle sorte de compagnon il est, car il m'a nombre de fois si rudement assailli, que je ne savais plus si j'étais mort ou vivant. Il m'a bien souvent jeté dans un tel désespoir, que je ne savais même plus s'il existait un Dieu et que je perdais toute confiance en Dieu notre Seigneur bien aimé ; cependant, avec l'aide de la parole divine, je me suis défendu de ses attaques ; il n'y a point en effet de secours ni de conseil dont on puisse s'aider, si ce n'est celui de Dieu, (obtenu au moyen d'un petit mot dit par un homme, ou auquel on a recours (qu'on s'applique) autrement.) Mais lorsque nous n'avons pas la parole de Dieu, c'en est bientôt fait de nous, car le diable possède alors le pouvoir de s'emparer des gens et de les mener à sa guise<sup>2</sup>. »*

« Il y eut encore, pendant ce repas, beaucoup de discussions semblables sur ce Faust. Entr'autres choses, quelqu'un dit que le Dr Faust était si habile, qu'il savait les choses à venir. Luther répondit : « Oui, le diable connaît les pensées des impies, car il les leur suggère. Il lit et règne en maître dans les cœurs de tous les hommes qui ne sont pas défendus par la parole de Dieu ; oui, il les tient prisonniers dans ses lacets, de sorte qu'il les contraint à penser, parler et agir selon sa volonté (Ep. II ad Timoth. II, 2, et ad Cor. II, 4). Aussi n'est-il pas étonnant que Faust puisse à présent

<sup>1</sup> In Das Kloster (Ind. Bibl., n° 34), II<sup>e</sup> Bd., Ss. 279-285.

<sup>2</sup> Les lignes en italiques sont empruntées aux *Propos de table* de Luther et suivent immédiatement le passage relatif à Faust, dont Michelet a le premier donné la traduction.

prévoir certaines choses. Le diable en a pu facilement deviner de semblables pendant la guerre de Bavière, car il avait vu que le comte palatin Robert était fier et riche, ce qui le rendait audacieux, et aussi que ce comte méprisait l'empereur Maximilien, tandis qu'au contraire, Maximilien avait un caractère franc, et de la plus haute noblesse, ce dont il était grandement à louer, et que de là devait résulter la guerre. »

Puis après une assez longue discussion, où l'on examina le pouvoir que le diable exerce sur les esprits des hommes, pouvoir bien différent suivant qu'ils sont ou ne sont pas en état de grâce, la conversation revint à Faust.

« Dans cette conversation, un autre dit que le D<sup>r</sup> Faust, se trouvant chez un comte en Bavière, son hôte avait organisé, pour lui être agréable, une belle chasse où toute sorte d'animaux étaient apparus, mais non d'une manière naturelle. Là-dessus le D<sup>r</sup> Luther dit qu'un des premiers seigneurs de la noblesse le fit inviter un jour à venir à son château, ainsi que plusieurs savants de Wittemberg, et qu'il commanda pour eux une chasse au lièvre. Dans cette chasse, un beau gros lièvre-renard fut aperçu par toutes les personnes présentes. Il se mit à courir devant eux, et comme ce seigneur avait lancé son cheval après lui en poussant des cris, le cheval, tout à coup, s'abattit sous lui et tomba mort. En même temps, le lièvre s'élançait dans les airs et disparaissait, car il n'était pas autre chose qu'un vain fantôme façonné par le diable. Là-dessus un autre dit qu'il savait que des gentilshommes du pays de Thuringe, dont il ne dit pas le nom, étaient allés une nuit chasser des lièvres sur le Hørselberg et en avaient pris huit ; mais qu'ayant voulu, à leur retour, les suspendre au crochet, ils les avaient trouvés le lendemain métamorphosés en têtes de chevaux qui étaient une vaine illusion. A ce propos, le D<sup>r</sup> Luther répondit qu'il se pouvait très bien que le diable eût ramassé ces têtes de chevaux à la voirie et s'en fût servi pour préparer cette plaisanterie, et que probablement le D<sup>r</sup> Faust n'avait pas non plus organisé sa chasse sans arrière-pensée d'y jouer un mauvais tour, car le diable se raille de toutes les inventions de l'homme : c'est un esprit plein d'orgueil. »

« Un autre ensuite dit aussi que le D<sup>r</sup> Faust, dans un de ses voyages, s'arrêta quelque temps à Gotha, et qu'ayant eu des démêlés avec son hôte, il se produisit dans la cave de l'hôtellerie un tel vacarme et de telles apparitions d'esprits, que personne, la nuit, ne pouvait y descendre avec une lumière, parce que cette lumière était constamment éteinte. Toute la nuit on y entendait battre les tonneaux, ce qui précédemment n'avait jamais eu lieu. Le D<sup>r</sup> Martin Luther répondit que c'est la manière d'agir du diable. Une fois qu'il s'est glissé quelque part, il ne s'en laisse pas facilement déloger. »

Et à l'appui de son opinion, il raconta un certain nombre de faits semblables arrivés tant à lui-même qu'à d'autres personnes, ajoutant d'ailleurs qu'il ne faut pas s'en inquiéter outre mesure, car si le diable peut tourmenter de la sorte, il ne saurait

faire de mal sérieux ni au corps ni à l'âme, lorsqu'on se défend avec la parole de Dieu, car alors le Seigneur envoie ses anges pour vous protéger.

Parmi les personnes présentes se trouvait le D<sup>r</sup> C. I. <sup>1</sup>. Il dit que le D<sup>r</sup> Faust devait avoir un esprit familier. Un autre ayant alors raconté une histoire qui confirmait cette opinion,

« Le D<sup>r</sup> Luther dit : Oui, le diable peut revêtir la forme humaine, mais une chose certaine, c'est que, si l'on invite le diable à venir chez soi, on a de la peine à s'en défaire. Car le D<sup>r</sup> Luc Gauric, le magicien d'Italie <sup>2</sup>, avoua une fois, en ma présence, devant une nombreuse et honorable assemblée, que son esprit lui était un jour apparu et avait voulu le contraindre à passer d'Italie en Allemagne, où se trouvait un magicien plus puissant que lui, nommé le D<sup>r</sup> Faust, auquel il verrait faire beaucoup de choses surprenantes. A cette invitation pressante, il avait répondu qu'il n'était pas convenable qu'un diable en chassât un autre. Ce Gauric cherchait à s'appuyer sur l'Écriture sainte et prétendait démontrer que la magie ou le commerce avec les esprits n'y sont point défendus, car il y est écrit que de la femme doit naître celle qui écrasera la tête du serpent, d'où l'on doit conclure que l'homme a puissance sur les diables, et qu'il peut avoir des relations avec eux, s'il le désire. Et le D<sup>r</sup> Luther dit à ce propos : « C'est là, s'il plaît à Dieu, ce que je n'aurai jamais l'audace de faire. »

Et Widman ajoute en terminant :

« J'ai voulu rapporter ces conversations et d'autres plus courtes et plus joyeuses, où l'on raisonnait sur le D<sup>r</sup> Faust. Je les ai extraites d'un écrit particulier, bien connu de moi, et l'on en doit conclure que le D<sup>r</sup> Faust, à cette époque, était fort considéré. Il vivait alors à Madgebourg, chez les chanoines, qui l'avaient en grande estime. »

Cette relation dont nous n'avons élagué que les dissertations théologiques trop étendues, et les histoires étrangères à Faust, n'offre rien qui ne soit conforme à ce que l'on sait des opinions et du caractère de Luther. S'il n'a pas tenu les propos que Widman lui prête, il ne les eût certainement pas désavoués. Il professait sur l'existence du diable et sur son rôle en ce monde la doctrine de l'Église catholique et prétendait même être tout spécialement

<sup>1</sup> Christophe-Irénée de Schweidnitz, prédicateur à Aschersleben, Eisleben, Weimar et Mansfeld.

<sup>2</sup> Luc Gauric (Gauricus), mathématicien et prélat italien, né à Gifoni, dans le royaume de Naples, en 1476, mort à Rome en 1558. Après avoir étudié les mathématiques, il se fit astrologue, et dans ce métier conquit rapidement les honneurs et les richesses, non toutefois sans subir quelques mésaventures, comme les cinq jours d'estrabade que lui fit subir Bentivoglio de Bologne, auquel il avait prédit qu'il serait prochainement chassé de la ville. Il fut un des promoteurs de la réforme du calendrier et publia divers ouvrages, qui ont été imprimés à Bâle, en 1575, en 3 volumes in-folio, et dont quelques-uns, estimés de leur temps, ne sont pas sans valeur.

en butte à ses persécutions. Tous les chefs du protestantisme au xvi<sup>e</sup> siècle pensent comme lui, et bien loin d'atténuer en quoi que ce soit les enseignements du catholicisme sur cette partie du dogme, ils les auraient plutôt exagérés. Il suffit de lire, pour s'en convaincre, les nombreux extraits de leurs œuvres que Düntzer a rassemblés <sup>1</sup>. Alors même que cette conversation serait l'œuvre, non de Luther, mais de Widman, elle ne mettrait pas en lumière, avec moins d'évidence, l'attitude adoptée par les docteurs du protestantisme à l'égard de Faust. Quoiqu'il ne l'accable pas d'épithètes injurieuses, comme Mélanchton, Luther le méprise tout autant. Ce blâme, il a soin de l'exprimer dès le début. Estimant sans doute que ses amis parlent trop légèrement, et avec une indulgence excessive, des prestiges magiques et des méchants tours de Faust, il marque sa désapprobation en prenant un air sévère, et en opposant à ces joyeux récits, contés après boire, les doctes réflexions que lui suggèrent la théologie et la morale. En même temps qu'il se sépare nettement de Faust, il s'efforce de mettre ses amis en garde contre la tentation de marcher sur les traces de ce débauché. Il comprend d'autant mieux le péril, que cette voie dangereuse, il l'a lui-même ouverte, et que tout le crime de Faust est de l'avoir parcourue jusqu'à ses limites extrêmes, au lieu de s'être arrêté, comme Luther et les docteurs du protestantisme, au point où l'erreur devenait humainement criminelle et destructive de tout ordre social. Dans cette conversation et dans l'extrait de Manlius, la légende, outre qu'elle passe de l'état oral à la forme écrite, commence à prendre le caractère religieux qu'elle a plus tard définitivement revêtu, et qui est devenu l'un de ses principaux caractères. Pour blâmer Faust, Mélanchton et Luther se placent en effet au point de vue de la théologie chrétienne. Ils condamnent en lui l'incrédule et l'impie autant au moins que le vagabond et le débauché, et ils cherchent visiblement, par cette condamnation, à se disculper de toute responsabilité dans ses actes et dans ceux de ses pareils. Il semble qu'ils aient voulu, par là, réfuter d'avance les accusations et les reproches, faciles à prévoir, des catholiques. Ils sont même allés plus loin ; ils ont prévenu l'attaque en la portant dans le camp de l'adversaire ; ils ont prétendu que Faust avait été perverti par l'enseignement catholique. Rome, ont-ils dit, étant la Babylone moderne et les papes des suppôts de Satan, avec lequel ils ont très souvent conclu des pactes formels, la messe, les sacrements et toutes les cérémonies du culte ne sont pas autre chose que des

<sup>1</sup> *Die Sage von Doctor Johannes Faust*, In *Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., Ss. 52 55, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

pratiques de magie <sup>1</sup>. Ce sont ces pratiques impies, ces pernicieux exemples qui ont dévoyé Faust et l'ont lancé dans ses abominables désordres. Ils ne manquent jamais d'ajouter que la religion protestante est la seule vraie religion chrétienne, l'unique où l'on ne soit point exposé à de pareils dangers. En se donnant ainsi les privilèges de l'orthodoxie, ils se sont mis à l'abri des accusations des catholiques, au moins aux yeux des leurs, ce qui pour eux était l'essentiel. Faisant d'une pierre deux coups, ils ont mis leurs partisans en garde contre les doctrines et les mœurs de Faust, et en même temps ils leur ont inspiré une sainte horreur de la religion catholique.

Le comte Froben Christophe de Zimmern s'est occupé de Faust en deux passages de sa chronique <sup>2</sup>, rédigée dans un esprit à la fois indépendant et scientifique, dit M. Maximilien Schwengberg <sup>3</sup>. Voici le premier :

« Il n'est pas niable que la pratique de cet art (la magie) soit non seulement impie, mais pleine d'inconvénients, car l'expérience l'a démontré, et nous savons ce qui est arrivé à Faust, le fameux magicien. Après avoir accompli pendant sa vie beaucoup de choses merveilleuses dont on pourrait faire un traité spécial, il fut enfin, dans un âge avancé, mis à mort par le méchant esprit dans la seigneurie de Staufen in Prigew (Brigau). »

Le second passage est ainsi conçu :

« Ce fut aussi vers ce temps <sup>4</sup> que le Dr Faust mourut à Stanfen ou non loin de cette petite ville du Brigew (Brigau). Il avait été dans son temps un nécromancien trop fameux, pour qu'il ait pu être une fiction créée à notre époque dans les pays d'Allemagne, et il a eu de divers côtés tant d'aventures extraordinaires que d'ici à un grand nombre d'années son existence ne sera pas facilement oubliée. Il a atteint un âge avancé, et il est, comme on dit, mort plein de jours. Toutes sortes d'indices et de suppositions font encore croire à beaucoup de personnes que le méchant esprit qu'il appelait de son vivant son beau-frère, l'a mis à mort. Les livres qu'il lisait sont passés entre les mains du seigneur de Staufen, dans la seigneurie duquel il périt ; beaucoup de personnes les ont ensuite recherchés, et, selon moi, ont désiré là un funeste et périlleux trésor et bien. Il a envoyé par ses charmes dans le cloître des moines de Luxheim (Luxhaim) en Wassissin (Wassischin), un lutin que ces derniers, pendant nombre d'années, n'ont pu chasser et qui les a singulièrement

<sup>1</sup> Voy. Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34, IX<sup>e</sup> Bd., Ss. 247-250.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 113, I, p. 557 et III, pp. 529 et 530. — *In* Max. Schwengberg (*Ind. Bibl.* n° 179), Ss. 31-32.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n° 179, p. 31.

<sup>4</sup> Il ne peut être question d'une époque antérieure à l'année 1540, dit M. Maximilien Schwengberg, car l'histoire qui suit le passage relatif à Faust commence ainsi : *En cette année, anno 154...*

molestés, et il l'a fait pour cet unique motif que les moines n'avaient pas voulu lui accorder l'hospitalité pour la nuit, et c'est pourquoi il leur a envoyé cet hôte turbulent. »

Ces deux passages, le dernier surtout, ont de l'importance. Ils confirment une fois de plus que selon l'opinion la plus généralement répandue, Faust était mort dans une auberge, pendant la nuit, d'une mort violente et mystérieuse, et avait été tué par son méchant esprit. La date de sa mort s'y trouve aussi fixée avec plus de précision que dans les autres témoignages. Il mourut, d'après les indications de Christophe de Zimmern, à une époque ne devant pas être antérieure à l'année 1540, par conséquent soit cette année-là, soit une des suivantes, c'est-à-dire à une époque sensiblement la même que celle indiquée par Jean Gast et peut-être par Bégardi. Christophe de Zimmern le fait périr en la même région, mais dans un endroit différent : Staufen en Brisgau, ce qui prouve que si généralement on fixait le lieu de sa mort dans l'Ouest de l'Allemagne, on était loin d'être d'accord sur l'endroit même où elle était survenue. En un point, cependant, ces renseignements si précis et presque tous exacts paraissent en contradiction avec la vérité. Christophe de Zimmern est seul à prétendre que Faust mourut dans un âge avancé. Tous les autres auteurs le font périr à un âge indéterminé sans doute, mais paraissant être compris entre quarante-cinq et soixante ans.

Christophe de Zimmern nous apprend en outre que les livres magiques et sans doute les papiers de Faust furent, après sa mort, remis au seigneur de Staufen en Brisgau et il est aussi le seul à relater ce fait qui, nous le verrons plus loin, mérite d'être pris en considération. Enfin il fait allusion à la seconde anecdote de Jean Wier et à l'aventure plus longuement contée par Jean Gast. Il donne même le nom du couvent dans lequel Faust envoya un lutin pour se venger des moines. C'est le monastère de Lûxhaim en Wassischin.

Un autre contemporain, Andreas Hondorff, confirme dans son *Promptuarium exemplorum*<sup>1</sup> tout ce que Mélancton raconte du séjour de Faust à Nuremberg et à Wittemberg et de sa mort tragique. La concordance des deux récits est si grande qu'il n'a fait certainement que répéter ce que Manlius avait écrit. Son récit offre cependant de l'intérêt, car vivant à l'époque où les faits se sont passés, il ne les eût point insérés dans son livre, au moins sous une forme affirmative, s'ils ne lui eussent été confirmés par des témoignages dignes de foi.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 78.



« Jean Faust, bête très corrompue et cloaque d'un grand nombre de diables, dont l'impiété fut semblable (à celle d'Agrippa), dit Andreas Hondorf, était toujours accompagné d'un chien, lequel était un diable. A Wittemberg, lorsque l'édit du prince ordonnant de l'arrêter eut été rendu, il s'enfuit. De même à Nuremberg, comme il allait se mettre à table, il manifesta de l'inquiétude, et payant aussitôt ce qu'il devait à l'hôte, il partit. A peine avait-il franchi le seuil de la porte que des archers arrivent et s'enquièreient de lui. Lorsque son heure fatale fut près de sonner, il se trouvait dans un bourg du pays de Wurtemberg, dans une auberge. Comme l'hôte lui demandait pourquoi il était triste, il répondit : — Il ne faut pas vous effrayer cette nuit si votre maison est ébranlée, et si vous entendez de grands craquements s'y produire. Le lendemain, on le trouva mort dans sa chambre. Il gisait sur le plancher, le cou tordu. Tel est le salaire trop certain dont Satan a coutume de payer ses partisans <sup>1</sup>. »

Lavater, dans ses trois livres *Des Apparitions, des Esprits, Fantômes et Prodiges*, etc., dont la première édition parut en 1570 <sup>2</sup>, parle incidemment de Faust et le cite en exemple. Mais il se borne à le mentionner.

« De nos jours aussi, dit-il, on trouve des magiciens qui se vantent de pouvoir, grâce à leurs enchantements, harnacher un cheval de telle sorte, qu'ils lui feront faire en quelques heures une route extrêmement longue. Mais Dieu le frappe enfin de peines méritées. Que de merveilles ne rapportent-ils pas de Faust, merveilles que cet Allemand aurait accomplies de notre temps avec le secours de la magie <sup>3</sup> ! »

On trouve aussi dans l'*Epitome historiarum* de Wolfgang Büttner <sup>4</sup>, un passage relatif à Faust. Nous n'avons pu nous procurer ni l'ouvrage, ni la citation. Carl. Engel, à qui nous empruntons cette indication, dit qu'il est question, dans ce passage, d'évocations d'esprits faites par Faust, à Wittemberg, devant des étudiants. Il cite même la dernière phrase :

<sup>1</sup> « Simili impietate Johannes Faustus, turpissima bestia et cloaca multorum diabolorum, cœcodæmonem canis specie circumduxit. Witenbergæ, cum edictum principis de capiendò illo promulgatum esset, evasit. Sic Norimbergæ, cum pransurus accubisset, æstuarè cœpit, statimque solvens hospiti quod debebat, abiit. Vix portis egressus erat, adsunt lictores et de eo inquirunt. Fatis tandem urgentibus, cum in pago Wirtenbergensis ducatus mœstus admodum sederet, quæsivit ex eo hospes, quæ mœroris causa esset, respondit : « Ne hac nocte terrearis, etiamsi ingentem strepitum, totiusque domi quassationem audias. Mane, in conclavi suo exanimis, inversa cervice, jacuit. Talia nimirum præmia Satanas suis cultoribus solet reddere. » *Ind. Bibl.*, n° 78. *Exempla secundi præcepti. De magicis artibus*, § 14.

<sup>2</sup> Voy. Carl Engel, n° 14, p. 41. *Ind. Bibl.*, n° 105 b. *Ind. Bibl.*, n° 105 a.

<sup>3</sup> Hodie quoque magi inveniuntur qui gloriantur, se magicis præstigiis equum sternere posse, quo paucis horis iter longissimum conficiunt. Hos tandem Deus meritis pœnis afficit. Quam miranda referuntur de Fausto Germano quæ nostra ætate per magicas artes effecerit. *Ind. Bibl.*, n° 115 a, cap. XVIII, p. 162.

<sup>4</sup> Voy. Carl Engel, n° 21, p. 12. *Ind. Bibl.*, n° 105 b.

« Des personnages princiers, dit-il, vinrent même assister à ce spectacle, ce que le D<sup>r</sup> Luther n'approuva point, et ils en furent témoins. »

Une des dernières mentions de Faust antérieures à la publication du premier livre populaire se rencontre dans l'ouvrage d'Augustin Lercheimer von Steinfeld<sup>1</sup>, théologien protestant qui fut, comme Manlius, un des élèves de Mélanchton. Dans cet ouvrage, paru en 1585, c'est-à-dire deux années seulement avant la première version du récit légendaire, Faust est souvent nommé, et l'on peut constater les progrès accomplis déjà par la légende. Les anecdotes attribuées à Faust se sont multipliées. Ce ne sont plus de simples mentions de faits relatés d'une manière sèche et brève comme on le fait habituellement dans les chroniques, mais de véritables récits où les détails se multiplient, et où la part de l'imagination populaire devient de plus en plus évidente. Quelques-unes de ces anecdotes sont même assez développées pour que l'auteur du livre populaire ait pu les reproduire presque textuellement. A la forme historique va succéder la forme légendaire.

Voici les différents passages d'Augustin Lercheimer où il est question de Faust :

« Ch. VII. S'il ne fut pas nuisible<sup>2</sup>, il fut cependant impie, le mauvais tour que Jean Faust de Knittlingen fit à M. (Magdebourg ?), dans une auberge où il s'était attablé avec quelques personnes qui se provoquaient les unes les autres à vider leurs verres à demi, puis complètement pleins, comme on a l'habitude de le faire en Saxe et dans quelques autres provinces allemandes, et se gorgeaient de vin. Le jeune valet de l'auberge faisant déborder son verre, lorsqu'il le remplissait, Faust le réprimanda et le menaça de le manger s'il recommençait. Le valet se moqua de la menace, et de nouveau il fit déborder le verre, en le remplissant. Alors Faust ouvrit une bouche énorme et le mangea. Puis, saisissant un seau rempli d'eau fraîche, il dit : « Après avoir mangé un gros morceau, il faut boire un bon coup » et il y but à longs traits. L'hôte lui enjoignit alors d'un ton sérieux d'avoir à lui rendre son valet, ou qu'il allait avoir affaire à lui. Faust lui répondit de ne pas se tourmenter, et d'aller regarder derrière le poêle. Le valet s'y trouvait tout tremblant de crainte, et trempé d'eau des pieds à la tête. Le diable l'y avait poussé, puis il avait versé l'eau sur lui ; et les yeux des personnes présentes avaient été charmés de telle sorte, qu'elles s'imaginaient que le valet avait été mangé, et que l'eau avait été lampée par Faust. Le pèlerin ouvrit encore la bouche bien plus grande à Erfurt, lorsqu'il engloutit sur le marché une charretée de foin avec la char-

<sup>1</sup> Christlich Bedenken und Erinnerung von Zauberei... Geschrieben durch Augustin Lercheimer von Steinfeld... MDLXXXV. — Considérations et avertissements chrétiens sur la magie. In *Das Kloster, Ind. Bibl.*, n° 34, Vr Bd., S. 263.

<sup>2</sup> *Das Kloster, Ind. Bibl.*, n° 34. Vr Bd., Ss. 284-285.

rette et les chevaux. Mais ensuite le paysan auquel elle appartenait la retrouva hors de la ville, près d'une des portes.

« Ch. XIII. Faust <sup>1</sup> voyagea de la sorte (à travers les airs) avec ses compagnons, au carnaval. Après qu'ils eurent bien festoyé chez lui pendant toute la nuit, il les mena boire le coup du départ de Meissen en Bavière à Salzbourg, dans le cellier de l'évêque, à une distance de plus de soixante milles, afin de leur offrir les vins les plus exquis. Et comme le sommelier, survenu d'une manière inopinée, les traitait de voleurs, ils se tirèrent de ce mauvais pas de la manière suivante : ils l'emmenèrent avec eux dans une forêt ; là, Faust l'enleva jusqu'à la cime d'un grand sapin, puis, l'y abandonnant, il prit la fuite avec ses invités. »

« Ch. XV. Faust <sup>2</sup>, cet impudique et diabolique coquin, séjourna quelque temps à Wittemberg et se rendit alors chez le seigneur Philippe (Mélanchton) qui lui lut un bon texte, lui fit une réprimande, et lui conseilla de renoncer à temps à la magie, lui disant que, sans cela, il finirait mal, ce qui lui est en effet arrivé. Mais il ne se convertit aucunement. Un jour, vers dix heures, au moment où le seigneur Philippe sortait de son cabinet pour se mettre à table, il était accompagné de Faust, auquel il venait d'adresser une sévère mercuriale. Faust se mit alors à lui dire : « Seigneur Philippe, vous m'accablez toujours de dures paroles. Un jour je ferai si bien que, lorsque vous vous rendrez à table, tous les pots de votre cuisine s'envoleront par la cheminée, de sorte que vous et vos hôtes, vous n'aurez rien à manger. » Là-dessus le seigneur Philippe lui répondit : « Tu t'en garderas bien ; je me moque de toi et de ton art. » Et il n'en fit rien non plus. Un autre saint homme, un vieillard, l'exhorta aussi, lui disant qu'il devrait se convertir. Il envoya, en guise de remerciement, un diable dans la chambre à coucher de ce vieillard, au moment où il se mettait au lit, afin de l'effrayer. Ce diable courait tout autour de la chambre en marchant à quatre pattes et en grognant comme un porc. Mais le saint homme, ferme et bien armé dans sa foi, se moqua de lui : « Quoi ! dit-il, cette belle voix et ce joli chant sont ceux d'un ange qui n'a pas pu rester dans le ciel, d'où il a été précipité par son orgueil, et qui s'introduit maintenant dans les maisons des gens métamorphosé en porc, etc. » Le diable s'en revint avec cela trouver Faust, et il se plaignit de la manière dont il avait été reçu et reconduit, disant qu'il ne pouvait souffrir qu'on lui reprochât sa chute et son malheur, et que de plus on le tournât en ridicule.

« Ch. XVI. Du temps du D<sup>r</sup> Luther et de Philippe (Melanchton), le magicien Faust <sup>3</sup>, ainsi qu'il a été dit plus haut, séjourna quelque temps à Wittemberg. On le toléra dans l'espérance qu'il serait converti par les doctrines nouvelles qu'on y prêchait alors et deviendrait meilleur. Mais comme cet espoir ne se réalisa pas, et que bien au contraire, il débanchait les gens (j'ai connu l'une de ces personnes ; lorsqu'elle voulait avoir un lièvre, elle se rendait dans la forêt et l'animal accourait se jeter entre ses mains), le

<sup>1</sup> Das Kloster, V<sup>r</sup> Bd., S. 305. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> Das Kloster, V<sup>r</sup> Bd., S. 315. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>3</sup> Das Kloster, V<sup>r</sup> Bd., Ss. 326-327. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

prince ordonna de l'arrêter et de le conduire en prison. Mais son esprit l'avertit qu'il n'était que temps de s'éloigner, celui-là même qui peu de temps après le tua d'une manière si horrible après l'avoir servi pendant vingt-quatre ans.

« Ch. XIX. Faust <sup>1</sup>, dont il a été déjà souvent question, prit un jour la résolution de se convertir ; mais le diable lui fit de si terribles menaces, lui inspira de si vives inquiétudes et lui causa tant d'effroi, qu'il renouvela son pacte avec l'enfer. »

En dehors des anecdotes qu'il a recueillies sur Faust, et qui vont passer dans le livre populaire avec d'autres également empruntées à son livre, mais qu'il attribuait à des personnages différents, Augustin Lercheimer nous fournit des renseignements précieux sur le séjour de Faust à Wittenberg et sur ses rapports avec Mélanchton. Il le montre connu des chefs du protestantisme, même avant son arrivée dans la ville, et entretenant avec eux des relations assez intimes. D'après lui, Mélanchton aurait même tenté de convertir ce compromettant ami, et de le ramener à des opinions moins excessives, surtout à une conduite plus correcte. Mais il y perdit sa peine, comme le saint homme dont il est ensuite parlé, et comme le Dr Kling, le moine franciscain d'Erfurt. Ce que Lercheimer raconte de la velléité de conversion de Faust, velléité bientôt suivie de la conclusion d'un nouveau pacte, et de la durée de ses engagements avec le diable a été reproduit aussi et développé par les auteurs du livre populaire, que lui ont sans doute emprunté ces informations.

Enfin, d'après Engel <sup>2</sup>, il est deux fois question de Faust dans une grande compilation sur la magie, qui est intitulée : *Théâtre des Maléfices* <sup>3</sup>, et qui parut en 1586, une année seulement avant le livre populaire. Cette compilation se compose de dix-sept traités. Le septième qui a pour titre : *Réflexions sur les Exorcismes*, est l'œuvre de Léonard Thurneisser, faiseur d'or, médecin et astrologue qui n'avait pas, dit Engel, une très bonne réputation. Le douzième : *Contre la magie*, a été écrit par Henri Bullinger, gendre de Lavater. La première mention de Faust, que nous reproduisons plus loin (p. 46) d'après le *Kloster*, se trouve dans l'ouvrage de Thurneisser (p. 196). La seconde que nous ne pouvons reproduire, n'étant parvenu à nous procurer ni son texte, ni l'ouvrage, se rencontre p. 303.

Les témoignages historiques que nous venons d'examiner ou

<sup>1</sup> Das Kloster, Vr Bd., S. 341. *Ind. Bibl.*, n° 34. — Voy. aussi, pour ces cinq extraits, Max. Schwengberg, *Ind. Bibl.*, n° 179, Ss. 35-36.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 105 b, n° 24, p. 13.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 416 a.

d'indiquer sont tous antérieurs à la publication du livre populaire, c'est-à-dire à l'année 1587. Mais ce ne sont pas les seuls que l'on puisse citer.

Même après que ce livre eut été publié, certains auteurs continuèrent de consigner dans leurs ouvrages ce qu'ils savaient ou ce qu'ils avaient recueilli d'intéressant sur le compte de Faust. Leurs informations n'ont pas la même valeur que les précédentes, surtout lorsque les faits qu'ils relatent se trouvent déjà consignés dans le livre populaire, parce que l'on peut toujours les soupçonner de les y avoir puisés<sup>1</sup>. Elles sont loin cependant d'être dénuées de tout intérêt ; elles en offrent d'autant plus qu'elles sont plus voisines de l'année 1587, les auteurs qui les publient ayant pu ne pas connaître le livre populaire, ou ne l'avoir pas lu. Quelques-unes de ces dernières offrent même un caractère évident d'authenticité.

D'après Martin Delrio, qui raconte le fait dans ses *Disquisitiones Magicæ*<sup>2</sup>, dont la première édition parut en 1599, Faust et Cornelius Agrippa auraient usé d'un subterfuge magique expliquant en partie leur goût persistant pour la vie nomade. « Le bruit public, dit-il, rapporte que les magiciens Faust et Agrippa, lorsqu'ils étaient en voyage, payaient leurs dépenses dans les hôtelleries avec de l'argent qui semblait de bon aloi. Mais les hôtes s'apercevaient au bout de quelques jours, qu'ils avaient reçu simplement des morceaux de corne ou des objets de rebut sans la moindre valeur<sup>3</sup>. » Si Faust et Agrippa mettaient en circulation de la fausse monnaie, ils devaient éprouver souvent, en effet, le besoin de changer de résidence, et mettre de longs intervalles entre les visites qu'ils rendaient à leurs hôtes. On a prétendu, mais sans preuves, que Faust avait été le maître en magie d'Agrippa.

Le juriste Philippe Camerarius dont le père, Joachim Camera-rius, était l'un des plus fidèles amis de Mélanchton, a parlé de Faust assez longuement dans ses *Heures de loisir*<sup>4</sup>, dont la première édition parut en 1602. Comme il était à bonne source pour être bien informé, ses renseignements, lorsqu'ils lui sont personnels, ont de la valeur :

<sup>1</sup> Quelques-uns en proviennent en effet; mais c'est le petit nombre. La plupart sont empruntés soit aux récits précédents, soit à la traduction orale, et si l'on excepte les extraits que nous reproduisons plus loin, ceux en assez grand nombre, que nous avons pu recueillir, n'ajoutent rien à ce que l'on savait déjà. Carl Engel a donné dans la deuxième édition de son catalogue (*Ind. Bibl.*, n° 105 b) une liste complète de ces ouvrages. Voy. nos 25 à 206 et surtout 25-108.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 11.

<sup>3</sup> Sic fert fama Faustum et Agrippam magos, cum iter facerent, solitos nummos ad oculum sinceros in diversoriis numerare; quos qui receperant, post pauculos dies cornuum frusta vel scruta vilissima reperiebant. *Ind. Bibl.*, n° 11. Questio XII, p. 131 de l'édit. de Mayence, 1604, fo.

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 115 b.

« Nous savons, dit-il <sup>1</sup>, que parmi les enchanteurs et magiciens qui ont obtenu de la réputation du temps de nos pères, Jean Faust de Kundling acquit un si grand renom par ses surprenantes impostures et fascinations diaboliques, qu'il n'y avait presque personne, parmi le peuple, qui ne sût raconter quelqu'un des prestiges accomplis par son art. »

Puis, après avoir dit, comme Mélanchton et Jean Wier, que Faust avait étudié la magie à Cracovie, et qu'il fut emporté par le diable dans un bourg du Wurtemberg qu'il ne nomme pas, il ajoute :

« J'ai entendu raconter à des personnes qui connaissaient bien cet imposteur, beaucoup de choses prouvant qu'il était un maître en fait de magie, si tant est que la magie soit un art et non la plus vaine de toutes les erreurs. »

Parmi ces personnes qu'il ne nomme pas, sans doute afin de ne pas les compromettre dans cette compagnie suspecte, on doit vraisemblablement ranger son père et Mélanchton. Enfin il termine ce qui a trait à Faust en racontant l'anecdote suivante :

« Un jour, dit-il, qu'il faisait la débauche avec quelques personnes de sa connaissance qui avaient beaucoup entendu parler de sa science magique, ces personnes le prièrent de leur donner une preuve de son habileté. Après avoir longtemps refusé, il se laissa décider par les instances pressantes de ses compagnons qui avaient la tête fort échauffée, et promit de leur

<sup>1</sup> « ... Notum est, inter prestigiatores et magos, qui patrum nostrorum memoria innotuerunt, celebre nomen, propter mirificas imposturas, et fascinationes diabolicas, adeptum fuisse Johannem Faustum Cundlingensem, qui Cracoviæ magiam, ubi ea olim publice docebatur, didicerat, adeo ut ex plebe propemodum nullus reperiat, qui non aliquod documentum ejus artis commemorare possit... Equidem ex iis qui hunc impostorem probe noverunt, multa audivi quæ declarant ipsum artificem Magicæ artis (si modo ars est, non vaniss. cujusque ludibrium) fuisse... Quam aliquando is apud notos quosdam diverteret, qui de ipsius præstigiaticibus actionibus multa audiverant, ii petierunt ab eo, ut aliquod specimen suæ magiæ exhiberet. Hoc quum diu recusasset, tandem importunitate sodaliti, nequiquam sobrii victus, promisit, se illis exhibiturum quodcumque expeterent. Unanimi igitur consensu petierunt, ut exhiberet illis vitem plenum uvis maturis. Putabant autem propter alienum anni tempus (erat enim circa brumam) hoc illum præstare nullo modo posse. Assensit Faustus, et promisit jam mensa conspectum iri, id quod expeterent, sed hac conditione ut omnes magno silentio immoti præstolarentur, donec illos juberet uvas decerpere : si secus facerent, instare illis periculum capitis. Hoc quum se facturos recepissent, mox ludibrii suis, huic ebrîæ turbæ ita oculos et sensus præstrinxit, ut illis tot uvæ miræ magnitudinis, et succi plenæ, in vite pulcherrima apparerent, quot ipsorum adessent. Rei itaque novitate, cupidi et ex crapula sitibundi, sumtis suis cultellis expectabant, ut illos juberet rescindere uvas. Tandem quum istos leviculos aliquamdiu suspensos in ipsorum vanissimo errore tenuisset Faustus; subito in fumum abeunte vite una cum suis uvis, conspecti sunt singuli tenentes loco uvæ, quam unusquisque apprehendisse videbatur, suum nasum, opposito supernè cultello, ita ut si quis immemor præcepti dati, injussus uvas secare voluisset, se ipsum naso mutilasset. » (Ch. 70, p. 74 de l'édition de 1624.) — Voy. aussi Max. Sewengberg, *Ind. Bibl.*, n° 179. Ss. 39-41.

donner ce qu'ils souhaiteraient. Tous, d'un commun accord, demandèrent une vigne chargée de raisins mûrs. Ils croyaient qu'en cette saison de l'année (on était en hiver), il ne pourrait la produire. Faust leur promit de faire sortir cette vigne de la table à l'instant même, mais à la condition qu'ils observeraient un profond silence, et demeureraient tranquillement assis jusqu'à ce qu'il leur donnât permission de cueillir les raisins, les menaçant de mort s'ils enfreignaient ses ordres. Après qu'ils eurent accepté cette condition, il charma si bien les yeux et les sens de cette compagnie d'ivrognes qu'ils crurent tous apercevoir une vigne magnifique, chargée d'autant de grosses grappes à grains énormes qu'il y avait de personnes présentes. Surexcités par la nouveauté du phénomène, altérés d'ailleurs par l'ivresse, ils saisirent leurs couteaux, attendant avec impatience le moment où Faust leur permettrait de couper les grappes. Après que Faust les eut laissés longtemps dans cette illusion, la vigne et les raisins s'évanouirent tout à coup en fumée, et ils s'aperçurent que chacun tenait son propre nez au lieu de la grappe, qu'il avait cru saisir, et avait son couteau placé dessus de sorte que, si l'un d'eux avait oublié la recommandation de Faust, et eût voulu couper le raisin sans en avoir reçu l'ordre, il se fût mutilé le nez. »

Cette anecdote que Goethe a rendue célèbre en la plaçant dans la première partie de son Faust avait été racontée déjà par Lercheimer. Mais Lercheimer l'avait attribuée à un autre magicien, et le livre populaire l'a reproduite textuellement, en en faisant, comme Camerarius, honneur à Faust.

L'auteur d'une description du *Grand duché de Wurtemberg*<sup>1</sup> publiée en 1752, Chr. Friedr. Sattler, donne en parlant de Knittlingen, d'intéressants détails sur le lieu de la naissance et de la mort de Faust; il confirme tout ce que nous avons rapporté sur le séjour à Erfurt.

« Nous devons en outre, dit-il, faire remarquer à propos de cette petite ville (Knittlingen), que c'est là que le célèbre magicien et D<sup>r</sup> Jean Faust doit avoir été mis en pièces par le diable, ainsi que l'affirme le D<sup>r</sup> Dietrich dans son *Commentaire de l'Écclésiaste*, ch. 7<sup>2</sup>. Quoique l'on ne veuille communément regarder l'histoire de ce magicien que comme une fiction, cependant tout n'est pas à rejeter dans ce que l'on raconte de ce fameux docteur, alors qu'un si grand nombre de renseignements sont d'accord pour affirmer qu'il est né à Knittlingen, qu'il y a réellement vécu, et que l'abbé Jean Enterfuss de Maulbronn fut son compatriote et un de ses bons amis. D'après des renseignements dignes de foi, le D<sup>r</sup> Faust serait venu le visiter dans son couvent

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 116. — Part 11, Von Kloster Maulbronn und dessen Amt, S. 192.

<sup>2</sup> II<sup>e</sup> Bd., S. 237 de l'édition de 1664. « Ceux qui s'adonnent à la magie, dit-il, finissent toujours par nouer commerce avec les magiciens, et nous en avons un exemple dans Jean Faust qui, après avoir eu recours longtemps à toutes sortes de ruses, fut mis en pièces par le diable dans sa patrie, à Knittlingen. » In *Das Kloster*, V<sup>e</sup> Bd., S<sup>e</sup> 49. Note. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

vers l'année 1516, de sorte qu'il n'y aurait à tout le moins rien d'impossible à ce qu'il eût ensuite péri à Knittlingen de sa malheureuse mort... »

Gustave Schwab ajoute, après avoir cité ce passage de Sattler dans la préface de la 2<sup>e</sup> édition de son ouvrage : *Die Deutschen Volksbücher* (Les livres populaires allemands, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, Stuttgart, 1843) :

« Pour terminer cette petite excursion historique et notre préface par un trait emprunté à la tradition, nous mentionnerons encore ce fait, que, du dortoir de l'école du couvent de Maulbronn (près de Knittlingen), on arrive par une fenêtre, en passant sur plusieurs toits, dans une chambre murée où, d'après la légende, le diable serait venu chercher le Dr Faust, et où l'on montre une large tache que l'on dit être une tache de son sang <sup>1</sup> »

De pareilles taches rendirent un signalé service au bourgmestre du bourg de Pratau, près de Wittemberg. Il est vrai qu'il avait eu soin de les faire lui-même. Une bande de soldats féroces et pillards s'étant présentée dans ce bourg (c'était pendant la guerre de Trente ans), et manifestant l'intention de s'y établir, il leur dit que c'était dans sa maison que le fameux Dr Faust avait été tué par le diable, et comme preuve de ses paroles, il leur montra sur une muraille des taches qu'il avait faites avec du sang de bœuf. Les soldats furent tellement effrayés par cette vue qu'ils n'osèrent ni s'installer dans la maison, ni même y dérober quoi que ce soit. Pendant toute la durée de la guerre, Pratau fut, grâce à cette ruse, préservé des agressions des pillards. Il doit sans doute à cette circonstance d'avoir été cité comme le lieu de naissance de Faust qui, d'après certains témoignages historiques, serait en effet revenu mourir dans son pays natal <sup>2</sup>.

Le souvenir de Faust s'est conservé jusqu'à notre époque dans les deux villes de Prague et de Vienne. On y montre encore et l'on y désigne sous son nom deux maisons qu'il aurait habitées, mais auxquelles ne se rattachent ni traditions, ni souvenirs historiques le concernant.

A Prague, cette maison, fort ancienne, car elle date de l'époque des deux Dienzenhofer, est située dans la nouvelle ville, près de l'église de Skalka (n<sup>o</sup> 780 de l'ancien recensement et 502 du nouveau [1855]). Affranchie de tout impôt par la munificence des rois de Bohême, ainsi que le constatait une plaque de marbre sur laquelle étaient gravés deux distiques latins célébrant le fait, elle était la propriété de la famille Mladota. Au xv<sup>e</sup> siècle, avant d'arriver en sa possession, elle appartenait aux ducs de Troppau.

<sup>1</sup> In Das Kloster, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 270-271. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> Karl Engel, *Das Volksschauspiel...*, n<sup>o</sup> 118. S. 44.



vassaux de la couronne de Bohême. De leurs mains elle avait passé dans les années 1432-1434, entre celles d'un juge royal de la ville neuve (Neustadt), nommé Peter, sous la juridiction duquel se trouvait aussi placée la justice criminelle. Un souterrain la reliait alors à l'hôtel-de-ville de la Neustadt, et il avait été creusé, sans nul doute, pour faciliter certaines procédures judiciaires que la justice du temps voulait tenir secrètes. On voit encore, dans la cour, à droite, la porte d'entrée de ce souterrain. Son existence contribua certainement à donner de la vraisemblance aux traditions d'après lesquelles les inventeurs de l'imprimerie : Fust et Guttemberg, au xv<sup>e</sup> siècle, puis Faust au xvi<sup>e</sup>, auraient habité cette maison. Il devait offrir des facilités précieuses pour les opérations d'un art nouvellement découvert que l'on tenait à entourer de mystère, autant que pour celles toujours cachées de la magie. On ignore à quelle époque la maison Mladota reçut le nom de maison de Faust. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au xvi<sup>e</sup> siècle elle était déjà mal famée, et que cette réputation suspecte, elle la conserva longtemps après. On y rattacha, au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, toute une série de traditions ou de légendes assez curieuses, mais complètement étrangères à Faust et à son histoire <sup>1</sup>.

A Vienne, on prétend que la maison n<sup>o</sup> 7 de la Flossgasse (rue du Radeau), auparavant n<sup>o</sup> 68 de la petite rue du Navire (Kleine Schiffgass) dans la cité de Léopold (Leopoldstadt) fut habitée par Faust pendant son séjour dans la ville. Une autre tradition dit qu'il était descendu chez l'architecte de la Cour Paul Kölbel, qui construisit, près du couvent des Augustins, la galerie couverte conduisant de la résidence impériale à l'église de ce monastère. Paul Kölbel était né à Cracovie, et on a supposé qu'il s'y était lié avec Faust pendant que ce dernier étudiait aux célèbres écoles de magie de la ville polonaise. Paul Kölbel habitait la maison de Mathieu Heyperger, valet de chambre de l'empereur, au n<sup>o</sup> 1<sup>er</sup> du vieux marché à la viande (ancien n<sup>o</sup> 728), maison dite au Bouc d'or. Dans la partie du faubourg dite « sur le tertre » (ou la colline, *am Hügel*), sur l'emplacement de la maison d'angle située du côté des grands fossés (n<sup>o</sup> 9, ancien n<sup>o</sup> 158), il existait, il y a un certain nombre d'années, une petite masure, sorte de taverne jadis très fréquentée par les étudiants nomades et par les artistes. On prétend que Faust y était venu bien souvent, et qu'il y exécutait ses prestiges les plus merveilleux. Aussi l'appelait-on la taverne du Dr Faust, et avait-elle pour enseigne : *A l'Homme Rouge* <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibliogr.*, n<sup>o</sup> 117, Ss. 396-421.

<sup>2</sup> Carl Engel, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 118, Ss. 17-18.

D'après une autre tradition, le Dr Faust, après avoir conclu son pacte avec le diable et parcouru l'Allemagne en y pratiquant la magie, séjourna quelque temps en Frise, dans le pays des Wurstes (der Wurster). Il y habitait une belle ferme où s'accomplit le drame de sa mort. Cette métairie que l'on montre encore est située près du bourg de Cappel, au nord de Dorum, capitale du pays.

Il subsiste encore dans la contrée des traditions relatives à Faust, et l'on y raconte qu'il avait expressément exigé du diable qu'en toute saison, hiver comme été, il lui fournirait en abondance les cerises les plus fraîches et les plus succulentes, ce qui n'était pas chose facile, les cerises étant, à cette époque, un fruit extrêmement rare dans le nord de l'Allemagne. Le diable s'était de plus engagé à lui préparer devant et sous sa voiture, lorsqu'il voyageait, une route parfaitement belle, mais qui retombait, après son passage, dans l'état, souvent impraticable, où elle était auparavant. Cette ferme, dont les assises sont en granit, comme au reste dans la plupart des métairies de cette contrée, est appelée dans le pays la vieille ferme de Faust, et l'on y montre la chambre qu'il habitait, et dans laquelle il fut mis à mort par le diable <sup>1</sup>.

Le souvenir de Faust s'est aussi conservé dans les Pays-Bas, où nous avons vu qu'il se fit mettre en prison. J. W. Wolf a recueilli dans ses *Légendes des Pays-Bas (Niederländische Sagen)* <sup>2</sup> les récits dont il est le héros dans ces contrées. Le Dr Faust, disent ces traditions, était un homme tout à fait savant. Il passait les jours et les nuits sur ses livres, dans le château de Waerdenberg, cherchant la pierre philosophale, essayant aussi quelquefois de fabriquer des philtres, mais sans y réussir. Le diable étant venu le trouver un jour et lui offrir son aide, il conclut avec lui un pacte de sept années.

Ses désirs, dès lors, ne connurent plus de bornes. Tout ce qu'il y avait de plus cher et de plus beau à Amsterdam et à Paris, il le faisait venir. L'hiver il voulait des raisins mûrs ; l'été, de la glace et de la neige. D'un bout de l'année à l'autre, les hortensias fleurissaient dans la cour du château et son jardin était rempli des fleurs les plus rares. Il obligea le diable à lui donner un carrosse attelé de quatre chevaux si rapides qu'en quelques instants il était à Constantinople, et en revenait de même. Voulait-il traverser le Waal : « Jost, disait-il au diable, construis-moi vite un pont ! » et dès qu'il était de l'autre côté du fleuve, le pont disparaissait. Les rues de Bommel, la ville près de laquelle son château était situé, étant en mauvais état, le diable était obligé,

<sup>1</sup> Carl Engel., *Ind. Bibl.*, n° 118, Ss. 17-18.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 74, Ss. 355-357, N° 266.

comme dans le pays des Wurstes, de les rendre, devant son carrosse, parfaitement unies et propres, sauf à les laisser retomber après dans leur ancien état. Un jour, renouvelant son exploit de Leipzig, il sortit de la ville à cheval sur un tonneau rempli de la meilleure bière de Thiel.

Jost, sans cesse occupé de satisfaire ses caprices, n'avait pas un instant de repos. Pour l'empêcher de dormir, Faust prenait un boisseau de blé, le répandait le soir dans les buissons et l'obligeait à lui rapporter le lendemain matin jusqu'au dernier des grains de froment ainsi dispersés. Ou bien, il jetait de la farine dans les fossés du château, et lui commandait de la lui rapporter le lendemain aussi propre et aussi blanche que si elle sortait du moulin.

Jost, à ce métier, devint si maigre, qu'il offrit à Faust, au bout de quatre ans, de lui rendre son pacte, s'il voulait lui faire grâce des trois années restant à courir. Mais Faust se moqua de lui : — Si tu es fatigué lui dit-il, je ne le suis pas encore, et il le contraignit à continuer son service. Mais lorsque le pacte fut expiré, le diable le saisit par les cheveux et l'emporta en enfer par une des grandes fenêtres du château, en le déchirant si cruellement aux barreaux de fer, que le sang jaillit de tous côtés sur les murs. Ce sang, on a souvent essayé de l'enlever. Mais ni la pluie, ni la neige, ni la main de l'homme n'en ont pu effacer les traces, qui subsisteront tant que le château demeurera debout.

Enfin Léonard Thurneisser, dans ses *Réflexions sur les Exorcismes*<sup>1</sup>, fait, à propos de Faust et de ses pareils la réflexion suivante par laquelle nous terminerons nos citations et qui peut leur servir de conclusion et de morale :

« Ils (les magiciens) ont tous beaucoup souffert, car ils ont vécu dans une grande pauvreté et dans une détresse extrême, comme on a pu le voir de notre temps par l'exemple de ce misérable et malfaisant Dr Faust, et de bien d'autres, dont quelques-uns étaient d'un haut rang. »

Tels sont les principaux témoignages historiques qui attestent l'existence de Faust, et nous renseignent sur sa vie. A mesure que nous les reproduisons, nous en avons discuté la valeur, et nous avons signalé ce qu'ils contenaient de sérieux et d'intéressant. Il nous reste maintenant à reconstituer avec ces éléments épars l'existence de Faust, autant du moins qu'elle peut l'être, et à signaler rapidement les questions soulevées à ce propos en indiquant les solutions les plus probables qu'on puisse leur donner.

<sup>1</sup> *Bedenken Was er von Exorcisterey halte*. Voy. *Theatrum de Veneficie*, Frankfurt an Mein, 1586, S. 303. *Ind. Bibl.*, n° 116 a. — *In Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., S. 72 *Ind. Bibl.*, n° 34.

## CHAPITRE II

### Le Faust Historique

(Suite et fin).

L'existence de Faust ressort trop manifestement des témoignages historiques que nous venons de donner pour qu'il soit utile de s'arrêter aux discussions dont elle fut l'objet jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle. Avant que ces témoignages ne fussent connus, on pouvait, avec quelque apparence de raison, dire de Faust qu'il était un *homme imaginaire*, une *chimère des Allemands*, comme Gabriel Naudé l'a fait dans le *Mascurat*<sup>1</sup>, ou traiter son histoire de roman magique avec le même auteur dans son *Apologie des grands hommes accusés de magie*. Depuis qu'on les a retrouvés, le doute n'est plus possible et la discussion est close.

Assez d'autres questions ont été soulevées par ces renseignements épars qui projettent comme des jets de lumière sur certains points de la vie de Faust, sans percer les ténèbres qui, partout ailleurs, continuent de la couvrir. Ce n'est pas sans quelque vérité que Neumann a comparé son histoire aux étables d'Augias. Alors même qu'on élague les hypothèses dénuées de fondement et les superfluités dont quelques érudits l'ont chargée, il y subsiste assez d'obscurités pour rendre son étude ingrate et difficile. De ces obscurités, les unes ont été dissipées par des recherches patientes; les autres persistent encore et ne peuvent être écartées, au moins dans l'état présent de la question, faute d'informations suffisantes.

Avant d'aborder ces différentes questions, nous donnerons un résumé rapide des renseignements fournis par les auteurs qui se sont occupés de Faust, afin de bien préciser les points sur lesquels elles portent et les éléments pouvant servir à les résoudre. Tout

<sup>1</sup> *Ind. Bibliogr.*, n<sup>o</sup> 419, p. 319.

d'abord il est nécessaire d'écartier une difficulté signalée par plusieurs auteurs qui se sont demandé si tous les textes reproduits dans le chapitre précédent s'appliquent au même individu ou à plusieurs. Lorsque l'on considère l'enchaînement des dates et la similitude des informations données, on ne peut douter qu'il ne soit question d'un seul et même personnage. Signalé pour la première fois en 1507, par Trithem, et d'une manière semblant indiquer que sa réputation, déjà grande, est cependant de date récente et qu'il n'a pas achevé ses études, car il se pare du titre assez humble de *magister*, Faust reparait deux ans plus tard à Heidelberg, où il prend le grade de bachelier en théologie, puis nous le voyons se montrer successivement en 1513, en 1516, en 1525, en 1528 et en 1539; nous apprenons enfin qu'en 1543 ou 1544 il était déjà mort depuis un certain temps. Il n'y a pas seulement accord entre les dates, mais entre les renseignements fournis sur son genre de vie, son caractère et ses mœurs. Les différents portraits qu'on en trace présentent des traits si caractéristiques, ils offrent de telles analogies qu'ils sont évidemment des copies fidèles, mais prises à différentes époques, d'une seule et même physionomie. Une circonstance unique a permis d'en douter : c'est que Faust, qui s'est intitulé dans le récit de Trithem *Georgius Sabellius*, *Faustus junior*, est inscrit sur le registre d'Heidelberg sous le nom de Jean Faust, et conserve ensuite ce nom dans tous les autres témoignages, sauf dans le plus prochain : celui de Mutianus Rufus, et dans le document d'Ingolstadt (1528), où il reparait sous le prénom de Georges. Mais nous savons qu'en 1507, il était sous le coup des poursuites de la justice pour son crime infâme de Kreuznach. Ce changement de nom lui était donc deux ans plus tard impérieusement commandé par la prudence. Qui ne sait, d'ailleurs, que l'habitude des charlatans et des vagabonds de son espèce est de se parer de noms et de titres qui ne leur appartiennent pas, et d'en changer constamment, afin de tenir la curiosité publique en haleine? Ce fut là très probablement la tactique de Faust, surtout au début de sa vie nomade, et si plus tard il y renonça, c'est que sa réputation, solidement établie, la rendait inutile, et qu'il trouvait même plus d'avantages à conserver le nom sous lequel il avait acquis sa renommée. Ainsi fit, deux siècles plus tard, Cagliostro, et si les rapides et puissants moyens de publicité dont on disposait dès le xviii<sup>e</sup> siècle n'avaient révélé toutes ses métamorphoses, on se demanderait sans doute aujourd'hui si Balsamo et Cagliostro sont un seul individu ou deux personnages différents. Pour résoudre le problème, en ce qui regarde Faust, il n'est donc pas indispensable, croyons-nous, de savoir quel était au juste son état-civil, et s'il avait reçu les deux

noms de Georges et de Jean au baptême, ou seulement l'un des deux. On a, dans la concordance des dates, dans l'analogie si grande de ces différentes informations, et surtout dans les extraits des Protocoles d'Ingolstadt, où il s'intitule lui-même le D<sup>r</sup> Georges Faust d'Heidelberg, des motifs suffisants d'admettre qu'il s'agit, dans ces différents récits ou documents, d'une seule et même personne.

Nous savons qu'en parcourant les registres d'inscriptions des Universités allemandes, on a relevé sur ceux de Wittemberg le nom d'un Jean Faust, de Mølbergen, qui se fit recevoir bachelier en théologie pendant le semestre d'hiver de l'année 1518 et que ce Jean Faust ne saurait être celui qui prit le titre de bachelier *de viâ modernâ* le 5 janvier 1509, à l'Université d'Heidelberg<sup>1</sup>. Mais la difficulté n'est qu'apparente. Le nom de Faust, sans être très commun en Allemagne, était cependant assez répandu, et il est probable que si l'on possédait tous les registres d'inscriptions des Universités de l'époque, on y relèverait plusieurs étudiants de ce nom, dont un certain nombre porteraient peut-être le prénom de Jean, alors bien plus fréquent en Allemagne que de nos jours. Mais pour qu'un renseignement de cette nature puisse être rattaché à l'histoire du Faust historique, une coïncidence de noms ne suffit pas. Il faut encore qu'il s'accorde, soit par la date, soit par la nature de ses détails, avec les autres informations certaines que nous possédons.

Or le renseignement relatif au Faust de Mølbergen ne saurait être rattaché d'une manière vraisemblable ni aux renseignements qui précèdent, ni à ceux qui suivent. On ne voit pas pour quels motifs, après avoir mené la vie nomade de l'aventurier pendant douze ans (1506-1518) et peut-être davantage, Faust aurait pris le grade de bachelier en théologie, qui ne pouvait lui être d'aucune utilité. Voudrait-on prétendre qu'il s'agit d'un second Faust, plus jeune et différent du premier, dont il prendrait désormais la place ? Alors on se heurterait à d'autres difficultés. Ce Faust serait trop jeune pour avoir eu, à l'époque où il serait mort, l'âge que lui donnent la plupart des témoignages historiques. Puis, s'il a vraiment

<sup>1</sup> On lit dans l'*Album Academiae Vitebergensis ab a. Ch. MDII usque ad a. MDLX ex Autographo edidit Carolus-Eduardus Foerstemann, Theologiae et Philosophiae Doctor. Lipsiae, sumptibus et typis Caroli Tauchnitzii, 1841, pp. 77 et 78* : « Sub rectoratu Domini Magnifici Bartholomei Bernhadi de Veltkirchen Sacre Theologie Baccalarii formati infrascripti sunt in album relati anno Domini MD Decimo octavo per hyemale semestre. Le 18 janvier. (Les candidats reçus bacheliers en Théologie sacrée, sous le rectorat du Magnifique Monsieur Barthélemy-Bernard de Veltkirchen et inscrits ci-dessous, ont été portés sur l'album l'an du Seigneur MDXVIII pendant le semestre d'hiver), et parmi eux on trouve le 54<sup>e</sup> sur 120 : Johannes Faust Mølbergen, dioc. Mis. (Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 179, pp. 42-43.)

existé deux Faust, tous les deux aventuriers et magiciens renommés, et presque contemporains, comment se fait-il que les auteurs, en parlant d'eux, n'aient jamais pris le soin de les distinguer l'un de l'autre? Il ne faut pas oublier non plus que ces deux Faust s'appellent Jean, et si l'on se base uniquement sur les différences de noms et de dates pour différencier les personnages les uns des autres, on sera conduit à admettre l'existence d'un troisième Faust, le Georgius de Tritheim et de Mutianus Rufus, et sans doute aussi d'un quatrième, le *senior* de ce Faustus *junior*, qui se trouve être cependant le plus anciennement signalé. Ce sont là, il faut l'avouer, des hypothèses peu vraisemblables ou des difficultés bien difficiles à résoudre.

On ne se heurte à rien de semblable quand on examine le renseignement relatif au Faust d'Heidelberg. Il a sa place naturellement marquée, pour ainsi dire, dans la série des témoignages historiques, et l'on comprend très bien que Faust, après avoir mené pendant quelque temps la vie nomade de l'aventurier, et jeune encore, ait été conduit par un bon mouvement ou par le désir de posséder un titre sérieux, à se faire recevoir bachelier en théologie. Il fut reçu *le premier sur seize candidats*, et ce fait, nous le verrons plus loin, a été rappelé, au moins en ce qu'il a d'essentiel, dans le premier chapitre du livre populaire, où il est dit « qu'on lui fit subir l'examen des maîtres *avec seize d'entre eux, qu'il surpassa en talent dans l'audition et dans l'interrogatoire.* » Ainsi, par une coïncidence extrêmement rare dans notre sujet, la légende confirme ici l'histoire. Nous croyons donc que ce dernier Faust seul est le Faust historique. Le second, celui de Mölbergen, étudiant à Wittemberg, nous paraît être un personnage tout à fait distinct, qui n'a pas laissé de traces dans l'histoire, et nous n'avons pas pour ce motif reproduit parmi les témoignages relatifs au Faust historique l'information qui le concerne.

Tout incomplets qu'ils soient, les renseignements parvenus jusqu'à nous permettent cependant de reconstituer la vie de Faust avec une netteté suffisante pour qu'on puisse indiquer les lignes générales de son existence et de son caractère.

On n'a sur ses parents et sur sa naissance d'autres indications que celles contenues dans le livre populaire. On n'y saurait ajouter une foi complète. Elles n'ont cependant rien d'invraisemblable. Faust était né, dit le récit légendaire, de parents honorables et craignant Dieu; il reçut une éducation chrétienne et fut envoyé à l'Université pour y étudier la théologie. Mais il renonça bientôt à cette étude afin de s'adonner à celle de la magie, et de cette époque sans doute date sa vie nomade. Il faut probablement y rattacher

aussi son enrôlement parmi les étudiants voyageurs, dont nous parlerons prochainement plus en détail, et au milieu desquels il laissa, dit Conrad Gesner, une réputation extraordinaire. Il est, en effet, une de leurs célébrités les plus fameuses.

Il était déjà connu, en partie, sans doute, grâce aux merveilles que les étudiants voyageurs racontaient de sa science, lorsque Jean Tritheim s'occupa de lui dans sa lettre du 20 avril 1507. On ne sait quel était au juste son âge à cette époque. Mais il ne pouvait être bien avancé, car il n'avait pas encore achevé ses études. Il est, selon toute vraisemblance, né dans les dernières années du xv<sup>e</sup> siècle, et il devait avoir de vingt-cinq à trente ans. Il vivait dès lors des expédients familiers à ses pareils. Il exploitait le goût des jeunes gens et des personnes crédules pour les sciences occultes, et particulièrement pour la magie et l'alchimie. En même temps il les débauchait afin de les rendre plus accessibles à ses séductions et lorsqu'il en avait tiré tout l'argent qu'il en pouvait attendre, il disparaissait sans tenir aucune de ses promesses. Il s'occupait aussi de médecine, et vendait sans nul doute des philtres, peut-être aussi des poisons. Par ce commerce secret, plus encore que par ses escroqueries, s'expliquent ses démêlés avec la justice et ses fuites précipitées. Il soutenait son rôle à force d'impudence et de verbiage, et il posséda, semble-t-il, à un très haut degré, les habiletés et les roueries employées par ses pareils afin de pénétrer le caractère et les secrets désirs des gens, et d'en capter la confiance.

Tel il apparaît à Gelnhausen, puis à Würzburg, dans ses deux rencontres avec Jean Tritheim, puis à Erfurt, à Maulbronn, où il exploita, dit-on, la croyance à l'alchimie de l'abbé Jean Entenfuss, à Leipzig, à Ingolstadt, à Bâle, à Wittemberg, et dans les Pays-Bas à Batembourg. En toutes ces villes, sauf à Maulbronn, il vit dans les auberges, hante la mauvaise compagnie, et cherche, par ses habiletés et ses méchants tours, à se rendre l'objet de la curiosité publique. Il y devient vite, par ses propos et sa conduite, un objet de scandale, et sa vie licencieuse, ses coquinerie et ses crimes y soulèvent bientôt des plaintes si nombreuses, qu'il attire, plus qu'il ne le souhaitait, l'attention des magistrats. A Ingolstadt, ils le font expulser; à Wittemberg et à Nuremberg, il se dérobe à leurs recherches par la fuite; mais à Batembourg, il tombe entre leurs mains, et subit un emprisonnement qui paraît avoir été d'une certaine durée.

Il est, dès le début, réduit à vivre d'expédients. Tout l'argent qu'il escroque à ses dupes, il le dépense en orgies, et il a peine à se le procurer en quantité suffisante pour satisfaire aux exigences de ses vices. A Kreuznach, il accepte, comme une aubaine ines-



pérée, la place de maître d'école que lui confie imprudemment Franz de Sickingen. Mais il ne la garde pas longtemps. Un crime infâme, qui lui interdit pour toujours la compagnie des honnêtes gens, l'oblige à fuir et à se cacher. Il est condamné, dès lors, à mener la vie nomade des charlatans et des escrocs ; il s'enfonce de plus en plus dans l'abjection. Il y demeure par goût autant que par nécessité, ayant tous les mauvais et bas instincts, et pas un seul bon sentiment, pas une pensée élevée. Il est paresseux, voleur, gourmand, ivrogne, scandaleusement débauché. Dans ses paroles comme dans ses actes, il ne connaît aucun frein ; aucun respect ne l'arrête, pas même celui de Dieu. Il commet le mal pour le plaisir de le commettre, et n'est jamais plus heureux que lorsqu'il peut entraîner ses dupes dans sa chute, et leur faire partager sa déchéance morale. Mélancton, en disant qu'il est le cloaque d'un grand nombre de diables, exprime sous une forme énergique le cri de l'indignation générale et le flétrit d'un stigmaté mérité.

Est-ce avant ou après sa fuite de Kreuznach qu'il s'en alla jusqu'à Cracovie se perfectionner dans la magie ? On l'ignore. Ce dut être cependant vers cette époque, car il devient alors maître passé dans l'art de duper les gens ; alors il se pare aussi des titres qui lui seront nécessaires pour les attirer. On le retrouve en 1509, étudiant à Heidelberg. Il y prend ses inscriptions ; il y obtient même le grade de bachelier en théologie. Peut-être y fut-il ramené par un bon mouvement : par le désir de mener une vie plus honnête. Mais cette velléité de conversion, si tant est qu'elle ait existé, ne dura guère, et Faust n'eut pas la patience de prendre le titre de docteur, dont il se para par la suite ; il recommença bientôt sa vie nomade.

En 1513, Mutianus Rufus le rencontre à Erfurt, où il tient les propos les plus impudents. Il est l'objet de toutes les conversations. Il passe, aux yeux du peuple et même d'un grand nombre de personnes instruites et d'un haut rang, pour un homme extraordinaire, d'une science merveilleuse. Son impudence s'est fort accrue. A Gelnhausen, n'étant pas sans doute assez sûr de lui-même, il évite la rencontre des gens instruits, et se dérobe à la curiosité de Trithem. A Erfurt, il provoque ces rencontres, il affronte l'examen des magistrats et des savants les plus considérables. Il réussit même, au dire d'une chronique, à les séduire un instant, et il obtient d'ouvrir un cours à l'Université. Mais il n'a ni la tenue, ni la prudence nécessaire pour y demeurer. Il commet de tels méfaits et cause de si grands scandales par sa vie licencieuse, que le Recteur magnifique l'expulse après que le D<sup>r</sup> Kling a vainement essayé de le convertir.

En 1516, on le trouve réfugié au couvent de Maulbronn, chez son compatriote Jean Entenfuss, dont il exploite le goût pour l'alchimie. Il dut le bercer assez longtemps d'espérances illusoires, si l'on en juge au moins d'après les souvenirs persistants qu'attestent les traditions de la Tour et de la Cuisine de Faust. Il traverse ensuite Leipzig à une date indéterminée, et la peinture y perpétue la mémoire de ses exploits, fort embellis par l'imagination populaire. Il est, à quelque temps de là (1528), expulsé d'Ingolstadt et n'en continue pas moins son métier de magicien et d'escroc, car, dix ans plus tard, le médecin Bégardi recueille à Worms et consigne dans son *Guide de la Santé* les plaintes amères des dupes que Faust a faites dans ses pérégrinations; puis Jean Gast nous le représente à Bâle déguisé en bateleur plutôt qu'en charlatan, accompagné d'un cheval et d'un chien admirablement dressés avec lesquels il amuse les badauds, en somme fort déchu de son importance passée. Il est trop connu et il a fait trop de dupes pour en rencontrer beaucoup désormais. Sa réputation a visiblement décliné. Les chefs du protestantisme n'ont pas peu contribué sans doute à le faire connaître sous son vrai jour et à le déconsidérer. Ce que l'on sait de ses rapports avec Mélanchton permet de le supposer.

Faust était un lettré; du moins il se donnait pour tel. Il avait probablement une certaine teinture des belles-lettres, et, dans ses pérégrinations, il avait dû nouer des rapports, au moins passagers et superficiels, avec les savants et les érudits des contrées où il sejourna. Les places de professeur qu'il obtint à Kreuznach, et, dit-on, à Erfurt, les offres qu'il aurait faites, suivant certaines légendes, de restituer les œuvres d'Aristote et de Platon, puis celles de Plaute et de Térence, témoignent à tout le moins de ses prétentions à cet égard. Il avait sans doute conservé quelques souvenirs de son éducation première, et il savait faire valoir ces bribes de science avec assez d'habileté pour donner le change aux ignorants et même quelquefois aux personnes instruites.

Comme beaucoup de lettrés de cette époque, il était grand partisan des nouveautés, et surtout fort ennemi du clergé, dont il enviait la puissance et le crédit, dont il redoutait aussi la surveillance gênante. Dans le cours de ses voyages, il attaqua, avec son impudence habituelle, les prêtres, les moines et la religion, et, dès que le mouvement du protestantisme se dessina, il en devint un des partisans déclarés. Son audace attira sur lui l'attention des chefs des Réformés, et lui valut d'abord leur protection. Il dut, au reste, s'en faire un titre auprès d'eux et la place de maître d'école qu'il obtint à Kreuznach, grâce à Franz de Sickingen, fut sans

doute la récompense de cette propagande active. Mais ses débauches et ses crimes ne tardèrent pas à le rendre suspect à ceux qui l'avaient d'abord bien accueilli. Il ne gardait, d'ailleurs, aucune mesure dans ses attaques, et poussait à l'extrême la liberté de penser inaugurée par les docteurs du protestantisme, prenant à partie non pas seulement, comme eux, certaines parties du dogme ou de la discipline, mais la religion elle-même, la divinité de Jésus-Christ et jusqu'à l'existence de Dieu. Les témoignages de Tritheim, de Mutianus Rufus, de la chronique d'Erfurt, de Manlius et de Luther, ou tout au moins de Widman, sont décisifs sur ce point. Du vivant même de Faust, dès 1531, Sébastien Franck écrivait<sup>1</sup> : « Faust, un mystificateur, a soutenu avec Manichéus, que le Christ n'a pu véritablement ni mourir, ni naître. Il prétend, en outre, qu'il n'était pas né véritablement de Marie, ni mort sur la croix, et que le péché n'existait que dans l'imagination et pour les yeux des hommes. Il disait encore que le Dieu de l'Ancien Testament était un méchant Dieu. Il blâmait la loi, parce qu'elle procède d'un Dieu méchant, puis il admettait deux Dieux ou origines de toutes choses, et on le lui a souvent entendu répéter. Son jeune Félix<sup>2</sup>, considérait Manichéus comme un apôtre du Christ. » De telles opinions, publiquement professées, ne devaient pas moins révolter les protestants que les catholiques. Les chefs de la Réforme s'émurent de l'audace avec laquelle elles étaient émises presque autant que des mœurs scandaleuses de Faust. Après avoir vainement essayé, à différentes reprises, de le ramener à des opinions moins excessives, et surtout à une conduite plus correcte, ils finirent par le renier absolument. Mélanchton le fit même expulser de Wittemberg. Ce fut alors que Faust s'en alla piteusement échouer aux Pays-Bas dans la prison de Batembourg. A partir de cette époque, il disparaît complètement. Repoussé de tous, il continua probablement ses courses vagabondes et dut mener une vie très misérable jusqu'au moment où il rencontra, dans un bourg du duché de Wurtemberg, la fin sinistre qui l'attendait. Le récit de sa mort, donné par Jean Gast, Manlius, Jean Wier, André Hondorff et Philippe Camerarius, présente tous les caractères de la vérité, et doit être préféré, sans contredit, à la légende rapportée par Sattler, et qui le fait périr, également tué par le diable, dans une tour du couvent de Maulbronn.

<sup>1</sup> Chronica, Zeytuch und Geschichtbibel, in-folio, Strasbourg, 1531. — In Das Kloster, II<sup>e</sup> Bd., S. 271. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> Nous ne savons de qui Sébastien Frank veut parler ici. S'agit-il d'un jeune homme, compagnon ou disciple de Faust, ou bien simplement de son valet Christophe Wagner, qui aurait, à l'exemple de son maître, changé de nom? Nulle part ailleurs nous n'avons trouvé la moindre mention de ce jeune Félix.

On ne sait pas d'une manière exacte quelle est la patrie de Faust. Spies et Widman lui assignent pour lieu de naissance Rhoda ou Rod, bourg voisin de Weimar; une autre version de la légende populaire, Salzwedel, dans la principauté d'Anhalt. Lercheimer et quelques autres écrivains le font naître à Knittlingen; Manlius, Jean Wier, Philippe Camerarius à Kundling, c'est-à-dire au même endroit, si l'on admet avec les commentateurs allemands qu'on a, par erreur, écrit Kundling au lieu de Knittlingen. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que Lercheimer, tout en suivant Manlius pour divers autres détails, corrige à demi l'erreur en écrivant : Knütlingen<sup>1</sup>. Si l'explication est fondée, cette indication du lieu de naissance de Faust doit être la véritable, car elle est donnée par les personnes qui l'ont le mieux connu, entr'autres par son compatriote Mélancton, né seulement à deux lieues de distance, dans la petite ville de Bretten. Diverses traditions populaires lui assignent encore pour lieu de naissance : Cologne, le château de Waerdenberg, près de Bommel en Hollande, le bourg de Cappel, dans le pays des Wurstes, le bourg de Pratau, près de Wittemberg. Mais ce sont de simples traditions, ne reposant sur aucun fondement sérieux, ou même reconnues fausses, comme la dernière, et elles ne sauraient être opposées à des témoignages historiques aussi dignes de foi que ceux rapportés précédemment.

Faust ayant pris, pendant les premières années de sa vie nomade, le nom de magister *Georgius Sabellicus, Faustus junior*, on s'est demandé quel pouvait être le *Faustus senior*. On a même prétendu, malgré l'unanimité des témoignages ultérieurs, que Faust n'était pas le véritable nom du personnage, mais un simple surnom rappelant le bonheur avec lequel il réussissait, comme magicien, dans l'exécution des choses les plus difficiles : *Ob faustum in rebus peractu difficillimis successum*<sup>2</sup>, — une épithète accolée à son nom de Sabellicus (en allemand Savel). On l'a prétendu, il est vrai, sans apporter l'ombre d'une preuve à l'appui de cette hypothèse, contredite indirectement par le témoignage de Mulianus Rufus, qui appelle Faust, *Georgius Faustus Helmitheus Hederbergensis*, et non pas *Georgius Sabellicus Faustus*, et par le document d'Ingolstadt.

Quant à la recherche du *Faustus senior*, elle préoccupe encore aujourd'hui les érudits, et il est peu de questions qui leur aient mis davantage martel en tête. Comme il n'existe pas une seule in-

<sup>1</sup> Le passage d'une forme à l'autre devient du reste évident, grâce aux formes intermédiaires, à l'aide desquelles on peut constituer la série suivante : Knittlingen, Knütlingen, Kundlingen, Kundling.

<sup>2</sup> *In Das Kloster*, II<sup>e</sup> Bd., S. 4 (*Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34).

dication qui permette de la résoudre avec certitude, on a cherché quel pouvait être, parmi les personnages plus ou moins célèbres ayant antérieurement porté ce nom, celui que le Faust allemand regardait comme son senior, et le nombre en étant considérable, les hypothèses se sont rapidement multipliées.

D'après la plus simple, qui pourrait bien être la vraie, Faust, en signant Faustus junior, suivant une coutume alors assez répandue, a voulu se distinguer, soit de son père encore vivant, soit d'un frère aîné, et plus tard, lorsque sa célébrité fut assez grande pour empêcher toute confusion, il abandonna ce signe distinctif nécessaire seulement à ses débuts.

Les suppositions historiques sont venues ensuite. Pour trouver le premier des Faust, que le magicien allemand aurait pu choisir comme senior, il faut remonter jusqu'aux premiers temps de l'empire romain, du moins si l'on en croit M. Paul Knauth<sup>1</sup>.

« Un siècle s'était écoulé, dit-il, depuis que Jésus-Christ était mort sur la croix pour l'humanité coupable. Sur le trône des Césars était assis Tibérius Claudius, un prince lettré, sans doute, mais crédule et superstitieux comme le peuple qu'il gouvernait. Un jour le bruit se répandit dans sa capitale qu'un homme venu des pays lointains de l'Orient et nommé Simon, avait obtenu de lui une audience. Personne n'avait pu savoir ce qu'il désirait obtenir de Tibérius Claudius. Mais ensuite on apprit, et l'on racontait qu'il vivait avec les fils de l'empereur et leur enseignait la magie. Ces fils d'empereur, élèves de Simon, s'appelaient Faustus et Faustinus.

« L'influence que le magicien exerça sur eux ne fut rien moins que salutaire, car c'était un charlatan qui vagabondait dans toutes les parties du monde, et partout trompait les gens. »

M. Paul Knauth n'indique pas la source à laquelle il a puisé ces renseignements. S'ils sont exacts, ces élèves de Simon-le-Magicien, bien qu'ils n'aient pas laissé grande trace dans l'histoire, auraient été dignes de servir de patrons à Faust. Il n'est pas probable, cependant, qu'il les eût en vue en s'intitulant Faustus junior. Il ne semble pas avoir songé davantage, nous ne dirons pas seulement aux deux saints Faustus qui vécurent l'un au <sup>v</sup>e siècle, l'autre au <sup>vi</sup>e, et avec lesquels il n'eut pas la moindre ressemblance, mais à Faustus l'hérétique. Ce dernier, surnommé Regensis ou Regiensis, mourut vers 490. D'abord abbé de Lérins, il se déclara le chef des semi-pélagiens lorsqu'il eut été promu à l'évêché de Riez. Mais il ne semble pas qu'on ait à lui reprocher autre chose que cette erreur de doctrine, car, après sa mort, les habitants de Riez le

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 120, Ss. 3-4.



regardèrent longtemps et l'honorèrent même comme un saint. Laissant de côté Faustus de Byzance, historien et évêque arménien du iv<sup>e</sup> siècle, qui fut un homme savant et charitable, et dont Faust ignorait sans doute jusqu'à l'existence, nous sommes obligé, pour trouver un Faust senior vraisemblable, d'arriver jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, à Jean Fust ou Faust, l'un des inventeurs de l'imprimerie. Encore ne l'est-il pas beaucoup. On a confondu les deux personnages, il est vrai, et la confusion fut favorisée par cette circonstance que, d'après des légendes dont la fausseté est aujourd'hui démontrée, Jean Fust avait été lui-même accusé de magie pour sa merveilleuse invention. Mais ces légendes ne semblent dater que du xvii<sup>e</sup> siècle. On n'en trouve pas traces au xvi<sup>e</sup>, et si Faust entendit parler de Fust, qui l'a précédé d'un siècle, ce ne fut assurément pas comme d'un magicien, mais comme d'un imprimeur. Il n'avait donc pas de raison de se placer sous son patronage. Encore moins pouvait-il choisir pour son senior, comme l'ont prétendu quelques auteurs, entr'autres Steglitz <sup>1</sup>, Faustus Socinus, le chef de l'hérésie socinienne. Il existe sans doute de grandes affinités entre les doctrines des deux personnages, mais le senior ne pouvait être Socinus, car il naquit à Sienne, en Italie, au mois de décembre 1539, un ou deux ans à peine avant la mort de Faust, et son oncle Lélie, qui fut le premier auteur de cette hérésie, ne naquit lui-même dans cette ville qu'en 1525, alors que Faust s'était déjà depuis dix-huit ans affublé de ce titre de *junior*. Si l'on avait pris la peine de comparer les dates, on ne fût pas tombé dans cette erreur.

M. Hermann Grimm, dans un mémoire publié par les *Preussische Jahrbücher* <sup>2</sup>, mémoire fort érudit et rempli de vues ingénieuses dont la singularité cependant étonne plus qu'elle ne persuade, a émis une hypothèse fort inattendue. L'auteur du livre populaire, dit-il, s'est proposé d'écrire l'histoire à sensation d'un magicien. Il a choisi pour son héros le Dr Georges Faust, qui avait acquis une certaine notoriété parmi les théologiens de l'époque, et afin d'accroître le nombre de ses prodiges, il lui a prêté tous ceux rapportés dans les livres de Tritheim et autres ouvrages semblables. Mais, chose à laquelle personne jusqu'à présent n'avait pris garde, il a modelé sa légende, au moins dans les lignes essentielles, sur les Confessions de saint Augustin. Le début est le même. Faust est comme saint Augustin, fils de bons et fervents chrétiens. Destiné par eux à l'état ecclésiastique, il renonce à l'étude de la théologie pour s'adonner à celle des mathé-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 121, S. 151.

<sup>2</sup> XLVII Bd. V<sup>r</sup> Heft., mai 1881.

matiques, de l'astronomie et de la magie. Il la poursuit jusqu'à ce qu'il ait fait la rencontre de Méphostophilès, rencontre décisive dans son existence. De même saint Augustin, malgré les efforts de sa mère pour le retenir dans la foi chrétienne, se laisse séduire par l'hérésie manichéenne. Il s'y attache avec une ardeur croissante, et le grand évènement de son existence à cette époque est son entrevue, si longtemps désirée, avec Faustus, l'évêque des Manichéens. Bien que dans les rapports qu'il eut avec cet hérésiarque, il eût éprouvé plus d'une désillusion, il ne tint pas compte des avis qu'un médecin, un vieillard qu'il ne nomme pas, lui donna pour l'empêcher de suivre cette fausse et pernicieuse doctrine. De même Faust refusa d'écouter le saint homme qui tenta de le convertir pendant son séjour à Wittemberg. La ressemblance entre les deux scènes, dit M. Hermann Grimm, est des plus manifeste. On trouve aussi çà et là, dans les explications théologiques que l'auteur du livre populaire met dans la bouche de Méphostophilès, des assertions tout à fait conformes à la doctrine du manichéisme. La fin seule est différente. Malgré l'ingéniosité de ces rapprochements, nous croyons que M. Hermann Grimm parviendra difficilement à faire accepter son hypothèse. Les analogies qu'il signale se rencontrent d'ailleurs, non dans la vie réelle de Faust, mais dans le livre populaire où sans doute elles ne furent pas introduites dans l'intention que M. Hermann Grimm suppose, car l'auteur de ce livre ne rappelle ni ne reproduit ce nom de Faustus Junior que Faust avait pris quatre-vingts ans avant la publication du récit légendaire dont il est le héros. Il n'est pas probable non plus que Faust ait eu jamais la pensée de se comparer à saint Augustin, ni de faire de l'évêque des Manichéens son *senior* ou *major*.

Une dernière hypothèse, beaucoup plus vraisemblable, bien qu'elle soit, comme toutes les autres, dénuée de preuves, est celle que M. Gustave Schwetschke a émise dans un judicieux article publié par le *Deutsches Museum*<sup>1</sup>. Vers l'année 1487, dit-il, un lettré italien, natif de Forlì et nommé Publius Faustus Andrelinus vint s'établir à Paris. A l'âge de 22 ans, il avait remporté la couronne de laurier à l'Académie romaine pour des vers amoureux d'une inspiration païenne très caractérisée. On ne dit pas le motif qui l'amena en France. Il s'y rendit probablement à la suite d'une des expéditions que les Français firent alors en Italie ; peut-être même y fut-il appelé par Charles VIII, car il y devint professeur à l'Université de Paris, où il enseigna la poésie, la rhétorique et la sphère. Il obtint de plus, sous les règnes de

<sup>1</sup> N° 44. — 11 octobre 1853.

Charles VIII et de Louis XII le titre de Poète du Roi, et la reine Anne lui accorda celui de Poète de la Reine. Il garda jusqu'à la fin de sa vie la faveur très grande qu'il avait su conquérir à la cour. Lorsqu'il lut devant Charles VIII son poème sur la conquête de Naples, il reçut comme récompense un sac d'argent si lourd qu'à peine put-il l'emporter sur ses épaules. Son talent de poète, et surtout la faveur royale le placèrent au premier rang des lettrés de son époque. Son crédit à la cour était si grand, qu'on tolérait ses mauvaises mœurs, publiquement affichées, et ses attaques, souvent très vives, contre les théologiens. Il avait été dans sa jeunesse et il était resté l'ami de ces académiciens romains de la Renaissance dont le chef était Pomponius Lætus. Comme la plupart d'entre eux, il était admirateur passionné de l'antiquité grecque et romaine, et il n'en imitait pas seulement les poètes, il en avait pris les mœurs et les idées, et s'était fait à demi païen. Des trois noms qu'il avait adoptés, Faustus était celui sous lequel il était le plus connu, et le seul dont il signait certaines de ses pièces. Il mourut en 1517, et comme il était à l'apogée de sa gloire au moment où le Faust allemand commença ses études et sa vie nomade, M. Gustave Schwetschke pense que ce dernier, attiré vers son homonyme italien plus encore par l'analogie des instincts et des goûts que par la ressemblance des noms, s'intitula Faustus Junior, afin d'indiquer qu'il le prenait pour modèle. Ce serait aussi pour le même motif qu'il se serait affublé du nom de Sabellicus <sup>1</sup>. En 1506 était mort un poète italien nommé Marcus Antonius Sabellicus qui, dans sa jeunesse, avait été, comme Andrelinus, l'élève de Pomponius Lætus. Sa facilité à faire des vers et sa vie nomade et débauchée lui avaient acquis une grande célébrité, surtout parmi les lettrés admirateurs de l'antiquité païenne et partisans des idées nouvelles. Mort d'une maladie honteuse, il était, à tous égards, digne d'être le patron de Faust, et l'explication de M. Gustave Schwetschke est d'autant plus vraisemblable qu'il existait à cette époque de nombreux et intimes rapports entre cette classe de lettrés italiens et les étudiants voyageurs de l'Allemagne. Or Faust, nous l'avons dit, fut, au moins dans sa jeunesse, un étudiant voyageur. Il acquit même, parmi ses pareils, une célébrité extraordinaire qui lui survécut assez longtemps.

<sup>1</sup> On a fait deux autres hypothèses sur l'origine de ce nom de Sabellicus. Toutes les deux sont peu vraisemblables. Les uns ont dit que Faust l'avait emprunté au poète latin Sabellus, qui écrivit sous les règnes de Domitien et de Nerva des ouvrages licencieux; les autres, qu'il avait voulu se rattacher par ce choix à l'hérésiarque Sabellicus, qui prêcha de fausses doctrines sur le Christ vers l'an 250.



Ces étudiants-voyageurs dont il est si souvent question dans les auteurs des <sup>xv</sup><sup>e</sup> et <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècles étaient un legs du moyen âge. Lorsque les universités se fondèrent dans les différents pays de l'Europe, elles ne donnèrent pas tout d'abord un enseignement assez complet pour qu'un jeune homme désireux de s'instruire pût acquérir dans une seule une teinture suffisante de toutes les sciences alors connues. Plus tard, lorsqu'elles se furent développées, quelques-unes excellèrent plus que les autres dans certaines branches de l'enseignement, de sorte que, pour puiser la science à ses sources les plus abondantes et les plus pures, on était obligé de suivre les cours d'universités différentes et situées souvent à d'énormes distances les unes des autres. Les étudiants prirent de bonne heure l'habitude de faire ainsi leur tour de France ou d'Allemagne, et même d'Europe, et cette coutume s'est en Allemagne conservée jusqu'à nos jours. Ces longs voyages étaient fort coûteux, surtout au moyen âge, et la plupart des étudiants, trop pauvres pour les exécuter à leurs frais, recouraient, pour les effectuer, à la charité publique. Ils s'en allaient de ville en ville, frappant à la porte des monastères dont l'hospitalité large et généreuse ne leur faisait jamais défaut, réduits souvent à demander le vivre et le couvert aux ouvriers des bourgs ou aux paysans des campagnes. Dans les villes, ils vivaient en donnant des leçons, ou bien en exerçant différents métiers, quelquefois en quêteant des aumônes de porte en porte. Ce genre d'existence exposait les étudiants à bien des dangers, et pour peu qu'ils fussent enclins au vice ou d'humeur vagabonde, il était rare qu'ils ne s'attardassent pas dans ces courses aventureuses bien au delà du temps nécessaire. Le besoin excusait à leurs yeux les moyens inavouables auxquels ils avaient souvent recours pour se procurer de l'argent. Ils fréquentaient les tournois, les foires, les assemblées de princes et de grands seigneurs où ils avaient chance de faire valoir leurs talents et de recueillir des largesses. La chronique de Limbourg rapporte, dit Stieglitz <sup>1</sup>, qu'à la diète de Francfort-sur-le-Main, en mars 1397, le nombre des princes, comtes, barons, chevaliers et écuyers présents pouvait être évalué à 5,182, et celui des étudiants-voyageurs, maîtres d'escrime, ménétriers, clairons et trompettes à 450. Parmi ces étudiants-voyageurs, plus d'un, sans nul doute, ne voyageait pas uniquement par amour de la science. Beaucoup, qui n'ouvraient jamais un livre, s'étaient fait un moyen d'existence de cette vie nomade et il s'était glissé dans leurs rangs bon nombre d'aventuriers de toutes sortes (astrologues, devins,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 121, S. 163. — D'après Hontheim, *Prode, Hist. Treverensis*, p. 1112, col. 1.

magiciens, découvreurs de trésors), qui cachaiient leurs industries mal famées sous le manteau moins suspect, et plus favorablement accueilli, de l'étudiant-voyageur.

On trouve çà et là, dans les auteurs du temps, des renseignements très curieux sur les habitudes de ces étudiants, et sur les procédés auxquels ils avaient recours pour extorquer de l'argent aux personnes simples et crédules. Bebel dit, dans ses *Facéties*<sup>1</sup> :

« Il y a des étudiants qui sont des fruits secs, et qui, ne voulant ni travailler ni étudier, vivent en vagabonds et en mendiants, et trompent la simplicité des paysans à l'aide de divers artifices et d'illusions et prestiges magiques. Ils disent ordinairement qu'ils sont allés au Venusberg et qu'ils y ont appris la magie... »

D'après une ancienne tradition, c'est au Venusberg (la montagne de Vénus) qu'il faut aller lorsqu'on veut se mettre à l'école du diable. Cette montagne est située en France, dit von Ziegler<sup>2</sup>, et s'il ne nomme pas la ville près de laquelle elle se trouve, c'est par prudence, afin de ne pas donner cette indication aux étudiants désireux de s'y rendre. D'autres auteurs la placent en Allemagne ou bien en Italie. Sur cette montagne se trouve la pierre qui rend invisible. Quiconque y pose le pied gauche disparaît soudain et se trouve transporté dans une salle où le diable est assis sur une chaire en face d'une assemblée d'auditeurs qu'il instruit dans sa science. Il enseigne la théologie, la jurisprudence et la médecine; mais il ne permet pas qu'on prenne des notes à ses cours, et, fait observer von Reichlin-Meldegg<sup>3</sup>, il a cela de commun avec quelques professeurs allemands, notamment avec Schilling.

Le *Liber vagatorum* (livre des vagabonds), qui parut après 1509, et qu'on attribue à Thomas Murner et à Sébastien Brant, est encore plus explicite sur le compte des étudiants-voyageurs, sans leur être plus favorable; on y lit<sup>4</sup> :

« Ce chapitre traite des vagabonds, c'est-à-dire des mendiants, des aventuriers qui portent un filet jaune et viennent de la montagne de Vénus; ils savent la magie, et sont appelés étudiants-touristes. Quand ils arrivent devant une maison, ils se mettent à dire : « Voici un étudiant-touriste, un maître ès-arts libéraux (maître dans l'art de tromper les paysans), qui sait conjurer le diable, garantir de la grêle, du tonnerre et autres accidents; » puis il prononce quelques paroles, fait deux ou trois croix et dit : « Quand ces paroles sont prononcées, personne ne peut être tué, personne ne tombe dans le malheur ici ni ailleurs, » et autres belles phrases; les paysans pren-

<sup>1</sup> Ed. argent., 1508.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 122. 1<sup>r</sup> Bd., S. 750.

<sup>3</sup> In *Das Kloster*, XI<sup>r</sup> Bd., S. 318, note, *Ind. Bibl.*, n° 34.

<sup>4</sup> Chap. VII de l'édit. Ristelhuber, Paris, Aubry, 1862.

ment cela au sérieux et sont fort aises de la visite de l'étudiant, car ils n'en ont jamais vu et ils lui disent : « Ceci, cela m'est arrivé ; si vous me venez en aide, je vous donnerai un florin ou deux ; » l'étudiant consent et trompe le paysan à plaisir...»

Les écoliers-voyageurs vendaient aussi de petites figurines de forme humaine (*homunculi*) ou Mandragores, qu'ils prétendaient avoir déterrées sous des gibets, jusqu'au prix respectable de 18 florins d'or, dit Martinus Crusius<sup>1</sup>. Ils portaient sur les épaules un filet qu'ils rabattaient sur la tête comme un bonnet. Ils vendaient des élixirs de longue vie, des pierres philosophales et conjuraient les esprits. Jean Paulli, dans son livre intitulé : *Schimpf und Ernst* (Plaisanteries et choses sérieuses), dit de son côté<sup>2</sup> :

« Des écoliers voyageurs erraient autrefois dans le pays : ils portaient un tricet jaune autour du cou ; c'étaient de grands fripons. »

Ils s'appelaient *scolastici, scholares, vagantes, volatici, erratici, écoliers et moines voyageurs*, parce que dans le nombre, surtout au début, il se trouvait quelques clercs.

Malgré les plaintes et les abus de toutes sortes auxquels cette coutume donnait lieu, elle semble avoir persisté jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et même jusqu'au commencement du xviii<sup>e</sup>. Godefroi Zamel, poète lauréat latin<sup>3</sup>, a publié en 1675 une dissertation sur les étudiants-voyageurs.

« Il prend le sujet de haut, dit M. Ristelhuber<sup>4</sup>, car après s'être demandé s'il faut laisser voyager les étudiants, il cite Isocrate, qui recommande à Démosthène de ne pas hésiter à faire un long trajet pour entendre de savants professeurs. En somme l'opuscule est un traité complet de la matière, une sorte de code, de manuel du parfait touriste étudiant, et il n'est pas dépourvu de cette aménité nécessaire dans les ouvrages qui menacent de tourner à la lourdeur et au pédantisme. »

Il paraît même qu'avec le temps, ces étudiants voyageurs s'étaient amendés, ou du moins qu'une répression sévère avait mis un terme à leurs friponneries les plus éhontées, car Jean Ulrich Mayer<sup>5</sup>, dans une thèse sur les *Ecoliers voyageurs* que tous les auteurs attribuent à tort à Jacques Thomasias, le professeur contre lequel il la soutenait, les défend énergiquement d'avoir jamais

<sup>1</sup> Annal. Suevic., pars. III, lib. XI, cap. XVIII, f<sup>o</sup> 653 und 654 ad annum 1344.

— In Das Kloster, XI<sup>e</sup> Bd., S. 319. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> 1519. Réimprimé à Marbourg, 1856, in-8<sup>o</sup>.

<sup>3</sup> Voy. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 118.

<sup>4</sup> Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 103, p. 28.

<sup>5</sup> Voy. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 124.

pratiqué la magie et autres arts défendus, et réfute avec soin tous les auteurs qui l'ont prétendu et ont voulu les confondre avec des misérables tels que Faust et Agrippa. Il reconnaît cependant qu'ils se faisaient passer pour magiciens, afin de vider plus facilement les poches des gens, et vivaient bien plus de ces mensonges que d'aumônes. Ils déposaient secrètement de la fiente de loup dans les étables, attribuaient ensuite à des conjurations magiques, l'inquiétude que manifestait le bétail, épouvanté par cette odeur, et se faisaient payer pour détruire le charme, qui disparaissait, en effet, dès qu'ils avaient enlevé ces excréments. Ils possédaient, disaient-ils encore, deux cordes magiques : la corde au froment et la corde au vin, et il leur suffisait de les déterrer pour faire tomber à rien le prix de ces deux récoltes. Ils prétendaient connaître aussi l'art de découvrir les trésors enfouis dans la terre, et après avoir reçu de l'argent pour les chercher, ils disparaissaient sans tenir leurs promesses. Ils appelaient entr'eux cette espèce de magie la *magia salutaris*, sans doute parce qu'elle les sauvait de la détresse dans laquelle ils étaient plongés.

Les historiens protestants ont, selon leur habitude, rendu le papisme responsable de ces abus. Jean Ulrich Mayer dit lui-même dans sa thèse sur les écoliers-voyageurs :

« On voit par ce qui vient d'être dit que toutes ces choses exhalent l'odeur de la papauté, sous le règne de laquelle Satan, l'antagoniste de Dieu, avait suscité, avec la permission de la Providence, une foule de vains épouvantails et de superstitions. Les étudiants voyageurs se faisaient bien venir à la faveur de ces ténèbres (*sub hac caligine grassabantur vagantes illi*)<sup>1</sup>. »

Il faut avouer que si la papauté a favorisé ces étudiants en répandant sur le monde les ténèbres épaisses dont parle Mayer, elle en a été bien mal récompensée. Ces vagabonds, qui avaient fini par former une sorte d'association tacite dont les membres s'entendaient parfaitement entr'eux et se prêtaient un mutuel secours, n'ont cessé de travailler contre le catholicisme. Ils ont été les propagateurs actifs de l'humanisme païen de la Renaissance au xv<sup>e</sup> siècle, et des idées du protestantisme au xvi<sup>e</sup>. Parmi ces nomades, il s'en trouvait bon nombre dont les études avaient été poussées fort loin, et que la paresse et la débauche, plus que la misère, avaient jetés sur les grands chemins. Ils comprirent très bien le mouvement de la Renaissance, lorsqu'il éclata, et, parmi ses tendances, ils adoptèrent par une pente naturelle celle qui s'accordait le mieux avec leurs goûts : la tendance païenne

<sup>1</sup> Von Reichlin. -- Meidegg. *In Das Kloster*, XI<sup>e</sup> Bd., Ss. 318-319. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

qui favorisait si visiblement le libertinage de l'esprit et des mœurs. Ils trouvèrent commode de ne rien croire, afin de n'avoir rien à respecter et l'esprit frondeur qu'ils portaient en toutes choses, les ironies et les critiques dont ils poursuivaient les croyances jusqu'alors les plus vénérées, ébranlèrent l'antique foi dans beaucoup d'esprits, et surtout parmi la jeunesse des universités, la noblesse et les classes moyennes. En même temps, ils démoralisaient le peuple, avec lequel ils se trouvaient en contact perpétuel, par le cynisme de leur parole et la contagion de leurs exemples.

Lorsque Luther se révolta contre l'Église, un certain nombre, parmi les plus prudents, refusèrent de le suivre, et se confinèrent avec Erasme et plusieurs humanistes célèbres dans une zone neutre en apparence, et cependant beaucoup plus voisine du protestantisme que de la foi catholique. Mais la plupart étaient mûrs pour sa doctrine, et déjà si bien émancipés qu'ils ne craignirent pas de s'en faire les propagateurs. Quelques-uns, comme Faust, avaient même poussé l'audace beaucoup plus loin. Rejetant toute croyance positive, ils doutaient de tout. Ils niaient même parfois les vérités les plus universellement acceptées. Déistes, sceptiques ou athées, ceux-là furent toutefois l'exception. Mais tous, plus ou moins, poursuivirent sous les drapeaux du protestantisme la guerre contre l'Église qu'ils avaient commencée sous ceux de l'humanisme. Leur vie nomade rendit cette guerre efficace et facile. En même temps qu'elle leur permettait de porter l'attaque sur tous les points de l'Allemagne à la fois, elle les dérobaît aux poursuites et les rendait le plus souvent insaisissables. Ulrich de Hutten<sup>1</sup> fut, par le talent et l'audace, la personnalité la plus haute de ces combattants, dont Faust demeure le type le plus éhonté et le plus abject. Bien qu'ils aient été les agents dévoués de la Réforme, ces combattants sortis des rangs des écoliers vagabonds étaient au fond beaucoup plus païens que chrétiens. L'humaniste, chez eux, l'emportait presque toujours sur le protestant, et leur haine contre le clergé était une haine d'écrivains et de savants, bien plus qu'une haine de sectaires. Ils attaquaient en lui des maîtres dont la domination leur pesait et des rivaux dont ils enviaient les bénéfices et les places.

La plupart avaient reçu de l'Italie le goût de l'antiquité classique et leurs tendances païennes. Un grand nombre, passant les monts dans leurs courses vagabondes ou bien à la suite des armées impériales, étaient allés les puiser à leur foyer même. Les

<sup>1</sup> Voir, sur sa vie et ses œuvres, la thèse si claire et si probante de M. G. Zeller : *Ulrich de Hutten, sa vie, ses mœurs, son époque, Histoire du temps de la Réforme*. Paris, Joubert, 1849, in-8°.

autres les tenaient, soit de ceux-là, soit d'étudiants italiens venus en Allemagne. Il existait alors, entre les universités de France, d'Angleterre et d'Italie un mouvement de va et vient, un échange d'élèves et d'idées d'une activité extrême. Les Italiens, plus lettrés, parvenus à un plus haut degré de civilisation, devaient forcément imposer leurs tendances à leurs voisins du Nord, et ce fut en effet ce qui se produisit. Or les Italiens, si profondément catholiques par certains côtés, étaient restés, sous d'autres, imprégnés des idées et des sentiments du paganisme. Ils n'avaient pu vivre impunément au milieu des ruines imposantes et des magnifiques chefs-d'œuvre du monde ancien. M. Émile Gebhart, dans ses *Origines de la Renaissance en Italie*<sup>1</sup>, a mis en relief, avec beaucoup de force et de vérité, les goûts et les sentiments païens qui survivaient alors dans cette contrée.

« Ce respect mêlé d'admiration et d'amour pour l'antiquité païenne n'est point, dit-il, le propre de quelques esprits cultivés tels que Dante, de quelques moines lettrés perdus au fond de leur cellule; c'est un sentiment populaire, une passion vivante. Il est resté du paganisme dans les âmes, et Rome dévastée, les temples envahis par les ronces, les statues mutilées des Dieux, le Forum et le Colisée hantés par les bêtes fauves, parlent encore mystérieusement au cœur du peuple. A la fin du <sup>vi</sup>e siècle, on lit solennellement Virgile au Forum de Trajan; les poètes viennent y déclamer leurs ouvrages et le sénat donne aux vainqueurs un tapis de drap d'or<sup>2</sup>. Ce sera longtemps une gloire de recevoir au Capitole le laurier poétique. Les Romains se réjouissent de voir Théodoric relever les monuments et sauver les statues de leur ville<sup>3</sup>. Un jour Grégoire le Grand, qui n'aimait point le paganisme, parlant à la foule, s'écria : « Rome, autrefois la maîtresse du monde, en quel état se trouve-t-elle aujourd'hui? Ou est le sénat? où est le peuple? Les édifices mêmes tombent et les murailles s'écroulent de toutes parts<sup>4</sup>. » Toutes sortes de légendes fleurissent dans la ville apostolique et les superstitions païennes envahissent la religion populaire. On croit aux Sibylles qui ont eu la révélation du Messie; on leur donnera bientôt, dans les églises, une place à côté des prophètes juifs. Les *Mirabilia urbis Romæ*<sup>5</sup> sont pleins de ces fables sorties des ruines de Rome. Les souvenirs de plus en plus indécis du paganisme ont pour les imaginations un charme étrange. Les légendes germaniques du fidèle Eckart et du Tannhäuser doivent être d'origine italienne; elles mettent en présence, dans Rome, le pape et l'amant de Vénus; la montagne de Vénus s'élève en Italie aussi bien qu'en Allemagne<sup>6</sup>. Au <sup>xii</sup>e siècle, un souffle tiède de

<sup>1</sup> Paris, Hachette, 1879, 1 v. in-16, pp. 123-126.

<sup>2</sup> Ozanam, Docum. inéd. pour servir à l'Histoire de l'Italie depuis le <sup>viii</sup>e siècle jusqu'au <sup>xii</sup>e, p. 6.

<sup>3</sup> Tiraboschi. Storia, t. III, lib. I, cap. 7.

<sup>4</sup> Dissoluta mœnia, eversas domos, ædificia longo senio lassata. Dialog. II, 15.

<sup>5</sup> Ap. Mabillon. — Comp. Graphia aurea urbis Romæ. — Ozanam, Docum. inéd.

<sup>6</sup> Grimm, Deutsche Mythol. 817, 888, 1230.

Renaissance toute païenne vivifie les poésies en langue latine des *Clerici vagantes*, ces cleres ou étudiants-voyageurs qui, partis d'Italie et particulièrement de Lombardie, portent dans toute l'Europe leur belle humeur, leur goût du plaisir et un sentiment très délicat de la beauté <sup>1</sup>. Ils se jouent de l'Eglise et chantent la messe du Dieu Bacchus :

Introibo ad altare Bacchi,  
Ad eum qui lætificat cor hominis <sup>2</sup>.

Ils profanent le texte de l'Evangile <sup>3</sup> et médisent de la cour pontificale <sup>4</sup>; ils croient, dit un contemporain, « plus à Juvénal qu'aux prophètes; ils lisent Horace au lieu de saint Marc; »

Magis credunt Juvenali  
Quam doctrinæ prophetali,  
Vel Christi scientiæ.  
Deum dicunt esse Bacchum,  
Et pro Marco legunt Flaccum,  
Pro Paulo Virgilium <sup>5</sup>.

Mais le chanteur vagabond qui a écrit la poésie :

Dum Dianæ vitrea sero lampas oritur <sup>6</sup>

avait reçu un rayon du génie antique; ces singuliers épicuriens font sentir, d'un côté, l'incrédulité railleuse de Pulci; de l'autre, ils rappellent la grâce des Muses profanes de l'Italie Virgilienne. »

Ces cyniques, qui recouvrent d'un vernis d'érudition et de poésie les hardiesses de leur parole et les désordres de leur vie, ont dû certainement exercer une grande influence sur les écoliers émancipés de l'Allemagne, surtout lorsque ces écoliers sortaient, naïfs encore, des bancs de l'Université pour embrasser la vie nomade. En même temps qu'ils les flattaient dans leurs désirs d'indépendance intellectuelle et morale, ils les dominaient par la supériorité de leur esprit et de leur science. Faust sans doute en rencontra plus d'un dans ses courses à travers l'Allemagne, et il est tout à fait vraisemblable de supposer, avec M. Gustave Schwetschke, qu'il se sera pris d'enthousiasme pour les maîtres les plus illustres de l'Académie Romaine de Pomponius Lætus, alors placés à la tête de ce mouvement et que, choisissant deux d'entre eux pour modèles, il se sera paré de leurs noms, afin de manifester publi-

<sup>1</sup> Giesebrecht. De litterar. stud. apud Italos primis mediæ ævi sæculis. Berol., 1845.

<sup>2</sup> Wright and Halliwell. Rel. antiq., t. 11, p. 108.

<sup>3</sup> Initium sancti Evangelii secundum Marcos argenti. Edel. du Ménil, Poésies antér. au XII<sup>e</sup> siècle, p. 407.

<sup>4</sup> Comp. la Satire de Pierre des Vignes : Vehementi nimium commotus dolore, ap. Du Ménil, Poésies popul. latines du moyen âge, p. 163.

<sup>5</sup> Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit, 1871, 232.

<sup>6</sup> Carmina Burana, Biblioth. des litterar. Vereins in Stuttgart, T. xvi.

quement son intention de les imiter et de les continuer. De là viendraient ces dénominations emphatiques de Georgius, Sabellicus, Faustus Junior, qui sentent le pédant naïf plus encore peut-être que le charlatan, et auxquelles Faust renonça dès qu'il eut acquis une notoriété suffisante, sans doute aussi lorsqu'il eut remplacé par des visées moins hautes, mais plus positives, les ambitions littéraires de sa jeunesse. Si l'explication n'est pas vraie, elle est au moins logiquement déduite de données certaines, et l'on peut s'y tenir jusqu'à ce que l'on en découvre une meilleure.

On ne s'est pas contenté de nier l'existence de Faust, puis de lui donner des ancêtres plus ou moins hypothétiques; on l'a aussi confondu pendant longtemps avec Fust ou Faust l'imprimeur. La confusion fut encore facilitée par cette circonstance que tous les deux ils s'appelaient Jean de leur nom de baptême. Le premier auteur chez lequel on la rencontre est le professeur de théologie Jean Conrad Dürr, le Durieux de F. V. Hugo<sup>1</sup> et de plusieurs autres écrivains. Il la commit dans une lettre écrite le 18 juillet 1676 à Georges Sigismond Führer et insérée cinquante ans plus tard dans les *Amenités littéraires*<sup>2</sup> de J. G. Schelhorn, lequel la tenait d'un professeur de théologie d'Altdorf, Georges Zeltner (1672-1738). Ce dernier partageait l'opinion de Dürr, car on lit dans ses *Vitæ Theologorum Altorfinorum*<sup>3</sup>:

« La vie du magicien Faust, cousue de tant de fables, est une fiction tirée de la vie de l'imprimeur Faust. »

(*Fausti magi vita, tot fabulis consuta, ficta est ex typographo Fausto*), et son frère Jean Conrad, pasteur à Altenhaum (1687-1720), doit avoir laissé un *Schediasma de Fausto præstigiatore ex Joanne Fausto typographo a quibusdam ficto*. (Ébauche de la vie de Jean Faust le magicien, personnage inventé par certains auteurs d'après Jean Faust l'imprimeur.) Dans cette lettre d'un pédantisme outré, dit Düntzer, Dürr prétend que la légende tout entière est une invention des moines, qui se sont élevés contre l'imprimeur Jean Faust, et ont voulu le faire passer pour un magicien à cause du grand dommage qu'il leur causait, son invention détruisant la profession de copiste dont ils avaient presque entièrement le monopole. Or, dit Düntzer, il n'existe pas la moindre trace de cette prétendue jalousie des moines contre les premiers imprimeurs. Ils auraient bien plutôt accueilli leur découverte avec

<sup>1</sup> Dans la Préface de sa traduction du *Faust* de Marlowe.

<sup>2</sup> *Amenitates litterariæ*, pp. 50-80. Voy. Düntzer. *In Das Kloster, Ind. Bibl.*, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., Ss. 2-5.

<sup>3</sup> P. 508.



reconnaissance si l'on en croit Aventinus, cité par Dürr lui-même, car il a écrit dans sa chronique à la date de 1447 :

« Si cet art n'avait pas été découvert, tous les vieux livres auraient été perdus; on ne voulait plus faire de copies dans les couvents et les cloîtres, où naguère on avait écrit tous ces livres et ouvert des écoles. »

« L'imprimerie, dit Philarète Chasles (*Etudes sur le Moyen-Age*), est née non pas en dépit de la religion chrétienne et catholique, mais dans son sein même et bercée par elle. Comme premiers monuments, comme atomes élémentaires de cette découverte, on trouve des légendes grossièrement sculptées, des reproductions de prières sur des blocs de bois, des fragments bibliques, des livres d'éducation rédigés par les moines. »

D'après M. Ristelhuber, Dürr aurait puisé la première idée de cette fausse identification dans la *Batavia* de Junius, écrite en 1572, et publiée après sa mort en 1588<sup>1</sup>. Après avoir attribué la découverte de l'imprimerie à Coster, Junius ajoute :

« Laurent (Coster) dut adjoindre des ouvriers à sa famille, qui ne suffisait plus pour l'aider dans ses opérations. Entre ces ouvriers, il y avait un certain Jean que je soupçonne n'être autre que Faust (nom de fâcheux augure), qui fut traître et fatal à son maître. Initié sous le sceau du serment à tous les secrets de l'imprimerie, lorsqu'il se croit assez habile dans la fonte des caractères, dans leur assemblage et dans les autres procédés du métier, ce Jean profite de la nuit de Noël, pendant que tout le monde est à l'église, pour dévaliser l'atelier de son patron et pour emporter les ustensiles typographiques. Il s'enfuit avec son butin à Amsterdam, de là il passe à Cologne, et il va s'établir ensuite à Mayence, comme en un lieu d'asile où il fonde un atelier d'imprimeur. Dans le courant de cette année 1442, il imprima avec les mêmes caractères dont Laurent s'était servi à Harlem, *Alexandri Galli Doctrinale*, grammaire alors en usage et *Petri Hispani Tractus*. »

Toute cette histoire est un pur roman. Jean Faust ou Fust, né vers 1395, était orfèvre à Mayence. Lorsque Gutenberg, l'inventeur de l'imprimerie, vint s'établir dans cette ville après avoir quitté Strasbourg, il lui fournit l'argent nécessaire à la continuation de ses essais. Puis, lorsque les résultats obtenus furent assez complets pour qu'on pût les exploiter, il assigna Gutenberg en justice et lui demanda la restitution de ses avances, qui s'élevaient à 2,000 florins, ou la remise du matériel de l'imprimerie. Gutenberg, ne pouvant s'acquitter, fut contraint de subir la dernière exigence, et Fust, avec l'aide d'un jeune et habile ouvrier de Gutenberg, Pierre Schäffer, imprima plusieurs ouvrages, entr'autres la Bible de Mayence, la première datée. Jean Walch<sup>2</sup>, à ce propos, rap-

<sup>1</sup> Dürr cite seulement Meteranus, *Hist. Belg.*, l. IV. Mais Meteranus suit Junius. Voy. Ristelhuber, *Ind. Bibl.*, n° 103, pp. 167-168.

<sup>2</sup> *Decas fabularum generis humani*, 1609, p. 181.

porte le fait suivant, qui lui aurait été conté, prétend-il, par un vieillard belge nommé Henri Schorus, lequel était venu s'établir à Strasbourg, où, de 1578 à 1588, il publia divers ouvrages.

« Fust apporta à Paris, dit-il, quelques exemplaires de sa Bible et les vendit d'abord soixante couronnes, au lieu de quatre ou cinq cents, que coûtaient auparavant les Bibles manuscrites sur parchemin. Les premiers acheteurs furent d'abord dans l'admiration, en voyant l'exacte ressemblance de tous ces volumes qui ne différaient pas d'un iôta et avaient partout le même nombre de lignes et de lettres, ce dont on ne pouvait se rendre compte alors; mais ensuite, ayant appris que Fust, pour se défaire plus vite de sa marchandise, avait cédé ses Bibles à cinquante, à quarante couronnes, et même à un prix beaucoup inférieur, ils les examinèrent de plus près et se convinrent que ces volumes avaient été exécutés par un procédé mécanique moins coûteux que la calligraphie. Alors, se considérant comme lésés, ils vinrent réclamer au vendeur, les uns la moitié, les autres les trois quarts et quelques-uns même les quatre cinquièmes du prix payé par eux. La chose alla si loin que Fust fut obligé de se sauver à Mayence d'abord, puis à Strasbourg, où il apprit son art à Mentelin <sup>1</sup>. »

Sur ce récit, nullement prouvé, et qui a même tous les caractères d'une fable, on a greffé plus tard l'histoire d'un procès en magie fait par les moines, histoire également apocryphe, car les registres du parlement n'en offrent pas la moindre trace. Ce sont là cependant les deux seuls faits que l'on puisse invoquer pour établir l'identité des deux personnages, et ce sont eux qui sans nul doute ont été la cause de l'erreur commise par Dürr et reproduite après lui, même de notre temps, par un grand nombre d'écrivains. L'introduction dont F. V. Hugo a fait précéder sa traduction du Faust de Marlowe repose tout entière sur cette confusion.

Tels sont les renseignements que les écrivains du xvi<sup>e</sup> siècle nous fournissent sur Faust. Malgré leurs lacunes, ces renseignements nous ont permis de donner une esquisse très nette de sa physionomie. L'étudiant-voyageur qui semble s'être pris au début d'un certain enthousiasme pour les humanistes, se laisse entraîner bientôt à imiter, non pas seulement les ouvrages, mais les mœurs des auteurs païens. S'étant fermé sans espoir de retour la compagnie des honnêtes gens par un acte qui le note d'infamie, il apparaît ensuite, pendant les premières années de la vie vagabonde à laquelle il est condamné, comme un des fauteurs du protestantisme. Mais il devient bientôt suspect aux chefs de la Réforme, qui l'avaient d'abord couvert de leur protection. Après avoir vaine-

<sup>1</sup> Ristelhuber, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 403, pp. 169-170.

ment essayé de le convertir, Luther et Mélanchton, repoussent définitivement cet allié dangereux qui les compromet par ses fanteries d'impiété, ses hâbleries de charlatan et ses honteuses pratiques de magicien. Alors abandonné de tous, poursuivi par la justice, dépouillé de son faux prestige, Faust, que le dernier témoignage recueilli sur son compte nous montre en prison, disparaît de la scène et finit bientôt de la façon la plus misérable.

Nous avons pu suivre aussi la légende dans les phases de sa formation, qui sont au nombre de trois.

Pendant la première, que l'on pourrait appeler la phase historique, les auteurs qui parlent de Faust notent des faits dont ils ont été les témoins oculaires, ou racontent les renseignements, la plupart authentiques, qu'ils ont recueillis sur son compte. Si l'erreur se glisse dans leurs récits, c'est une erreur involontaire d'historien trompé par de fausses ou d'incomplètes informations, et prenant à son insu le mensonge pour la vérité.

Dans la deuxième phase nous assistons, du vivant même de Faust, à la formation orale de la légende. Les hâbleries de ce fanfaron de vices et d'impiétés, ses tours de magicien, colportés de tous côtés par les personnes qui l'ont approché ou par les écoliers voyageurs qui, d'un bout à l'autre de l'Allemagne, les racontent en les embellissant, ont vivement excité la curiosité publique. Ainsi qu'il arrive toujours, l'imagination populaire s'est emparée de ces récits et les a transformés en légendes; elle prête même à ce magicien en vogue nombre d'aventures auparavant attribuées à ses prédécesseurs. Quelques-unes de ces légendes, qui circulent de tous côtés, sont alors recueillies. Des historiens ou des érudits publient les plus curieuses; mais ils les donnent sous la forme d'anecdotes plutôt que comme des informations vraies. Ils les présentent comme des spécimens des contes populaires qui circulent sur le compte de Faust.

Durant la troisième phase, la légende continue de passer de l'état oral à la forme écrite. On ne se borne plus à raconter les aventures arrivées à Faust; on les écrit, et ces récits partiels, ces rudiments de mémoires passent de main en main, accrus sans cesse par l'imagination ou la crédulité des gens. Avant que le livre populaire ne fût composé, dit Düntzer<sup>1</sup>, il circulait sans doute un grand nombre de relations manuscrites que son auteur a certainement utilisées en même temps que la tradition orale, et, nous le verrons bientôt, cette opinion si vraisemblable n'est pas une simple hypothèse. Elle repose sur un certain nombre de faits qui

<sup>1</sup> In *Das Kloster, Ind. Bibl.*, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 83.

tendent manifestement à l'établir. En même temps, la légende revêt définitivement sa forme protestante. Les premiers historiens qui parlent de Faust, tout en notant ses impiétés, l'avaient surtout signalé comme un magicien et comme un humaniste. Ils le montraient même protégé par les chefs du protestantisme dont il servait la cause d'une manière occulte, obscure tout au moins, mais cependant fort efficace. Avec Manlius, Jean Wier, Lercheimer, Widman et Philippe Camerarius, le point de vue change. Occupés avant tout de se dégager, ainsi que leur parti, de cette alliance compromettante, ces auteurs condamnent en Faust le sceptique et l'athée au moins autant que le magicien. Ils se placent surtout au point de vue religieux pour le flétrir. Ils le chassent de leur église parce qu'il a renié sa foi de chrétien pour se vendre à Satan. Cette condamnation devait avoir d'autant plus d'action sur leurs contemporains qu'ils la mettaient dans la bouche de Mélancton et de Luther. Elle fut acceptée dès lors comme un jugement officiel et définitif, que l'on n'eût pu contester sans faillir aux devoirs de l'orthodoxie. Les premiers auteurs du livre populaire la reproduisirent fidèlement, non sans la commenter, et leurs successeurs achevèrent de la préciser; ils l'aggravèrent encore en condamnant Faust, non plus seulement comme un athée et comme un magicien, mais comme un malheureux perverti par les erreurs du papisme dont les dangereuses séductions l'avaient fait tomber dans le gouffre de la magie.

Arrivée à ce degré, la légende est mûre en quelque sorte pour l'impression. Une partie des aventures de Faust sont écrites; les autres, circulant depuis des années à l'état de tradition orale, sont connues de tous et faciles à recueillir. La doctrine s'est faite en même temps. Les docteurs les plus autorisés du protestantisme ont discuté gravement l'histoire de Faust. Ils en ont déduit, selon les règles théologiques, les conséquences religieuses et morales. Ils en ont indiqué la signification et la portée. Pour réunir en un corps d'ouvrage tous ces éléments épars, il ne manque plus qu'un écrivain de bonne volonté, et cet écrivain ne tarde pas à se présenter. Il coordonne et publie chez Jean Spies, en 1587, la première version du récit légendaire, récit que nous allons maintenant étudier dans ses transformations successives.

---

## CHAPITRE III

### Le Livre populaire.

Peu de livres populaires ont eu autant d'éditions que l'Histoire de Faust. Il n'en est pas dont le succès ait été si général ni si persistant. Il a exercé sur toutes les littératures de l'Europe une influence à laquelle aucun autre ne saurait prétendre. Il a suscité, sans parler du drame de Gœthe, une quantité considérable d'œuvres d'une valeur réelle et d'un très grand intérêt, dont la série ne paraît pas près de se clore. Il a été l'objet d'études et de dissertations sans nombre, dont la collection forme une véritable bibliothèque, et les moindres questions soulevées par son examen ont été discutées avec autant de soin que s'il se fût agi de problèmes historiques. On s'en est même quelquefois exagéré l'importance, et les Allemands, entraînés par un amour-propre national tout naturel et fort excusable, lui ont accordé peut-être, dans leurs travaux, une prépondérance exagérée. Il reste cependant, malgré ces excès de zèle, un des sujets les plus intéressants de leur littérature et l'on ne connaîtrait qu'imparfaitement une des tendances les plus significatives imprimées à l'esprit moderne par le protestantisme, si l'on ne pénétrait le sens de cette légende et si l'on n'en faisait ressortir les principaux caractères.

Les éditions allemandes avaient si complètement disparu qu'on a longtemps ignoré la date précise de la première. On sait aujourd'hui que cette édition, dont il ne subsiste que cinq exemplaires connus, sur lesquels deux sont incomplets, fut publiée le 4 septembre 1587, à Francfort-sur-le-Mein, par l'imprimeur Jean Spies. La même année et l'année suivante, il en parut plusieurs éditions, traductions et remaniements, et elle répondait si bien à un désir depuis longtemps exprimé par le public qu'à partir de cette époque les réimpressions se succédèrent sans relâche. Plusieurs auteurs écrivirent même l'ouvrage à nouveau ou le remanièrent, afin d'en remplir les lacunes, d'en rectifier les erreurs

ou de le présenter sous une forme leur paraissant mieux appropriée au caractère de la légende.

En étudiant ces différentes métamorphoses du récit légendaire, il est facile de reconnaître qu'elles procèdent toutes de deux sources très distinctes, de sorte qu'il suffit, pour avoir une idée complète de ces transformations, d'étudier les deux formes originales, en y rattachant toutes celles qui en sont dérivées.

Ces deux formes sont : 1<sup>o</sup> la première édition publiée sans nom d'auteur par Jean Spies, en 1587, et 2<sup>o</sup> la véritable Histoire du Dr Faust, qu'un théologien protestant, Georges Rodolphe Widman, fit paraître en 1599 à Hambourg. En même temps qu'elles sont les types originaux des différents récits légendaires, elles en représentent les deux formes extrêmes, car Widman a développé, et surtout commenté sans mesure les événements rapportés dans le livre de Spies sous une forme sommaire et concise, et les auteurs qui l'ont suivi se sont occupés principalement d'élaguer les parties oiseuses de son œuvre et de la faire rentrer dans de plus justes limites.

Nous donnerons d'abord une traduction complète du premier livre populaire ; puis après l'avoir suivi dans ses différentes métamorphoses, nous essaierons d'en dégager les principaux caractères. Nous montrerons enfin par quels côtés Widman et les auteurs qui l'ont suivi se rapprochent de cette première forme du récit légendaire, et par quels autres ils s'en éloignent.

La première édition du livre populaire est intitulée :

« Histoire du Dr Jean Faust, le très renommé sorcier et magicien. De la manière dont il se vendit au diable pour un temps déterminé, des aventures extraordinaires qu'il a pendant ce temps vues, causées et éprouvées lui-même jusqu'au jour où il reçut enfin son salaire bien mérité.

« Extraite en majeure partie de ses propres écrits trouvés après sa mort, rédigée et publiée pour servir d'exemple horrible, de leçon effroyable et d'avis sincère à tous les hommes orgueilleux, curieux et impies.

« Jacobi IIII <sup>1</sup>. Soyez soumis à Dieu, résistez au diable, et le diable s'éloignera de vous.

« Cum gratia et Privilegio.

« Imprimé à Francfort-sur-le-Mein par Jean Spies (MDLXXXVII<sup>2</sup>). »

Il est dédié à l'honorable, très respectable et illustre Gaspard Kolln, greffier du prince électeur de Mayence, et à Jérôme Hoff, receveur général du comté de Kônigstein, deux amis d'enfance de Jean Spies qui leur offre ce livre, leur dit-il, non dans la croyance

<sup>1</sup> Epître de saint Jacques, ch. IV.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 100.

qu'ils ont eux-mêmes besoin de cet avertissement destiné à d'autres, car il les sait de bons et fervents chrétiens, grâce à Dieu, mais comme un témoignage de l'affection toute particulière et de l'amitié qui les unit tous les trois, et qui, née tant dans l'école d'Ursel que de nombreux rapports de voisinage, s'est conservée jusqu'à ce jour, et persistera, plaise à Dieu, jusqu'à la fin de leur vie sur la terre et après leur mort, dans l'éternelle patrie.

Au début de cette dédicace, Jean Spies explique les motifs qui l'ont déterminé à publier ce petit volume, et il donne sur la source où il l'a puisé des détails qui complètent ceux du titre.

« Depuis nombre d'années, dit-il, il existe en Allemagne une légende considérable et fort répandue sur les différentes aventures du Dr Jean Faust, le célèbre nécromancien et magicien, et de partout on envoie de nombreuses demandes de l'histoire du susdit Faust, faites dans les hôtelleries et les sociétés. Comme aussi on trouve çà et là, chez quelques historiens récents, des mentions de cet enchanteur ainsi que de son art satanique et de son effroyable fin, je me suis bien des fois étonné que personne n'eût encore recueilli et mis en ordre cette horrible histoire, et ne l'eût publiée pour l'édification de toute la chrétienté. Je n'ai pas cessé non plus de m'enquérir près des savants et de personnes d'esprit et de sens, si cette histoire n'avait pas été écrite par quelqu'un, et n'était pas toute prête pour l'impression, mais sans pouvoir obtenir de réponse certaine jusqu'au jour tout récent où un de mes bons amis de Spire me la communiqua et exprima le désir, en me l'envoyant, que je la rendisse publique par l'impression, et que je la présentasse comme un exemple effroyable de l'astuce de Satan, et du meurtre du corps et de l'âme, afin qu'elle serve d'avertissement à tous les chrétiens <sup>1</sup>. »

Ainsi, selon cette dédicace, Spies aurait reçu le manuscrit de la légende d'un de ses bons amis de Spire et, si l'on en croit le titre, ce manuscrit serait formé, en majeure partie, d'extraits de notes et de relations provenant de Faust lui-même.

Cet ami de Spies était un théologien protestant. Le ton du livre et les citations de textes sacrés dont il est parsemé le font au moins supposer. Dans la *Préface au Lecteur chrétien*, véritable sermon qui ne serait pas déplacé dans la chaire d'un temple, il insiste lui-même très fortement sur les fins d'éducation chrétienne qu'il se proposait en écrivant son livre. Il s'est tout particulièrement appesanti sur le danger de s'adonner à la magie. S'il est un

<sup>1</sup> Nous avons suivi, pour la traduction de la légende et pour les indications bibliographiques, la réimpression du livre populaire faite chez Max Niemeyer en 1878 : *Nendruckte deutscher Litteraturwerke des XVI und XVII Jahrhunderts*, nos 7-8. *Das Volksbuch von Doctor Faust*, abdruck der ersten aufgabe (1587). Halle a. S. Max Niemeyer, 1878, in-8°. Nous avons revu ensuite notre traduction sur le fac-simile de l'édition de Spies publié en 1884 par le Dr Wilhelm Scherer. *Voy. Ind. Bibl.*, no 175.

fait hors de doute, dit-il, c'est que la sorcellerie et la magie sont le plus grand et le plus horrible péché aux yeux de Dieu et du monde entier. Et après avoir cité plusieurs passages de la Bible à l'appui de son opinion, il discute longuement sur les dangers d'entrer en relation avec le diable et sur les ruses employées par le malin pour faire tomber l'homme dans ses pièges. Il montre par de nombreux exemples que tous ceux qui ont eu l'imprudence de nouer commerce avec lui, et de suivre ses conseils ont fini misérablement.

« Quiconque voudra lire les histoires, dit-il, y verra que, même dans les cas où la justice humaine n'a pas rempli son office contre les sorciers, le diable s'en est fait le bourreau. Zoroastre, que l'on croit être Misraïm, le fils de Cham, a été brûlé par le diable lui-même. Un autre magicien qui avait osé, pour satisfaire la curiosité d'un prince, représenter devant lui et faire revivre à ses yeux la ruine de Troie, fut enlevé vivant par le diable à travers les airs. — Johannes Franciscus Picus (Jean-François Pic). — Un comte de Mâcon reçut aussi le même salaire pour ses sorcelleries — Hugo Cluniaciensis (Hugues de Cluny). — Un autre sorcier de Salzbourg, qui voulait par ses conjurations amener tous les serpents du pays dans une fosse profonde, y fut lui-même attiré et tué par un grand et vieux serpent. Wierus, De Præstigiis Dæmonum (lib. 3, cap. 4) (Wier, Des Prestiges des Démons). En somme le diable paie ses serviteurs comme le bourreau son aide, et ceux qui le conjurent font rarement une bonne fin, ainsi qu'on peut le voir par l'exemple de Jean Faust, qui vit encore dans la mémoire des hommes...<sup>1</sup>. »

Afin de bien montrer à quel point ces pratiques de sorcellerie sont dangereuses et chargent d'une lourde responsabilité la conscience des chrétiens, il avoue même en terminant qu'un louable scrupule lui a fait élaguer du livre tout ce qui pouvait induire ses lecteurs en de pareilles tentations ou les scandaliser.

« Pour que personne, dit-il, ne soit incité par ces histoires à des curiosités et des imitations coupables, j'ai élagué et rejeté avec soin les formules de conjurations (*formæ conjurationum*), et tout ce qui, par ailleurs, s'y trouvait de mauvais, et je n'y ai laissé que ce qui pouvait servir à l'édification et à l'amendement de chacun. Puisses-tu, lecteur chrétien, tirer de ce livre tout le fruit possible, et t'en servir en vrai fidèle; j'en aurai prochainement achevé l'édition latine<sup>2</sup>. Là-dessus, adieu<sup>3</sup>. »

Le livre légendaire commence immédiatement après ces deux préfaces, qui suffisent d'ailleurs pour faire comprendre en quelles circonstances il a paru et les motifs qui déterminèrent l'auteur et

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 100, pp. 8 et 9.

<sup>2</sup> Cette édition latine n'a pas paru.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n° 100, S. 10.



l'imprimeur à le publier. Il est divisé en 68 chapitres, inégalement classés dans trois parties et une conclusion. La première partie contient 17 chapitres et raconte l'enfance et les études de Faust, son pacte avec le diable et ses premières questions à son Esprit sur les choses de l'autre monde, avec les réponses de l'Esprit. Dans les quinze chapitres de la deuxième, se trouvent la suite de ces questions et les premières aventures de Faust. Dans la troisième qui est la plus étendue (elle comprend 28 chapitres), l'auteur a placé la suite de ces aventures et spécialement les prodiges que Faust a effectués dans les cours de divers potentats à l'aide de sa nécromancie ; puis, dans la conclusion, il nous fait assister à l'existence de Faust pendant la dernière année de son pacte et à sa fin effroyable et lamentable. Ce livre populaire n'est donc point une compilation indigeste. Si son auteur n'a pas apporté une critique bien sévère dans le choix des éléments dont il l'a composé, il les a du moins méthodiquement ordonnés et classés. Il serait exagéré peut-être de dire avec M. Hermann Grimm qu'on y trouve le plan d'un drame en cinq actes. Mais il est évident que les événements sont disposés dans une gradation calculée de manière à faire impression sur l'esprit et très exactement conforme aux règles de l'art.



## HISTOIRE DU D<sup>r</sup> JEAN FAUST

---

### PREMIÈRE PARTIE

---

#### CHAPITRE PREMIER.

**Histoire du D<sup>r</sup> Jean Faust, le fameux magicien. — Sa naissance et ses études.**

Le D<sup>r</sup> Jean Faust était fils d'un paysan. Il naquit à Rod près de Weimar ; il avait à Wittemberg une nombreuse parenté, et son père et sa mère étaient de bons et pieux chrétiens. Il avait même un cousin établi à Wittemberg, qui était bourgeois de la ville et fort à son aise. Ce cousin l'éleva et le traita comme son propre enfant ; puis, n'ayant pas d'héritiers, il adopta le susdit Faust pour son fils et héritier, et lui fit fréquenter les

écoles afin qu'il étudiât la théologie. Mais Faust abandonna ce pieux dessein et transgressa les commandements de Dieu. Aussi ne devons-nous point blâmer ces parents et amis<sup>1</sup> qui ont eu sincèrement en vue, tout ce qu'il y a de bon et d'excellent, comme ont coutume de le faire tous les parents pieux et qui sont qualifiés pour cela, ni les mêler à cette histoire. Du reste, les parents de cet enfant impie n'ont point vécu jusqu'à son crime infâme et n'en n'ont pas été témoins. Puis il est certain que les parents du Dr Faust (comme chacun le sait à Wittemberg), se sont réjouis du plus profond de leur cœur que leur cousin l'adoptât pour son fils, et comme ensuite ils reconnaissaient l'excellence de son esprit et de sa mémoire, il résulte évidemment de là qu'ils ont montré pour lui une grande sollicitude, pareille à celle que Job, au chap. 1<sup>er</sup>, a déployée pour ses enfants, afin qu'ils ne commissent point de péché contre le Seigneur. En outre, il arrive souvent aussi que de pieux parents ont des enfants impies et dénaturés, comme on peut le voir par les exemples de Caïn, Genes. 4, de Ruben, Genes. 49, d'Absalon, 2 Reg. 15 et 18. Je suis entré dans ces détails parce que nombre d'entre vous ont reproché beaucoup de fautes et une conduite imprudente aux parents de Faust, que je crois pouvoir excuser pour ce motif, que de telles imaginations ne sont pas seulement injurieuses pour eux, mais supposent qu'ils l'ont eux-mêmes élevé, puisque vous avancez, entr'autres choses, qu'ils l'ont abandonné dans sa jeunesse à toute la légèreté de son esprit, et n'ont point soigneusement veillé à ce qu'il étudiât, ce qui est de nature à leur nuire. Item, que lorsque ses amis virent la vivacité de son esprit et s'aperçurent qu'il n'avait plus beaucoup de goût pour la théologie, et qu'il fut en outre connu, comme il l'a été en effet par le bruit et le cri public, qu'il s'adonnait à la magie, ils auraient dû à cette époque l'avertir et l'en dissuader. Mais tous ces reproches sont de vaines rêveries (*somnia*), car ils (les parents et amis de Faust) ne doivent pas être dépréciés à ce propos, parce qu'ils ne sont coupables de rien. Et maintenant, à mon sujet (*ad propositum*).

Comme le Dr Faust avait un esprit tout-à-fait docile et vif, et très bien doué pour l'étude, à laquelle il était fort enclin, il déploya ensuite tant de science dans son examen devant les Recteurs, qu'on lui fit subir l'examen des Maîtres avec 16 d'entr'eux, qu'il surpassa en talent dans l'audition et dans l'interrogatoire. Aussi, comme il fut constaté qu'il avait suffisamment étudié sa partie, il fut nommé Docteur en Théologie (*Doctor Theologiæ*). En outre il avait aussi une tête inconsidérée, folle et présomptueuse à ce point, qu'on l'a nommé de tout temps le Spéculateur; il s'est tourné vers la mauvaise compagnie; il a relégué pendant un temps la Sainte-Ecriture derrière la porte et sous le banc; il a mené une vie grossière et impie (ainsi que cette histoire le démontrera suffisamment par la suite). Mais il est vrai le proverbe qui dit : Ce qui veut aller au diable ne se laisse point retenir, ni arrêter<sup>2</sup>. De plus Faust rencontra des gens de sa sorte, qui étaient tout occupés de mots chaldéens, persans, arabes et grecs, de figures, de caractères, de conjurations et d'incantations, et de toutes les autres sortes d'évo-

<sup>1</sup> En marge on lit : Justification des parents du Dr Faust.

<sup>2</sup> En marge : Le Dr Faust s'adonne à la magie.

cations et d'opérations magiques, quel qu'en puisse être le nom. Et ces différentes choses étaient purement et simplement les arts Dardaniens (*Dardania artes*), la nécromancie (*necromantia*), les paroles magiques (*carmina*), la sorcellerie (*veneficum*), les prédictions (*vaticinia*), les charmes (*incantatio*), et autres livres, mots et termes semblables, de quelque nom qu'ils puissent être appelés. Tout cela plut fort au D<sup>r</sup> Faust; il y spéculait et étudiait nuit et jour. Aussi bientôt ne voulut-il plus souffrir qu'on l'appelât Théologien. Il devint un homme du monde (un laïque), prit le titre de Docteur en médecine, se fit astrologue et mathématicien, et par bonté d'âme pratiqua la médecine. Il soulagea d'abord beaucoup de personnes avec ses médicaments, à savoir avec des plantes, racines, eaux, breuvages, élixirs, ordonnances et clystères. En outre il fut, mais sans y gagner de réputation, un prédicateur très-versé dans la Sainte-Ecriture. Il connaissait parfaitement le précepte du Christ : Celui qui est instruit de la loi du Seigneur et qui n'y conforme point sa conduite, sera deux fois châtié. Item, personne ne peut servir deux maîtres (à la fois). Item, tu ne dois pas tenter le Seigneur ton Dieu. — Mais il jeta tout cela au vent, et fit bientôt franchir toutes les barrières à son âme. Aussi ne doit-on invoquer aucune excuse en sa faveur.

## CHAPITRE II

### Le D<sup>r</sup> Faust médecin. — Comment il a conjuré le diable.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, le fait du D<sup>r</sup> Faust consistait en ceci qu'il aimait trop ce qui ne doit pas être aimé, et le poursuivait nuit et jour. Il donnait à son esprit l'essor de l'aigle, et voulait sonder les causes de toutes choses dans le ciel et sur la terre, car sa curiosité, son dérèglement et son libertinage le stimulaient et l'excitaient à ce point, qu'il entreprit à un certain moment de mettre en œuvre et d'essayer quelques formules (*vocabula*), figures, caractères et conjurations magiques, afin de contraindre le diable à paraître devant lui <sup>1</sup>. Il se rendit donc, ainsi que quelques auteurs l'ont déjà raconté, dans une épaisse forêt qui est située près de Wittemberg et appelée la forêt de Spesser. Il l'a du reste lui-même avoué plus tard. Un soir, il traça dans cette forêt avec un bâton, en un carrefour où se croisaient quatre chemins, quelques cercles, et à côté deux autres qui étaient situés au-dessus, et de telle façon qu'ils entraient dans ces grands cercles. Il conjura ainsi le diable dans la nuit, entre neuf et dix heures. Le diable dut certainement alors rire sous cape, et lui tourner le dos, et se dire en lui-même : — Allons! je vais te glacer le cœur et le courage et te placer sur le petit tréteau des singes, afin que non seulement ton corps, mais aussi ton âme me vienne en partage, et quand tu seras précisément l'homme qu'il me faut, où je ne voudrai pas aller je t'enverrai comme mon messenger, ce qui eut lieu, et le diable berna merveilleusement Faust, et l'amena précisément à ce point. Mais lorsque le D<sup>r</sup> Faust le conjura, il fit mine de ne pas se rendre volontiers à l'appel et à l'assignation <sup>2</sup>; car alors

<sup>1</sup> *En marge* : Le D<sup>r</sup> Faust conjure le diable pour la première fois.

<sup>2</sup> Mot à mot : au terme et au rang (fixés).

il remplit la forêt d'un tumulte épouvantable, comme s'il voulait tout détruire, et les arbres en étaient courbés jusqu'à terre. Ensuite il lui donna l'apparence d'être pleine de diables qui se montraient dans l'intérieur et tout à l'entour du cercle du D<sup>r</sup> Faust, et l'on eût dit qu'elle était remplie de bruyants chariots; puis les diables se mirent à tourner en rond aux quatre coins de la forêt, comme des flèches et des éclairs. Après quoi un gros coup de mousquet retentit bientôt, puis il parut une clarté, et l'on entendit dans la forêt comme un concert donné par un grand nombre d'instruments excellents accompagnés de chants; puis des danses et des passes d'armes avec des lances et des épées lui succédèrent, si bien que Faust trouva le temps si long qu'il fut sur le point de s'enfuir du cercle. Mais à la fin il prit de nouveau une folle et impie résolution, demeura dans son état (*conditio*) précédent, et, Dieu veuille lui pardonner! se remit aussitôt, quoi qu'il pût en résulter, à conjurer le diable comme auparavant. Là dessus le diable se manifesta par les apparitions et cris suivants : il se montra sous la forme d'un griffon ou dragon qui planait et voltigeait au-dessus du cercle. Lorsque le D<sup>r</sup> Faust recourait à ses conjurations, l'animal faisait entendre des gémisséments plaintifs. Bientôt après il tomba d'une hauteur de trois à quatre toises une étoile de feu, qui se métamorphosa en un globe enflammé, ce dont le D<sup>r</sup> Faust fut extrêmement effrayé. Cependant il ne se dégoûta pas de son entreprise; il tenait pour une chose d'un très haut prix que le diable lui dût être soumis, ainsi qu'il le fit voir ensuite en se vantant dans une société que la tête la plus élevée de la terre lui était subordonnée et obéissante. Les étudiants lui ayant répondu qu'ils ne connaissaient pas de tête plus haute que celle de l'Empereur, du Pape ou d'un Roi, le D<sup>r</sup> Faust repartit : La tête qui m'est soumise<sup>1</sup> est plus élevée, et il le prouva au moyen de l'Épître de saint Paul aux Ephésiens, où le diable est appelé le prince de ce monde sur la terre et sous le ciel, etc. — Il conjura cette étoile une première, une deuxième et une troisième fois, et il jaillit un torrent de feu haut comme un homme, qui s'abaissa ensuite et l'on vit alors six petites lumières qui se mirent à sautiller, l'une s'élevant tandis que l'autre s'abaissait; puis le spectacle changea, et il se forma un homme tout de feu qui, pendant un quart d'heure, ne cessa de tourner autour du cercle. Bientôt après le démon et esprit revêtit l'apparence d'un moine gris, s'approcha de Faust pour lui parler, et lui demanda ce qu'il souhaitait. Faust ayant exprimé le désir que le lendemain à minuit, il se représentât à lui dans sa maison, le diable hésita un instant. Mais le D<sup>r</sup> Faust l'ayant conjuré, au nom de son maître, et sommé d'avoir à remplir son désir et de le réaliser, l'Esprit à la fin y consentit et l'accorda.

### CHAPITRE III

#### Suit la discussion du D<sup>r</sup> Faust avec le diable.

Le D<sup>r</sup> Faust, après être rentré le lendemain chez lui, fit venir l'Esprit dans sa chambre, lorsque ce dernier se présenta de nouveau pour apprendre quel était son désir. Et il y a lieu de s'étonner ici qu'un Esprit, lorsque Dieu

<sup>1</sup> En marge : Oh ! le pauvre service et obéissance !

retire sa main, puisse assaillir un homme avec un tel vacarme. Mais, comme dit le proverbe, de tels compagnons doivent à la fin voir le diable dans un endroit ou dans l'autre. Le Dr Faust recommença ses opérations magiques, conjura de nouveau l'Esprit<sup>1</sup> et lui proposa les quelques articles suivants :

I. Premièrement, l'Esprit devra lui être soumis et obéissant dans tout ce dont il le priera, et dans tout ce qu'il réclamera ou exigera de lui pendant toute sa vie et jusqu'à sa mort.

II. En outre, il ne lui cachera rien de ce qu'il voudra savoir de lui.

III. Et aussi, à toutes ses interrogations, il ne répondra rien qui ne soit vrai.

Mais l'Esprit refusa de prendre de tels engagements, et s'excusa, donnant pour motif qu'il n'avait pas un pouvoir suffisant, au moins jusqu'à ce qu'il l'eût obtenu de son maître et seigneur, qui avait toute autorité sur lui, et il dit : Cher Faust, il ne dépend pas de moi et il n'est pas en ma puissance, mais en celle du Dieu de l'Enfer, de remplir ton désir. Là-dessus Faust lui répondit : — Que dois-je entendre par là ? Est-ce que tu ne possèdes pas, pour le réaliser, une puissance assez grande ? — Non, répliqua l'Esprit. — Faust lui dit de nouveau : Cher ami, dis-m'en donc la cause ? — Il faut que tu saches, Faust, dit l'Esprit, qu'il existe parmi nous une hiérarchie et un gouvernement semblables à ceux de la terre<sup>2</sup>; que nous avons aussi nos maîtres et souverains et des serviteurs; que, par exemple, je fais partie de ces derniers, et que notre empire s'appelle Légion. Car, quoique Lucifer, l'ange tombé, ait été, par son orgueil et sa présomption, la propre cause de sa chute, il a cependant une légion, et beaucoup de diables lui ont organisé un régiment. Nous le nommons le prince de l'Orient, parce que sa souveraineté est située au Levant. Il y en a de semblables au Midi, au Septentrion et à l'Occident — et parce que Lucifer, l'ange déchu, a aussi sa souveraineté et principauté sous le ciel, nous devons nous métamorphoser, nous rendre chez les hommes et leur être soumis. Car, sans cela, l'homme, avec toute sa puissance et ses artifices, ne pourrait soumettre Lucifer à ses ordres, et le contraindre ensuite à lui députer un Esprit, comme je le suis vers toi. Il est vrai que nous n'avons jamais révélé à l'homme l'endroit précis où nous habitons, non plus que notre hiérarchie et notre gouvernement, qu'après sa mort et damnation. Mais il l'apprend alors et s'y trouve. Le Dr Faust, fort effrayé de cette réponse, dit : — Je ne me damnerai certes pas pour t'être agréable. L'Esprit répliqua :

Ne le veux-tu pas, alors il y n'a cependant aucune prière (qui puisse l'empêcher);

N'y a-t-il aucune prière (qui puisse l'empêcher), alors tu es obligé de venir avec moi;

Te tient-on, tu n'en sais rien ;

Es-tu cependant obligé de venir avec moi, toute prière est superflue ;

Ton cœur désespéré t'a perdu par sa faute (t'a conduit en se jouant à ta perte).

<sup>1</sup> *En marge* : Le Dr Faust conjure le diable pour la deuxième fois.

<sup>2</sup> *En marge* : Le gouvernement des diables.

Là-dessus le D<sup>r</sup> Faust dit : — Que S. Velt (Veltius) te donne la gravelle et la colique ; va-t-en d'ici. Comme l'Esprit voulut alors se retirer, Faust fut pris, à partir de ce moment, d'un autre accès d'irrésolution ; il l'adjura d'avoir à reparaitre dans la soirée au même endroit pour écouter ce qu'il aurait alors à lui proposer<sup>1</sup>. L'Esprit le lui promit et disparut de sa présence. On peut voir par là quels étaient le cœur et l'opinion (les sentiments et les idées) de ce Faust impie, puisque le diable lui chanta, comme on dit, la complainte du pauvre Judas, et lui montra comment il devait être dans l'enfer, et que cependant il persévéra dans son obstination.

#### CHAPITRE IV

##### **La deuxième discussion de Faust avec l'Esprit, qui est nommé Méphostophiles.**

Le soir, ou plutôt l'après-midi, entre trois et quatre heures, l'Esprit ailé apparut de nouveau à Faust, et consentit à lui être soumis et obéissant en toutes choses, parce que, dit-il, il avait reçu de son commandant la permission de le faire ; puis il ajouta : Je t'apporte une réponse ; il faut que de ton côté tu m'en donnes une. Mais auparavant je souhaite connaître au juste ce que tu désires, puisque tu m'as ordonné de t'apparaître en ce moment-ci. Alors le D<sup>r</sup> Faust lui fit une réponse, mais ambiguë et nuisible à son âme, car elle ne signifiait pas autre chose, sinon qu'il désirait être, non plus un homme, mais un diable incarné, ou un membre de la bande, et il exprima les souhaits suivants à son Esprit<sup>2</sup>.

Premièrement, qu'il pourrait avoir en lui et revêtir l'habileté, la forme et l'apparence d'un Esprit ;

Deuxièmement, que l'Esprit devrait faire tout ce qu'il désirerait et tout ce qu'il lui demanderait ;

Troisièmement, que l'Esprit lui serait soumis et obéissant, et se montrerait empressé comme un serviteur ;

Quatrièmement, que toutes les fois qu'il le ferait venir et l'appellerait, il viendrait chez lui se mettre à ses ordres ;

Cinquièmement, qu'il dirigerait invisible la maison de Faust, et de plus ne se laisserait voir de personne autre que de lui, à moins que ce ne fût le désir et le commandement de Faust ;

Enfin, que l'Esprit lui apparaîtrait aussi souvent qu'il le désirerait, et sous la forme qu'il lui assignerait.

L'Esprit répondit à Faust que, sur ces six articles, il lui serait tout à fait soumis et complaisant pourvu que, de son côté, il souscrivit à certains articles qu'il avait à lui proposer, et que, s'il le faisait, rien ne lui manquerait à l'avenir. Voici quels étaient les articles que l'Esprit lui proposa<sup>3</sup> :

Premièrement, Faust promettra et jurera d'appartenir désormais à l'Esprit ;

<sup>1</sup> *En marge* : Le D<sup>r</sup> Faust conjura le diable pour la troisième fois.

<sup>2</sup> *En marge* : Les souhaits exprimés par Faust à l'Esprit.

<sup>3</sup> *En marge* : Les souhaits exprimés par l'Esprit à Faust.

Deuxièmement, pour donner plus d'authenticité à son engagement, il l'attestera de son propre sang, dont il se servira pour écrire le pacte;

Troisièmement, il sera l'ennemi de tous les chrétiens;

Quatrièmement, il abjurera la foi chrétienne;

Cinquièmement, si quelque personne essayait de le convertir, il ne se laisserait pas séduire.

En revanche, l'Esprit exigeait que la durée du pacte fût limitée à quelques années, passé lesquelles il devait emporter Faust. Il promettait, si Faust souscrivait à ses conditions, de lui procurer aussitôt tout ce que son cœur pouvait désirer et convoiter, ajoutant qu'il constaterait bientôt qu'il avait la forme et toutes les qualités d'un Esprit. La convoitise et l'orgueil avaient rendu le D<sup>r</sup> Faust si téméraire que, bien qu'il eût réfléchi un instant, il ne voulut pas considérer la félicité éternelle de son âme, mais souscrivit à toutes les demandes de ce méchant Esprit, et promit de les observer fidèlement. Il pensait que le diable ne serait pas si noir qu'on le représente, ni l'enfer aussi chaud qu'on l'affirme, etc.

## CHAPITRE V

### Le troisième entretien du D<sup>r</sup> Faust avec l'Esprit sur son pacte.

Après que le D<sup>r</sup> Faust eut fait cette promesse, il manda l'Esprit, le lendemain matin, de bonne heure. Il lui ordonna de se présenter, toutes les fois qu'il l'évoquerait, sous la forme et le costume d'un moine franciscain et d'arriver toujours muni d'une clochette, et d'en sonner auparavant quelques coups, afin qu'il pût connaître au bruit quand il viendrait. Il demanda ensuite à l'Esprit quel était son nom, et l'Esprit lui répondit : *Méphostophilès*. Juste à ce moment, cet homme impie se détacha de son Créateur et de son Dieu qui l'avait mis au monde; qui plus est, il devint un membre de la troupe du fatal démon, et cette chute n'a pas été causée par autre chose que par son orgueilleuse arrogance, son désespoir, sa présomption et sa témérité, comme le fut celle des Géants dont les poètes racontent qu'ils entassèrent montagne sur montagne, et voulurent faire la guerre à Dieu, que dis-je! comme le fut celle du mauvais ange, qui désobéit à Dieu et fut chassé par lui pour son orgueil et son arrogance. Ainsi celui qui veut s'élever haut, fait aussi (quand il tombe) une chute profonde.

Après cela le D<sup>r</sup> Faust dressa, pour ce méchant Esprit, par une grande présomption et témérité, son instrument, reconnaissance, lettre originale et engagement<sup>1</sup>. C'était une œuvre horrible et abominable, et cette obligation fut, après sa fin misérable, trouvée dans sa maison. J'ai voulu la faire connaître pour qu'elle serve d'avertissement et d'exemple à tous les pieux chrétiens, afin qu'ils ne s'abandonnent pas au diable et ne puissent nuire à leur corps et à leur âme, ainsi que le D<sup>r</sup> Faust a fait, peu de temps après cela, à son pauvre Famulus et serviteur, en le débauchant à l'aide de cette œuvre diabolique. Lorsque ces deux parties se furent engagées l'une envers l'autre, le D<sup>r</sup> Faust prit un couteau pointu, se piqua une veine de la

<sup>1</sup> En marge : Le D<sup>r</sup> Faust s'engage envers le diable.

main gauche, et l'on dit même, et avec vérité, qu'il vit alors, gravés dans sa main, en caractères de sang, ces mots : *O homo, fuge!* c'est-à-dire, ô homme, fuis cet esprit et suis le droit chemin, etc.

## CHAPITRE VI

### Le Dr Faust recueille son sang dans un creuset, le place sur des charbons allumés et écrit ce qui suit :

« Moi, Jean Faust, Dr, je reconnais de ma propre main publiquement, pour la confirmation du fait, et en vertu de cet écrit, qu'après que j'eus entrepris de spéculer sur les éléments, et qu'avec l'aide des dons qui m'ont été départis d'en haut, et gracieusement communiqués, je n'eus pu trouver les talents nécessaires en mon intelligence ni davantage les recevoir des hommes, je me suis subordonné à l'Esprit qui m'a été présentement envoyé, lequel se nomme Méphostophilès et est un des serviteurs du Prince infernal de l'Orient, et j'ai choisi, pour m'apprendre et m'enseigner ces choses, le même Esprit qui s'engage en outre envers moi à m'être en tout soumis et obéissant. En revanche, je lui promets de mon côté, et je prends l'engagement qu'après un laps de temps de vingt-quatre années écoulées et parfaites, et partant de la date de cette lettre, il pourra disposer de moi, me gouverner, régir, conduire et commander à sa guise et façon, et selon son bon plaisir en toute ma personne : corps, âme, chair, sang et biens, et cela pour son éternité<sup>1</sup>. En outre, je renie tous ceux qui vivent en ce monde, toute la troupe céleste et tous les hommes, et je veux qu'il en soit ainsi. Pour rendre cet acte d'une authenticité certaine, et le certifier avec plus de force, je l'ai écrit et signé de ma propre main, et je l'ai noué, scellé, et attesté avec mon propre sang, ici imprimé, ayant la parfaite possession de mes sens, de ma tête, de mon intelligence et de ma volonté, etc.

Le soussigné (*Subscriptio*).

Jean Faust, l'homme habile en la science des éléments et le Docteur en théologie. »

## CHAPITRE VII.

### Contre l'endurcissement du Dr Faust, ces vers et rimes sont tout-à-fait convenables.

Celui qui met son plaisir dans l'orgueil et l'arrogance,  
Et y cherche sa joie et son contentement,

Et en tout imite le diable,

Celui-là attire sur lui-même les verges du châtement,  
Et perd à la fois son âme, son corps et ses biens.

Item :

Celui qui considère seulement les choses temporelles,

Et n'a aucun souci de l'éternité,

Se livre au diable jour et nuit.

Qu'il prenne, celui-là, bien garde à son âme.

<sup>1</sup> En marge : O Seigneur Dieu, protégez-nous!



Item :

Celui qui se laisse brûler volontairement par le feu,  
Ou qui se jette à l'eau,  
N'a que ce qu'il mérite, quand même il ne peut pas se sauver.

## CHAPITRE VIII.

(*Sans titre*).

Dans le troisième entretien, l'Esprit et Famulus de Faust lui apparut d'un air tout-à-fait joyeux et sous les attitudes et les mines suivantes : Il allait et venait dans la maison sous la forme d'un homme de feu dont le corps lançait des jets et des rayons enflammés. Ensuite on entendit des cris semblables à un chant de moines, sans que l'on sût quelle sorte de chant c'était. Cette jonglerie plaisait fort au D<sup>r</sup> Faust, et il ne voulut point en hâter le terme avant d'avoir vu ce qu'il en sortirait à la fin, et quelle en serait l'issue. Bientôt après, il se produisit un tel cliquetis de lances, d'épées et d'autres armes, qu'il lui sembla qu'on voulait prendre la maison d'assaut. Puis l'on entendit un bruit de chasse produit par des chasseurs et leur meute. Les chiens poursuivirent et relancèrent un cerf jusque dans la chambre de Faust, où il fut abattu par les chiens.

Il apparut ensuite dans la chambre du D<sup>r</sup> Faust un lion et un dragon qui engagèrent une lutte acharnée. Le lion, bien qu'il se défendit vaillamment, fut cependant vaincu et dévoré par le dragon. Le Famulus du D<sup>r</sup> Faust dit qu'il avait vu quelque chose ressemblant à un serpent ayant le ventre jaune, blanc et tacheté, les ailes et la partie supérieure du corps noires, et la moitié de la queue enroulée comme la coquille d'un limaçon et que la chambre en était remplie, etc.

Après on vit entrer un beau paon et une petite femme qui jouaient ensemble et ne firent que passer. Ils furent suivis d'un taureau furieux qui s'élança dans la chambre et sur le D<sup>r</sup> Faust, au grand effroi de ce dernier. Mais comme il allait l'assaillir, il s'abattit à ses pieds et disparut. Il vint ensuite un gros vieux singe qui tendit la main à Faust, sauta sur lui, et sortit de la pièce après l'avoir caressé. La chambre fut ensuite remplie par un brouillard si épais que Faust ne pouvait plus rien voir. Mais aussitôt que ce brouillard fut dissipé, il trouva devant lui deux sacs remplis l'un d'or et l'autre d'argent. Finalement des sons harmonieux s'élevèrent de grandes orgues, puis de petites orgues, puis des harpes, des luths, des violons, des hautbois, des flûtes, des trompettes, des fifres et bon nombre d'instruments (accompagnés chacun de quatre voix) formèrent un concert si délicieux, que Faust s'imaginait être dans le ciel, bien qu'il fût tout simplement chez le diable. Ce spectacle dura une grande heure, si bien que le D<sup>r</sup> Faust fut de la sorte rendu si opiniâtre dans son dessein, qu'il se dit qu'il n'avait pas eu encore une seule fois à s'en repentir. Il est à remarquer ici comment le diable donna un concert si agréable afin que Faust ne pût être détourné de son dessein, mais que bien plutôt il le réalisât joyeusement et se dit : « Jusqu'à présent, je n'ai jamais rien vu de mal ni d'abominable en tout cela ; j'y ai bien plutôt goûté du plaisir et de la joie. » Après cela l'Esprit Méphostophilès vint trouver Faust dans sa chambre, sous la forme et figure d'un

moine, et Faust lui dit : Tu as merveilleusement débuté, et ces tours et métamorphoses m'ont causé beaucoup de plaisir. Si tu continues de la sorte, tu t'acquitteras tout-à-fait bien de ta charge. Oh! cela n'est rien, repartit Méphostophilès, et je te servirai bien autrement encore ; je te ferai voir des effets et des changements plus grands et plus difficiles, et du reste tout ce que tu me demanderas, pourvu seulement que tu consentes à me remettre ta promesse et l'engagement que tu viens d'écrire. Alors Faust lui remit l'obligation et lui dit : Maintenant tu as ma lettre. Méphostophilès saisit le pacte, et il exigea en outre de Faust qu'il en prit une copie, ce que fit ce docteur impie.

## CHAPITRE IX

### **Du service de l'Esprit envers le D<sup>r</sup> Faust.**

Lorsque Faust eut commis cet abominable péché de se vendre au méchant Esprit par un pacte signé de son sang, il n'est pas douteux qu'il n'ait été aussi abandonné de Dieu et de toute l'armée céleste. Il s'est conduit en cela, non comme un véritable et pieux père de famille, mais comme le diable, ainsi que Notre Seigneur Jésus-Christ le dit en parlant de ce dernier, qui possède véritablement une habitation et un tabernacle, quand il habite dans un homme. Le diable s'est insinué chez lui ; il y a habité, et comme le dit justement aussi le proverbe, le D<sup>r</sup> Faust l'a invité à devenir son hôte.

Le D<sup>r</sup> Faust occupait la maison de son pieux cousin, qui la lui avait léguée par testament ; il y avait journellement auprès de lui, comme Famulus<sup>1</sup>, un jeune écolier, hardi fripon nommé Christophe Wagner, qui trouva ce jeu tout-à-fait de son goût, et comme son maître le berça aussi de l'espoir qu'il ferait de lui un homme habile et de la plus haute science, et que la jeunesse est, de son naturel, plus portée vers le mal que vers le bien, il se laissa séduire également. De cette façon, le D<sup>r</sup> Faust n'avait, ainsi qu'il a été dit plus haut, personne autre dans sa maison que son Famulus et son méchant Esprit Méphostophilès qui se montrait toujours à lui sous la forme d'un moine, et qu'il évoquait dans son cabinet, en prenant chaque fois le soin de le fermer.

Le D<sup>r</sup> Faust avait des vivres et des provisions en abondance<sup>2</sup>. Lorsqu'il voulait avoir du bon vin, son Esprit allait lui en chercher dans la cave qu'il lui indiquait et Faust a lui-même donné à entendre une fois qu'il a de la sorte causé beaucoup de dégâts dans les caves de son souverain le Prince Electeur, du Duc de Bavière et de l'Evêque de Salzbourg. Il se procurait aussi tous les jours des aliments cuits, car il connaissait un prestige magique grâce auquel il lui suffisait d'ouvrir sa fenêtre et de prononcer le nom d'un oiseau qu'il désirait, pour que cet oiseau parût et se précipitât chez lui. Son esprit lui apportait tout préparés, par des moyens semblables et de toutes les Seigneuries environnantes, des cours des princes ou comtes, les mets les plus délicatement apprêtés, et sa table était servie prin-

<sup>1</sup> *En marge* : Le Famulus du D<sup>r</sup> Faust.

<sup>2</sup> *En marge* : Le diable approvisionne le D<sup>r</sup> Faust.

cièrement. Il était toujours, ainsi que son *Famulus*, magnifiquement vêtu, et ces vêtements, son Esprit devait les lui acheter, ou aller, la nuit, les dérober à Nuremberg, à Augsbourg ou à Francfort, dans les boutiques où les marchands n'ont pas l'habitude de se tenir à pareilles heures. Les corroyeurs et les cordonniers étaient obligés aussi d'endurer les mêmes dommages.

En somme, c'étaient là des choses volées et d'emprunt, et une façon de pourvoir sa maison et sa table tout-à-fait vile et même impie. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ appelle-t-il, par la bouche de saint Jean, le diable un voleur et un meurtrier, et il l'est aussi.

Le diable avait de plus promis à Faust de lui donner 25 couronnes chaque semaine, ce qui faisait 1,300 couronnes par an. C'était là son revenu.

## CHAPITRE X

### Le Dr Faust veut se marier.

Le Dr Faust menait ainsi nuit et jour une vie épicurienne, et croyait qu'il n'existe ni Dieu, ni enfer, ni diable, et que le corps et l'âme doivent périr ensemble. Il était tourmenté nuit et jour de désirs amoureux qui lui inspiraient la pensée de prendre femme et de se marier légitimement. Aussi demanda-t-il à son Esprit, ennemi du mariage parce qu'il est d'établissement et d'institution divine, s'il ne pourrait pas en contracter un. Le méchant Esprit lui demanda ce qu'il voulait faire de lui-même. Item, s'il ne songeait plus à sa promesse et ne voulait plus la tenir. Ayant pris l'engagement de devenir l'ennemi de Dieu et du genre humain<sup>1</sup>, tu ne peux plus jamais songer à prendre femme (ajouta-t-il), car tu ne peux servir à la fois deux maîtres tels que Dieu et le Diable. Puis le mariage est une œuvre du Très-Haut, à laquelle nous sommes absolument opposés, car pour ce qui est de l'adultère et de l'impureté, c'est pour nous tous un grand profit. Aussi tu peux compter, Faust, que si tu te liais par les promesses du mariage, nous te déchirerions certainement en petits morceaux. Cher Faust, prends bien garde toi-même à tous les troubles, aux contradictions, aux colères et aux divisions qu'engendre l'état de mariage. Le Dr Faust songea plus d'une fois à l'impossibilité dans laquelle se trouvent les cœurs impies de faire quoi que ce soit d'utile et de bon, car le diable les conduit et les dirige. Enfin il évoqua son moine, après avoir réfléchi que, comme c'est par ailleurs la coutume des religieux et des nonnes, non seulement de ne pas se marier, mais bien plutôt de déconseiller le mariage, son moine, pour ce motif, l'en dissuadait constamment. Le Dr Faust lui dit alors : « Je veux me marier et tout de suite, il en résultera ce qu'on voudra. » Au moment où il manifesta cette intention, un tourbillon de vent s'engouffra dans la maison, comme s'il voulait tout renverser; toutes les portes furent arrachées de leurs gonds, et son logis fut en même temps rempli d'une telle chaleur, qu'on l'eût cru sur le point d'être réduit en cendres. Le Dr Faust détala et descendit précipitamment l'escalier. Mais il fut saisi par un homme qui le rejeta dans la pièce, de telle façon qu'il

<sup>1</sup> En marge : Le diable dégoûte le Dr Faust du mariage.

ne pouvait plus mouvoir ni pieds ni mains. Il y fut entouré de flammes qui tourbillonnaient autour de lui comme si elles voulaient le dévorer. Il appela à grands cris son Esprit à son secours, promettant de vivre absolument selon son désir, son conseil et sa volonté. Alors le diable lui apparut en personne, mais sous une forme si terrible et si épouvantable qu'il n'en put soutenir la vue, et lui répondant, il lui demanda : Maintenant dis-moi dans quel sentiment tu es ? Le D<sup>r</sup> Faust lui répondit brièvement qu'il n'avait point exécuté sa promesse, comme il s'y était engagé envers lui, et que, n'en ayant point calculé si long, il le priait de lui pardonner et de lui faire grâce. Satan lui répondit d'un ton bref : « Eh bien ! désormais il faut y persévérer ; il le faut, te dis-je, » et il disparut.

Après cela l'Esprit Méphostophilès<sup>1</sup> vint trouver Faust, et lui dit : « Si tu veux persévérer dans ta promesse, je contenterai ton désir d'une autre manière et de telle sorte que tu n'auras plus rien à souhaiter pendant tout le reste de ta vie. Voici ce que je ferai. Puisque tu ne peux rester chaste, j'amènerai à n'importe quel instant du jour et de la nuit, dans ton lit, les femmes que tu auras découvertes dans cette ville ou ailleurs, et que tu m'exprimeras le désir d'avoir, pour commettre avec elles le péché d'impureté, et elles habiteront avec toi sous leur forme et leurs traits naturels. »

La proposition plut si fort au D<sup>r</sup> Faust, que le cœur lui en battait de joie, et se repentant de son premier dessein, il se lança dans une vie si lascive et si débauchée, que nuit et jour il aspirait à posséder de belles femmes, et que, s'il avait commis aujourd'hui le péché d'impureté avec l'aide du diable, le lendemain sa fantaisie se portait sur une autre femme.

## CHAPITRE XI

### Question du D<sup>r</sup> Faust à son Esprit Méphostophilès.

Quelque temps après que le D<sup>r</sup> Faust se fut plongé, comme il a été dit plus haut, dans ce péché honteux et abominable d'impureté avec le diable, son Esprit lui remit un gros livre, rempli de toutes sortes d'enchantements et de nécromancie, pour le distraire dans l'intervalle de ses débauches sataniques. On a trouvé plus tard ces arts Dardaniens (*Dardaniæ artes*), chez son famulus Christophe Wagner. Bientôt piqué par la curiosité, il évoqua son Esprit Méphostophilès, avec lequel il voulait avoir une conversation, et il lui dit : Mon serviteur, quelle sorte d'Esprit es-tu ? Apprends-lé moi. Méphostophilès lui répondit : « Mon maître Faust, je suis un Esprit, et un Esprit ailé, et je règne sous le ciel. — Quelle a été, reprit Faust, la cause de la chute de ton maître Lucifer ? » L'Esprit lui répondit : « Maître, comme mon seigneur Lucifer a été un bel ange créé par Dieu, une créature destinée à l'éternelle félicité, voici ce que je sais de lui : On nomme ces anges Hiérarchies (*Hierarchiæ*), et ces Hiérarchies sont au nombre de trois : Les Séraphins, les Chérubins et les Anges du trône. Les premiers sont les princes des Anges et sont préposés à leur juridiction ; les deuxièmes conservent et gouvernent ou protègent les hommes ; les troisièmes qui résistent à la

<sup>1</sup> *En marge* : Amours diaboliques.

<sup>2</sup> *En marge* : De la chute de Lucifer.

puissance de nos démons et lui mettent un frein, sont aussi nommés les Anges de la Domination et de la Force. On les appelle encore les Anges des grandes merveilles, les messagers des grandes choses et les Esprits gardiens des hommes. Lucifer était un de ces beaux archanges. Il s'appelait Raphaël. Les deux autres étaient Gabriel et Michel. Et tu as maintenant reçu brièvement ma réponse, »

## CHAPITRE XII

### Une discussion sur l'Enfer et son gouffre.

Le D<sup>r</sup> Faust se mit à rêver de l'Enfer, comme on dit ordinairement, et il demanda à son méchant Esprit quelle en était la substance, la situation et l'origine, et comment il avait été créé. L'Esprit donna cette réponse : « Au moment même où eut lieu la chute de mon Seigneur, l'Enfer se trouva soudain créé et prêt à le recevoir. C'est un lieu de ténèbres, où Lucifer est lié de chaînes, et aussi étroitement serré et retenu que si on l'y gardait pour le conduire devant un tribunal. On n'y trouve pas autre chose que de la brume, du feu, du soufre, de la poix et autres puantes substances. Ainsi nous ne pouvons savoir, nous autres diables, en quelle forme ni de quelle manière l'Enfer a été créé, et nous ignorons aussi comment Dieu l'a creusé et construit, car il est sans fin et sans fonds. Et tel est brièvement mon rapport. »

## CHAPITRE XIII

### Une autre question de Faust sur le gouvernement des diables et ses principautés.

L'Esprit dut aussi renseigner Faust sur le séjour, le gouvernement et la puissance des diables. L'Esprit répondit : Mon maître Faust, l'Enfer, avec son district, est notre habitation et notre séjour à tous. Il renferme en soi un espace aussi grand que la totalité du monde qui s'étend au dessus de l'Enfer et au-dessus du globe jusqu'aux limites inférieures du ciel. Il se divise en dix gouvernements et royaumes qui sont nos plus hautes souverainetés, et dont les plus puissantes sont les six gouvernements. Ce sont :

1. Lacus Mortis. (Le Lac de la Mort.)
2. Stagnum ignis. (L'Étang de Feu.)
3. Terra tenebrosa. (La Terre Ténébreuse.)
4. Tartarus. (Le Tartare.)
5. Terra oblivionis. (La Terre d'Oubli.)
6. Gehenna. (La Géhenne.)
7. Herebus. (L'Érèbe.)
8. Barathrum. (L'Abîme.)
9. Styx. (Le Styx.)
10. Acheron. (L'Achéron.)

<sup>1</sup> D'après la Mythologie grecque, le Phlégéon était un des fleuves des Enfers. Il entourait le Tartare, roulait des torrents de flammes (d'où son nom, φλέγω, être enflammé, ardent), et se jetait dans l'Achéron. (N. D. T.)

Dans lequel, nommé Phlégéon, gouvernent les diables <sup>1</sup>. Ces quatre gouvernements placés au-dessous d'eux (au-dessous des six gouvernements proprement dits), sont des gouvernements (royaux ou royaumes), comme (ceux de) Lucifer en Orient, Béalzébut dans le Septentrion, Bélial au Midi et Astarott en Occident, et ce régime subsistera jusqu'au jugement de Dieu. Tu sais maintenant ce qu'est notre gouvernement. »

## CHAPITRE XIV

### Une question sur la forme et figure qu'avaient les anges déchus.

Le D<sup>r</sup> Faust ayant résolu de nouveau d'avoir une conversation avec son Esprit, lui commanda de lui dire de quelle forme son Seigneur était orné dans le ciel, lorsqu'il l'habitait. Son Esprit lui demanda cette fois un délai de trois jours, et le troisième il lui fit cette réponse : Mon Seigneur Lucifer, qui maintenant porte ce nom parce qu'il a été chassé de la claire lumière du Ciel, était auparavant un ange de Dieu et un chérubin, et il a vu dans le Ciel toutes les œuvres et les créatures de Dieu. Il y était revêtu de tant de gloire, de beauté, de pompe, d'autorité, de dignité et d'un si haut poste, qu'il surpassait toutes les autres créatures de Dieu, l'or et les pierres précieuses elles-mêmes. Il avait été paré par Dieu d'une telle splendeur qu'elle faisait pâlir l'éclat du soleil et les étoiles. Aussitôt que Dieu l'eut créé, il le plaça sur la montagne céleste et lui donna le gouvernement d'une principauté, de sorte qu'il était accompli et parfait dans toutes ses voies. Mais dès qu'il laissa la présomption et l'orgueil croître en lui, et qu'il voulut dominer sur l'Orient, il fut arraché par Dieu des demeures célestes et renversé de son siège sur une pierre de feu qui ne s'éteindra jamais, et dont les flammes renaîtront sans cesse, lui qui était orné des couronnes de toutes les pompes célestes ! Et parce qu'il s'était révolté sciemment et avec témérité contre Dieu, Dieu s'est assis sur son siège de juge et l'a aussitôt condamné au feu de l'Enfer, et désormais il en est la proie pour l'éternité, et il ne saurait plus y échapper.

Le D<sup>r</sup> Faust, après avoir été renseigné par l'Esprit sur toutes ces choses, en déduisit, après les avoir méditées, bien des sortes d'opinions et d'idées, Puis il quitta silencieusement l'Esprit, se retira dans sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à pleurer et à soupirer amèrement, et à se désoler dans son cœur <sup>1</sup>. Réfléchissant au récit de l'Esprit, il considérait combien le diable, cet ange déchus, avait été magnifiquement doué par le Seigneur, et comment, s'il n'eût pas été si mutin et si arrogant contre son Dieu, il aurait eu pour l'éternité une nature et une habitation célestes, tandis que maintenant il est à jamais rejeté de Dieu, et il disait : O malheur à moi ! Malheur à jamais ! Le même sort m'est réservé, car je suis comme lui une créature de Dieu, et les ardeurs de ma chair et de mon sang m'ont précipité corps et âme dans la damnation éternelle. Elles m'ont excité de telle sorte, au moyen de ma raison et de mes sens, que je me suis, moi, la créature de Dieu, éloigné de lui, et que je me suis laissé persuader par le diable de me livrer

<sup>1</sup> *En marge* : Le D<sup>r</sup> Faust est pris de repentir.

et de me vendre à lui corps et âme. Aussi n'ai-je plus de grâce à espérer, et serai-je comme Lucifer, rejeté dans la damnation et dans le malheur éternel. Ah! malheur, malheur à jamais! Pourquoi suis-je mon propre accusateur? Ah! plutôt au Ciel que je ne fusse jamais né! Ainsi se lamentait le D<sup>r</sup> Faust. Mais il ne pouvait ranimer en lui ni la foi, ni l'espoir qu'en faisant pénitence il pourrait recouvrer la grâce de Dieu. S'il se fût dit : Puisque le Diable me présente maintenant les choses sous une telle apparence que je dois voir ce qui est dans le Ciel, eh bien! je vais me convertir et supplier Dieu de me faire grâce et de me pardonner, car ne plus faire (mal) est déjà une grande expiation; et que, se réfugiant alors dans l'Église au milieu de l'assemblée des chrétiens, il eût observé la sainte doctrine, et résisté de la sorte au diable, quoiqu'il eût dû lui abandonner son corps, il aurait à tout le moins sauvé son âme. Mais il était dans toutes ses opinions et dans toutes ses intentions hésitant et dénué de foi et d'espérance.

#### CHAPITRE XV

##### **Le D<sup>r</sup> Faust dispute ensuite avec son Esprit Mephostophilès sur la puissance du diable.**

Le D<sup>r</sup> Faust, après que sa tristesse se fut un peu dissipée, interrogea son Esprit Mephostophilès sur le gouvernement, les conseillers, la puissance, les entreprises, les tentations et la tyrannie du diable, et sur la manière dont il avait disposé tout cela à l'origine. L'Esprit lui répondit à ce propos : Toutes ces disputes et questions sur lesquelles je dois t'éclairer, te plongent, mon maître Faust, un peu trop dans la tristesse et la mélancolie. Il ne faut donc plus, pour ce motif, m'exprimer de pareils désirs, car ils ont trait à nos secrets. Quoique je ne puisse dévoiler ces derniers, tu sauras cependant qu'aussitôt que l'Ange eut été chassé et déchu, il devint l'ennemi de Dieu et de tous les hommes, et eut l'audace, dans laquelle il persiste, d'exercer toutes sortes de tyrannies contre ces derniers, et tous les jours encore on peut voir, et manifestement, que l'un tombe mort, un autre est pendu, noyé ou se frappe de sa propre main; un troisième est poignardé, tombe dans le désespoir et autres choses semblables. On en eut du reste encore la preuve, lorsque Dieu, en créant le premier homme, en eût fait un être accompli. Le diable lui envia ces dons, s'attaqua à lui et fit tomber ainsi Adam et Eve avec toute leur postérité dans le péché et dans la disgrâce de Dieu. Ce sont là, mon cher Faust, les attaques et la tyrannie de Satan. Il agit de même avec Caïn, et fut cause en outre que le peuple d'Israël adora des Dieux étrangers, leur offrit des sacrifices, et commit le péché d'impureté avec des femmes païennes. C'est aussi un de nos Esprits qui s'empara de Saül, lui troubla la raison, et le rendit si furieux qu'il se tua lui-même. De même un autre, nommé Asmodée, a tué sept hommes tandis qu'ils étaient plongés dans l'impureté. De même encore l'Esprit Thagon amena la perte de 30,000 hommes et fut cause qu'ils furent massacrés, et que l'arche d'alliance fut prise. De même Bélial gonfla d'orgueil le cœur de David et lui fit entreprendre le dénombrement de son peuple, ce qui entraîna la mort de 60,000 personnes. De

même un de nos Esprits troubla l'intelligence du roi Salomon au point de lui faire adorer des idoles. Et il y a ainsi une quantité innombrable de nos Esprits, qui viennent à bout des hommes, et les incitent et les induisent au péché. Nous nous répartissons de la sorte dans le monde entier, nous recourons à toutes sortes de ruses et de fourberies, nous détournons les gens de la vraie croyance, et nous les incitons au péché; nous nous fortifions du mieux que nous pouvons; nous sommes tous contre Jésus; nous poursuivons ses partisans jusque dans la mort. Nous nous emparons des cœurs des rois et des princes de la terre pour leur imposer la haine de la doctrine et des sectateurs de Jésus. Tu peux, mon maître Faust, le conjecturer d'après toi-même. Le Dr Faust lui dit : Tu t'es donc ainsi rendu maître de moi ? Dis-moi la vérité, je préfère la connaître. — L'Esprit répondit : Certes, pourquoi pas ? Aussitôt que nous eûmes découvert les pensées que tu agitais dans ton cœur et vu que pour réussir dans ton entreprise et ton œuvre, tu ne pouvais t'aider et te servir de personne autre que du diable, sache que nous rendîmes tes pensées et tes recherches plus hardies encore et plus téméraires, et si passionnées aussi, que tu n'avais plus de repos ni jour ni nuit, et que toutes tes pensées et tous tes efforts tendaient à découvrir le moyen de nous évoquer à l'aide de ta magie. En outre, lorsque tu nous conjuras, nous te rendîmes effronté et téméraire au point d'aimer mieux laisser le diable te conduire au but que de renoncer à ton entreprise. Puis nous endurcîmes encore davantage ton cœur jusqu'à ce que nous y eussions implanté une résolution si forte que tu ne pusses plus te désister de ton dessein (de savoir) comment tu pourrais obtenir un Esprit. Finalement nous t'amènâmes à te donner à nous corps et âme. Tu peux, mon maître Faust, inférer tout cela d'après toi-même. — Tu ne dis que trop vrai, répartit le Dr Faust; maintenant je ne saurais plus jamais me dégager; je me suis moi-même pris à ce piège. Si j'avais eu des pensées pieuses et que je me fusse, à l'aide de la prière, attaché à Dieu, et que je n'eusse pas non plus laissé le diable s'enraciner si fortement en moi, je n'aurais pas fait tomber mon corps et mon âme dans un si grand mal. Hélas ! qu'ai-je fait ? — Tu peux le voir toi-même, répondit l'Esprit. Alors le Dr Faust le quitta tout attristé.

## CHAPITRE XVI

**Une discussion sur l'Enfer nommé Géhenne. — Comment il a été créé et formé, et aussi des peines qu'on y souffre.**

Le Dr Faust était bien sans cesse obsédé dans son cœur par le repentir et par cette réflexion, qu'il s'était pourtant placée devant les yeux, qu'il avait renoncé à la béatitude de son âme et avait promis de la livrer au diable pour des biens périssables, mais son repentir était semblable au repentir et aux regrets de Caïn et de Judas. Il y avait bien du regret dans son cœur, mais il désespérait de la grâce de Dieu, et il regardait comme une chose impossible qu'il pût recouvrer de nouveau la faveur divine. Il était en cela semblable à Caïn, qui désespérait de même, trouvant que ses crimes étaient trop grands pour qu'ils pussent lui être pardonnés, semblable aussi à Judas, etc. Tel était encore l'état du Dr Faust : il levait bien les yeux vers le



ciel, mais il ne pouvait rien apercevoir. Il rêvait, comme on a coutume de dire, du Diable ou de l'Enfer, c'est-à-dire qu'il pensait à ce qu'il avait fait, et croyait toujours qu'en disputant souvent et longuement avec l'Esprit, en le questionnant et en conversant avec lui, il en arriverait à ce point de pouvoir s'améliorer, se repentir et faire pénitence. Mais c'était en vain, car le diable le tenait dans une trop étroite dépendance. Ensuite le D<sup>r</sup> Faust entreprit de nouveau d'avoir une conversation et un colloque avec l'Esprit (car il avait de nouveau rêvé de l'Enfer). Il lui demanda à cet effet ce qu'était l'Enfer ; deuxièmement, comment l'Enfer avait été fait et créé ; troisièmement, quelles plaintes et lamentations y poussaient les damnés ; et en quatrième et dernier lieu, si les damnés pouvaient recouvrer la grâce de Dieu et être rachetés de l'Enfer. L'Esprit ne répondit à aucune de ces questions et dit : « Mon Maître Faust, voudrais-tu bien t'abstenir de tes questions et disputes sur l'Enfer et son action, ce qu'il vaudrait mieux que tu fasses de toi-même ? Et quand même tu parviendrais à monter jusqu'au ciel, je pourrais ensuite t'en précipiter dans l'Enfer, car tu m'appartiens et tu as ta place dans cette écurie. Ainsi donc, mon cher Faust, ajourne toutes tes questions sur l'Enfer. A leur place, adresse m'en sur autre chose, car, tu peux m'en croire, ce que je t'en apprendrais te plongerait tellement dans le repentir, le mécontentement, le doute et l'affliction, que tu voudrais ensuite t'être abstenu de me questionner. Aussi je te conseille de nouveau, pour ce motif, de t'en abstenir. Le D<sup>r</sup> Faust dit : Je veux le savoir, sinon je renonce à la vie, il faut que tu me l'apprennes. — Eh bien ! dit l'Esprit, je vais te le dire, cela ne me causera pas grande peine<sup>1</sup>. Tu me demandes ce qu'est l'Enfer ? L'Enfer a diverses figures et significations, car parfois on l'appelle un lieu où l'on est altéré et où l'on a soif, l'homme n'y pouvant obtenir ni rafraîchissement, ni soulagement. On dit aussi avec raison que l'Enfer est nommé une vallée, qui est située non loin de Jérusalem. L'Enfer à la même largeur et profondeur que cette vallée, de sorte qu'il est situé loin à l'encontre de Jérusalem, c'est-à-dire du trône de ce ciel où sont et résident les habitants de la Jérusalem céleste, et que les damnés doivent habiter toujours dans le désert de cette vallée, et ne peuvent atteindre à la hauteur de la ville de Jérusalem. On dit encore que l'Enfer est un endroit si étendu, que les damnés, bien qu'ils soient obligés d'y habiter, n'y peuvent apercevoir aucune borne. On l'appelle encore la lumière brûlante parce que tout ce qui vient y aboutir doit s'enflammer et brûler comme une pierre dans un four chauffé au rouge, laquelle, bien que le feu la rende incandescente, ne se consume point cependant ni ne se détruit, mais en devient plus dure. Ainsi les âmes de ces damnés brûleront toujours, et le feu cependant ne pourra les consumer, et leur fera seulement éprouver une peine plus vive. Pareillement, on nomme encore l'Enfer une peine éternelle, n'ayant ni commencement ni fin, et sans espérance ; une tour ténébreuse où l'on ne peut pas plus voir la splendeur de Dieu que la lumière, le soleil ou la lune. Si seulement il y régnait une clarté ou lueur pareille à nos nuits épaisses et sombres, on y conserverait encore l'espoir de la lumière. L'Enfer possède aussi un gouffre nommé Chasma, pareil à un sol

<sup>1</sup> *En marge* : Ce qu'est l'Enfer.

agité par un tremblement de terre ; lorsqu'il s'ébranle, il s'y produit des abîmes d'une telle profondeur, qu'ils sont insondables ; alors le sol tremble et se fend, et si l'on cherche à pénétrer les profondeurs de ces abîmes, il semble que des vents s'y déchaînent. L'Enfer est encore tel, qu'il possède une issue de dimensions symétriques, maintenant large, puis étroite, puis large de nouveau, et ainsi de suite. L'Enfer est encore nommé *Petra*, un rocher, et il est en effet, sous certains rapports, conformé comme un *Saxum* (Rocher), *Scopulus* (Ecueil), *Rupes* (Montagne) et *Cautes* (Roche), et il est tel en effet. Puis l'Enfer est équilibré de telle sorte, qu'il n'a, comme un rocher, ni terres, ni pierres autour de lui. Mais Dieu, de même qu'il a fixé le ciel, a donné à l'Enfer des assises tout-à-fait dures, pointues et escarpées, semblables à un pic élevé. Ce dernier porte aussi le nom de *Carcer* (prison), parce que le damné doit être éternellement prisonnier, et aussi celui de *Damnatio* (Damnation), parce que les âmes y sont comme condamnées à une éternelle prison et maudites. Car la sentence est prononcée comme à un tribunal public contre les malfaiteurs et les coupables. On l'appelle aussi *Pernicies* et *Exitium* (La Ruine et la Destruction), parce que les âmes y souffrent de semblables maux, qui se prolongeront pendant l'éternité ; et encore *Confutatio* (la Confusion), *Damnatio* (la Damnation), *Condemnatio* (la Condamnation) et autres noms semblables ; une réprobation des âmes parce que l'homme se jette lui-même dans ce gouffre et abîme, comme quelqu'un qui, après avoir gravi un rocher ou une éminence, regarde en bas dans la vallée, et est pris de vertige. Mais l'homme qui est désespéré ne s'y rend pas pour examiner le pays ; cependant, plus il monte haut, poussé par le désir de se précipiter en bas, plus il doit tomber bas. C'est aussi une particularité dans les âmes damnées, qui sont jetées dans l'Enfer, que si l'une d'entr'elles a plus péché que l'autre, elle doit tomber à des profondeurs proportionnellement plus considérables. Enfin l'Enfer a été créé de telle sorte, qu'il est impossible de raisonner dessus et de comprendre comment Dieu a ainsi déchargé sa colère sur un tel lieu, qui est une création et une résidence pour les damnés. De là vient qu'il a beaucoup de noms, comme un séjour de honte, un gouffre, une vengeance, un abîme et le plus profond des Enfers, car les âmes des damnés ne doivent pas seulement être plongées dans la douleur et les lamentations du feu éternel, mais aussi être remplies d'ignominie, de railleries et de mépris contre Dieu et ses saints, parce qu'elles doivent demeurer dans ce gouffre et cet abîme. L'Enfer est encore un gouffre tel qu'il est insatiable et convoite toujours de plus en plus les âmes qui ne sont pas damnées, afin qu'elles puissent être débauchées et condamnées. Telle est l'idée que tu dois t'en faire, Docteur Faust, puisque tu t'es obstiné à l'avoir. Et remarques bien que l'Enfer est la lueur de la mort, l'ardeur du feu, les ténèbres de la terre, un oubli de tous les biens, des fins humaines, qui jamais ne fut dans les intentions de Dieu. Il s'y trouve des tortures et des lamentations, un feu qui ne s'éteindra pas de toute l'éternité. Il est la demeure de tous les dragons, vermines et serpents infernaux, le séjour des démons chassés du ciel ; on y respire une puanteur d'eaux infectes, de soufre, de poix et de tous les métaux en ignition. Telle est ma réponse à tes deux premières questions.

Troisièmement, tu m'as évoqué et tu attends de moi que je te raconte quelles

sont et quelles seront les souffrances et les lamentations des damnés dans l'Enfer. Il faudra peut-être, mon maître Faust, que sur ce point tu consultes l'Écriture, car ce sont choses qui me sont cachées. Mais de même que l'Enfer est lamentable dans son aspect et dans toute sa manière d'être, de même aussi on y rencontre une souffrance et un martyre intolérables. Aussi puis-je t'en donner un aperçu. Les damnés y seront exposés à tous les maux que je viens de te décrire dans tous leurs détails; car, ainsi que je te l'avais promis, je ne t'ai rien dit que de vrai. L'Enfer, les désirs des femmes et la terre sont trois choses insatiables. Il n'y aura donc dans ce lieu ni fin ni cesse, et par suite les damnés trembleront d'épouvante et se lamenteront sur leurs péchés et leur méchanceté, ainsi que sur l'horreur maudite et infernale de la puanteur, de leur esclavage, de leur impuissance, des cris et des gémissements. Là, on fait appel à Dieu en gémissant et avec des tremblements, des grincements de dents, des aboiements, des clameurs et des cris, au milieu des afflictions et des tribulations, et avec des hurlements et des larmes. Car n'ont-ils pas lieu de crier malheur, de trembler et de grincer des dents, puisque toutes les créatures de Dieu seront contre eux, et qu'une honte éternelle sera leur partage, tandis que les Saints participeront à la joie et aux honneurs célestes? Il y aura d'ailleurs des douleurs et des épouvantes bien plus grandes les unes que les autres, et pour ce motif que, les péchés étant d'une inégale gravité, les châtimens le sont aussi. Les damnés souffriront encore d'un froid intolérable, d'une chaleur inextinguible, d'une obscurité et de puanteurs insupportables, de flagellations éternelles, de la vue des démons, de la désespérance de tous les biens. Et ils gémiront en versant des larmes, en grinçant des dents, en ayant le nez tourmenté de puanteurs horribles, en poussant des cris, en ayant les oreilles terrifiées et les pieds et les mains agités de tremblements convulsifs. Ils éprouveront de si horribles douleurs qu'ils se mangeront la langue. Ils souhaiteront la mort et la demanderont, mais en vain, car la mort les fuira, et leur peine et leur martyre deviendront de jour en jour plus atroces et plus lourds. Telle est ma réponse à ta troisième question, mon maître Faust; elle concorde avec les deux premières.

En quatrième et dernier lieu, tu veux m'adresser une question qui a trait à Dieu. Tu me demandes si un jour il recevra les réprouvés en sa grâce? Mais qu'il en soit comme il lui plaira, je veux répondre à ta question avant de considérer l'Enfer et sa substance, et comment il a été créé par la colère de Dieu, ce que nous ferons connaître et voir, si nous pouvons établir encore quelques faits fondamentaux. Quoique, mon cher maître Faust, cela soit directement en opposition avec ta promesse et ton vœu, cette explication te sera donnée. Tu me demandes, en dernier lieu, si les damnés pourront recouvrer la grâce et faveur de Dieu? A cela je répondrai : Non, car tous ceux qui sont dans l'Enfer ont été de telle sorte répudiés de Dieu, qu'ils doivent brûler éternellement en proie à sa colère, et sous le coup de sa disgrâce, et demeurer pour toujours dans ce lieu où jamais ne luit le moindre rayon d'espérance. Oui, sans doute, s'ils pouvaient recouvrer la grâce de Dieu, comme nous autres esprits nous l'espérons et l'attendons à tout instant, ils se réjouiraient et soupireraient après son heure. Mais de même que les démons de l'Enfer ne peuvent espérer

que leur chute et leur répudiation prendront fin par une rentrée en grâce, tout aussi peu les damnés doivent s'attendre à ce que leurs prières, leurs supplications, leurs soupirs seront écoutés. Leur conscience, enfin réveillée, replacera sans cesse devant leurs yeux, lorsqu'un empereur, un roi, un prince, un comte ou autres dignitaires semblables se plaindront, que s'ils n'eussent point exercé de tyrannies et commis toutes sortes de méchancetés de leur vivant, ils auraient pu être reçus en la grâce de Dieu. Le riche verra de même qu'il l'aurait pu, s'il ne se fût point adonné à l'avarice ; l'orgueilleux, s'il n'eût point vécu dans le faste ; l'adultère et le débauché, s'il ne se fût point livré à la luxure, à l'adultère et à l'impudicité. L'ivrogne, le goinfre, le joueur, le blasphémateur, le parjure, le voleur, le brigand, l'assassin et les autres gens de même acabit se diront en eux-mêmes : Si je n'avais pas journellement rempli mon ventre avec excès de mets et de vins en vivant dans la volupté et la débauche, si je n'avais pas joué, blasphémé Dieu, violé mes serments, volé, pillé à main armée, assassiné, ou si je n'avais pas commis d'autres péchés semblables, je pourrais encore espérer la grâce divine. Mais mes péchés sont trop grands pour qu'ils puissent m'être pardonnés ; c'est pourquoi je dois souffrir cette peine et ce martyre infernal et bien mérité, et être éternellement damné, et je ne puis espérer d'obtenir de Dieu aucune miséricorde.

Il faut donc, mon maître Faust, que tu saches bien que les damnés ne doivent espérer à aucun terme ni dans aucun temps qu'ils seront délivrés de cette torture. Oui, sans doute, s'ils pouvaient avoir cette espérance que la délivrance arriverait après qu'ils auraient complètement tari la mer, en retirant seulement une goutte d'eau chaque jour, ou après qu'un petit oiseau aurait complètement détruit un tas de sable si grand qu'il s'élèverait jusqu'au ciel en en détachant chaque année un grain du volume d'une fève, ils auraient lieu de s'en réjouir. Mais il n'y a nul espoir que Dieu songe à eux et les reçoive en sa miséricorde. Ils seront étendus dans l'Enfer, comme des os de mort ; la mort et leur conscience les rongeront. Le ferme espoir et la confiance persistante qu'ils ont d'abord en Dieu ne se réaliseront pas, et l'on ne pensera point à eux. Oui, même si tu pouvais déjà te cacher dans l'Enfer jusqu'à ce que toutes les montagnes renversées soient amoncelées dessus et aient été transportées d'un lieu dans l'autre, et même jusqu'à ce que toutes les pierres soient séchées dans la mer, car de même qu'il est impossible à un éléphant ou à un chameau de passer par le chas d'une aiguille, et qu'on ne peut compter les gouttes de la pluie, de même n'existe-t-il en ce lieu aucun espoir de délivrance. Telle est, et brièvement, mon maître Faust, ma quatrième et dernière explication, et, il faut que tu le saches, si de nouveau tu m'interrogeais encore sur de semblables choses, je ne t'écouterais aucunement, car je ne suis pas tenu de te renseigner ainsi. Laisse-moi donc à l'avenir en paix, et ne me trouble plus de ces questions et disputes. »

Le Dr Faust quitta de nouveau l'Esprit dans une disposition tout à fait mélancolique. Il était troublé et irrésolu au dernier point, pensant un moment à une de ces choses, puis un instant après à une autre, et en étant préoccupé nuit et jour. Mais ces bonnes dispositions n'avaient aucune durée, car,

comme il a été dit plus haut, le diable l'avait trop bien lié, endurci, aveuglé et réduit en esclavage. En outre, lorsqu'il était seul, et qu'il voulait méditer la parole de Dieu, le diable se présentait à lui sous les formes séduisantes d'une belle femme, se jetait à son cou, et commettait avec lui toutes sortes d'impuretés, de sorte qu'il oubliait bientôt la parole de Dieu, la mettait en mépris et persévérait dans son méchant dessein.

## CHAPITRE XVII

### **D'une autre question que le D<sup>r</sup> Faust traita avec l'Esprit.**

Le D<sup>r</sup> Faust évoqua de nouveau son Esprit, et exprima le désir de lui adresser une question, disant qu'il devait pour cette fois le lui accorder. Cette demande répugnait tout à fait à l'Esprit. Cependant il voulut bien lui obéir cette fois encore, et quoique, comme il a été dit précédemment, il lui eût absolument refusé la permission de revenir alors à la charge, cependant il consentit à l'exaucer encore, mais pour la dernière fois. « Eh bien ! que désires-tu de moi ? dit-il à Faust. — Je voudrais, dit Faust, connaître ta réponse à une question, à savoir ce que tu voudrais faire si tu étais à ma place un homme créé par Dieu, afin de te rendre agréable au Créateur et aux hommes ? Là-dessus l'Esprit sourit et dit : Mon maître Faust, si j'étais comme toi un homme créé par Dieu, je voudrais m'humilier devant lui tant que j'aurais un souffle de vie et m'étudier à ne jamais l'irriter contre moi — observer sa doctrine, sa loi et ses préceptes, autant qu'il me serait possible, l'invoquer, louer, honorer, et estimer uniquement, afin de lui être plaisant et agréable, et j'aurais la certitude d'obtenir après ma mort la félicité, la gloire et les splendeurs du Ciel. Là-dessus le D<sup>r</sup> Faust dit : Mais ce n'est pas là ce que j'ai fait. — Non, vraiment, répondit l'Esprit, tu ne l'as pas fait. Tu as au contraire renié ton Créateur, qui t'a créé et t'a donné la parole, la vue et l'ouïe pour que tu sois capable de comprendre sa volonté et de rechercher l'éternelle félicité ; tu as méusé des dons souverains de ta raison, renié Dieu et tous les hommes. Aussi n'as-tu à en rejeter la faute sur personne, sinon sur ton orgueilleuse et impudente méchanceté, si tu as perdu de la sorte ton meilleur trésor et ornement : le recours à Dieu. — Oui, c'est malheureusement vrai, dit le D<sup>r</sup> Faust. Mais voudrais-tu, mon Méphostophilès, avoir été fait homme à ma place ? — Oui, dit l'Esprit en soupirant, et je n'aurais pas beaucoup à disputer avec toi là-dessus, car, bien que j'eusse aussi péché contre Dieu, je voudrais de nouveau me rétablir en sa grâce. Le D<sup>r</sup> Faust répartit : — Si je m'amençais, je ne m'y prendrais donc pas trop tard ? — Non, dit l'Esprit, si tu avais pu recouvrer la grâce de Dieu avant de commettre ces énormes péchés ; mais à présent il est trop tard, et la colère de Dieu s'est appesantie sur toi. — Laisse-moi tranquille, dit le D<sup>r</sup> Faust à l'Esprit, et l'Esprit répliqua : Alors laisse-moi tranquille aussi, toi, avec tes questions. »

---

## CHAPITRE IV

### Le Livre populaire.

(Suite).

SUIT MAINTENANT LA DEUXIÈME PARTIE DE CES HISTOIRES,  
TRAITANT DES AVENTURES DE FAUST ET D'AUTRES QUESTIONS.

## CHAPITRE XVIII

(*Sans titre*).

Le Dr Faust, lorsqu'il ne lui fut plus possible d'obtenir de l'Esprit aucune réponse à ses questions sur les choses divines, fut bien obligé de s'y résigner. Il se mit donc à faire un almanach, et ainsi devint à cette époque un bon astronome ou astrologue <sup>1</sup>, instruit et rendu habile par son Esprit dans l'art d'étudier les astres et d'écrire des guides ou manuels pratiques, comme il est au su de chacun, si bien que tout ce qu'il écrivit lui valut les louanges des mathématiciens. Ces guides pratiques qu'il dédiait aux princes et aux grands seigneurs, concordaient donc de tous points avec les faits, car il y suivait les prophéties et indications de son Esprit sur les choses et évènements à venir, qui survenaient tels qu'il les annonçait. On louait aussi ses calendriers et almanachs par-dessus tous les autres, car il n'y mettait rien (ainsi lui advenait-il lorsque, par exemple, il y annonçait du brouillard, du vent, de la neige, de l'humidité, de la chaleur, du tonnerre, de la grêle, etc.), qui n'eût lieu ainsi (comme il l'avait prédit). Ses calendriers n'étaient point, comme ceux de quelques astrologues inexpérimentés, qui annoncent pour l'hiver du froid, de la glace ou de la neige, et pour l'été, dans le temps de la canicule, de la chaleur, du tonnerre ou des tempêtes. Il indiquait aussi dans ses guides pratiques le temps et l'heure où les choses à venir devaient arriver, et il avertissait les principautés, chacune en particulier, de la manière dont elles devaient être éprouvées, l'une par la cherté ou famine, l'autre par la guerre, une troisième par la mortalité, et ainsi de suite.

<sup>1</sup> *En marge* : Le Dr Faust astrologue et faiseur d'almanachs.

## CHAPITRE XIX

### **Une question ou discussion sur l'art d'astronomie ou d'astrologie.**

Lorsque le D<sup>r</sup> Faust eut dressé et fait ses guides pratiques et calendriers pendant deux ans, il demanda à son Esprit quelle est la relation et conjonction de ce travail avec l'astronomie, relation et conjonction que les mathématiciens ont coutume d'établir. L'Esprit lui répondit et dit : — Ce qu'il en faut penser, c'est que tous les observateurs d'étoiles et scrutateurs du ciel ne peuvent rien faire de notablement certain, car ce sont là des œuvres cachées de Dieu, que les hommes ne sauraient pénétrer comme nous autres Esprits, qui planons dans l'air, sous le ciel, et voyons et observons les décrets de la volonté divine. Car nous sommes des Esprits vieilliss et expérimentés dans la marche des choses célestes. Aussi ai-je pu, maître Faust, pour t'écrire des guides et des calendriers et pour préparer des thèmes de nativité, dresser un inventaire incessant des choses et le dresser une année pour la suivante, comme tu l'as vu, et de telle manière que je ne t'ai jamais trompé. Il est bien vrai que ceux qui, dans les anciens temps, vivaient des cinq ou six cents ans ont appris à fond et compris cet art. Car, durant un si long cours d'années, le retour de l'année climatérique<sup>1</sup> s'effectuait, de sorte qu'ils pouvaient interpréter ces phénomènes et expliquer les comètes. Mais tous vos jeunes et ignorants astrologues font leurs guides pratiques par routine et d'une façon arbitraire.

## CHAPITRE XX

### **De l'hiver et de l'été.**

Il semblait surprenant à Faust que Dieu eût établi dans ce monde l'hiver et l'été. Il résolut pour ce motif de demander à l'Esprit d'où l'été et l'hiver tiraient leur origine. La réponse de l'Esprit fut tout à fait brève : « Mon maître Faust, dit-il, ne peux-tu donc pas le voir par toi-même, en ta qualité de physicien, et en tirer l'explication du soleil ? Il faut donc que tu saches que, depuis la lune jusqu'aux astres, tout est embrasé. La terre est au contraire froide et glacée. Par suite plus le soleil brille, plus la chaleur est grande, et c'est là l'origine de l'été. Le soleil est-il élevé, le froid arrive et amène l'hiver avec lui. »

## CHAPITRE XXI

### **Du cours, des beautés et de l'origine du Ciel.**

Le D<sup>r</sup> Faust (ainsi qu'il a été dit précédemment), n'avait plus la permission d'interroger l'Esprit sur les choses divines et célestes. Il en souffrait, et songeait nuit et jour aux moyens de faire naître une meilleure

<sup>1</sup> On appelait année climatérique la 7<sup>e</sup> de la vie humaine, et la grande climatérique, la 63<sup>e</sup> année, ou 9<sup>e</sup> septénaire. D'autres astrologues comptaient l'année climatérique de 9 en 9. On a prétendu que les Etats, les corps politiques avaient aussi leur année climatérique. (N. D. T.)

occasion de toucher comme auparavant ce sujet de la créature divine et de la création, et de s'en approcher en tournant tout doucement à l'entour. Il ne faisait plus de questions comme auparavant sur les joies des âmes (dans le ciel), sur les anges, non plus que sur les tortures de l'enfer, car il savait que désormais il ne pourrait plus obtenir que l'Esprit l'écoutât, et il dut pour ce motif inventer un biais qui lui parut avoir chance de le conduire à ses fins. Il résolut donc d'interroger l'Esprit avec précaution, sous couleur que cela pouvait servir aux physiciens pour l'étude de l'astronomie ou astrologie, et qu'il leur était nécessaire de le connaître. Il le questionna sur le sujet suivant, à savoir sur le cours, les beautés et l'origine du Ciel, disant qu'il était obligé de les lui expliquer. — Mon maître Faust, dit l'Esprit, le Dieu qui t'a créé a créé aussi le monde et tous les éléments qui sont sous le ciel, car Dieu fit au commencement le Ciel par le moyen de l'eau, et séparant les eaux des eaux, il appela le Firmament le Ciel. Aussi ce dernier est-il sphérique et vitreux. Il est de plus mobile et produit par l'eau, condensé et solidifié comme le cristal, et là-haut, dans les espaces célestes, il a en effet l'aspect d'un cristal auquel seraient fixés les astres, et par cette rondeur de la voûte éthérée, le monde est divisé en quatre parties, qui sont l'Orient, le Couchant, le Midi et le Septentrion, et le Ciel tourne si rapidement sur lui-même que le monde se briserait, si les planètes ne s'y opposaient par leur marche. Le Ciel a été ainsi créé au moyen du feu, de sorte que, si les nuages n'étaient pas enveloppés de la fraîcheur de l'eau, le feu ou la chaleur enflammerait les éléments inférieurs. Dans l'intérieur du firmament, à l'endroit où se trouve l'astre de ce Ciel, sont les sept planètes, à savoir : Saturne, Jupiter, Mars, le Soleil, Vénus, Mercure et la Lune. Et tous les cieus se meuvent; seul le ciel de feu est immobile. Et le monde est encore divisé en quatre parties (ou éléments), à savoir : le feu, l'air, la terre et l'eau. Ainsi sont formées cette sphère et les créatures. Chaque ciel tire sa matière et ses propriétés de ces éléments, le plus élevé étant composé de feu, le moyen et l'inférieur de lumière, comme l'air qui est un ciel brillant. Le moyen et l'inférieur sont gazeux. Dans le supérieur sont la chaleur et la lumière en raison du voisinage du soleil. Pour l'inférieur, il les reçoit grâce à la réverbération des rayons par la terre, et là où ne peut atteindre ce rayonnement, règnent le froid et l'obscurité. Dans cet air obscur nous habitons, nous les Esprits et les Démons, et c'est là que nous avons été relégués. Dans cet air sombre, où nous habitons, sont les tempêtes, le tonnerre, la foudre, la grêle, la neige et autres choses semblables<sup>1</sup>; là nous pouvons par suite savoir l'époque de l'année, et quand il doit faire de l'orage. Et le Ciel possède encore douze cercles qui entourent la terre et l'eau. Ainsi il est possible de dénommer tous les cieus. L'Esprit lui apprit aussi comment certaines planètes sont gouvernées par d'autres, et de combien de degrés chaque planète surpasse celles d'un moindre volume.

<sup>1</sup> *En marge* : L'Enfer.



CHAPITRE XXII

**Une question du D<sup>r</sup> Faust sur la manière dont Dieu a créé le monde et sur la première naissance de l'homme, à laquelle l'Esprit fait, selon sa coutume, une réponse tout à fait fausse.**

Le D<sup>r</sup> Faust étant plongé dans sa tristesse et son humeur noire, son Esprit lui apparut, le consola et lui demanda quelle peine et quels soucis il avait. Le D<sup>r</sup> Faust ne lui répondit rien, de sorte que l'Esprit s'assit vivement auprès de lui, et le pria de lui conter, sans lui cacher rien, l'affaire dont il était préoccupé, disant que, s'il le pouvait, il voulait lui venir en aide. Le D<sup>r</sup> Faust répondit : « Je t'ai pris pour serviteur, et tu remplis fidèlement ton service auprès de moi ; cependant je ne puis obtenir de toi que tu te tiennes à ma disposition, comme il convient à un serviteur. » L'Esprit dit : « Mon maître Faust, tu sais que je ne t'ai encore jamais résisté, et même, bien que souvent je ne fusse pas obligé de répondre à tes questions, cependant je me suis toujours tenu à ta disposition. Dis-moi donc maintenant, mon maître Faust, ce que tu désires et l'affaire qui te préoccupe. » L'Esprit avait regagné le cœur du D<sup>r</sup> Faust qui alors exigea qu'il lui racontât comment Dieu avait créé le monde, et comment s'était effectuée la première naissance de l'homme. L'Esprit donna sur ces deux points au D<sup>r</sup> Faust une réponse impie et mensongère, et dit : « Le monde, mon Faust, n'a pas eu de commencement et il est immortel. Aussi la race humaine y a-t-elle existé de toute éternité<sup>1</sup>, et n'a-t-elle point eu primitivement d'origine. La terre a dû de même se nourrir elle-même, et la mer s'est séparée des terres. Elles se sont alors mises d'accord aussi amicalement que si elles avaient pu parler. La terre demanda à la mer tout ce qui forme son domaine, comme les champs, les prairies, les forêts et le gazon ou verdure, et les eaux, en revanche, en obtinrent les poissons et tout ce qu'elles renferment. Elles ont seulement consenti que Dieu créât l'homme et le ciel, de sorte que, finalement, elles ont dû lui être soumises. De cette souveraineté en sont sorties quatre autres : l'air, le feu, l'eau et la terre. Je ne puis te renseigner autrement, ni d'une façon plus brève. » Le D<sup>r</sup> Faust médita ensuite ces explications, et son intelligence ne pouvait les admettre. Mais, comme il avait lu dans la Genèse, au premier chapitre, que Moïse raconte les choses autrement, il en résulta qu'il n'y contredit pas beaucoup.

CHAPITRE XXIII

**Tous les Esprits de l'Enfer sont présentés au D<sup>r</sup> Faust sous leur figure véritable, et en outre, les sept plus illustres lui sont désignés par leurs noms.**

Le prince et véritable maître du D<sup>r</sup> Faust, voulant lui rendre visite, vint un jour chez lui. Le D<sup>r</sup> Faust ne fut pas médiocrement effrayé de son terrible aspect, car, bien que l'on fût en été, il émanait de sa personne un

<sup>1</sup> *En marge* : Démon, tu mens ; la parole de Dieu enseigne ces choses différemment.

air si glacé, que le D<sup>r</sup> Faust pensa qu'il allait périr de froid. Ce diable, qui se nommait Béliat, lui dit : — D<sup>r</sup> Faust, vers minuit, lorsque tu t'es réveillé, j'ai jeté un regard dans tes pensées, et ayant vu que tu songeais alors que tu verrais volontiers quelques-uns des Esprits les plus illustres de l'Enfer, je te suis apparu avec mes conseillers et serviteurs les plus notables, afin que tu puisses les contempler à ton aise. Le D<sup>r</sup> Faust répondit : « Eh bien ! où sont-ils donc à présent ? — Les voici, dit Béliat. »

Béliat apparut au D<sup>r</sup> Faust sous la figure d'un ours velu et tout entier d'un noir de charbon, avec cette seule différence que ses oreilles se tenaient droites, et étaient d'un rouge de feu, ainsi que le museau garni de longues dents blanches comme la neige, et qu'il avait une queue longue environ de trois aunes, et trois ailes flottantes à son cou. Les Esprits vinrent de la sorte se présenter au D<sup>r</sup> Faust dans la chambre et l'un après l'autre, car ils ne pouvaient y trouver place tous ensemble. Béliat les lui désignait successivement, en lui disant quels ils étaient et comment on les appelait. Tout d'abord s'avancèrent sept esprits illustres, à savoir : Lucifer, le vrai maître du D<sup>r</sup> Faust, car c'était envers lui qu'il s'était engagé par écrit. Il avait revêtu la forme d'un homme de haute taille, était chevelu et poilu, du même rouge que l'écureuil, et avait comme lui la queue relevée au-dessus de la tête. Après lui parut Belzebuth, qui avait les cheveux couleur de chair et une tête de bœuf, avec des oreilles effroyables. Il était aussi tout poilu et chevelu, avec deux grandes ailes, et aussi effilé que les chardons dans les champs, moitié vert et moitié jaune, sauf sur le dessus des ailes, où jaillissaient deux torrents de feu, et il avait une queue de vache. Pour Astaroth, il entra sous la forme d'un ver ; il s'avancait en se dressant sur la queue, car il n'avait point de pattes. Sa queue était de la même couleur que les orvets, son ventre extrêmement renflé. Il avait à la partie supérieure deux petits pieds complètement jaunes. Le ventre était d'un ton jaunâtre, mêlé d'un peu de blanc, le dos tout entier châtain. Il avait un dard pointu, de la longueur du doigt, et auprès des piquants, comme un hérisson. Après lui vint Satanas, tout blanc et gris, et couvert de poils. Il avait une tête d'âne, une queue pareille à celle d'un chat et des griffes longues d'une aune. Anubis suivit, avec une tête de chien noire et blanche, mouchetée de blanc sur les parties noires, et de noir sur les blanches. Il avait, pour le reste, les pattes et les oreilles pendantes d'un chien, et était long de quatre aunes.

Après lui se présenta Dythicanus, qui était long d'une aune et pour le reste avait la forme d'un oiseau et ressemblait à une perdrix, sauf que le cou était vert et comme nuancé de hachures. Le dernier fut Drachus, qui avait quatre pieds très-courts. Il était jaune et vert, et avait la partie supérieure du corps foncée, comme une flamme bleue, et la queue rougeâtre. Ces sept démons, avec Béliat, leur interprète, qui formait le huitième, étaient donc revêtus des couleurs que nous venons d'indiquer. Les autres parurent aussi sous des formes semblables, empruntées à des animaux privés de raison, comme le porc, le chevreuil, le cerf, l'ours, le loup, le singe, le castor, le buffle, le bouc, la chèvre, le sanglier, l'âne et autres semblables. Ils lui parurent sous de telles couleurs et formes, si bien

que plusieurs durent sortir de la chambre. Le D<sup>r</sup> Faust fut très émerveillé de ce spectacle, et demanda aux sept principaux démons qui l'entouraient pourquoi ils n'avaient pas paru sous une autre forme. Ils lui donnèrent pour réponse qu'ils ne pouvaient pas se métamorphoser autrement en Enfer. C'était pour cela qu'ils étaient des animaux ou vers infernaux. Quoiqu'ils fussent plus horribles et plus épouvantables qu'alors, cependant ils pouvaient, comme ils le voulaient, prendre la forme et la mine des hommes. Le D<sup>r</sup> Faust dit là-dessus qu'il lui suffisait de la présence des sept principaux démons et qu'il priait les autres de se retirer, ce qui eut lieu. Ensuite il demanda qu'ils lui fissent voir quelque échantillon de leur talent, ce qui lui fut accordé. Et alors ils se métamorphosèrent l'un après l'autre, comme ils l'avaient fait auparavant, en toutes sortes d'animaux tels que de grands oiseaux, des serpents et des animaux rampants à quatre et à deux pattes. Cela plut beaucoup au D<sup>r</sup> Faust, et il demanda s'il ne pourrait pas, lui aussi, en faire autant, et ils répondirent affirmativement, et lui jetèrent un petit livre de magie pour qu'il pût faire ses preuves, ce qu'il fit. Alors le D<sup>r</sup> Faust ne put s'empêcher, avant qu'ils ne prissent congé, de leur demander qui avait créé la vermine<sup>1</sup>. Ils lui dirent qu'elle s'était multipliée après la chute de l'homme, afin de lui occasionner toutes sortes de plaies et de maux. Nous pouvons, ajoutèrent-ils, nous changer en diverses sortes de vermines tout aussi bien qu'en d'autres animaux. Le D<sup>r</sup> Faust se mit à rire et demanda à le voir, ce qui eut lieu. Aussitôt que les démons se furent éclipsés, il apparut dans la chambre ou pièce du D<sup>r</sup> Faust toutes sortes de vermines, telles que des fourmis, des sangsues, des mouches à vache, des grillons, des sauterelles, etc. Elles pullulaient à ce point que toute sa maison en fut remplie. Il fut en outre extrêmement courroucé, dépité et fâché parce que, parmi ces bêtes, quelques-unes le tourmentaient. Ainsi les fourmis le mordaient, les abeilles le piquaient, les mouches lui volaient dans le visage, les puces l'assailaient, les bourdons, en bourdonnant autour de lui, l'obligeaient à se défendre d'eux, les poux le tourmentaient à la tête et au cou, les araignées filaient sur lui leurs toiles, les chenilles y rampaient, les guêpes enfonçaient leur dard dans sa peau. Bref, il était si bien et de tous côtés tourmenté par cette vermine, qu'il dit avec raison : — Je crois que vous êtes tous de jeunes diables. Il ne put, pour ce motif, demeurer dans la chambre. Aussitôt qu'il en fut sorti, il n'eut plus sur lui ni plaies ni vermines et elles disparurent incontinent les unes et les autres.

## CHAPITRE XXIV

### Comment le D<sup>r</sup> Faust voyagea dans l'Enfer.

Le D<sup>r</sup> Faust était arrivé à la huitième année de son pacte, et se rapprochait de jour en jour du terme fatal. Il avait employé la plus grande partie de son temps en recherches, en études ou en questions et disputes. Dans l'intervalle il rêvait de l'Enfer ou était en proie aux terreurs qu'il lui inspirait. Il exigea donc de son serviteur, l'Esprit Méphostophilès, qu'il allât cher-

<sup>1</sup> *En marge* : Qui a créé la vermine ?

cher et lui fit venir son maître Béliar ou Lucifer. Mais ils lui envoyèrent un diable qui se nommait Belzébuth sous le ciel, lequel interrogea le D<sup>r</sup> Faust sur le désir ou l'affaire qui le préoccupait. (Faust lui demanda) s'il ne pourrait pas faire en sorte qu'un Esprit le conduisit en Enfer, et l'en ramenât, afin qu'il pût en voir et examiner les qualités, fondements et propriétés, ainsi que la substance. « Je le puis, lui répondit Belzébuth, et je viendrai te prendre vers minuit. » Lorsque la nuit fut venue et que l'obscurité fut profonde, Belzébuth lui apparut. Il avait sur le dos une selle à étriers dont tout le pourtour était clos. Le D<sup>r</sup> Faust s'y assit et partit de la sorte. Maintenant écoutez de quelle manière le diable lui enchantait les yeux et fit un tour de singe pour qu'il fût bien persuadé qu'il était allé dans l'Enfer. Il le conduisit dans les airs, sur quoi le D<sup>r</sup> Faust s'endormit comme s'il avait été plongé dans une eau chaude ou dans un bain. Bientôt après, il arriva sur une haute montagne, au point culminant d'une grande île. Il en jaillissait du soufre, de la poix et des jets de feu avec tant d'impétuosité et de fracas, que le D<sup>r</sup> Faust, là-dessus, s'éveilla. Le serpent infernal s'élança dans ce gouffre avec le D<sup>r</sup> Faust. Mais si violent que fût le feu de la fournaise, Faust ne ressentit ni chaleur ni brûlure<sup>1</sup>, mais seulement un léger souffle d'air, comme au mois de mai ou au printemps. Il entendit aussi toutes sortes d'instruments dont le concert était des plus plaisants, et cependant, si brillante que fût la clarté du feu, il ne pouvait voir aucun instrument, ni comment ce concert était produit. Il ne pouvait non plus demander comment cela se faisait, car il lui avait été défendu d'une façon expresse d'adresser des questions et même de parler. En même temps que Belzébuth, cette vermine diabolique, trois autres, de forme semblable, s'étaient élancés dans le gouffre. Lorsque le D<sup>r</sup> Faust s'y fut encore enfoncé plus profondément, et que ces trois autres démons se furent élancés devant Belzébuth, un énorme cerf vint en volant à la rencontre du D<sup>r</sup> Faust avec son grand bois et ramure. Il voulait précipiter le docteur dans le gouffre, ce qui effraya fort ce dernier. Mais les trois vermines qui volaient devant lui mirent le cerf en fuite. Le D<sup>r</sup> Faust étant descendu plus bas encore dans cet abîme, il s'aperçut que tout autour de lui ce n'étaient que grosses vermines et serpents qui planaient dans l'air. Les serpents étaient d'une grosseur indicible. Il survint alors au secours de Faust des ours volants qui assaillirent les serpents, et, après avoir lutté avec eux, les vainquirent, de sorte que Faust put avec plus de sécurité et plus facilement traverser cet endroit. Comme il arrivait à une profondeur plus considérable, il vit un gros taureau ailé s'élançant d'une vieille porte ou brèche, et courir sur lui tout furieux et en mugissant. Ce taureau heurta si fortement la selle qu'il la retourna sens dessus dessous avec le serpent et le docteur Faust. Précipité de son siège dans l'abîme, le docteur y descendit à des profondeurs de plus en plus considérables, en tremblant de tous ses membres et en poussant des cris d'épouvante, car il se disait : Maintenant c'en est fait de moi, parce qu'il ne pouvait plus voir son Esprit. Cependant, à la fin, il fut ressaisi dans sa chute par un vieux singe ridé qui l'arrêta et le sauva. En cet endroit, l'Enfer était voilé par un brouillard épais et sombre qui, pendant quelque temps, l'empêcha de rien

<sup>1</sup> *En marge ; Car ce n'était qu'un simple rêve ou imagination.*

voir du tout ; ensuite s'ouvrit un nuage d'où s'élevèrent deux gros dragons, trainant après eux un char dans lequel le vieux singe plaça le D<sup>r</sup> Faust. Ensuite, et pendant un quart d'heure environ, l'obscurité fut si profonde que le D<sup>r</sup> Faust ne pouvait ni voir, ni toucher le char et le dragon. Cependant il continuait toujours à descendre. Mais aussitôt que ce brouillard sombre, épais et puant eut disparu, il vit de nouveau sa monture et son char. Il jaillit alors dans l'air, au-dessous de lui, tant de jets de lumière et d'éclairs que le téméraire voyageur, réduit au silence, fut frappé d'épouvante et tremblait de tous ses membres. Ensuite le D<sup>r</sup> Faust rencontra une énorme masse d'eau profondément agitée, avec laquelle les dragons descendirent. Mais il sentit que ce n'était pas de l'eau, mais une grosse masse de vapeurs chaudes et embrasées dont les courants et les vagues l'assaillirent avec tant de force qu'ils lui firent perdre sa monture et son char. Il fut lancé à des profondeurs de plus en plus considérables dans ces horribles tourbillons, jusqu'à ce qu'enfin il eut atteint dans sa chute une crevasse qui était profonde et pointue. Alors il s'assit, comme s'il eût été à demi mort, et regarda autour de lui ; mais il ne put ni voir, ni entendre personne. Il plongeait toujours son regard dans la crevasse et sur ces entrefaites un vent léger s'éleva, et il se vit entouré d'eau. Le D<sup>r</sup> Faust pensa : « Eh bien, comment dois-tu agir ? Puisque tu as été abandonné par les Esprits infernaux, il faut que tu te jettes dans le gouffre ou dans l'eau, ou que tu périsses ici. » Il fut saisi de colère à cette pensée, et dans un moment de folle et fiévreuse terreur, il s'élança dans la crevasse pleine de feu, en disant : « Eh ! bien ! Esprits, recevez donc mon offrande (l'offrande de ma personne), que vous avez bien gagnée, et dont mon âme est la cause (par sa témérité). » Lorsqu'il se fut ainsi obliquement précipité, on entendit un choc et un tumulte épouvantable dont la montagne et les rochers furent ébranlés, et si fortement, qu'il pensait qu'on venait de tirer d'énormes et sonores canons. Lorsqu'il fut arrivé au fond, il vit dans le feu beaucoup de personnes d'un haut rang, des empereurs, des rois, des princes et des seigneurs. Item, beaucoup de milliers d'hommes de guerre tout armés. Près du feu coulait une eau fraîche, dont quelques-uns buvaient ou dans laquelle ils se rafraichissaient et se baignaient. Quelques-uns couraient, à cause de sa fraîcheur, dans le feu, afin de s'y réchauffer. Le D<sup>r</sup> Faust y pénétra lui-même et voulut y saisir l'âme d'un damné ; mais comme il pensait la tenir dans sa main, elle s'évanouit. Il ne put rester davantage dans le feu, à cause de la chaleur, et lorsqu'il promena son regard autour de lui, voyez ! voilà que son dragon ou Belzébuth reparait avec sa selle, et il s'assied dessus, et ils se remettent à remonter. Car le D<sup>r</sup> Faust n'eût pu longtemps demeurer dans le gouffre, à cause du tonnerre, de la tempête, du brouillard, du soufre, de la fumée, du feu, du froid et de la chaleur, surtout lorsqu'il eut entendu les cris d'effroi, plaintes, gémissements, lamentations et exclamations de souffrance, etc. Le D<sup>r</sup> Faust avait été loin de chez lui pendant un temps assez considérable ; aussi son famulus ne pensa-t-il pas autre chose, et pouvons-nous conjecturer parce qu'il avait le désir de visiter l'Enfer, qu'il en aura vu plus qu'il ne lui était agréable, et qu'il aurait bien pu rester éternellement dehors. Le Docteur revint chez lui pendant la nuit dans cette croyance (qu'il avait visité l'Enfer), et comme il s'était assoupi sur sa selle pendant le trajet, son Esprit

le jeta tout endormi dans son lit. Mais lorsque le jour parut et que le Dr Faust s'éveilla et vit la lumière, il n'éprouva pas d'autre sensation que s'il eût été pendant longtemps enfermé dans une tour obscure. Car il n'avait rien vu de l'Enfer, depuis son départ, sinon des torrents de feu, et ce que le feu peut produire par lui-même. Le Dr Faust, étendu dans son lit, méditait donc sur l'Enfer, et à certains moments, il admettait comme une chose certaine qu'il y avait été et qu'il l'avait vu ; mais dans d'autres, il en doutait, pensant que le diable ne lui avait fait entendre que de vains cris et montré qu'une fantasmagorie, et c'était aussi la vérité, car il n'avait point encore vu l'Enfer dans sa réalité ; s'il l'eût vu, il n'aurait plus désiré d'en rien apprendre.

Le Dr Faust a lui-même écrit cette histoire et récit de ce qu'il avait vu en Enfer pendant qu'il était la proie de cette illusion, et cette relation a été trouvée après sa mort écrite de sa propre main sur un billet qu'il avait serré dans un livre et qu'on y découvrit alors.

## CHAPITRE XXV

### Comment le Dr Faust voyagea dans les astres.

On a encore trouvé chez lui cette relation, rédigée par lui-même et écrite de sa propre main. Elle était adressée à l'un de ses bons compagnons, Jonas Victor, médecin à Leipzig, et elle était conçue en ces termes :

« Très cher Monsieur et Frère, je n'ai pas encore perdu le souvenir, ni vous non plus, des années d'école de notre jeunesse, alors que nous étions tous les deux étudiants à Wittemberg. Vous vous êtes primitivement adonné à la médecine, à l'astronomie, à l'astrologie, à la géométrie. Aussi êtes-vous devenu par la suite un bon physicien. Pour moi, je ne vous égalais pas alors, et comme vous le savez bien, j'étudiais la théologie. Cependant je parvins plus tard à vous égaler aussi dans votre art, et après cela vous m'avez consulté sur plusieurs choses. De même que je ne vous ai jamais rien refusé, comme le prouvent les lettres que vous m'avez écrites pour me remercier, ni dénié mes renseignements, ainsi je les tiens toujours à votre disposition, et vous me trouverez et m'éprouverez tel en tout temps ; je me suis aussi attiré vos louanges, et vous m'avez félicité et loué parce que mon calendrier et mon guide pratique ont obtenu de si grands éloges, que non seulement des particuliers d'infime condition ou de simples bourgeois, mais des princes, des comtes et des seigneurs recherchent ce que j'y ai dit et écrit, pour ce motif que tout y sera en parfait accord avec la vérité. Dans votre lettre, vous faites aussi mention de mon voyage céleste à travers les astres et vous me priez de vous dire si ce voyage, que vous avez appris que l'on m'attribue, je l'avais ou non exécuté, déclarant qu'il vous paraît tout à fait impossible que pareille chose ait jamais pu arriver. Vous ajoutez même qu'elle pourrait peut-être s'effectuer avec l'aide du diable ou de la magie. Oui, gros Fritz ; mais qu'il en soit comme on voudra, elle est enfin arrivée, et de la manière que je vais vous raconter pour satisfaire à votre demande.

Une nuit que je ne pouvais dormir, et qu'en outre je réfléchissais à mon calendrier et à mon guide et me demandais comment le firmament avait été créé dans le ciel, et de quelles propriétés il avait été doué pour que l'homme ou tout au moins les physiciens pussent d'en bas y découvrir de pareilles

choses, bien qu'elles ne soient pas manifestes pour eux et qu'ils ne puissent y arriver et les ordonner qu'en s'aidant de leur imagination ou des livres et opinions, voyez! voilà que j'entends les mugissements d'une violente tempête qui se précipite sur ma maison et ouvre violemment mes volets et la porte de ma chambre, ce dont je ne fus pas peu effrayé<sup>1</sup>. En même temps j'entends une voix mugissante qui me dit : « Eh bien! veux-tu voir le désir, la pensée et la curiosité de ton cœur? » Je répondis : « Si la chose à laquelle je pensais, et qui est à présent ma plus grande curiosité, je peux la voir, j'y consens. » La voix me répliqua : « Regardes en dehors de la fenêtre, tu verras ton véhicale. » J'obéis et je vis descendre des airs un char attelé de deux dragons, dont l'aspect rappelait la blancheur des flammes de l'Enfer. Comme la lune brillait alors dans le ciel, je pus examiner mon attelage et mon char. Ces vermines avaient des ailes brunes et noires, parsemées de taches blanches, et le dos de même couleur; le ventre, la tête et le cou d'une teinte verdâtre, comme saupoudrée de jaune et de blanc. La voix me cria de nouveau : « Assieds-toi donc et pars. » Je lui dis : « Je veux bien te suivre, mais à la condition que je pourrai t'interroger sur toutes choses. — Soit, répondit la voix; pour cette fois, je te l'accorde. » Aussitôt je montai sur la fenêtre de ma chambre, je sautai dans mon carrosse, et je partis. Les dragons ailés m'emportèrent dans l'espace. Le char avait quatre roues qui rendaient le même bruit que si elles eussent roulé sur le sol, et d'où s'élançaient, tandis qu'elles tournaient, des jets de feu continuels. Plus je montais, plus le monde était sombre, et j'éprouvais la même impression que si j'eusse été conduit de la claire lumière du soleil dans un trou ténébreux. Du haut du ciel, je jetai un regard sur le monde. Mon Esprit et serviteur en arrivait avec bruit en pareil équipage et il s'assit à côté de moi sur le char. Je lui dis : « Mon Méphostophilès, où parviendrai-je en sortant d'ici? — Ne te laisse point déconcerter par cette inquiétude, répondit-il, et continue de monter. » Maintenant je vais vous raconter ce que j'ai vu, car je partis un mardi et je rentrai chez moi le mardi suivant, n'ayant pas, pendant ces huit jours, dormi une seule fois, ni même éprouvé la moindre envie de dormir, et ayant voyagé complètement invisible. Lorsque le matin, de très bonne heure, le jour parut et ramena la clarté, je dis à mon Esprit Méphostophilès : « Cher ami, peux-tu savoir quelle distance nous avons déjà parcourue? » car il m'était facile d'inférer de l'aspect du monde que j'avais fait pendant la nuit un assez long voyage. Je dois dire aussi que, tout le temps que je fus hors de chez moi, je ne ressentis ni la faim, ni la soif. Méphostophilès dit : « Mon Faust, tu as fait, tu peux m'en croire, un voyage de quarante-sept milles en hauteur. » Ensuite, le jour étant tout à fait venu, je jetai un regard en bas sur la terre et j'y vis beaucoup de royaumes, de principautés et de nappes d'eau, si bien que je pouvais apercevoir avec une grande netteté le globe entier : l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Et à cette élévation, je dis à mon serviteur : « Montre-moi donc et m'indique comment on nomme ces terres et royaumes. » Il le fit et dit : « Vois ce pays situé à main gauche, c'est la Hongrie. Item, cet autre est la Prusse, et voici, nommés au hasard et sans ordre, la Sicile, la Pologne, le Danemark, l'Italie, l'Allemagne. Mais demain

<sup>1</sup> *En marge : Nota.*

tu verras l'Asie, l'Afrique. Item, la Perse et la Tartarie, l'Inde, l'Arabie. Et parce que le vent souffle de l'arrière, nous voyons actuellement la Poméranie, la Russie et la Prusse, et pareillement la Pologne, l'Allemagne, la Hongrie et l'Autriche. » Le troisième jour, mon regard se promenait sur la grande et la petite Turquie, sur la Perse, l'Inde et l'Afrique. Devant moi je voyais Constantinople et j'apercevais dans la mer Persique et dans celle de Constantinople beaucoup de navires naviguant en tous sens et des armées en expédition. Constantinople m'apparaissait sous un tel aspect qu'on l'eût cru formé à peine de trois maisons, et la taille des hommes me semblait réduite à la hauteur d'un empan. On était alors au mois de juillet, et la chaleur était extrême. Je promenais mon regard tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Midi. Dans un endroit, il pleuvait, dans un autre il tonnait; ailleurs il tombait de la grêle, et plus loin il faisait beau. Je vis enfin toutes les choses qui se passent communément dans le monde. Après avoir ainsi monté pendant huit jours, j'aperçus de loin, en m'élevant encore plus, que le ciel se mouvait et tournait avec une rapidité si grande qu'on eût dit qu'il allait voler en mille morceaux ou briser le globe. Il était si brillant que je ne pouvais plus rien distinguer audessus de moi, et si chaud, que si mon serviteur n'avait pas agité l'air, j'aurais été consumé. La voûte que nous apercevons d'en bas, de notre globe, est solide et épaisse comme une muraille ou un rocher, claire comme un cristal, et la pluie qui en sort et tombe ensuite jusque sur la terre est si limpide, que l'on peut se mirer dedans. Cette voûte se meut avec tant de force dans le ciel qu'elle court toujours de l'Est vers l'Ouest, en emportant avec elle les étoiles, le soleil et la lune. De là vient qu'elle se meut, comme nous le voyons, d'Orient en Occident, et il me semblait que le soleil qui, de chez nous, paraît à peine grand comme le fond d'un tonneau, est plus vaste que le globe tout entier, car je n'en pouvais apercevoir la fin. La nuit, lorsque le soleil disparaît, la lune doit recevoir de lui sa lumière. De là vient qu'elle paraît alors si brillante, et qu'il fait clair aussi dans le ciel. Ainsi la nuit, on trouve le jour dans le ciel, et tout est sombre et noir sur la terre. Je vis donc plus de choses que je n'en avais demandé. Des étoiles, l'une était plus grosse que la moitié du monde; une planète égalait le volume de ce dernier, et dans la région de l'air sont les Esprits qui vivent sous le ciel. En descendant, je regardai notre globe, qui faisait l'effet du jaune dans l'œuf, et il me sembla tout au plus long d'un empan. Pour l'eau, elle paraissait deux fois plus étendue. Au bout de ces huit jours, je rentrai la nuit dans ma maison et j'y dormis trois jours pleins. J'établis ensuite tous mes calendriers et guides pratiques d'après ce que j'avais vu. Je n'ai pas voulu vous le cacher, afin de répondre à votre désir, et si vous regardez dans vos livres, vous y verrez si ce que j'ai aperçu n'est pas conforme à ce qu'ils disent. Je vous salue amicalement.

Le D<sup>r</sup> FAUST,

*L'explorateur des astres. »*



CHAPITRE XXVI

**Troisième voyage du D<sup>r</sup> Faust dans quelques royaumes et principautés, ainsi que dans les pays et villes les plus célèbres.**

Dans la seizième année de son pacte, le D<sup>r</sup> Faust entreprit un voyage ou pèlerinage et ordonna à son Esprit Méphostophilès de le mener et conduire où il désirait aller. A cette fin, Méphostophilès se changea et métamorphosa en un cheval qui avait des ailes comme un dromadaire, et il mena de la sorte son maître dans les pays où ce dernier lui disait de prendre terre. Faust traversa et explora maintes principautés, à savoir les pays de Pannonie, d'Autriche, de Germanie, de Bohême, de Silésie, de Saxe, de Misnie, de Thuringe, de Franconie, de Souabe, de Bavière, de Lithuanie, de Livonie, de Prusse, de Moscovie, de Frise, de Hollande, de Westphalie, de Zélande, de Brabant, de Flandre, de France, d'Espagne, de Portugal, d'Italie, de Pologne, de Hongrie, puis de nouveau la Thuringe. Il fut dehors vingt jours pendant lesquels il n'eut pas beaucoup le temps de voir ce qui lui aurait fait plaisir. Aussi entreprit-il un second voyage, et enfourchant sa monture, gagna-t-il Trèves<sup>1</sup>. C'était la première ville à visiter située sur sa route. Comme elle a un aspect tout à fait antique, il n'y trouva rien de particulier à voir, sinon un palais, ouvrage merveilleux construit avec des briques cuites, et si solide qu'il ne redoute aucun ennemi. Ensuite il alla voir les églises dans lesquelles Siméon et l'évêque Poppo<sup>2</sup> sont ensevelis et qui ont été construites avec des pierres d'une grosseur incroyable, reliées entr'elles par des crampons de fer. Après cela, il se dirigea vers Paris<sup>3</sup> en France, où les études et l'Université lui plurent extrêmement. L'idée d'une ville ou d'un peuple lui passait-elle par l'esprit, il le visitait. Il se rendit notamment à Mayence<sup>4</sup>, où le Mein se jette dans le Rhin ; mais il ne s'y attarda pas longtemps et vint en Campanie, dans la ville de Naples<sup>5</sup>, où il vit une quantité innombrable de cloîtres et d'églises et de hautes maisons magnifiquement décorées et si grandes qu'il en fut émerveillé. Il y a dans cette ville un château<sup>6</sup> superbe ou citadelle, nouvellement construit, qui emporte le prix sur toutes les autres constructions de l'Italie pour sa hauteur, son épaisseur et sa largeur, et dont les tours, les murs, les palais et les chambres à coucher sont revêtus de nombreux ornements. Tout auprès s'élève une montagne nommée le Vésuve, qui est couverte de vignes, d'oliviers et de plusieurs autres arbres à fruits, et qui donne un vin, nommé le vin grec, qui est excellent et exquis. Bientôt il arriva à Venise<sup>7</sup>, et s'étonna de ce qu'elle est bâtie

<sup>1</sup> *En marge* : Trèves.

<sup>2</sup> L'évêque Poppo (1016-1047), ayant entrepris en 1028 le pèlerinage de la Terre-Sainte, en ramena un anachorète nommé Siméon qui, à son arrivée à Trèves, s'établit au sommet de la Porte-Noire, et s'y fit une réputation de sainteté. Après sa mort, Poppo convertit en une église le bâtiment qu'avait habité son ami. (Ristellhuber.)

<sup>3</sup> *En marge* : Paris.

<sup>4</sup> *En marge* : Mayence.

<sup>5</sup> *En marge* : Naples.

<sup>6</sup> *En marge* : Château.

<sup>7</sup> *En marge* : Venise.

dans la mer, qui l'entoure de lagunes, et de ce qu'il y aperçut cependant toutes les marchandises et les denrées nécessaires à l'entretien de l'homme. Il y vit des barques naviguer dans les rues, et fut aussi très surpris que dans cet Etat, où presque rien ne croît, il y ait une telle surabondance. Il y vit aussi les larges nef, les hautes tours et ornements des églises et des monuments édifîés dans l'eau, où baignent leurs fondations. Ensuite il se rendit en Italie, à Padoue<sup>1</sup>, pour visiter l'Université de cette ville. Padoue est fortifiée par une triple muraille flanquée de nombreux fossés et d'eaux courantes. Il s'y trouve un château ou citadelle et des édifices de diverses sortes, notamment une belle cathédrale et un hôtel-de-ville si magnifique, qu'aucun dans le monde ne lui peut être comparé. On y voit aussi une église dédiée à saint Antoine, dont on chercherait vainement l'égale par toute l'Italie. De là il vint à Rome<sup>2</sup>, qui est située sur les bords d'un fleuve nommé le Tibre, lequel coule au milieu de la ville. Au delà de la rive droite, la ville enferme sept collines dans son enceinte; elle possède onze portes ou entrées, le Vatican et une hauteur sur laquelle s'élève l'église cathédrale de St-Pierre. Auprès est situé le palais des papes, lequel est magnifiquement entouré de beaux jardins de plaisance, et aussi l'église de Saint-Jean de Latran, où sont toutes sortes de choses saintes. On la nomme l'église apostolique, et elle est certainement un des plus riches et des plus célèbres édifices sacrés de l'univers. Il vit également beaucoup de temples païens en ruines. Item, beaucoup de colonnes, d'arcs-de-triomphe, etc., qu'il serait trop long de décrire, de sorte que le D<sup>r</sup> Faust prit beaucoup de plaisir et d'amusement à les regarder. Il entra aussi, après s'être rendu invisible, dans le palais du Pape, où il vit beaucoup de serviteurs et de courtisans, et comment on dressait la table du Pape, avec quels mets on la servait, et en telle abondance que le D<sup>r</sup> Faust dit après à son Esprit : « Fi ! pourquoi le diable ne m'a-t-il pas aussi fait Pape ? » Le D<sup>r</sup> Faust vit encore dans ce palais toutes sortes de péchés semblables aux siens, ainsi de l'effronterie, de l'audace, de l'orgueil, de la présomption, de la gourmandise, de l'ivrognerie, de la luxure, de l'adultère et toutes sortes d'actes impies du Pape et de sa séquelle, de sorte qu'il dit ensuite à ce sujet : « Je pensais être un pourceau ou truie du diable. Mais il faut pour cela qu'il me donne encore plus d'une leçon. » Ces pourceaux sont engraisés à Rome et constamment occupés à faire la cuisine. Et comme il avait entendu dire beaucoup de choses de Rome, il demeura trois jours et trois nuits invisible, grâce à son art magique, dans le palais du Pape, et ce bon M. Faust n'a pas depuis lors mangé souvent ni bu de meilleures choses. Une fois il se tint invisible devant le Pape, au moment où ce dernier se mettait à table, et toutes les fois qu'il voulait manger et faisait le signe de la croix (pour bénir les mets placés devant lui), il lui soufflait dans le visage. Une autre fois le D<sup>r</sup> Faust rit tout haut, de façon à être entendu dans toute la salle; puis il se mit à pleurer, comme s'il était sérieusement affligé, et les personnes présentes ne savaient ce que cela voulait dire. Le Pape persuada à ses gens que c'était une âme damnée, et il pria pour sa délivrance. Le Pape leur imposa de plus une pénitence. Cela fit rire le D<sup>r</sup> Faust, et il

<sup>1</sup> En marge : Padoue.

<sup>2</sup> En marge : Rome.

s'amusait beaucoup de ces prestiges. Mais lorsque le dernier service fut apporté sur la table du Pape, le D<sup>r</sup> Faust, qui se sentait appétit, étendit la main, et aussitôt les mets s'envolèrent après lui; en même temps la clef (de la porte) se plaçait dans sa main et, disparaissant avec son butin, il s'en alla, accompagné de son Esprit, sur une montagne de Rome nommée le Capitole, où il le savoura. Il renvoya même son Esprit chercher dans le palais du meilleur vin que l'on servit sur la table du Pape, avec des coupes d'argent et des cristaux. Lorsque le Pape se fut aperçu de tous les vols commis à son détriment, il fit dans la même nuit sonner toutes les cloches à la fois. Il ordonna aussi de dire des messes et des prières pour l'âme de ce défunt, et dans sa colère, il condamna l'âme de ce trépassé, c'est-à-dire Faust, à se purifier dans les flammes du purgatoire. Cependant le D<sup>r</sup> Faust avait bien nettoyé les plats et bu le vin de la table du Pape. Après sa mort, on retrouva chez lui cette vaisselle d'argent. A minuit, lorsque Faust se fut bien gorgé de ces mets, il prit son vol à travers les airs avec son Esprit et il se rendit à Milan<sup>1</sup>, en Italie, qui lui parut être une résidence salubre, car rien n'y annonce de grandes chaleurs, et l'on y trouve des eaux rafraîchissantes et sept lacs de toute beauté. Il y compta de plus et visita beaucoup d'autres beaux lacs et cours d'eau. Il y avait aussi dans cette ville de superbes temples solidement et bien construits et des habitations royales, mais d'un style antique. Il trouva aussi fort à son gré le hant burg ou château avec son donjon et l'admirable hôpital de Notre-Dame. Il visita aussi Florence<sup>2</sup> et admira son évêché, les décorations artistiques de ses belles voûtes et arcades, et la magnificence des vergers de Sainte-Marie, l'église qui se trouve dans le château et est entourée de superbes cloîtres d'un travail exquis, ainsi qu'une tour bâtie tout entière de blocs de marbre, la porte par où l'on entre, et qui est faite avec du métal de cloche ou de bronze, et où sont gravées les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament. La région environnante produit de bons vins et il y a dans la ville des artistes et des ouvriers habiles. Item, Leon<sup>3</sup> (Lyon) en France, qui est situé entre deux montagnes et entouré par deux fleuves, et où il y a un temple d'une noblesse imposante, et aussi une magnifique colonne, avec de belles sculptures. De Lyon, il se dirigea vers Cologne<sup>4</sup>, ville située sur le Rhin, où il y a une cathédrale, dite la haute cathédrale, où sont enterrés les rois qui cherchèrent et suivirent l'Étoile du Christ. Lorsque le D<sup>r</sup> Faust vit leur tombe, il dit : « O bonnes gens ! comment avez-vous pu vous égarer à ce point, de venir ici, alors que vous deviez vous diriger du côté de la Palestine, vers Bethléem en Judée ? Mais peut-être aviez-vous été jetés après votre mort dans la mer, et, flottant sur le Rhin, avez-vous été retirés de l'eau à Cologne, où l'on vous a enterrés ? » Dans cette ville, le diable est encore à Sainte-Ursule avec les onze mille vierges. Faust y fut particulièrement flatté de la beauté des femmes. Non loin de là se trouve la ville d'Aix-la-Chapelle<sup>5</sup>, une des résidences de l'empereur. Dans cette ville est un temple tout en marbre que l'empereur Charlemagne aurait bâti, dit-on,

<sup>1</sup> En marge : Milan.

<sup>2</sup> En marge : Florence.

<sup>3</sup> En marge : Lyon.

<sup>4</sup> En marge : Cologne.

<sup>5</sup> En marge : Aix (la Chapelle).

et désigné pour être l'endroit où tous ses successeurs devraient venir recevoir la couronne impériale. De Cologne et d'Aix-la-Chapelle il se rendit de nouveau en pays français, à Genève, pour visiter cette cité, qui est une ville de Savoie située en pays suisse, une belle et grande cité industrielle, où l'on récolte du bon vin en abondance, et où réside un évêque. Le Dr Faust vint aussi à Strasbourg, et il y constata pour quel motif cette ville est ainsi nommée, et c'est à savoir parce qu'elle est la voie, l'entrée et la route d'un grand nombre de gens. De là vient son nom. C'est un évêché. De Strasbourg, il prit le chemin de Bâle<sup>1</sup>, en Suisse, où le Rhin roule ses eaux presque au milieu de la ville. Son Esprit lui apprit que Bâle devait son nom à un basilic qui habitait en cet endroit. Les murailles sont construites en tuiles et défendues par de profonds fossés. C'est aussi un pays très fertile, où l'on voit beaucoup de vieux édifices. Il s'y trouve encore une Université et Faust n'y vit pas une seule belle église à son goût, sauf le couvent des Chartreux. De là il se dirigea vers Constance<sup>2</sup>, où il y a, près de la porte de la ville, un beau pont jeté sur le Rhin. Le lac, dit l'Esprit à Faust, est long de 20,000 pas et large de 15,000. Cette ville a reçu son nom de Constantin. De Constance, Faust gagna Ulm<sup>3</sup>, dont le nom Ulma (Ormeau), tire son origine des arbres de sa campagne, où coule le Danube; mais la ville est traversée par une rivière nommée la Blau. Elle possède une belle cathédrale et l'église paroissiale de Sainte-Marie. On y a commencé, en l'année 1377, un superbe et admirable monument, œuvre d'art comme on en voit peu, où se trouvent cinquante-deux autels, auxquels sont attachées cinquante-deux prébendes, et où il y a encore un riche tabernacle, travaillé avec beaucoup de goût. Lorsqu'il voulut ensuite revenir sur ses pas et poursuivre son voyage, son Esprit lui dit : « Mon maître, regardez la ville comme il vous plaira; elle a trois comtés; elle extrait en son territoire de l'argent pur, et elle a acheté avec tous ses privilèges et libertés. » Lorsque, sortant d'Ulm, il se fut élevé dans les airs avec son Esprit, il vit de loin beaucoup de comtés et de ville, et au-dessous de lui une grande ville, et auprès un grand château-fort. Il y prit terre. C'était Würzbourg<sup>4</sup>, l'évêché-capitale de la Franconie, près duquel coule la rivière le Mein. Le pays environnant produit un vin généreux et fort d'excellent goût, et de plus il est fertile en céréales et en fruits. Dans cette ville, il y a beaucoup d'ordres religieux : Ordres mendiants, de Saint-Benoît, de Saint-Étienne, Chartreux, et ordres de Saint-Jean et Teuto-nique. Item, il s'y trouve trois églises de Chartreux, sans compter la cathédrale épiscopale, quatre ordres mendiants, cinq couvents de femmes et deux hôpitaux placés sous le vocable de Sainte-Marie qui a, de plus, près de la porte, un monument admirable. Le Dr Faust, après s'être promené dans toutes les parties de la ville, pénétra aussi pendant la nuit, dans le château de l'évêque, qu'il visita partout, et dans lequel il trouva des provisions de toutes sortes. Lorsqu'il se rendit aux Rochers, il y vit une chapelle que l'on y a bâtie, et après qu'il eut goûté des vins de tous les crus, il se remit en

<sup>1</sup> En marge : Bâle.

<sup>2</sup> En marge : Constance.

<sup>3</sup> En marge : Ulm.

<sup>4</sup> En marge : Würzbourg.

route. Il se rendit à Nuremberg<sup>1</sup>, et son Esprit lui dit, chemin faisant : « Faust, tu sauras que Nuremberg tire l'origine de son nom de Claude-Tibère Néron, car de Néron vient Nuremberg (Nürnberg)<sup>2</sup>. » Il s'y trouve deux églises paroissiales : Saint-Sebold, où le saint, son patron, est enterré, et Saint-Laurent, où sont suspendus le manteau, l'épée, le sceptre, la pomme et la couronne de l'empereur Charlemagne, insignes de sa dignité impériale. On y voit encore une belle fontaine dorée, dite la belle fontaine, qui s'élève sur la place du marché, et dans cette ville est ou doit être la lance que Longin enfonça dans le côté du Christ, et un morceau de la vraie Croix. Cette ville a 328 rues, 116 fontaines publiques, 4 grandes et 2 petites horloges à sonneries, 6 grandes portes et 2 petites, 11 ponts de pierre, 12 collines, 10 marchés réguliers, 13 bains publics et 10 églises où l'on prêche. Il y a dans la ville 68 roues de moulin, que l'eau met en mouvement, 132 capitaineries, 2 grandes murailles d'enceinte et de profonds fossés, 380 clochers, 4 pâtisseries, 10 apothicaireries, 68 gardiens, 24 canons ou pièces d'alarme, 9 valets de ville, 10 docteurs en droit et 14 en médecine. En allant de Nuremberg à Augsbourg<sup>3</sup>, où il se rendit le lendemain de bonne heure, au point du jour, il demanda à son serviteur d'où Augsbourg avait tiré son nom. L'Esprit lui dit : « La ville d'Augsbourg a eu plusieurs noms. Tout d'abord, lorsqu'elle fut construite, elle s'est appelée Vindelica, puis Zizaria, puis Eisenbourg (le château de fer), et enfin elle a reçu de l'empereur Augustus Octavianus le nom d'Augusta. » Le D<sup>r</sup> Faust, l'ayant déjà visitée, passa sans s'y arrêter et il ne mit pied à terre qu'à Ratisbonne. Comme il voulait pousser sa chevauchée encore plus loin, l'Esprit lui dit : « Mon maître Faust, on a donné à cette ville sept noms, à savoir le nom de Ratisbonne<sup>4</sup> (Regensburg), qu'elle porte encore, et en outre ceux de Tyberia, Quadrata, Hyaspolis, Reginopolis, Imbripolis et Ratisbona. Le premier lui vint de Tibère, fils d'Auguste. Le deuxième signifie la ville carrée. Elle doit le troisième au rude langage des populations voisines; le quatrième aux Germains, aux Allemands; le cinquième veut dire château royal; le sixième, burg de la pluie, et le septième provient des trains de bois et navires qui s'y trouvent. » Cette ville est fortifiée, forte et bien construite. Au près coule le Danube, dans lequel se jettent 60 cours d'eau, presque tous navigables. On y a construit en 1115 un pont voûté qui est une œuvre d'art célèbre, et on y voit aussi une église dédiée à saint Remi et digne d'éloges, car c'est un beau monument. Mais le D<sup>r</sup> Faust repartit bientôt, ne s'y étant pas attardé longtemps. Il y commit seulement un petit larcin et visita l'hôte du caveau du Haut-Buisson; puis il tourna les talons et vint à Munich<sup>5</sup> en Bavière, qui est un vrai pays princier. La ville est d'aspect moderne; ses rues sont belles et larges, et ses maisons bien décorées. Puis il alla de Munich à Salzbourg<sup>6</sup>, ville épiscopale située en Bavière, qui, à son origine, a porté aussi plusieurs noms. Ce pays possède des pâturages, des collines plates, des lacs, des montagnes d'où l'on

<sup>1</sup> *En marge* : Nuremberg.

<sup>2</sup> Montagne de Nürnberg ou Néron. (N. D. T.)

<sup>3</sup> *En marge* : Augsbourg.

<sup>4</sup> *En marge* : Ratisbonne.

<sup>5</sup> *En marge* : Munich.

<sup>6</sup> *En marge* : Salzbourg.

reçoit du gibier et de la venaison. De Salzbourg il se rendit à Vienne<sup>1</sup> en Autriche. Il aperçut la ville de loin, et son Esprit lui dit qu'il ne trouverait pas de sitôt une cité plus ancienne, et qu'elle avait pris son nom de Flavius, son gouverneur. Cette ville est entourée d'un grand et large fossé, avec un revêtement extérieur; elle mesure trois cents pas dans l'enceinte des murailles, et est bien fortifiée. Les maisons sont communément toutes peintes, et près du palais de l'empereur on a bâti une université. Cette ville n'est administrée que par un Conseil de magistrats de dix-huit personnes. Item, on emploie 1,200 chevaux pour recueillir la vendange, et cette ville a encore de larges celliers qui ne sont pas creusés en terre. Les rues sont pavées de pierres dures et les maisons ont des chambres et des appartements agréables, de vastes dimensions et cependant garnis de toutes sortes d'ornements. De Vienne, Faust reprit son voyage aérien, et du haut des airs il aperçut une ville qui était encore située à une grande distance. C'était Prague<sup>2</sup>, la capitale de la Bohême. Cette ville est grande et divisée en trois parties, à savoir le vieux, le nouveau et le petit Prague. Ce dernier renferme dans son enceinte la partie gauche de la ville et la montagne. Là sont la cour royale et Saint-Gui, la cathédrale de l'évêché. Le vieux Prague est situé dans la plaine, et entouré de larges et puissants fossés. De cette partie de la ville on arrive dans le petit Prague par un pont de vingt-quatre arches. La nouvelle ville est séparée de l'ancienne par un fossé profond et gardée aussi par une enceinte de murailles. Là se trouve le collège de l'Université; la nouvelle ville est entourée d'une muraille. Le Dr Faust se remit en route vers le Nord, et apercevant une autre ville, il descendit sur une plaine. C'était Cracovie<sup>3</sup>, la capitale de la Pologne, où il y a une belle et savante école. Cette ville est la résidence des rois de Pologne, et elle a reçu son nom de Craco, duc de ce pays. L'enceinte de cette ville est garnie de hautes tours, de fortifications et de fossés. Quelques-uns de ces fossés sont remplis d'eaux poissonneuses. Elle a sept portes, et beaucoup de beaux et grands sanctuaires. Dans cette région, il existe d'énormes et très hauts rochers et montagnes sur lesquels le Dr Faust descendit. L'un d'eux est si haut que l'on croit qu'il soutient le ciel. De ces sommets, le Dr Faust put aussi examiner la ville. De cette façon, il n'y logea point dans une hôtellerie, mais il circulait tout autour invisible. De ces hauteurs, où il se reposa quelques jours, il se lança de nouveau dans les airs, vers l'Orient, et il traversa un grand nombre de royaumes, de villes et de principautés. Il chevaucha aussi pendant quelques jours au-dessus de la mer, ne voyant plus rien que le ciel et l'eau, et il arriva en Thrace ou dans le pays de Grèce, à Constantinople<sup>4</sup>, que le Turc nomme à présent Teucros. L'empereur de Turquie y tient sa cour. Faust y éprouva beaucoup d'aventures, dont quelques-unes vont être racontées plus loin, et il y causa aussi beaucoup d'ennuis à Soliman<sup>5</sup>, l'empereur des Turcs. Constantinople a reçu son nom du grand empereur Constantin. Cette ville est fermée et ornée de vastes créneaux, tours et constructions. Aussi l'a-t-on

<sup>1</sup> *En marge* : Vienne.

<sup>2</sup> *En marge* : Prague.

<sup>3</sup> *En marge* : Cracovie.

<sup>4</sup> *En marge* : Constantinople.

<sup>5</sup> *En marge* : Soliman est monté sur le trône en l'année 1519.

nommée avec raison la nouvelle Rome. Elle est baignée de deux côtés par la mer. La ville possède onze portes et trois palais ou résidences souveraines. Le D<sup>r</sup> Faust examina pendant quelques jours la puissance, le gouvernement, le luxe et la cour de l'empereur des Turcs, et un soir que cet empereur était assis à table et mangeait, le D<sup>r</sup> Faust lui joua un tour de singe et une farce, car il fit courir tout autour de la salle de larges torrents de feu que chacun se précipita pour éteindre, et dont il s'élançait des éclairs et des coups de tonnerre. Il enchantait si bien aussi l'empereur des Turcs que cet empereur ne put se lever et qu'on ne put réussir à l'emporter de table. En même temps la salle brillait, comme si elle eût renfermé le soleil lui-même, et l'Esprit du D<sup>r</sup> Faust, s'avançant devant l'empereur sous la forme, dans le costume et avec les ornements d'un pape, lui dit : « Salut à toi, Soliman, qui reçois ce grand honneur que ton Mahomet daigne se montrer à toi. » Et il disparut après avoir prononcé ces quelques paroles. Trompé par ce prestige, l'empereur se jeta à genoux, appelant son Mahomet, et le comblant de louanges et d'actions de grâces parce qu'il lui avait fait ce grand honneur de se montrer à lui. Le lendemain matin le D<sup>r</sup> Faust pénétra dans le château où le sultan tient ses femmes et ses concubines enfermées, et dans lequel personne n'a jamais pu pénétrer, sinon des enfants eunuques, qui font le service des appartements de ces femmes. Il enchantait ce château et l'enveloppa d'un brouillard si épais que personne ne pouvait plus l'apercevoir. Puis, prenant la même apparence et forme qu'avait déjà revêtu son Esprit, et se faisant passer pour Mahomet, le D<sup>r</sup> Faust séjourna pendant six jours dans ce château, et le brouillard persista alentour pendant tout le temps qu'il y résida. Comme le Grand Turc prêchait alors son peuple, on célèbre à cette époque beaucoup de cérémonies. Le D<sup>r</sup> Faust, cependant, mangeait, buvait, était de joyeuse humeur et ne se refusait rien. Après s'être comporté de la sorte, il s'enleva dans les airs revêtu de son costume et de ses ornements pontificaux, de façon à pouvoir être vu de chacun. Lorsqu'il fut parti et que le nuage eut disparu, le Grand Turc rentra dans le château, fit venir ses femmes et leur demanda ce qui s'était passé, pour que le château eût été si longtemps enveloppé de cet épais brouillard. Elles lui répondirent que le Dieu Mahomet était venu dans le château, et qu'il les avait visitées pendant la nuit en disant que de ces visites il naîtrait un grand peuple et des héros belliqueux. Le Grand Turc se considéra comme fort honoré par cette visite. Mais ses prêtres lui ayant dit qu'il ne devait pas se fier à ces rapports et que ses femmes avaient été visitées, non par Mahomet, mais par un fantôme, cela lui donna beaucoup à réfléchir et le jeta dans de grandes perplexités<sup>1</sup>. Le D<sup>r</sup> Faust se dirigea ensuite du côté du Nord (*sic*), vers la grande capitale du Caire<sup>2</sup>, qui auparavant était appelée Chayrum ou Memphis, et dans laquelle le Soudan d'Égypte a son château et tient sa cour. Là se partage en Égypte le fleuve du Nil, qui est le plus grand fleuve du monde entier. Lorsque le soleil entre dans la constellation du Cancer, il inonde et fertilise toute la terre d'Égypte. Après cela, Faust revint du côté de l'Orient et du Nord vers

<sup>1</sup> Nous avons supprimé une partie de ce passage, trop obscène pour être traduite.

<sup>2</sup> *En marge* : Le Caire.

Bude et Sabatz<sup>1</sup> en Hongrie. Bude est cet endroit où a été la capitale du royaume de Hongrie. C'est un pays fertile. Il s'y trouve une eau où le fer, lorsqu'on l'y plonge, se change en cuivre, et des mines d'or, d'argent, et de toutes sortes de métaux. Les Hongrois nomment Start la ville, que les Allemands appellent Ofen (Bude). C'est une grande place forte, embellie par un château d'une admirable beauté. De là Faust retourna vers Magdebourg<sup>2</sup> et Lübeck, en Saxe. Magdebourg est le siège d'un évêché; on y voit une des six cruches dans lesquelles le Christ changea l'eau en vin à Cana, en Galilée. Lübeck<sup>3</sup> est aussi un des sièges épiscopaux de la Saxe, etc. De Lübeck, le D<sup>r</sup> Faust vint en Thuringe, à Erfurt<sup>4</sup>, où il y a une université. D'Erfurt, il revint à Wittemberg et rentra chez lui après une absence d'un an et demi, ayant visité de la sorte un grand nombre de contrées que nous sommes loin d'avoir toutes décrites.

## CHAPITRE XXVII

### Du Paradis.

Lorsque le D<sup>r</sup> Faust était en Egypte, il visita la ville du Caire, et il a voyagé dans les airs au-dessus de beaucoup de royaumes et de pays, tels que l'Angleterre, l'Espagne, la France, la Suède, la Pologne, le Danemark, l'Inde, l'Afrique, la Perse, etc. Il s'est aussi rendu dans le pays des Mores, et outre qu'il prenait toujours terre ou se reposait sur de hautes montagnes, des rochers ou des îles, il a tout particulièrement visité cette île célèbre de Bretagne<sup>5</sup> où l'on trouve beaucoup de cours d'eau, de sources d'eaux chaudes et beaucoup de métaux, ainsi que la pierre divine et beaucoup d'autres que le D<sup>r</sup> Faust a rapportées de son voyage. Les Orcades sont des îles de la Grande Mer situées entre les îles Britanniques. Elles sont au nombre de vingt-trois, dont dix sont désertes et treize habitées. Le Caucase<sup>6</sup>, entre l'Inde et la Scythie, est la plus haute de toutes les îles en raison de ses montagnes et de ses pics élevés. En outre, le D<sup>r</sup> Faust a plané sur un grand nombre de pays et sur de vastes étendues de mers. Il y a de ces pays où les arbres à poivre croissent en aussi grande abondance que les genévriers chez nous. La Crète<sup>7</sup>, île du pays grec, est située au milieu de la mer de Candie. Elle appartient aux Vénitiens, et l'on y fait le vin de Malvoisie. Cette île est remplie de chèvres, et les cerfs y font défaut. Elle ne renferme aucun animal nuisible : ni serpents, ni loups, ni renards ; on y trouve seulement de grosses araignées venimeuses. Faust a exploré et examiné cette île, et un grand nombre d'autres, dont l'Esprit Méphostophilès lui faisait une relation complète, et qu'il lui montrait. Et maintenant j'arrive *ad propositum* (à mon dessein). Cela fut cause, cette habitude que le D<sup>r</sup> Faust avait de se reposer ainsi sur de hautes montagnes, non seulement qu'il examina

<sup>1</sup> En marge : Bude. Sabatz.

<sup>2</sup> En marge : Magdebourö.

<sup>3</sup> En marge : Lübeck.

<sup>4</sup> En marge : Erfurt.

<sup>5</sup> En marge : Bretagne.

<sup>6</sup> En marge : La montagne-Caucase.

<sup>7</sup> En marge : L'île de Crète.



de ces sommets certaines parties de la mer et les royaumes et pays environnants, mais qu'en voyant certaines îles s'élever si hautes avec leurs pics, il éprouva finalement le désir de voir le Paradis. Ce désir, il ne l'avait jamais exprimé à son Esprit, et il ne lui avait point été permis de le faire. Ce fut particulièrement dans l'île du Caucase, qui, par ses pics et ses sommets, dépasse toutes les autres hauteurs, qu'il pensa qu'il ne manquerait pas de voir le Paradis. Du haut de ces pics de l'île du Caucase, il voyait très bien les contrées d'Inde et de Scythie, et du côté de l'Orient, il apercevait à des distances considérables, jusqu'aux lignes du Septentrion, une clarté semblable à un soleil étincelant, et une sorte de torrent enflammé qui s'élevait depuis la terre jusqu'au ciel comme un feu dont les limites étaient nettement tracées sur la terre, et qui se dessinait comme une petite île. Il vit aussi jaillir dans la vallée et du sein de la terre, quatre sources se dirigeant ensuite, l'une vers l'Inde, la deuxième vers l'Égypte, la troisième vers l'Arménie, et la quatrième dans cette même direction. Lorsqu'il eut contemplé ce spectacle, il eût été heureux de savoir quelle en était la nature et l'origine, et l'idée lui vint alors d'interroger l'Esprit, ce qu'il ne fit pas sans un battement de cœur. Lorsqu'il lui eut adressé sa question, l'Esprit lui donna une bonne réponse, et lui dit : « C'est le Paradis. Il se trouve en cet endroit, du côté du Soleil Levant, un jardin que Dieu a planté et rempli de toutes sortes de choses réjouissantes. Ces torrents de feu sont les murs dont Dieu l'a entouré pour le garder et le limiter. Mais là (continua-t-il), où tu vois une clarté plus brillante encore, se trouve l'épée de feu avec laquelle l'ange défend l'accès du jardin, et pour t'y rendre, tu aurais encore autant de chemin que tu en as jamais fait. Tu aurais pu mieux le voir de régions plus élevées, mais nous n'y avons pas songé, etc. Ces eaux qui se divisent en quatre parties, sont les eaux qui coulent de la fontaine située au milieu du Paradis et qui reçoivent les noms de Gange ou Phison, de Gihon ou Nil, de Tigre et d'Euphrate, et tu vois à présent qu'il est situé entre les constellations de la Balance et du Bélier et qu'il s'étend jusqu'au ciel. Sur ses murs de feu, se tient, avec l'épée flamboyante, l'ange Chérubin qui a reçu l'ordre de les garder. Mais ni toi, ni moi, ni aucune créature humaine, nous ne saurions en approcher. »

## CHAPITRE XXVIII

### D'une Comète.

On avait aperçu à Eisleben une comète merveilleusement grande. Alors quelques-uns des bons amis du D<sup>r</sup> Faust lui demandèrent d'où elle provenait. Il leur répondit et leur dit : — Il arrive souvent que la lune change d'aspect dans le ciel, et que le soleil se trouve au-dessous de la terre. Lorsqu'ensuite la lune s'approche, le soleil est si violent et si fort qu'il enlève sa clarté à la lune, qui devient alors toute rouge. Quand après cela la lune remonte dans le ciel, elle se transforme pour revêtir différentes couleurs, et de la plus élevée de ces métamorphoses, il sort un prodige. Il se produit une Comète, laquelle est la figure et l'indice que Dieu va infliger diverses sortes de châtiments. Quelquefois elle amène des rébellions, ou de la mort dans l'empire, des pestes, par exemple, des morts subites et

autres épidémies. Item des inondations, des pluies torrentielles, des chaleurs torrides, des famines et autres fléaux semblables. Par de telles conjonctions et métamorphoses de la lune et du soleil, il se produit un monstre qui est une comète, et alors aussitôt que les méchants Esprits ont connaissance des desseins de Dieu, ils apportent leurs instruments (de malheur). Cette étoile est, à côté des autres, pareille à un bâtard, ses parents étant, comme il a été dit plus haut, le Soleil et la Lune.

## CHAPITRE XXIX

### Des Étoiles.

Un célèbre docteur d'Halberstad, N.-V. W., invita le Dr Faust à diner, et avant que le repas ne fût servi, il s'approcha d'une fenêtre et regarda le ciel un instant. Comme on était alors en hiver, les étoiles y brillaient en foule. Ce docteur était un médecin, et de plus un bon astronome, et pour ce motif, et parce qu'il avait envie de s'enquérir auprès du Dr Faust de quelques transformations des planètes et des étoiles, il l'avait honoré de cette invitation et s'appuyait sur son épaule derrière cette fenêtre pour le questionner sur la clarté du ciel et sur beaucoup de choses relatives aux étoiles. Voyant comme elles filaient et tombaient, il lui demanda quelle était la cause de ce phénomène, et dans quelles conditions il se produisait. Le Dr Faust lui répondit : — Monsieur et cher frère, vous saurez d'abord que la plus petite étoile du ciel, qui nous paraît ici-bas à peine aussi brillante que votre grosse bougie, est plus grande qu'une principauté. Il est non moins certain, car je l'ai vu aussi, que la largeur et la longueur du ciel sont plus considérables que celles de douze terres semblables à la nôtre. Comme de plus on ne rencontre point de globes terrestres dans le ciel, certaines étoiles sont plus grosses que ce pays, d'autres ont des dimensions égales à celles de la ville, et un peu plus loin, on en trouve une dont la circonférence dépasse celle de l'Empire romain, une autre aussi grosse que la Turquie, et pour les planètes, il y en a une qui est aussi grande que notre monde tout entier.

## CHAPITRE XXX

### Une question sur la résidence des Esprits qui tourmentent les hommes.

— Cela est vrai, mon maître Faust, dit ce docteur. Mais quel est donc l'aspect des Esprits dont on raconte qu'ils tourmentent les hommes, non pas seulement les jours, mais aussi les nuits. Le Dr Faust répondit : — Les Esprits, ne dépendant point du soleil, habitent et voyagent parmi les nuages, et plus le soleil brille avec éclat, plus ils habitent et recherchent une région profonde, car Dieu leur a interdit la lumière et la vue du soleil, et il ne leur est pas accordé ni permis d'en jouir. Mais ils demeurent la nuit au milieu de nous autres hommes dans les lieux où il fait le plus sombre, car la clarté du soleil, bien qu'elle ne paraisse point, rend cependant le premier ciel aussi clair que le jour, de sorte que, dans les ténèbres les plus épaisses de la nuit, bien que les étoiles soient cachées, nous pouvons, nous autres

hommes, voir le ciel. Il résulte de là que les Esprits, ne pouvant endurer ni souffrir la vue du soleil, qui est monté dans les régions les plus élevées, se rapprochent de nous la nuit sur la terre, et y demeurent au milieu de nous autres hommes. Ils nous tourmentent par des rêves pénibles, des cris et des apparitions de formes effroyables et menaçantes. De là vient aussi que lorsqu'on sort par une nuit sombre et sans lumière, on éprouve beaucoup de frayeurs et que l'on est assailli, dans les ténèbres, de beaucoup de visions qui n'apparaissent point pendant le jour. C'est aussi pour la même raison que l'on est effrayé pendant le sommeil, parce l'on croit qu'un esprit est près de nous, qu'il va nous saisir, qu'il se promène dans la maison ou autour de la chambre, et autres imaginations semblables. Nous éprouvons toutes ces choses parce que les Esprits de la nuit se tiennent auprès de nous, et nous tourmentent, et nous font souffrir avec toutes sortes de prestiges et de fascinations semblables.

### CHAPITRE XXXI

#### **Une autre question sur les Étoiles qui tombent sur la terre.**

Pour ce qui est de l'influence des Étoiles, et de la manière dont elles brillent et tombent sur la terre, ce n'est pas une chose nouvelle, car cela se passe toutes les nuits. Lorsqu'il se produit ainsi des étincelles et des flammes, ce sont des signes qui tombent des étoiles, ou, comme nous disons, des lumignons qui sont filants, noirs et à demi-verdâtres<sup>1</sup>. Mais qu'une étoile doive tomber, il n'y a que les hommes qui puissent l'imaginer, et lorsqu'on voit, ce qui arrive souvent, de grandes traînées de feu descendre la nuit du ciel, ce ne sont pas, comme nous le supposons, des étoiles qui tombent. Car, s'il y a des lumignons qui sont plus gros les uns que les autres, cela tient à ce que la même inégalité s'observe entre les étoiles. Aucune étoile ne tombe du ciel sans un décret exprès de Dieu. Lorsque des étoiles emportent ainsi avec elles la voûte du ciel, c'est que Dieu veut châtier une contrée ou un peuple, et c'est pour cela que ces chutes sont suivies de grandes inondations ou de chaleurs torrides, et de la ruine du pays ou des gens.

### CHAPITRE XXXII

#### **Du Tonnerre.**

Au mois d'août, un grand orage accompagné de coups de foudre et de nombreux éclairs éclata un soir à Wittemberg. Le Dr Faust se trouvait alors sur la place du marché avec d'autres médecins qui lui exprimèrent le désir de connaître la cause et l'occasion de cet orage. Il leur fit cette réponse : Les choses ne se passent pas toujours ainsi au moment où un orage est sur le point d'éclater. Il fait d'abord du vent, puis après que l'orage s'est déchaîné pendant un certain temps, il tombe en cet endroit des pluies torrentielles. Ces phénomènes proviennent de ce que les quatre vents du ciel se

<sup>1</sup> Mot à mot : se mouchaient, laissaient tomber des mouchures, des lumignons.

rencontrent. Les nuages sont, par cette rencontre, amassés les uns sur les autres, ou amenés en un certain endroit et mêlés de telle sorte qu'il se produit alors de la pluie ou une nuée noire, semblable à celle que vous pouvez voir à présent sur la ville. Après cela, lorsque la tempête se déchaîne, les Esprits viennent s'y mêler, lutter ensemble des quatre coins de l'espace, de sorte qu'ils produisent des commotions dans le ciel, et l'on dit qu'il tonne ou que l'orage éclate et gronde. Mais quand le vent est aussi fort, le tonnerre ne dure jamais longtemps ; il s'arrête, ou bien il est très vite emporté plus loin. Après cela, remarquez de quelle partie du ciel est venu le vent qui apporte la tempête, et vous verrez qu'il vient souvent du Midi, quelquefois de l'Orient, du Couchant ou du Nord.

## CHAPITRE V

### Le Livre populaire.

(Suite et fin).

SUIT LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DES AVENTURES DU  
D<sup>r</sup> FAUST. CE QU'IL A FAIT ET EXÉCUTÉ A L'AIDE DE SA NÉCRO-  
MANCIE DANS LES COURS DES POTENTATS.

*Finalment on raconte aussi sa fin et disparition effroyable  
et lamentable.*

## CHAPITRE XXXIII

### Une histoire du D<sup>r</sup> Faust et de l'empereur Charles-Quint.

L'empereur Charles, cinquième du nom, étant venu tenir sa cour à Innsprück, le D<sup>r</sup> Faust s'y rendit aussi, et quantité de barons et de personnes de la noblesse qui connaissaient bien sa science et son habileté, particulièrement celles qu'il avait soulagées par son art et ses remèdes d'un grand nombre de violentes douleurs et maladies, l'appelèrent à la cour et l'invitèrent à ses diners. Il y était même fort entouré, ce que l'empereur Charles ayant vu et en ayant été frappé, il demanda quelle était cette personne. On lui répondit que c'était le D<sup>r</sup> Faust. L'empereur ne répliqua rien et garda le silence sur ce point jusqu'après le diner. Cela se passait pendant l'été, après les fêtes de saint Philippe et de saint Jacques. Le repas fini, l'empereur fit appeler Faust dans son appartement, et après lui avoir dit qu'il le connaissait pour un homme d'une grande science dans la magie noire et ayant à son service un Esprit qui lui prédisait l'avenir, il ajouta qu'il désirait lui voir donner une preuve de sa science, lui promettant par sa couronne impériale qu'ensuite il ne serait point inquieté. Le D<sup>r</sup> Faust répondit très humblement qu'il était prêt à satisfaire le désir de Sa Majesté impériale. L'empereur lui dit alors : — Tu sauras que dernièrement, en songeant dans mon lit, je me suis demandé comment, avant moi, mes

ancêtres et prédécesseurs s'étaient élevés à un si haut degré de puissance, et comment mes descendants et moi pourrions les dépasser encore. Je réfléchissais en particulier qu'Alexandre-le-Grand, cet empereur si puissant dans toutes les monarchies, cette lumière et cette gloire de tous les souverains, ainsi qu'on peut le voir dans les chroniques, avait soumis à sa domination un grand empire, beaucoup de royaumes et de principautés, ce que mes descendants et moi nous arriverions difficilement à refaire. Pour ce motif, mon gracieux désir est de voir représenter devant moi la forme, figure, démarche et mine d'Alexandre et de son épouse, telles qu'elles étaient durant leur vie, afin de m'assurer si tu es un maître expérimenté dans ton art. « Très gracieux empereur, dit Faust, je satisferai en très humble et très fidèle sujet le désir que votre Majesté Impériale éprouve de voir représenter devant elle les personnes d'Alexandre-le-Grand et de son épouse, telles qu'elles étaient de leur vivant, en tant que j'en aurai la puissance au moyen de mon Esprit ; je les ferai paraître devant Elle sous une forme visible. Votre Majesté doit savoir cependant que je ne réveillerai point d'entre les morts leurs corps périssables, et qu'ils ne sauraient paraître devant Elle. Cela n'est pas possible. Mais les Esprits très anciens qui furent Alexandre et son épouse peuvent en revêtir la forme et se métamorphoser en eux, et c'est grâce à cette métamorphose que je pourrai faire voir à Votre Majesté Alexandre sous ses traits véritables. » Là-dessus Faust sortit de l'appartement, afin de s'entendre avec son Esprit ; puis, revenant trouver l'empereur, il lui indiqua de quelle manière il pourrait déférer à son désir, en y mettant toutefois cette condition, que Sa Majesté ne lui adresserait aucune question et garderait un silence absolu, ce que l'empereur lui accorda. Le D<sup>r</sup> Faust ouvrit la porte, et l'empereur Alexandre entra bientôt sous la forme et les traits qu'il avait de son vivant. C'était un petit homme bien proportionné, assez gros, ayant une barbe épaisse, rouge ou d'une couleur approchante, le visage coloré et le regard aussi perçant que s'il eût eu les yeux d'un basilic. Il s'avança, revêtu d'un équipement de guerre complet, vers l'empereur Charles, et s'inclinant devant lui, il lui fit une profonde révérence. L'empereur voulut alors le relever et lui faire accueil ; mais le D<sup>r</sup> Faust ne voulut pas le lui permettre. Au bout d'un instant, et après qu'Alexandre se fut incliné de nouveau et se fut retiré, son épouse entra de la même manière, et fit aussi la révérence à l'empereur. Elle avait un costume tout en velours bleu, orné d'or et de perles. Elle était admirablement belle, d'une taille élancée, et sur son visage arrondi et paré des plus brillantes couleurs, le rouge éclat du sang se mêlait à la blancheur du lait. Cependant l'empereur se disait : « Maintenant j'ai vu deux personnes que je désirais contempler depuis longtemps, et je ne puis manquer (de vérifier) si l'Esprit a véritablement revêtu leurs formes et ne m'a pas trompé, comme la femme qui évoqua le prophète Samuel. » Et afin de constater le fait avec une entière certitude, il pensa : « J'ai souvent entendu dire que l'Impératrice avait à la nuque un grain de beauté très apparent, » et s'étant avancé pour vérifier si l'apparition en portait un semblable, il l'aperçut, car l'Impératrice se tint un instant immobile devant lui et droite comme un bâton ; puis elle disparut. Ainsi fut satisfaite la curiosité de l'empereur.

CHAPITRE XXXIV

**Le D<sup>r</sup> Faust enchante un chevalier et lui plante un bois de cerf sur la tête.**

Après que le D<sup>r</sup> Faust eut satisfait la curiosité de l'empereur de la manière que nous venons de dire, il se plaça près d'une fenêtre, un soir, après que l'on eut sonné dans le château pour appeler à table, afin de voir entrer et sortir les gens de l'empereur. Il aperçut alors au-dessous, dans le logement des chevaliers, un de ces derniers qui dormait, appuyé sous la fenêtre, car il faisait très chaud ce jour-là. Je n'ai pas voulu donner le nom de la personne ainsi endormie, parce que c'était un chevalier et un baron de naissance<sup>1</sup>, quoique cette aventure prêle seulement à rire à ses dépens. L'Esprit Méphostophilès aida son maître avec tant d'empressement et de fidélité, et enchanta de telle sorte le chevalier endormi et étendu sous la fenêtre, qu'il lui planta un bois de cerf sur la tête. Lorsqu'il se réveilla et qu'en relevant sa tête qu'il avait inclinée, le bon seigneur s'aperçut du mauvais tour qu'on lui avait joué, il en éprouva beaucoup d'angoisse. Car la fenêtre était baissée et il ne pouvait plus ni retirer, ni avancer sa tête ornée de ce bois de cerf. L'empereur étant venu voir ce spectacle, en rit et s'en amusa beaucoup jusqu'au moment où le D<sup>r</sup> Faust y mit fin lui-même en rompant le charme.

CHAPITRE XXXV

**Comment le susdit chevalier voulut se venger du D<sup>r</sup> Faust, mais n'y put réussir.**

Le D<sup>r</sup> Faust prit congé de la cour après avoir reçu, non seulement de l'empereur, mais d'un grand nombre d'autres personnes, des présents qui témoignaient de la bonne amitié que chacun lui portait. A peine s'était-il éloigné d'un mille et demi, qu'il aperçut sept cavaliers arrêtés dans une forêt, qui le touchaient presque. C'était le chevalier qui avait éprouvé à la cour l'aventure que nous venons de raconter. En reconnaissant le D<sup>r</sup> Faust, ces cavaliers se lancèrent sur lui en éperonnant leurs chevaux et en apprêtant leurs armes. Le Docteur vit le mouvement et se jeta dans un bouquet de bois. Mais un instant après il en ressortait et se précipitait sur eux. S'apercevant alors que le bouquet de bois était rempli de cavaliers armés qui s'avançaient pour les assaillir, ses adversaires tournèrent bride et déta-lèrent. Mais ils furent néanmoins entourés, arrêtés et contraints de demander merci au D<sup>r</sup> Faust. Le Docteur les laissa aller, mais il les enchanta de telle sorte que, pendant un mois, ils eurent tous la tête ornée de cornes de boucs, et leurs chevaux de cornes de vaches. Ce fut leur châtiment, et ce fut ainsi qu'avec l'aide de ses cavaliers enchantés, Faust battit le chevalier.

<sup>1</sup> *En marge : Erat Baro ab Hardeck.* (C'était le baron de Hardeck.)

CHAPITRE XXXVI

**Le D<sup>r</sup> Faust mange la charretée de foin d'un paysan, avec la charrette et le cheval.**

Il s'était une fois rendu près de Gotha, dans une petite ville où il avait affaire. On était alors au mois de juin, et partout on rentrait le foin. Un soir qu'il avait bu plus que de raison, il alla se promener avec quelques-unes de ses connaissances. Le D<sup>r</sup> Faust et les personnes qui l'accompagnaient ayant franchi la porte de cette petite ville, en longeaient les fossés, lorsqu'ils virent une charretée de foin qui venait à leur rencontre. Le D<sup>r</sup> Faust alla se placer dans la voie suivie par les charrettes, si bien que le paysan dût, de toute nécessité, le prier de se ranger et de laisser la voie libre. Le D<sup>r</sup> Faust, qui était gris, lui répondit : « Nous allons voir tout de suite lequel de nous deux va se ranger. Ne sais-tu donc pas, frère, n'as-tu donc jamais entendu dire qu'une charretée de foin doit céder le pas à un homme, quand il est rond ? » Irrité de cette réponse, le paysan se mit à injurier Faust qui lui répartit : « Comment, vilain, tu veux me tenir tête ? Cesse ces façons, ou je te mange ton foin, ta charrette et ton cheval. » Le paysan lui répliqua : « Vraiment ! Eh bien ! mange aussi mes excréments ! » Alors le D<sup>r</sup> Faust l'encharma de telle façon qu'il lui fit croire que sa bouche était devenue aussi grande qu'une cuve, et qu'il mangeait et dévorait d'abord le cheval, puis le foin et la charrette. Le paysan fut saisi d'effroi, et dans son angoisse, il courut chez le bourgmestre et lui raconta véridiquement de quelle manière les choses s'étaient passées. Le bourgmestre l'accompagna, non sans rire, pour voir ce qu'il en était. Lorsqu'ils furent arrivés près de la porte de la ville, ils reconnurent que la charrette et le cheval s'y trouvaient attelés, et dans le même état qu'auparavant, Faust ayant seulement charmé la vue du paysan.

CHAPITRE XXXVII

**De trois comtes d'illustre naissance que le D<sup>r</sup> Faust, auquel ils avaient exprimé le désir d'assister à Munich au mariage du fils du prince de Bavière, y conduisit à travers les airs.**

Trois comtes de naissance illustre, mais dont les noms doivent être passés sous silence, étudiaient alors à Wittemberg. Se trouvant un jour réunis, ils causaient entr'eux de fêtes splendides qui allaient être données à Munich en l'honneur du fils du prince de Bavière, et à l'occasion de son mariage, et ils exprimaient le désir d'en être témoins, ne fût-ce que pendant une demi-heure. Dans le cours de la conversation, une idée vint à l'esprit d'un de ces seigneurs, et il dit aux autres : — Mes cousins, si vous voulez m'écouter, je vais vous donner un bon conseil et la possibilité, pour nous trois, de voir ce mariage et d'être, la même nuit, de retour ici, à Wittemberg. Voici ce que j'ai à vous proposer : Envoyons chercher le D<sup>r</sup> Faust, informons-le de notre intention, faisons-lui un présent, et demandons-lui de nous prêter le secours de son art en cette occasion. Il ne nous refusera pas, certainement. » S'étant mis d'accord, ils envoyèrent chercher Faust, le mirent au courant de leurs



intentions, lui firent un présent et lui offrirent un festin magnifique, ce qui le rendit fort aise. Aussi leur promit-il ses services. Lorsqu'arriva l'époque à laquelle le mariage du fils du prince de Bavière devait être célébré, le Dr Faust fit venir ces trois comtes dans sa maison, après leur avoir recommandé de se revêtir de leurs plus beaux habits et de tous les bijoux qu'ils possédaient; puis, prenant un large manteau, il l'étendit dans le jardin qui attenait à son habitation, fit monter dessus les trois comtes, et se plaça au milieu d'eux en leur recommandant d'une manière expresse de ne pas prononcer une seule parole tant qu'ils seraient dehors. « Alors même que vous serez arrivés dans le palais du duc de Bavière, ajouta-t-il, si l'on cherche à converser avec vous ou à vous adresser des questions, ne répondez absolument à personne. » Les trois comtes promirent d'observer scrupuleusement ces instructions. Après avoir reçu leur promesse, Faust s'assit et commença ses conjurations. Bientôt il s'éleva un grand vent qui souleva le manteau et les emporta si rapidement à travers les airs, qu'ils arrivèrent à temps à Munich, dans le château du prince de Bavière. Faust, pour les dérober aux regards, les avait fait voyager invisibles jusqu'à leur arrivée. Alors le maréchal les apercevant, alla prévenir le prince de Bavière que, bien que tous les princes, comtes et seigneurs eussent déjà pris place à sa table, trois gentilshommes venaient cependant d'arriver avec un serviteur et attendaient encore dehors qu'il voulût bien les recevoir. Le vieux prince les accueillit fort bien et leur adressa même la parole. Mais ils ne lui firent aucune réponse. Cela se passait le soir, au moment du souper. Pendant toute la journée, grâce à l'art de Faust, ils avaient d'ailleurs assisté, invisibles, à toutes les cérémonies du mariage, et ils avaient pu les contempler tout à leur aise. Ainsi que nous l'avons dit, Faust leur avait expressément défendu de parler à personne ce jour-là. Il leur avait aussi recommandé, dès qu'il dirait : Allons! de saisir tous ensemble le manteau, et qu'ensuite ils disparaîtraient tous du palais en un clin d'œil. Lors donc que le duc de Bavière leur eut adressé la parole, et qu'ils se furent abstenus de lui répondre, on vint cependant leur présenter ce dont ils avaient besoin pour se laver les mains. Mais l'un des comtes ayant alors transgressé la défense de Faust, ce dernier se leva en criant : Allons! et aussitôt que les deux autres comtes eurent saisi son manteau, il disparut avec eux. Mais le troisième, qui avait négligé la recommandation de Faust, fut arrêté et jeté dans une prison. Les deux autres furent de retour vers minuit, à Wiltemberg; ils étaient fort attristés de ce qui était advenu à leur cousin. Mais Faust leur fit espérer que le lendemain il l'aurait délivré. Cependant le comte était fort effrayé et abattu dans sa prison d'avoir été ainsi abandonné, et de se voir enfermé dans un cachot et gardé par des geôliers. Il fut ensuite interrogé, et on lui demanda quelle sorte de fantôme il était, et quelles étaient les trois autres personnes qui avaient si soudainement disparu. Le comte pensa que, s'il les trahissait, l'affaire pourrait avoir un fâcheux dénouement. Il ne répondit donc rien à personne, et de tout le jour on n'en put rien tirer. Aussi lui signifia-t-on finalement que le lendemain il serait mis à la torture, et qu'on le contraindrait bien à s'expliquer. Le comte se disait : « Peut-être Faust ne pourra-t-il pas me délivrer cette nuit, et je serai demain tourmenté et torturé, ce qui me mettra dans la nécessité de parler. » Mais il était con-

solé par la pensée que ses deux cousins devaient presser vivement Faust de le délivrer, et ce fut aussi ce qui arriva. Car avant que le jour ne parût, le D<sup>r</sup> Faust était de retour auprès de lui et jetait aux gardes un charme qui les plongeait dans un profond sommeil. Après cela il ouvrit, grâce à son art, toutes les portes de la prison et du château, et ramena bientôt le jeune comte à Wiltemberg, ce qui lui valut une magnifique récompense.

#### CHAPITRE XXXVIII

##### **Comment le D<sup>r</sup> Faust emprunta de l'argent à un Juif, et lui donna en gage sa propre jambe, qu'il avait sciée lui-même en présence d'un Juif.**

On dit qu'un esprit malin et un magicien ne sauraient, dans tout le cours d'une année, s'enrichir seulement de trois deniers. Le D<sup>r</sup> Faust vérifia ce dicton. Son Esprit lui fit de grandes promesses, mais il le trompa sur bien des points, car le diable est un Esprit de mensonge. Il rappelait au D<sup>r</sup> Faust avec quelle adresse les Esprits de l'Enfer le comblaient de dons, et il disait qu'avec cela il devait s'arranger de façon à devenir riche, car son argent ne disparaîtrait pas tant que le terme de son engagement ne serait pas arrivé. Mais, ajoutait-il, la promesse qu'il lui avait faite ne s'étendait d'abord qu'à une période de quatre années, parlant de la signature du pacte, promesse par laquelle il s'engageait à ne le laisser manquer ni d'argent ni de biens. Item, il s'était engagé, comme il a été dit plus haut, à lui procurer par son art des mets et des biens provenant des cours de tous les potentats, et là-dessus Faust devait cette fois lui rendre justice, et ne pas se révolter contre lui, mais réfléchir en lui-même combien son Esprit était habile et adroit. Après ces disputes et explications avec son Esprit, Faust s'en alla banqueter avec de bons compagnons. Comme il n'avait pas alors la bourse bien garnie, il fut obligé de prendre de l'argent chez un Juif. Dans l'engagement qu'il souscrivit, il reconnut qu'il empruntait soixante thalers d'un de ces Israélites pour une période d'un mois. Lorsque le temps fut écoulé, le Juif s'attendait à recevoir son argent avec les intérêts. Mais le D<sup>r</sup> Faust s'était mis en tête de ne pas les lui rendre. Le Juif vint alors le relancer jusque chez lui, et lui présenta sa réclamation. Le D<sup>r</sup> Faust lui dit : « Juif, je n'ai pas d'argent, et je ne vois aucun moyen de m'en procurer. Mais afin de te donner la certitude que tu seras payé, je suis prêt à me couper un membre, soit un bras, soit une jambe, et à te le donner en gage, mais à cette condition expresse que, lorsqu'il me viendra de l'argent et que je pourrai payer ma dette, tu seras tenu de me rendre mon gage. » Le Juif, outre qu'il était un ennemi des chrétiens, pensa en lui-même que le D<sup>r</sup> Faust devait être un homme bien téméraire pour donner ainsi un de ses membres comme gage de sa dette, et pour ce motif, il l'accepta avec empressement. Le D<sup>r</sup> Faust prit alors une scie, détacha l'une de ses jambes et la tendit au Juif (tout cela n'était que pur prestige), mais en lui rappelant bien cette condition, qu'aus sitôt qu'il se présenterait chez lui avec de l'argent, son gage lui devrait être restitué. Il était sûr, disait-il, de pouvoir alors remettre convenablement sa jambe en place. Le Juif fut très satisfait de cet arrangement et partit aus-

sitôt avec la jambe du Dr Faust. Mais lorsqu'il fut ennuyé et fatigué de la porter, il se dit en lui-même : « De quelle utilité me sera ce membre de coquin ? Si je l'emporte chez moi, il se gâtera ; ce sera d'ailleurs une chose fort difficile de le remettre en place, et c'est un gage onéreux, car il ne pouvait s'obliger plus étroitement qu'en offrant l'un de ses membres comme garantie, et je n'ai rien de plus à en attendre. » Tout en roulant ces pensées et d'autres encore dans son esprit (c'est lui-même qui l'a plus tard avoué), le Juif monta sur une passerelle et jeta le membre dans l'eau. Le Dr Faust ne manqua pas d'en être très exactement informé ; aussi, trois jours après, envoya-t-il prévenir le Juif qu'il était prêt à le rembourser. Le Juif accourut, et le Dr Faust lui demanda ce qu'il avait fait de sa jambe, le priant de la lui rapporter, parce qu'il voulait lui payer sa dette. Le Juif lui répondit qu'il l'avait jetée parce qu'elle ne pouvait être utile à personne. Mais le Dr Faust le somma de lui rendre son gage et sa jambe, ou de subir les conditions qu'il lui imposerait. Le Juif lui proposa de le tenir quitte de sa dette ; mais le Dr Faust exigea de plus qu'il lui versât encore soixante thalers, et en outre il garda sa jambe, qu'il n'avait jamais perdue.

## CHAPITRE XXXIX

### Le Dr Faust trompe un maquignon.

Il agit de même envers un maquignon dans une foire, car il se façonna un cheval admirablement beau, monta dessus et se rendit à la foire annuelle d'un bourg nommé Pfeiffering. Il fut bientôt entouré d'acheteurs, et finit par vendre sa monture quarante florins. Mais auparavant il prévint le maquignon de ne jamais monter dessus lorsqu'il la conduirait à l'abreuvoir. Le maquignon, voulant vérifier ce que l'avis signifiait au juste, monta sur la bête et la conduisit dans un gué. Aussitôt le cheval disparut, et le maquignon se trouva assis sur une botte de paille, de sorte qu'il faillit se noyer. Le maquignon, qui savait dans quelle auberge son vendeur était descendu, s'y rendit tout en colère et trouvant le Dr Faust couché dans son lit, où il dormait et ronflait, il le saisit par un pied pour le tirer à terre. Mais le pied se détacha tout à coup de son articulation et le maquignon tomba à la renverse sur le plancher. Alors le Dr se mit à crier à l'assassin. Saisi d'angoisse, le maquignon prit la fuite et s'esquiva, persuadé qu'il avait arraché le pied de l'articulation, de sorte que le Dr Faust, cette fois encore, garda l'argent.

## CHAPITRE XL

### Le Dr Faust mange une charretée de foin.

Le Dr Faust se rendit dans une ville nommée Swickau, où un grand nombre de professeurs (*magistri*), lui tenaient compagnie. Un jour qu'il était allé se promener avec eux après souper, il rencontra un paysan qui conduisait une grande charrette pleine de regain. Il lui demanda ce qu'il lui prendrait pour lui laisser manger son content de cette herbe. Le prix fut fixé d'un commun accord à un kreutzer, ou à un pfenning à la marque du Lion, car le paysan pensait qu'il voulait seulement plaisanter. Le Dr Faust

se mit alors à manger avec tant d'avidité que tous les assistants ne purent s'empêcher de rire, et il charma si bien les yeux du paysan, qu'il le plongea dans la plus grande inquiétude, en lui faisant croire qu'il avait avalé déjà la moitié du contenu de la charrette. Le paysan se fût tenu pour satisfait, si l'autre moitié lui fût restée. Mais il dut laisser Faust agir à sa guise. Cependant, lorsqu'il fut rentré chez lui, il trouva son foin tel qu'il était auparavant.

## CHAPITRE XLI

### **D'une rixe entre douze étudiants.**

Une rixe s'éleva devant la maison du D<sup>r</sup> Faust à Wittemberg, entre des étudiants qui se trouvèrent sept contre cinq. La partie ne lui semblant pas égale, le D<sup>r</sup> Faust leur troubla si bien la vue, qu'ils devinrent incapables de se voir l'un l'autre, et que, dans l'emportement de la colère, ils frappaient à l'aveugle sur d'autres que ceux qu'ils visaient. Lorsqu'ils s'en aperçurent, ils rirent aux éclats de cette singulière façon d'escarmoucher. On fut obligé de les reconduire chez eux. Mais à peine y furent-ils arrivés, qu'ils recouvrèrent la vue.

## CHAPITRE XLII

### **Une aventure avec des paysans ivres.**

Le D<sup>r</sup> Faust buvait dans une auberge dont les tables, en grand nombre, étaient garnies de paysans qui, s'étant gorgés de vin plus que de raison, se mirent à chanter et à crier, et menaient un tel tapage que l'on ne pouvait plus s'entendre parler. Le D<sup>r</sup> Faust dit alors à la personne qui l'avait invité : « Faites attention, je vais bientôt mettre ordre à leur tapage. » Les paysans ayant alors redoublé leurs cris et leurs chants, il les charma si bien qu'ils ouvrirent la bouche aussi largement qu'ils pouvaient le faire, et que pas un ne parvint ensuite à la fermer. Le silence fut bientôt complet, et les paysans se regardaient les uns les autres, ne comprenant pas comment la chose avait pu se faire. Mais dès que l'un d'eux fut sorti de la salle, il recouvra l'usage de la parole, de sorte que les autres n'y firent pas non plus un long séjour.

## CHAPITRE XLIII.

### **Comment le D<sup>r</sup> Faust vendit cinq truies au prix de six florins par tête.**

Le D<sup>r</sup> Faust recommença bientôt un de ses méchants tours. Il façonna cinq truies très bien figurées, les vendit à un porcher six florins pièce, mais en y mettant cette condition qu'il ne les conduirait jamais à l'abreuvoir. Le D<sup>r</sup> Faust rentra ensuite chez lui. Mais comme les porcs s'étaient roulés ou salis dans la fange, le porcher les poussa dans un abreuvoir. Aussitôt ils y disparurent, et à leur place on vit flotter des bouchons de paille très reconnaissables. Le porcher dut se retirer avec sa honte et sa confusion, car il ne savait pas comment la chose s'était passée, ni le nom de celui qui lui avait vendu les pores.

CHAPITRE XLIV

**Des aventures et prestiges du D<sup>r</sup> Faust à la cour du prince d'Anhalt.**

Le D<sup>r</sup> Faust s'en alla visiter une fois le comte d'Anhalt (ses descendants sont aujourd'hui princes), qui lui avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance. Sa visite eut lieu en janvier. A table, il s'aperçut que la comtesse était dans un état de grossesse fort avancé. Lorsqu'on eut desservi le souper et que l'on apportá le dessert, le D<sup>r</sup> Faust dit à la comtesse : « Gracieuse Dame, j'ai toujours entendu dire que les femmes, lorsqu'elles sont enceintes, éprouvent le désir ou l'envie de certaines choses. Je prie votre Grâce, si elle désire manger quelque chose qui lui fait faute, de ne pas me le cacher. » La comtesse lui répondit : « M. le Docteur, je ne vous cacherai certes pas ce que je pourrais désirer en ce moment. Si nous n'étions pas en hiver, je voudrais manger à ma faim des pommes et des raisins frais. » Le D<sup>r</sup> Faust reprit : « Gracieuse Dame, cela me sera facile à faire, et dans une demi-heure le désir de votre Grâce sera satisfait. » Puis, prenant deux plats d'argent, il les plaça sur le rebord extérieur d'une fenêtre. Lorsque la demi-heure fut écoulée, il ouvrit de nouveau la fenêtre et rentra les plats. Sur l'un se trouvaient des raisins blancs et noirs, sur l'autre des pommes et des poires, mais d'espèces étrangères et lointaines. Les plaçant alors devant la comtesse, il lui dit : « Votre Grâce peut les manger sans crainte ; ils viennent de pays étrangers situés fort loin d'ici, et dans lesquels l'été touche en ce moment à sa fin. » La comtesse mangea donc de tous ces fruits avec plaisir et fut grandement émerveillée. Le prince (*sic*) d'Anhalt ne put se retenir de demander de quelle manière et par quel artifice il s'était procuré ces fruits. Le D<sup>r</sup> Faust lui répondit : « Gracieux Seigneur, votre Grâce doit savoir que l'année se partage entre les deux hémisphères du globe, de sorte que, lorsque chez nous, comme à présent, l'hiver règne, on est, en Orient et en Occident, dans la saison d'été, car le ciel est rond, et présentement le soleil est à son point culminant, de sorte que nous avons chez nous les jours les plus courts de l'année et l'hiver ; mais en Orient et en Occident, comme dans le pays de Saba aux Indes, et dans le véritable Orient, le soleil est en déclinaison, et dans ces contrées ils ont l'été, et les fruits et les récoltes y mûrissent deux fois l'an. Item, lorsqu'il fait nuit chez nous, le jour se lève chez eux, car le soleil s'est abaissé sous la terre, et voici une comparaison qui vous le fera comprendre. La mer est plus haute que notre monde ; elle roule ses vagues à une plus grande élévation, et si le Très-Haut ne prenait soin de la contenir, elle pourrait détruire le monde en un instant ; ainsi le soleil s'élève maintenant chez eux, et chez nous il décline. Sachant que les choses sont telles, Gracieux Seigneur, j'ai envoyé dans ces contrées mon Esprit, qui est un Esprit ailé et rapide et qui peut en un instant se métamorphoser comme il le désire, et il y a dérobé ces raisins et ces fruits. » Le prince écouta ces explications avec un étonnement extrême.

CHAPITRE XLIV a.

**D'une autre aventure qui est arrivée par l'art du D<sup>r</sup> Faust, et aussi pour la récréation du Comte, et dans laquelle il fit apparaître sur une hauteur, par ses enchantements, un château de très belle apparence.**

Avant de prendre congé, le D<sup>r</sup> Faust pria le comte de vouloir bien l'accompagner au-delà des portes de la ville, parce qu'il désirait lui faire voir un castel ou château fort qu'il avait pendant la nuit construit sur son domaine et dans sa souveraineté. Cette nouvelle surprit fort le comte. Il accompagna donc le D<sup>r</sup> Faust avec son épouse et une autre dame jusqu'au delà d'une des portes. Là il aperçut sur une colline nommée le Rohmbübel, et située non loin de la ville, une habitation seigneuriale très bien construite. Ce castel, le D<sup>r</sup> Faust l'avait édifié par ses enchantements, et pour ce motif, il pria le comte et son épouse de vouloir bien l'y visiter, et d'y venir dîner le lendemain, ce que le comte ne lui refusa pas. Ce château avait été formé de telle sorte par les enchantements de Faust, qu'il était entouré de tous côtés par un fossé profond et plein d'eau où l'on apercevait toutes sortes de poissons et divers oiseaux aquatiques, tels que des cygnes, des canards, des hérons et autres de même sorte, qui avaient tous l'air pleins de vie et d'animation. Dans les fossés reposaient les fondements de cinq tours en pierre et de deux portes, ainsi que d'une large cour où Faust, par son art magique, avait formé toutes sortes d'animaux, surtout de ceux que l'on ne voit que très rarement en Allemagne, comme des singes, des ours, des buffles, des chamois et autres bêtes étrangères semblables. En outre il s'y trouvait aussi des animaux indigènes bien connus, tels que des cerfs, des sangliers, des chevreuils et aussi toutes les sortes d'oiseaux que l'on peut imaginer, qui sautillaient ou voletaient d'un arbre à l'autre. Après avoir récréé ses hôtes par ce spectacle, Faust les conduisit à table et leur offrit un splendide et royal festin, avec toutes les sortes imaginables de mets et de vins. A chaque service, on posait neuf plats à la fois sur la table, et ces plats, apportés par son famulus Wagner, qui les recevait de son Esprit invisible, étaient formés de mets de toutes sortes, de venaisons, d'oiseaux, de poissons, etc. En fait d'animaux domestiques, on servit (ainsi que le D<sup>r</sup> Faust le raconta lui-même plus tard), du bœuf, du buffle, de la chèvre, du taureau, du veau, du mouton, de l'agneau, de la brebis, du porc, etc. Entre autres animaux sauvages dont la chair fut offerte, nous citerons le chamois, le lièvre, le cerf, le chevreuil, diverses sortes de gibier, etc. Comme poissons, on apporta de l'anguille, du barbeau, de la perche, du hareng, de la morue, de l'ombre, de la truite, du brochet, des carpes, des écrevisses, des moules, des lamproies, des carrelets, du saumon, des tanches, etc. On servit, en fait d'oiseaux, des chapons, des canards domestiques et sauvages, des pigeons, des faisans, des coqs de bruyère, des coqs d'Inde, et de plus des poulets, des perdrix, des gelinottes, des alouettes, des grives, des paons, des hérons, des cygnes, de l'autruche, des outardes, des cailles, etc. On but des vins des Pays-Bas, de Bourgogne, de Brabant, de Coblentz, de Cratz, d'Alsace, d'Angleterre, de France, du Rhin, d'Espagne, de Hollandé,

de Lützelbourg, de Hongrie, d'Autriche, du pays des Vendes, de Würzbourg ou de Franconie, de la chute du Rhin et de Malvoisie, en somme de toutes les sortes de vins, qui étaient rangés tout autour de la table par centaines de bouteilles. Le comte se montra très satisfait de ce magnifique festin, et en se levant de table, il se dirigea vers la cour, et les trois convives avaient peine à se figurer qu'ils venaient de manger et de boire, tellement ils se sentaient légers. Lorsqu'ils arrivèrent dans la cour, des coups de canon terribles furent tirés de ce château du D<sup>r</sup> Faust, que le feu soudain dévora de la base au faite, jusqu'à ce qu'il eut totalement disparu, et ce spectacle, tout le monde put le contempler. Le D<sup>r</sup> Faust vint alors retrouver le comte, qui le gratifia de quelques centaines de thalers, et le laissa continuer son voyage.

#### CHAPITRE XLV

##### **Comment le D<sup>r</sup> Faust se rendit avec ses compagnons dans le caveau de l'Évêque de Salzbourg.**

Après que le D<sup>r</sup> Faust eut pris congé du comte et fut revenu à Wittemberg, il fêta dans cette ville la nuit du carnaval. Étant le Bacchus, il invita chez lui quelques étudiants, et après qu'il les eut largement traités, comme ils se montraient désireux de fêter plus complètement encore leur Bacchus, il leur persuada de se laisser conduire par lui dans un caveau, et de goûter tous les crûs célèbres qu'il leur présenterait. Ils ne furent pas difficiles à entraîner. Le D<sup>r</sup> Faust prit alors une échelle dans son jardin, plaça chacun de ses invités sur un barreau et partit avec eux sur ce char improvisé. La même nuit, ils arrivèrent dans le caveau de l'Évêque de Salzbourg où ils goûtèrent de toutes sortes de vins et ne burent que du meilleur, car cet évêque possède une récolte de vins magnifique. Comme ils banquettaient très joyeusement dans le caveau où ils pouvaient, au moyen d'une pierre à feu que Faust avait apportée, voir tous les tonneaux, le sommelier de l'évêque survint inopinément et se mit à crier et à les signaler comme des voleurs entrés par effraction, Cela fâcha le D<sup>r</sup> Faust. Il avertit ses compagnons de se lever pour partir, puis, prenant le sommelier par les cheveux, il sortit du caveau avec lui, et lorsqu'ils furent arrivés près d'un gros sapin fort élevé, il déposa sur sa cime cet homme, qui était rempli d'une grande épouvante et angoisse. Après quoi le D<sup>r</sup> Faust rentra chez lui avec ses compagnons auxquels il offrit le coup d'adieu <sup>1</sup>, et qui trinquèrent avec du vin qu'il avait emporté du caveau de l'Évêque dans un grand flacon. Quant au sommelier, il fut obligé de se tenir toute la nuit cramponné à l'arbre pour ne pas tomber, et il était à moitié gelé par le froid. Lorsque le jour parut, et qu'il vit le sapin si élevé qu'il lui était impossible d'en descendre, parce qu'il n'y avait ni en haut, ni en bas, de branches auxquelles il pût se suspendre, il appela à son secours quelques paysans qui passaient dans le voisinage, et après leur avoir expliqué ce qui lui était arrivé, il les pria de l'aider à descendre. Les paysans furent fort surpris et portèrent la nouvelle à Salzbourg, à la cour de l'Évêque. On accourut à la hâte et en foule, et l'on réussit, non

<sup>1</sup> Le Valet, le Portez-vous bien (N. D. T.).

sans beaucoup de peine et de travail, à descendre le sommelier avec des cordes. Mais il ne put savoir quels étaient les gens qu'il avait trouvés dans le caveau, ni quel était celui qui l'avait juché sur cet arbre.

## CHAPITRE XLVI

### De la seconde nuit de Carnaval, le Mardi Gras.

Ces sept étudiants, parmi lesquels se trouvaient quatre maîtres (*magistri*) suivant les cours de théologie, de jurisprudence et de médecine, après avoir ainsi célébré les Dieux du Carnaval dans la maison du Dr Faust, y furent invités de nouveau le Mardi Gras à souper, car c'étaient des convives très bien connus de Faust, auquel ils plaisaient, et qui les avait en amitié. Et après leur avoir servi d'abord des poulets, des poissons et du rôti, le Dr Faust, pour les consoler de ce menu trop succinct, leur tint le discours suivant : « Mes chers Messieurs, vous voyez la maigre chère dont vous avez dû vous contenter ; mais le coup de l'adieu vaudra mieux. Vous savez que dans les cours d'un grand nombre de potentats, on célèbre le carnaval par des fêtes où l'on sert des mets et des vins délicieux. Vous en aurez votre part, et c'est le motif pour lequel je vous ai fait faire si maigre chère, et j'ai à peine contenté votre faim. J'ai déposé dans mon jardin, il y a deux heures, trois flacons tenant, l'un cinq mesures et les deux autres huit chacun, et j'ai ordonné à mon Esprit de les remplir, le premier de vin de Hongrie, le deuxième de vin d'Italie, et le troisième de vin d'Espagne. J'y ai de plus porté quinze plats qui s'y trouvent à la file les uns des autres et qui vont être chargés de toutes sortes de mets tout préparés, que je n'aurai plus qu'à réchauffer, et, vous pouvez m'en croire, dans tout cela il n'y aura pas la moindre magie vous donnant à penser que vous mangez, alors qu'en réalité il n'en serait rien. » Lorsqu'il eut terminé son discours, il ordonna à son famulus Wagner de préparer une nouvelle table, ce qui fut fait. Et sur cette table, il fit successivement apporter cinq services de trois plats chacun, et composés de venaison, de gibier, de laies et d'autres mets semblables. Comme vin de table, il versa le vin d'Italie, et comme vins fins, les vins de Hongrie et d'Espagne, et lorsqu'ils furent tous pleins et ronds, une grande partie des mets restait encore dans les plats. Ils se mirent à la fin à chanter et à danser et ne rentrèrent chez eux qu'au jour. Le lendemain, ils furent invités à venir fêter le vrai Carnaval.

## CHAPITRE XLVII

### Le mercredi des Cendres du Grand Carnaval.

Le mercredi des Cendres du Grand Carnaval, les étudiants furent invités de nouveau par Faust à venir festoyer dans sa maison, et il leur donna un repas magnifique, où ils chantèrent et dansèrent comme des enrégés et se livrèrent à toutes sortes d'amusements. Lorsque les grands verres et les coupes<sup>1</sup> eurent fait le tour de la table, le Dr Faust commença ses prestiges de

<sup>1</sup> Les coupes et les verres avec lesquels on portait les santés (N. D. T.).



magie, et ses invités entendaient toutes sortes d'instruments de musique dans la maison sans qu'ils pussent savoir d'où les sons provenaient. Car aussitôt qu'un instrument cessait, un autre reprenait. Ici c'était un grand orgue, là de petites orgues, des luths, des violons, des guitares, des harpes, des cors, des trompes, des flûtes, des fifres ; en somme toutes sortes d'instruments se faisaient entendre tandis qu'ils buvaient et vidaient joyeusement les verres et les coupes. Ensuite Faust prit un pot ou chopine, et le posa au milieu de la chambre, et les coupes et les verres se mirent tous à danser et à s'entrechoquer, de sorte qu'ils se fracassèrent tous et se brisèrent les uns contre les autres, ce qui excita de grands éclats de rire parmi les convives. Puis il passa bientôt à un autre amusement. Il envoya prendre un coq dans la cour et après il le plaça sur la table. Ce coq, lorsqu'il lui eut donné à boire, se mit à siffler naturellement. Changeant ensuite de jeu, Faust posa sur la table un instrument de musique ; puis il survint dans la salle un vieux singe qui exécuta un grand nombre de belles danses. Après avoir prolongé ces passe-temps jusqu'à l'entrée de la nuit, il pria les étudiants de rester et de souper avec lui, disant qu'il voulait leur donner un repas tout servi d'oiseaux, et qu'ensuite ils iraient ensemble à la mascarade, ce qu'ils lui accordèrent volontiers. Alors le D<sup>r</sup> Faust prit une perche et la posa sur la fenêtre, en dehors. Aussitôt toutes sortes d'oiseaux vinrent s'y poser, et lorsqu'ils y avaient pris place, ils ne pouvaient plus s'en aller. On garda une bonne partie de ces oiseaux, et les étudiants aidèrent à les tuer et à les plumer. Il s'y trouvait des alouettes, des grives et beaucoup de canards sauvages. Après avoir bu de nouveau et vaillamment, ils se rendirent ensemble à la mascarade. Le D<sup>r</sup> Faust leur recommanda de prendre une chemise blanche, et de le laisser faire. Or voici ce qui arriva. Lorsque les étudiants se regardèrent ensuite les uns les autres, il leur sembla qu'ils n'avaient plus de tête. Ils entrèrent en cet état dans plusieurs maisons, dont ils effrayèrent fort les habitants. Mais lorsqu'on se fut mis à table chez les personnes où ils allèrent manger le gâteau, ils recouvèrent leur apparence ordinaire, et ils furent aussitôt reconnus. Mais bientôt après, ils se métamorphosèrent de nouveau. Ils avaient une tête et des oreilles d'âne figurées au naturel. Ils se divertirent de la sorte jusqu'à minuit. Après quoi, chacun se retira dans sa maison, mit fin pour ce jour aux amusements du carnaval, et s'en alla dormir.

## CHAPITRE XLVIII

### De la quatrième nuit du Carnaval, le jeudi.

La dernière bacchanale eut lieu le jeudi, jour où la neige était tombée en abondance. Le D<sup>r</sup> Faust avait été invité par les étudiants, qui lui offrirent un festin magnifique. Il y recommença ses prestiges. Il fit venir, par ses enchantements, treize singes qui firent de si merveilleux tours de jongleur que les étudiants n'avaient jamais rien vu de semblable, car ils sautaient les uns sur les autres, comme on dresse les singes à le faire, se prenaient l'un l'autre par la patte et dansaient à la file autour de la table. Après quoi, ils sautèrent et disparurent tous par la fenêtre. On avait placé devant Faust

une tête de veau cuite. L'un des étudiants ayant voulu la découper, elle se mit à crier, d'une voix humaine : « Au meurtre ! au secours ! O malheur ! que me fais-tu ? » Ils en furent très effrayés, mais bientôt ils en rirent et ils mangèrent la tête de veau. Avant que la nuit ne fut venue, Faust rentra chez lui, mais en promettant de revenir. Il eut bientôt fait d'y préparer, par ses enchantements, un traîneau qui avait la forme d'un dragon. Il s'assit sur la tête et les étudiants à l'intérieur et au milieu. Sur la queue se tenaient quatre singes aussi formés par enchantement, qui exécutaient entre eux des tours de force tout à fait réjouissants. L'un d'eux jouait du chalumeau, et le traîneau courait de lui-même partout où les étudiants le désiraient. Cette promenade se prolongea jusqu'à minuit et au milieu d'un tel bruit que les étudiants ne pouvaient s'entendre les uns les autres, et il leur sembla qu'ils avaient voyagé à travers les airs.

## CHAPITRE XLIX

### De l'Évocation d'Hélène le jour du Dimanche blanc <sup>1</sup>.

Le jour du Dimanche blanc, les étudiants dont il a été si souvent question arrivèrent inopinément dans la maison du D<sup>r</sup> Faust pour y souper. Ils apportaient avec eux des provisions et du vin, qui furent les bienvenus. Lorsque le vin circula, on se mit à parler, à table, de la beauté des femmes, et l'un des convives fit observer à ce propos qu'il n'y avait pas de figure de femme qu'il désirât plus voir que la belle Hélène de Grèce, pour l'amour de qui la superbe ville de Troie avait été détruite. Il faut, disait-il, qu'elle ait été vraiment belle pour avoir été enlevée à son mari, et pour qu'une telle guerre en soit résultée. Le D<sup>r</sup> Faust lui répondit : « Puisque vous êtes si curieux de voir la belle figure de la reine Hélène, épouse de Ménélas, fille de Tyndare et de Léda, sœur de Castor et de Pollux (qui doit avoir été la plus grande beauté de la Grèce), je vais la faire apparaître devant vous, afin que vous la contempiez de vos propres yeux avec son Esprit revêtu de sa forme et figure, telle qu'elle était durant sa vie, de la même manière que j'ai fait voir à l'empereur Charles-Quint, le jour où j'ai déféré à son désir, l'empereur Alexandre-le-Grand et son épouse. » Là-dessus, le D<sup>r</sup> Faust défendit à toutes les personnes présentes de parler ou de se lever de table, ou de faire aucun mouvement pour la recevoir, et sortit de la pièce. Lorsqu'il y rentra, derrière lui marchait la reine Hélène, si merveilleusement belle que les étudiants ne savaient plus d'où ils en étaient, tellement ils étaient troublés et férus d'amour. Cette reine leur apparut vêtue d'un magnifique habillement de pourpre noire ; ses cheveux flottaient sur ses épaules, et ils étaient si beaux qu'ils brillaient comme de l'or, et si longs qu'ils lui descendaient jusqu'aux genoux. Elle avait de beaux yeux noirs comme du charbon, un charmant visage avec une petite tête ronde, les lèvres rouges comme une cerise, une toute petite bouche, le cou d'un cygne blanc, des joues vermeilles comme rose, un teint d'un éclat et d'une fraîcheur incomparables, et la taille droite, mince et allongée. En somme, il

<sup>1</sup> Dimanche *in albis* ou de la Quasimodo (N. D. T.).

eût été impossible de trouver le plus petit défaut à reprendre en elle. Elle promenait son regard par toute la pièce d'un air si hardi et si fripon, que les étudiants en furent enflammés d'amour. Mais comme ils savaient que ce n'était qu'un Esprit, ils dominèrent sans peine leur transport, et Hélène put sortir tranquillement de la salle avec le D<sup>r</sup> Faust. Après avoir contemplé ce spectacle, les étudiants dirent au D<sup>r</sup> Faust qu'il leur ferait un plaisir extrême, s'il voulait bien recommencer le lendemain cette évocation, parce qu'ils amèneraient avec eux un peintre qui fixerait sur la toile les traits d'Hélène. Mais le D<sup>r</sup> Faust n'y voulut pas consentir, et il leur répondit qu'il ne pouvait pas ainsi à tout moment évoquer l'Esprit de cette reine. Mais il promit de leur procurer son portrait, afin qu'ils en fissent exécuter une copie, ce qui eut lieu en effet ; et de différents côtés et de très loin, les peintres l'envoyaient demander, car c'était une image admirable de la beauté de la femme. Mais on n'a jamais pu savoir qui l'avait exécuté pour le compte du D<sup>r</sup> Faust. Quant aux étudiants, lorsqu'ils eurent regagné leurs lits, ils furent tellement obsédés de cette forme et figure qui leur était si nettement apparue, qu'ils ne purent dormir. On peut voir par là que le diable enflamme souvent les hommes d'amour et les aveugle, de telle sorte que l'on tombe dans une vie débauchée, dont ensuite il n'est pas facile de s'affranchir.

#### CHAPITRE L

##### **D'un enchantement dans lequel les quatre roues de la charrette d'un paysan s'élançèrent à travers les airs.**

Le D<sup>r</sup> Faust avait été appelé et mandé dans la ville de Brunswick pour y soigner un maréchal qui était atteint de phtisie. Or le D<sup>r</sup> Faust avait l'habitude de n'aller jamais ni à cheval, ni en voiture. Mais quand on l'appelait quelque part, il était toujours disposé à s'y rendre à pied. Comme donc il arrivait près de la ville, qu'il voyait se dresser devant lui, il rencontra un paysan qui conduisait une charrette vide attelée de quatre chevaux. Il demanda poliment à ce paysan de le laisser monter dans son char et de le conduire jusqu'à la porte de la ville, ce que le lourdaud refusa, en lui disant qu'il pouvait bien s'y rendre sans être porté. Le D<sup>r</sup> Faust n'avait pas sérieusement exprimé ce désir ; il avait seulement voulu voir s'il trouverait chez ce paysan un peu de bienveillance pour lui. Mais il paya de semblable monnaie ce manque de complaisance, que l'on rencontre trop souvent chez les paysans, et il lui dit : « Lourdaud ! Vaurien malpropre ! Puisque tu t'es montré si dur envers moi, il te sera fait à toi-même ce que tu as fait aux autres, et pour te punir, les quatre roues de ta charrette vont être transportées aux quatre portes de la ville. » Au même instant, les quatre roues s'élançèrent en l'air, et de telle façon que chacune se retrouva à une porte différente de la ville, mais sans que personne s'en aperçût. Les chevaux du paysan s'abattirent en même temps, comme s'ils n'avaient plus la force de se mouvoir. Le paysan en fut grandement effrayé ; il prit ce qui lui arrivait comme un châtiment spécial de Dieu, qu'il s'était attiré par son incivilité, et il supplia Faust d'un air très affligé, en pleurant et les mains jointes, après s'être agenouillé devant lui, de lui pardonner. Il reconnaissait, disait-il, qu'il avait bien

mérité cette punition, et ce lui serait un avertissement de ne plus se montrer une autre fois aussi impoli. En le voyant si humble, le D<sup>r</sup> Faust en eut pitié et lui répondit qu'il ne devait plus jamais agir ainsi envers personne, car il n'y avait pas d'action plus honteuse que le manque de charité et de bienveillance, et c'est de cette manière que l'orgueil se glisse en nous. « Prends donc, lui dit-il, une poignée de terre, jettes-la sur tes chevaux, et ils se relèveront et iront paître, » ce qui arriva. « Cependant, ajouta Faust, s'adressant toujours au paysan, ton manque de charité ne saurait rester tout à fait sans châtement ; il faut que la punition soit égale à la faute, et parce qu'il t'a semblé que c'était une trop grande peine pour toi de laisser monter quelqu'un sur ta charrette vide, les quatre roues ont été transportées aux quatre portes de la ville, où tu les retrouveras. » Le paysan s'y rendit et y trouva les roues, comme le D<sup>r</sup> Faust le lui avait dit, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine et de travail, ni sans négliger ses affaires, qu'il remit tout en état. Ainsi l'égoïsme retombe sur son propre auteur.

## CHAPITRE LI

**De quatre enchanteurs qui se coupaient la tête les uns aux autres, et se la remettaient en place. A propos de quoi Faust fit aussi montre de son habileté.**

Le D<sup>r</sup> Faust vint à la foire de Francfort pendant le carême, et il fut informé par son Esprit Méphostophilès que, dans une auberge de la rue des Juifs, il y avait quatre magiciens qui se coupaient la tête les uns aux autres et la présentaient au barbier, afin qu'il la rasât, et que beaucoup de personnes assistaient à ce spectacle. Cela piqua le D<sup>r</sup> Faust. Pensant qu'il devait y avoir seulement quelque poule du diable en la corbeille, il se rendit dans l'auberge pour en avoir la vue. Les magiciens étaient déjà réunis pour se couper leurs têtes, et près d'eux se tenait le barbier qui devait les raser et les apprêter. Sur la table, ils avaient placé un vase de verre rempli d'eau distillée. L'un d'eux, qui était le plus fameux magicien de la bande et remplissait dans la circonstance le rôle de bourreau, fit d'abord surgir du vase, par enchantement, un lys qui se mit à verdoyer, et qu'il nomma la racine de vie. Puis il exécuta un premier magicien, et en fit raser la tête, qu'il remit ensuite en place. Aussitôt le lis disparut, et la tête, reliée au corps, redevint vivante. Le deuxième et le troisième furent exécutés de même. Pour chacun d'eux un lis germa dans l'eau, puis on rasa leurs têtes quand elles furent coupées, et on les rejoignit au tronc. Lorsque ce fut le tour de l'enchanteur le plus habile, qui faisait l'office de bourreau, et que son lis eut verdoyé et se fut épanoui dans l'eau, on lui trancha la tête de même, et tandis qu'on l'arrangeait et la rasait en la présence de Faust, celui-ci fut blessé et irrité de cette coquinerie et de l'orgueil du principal magicien qui avait été assez téméraire pour se faire trancher la tête en blasphémant et le sourire sur les lèvres. Il s'approcha de la table où se trouvaient le vase et le lis, prit un couteau, coupa la plante et sépara la fleur de la tige sans que personne s'en aperçût. Lorsqu'ensuite les enchanteurs virent le dégât commis, leur art ne leur fut plus d'aucun secours, et ils ne purent remettre en

place la tête de leur compagnon. Ce méchant homme dut ainsi mourir et être détruit en état de péché. Tel est le salaire dont le diable paie finalement tous ses serviteurs, et c'est ainsi qu'il les dépêche en l'autre monde. Aucun des magiciens ne sut d'ailleurs comment la tige avait été brisée, et ils ne soupçonnèrent pas non plus le Dr Faust de l'avoir coupée.

## CHAPITRE LII

### **D'un vieillard qui voulut dissuader le Dr Faust de sa vie impie et le convertir, et de l'ingratitude dont il fut payé.**

Un médecin chrétien, pieux et craignant Dieu, et très versé dans la Sainte Écriture, qui était de plus un des voisins du Dr Faust, voyant beaucoup d'étudiants fréquenter sa maison, qui était comme une retraite obscure où habitait, non pas Dieu avec ses anges bien-aimés, mais le diable avec sa séquelle, entreprit de le dissuader de sa manière de vivre satanique et impie. Inspiré par son zèle chrétien, il l'invita, pour ce motif, à venir le voir. Faust se rendit à l'invitation, et pendant le repas, le vieillard lui tint ce discours : « Mon cher monsieur et voisin, j'ai d'abord à vous adresser une prière amicale et chrétienne, c'est de vouloir bien ne pas vous irriter de mon zèle, et de ne pas le prendre en mauvaise part, de ne pas dédaigner non plus ce sobre repas, mais de l'accepter de bon cœur, tel que Dieu nous l'accorde, et de l'avoir pour agréable. » Le Dr Faust le pria de vouloir bien lui expliquer ses intentions et dit qu'il était tout disposé à l'écouter. Alors le vieillard reprit : « Mon cher monsieur et voisin, vous savez que de propos délibéré, vous avez renié Dieu et tous ses saints, et que vous vous êtes donné au diable; ce qui vous a fait tomber dans la disgrâce de Dieu et l'a grandement irrité contre vous, et que, de chrétien que vous étiez, vous êtes devenu un véritable hérétique et démon. » Ah! où entraînez-vous votre âme? Nous ne devons pas seulement nous occuper de notre corps, mais aussi de notre âme, et cependant vous vivez tranquillement dans la damnation éternelle et la disgrâce du Seigneur. Mais, monsieur, tout n'est pas encore perdu, si vous voulez seulement vous convertir, et rechercher sincèrement la grâce et le pardon du Seigneur. Vous en verrez dans l'Histoire des Apôtres, au 8<sup>e</sup> chapitre, un exemple, celui de Simon de Samarie, qui avait aussi débauché beaucoup de personnes, mais qui fut ensuite regardé presque comme un Dieu, et surnommé « La Force du Seigneur » ou *Simon Deus Sanctus* (Simon, le Dieu Saint). Car, ces fautes commises, il se convertit après avoir entendu la prédication de saint Philippe; il se fit baptiser, crut en N. Seigneur Jésus-Christ, et ne se sépara plus ensuite de Philippe. Sa conduite est tout particulièrement glorifiée dans les Actes des Apôtres. Laissez-vous donc, monsieur, toucher par mes paroles, et qu'elles soient pour vous un avertissement cordial et chrétien. Maintenant il vous faut chercher la pénitence, la grâce et le pardon. Vous en avez encore un bien plus bel exemple dans la conduite du bon larron. Item, dans celle de saint Pierre, de Mathieu et de Madeleine. Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ dit à tous les pécheurs : — Venez à moi, vous tous qui êtes affligés et accablés, et je vous soulagerai. Ne lit-on pas aussi dans le prophète Ezéchiel : Je ne désire pas la mort du pécheur, mais

qu'il se convertisse et vive ? car son bras n'est pas raccourci de sorte qu'il ne puisse porter secours. Pour ces raisons, je vous prie, monsieur, de vous laisser toucher et de supplier Dieu de vous pardonner pour l'amour de Jésus-Christ. Renoncez, désormais, à votre méchante conduite, car la magie va contre les défenses de Dieu ; en maint endroit, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, il l'a sévèrement défendue. Il y dit à propos des magiciens : — On ne doit pas les laisser vivre ; on ne doit pas les écouter, ni avoir de commerce avec eux, car ce serait une abomination aux yeux de Dieu. Saint Paul appelle encore Bar Jehu ou Elimas le magicien, un fils du démon, un ennemi de toute justice, qui ne doit avoir aucune part au royaume de Dieu. » Le D<sup>r</sup> Faust écouta le vieillard très attentivement. Il dit qu'il avait été bien touché de la leçon. Il le remercia de sa bienveillance envers lui et promit formellement de revenir toutes les fois qu'il le pourrait ; puis il se retira. Lorsqu'il fut de retour chez lui, il ne cessa pas de réfléchir à cette admonition et morale. Il considérait comment il avait abandonné sa personne et son âme jusqu'à se donner à ce détestable démon. Il songeait à faire pénitence et à renoncer à son pacte avec le diable. Tandis qu'il était plongé dans ces pensées<sup>1</sup>, son Esprit lui apparut, et se mit à le frapper, en feignant de vouloir lui tordre le cou, et lui rappela ce qui l'avait déterminé à se donner au diable, c'est-à-dire son téméraire libertinage de pensée. Il avait promis dans son pacte de se montrer ennemi de Dieu et de tous les hommes, et maintenant il n'était point fidèle à sa promesse ; il voulait reprendre l'ancien service, rechercher les bonnes grâces d'un homme et de Dieu ; mais il était trop tard ; désormais il était au diable, qui avait grandement le pouvoir de l'emporter, et maintenant il lui laissait le choix, et c'était pour cela qu'il était venu, ou de recevoir le coup de grâce de sa main, ou de s'asseoir sur le champ à sa table et de récrire à nouveau, avec son sang, un pacte par lequel il s'engagerait à ne se laisser persuader et séduire par aucun homme, et il fallait que sans retard il lui dit s'il voulait ou non le faire. S'il s'y refusait, il le déchirerait et le mettrait en pièces. Le D<sup>r</sup> Faust, tout à fait effrayé, lui accorda de nouveau ce qu'il exigeait. Il s'assit à sa table et traça avec son sang l'écrit suivant, qu'on a trouvé dans ses papiers après sa mort.

#### CHAPITRE LIII

##### **Le second engagement que le D<sup>r</sup> Faust renit à son Esprit.**

« Moi, le D<sup>r</sup> Faust, je reconnais de ma propre main et avec mon sang, que j'ai strictement et rigoureusement observé mon premier instrument et pacte jusque dans la dix-septième année, et que j'ai été ennemi de Dieu et de tous les hommes. J'en donne comme gage mon corps et mon âme<sup>2</sup>, et je remets cet acte au puissant Dieu Lucifer, afin que, lorsque sept années à compter de la date de cet écrit se seront écoulées, il puisse disposer de moi à sa guise. En outre, il s'engage à raccourcir ou allonger ma vie<sup>3</sup>, que ce

<sup>1</sup> *En marge* : Le Diable n'est pas content.

<sup>2</sup> *En marge* : Que le Dieu tout-puissant nous en préserve !

<sup>3</sup> *En marge* : *Si Diabolus non esset mendax et homicida.* (Si le Diable n'était pas menteur et homicide.)

soit dans la mort ou dans l'enfer, et à ne me faire participer à aucune souffrance. En retour, je promets de ne plus écouter aucun homme, alors même qu'il voudrait m'admonester, me prêcher, m'instruire et menacer, que ce soit par la parole de Dieu en des choses spirituelles ou temporelles, et surtout de ne prendre aucun prêtre pour guide, ni de me laisser endoctriner par lui; de tenir cet engagement avec fidélité et de tout mon pouvoir, conformément à ce manuscrit que j'ai tracé avec mon propre sang, afin de lui donner plus d'authenticité. Daté de Wittemberg, etc.»

A la suite de cet engagement damnable et impie, il devint si fort l'ennemi du bon vieil homme qu'il le poursuivait jusque dans sa personne et son existence. Mais la vie chrétienne de ce vieillard et ses prières ont porté de tels coups à son méchant ennemi, que jamais ce dernier n'a pu l'atteindre. Ainsi deux jours plus tard, cet homme pieux, en allant se mettre au lit, entendit dans sa maison un grand vacarme qui ne s'y était encore jamais produit. Puis tout à coup le diable entra dans sa chambre, et se mit à grogner comme un porc. Ce manège dura longtemps. Voyant cela, le vieillard se mit à railler l'Esprit. Il lui disait : « Quelle est donc cette musique rustique? Voilà vraiment un beau chant pour un fantôme, c'est un bel hymne pour un ange déchu qui n'a pas pu rester deux jours dans le Paradis, et qui maintenant se démène dans les habitations d'autrui, et ne saurait demeurer dans son séjour actuel. » Ces plaisanteries firent déguerpir l'Esprit. Le D<sup>r</sup> Faust ayant demandé à ce dernier ce qu'il avait fait chez le vieillard, l'Esprit lui répondit qu'il n'avait pu l'atteindre, parce qu'il était trop bien cuirassé, entendant par là ses prières; que de plus le vieillard s'était moqué de lui, chose que les Esprits ni les diables ne peuvent souffrir, surtout lorsqu'on leur reproche leur chute. Puisse Dieu protéger ainsi tous les pieux chrétiens, qui se consacrent à lui, et les défendre contre l'Esprit du mal !

#### CHAPITRE LIV

##### **De deux personnes que le D<sup>r</sup> Faust maria ensemble pendant la dix-septième année de son pacte.**

Il y avait à Wittemberg un étudiant, un beau jeune homme de noble naissance, nommé N. N., dont le cœur et les yeux s'étaient attachés à une jeune fille de même condition et d'une merveilleuse beauté. Beaucoup de prétendants se disputaient la main de cette demoiselle, entr'autres un jeune baron. Mais elle les refusait tous, et le gentilhomme dont nous venons de parler, était peut-être celui auquel elle accordait le moins d'attention. Ce gentilhomme était lié assez intimement avec Faust; il était venu souvent manger et boire avec lui dans sa maison. Son amour pour cette jeune fille noble le tourmentait à ce point qu'il en dépérissait et qu'il finit par tomber malade. Le D<sup>r</sup> Faust ayant appris qu'il était alité et que sa maladie était grave, demanda ce qu'il pouvait bien avoir à son Esprit Méphostophilès. Ce dernier lui apprit l'origine et les circonstances de la maladie. Là-dessus le D<sup>r</sup> Faust alla voir ce gentilhomme, et lui révéla la cause et les motifs de son mal, ce qui le surprit extrêmement. Puis il le consola, lui disant qu'il ne devait pas s'affliger si fort; qu'il lui viendrait en aide, et que cette demoiselle ne serait la femme de personne autre que de lui, ce qui advint en effet. Car le D<sup>r</sup> Faust

troubla de telle manière le cœur de cette jeune fille par sa magie qu'elle ne fit plus cas d'aucun autre homme, ni d'aucun autre garçon (bien qu'elle eût parmi ses prétendants de beaux et riches gentilshommes) ; puis, peu de temps après, il recommanda à son jeune ami de se revêtir de ses plus beaux habits, parce qu'il voulait le conduire auprès de cette jeune fille, qui se trouvait avec plusieurs de ses compagnes dans un jardin où l'on devait danser. Il lui dit de danser avec elle, et il lui donna un anneau qu'il devait placer à son doigt, pendant qu'il la conduirait dans la danse, ajoutant que, dès qu'elle l'aurait touché d'un de ses doigts, elle lui donnerait son cœur et l'aimerait à l'exclusion de tout autre. Il lui recommanda de plus de ne pas lui demander sa main, parce qu'elle serait la première à la lui offrir. Il prit ensuite une eau distillée et en lava le jeune étudiant qui, aussitôt après, se trouva paré d'un air extraordinaire de beauté ; puis ils se rendirent ensemble dans le jardin. Le jeune gentilhomme fit tout ce que Faust lui avait ordonné. Il dansa avec cette jeune fille et lui fit toucher l'anneau. Le cœur de la bonne demoiselle fut aussitôt rempli d'amour pour lui et transpercé des flèches de Cupidon. Elle ne put de toute la nuit trouver un seul instant de repos dans son lit, tellement elle pensait à lui. Dès le lendemain matin elle le fit venir, et, lui ouvrant son cœur, elle lui révéla son amour et lui offrit sa main. Comme il ne désirait pas moins ardemment l'épouser, le mariage ne tarda pas à se faire, et le D<sup>r</sup> Faust reçut à cette occasion un beau présent.

#### CHAPITRE LV

##### **De diverses plantes que Faust avait en hiver, dans le temps de Noël, en son jardin, pendant la dix-neuvième année de son pacte.**

Au mois de décembre, vers la Noël, il vint un grand nombre de dames à Wittemberg, parce que plusieurs jeunes gens de noble naissance, dont les frères étudiaient dans cette ville, les visitèrent alors. Faust, qui était très bien avec ces jeunes gens, fut plusieurs fois invité chez eux. Voulant leur rendre ces politesses, il pria ces dames et ces jeunes gentilshommes d'accepter une collation chez lui. Lorsqu'ils y vinrent, et bien qu'une couche épaisse de neige couvrit la terre, le D<sup>r</sup> Faust leur donna dans son jardin un magnifique et réjouissant spectacle, car on n'y voyait pas trace de neige, mais les beautés de l'été : toutes sortes de plantes et un frais gazon émaillé d'une multitude de jolies fleurs épanouies et verdoyantes. Il s'y trouvait aussi de superbes vignes d'où pendaient toutes sortes de raisins rouges, blancs et d'un rose de chair, et en outre un nombre considérable de superbes fleurs exhalant les plus doux parfums, ce qui était aussi agréable et plaisant à voir qu'à sentir.

#### CHAPITRE LVI

##### **D'une armée que le D<sup>r</sup> Faust rassembla, dans la dix-neuvième année de son pacte, contre le baron auquel, à la cour de l'Empereur, il avait planté, par son art magique, un bois de cerf sur la tête.**

Le D<sup>r</sup> Faust se rendait à Eisleben, lorsqu'arrivé à mi-route, une troupe de sept chevaux apparut inopinément à ses yeux. Il en connaissait bien le chef



car c'était le comte auquel il avait, à la cour de l'Empereur, comme il a été raconté plus haut, planté par ses enchantements un bois de cerf sur la tête. Ce seigneur reconnut aussi très bien le D<sup>r</sup> Faust, car il donna l'ordre à ses gens de faire halte, ce qu'ayant bientôt remarqué, Faust se retira pour ce motif sur une élévation. Lorsque le baron s'en aperçut, il le fit charger, en commandant à ses hommes de l'assaillir hardiment parce que c'était la manière la plus sûre de parvenir à l'accabler. Mais ils l'eurent bientôt perdu de vue, car il venait de se rendre invisible. Le baron ordonna de faire halte sur la colline, afin d'y guetter s'il ne reparaitrait pas. Mais tout à coup ils entendirent au-dessous d'eux, dans la forêt, des trompettes, des tambours, des tambourins et des timbales qui sonnaient et battaient à grand bruit, et le baron aperçut en même temps une centaine de cavaliers qui marchaient contre lui; aussi s'empressa-t-il de montrer les talons. Mais comme il voulait se diriger vers la montagne, une grosse troupe de gens de guerre tout harnachés se dressa devant lui dans la direction qu'il avait prise. Alors il se jeta dans un autre chemin; mais il y aperçut bientôt un grand nombre de cavaliers tout équipés. S'étant lancé encore une fois d'un autre côté, il vit également, dans cette nouvelle direction, des soldats rangés en bataille, et il eut beau répéter le manège, à la cinquième comme à la première fois, il retrouva la route ainsi barrée. Ayant reconnu qu'il ne parviendrait jamais à s'échapper, et voyant de plus qu'on s'appêtait à le charger, il alla se jeter lui-même dans cette troupe, en bravant tous les dangers que son action pouvait lui faire courir, et il demanda pour quel motif on l'avait entouré de la sorte et on l'attaquait. Mais personne ne voulut lui répondre jusqu'au moment où le Docteur vint enfin à lui, monté sur un cheval. Alors le baron fut entouré en un clin d'œil, et on lui dit qu'il eût à se rendre prisonnier; que, sinon, il serait traité avec la dernière rigueur. Le baron se figurait qu'il avait devant lui une vraie troupe ou de réels préparatifs de combat, alors que ce n'était pas autre chose qu'un prestige du D<sup>r</sup> Faust. Il laissa ce dernier lui enlever sa carabine et son épée et lui prendre son cheval. En échange on lui donna un cheval, une carabine et une épée qui étaient enchantés, et Faust, qu'il ne reconnaissait plus, lui dit : « Monsieur, le commandant de cette troupe m'a chargé de vous informer que vous vous êtes attiré ce traitement parce que vous avez attaqué quelqu'un qui est allé réclamer son secours. » Lorsqu'ensuite le baron eut gagné l'hôtellerie, et que ses gens menèrent les chevaux boire, ceux-ci disparurent tous sous leurs cavaliers, qui faillirent se noyer, et durent rentrer à pied à l'auberge. Lorsque le baron les y vit arriver sans leurs montures et tout mouillés et souillés de boue, et qu'il en eut appris le motif, il en inféra sur-le-champ que c'était un tour de magie de Faust, ainsi que son aventure précédente, et qu'en tout cela le D<sup>r</sup> Faust n'avait eu d'autre but que de le railler et de le bafouer<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *En marge* : Qui se frotte au chaudron, en emporte facilement de la suie.

## CHAPITRE LVII

### **Des débauches du D<sup>r</sup> Faust dans les dix-neuvième et vingtième années de son pacte.**

Lorsque le D<sup>r</sup> Faust vit qu'il courait à grands pas vers le terme de plus en plus rapproché de son pacte, il se mit à mener la vie d'un porc et d'un épicurien, et il évoqua sept succubes diaboliques dont il fit ses concubines. Chacune de ces concubines avait une forme différente, et elles étaient si merveilleusement belles, qu'on ne peut rien imaginer au-delà. Car il avait voyagé avec son Esprit dans beaucoup de royaumes, afin d'en voir toutes les belles femmes. Il en avait choisi sept : deux Hollandaises, une Hongroise, une Anglaise, deux Souabes et une Française, qui étaient comme la fleur de leur pays, et jusqu'à sa mort, il mena la vie la plus débauchée avec ces succubes diaboliques.

## CHAPITRE LVIII

### **D'un trésor que le D<sup>r</sup> Faust trouva dans la vingt-deuxième année de son pacte.**

Comme le diable ne voulait laisser manquer de rien son héritier Faust, l'Esprit Méphostophiles informa ce dernier que, dans une vieille chapelle en ruines, située à un demi-mille de Wittemberg, il y avait un souterrain où il trouverait, en fouillant le sol, un riche trésor. Le D<sup>r</sup> Faust ne manqua pas de s'y rendre, et lorsqu'il y fut arrivé, il aperçut une énorme et hideuse vermine couchée sur le trésor, qui lui apparaissait comme une brillante lumière. Le D<sup>r</sup> Faust conjura le monstre, afin qu'il se retirât dans un trou, et après avoir déterré le trésor, il n'y trouva rien que des charbons ; mais il entendit et vit tout à l'entour beaucoup de fantômes. Le D<sup>r</sup> Faust emporta cependant chez lui les charbons, qui se changèrent bientôt en pièces d'or et d'argent dont la valeur pouvait être évaluée, ainsi que son famulus le rapporta plus tard, à plusieurs milliers de florins.

## CHAPITRE LIX

### **D'Hélène de Grèce, avec laquelle Faust cohabita pendant la dernière année de son pacte.**

Pour que le misérable Faust donnât toute satisfaction aux appétits de sa chair, une fois qu'il s'était réveillé vers minuit (c'était dans la vingt-troisième année de son pacte), le souvenir d'Hélène de Grèce, dont il avait naguère évoqué l'image devant les étudiants, le jour du Dimanche Blanc, lui revint à la pensée. Le lendemain, il ne manqua pas d'avertir son Esprit d'avoir à lui amener cette Hélène, afin qu'il en fit sa concubine, ce qui eut lieu. Et cette Hélène était semblable en tout à celle qu'il avait fait paraître devant les étudiants, et elle avait un air délicieux et ravissant. Lorsque le D<sup>r</sup> Faust la revit, il eut le cœur si transporté d'amour qu'il se mit à la caresser. Il en fit sa concubine favorite, et elle lui devint si chère qu'à grand peine pouvait-il rester quelques instants sans la voir. Elle devint grosse de ses œuvres

pendant cette dernière année du pacte, et elle lui donna, ce dont il éprouva une joie extrême, un fils qu'il nomma Justus Faust<sup>1</sup>. Cet enfant informa son père de beaucoup de choses qui devaient arriver dans tous les pays du monde. Mais lorsqu'ensuite Faust fut arrivé au terme de son existence, la mère et le fils disparurent en même temps que lui.

*Suit maintenant ce que le Dr Faust fit avec son Esprit et d'autres personnes pendant le dernier terme de son engagement, qui fut la vingt-quatrième année de son pacte.*

## CHAPITRE LX

### **Du Testament du Dr Faust, où il institua son serviteur Wagener (sic) son héritier.**

Le Dr Faust avait jusqu'à cette époque, c'est-à-dire jusqu'à cette vingt-quatrième et dernière année de son pacte, élevé un jeune garçon qui étudiait à Wittemberg, et qui était témoin de toutes les aventures, sorcelleries et prestiges diaboliques de son maître. C'était d'ailleurs un garçon méchant et corrompu qui, auparavant, s'en allait mendier de porte en porte à Wittemberg, et que personne ne voulait recueillir à cause de sa mauvaise conduite. Ce Wagener était maintenant le famulus du Dr Faust, et il s'était si bien attaché à lui, que le Dr Faust l'appelait son fils. Il était arrivé au but de ses desirs, car il vivait dans la crapule et l'oisiveté. Lorsque le Dr Faust vit que le temps de son pacte allait finir, il fit venir chez lui un notaire avec quelques maîtres, qui étaient ses amis intimes, et il légua à son famulus la maison avec le jardin, situé près de la maison de l'Oie et de Guy Rodinger, à côté de la Porte de Fer, dans la Schergasse (rue des Tondeurs et Écorcheurs), près du mur d'enceinte. Item, il lui fit don d'une rente de 1,600 florins, d'une ferme d'un revenu de 800 florins, de 600 florins en argent comptant, d'une chaîne d'or du prix de 300 couronnes, de vaisselle d'argent qu'il avait rapportée de différentes cours, notamment de celles de Rome et de Turquie, et valant dans les 1,000 florins. En dehors de ces objets, il ne possédait pas grands meubles, car il n'était que rarement chez lui, et passait les nuits et les jours à manger et à s'enivrer dans les hôtelleries et chez les étudiants. Ainsi fut dressé et établi son testament.

## CHAPITRE LXI

### **Le Dr Faust s'entretient de son Testament avec son serviteur.**

Lorsque son testament fut ainsi dressé, il fit venir son serviteur et lui apprit de quelle manière il l'avait avantagé, parce qu'il lui était resté fidèlement attaché pendant tout le temps de sa vie, et n'avait point divulgué ce qui se passait chez lui. Pour ce motif, il pouvait encore lui demander ce qu'il désirait en outre obtenir de lui. Le famulus exprima le désir d'hériter de son habileté de magicien. Alors le Dr Faust lui répondit : « Pour ce qui

<sup>1</sup> *En marge : Quæstio : An baptizatus fuerit ? (Question : Fut-il baptisé ?)*

est de mes livres, je te les lèguerai, à condition toutefois que tu ne les publieras pas, mais que tu te contenteras de t'en servir pour ta propre utilité, et que tu les étudieras assidûment. Quant à mon habileté, que tu désires posséder, tu l'obtiendras certainement si tu aimes à étudier mes livres, que tu ne te soucies de personne, et que tu persévères dans ton dessein. En outre, ajouta le D<sup>r</sup> Faust, comme mon Esprit Méphostophilès n'est pas tenu de me servir plus longtemps, je ne saurais, à cause de cela, te le léguer ; cependant, pour satisfaire à ton désir, je vais mettre à tes ordres un autre Esprit. » Trois jours après, il faisait venir son famulus auprès de lui et lui demandait de quelle sorte était l'Esprit qu'il désirait, s'il était toujours dans les mêmes intentions et sous quelle forme cet Esprit lui devrait apparaître. Wagener répondit : « Mon maître et père, sous la forme d'un singe dont je souhaite qu'il ait la taille et la figure. » Là-dessus, il lui apparut un Esprit ayant la forme et l'apparence d'un singe, qui se mit à sauter dans la chambre. Le D<sup>r</sup> Faust lui dit : « Regarde, le voilà ; cependant il ne sera soumis à tes ordres qu'après ma mort, et lorsque mon Esprit Méphostophilès se sera retiré de moi et que tu ne le verras plus ; si tu accomplis alors ta promesse et ton désir de voir cet autre Esprit près de toi, tu l'appelleras Auwerhan (Coq de Bruyère), car c'est ainsi qu'il se nomme. En outre, je te prie de ne pas divulguer mon art magique, mes actions et mes aventures avant que je ne sois mort. Après cela, tu pourras les faire connaître, les réunir dans un écrit et en former une histoire. Ton Esprit Auwerhan t'aidera dans cette tâche. Ce que tu auras oublié, il te le rappellera, car on désire avoir mon histoire écrite par toi-même. »

#### CHAPITRE LXII

**Du triste état dans lequel le D<sup>r</sup> Faust tomba lorsqu'il ne lui resta plus qu'un mois à vivre ; comment il gémissait et soupirait constamment sur sa situation diabolique.**

Les heures couraient, pour le D<sup>r</sup> Faust, rapides comme les grains de poussière d'un sablier. Il ne lui restait plus qu'un mois à vivre pour arriver à la fin de son pacte de vingt-quatre ans, par lequel il s'était livré corps et âme au diable, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Alors Faust fut enfin dompté, et il tomba dans le même état qu'un assassin ou brigand prisonnier, lorsqu'il a reçu dans son cachot communication de la sentence et qu'il doit se tenir prêt à recevoir le coup de la mort. Car il était en proie à une profonde angoisse, pleurait et parlait constamment avec lui-même, se tordait les mains, gémissait et soupirait. Il maigrissait et ne se montrait que peu ou point. Il ne voulait non plus ni voir son Esprit, ni le souffrir auprès de lui.

#### CHAPITRE LXIII

**Lamentations du D<sup>r</sup> Faust sur ce qu'il doit mourir alors qu'il est encore plein de forces et de jours.**

Cette mélancolie incita le D<sup>r</sup> Faust à mettre ses lamentations par écrit, afin qu'il ne pût les oublier, et voici l'une des plaintes qu'il a ainsi notées :

« Ah ! Faust, cœur téméraire et misérable, qui t'es fait condamner par tes débauches avec tes compagnons au supplice du feu éternel, lorsque tu aurais pu sans peine gagner la félicité céleste, que tu perds maintenant ! Ah ! ma raison et mon libre-arbitre, où avez-vous entraîné mes membres ? Je n'ai donc plus maintenant à attendre que la perte de leur existence. Ah ! et vous, mes membres, et toi, mon corps encore intact dans ta raison et dans ton âme, plaignez-moi, car j'ai été libre de vous imposer ce sort ou de vous y soustraire, et par votre moyen (en faisant pénitence) de réparer mes fautes ? Ah ! amour et haine, pourquoi êtes-vous entrés en même temps dans mon âme, puisque, pour vous y avoir accueillis, je dois souffrir un tel tourment. Ah ! miséricorde et vengeance, pour quel motif m'avez-vous payé d'un tel salaire et d'une telle honte ? O férocité et compassion, ai-je donc été créé et fait homme pour souffrir par ma propre faute le châtiment que je vois déjà tout préparé ? Ah ! ah ! ah ! pauvre homme que je suis ! y a-t-il donc en ce monde quelque chose qui ne me soit pas hostile ? Ah ! à quoi sert ma plainte ? »

#### CHAPITRE LXIV

##### Une autre lamentation du D<sup>r</sup> Faust.

« Ah ! ah ! ah ! Pauvre homme que je suis ! O triste et malheureux Faust ! tu es bien du nombre des infortunés, puisque te voilà dans l'attente inévitable des intolérables douleurs de la mort, et certes d'une mort bien plus lamentable que jamais une créature en proie à la douleur n'en a souffert. Ah ! ah ! raison, légèreté, présomption, libre arbitre, ô toi, vie maudite et désordonnée, ô toi, aveugle et imprévoyant, qui as rendu tes membres, ton corps et ton âme aussi aveugles que toi-même ! O voluptés de la terre, en quelles épreuves m'avez-vous conduit ! Faut-il que vous ayez obscurci et aveuglé à ce point mes yeux ? Ah ! mon faible cœur, et toi, mon âme affligée, où est ton jugement ? O peine digne de pitié, espérance dont je désespère, il me faut donc renoncer à toi pour toujours ? Ah ! les maux s'ajoutent aux maux, les afflictions aux afflictions ! Ah et hélas ! qui me délivrera ? Où me cacher ? En quel refuge me blottir ? Où fuir ? Mais, que j'aïlle où je voudrai, je ne saurais échapper ! » Et le pauvre Faust tomba alors dans une telle désolation qu'il ne lui fut plus possible d'ajouter une parole.

#### CHAPITRE LXV

##### Comment le méchant Esprit tourmenta Faust tombé dans l'affliction par des sentences et des railleries cruellement ironiques.

Après que Faust se fut lamenté de la façon que nous venons de dire, son Esprit Méphostophilès apparut, s'approcha de lui et lui dit :

« Puisque tu savais sûrement, grâce à la Sainte Écriture, que tu devais prier Dieu uniquement, le servir et n'en avoir aucun à côté de lui ni à droite ni à gauche, et qu'au lieu de le faire, tu l'as bravé, abandonné et renié, et que tu t'es vendu à moi corps et âme, il faut que maintenant tu accomplisses ta promesse. Écoute donc bien les vers que je vais te dire :

Sais-tu quelque chose, alors tais-toi.

Es-tu bien, demeure ainsi.

As-tu quelque chose, alors conserve-le.

Le malheur arrive vite.

Aussi tais-toi, souffre, évite et sois patient.

Ne te plains de ton malheur à personne.

Il est trop tard, désespère de Dieu.

Ton malheur, chaque jour, se rapproche à grands pas.

« C'est pourquoi, mon Faust, il n'est pas bon de manger des cerises avec des grands seigneurs, ni avec le diable, car ils vous jettent les queues au visage, comme tu le vois maintenant. Aussi, si tu t'en étais éloigné, cela t'eût favorisé dans ta course. Mais ton ambitieuse monture t'a emporté, tu as méprisé le talent que Dieu t'avait donné; tu ne t'en es pas contenté; tu as invité le diable à devenir ton hôte et tu as cru pendant vingt-quatre années que tout ce qui brille, tout ce que te disait l'Esprit était de l'or pur; c'est pourquoi le diable t'a attaché un grelot au cou, comme à un chat. Vois, tu étais une belle créature sortie des mains du Créateur; mais les roses, quand on les a portées longtemps dans la main et qu'on en respire le parfum, ne durent pas. Tu peux bien chanter la chanson de celui dont tu as mangé le pain. Attends jusqu'au Vendredi-Saint, Pâques sera bientôt venu. Ce que tu as promis n'est pas arrivé sans cause; une saucisse rôtie à deux bouts. Il n'est pas sûr de se risquer sur la glace du diable. Tu as eu une mauvaise nature, et la nature ne se renonce pas plus elle-même que le chat ne renonce à la souris. Une entreprise périlleuse occasionne des blessures<sup>1</sup>. N'en est-il pas ainsi de toi-même? N'étais-tu pas une cuiller à pot du diable toute neuve. Maintenant il ne se servira plus jamais de toi, car à vendre tu as dû apprendre à acheter. En outre, tu n'as pas pu te contenter des quelques dons que Dieu t'avait accordés. Bien plus, mon Faust, tu en as fait l'usage le plus présomptueux; dans toutes tes actions et dans toute ta conduite, tu te donnais toi-même pour un ami du diable, et à présent, pour ce motif, trousses-toi, car Dieu est le Seigneur, et le diable n'est qu'un abbé ou un moine. L'orgueil ne fait jamais rien de bon; tu voulais être un coureur; il faut alors épouiller les fous avec des massues. Celui qui veut trop avoir n'obtient d'habitude que fort peu de chose. Suivant la manière dont on joue aux quilles, on doit être rangé. Ouvre donc maintenant l'accès de ton cœur à mes leçons et à mes admonitions qui, cependant, sont presque perdues. Tu ne devais pas te fier à ce point au diable, parce qu'il est le singe de Dieu, et de plus un menteur et un assassin. Aussi devais-tu te montrer plus prudent. L'affront apporte de la honte, car elle est bientôt arrivée sur un homme, et elle coûte alors bien cher à entretenir. Pour héberger le diable, il faut un hôte rusé; c'est plus nécessaire pour danser qu'une paire de souliers rouges. Si tu avais eu Dieu devant les yeux et que tu te fusses contenté des dons qu'il t'avait départis, tu ne serais pas obligé de danser cette danse, et tu n'aurais pas dû céder si facilement à la volonté du diable, ni ajouter foi à ses paroles, car celui qui croit légèrement est bientôt trompé. Maintenant le diable s'essuie la gueule et s'en va. Tu t'es donné pour caution avec ton propre sang, et maintenant on va égorger la caution. Ce qui t'est entré par une oreille, tu l'as laissé sortir par l'autre. » Après avoir suffi-

<sup>1</sup> Nous supprimons ici trois lignes trop grossières pour être traduites.

samment rebattu celles de Faust de la chanson du pauvre Judas, l'Esprit disparut, laissant Faust tout mélancolique et troublé.

#### CHAPITRE LXVI

##### **Lamentations du D<sup>r</sup> Faust sur l'Enfer et sur ses peines et tortures inexprimables.**

« O pauvre damné, pourquoi ne suis-je pas un animal qui meurt sans âme, je n'aurais alors rien à craindre ensuite. Maintenant le diable va me prendre corps et âme, et me plonger dans un gouffre ténébreux de torture inexprimable, car de même que les bienheureux ont en eux la beauté et la joie, ainsi dois-je éprouver, pauvre misérable, avec tous les damnés, une insondable horreur, l'infection, l'oppression, la honte, le frémissement, le découragement, la douleur, la tribulation, les gémissements, les larmes et les grincements de dents. Car toutes les créatures de Dieu sont contre nous, et nous devons être affligés d'une éternelle ignominie par les Saints. Je peux encore me souvenir des réponses de l'Esprit, lorsque je l'interrogeai jadis sur la damnation. Il me disait qu'il y a une grande différence entre les peines des damnés, parce que les péchés ont été différents. De même, ajoutait-il, que la menue paille, le bois et le fer, tout en étant tous brûlés par le feu, le sont plus légèrement ou plus fortement l'un que l'autre, ainsi sont brûlés les damnés dans le feu et dans les flammes. Ah! damnation éternelle, tu as été allumée de telle sorte par la colère de Dieu, et ton feu et ton ardeur sont tels que, de toute l'éternité, tu n'auras pas besoin d'être attisée. Ah! à quelles affections, à quelles tribulations, à quelles douleurs ne doit-on pas y être en proie? Les larmes coulent des yeux, les dents grincent, le nez est rempli de puanteurs horribles, la voix fait entendre des lamentations, des oreilles sont assaillies de bruits épouvantables, les mains et les pieds tremblent. Ah! je consentirais volontiers à être privé du ciel, si je pouvais seulement échapper à l'éternel châtiment. Ah! qui pourrait donc bien me délivrer des inexprimables souffrances du feu de la damnation! Mais il n'y a là nul secours à attendre; on y pleure inutilement ses péchés; on n'y connaît de repos ni jour ni nuit! Ah! qui me sauvera, pauvre misérable que je suis? Où est mon refuge? Où est ma protection, mon aide et mon asile? Où est la solide forteresse qui me gardera? De quelles consolations puis-je espérer l'adoucissement? Je n'ai rien à attendre des saints de Dieu, car j'aurais honte de m'adresser à eux, je ne recevrais aucune réponse, et je serais obligé de me voiler le visage devant eux, car il ne m'est pas permis de contempler la joie des élus. Ah! pourquoi me plaindre, puisqu'aucun secours ne peut me venir? puisque je sais que ma plainte ne sera pas consolée? Amen, Amen. J'ai voulu qu'il en fût ainsi, et maintenant je n'ai plus à espérer que d'être raillé de mes maux. »

#### CHAPITRE LXVIII

**Suit maintenant la fin horrible et effroyable du D<sup>r</sup> Faust, dans laquelle il sera profitable à tout chrétien de se contempler, et dont il doit se préserver.**

Les vingt-quatre années du pacte du D<sup>r</sup> Faust touchaient à leur terme, et dans la semaine même de leur échéance, l'Esprit lui apparut, lui exhiba sa

lettre ou pacte, et lui signifia en outre que le diable viendrait la nuit d'après chercher son corps, et qu'il eût à se tenir prêt. Le Dr Faust gémit et pleura toute la nuit et avec tant de force, que son Esprit lui apparut de nouveau et lui dit : « Mon Faust, ne sois donc pas si pusillanime ; bien que tu aies perdu ton corps, il s'écoulera bien du temps encore avant que ton jugement ne soit prononcé ; et quand même tu aurais vécu des centaines d'années, il aurait pourtant bien fallu que tu meures à la fin. Les Turcs, les Juifs et tous les Empereurs qui ne sont pas chrétiens, doivent aussi mourir, et ils tomberont dans la même damnation. Tu ne sais pas encore, d'ailleurs, ce qui t'attend. Sois brave, et ne te décourage pas à ce point. Le diable, tu le sais, t'a promis de te donner un corps et une âme d'acier, et tu ne dois pas souffrir comme les autres damnés. » Son Esprit lui donna ces consolations, et bien d'autres, fausses, du reste, et contraires à la Sainte Écriture. Le Dr Faust, qui ne savait rien autre chose, sinon qu'il devait payer de sa peau son engagement ou promesse, s'en alla le jour même où son Esprit l'avait informé que le diable viendrait le chercher, chez ses plus fidèles compagnons de débauche : maîtres, bacheliers et autres étudiants qui, précédemment, étaient venus maintes fois le visiter. Il les pria de vouloir bien venir se promener avec lui dans le bourg de Rimlich, situé à un demi-mille de Wiltemberg, et d'y déjeuner en sa compagnie, ce qu'ils acceptèrent. Ils s'y rendirent donc tous ensemble et y prirent un déjeuner où l'hôte leur servit un grand nombre de mets recherchés et de vins de prix. Le Dr Faust s'y montra très gai ; mais sa gaieté n'était pas de bon aloi. Il les pria de nouveau de lui faire le plaisir de souper avec lui et de rester toute la nuit dans sa compagnie. Il avait, ajouta-t-il, quelque chose d'important à leur communiquer. Ils y consentirent également et soupèrent, en effet, en sa compagnie. Lorsqu'on eut fini de boire le vin d'adieu, le Dr Faust paya l'hôte et pria les étudiants d'avoir la complaisance de l'accompagner dans une autre pièce, où il avait quelque chose à leur dire, ce qui fut fait. Le Dr Faust prit alors la parole en ces termes :

## CHAPITRE LXVIII

### Discours de Faust aux Étudiants <sup>1</sup>.

« Mes chers Messieurs, mes intimes et bienveillants amis, je vous ai invités à venir ici, parce que, me connaissant depuis de longues années, vous savez que j'étais un homme habile en beaucoup d'arts et dans la magie, lesquels ne viennent de nulle part ailleurs que du diable. A ce désir diabolique, personne ne m'a poussé, sinon la mauvaise compagnie, qui est toujours occupée de pareils travaux, et ensuite ma chair et mon sang si misérables, ma volonté obstinée et impie, et les pensées volages et diaboliques que je m'étais mises en tête. De là vient que je dus me promettre au diable corps et âme, après un délai de vingt-quatre ans. Or ce délai va prendre fin cette nuit, et le sablier est maintenant devant mes yeux, m'avertissant de me tenir prêt pour le moment où il sera vide, et le diable doit venir me cher-

<sup>1</sup> *En marge* : Oratio Fausti ad Studentes.



cher cette nuit, parce que je me suis engagé si follement envers lui à deux reprises avec mon propre sang. C'est pourquoi, mes chers messieurs et bienveillants amis, je vous ai invités avant que ma fin n'arrive, voulant boire avec vous, en guise d'adieu, un verre de Johannisberg, et tenant à ne pas vous cacher ma mort. Je vous prie donc, mes chers frères<sup>1</sup> et bienveillants messieurs, de saluer fraternellement et amicalement de ma part tous mes amis et tous ceux qui conserveront un bon souvenir de moi, de ne point me garder rancune du passé, et si, par hasard, je vous avais quelquefois offensé, de me le pardonner de bon cœur. Pour ce qui est des aventures qui me sont advenues pendant ces vingt-quatre années, vous les trouverez toutes consignées par écrit après ma mort, et je souhaite que ma fin horrible vous soit présente à l'esprit tous les jours de votre vie, et vous avertisse de ne jamais perdre de vue la pensée de Dieu, de le prier qu'il vous garde des illusions et des ruses du diable, et qu'il ne vous induise point en tentation, de vous attacher par contre à lui, et de ne point vous en détacher aussi complètement que je l'ai fait, moi qui suis un impie et un damné et qui ai méprisé et renié le baptême, ce Sacrement du Christ, Dieu lui-même avec toute l'armée céleste et les hommes, un Dieu si bon qu'il ne désire pas la perte d'un seul homme. Ne vous laissez donc point débaucher par la mauvaise compagnie, ainsi que je l'ai fait en mainte occasion ; visitez avec assiduité et empressement les églises, et afin de vaincre le diable, lutez constamment contre lui, en vous laissant diriger par une foi solide dans le Christ et en menant une vie pieuse.

« Enfin, et pour conclure, je vous prie en ami d'aller vous mettre dans vos lits, d'y dormir en paix, et de ne vous inquiéter aucunement du vacarme et du fracas que vous entendrez dans la maison. Ne vous en effrayez nullement ; vous n'en éprouverez aucun mal. Veuillez cependant ne pas vous lever de vos lits, et si vous trouvez mon cadavre, faites-le ensevelir dans la terre, car je meurs en mauvais et en bon chrétien : en bon, parce que j'ai dans l'âme un repentir<sup>2</sup> véritable, et que je prie toujours dans mon cœur, afin que grâce me soit faite, et que mon âme puisse être délivrée ; comme un mauvais, parce que je sais que le diable doit avoir mon corps, et je le lui abandonnerais bien volontiers, s'il voulait seulement laisser l'âme en paix. Là-dessus, je vous prie de gagner vos lits, et je vous souhaite une bonne nuit. Pour la mienne, elle doit être douloureuse, mauvaise et effroyable. »

Cette déclaration et ce récit, le Dr Faust les fit d'un air assuré, afin de ne pas causer d'effroi à ses auditeurs, et de ne pas les consterner et les rendre pusillanimes. Les étudiants furent surpris au plus haut point d'apprendre qu'il avait été si téméraire, et qu'il avait mis son corps et son âme en un tel danger pour contenter son espièglerie et son indiscrete curiosité, et pour être initié à la magie. Ils en furent cordialement affligés, car ils l'aimaient beaucoup, et il lui dirent : « Ah ! monsieur Faust, qui donc a pu vous décider à garder si longtemps le silence et à ne pas nous révéler la vérité ? Nous vous aurions procuré l'aide de savants théologiens qui vous auraient

<sup>1</sup> *En marge* : Frères du diable.

<sup>2</sup> *En marge* : Le repentir de Judas.

délivré et arraché des filets du diable. Mais à présent il est trop tard, et votre corps et votre âme sont en danger de perdition. » Le D<sup>r</sup> Faust répondit qu'il n'avait pu le faire, quoique précédemment il eût eu déjà souvent le désir de s'adresser à des gens pieux, pour chercher aide et conseil auprès d'eux. « Déjà, continua-t-il, mon voisin m'avait exhorté à suivre sa doctrine, à renoncer à la magie et à me convertir. Mais alors que j'étais tout disposé à le faire, le diable survint ; il voulut m'emporter comme il va le faire cette nuit, et il me dit qu'aussitôt que je voudrais essayer de me rattacher à Dieu, il me donnerait le coup de grâce. » Après qu'ils eurent entendu les explications du D<sup>r</sup> Faust, les étudiants lui dirent : « Puisque vous n'avez plus maintenant rien autre chose à attendre, il faut implorer Dieu et le prier de vous pardonner pour l'amour qu'il porte à son cher fils Jésus-Christ et dire : Ah ! mon Dieu, soyez miséricordieux envers moi qui suis un pauvre pécheur, et ne me soumettez pas aux rigueurs de votre justice, car je ne suis pas en état de les affronter. Quoique je doive abandonner mon corps au diable, je pourrais bien cependant conserver mon âme, si vous vouliez, mon Dieu, interposer votre puissance. » Il leur promit qu'il allait prier. Mais cela ne lui souriait pas plus qu'à Caïn, lequel disait aussi que ses péchés étaient trop grands pour pouvoir lui être pardonnés. Il était ainsi constamment obsédé par cette pensée qu'en signant son pacte, il avait commis un acte trop criminel. Ces étudiants et bons messieurs, lorsqu'ils bénirent Faust, pleuraient tous, et ils l'embrassèrent les uns après les autres. Le D<sup>r</sup> Faust demeura seul dans la chambre, et ses hôtes allèrent alors se coucher. Mais aucun d'eux ne put bien dormir, car ils voulaient tous entendre comment les choses se passeraient. Or il arriva, entre minuit et une heure du matin, que la maison fut assaillie par un grand vent impétueux, et si violemment secouée de la base au faite qu'on eût dit qu'elle allait être détruite et crouler sur le sol. Les étudiants pensèrent perdre courage ; ils se levèrent précipitamment de leurs lits et ils se mirent à s'encourager les uns les autres. Mais ils n'osèrent sortir de leurs chambres. Quant à l'hôte, il s'enfuit et se réfugia dans une autre maison. Les étudiants étaient couchés près de la pièce où Faust s'était enfermé ; ils entendirent d'horribles sifflements, comme si la maison avait été pleine de serpents, de vipères et d'autres reptiles venimeux. Ensuite la porte du D<sup>r</sup> Faust s'ouvrit, et il se mit à crier au secours et à l'assassin, mais d'une voix sourde et étouffée, et bientôt après on ne l'entendit plus. Lorsque le jour parut, les étudiants, qui n'avaient pu dormir de toute la nuit, entrèrent dans la chambre où le D<sup>r</sup> Faust s'était enfermé. Mais ils ne l'y trouvèrent point, et virent seulement que la chambre était pleine de sang. Le cerveau était collé à la muraille parce que le diable avait assommé sa victime en la lançant d'un mur à l'autre. Ses yeux et quelques dents gisaient aussi sur le plancher, ce qui était un horrible spectacle. Alors les étudiants commencèrent à le plaindre et à le pleurer, et ils le cherchaient de tous côtés. Ils finirent par trouver son cadavre étendu dehors, près d'un fumier, ce qui était affreux à voir, car sa tête et tous ses membres pendaient, à demi-arrachés.

Ces dits maîtres et étudiants, après que Faust eut ainsi péri, firent tant qu'ils réussirent à le faire enterrer dans ce village. Puis ils revinrent à Wittenberg, et s'étant rendus à l'habitation du Docteur, ils y trouvèrent Wagner,

son famulus, qui était fort inquiet de son maître. Ils y découvrirent aussi cette histoire de Faust, mise en écrit et rédigée par lui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, et complète, sauf la fin qui y fut ajoutée par les susdits étudiants et maîtres, et ce que son famulus a noté, car un nouveau livre émane aussi de lui. Le même jour, son Hélène enchantée cessa pareillement d'exister avec son fils et disparut. Sa maison, depuis lors, fut hantée de telle sorte que personne n'y put habiter. Le D<sup>r</sup> Faust apparut aussi la nuit à son famulus sous la forme qu'il avait de son vivant, et lui révéla beaucoup de choses secrètes. Des personnes qui passaient dans la rue l'ont aussi vu la nuit, regarder dehors, par la fenêtre.

Ainsi se termine cette histoire et magie tout à fait véritable du D<sup>r</sup> Faust, de laquelle tout chrétien, et particulièrement ceux qui sont d'une disposition orgueilleuse, fiers, curieux et obstinés, doivent apprendre à craindre Dieu, à fuir la magie, les conjurations et autres œuvres diaboliques sévèrement défendues par Dieu, à ne point offrir l'hospitalité au démon, et à ne point lui donner accès chez soi, comme Faust l'a fait. En outre, un effroyable exemple de son pacte et de sa fin est ici placé sous nos yeux et nous invite à nous abstenir de pareilles choses, à aimer Dieu seul, et à ne jamais perdre de vue qu'on doit le prier, le servir et l'aimer uniquement, de tout son cœur et de toute son âme et de toutes ses forces, et que l'on doit au contraire renoncer au diable et à toute sa séquelle, afin d'être finalement bienheureux pour l'éternité dans la compagnie du Christ. Amen. C'est ce que je souhaite à chacun du fond de mon cœur. Amen.

#### I. PETR. V.

Soyez sobres et veillez, car votre ennemi le diable rôde autour de vous comme un lion rugissant et cherche une proie à dévorer. Résistez-lui donc en demeurant fermes dans votre foi.

---

## CHAPITRE VI

### Les Caractères du Livre populaire.

De la lecture attentive du livre populaire et des explications données dans sa Préface, il nous paraît résulter d'une manière incontestable qu'avant d'être publiée, la vie de Faust était, en Allemagne, le sujet d'une légende orale dont nous avons déjà retrouvé des fragments très caractéristiques dans plusieurs des témoignages historiques précédemment cités. Il ne nous semble pas moins certain que l'auteur du livre populaire s'est servi de cette légende pour écrire son récit, mais en lui faisant subir des modifications considérables, afin, et d'en accroître l'intérêt, et d'en tirer des sujets d'édification religieuse et morale.

Les témoignages historiques constatent presque tous l'impression profonde d'étonnement et quelquefois d'admiration produite par les hableries et les prestiges vrais ou faux de ce charlatan, qui ne fut certainement dénué ni d'habileté ni d'audace. Dans tous les endroits qu'il visitait, Faust savait s'entourer d'un cercle nombreux d'admirateurs ou de compères, et ses partisans lui restaient fidèles après son départ. Ils racontaient ses aventures, non sans les amplifier et les embellir, et ces récits, en passant de bouche en bouche, revêtaient, comme il arrive toujours, un caractère de plus en plus merveilleux. Les étudiants voyageurs, dont il fut une des gloires, contribuèrent sans doute puissamment à les répandre, et comme ils ne les propagèrent pas seulement dans le peuple, mais aussi dans les autres classes de la société, les auteurs du temps les connurent. Ils en consignèrent même une partie dans leurs ouvrages.

Aussi avons-nous dû distinguer dans les témoignages historiques sur Faust, ce que les auteurs ont vu par eux-mêmes ou tiennent de témoins oculaires, des anecdotes ou des renseignements qu'ils ont empruntés à la tradition et publiés sans contrôle. Nous avons de plus établi que les premiers sont les seuls que

l'on rencontre tout d'abord, les autres n'apparaissant que dans les dernières années de la vie nomade de Faust ou dans la période qui s'étendit de sa mort à la publication du livre populaire.

Mais ces récits imprimés ne représentent évidemment qu'une très faible partie de la tradition orale alors répandue dans toute l'Allemagne. Les auteurs auxquels on les doit ne les ayant pas recueillis dans la pensée de s'en servir pour écrire la vie de Faust, n'avaient pas essayé de les compléter. La tradition persistait encore presque entière à l'état oral, et Faust attendait toujours son historien. Cette histoire de sa vie, on la réclamait cependant de tous côtés, car la curiosité se trouvait excitée par l'obscurité qui planait sur son existence. Les libraires, auxquels on la demandait, s'informaient près de leurs amis et de leurs connaissances si elle n'existait point quelque part à l'état manuscrit. Ils pressaient leurs auteurs d'écrire cet ouvrage, qui serait d'un débit certain, et un libraire de Francfort, Jean Spies, finit par décider un de ses bons amis de Spire à lui communiquer un manuscrit dont cet ami était vraisemblablement l'auteur. Jean Spies nous l'apprend lui-même dans sa préface, et il n'y a pas de motif de contester son témoignage sur ce point.

L'auteur anonyme de ce manuscrit en a, sans aucun doute, puisé les matériaux à des sources multiples, et ces sources furent, selon toute apparence, la tradition orale, les récits imprimés et les relations manuscrites et partielles que l'on se passait de main en main dans certaines contrées de l'Allemagne.

Le livre populaire, en effet, n'est pas une œuvre d'imagination. Ni le fond, ni les détails, ni même quelquefois la forme n'appartiennent à son auteur. C'est une compilation de renseignements reçus de toutes mains, ou bien empruntés à différents ouvrages, et sans doute insérés tels qu'ils étaient recueillis, sans que l'on prit le plus souvent la peine de les récrire ou de les ranger dans un ordre chronologique, presque toujours fort difficile à déterminer. Le livre, cependant, n'est pas dénué de tout mérite de composition; l'auteur, nous le montrerons, y suit un plan très manifeste, mais un plan d'édification religieuse et morale qui le rend plus attentif à la vie intime qu'à l'existence extérieure de son héros. Tandis qu'il décrit avec beaucoup de soin et de fermeté l'évolution psychologique de cette âme dévoyée, il relègue toutes les aventures dans la troisième partie; il les y place pêle-mêle, sans les rattacher les unes aux autres, ni les coordonner.

Les aventures de la troisième partie, auxquelles il faut joindre ce qui, dans les deux premières, a trait, soit à la vie de Faust, soit même à certains troubles de son âme n'ayant point échappé à la perspicacité des contemporains, constituent les emprunts faits

à la tradition orale et aux récits imprimés ou manuscrits. Mais tout en rassemblant cette partie pour ainsi dire historique de son récit, l'auteur en extrayait avec beaucoup de soin ce qui pouvait l'éclairer sur l'état psychologique de Faust, et de ces témoignages en quelque sorte indirects, de ceux plus explicites fournis par les contemporains de son héros, il a tiré les tableaux qu'il a tracés des différents états de l'âme de Faust pendant la durée des pactes. Ces tableaux forment la partie véritablement originale et sans contredit la plus intéressante du récit légendaire.

Il est probable que, pour écrire son livre, l'auteur de la légende ne se contenta pas des anecdotes, en nombre nécessairement restreint, qu'il avait personnellement recueillies. Il dut prier ses amis de se mettre en quête et de rechercher dans les différentes contrées de l'Allemagne les traditions dont Faust était le héros. Plusieurs indices tendent du moins à l'établir, entr'autres ce fait, qu'il a réuni dans son livre et placé quelquefois très près les unes des autres, des anecdotes qui sont visiblement de simples variantes d'un même récit original. Telles sont les deux anecdotes presque identiques des chapitres 36 et 40, où Faust épouvante des paysans en faisant mine de manger leur foin. On pourrait même en rapprocher l'histoire du chapitre 50, dans laquelle il châtie d'une manière semblable l'égoïsme et l'insolence d'un paysan. Telles sont encore les deux escroqueries qu'il commet en recourant au même prestige, et dans des circonstances tout à fait analogues, au préjudice de deux maquignons ; telle, enfin, l'évocation d'Alexandre le Grand et de la reine, son épouse, au chapitre 33, et celle d'Hélène de Grèce au chapitre 49. Il est vraisemblable aussi qu'il a reçu les matériaux de son chapitre 56, dans lequel il raconte la dernière lutte de Faust avec le chevalier dont il orne la tête d'un bois de cerf, beaucoup plus tard que les chapitres 34 et 35, consacrés au début de la même histoire. Peut-être même ne lui sont-ils parvenus que dans le cours de l'impression, après le tirage des feuilles contenant ce début, et plaça-t-il pour ce motif l'aventure dans la dix-neuvième année du pacte. Autrement il eût fait dès lors ce qui fut exécuté dans une édition ultérieure. Il eût mis ce dernier chapitre à la suite des deux précédents.

Bien que fort abondants, les matériaux provenant de la tradition orale n'auraient pu suffire à reconstituer la vie de Faust dans son ensemble. Ils étaient loin d'ailleurs d'être complets. Des contemporains de Faust avaient inséré dans leurs ouvrages des aventures soit ignorées, soit disparues depuis lors de la tradition orale. L'auteur du livre populaire en rassembla quelques-unes. Il y joignit même, pour grossir son bagage, assez mince malgré ses recherches, un certain nombre d'anecdotes attribuées à d'autres

magiciens et sorciers. Ces emprunts sont incontestables, car ils ont été faits souvent d'une manière littérale, et en révélant de quelle manière l'auteur utilise les matériaux de source écrite, ils autorisent à penser qu'il agit de même pour les documents de source orale; ils rendent tout à fait vraisemblables les explications précédemment données.

Les érudits allemands ont recherché ces emprunts avec la patience et la précision qu'ils apportent en ces sortes d'investigations, et nous n'aurons guère, sur ce point, qu'à renvoyer à leurs travaux. La plupart de ces emprunts ne se rencontrent pas dans la première édition, que nous venons de traduire. Ils n'ont pris place dans le récit populaire que plus tard et successivement. L'auteur ne connaissait pas sans doute ces anecdotes imprimées à l'époque où il écrivit son livre, et elles ne furent signalées qu'ensuite par des amis ou des lecteurs, soit à lui-même, soit aux éditeurs qui réimprimèrent l'ouvrage. Presque toutes les aventures prêtées à Faust par le livre populaire, même celles qui lui étaient personnellement attribuées par ses contemporains, se retrouvent identiques ou très peu différentes dans des légendes antérieures, et les auteurs allemands l'ont établi avec une abondance de preuves qui ne laisse subsister aucun doute. Ces analogies n'ont du reste rien de surprenant, et l'on n'en peut tirer aucun motif de douter de l'existence de Faust, ni même, pour quelques-unes, de la véracité du récit qui les lui prête. Les imposteurs de son espèce recourant, pour tromper le public, à un certain nombre de prestiges dont ils se transmettaient le secret d'âge en âge, variaient très peu leurs pratiques. Faust, qui affichait la prétention de renouveler, en les surpassant, les prodiges des plus grands magiciens des époques antérieures, dut même, pour ce motif, s'attacher plus qu'un autre à les reproduire, et si l'on ne peut distinguer, dans le nombre, les tours de magiciens qu'il a réellement exécutés de ceux qu'on lui prête à tort, on est au moins en droit de croire qu'ils ne sont pas tous apocryphes.

Enfin il n'est pas douteux, croyons-nous, que l'auteur du récit populaire ait eu sous les yeux un certain nombre de relations partielles qu'il a, soit insérées intégralement dans son livre, soit utilisées pour la rédaction de plusieurs chapitres. On est d'autant plus en droit de le supposer, qu'il n'a presque rien puisé, du moins pour sa première édition, dans les ouvrages des contemporains. Pour ne tenir que de la tradition orale les anecdotes, assez nombreuses, qu'il raconte, il eût dû se livrer à de longues et patientes investigations dont il n'eût pas manqué d'entretenir ses lecteurs. Or, il n'est question de rien de semblable dans la préface. Il est donc très probable qu'une bonne partie de ces anecdotes et

légendes lui furent envoyées par des correspondants, et se trouvaient déjà consignées en partie dans des relations qui couraient parmi le public, ou que des curieux conservaient dans leurs bibliothèques. Widman a, du reste, formellement signalé l'existence de ces relations; il prétend même leur avoir fait des emprunts. On comprend très bien, en effet, que les anciens compagnons de débauche de Faust, à sa mort, ou les personnes dont sa fin mystérieuse avait éveillé la curiosité, aient recueilli tout ce qui le concernait, et l'aient consigné par écrit, afin d'en perpétuer la mémoire.

Quelques-unes de ces relations provenaient-elles de Faust lui-même, et les avait-il écrites de sa main? L'auteur du récit légendaire l'affirme avec insistance dans plusieurs passages. A la fin du chapitre 34, où la descente aux enfers est racontée, il dit :

« Le Dr Faust a lui-même écrit cette histoire et récit de ce qu'il avait vu en enfer pendant qu'il était la proie de cette illusion, et cette relation a été trouvée après sa mort, écrite de sa propre main, sur un billet qu'il avait serré dans un livre et qu'on y découvrit alors. »

Immédiatement après, au début du chapitre 35, sur le voyage dans les astres, il ajoute :

« On a encore trouvé chez lui cette relation, rédigée par lui-même et écrite de sa propre main. Elle était adressée à l'un de ses bons compagnons, Jonas Victor, médecin à Leipzig, et elle était conçue en ces termes :

« Très cher Monsieur et Frère, je n'ai pas encore perdu le souvenir, ni vous non plus, des années d'école de notre jeunesse, alors que nous étions tous les deux étudiants à Wiltemberg. Vous vous étiez primitivement adonné à la Médecine, à l'Astronomie, à l'Astrologie, à la Géométrie. Aussi êtes-vous devenu par la suite un bon physicien. Pour moi, je ne vous égalais pas alors, et, comme vous le savez bien, j'étudiais la Théologie. Cependant je parvins plus tard à vous égaler dans votre art, et après cela, vous m'avez consulté sur plusieurs choses... »

Vous m'avez notamment demandé, continue-t-il, comment j'avais pu rédiger mon calendrier et guide pratique avec tant d'exactitude, et il lui apprend qu'il y est parvenu grâce aux notions recueillies pendant son voyage dans les astres. Au chapitre 44, il est dit que l'on donne, d'après des récits fournis par Faust lui-même, le menu du repas somptueux qu'il offrit au comte d'Anhalt dans son château magique. Lorsque Faust, après avoir écrit son testament, le communique et l'explique à son famulus et héritier Wagner, il lui dit, chapitre 61 :

« En outre, je te prie de ne pas divulguer mon art magique, mes actions et mes aventures avant que je ne sois mort. Après cela, tu pourras les faire



connaître, les réunir dans un écrit et en former une histoire. Ton Esprit Auwerhan t'aidera dans cette tâche. Ce que tu auras oublié, il te le rappellera, car on désire avoir mon histoire écrite par toi-même. »

Les lamentations du Dr Faust sur sa fin prochaine commencent dans le chapitre 63 par l'observation suivante :

Cette mélancolie incita le Dr Faust à mettre ses lamentations par écrit, afin qu'il ne pût les oublier, et voici l'une des plaintes, qu'il a ainsi notées.

Dans son discours aux étudiants, Faust dit :

« Pour ce qui est des aventures qui me sont advenues pendant ces vingt-quatre années, vous les trouverez toutes consignées par écrit après ma mort. »

Et l'auteur ajoute plus loin que ces témoins de la mort de Faust étant allés chez lui après sa mort, y découvrirent, en effet, cette histoire mise en écrit, et rédigée par lui, ainsi qu'on l'a dit plus haut, et complète sauf sa fin, qui y fut ajoutée par les susdits étudiants et maîtres, et ce que son famulus a noté, car un nouveau livre émane aussi de lui. Enfin, on raconte au chapitre 2, comme des faits recueillis de la bouche de Faust, que ce fut dans la forêt de Spesser qu'il évoqua le diable (il l'a du reste raconté ensuite, dit le livre populaire), et qu'il se vanta plus tard, dans une société, que la plus haute tête de la terre (celle du diable) lui était soumise.

Très souvent, sans doute, les auteurs désireux de capter la confiance du public, ou d'agir fortement sur son imagination, placent dans la bouche de leur principal personnage, les faits qu'ils racontent, ou prétendent les avoir puisés dans ses propres écrits. Ce procédé littéraire était, non seulement connu, mais fort usité au xv<sup>e</sup> siècle, et pour admettre que l'auteur de la légende parle sérieusement et n'use pas d'un artifice de composition, il faudrait produire des preuves qui font défaut et que, très probablement, on ne pourra jamais fournir. Cependant nous devons faire observer que rien, *a priori*, n'empêche d'admettre que Faust n'ait écrit lui-même quelques-unes de ses aventures, et que l'original ou des copies de ces relations ne soient arrivées entre les mains de l'auteur du livre populaire. Non seulement le fait est possible, mais la vanité presque morbide du personnage, vanité si nettement mise en relief par les témoignages historiques, le rendent probable. Un des auteurs qui se sont occupés de Faust, et l'un des plus

sérieux, le médecin Bégardi, l'affirme, mais d'une manière incidente, qui n'est pas suffisamment explicite :

« Il (Faust) a dit et écrit, raconte-t-il, qu'il était un maître illustre et expérimenté. »

Christophe de Zimmern prétend même que les livres magiques de Faust, et sans doute ses autres papiers, parmi lesquels pouvaient très bien se trouver des notes autobiographiques, furent remis au seigneur du pays où il mourut de mort violente.

Au point de vue de la véracité de l'histoire, la question n'a pas d'ailleurs grande importance. Des relations ou des mémoires émanant de Faust ne sauraient être qu'un recueil de mensonges, un ramassis d'impostures, et son propre témoignage aurait certainement moins de valeur que celui, pourtant déjà bien suspect, de ses amis et complices.

Après les explications que nous venons de donner, on doit comprendre quelles difficultés on rencontre lorsqu'on cherche à distinguer le vrai du faux dans le récit populaire. Si les témoignages historiques n'étaient pas là pour servir de point de repère et de criterium, la distinction serait absolument impossible. Même avec leur secours, on n'arrive à mettre hors de doute qu'un très petit nombre de faits, la légende passant sous silence ou bien altérant la plupart de ceux dont ils garantissent l'exactitude. Les points qui semblaient devoir être le plus facilement élucidés, ainsi le lieu de naissance de Faust, ne sont pas exactement rapportés par le livre populaire. Ce livre le fait naître près de Wittemberg, tandis que, d'après les témoignages les plus vraisemblables, il était originaire de Souabe. Pour expliquer cette dernière dissidence, on peut dire, il est vrai, que l'auteur a volontairement altéré le fait par ménagement pour la famille qui n'était pas encore éteinte. Peut-être aussi a-t-il tout simplement commis une méprise, ainsi que nous le montrerons plus loin. Les seuls faits certains que l'on rencontre dans la légende se rapportent aux études premières de Faust, qui semblent avoir été des études théologiques ; à sa vie errante d'étudiant voyageur ; aux expédients qu'il employait pour se procurer des ressources ; à son séjour dans quelques villes, comme Wittemberg et Leipzig, et enfin à sa mort, dont les circonstances essentielles coïncident d'une manière très sensible dans les témoignages historiques et dans la légende. Tout le reste peut être contesté. Cependant il s'y trouve sans doute une part assez grande de vérité. Mais on ne possède aucun moyen de la démêler des inventions et additions légendaires. Les difficultés sont encore augmentées par cette cir-



constance qu'aucune date n'existe dans le livre populaire. L'époque ne s'y trouve précisée, même par des indications indirectes, qu'en un seul passage, au chapitre 33, où il est dit que le D<sup>r</sup> Faust évoqua les fantômes d'Alexandre-le-Grand et de la Reine son épouse devant l'empereur Charles-Quint. Cette indication, du reste, est d'accord, au moins d'une façon générale, avec les témoignages historiques.

On ne rencontre dans la légende qu'un petit nombre d'indices sur le caractère de la tradition qui circulait, soit orale, soit sous forme de relations manuscrites, avant l'apparition du livre populaire. Ces indices suffisent cependant pour montrer que cette tradition ne possédait pas encore la forme théologique et protestante dont l'auteur du livre populaire l'a revêtue. Il y a, dans ce dernier, nous l'avons dit, deux parties distinctes, l'une toute d'édification, que l'on pourrait appeler la partie religieuse ou dogmatique, l'autre, au contraire, purement narrative. La première, évidemment propre à l'auteur, est fortement marquée de son empreinte ; la seconde a toutes les apparences d'une compilation ; elle contient le récit des aventures, pratiques occultes, escroqueries et bons ou mauvais tours de Faust, et ce récit est emprunté, soit directement à la tradition orale, soit à des relations manuscrites où cette tradition se trouvait certainement reproduite avec fidélité. Aussi existe-t-il entre le reste de l'ouvrage et cette partie purement narrative, non pas seulement quelques dissonances de détail, mais un contraste évident, essentiel. Tandis que, dans la partie théologique, le caractère et les actes de Faust sont jugés dans un esprit chrétien et sévèrement appréciés, ils sont rapportés dans la partie narrative avec beaucoup plus d'indulgence et de légèreté, souvent même sans la moindre préoccupation religieuse et morale. En divers endroits, l'admiration pour le héros de ces tristes équipées perce même visiblement. C'est à peine si, de loin en loin, on rencontre quelques réflexions pieuses, ajoutées manifestement après coup, afin de servir de correctif. Le contraste provient, sans nul doute, de ce que l'auteur du récit populaire, ayant composé cette troisième partie avec des matériaux reçus de différentes mains et très peu modifiés, n'a pas remarqué qu'ils formeraient dissonance avec le reste, ou n'a pas voulu prendre la peine de les refondre. Il n'a repris sérieusement la plume que pour écrire la conclusion, et dans ces dernières pages, on retrouve toutes les préoccupations religieuses, toutes les qualités morales qui distinguent les deux premières parties. Si, comme il le prétend, il a vraiment, par un louable scrupule, « pour que personne ne fût incité par ses histoires à des curiosités et des imitations coupables, élagué les formules de conjuration et tout ce qui, par

ailleurs, s'y trouvait de mauvais », le contraste devait être bien plus sensible encore.

Ce contraste s'explique par la manière dont la tradition orale prit naissance. En racontant les aventures de Faust, le peuple était uniquement préoccupé d'en faire ressortir les côtés merveilleux ou plaisants. Les amis et les compagnons de débauche du magicien qui, les premiers, avaient mis ces récits en circulation, les avaient d'ailleurs empreints d'une admiration très manifeste pour l'auteur de tant de merveilles, et cette empreinte, le temps ne l'avait pas effacée. Loin d'en être choqué, le peuple l'eût bien plutôt accentuée, car il avait eu pour ce déclassé dont le charlatanisme l'amusait et dont les audaces l'étonnaient, quelque chose de la partialité qu'il montre pour les voleurs ou les brigands célèbres, presque toujours transformés dans ses récits en victimes, soit d'injustices sociales, soit de fatalités plus fortes que leur volonté. Il est évident d'ailleurs que, s'il eût émis un jugement sur la conduite de Faust, il se serait placé au point de vue, non pas protestant, mais catholique, car à l'époque où la légende se forma, le protestantisme venait à peine de naître, et dans cette phase de lutte et de formation, il était très peu répandu parmi le peuple, dont il n'avait pas encore gagné les sympathies. C'est en effet ce que le peuple semble avoir fait tout d'abord, et Tritheim, dont le jugement est sur bien des points l'écho fidèle de l'opinion publique au début, représente Faust comme un de ces fanfarons de vice et d'impiété qui soutenaient alors, en les exagérant, toutes les nouveautés dont le protestantisme devait sortir, et qui, protégés pour ce motif par les chefs déjà fort en vue du mouvement religieux, rangés sous leurs bannières, n'en étaient pas encore distingués par le peuple. Faust fut donc tout d'abord réprouvé comme un partisan des idées nouvelles, c'est-à-dire du protestantisme. Plus tard, sa grande célébrité comme étudiant nomade et comme magicien diminua cette première impression, mais sans l'effacer entièrement. Faust n'ayant pas cessé d'aider, au moins indirectement, les protestants, qui le protégeaient, dans leurs luttes contre les catholiques. Ce fut seulement à la fin de son existence, lorsque, par ses crimes et ses désordres, il eût lassé la patience de ses amis eux-mêmes, que les chefs du protestantisme le désavouèrent. Mais il ne semble pas que ce désaveu ait reçu grande publicité, ni qu'il ait modifié sensiblement la tradition déjà formée sur Faust. Il fallut, pour transformer cette tradition, pour restituer à Faust sa véritable physionomie d'aventurier et d'athée, la publication du livre populaire, dont l'auteur se fit l'écho fidèle et manifestement autorisé de la sévérité, de la réprobation de Luther et de Mélanchton.

Les critiques allemands sont unanimes à considérer l'auteur du livre populaire comme un théologien, et leur opinion semble tout-à-fait vraisemblable. Cet auteur devait être à tout le moins un érudit profondément versé dans l'étude de l'Écriture Sainte, car il la cite souvent, et son livre est imprégné de l'esprit religieux de l'époque. C'est là son principal et très grand mérite, même au point de vue littéraire, et il lui doit une élévation morale incontestable. L'œuvre est, à tous les autres égards, très médiocre. Mal digérée, mal composée, elle est formée d'éléments dissemblables, rassemblés et mis en œuvre sans le moindre esprit critique. L'auteur n'a pris la peine, ni de les refondre, ni de les relier les uns aux autres. Le style n'est pas moins défectueux. Incorrect, obscur, diffus et confus, il est rempli de répétitions et de détails inutiles. L'auteur indique souvent à peine ce qui devrait être fortement mis en saillie ; puis il s'attarde en des explications oiseuses, ou se perd dans des énumérations interminables, dans d'insipides descriptions. La langue qu'il emploie est celle du xvi<sup>e</sup> siècle, mais il l'écrit mal, et à chaque instant il s'embarrasse en sa phrase touffue et hérissée d'incidentes ; il ne sait ni l'asseoir sur ses pieds, ni la couper à temps. Il est presque toujours puéril et vulgaire, souvent bas, quelquefois grossier, et toutes les fois que le sujet réclame un style plus noble et plus châtié, il s'efforce vainement de hausser le ton à son niveau. Jamais il n'y parvient, sauf quelquefois dans les considérations religieuses et morales. Pénétré dans ces endroits d'une conviction profonde, il s'échauffe et s'anime, et son ton revêt une gravité, une fermeté que l'on chercherait vainement partout ailleurs. Deux ou trois fois, il touche même à l'éloquence.

Ce que l'auteur du livre populaire a surtout envisagé dans l'Histoire de Faust, et cette préoccupation trahit le théologien, ou tout au moins un homme profondément religieux, c'est, nous l'avons fait observer, l'état de l'âme de Faust et le développement de son caractère. Les événements extérieurs : aventures, prestiges, méfaits, etc., ne sont dans son œuvre qu'une partie fort accessoire, et de là vient sans doute le peu de soin avec lequel il les présente et les dispose. Dans la partie religieuse et morale, au contraire, il déroule successivement tous les états traversés par l'âme de Faust, et en révèle jusqu'aux replis les plus cachés. Cette histoire intime est un vrai drame psychologique. Elle se rapproche par là de l'œuvre de Goethe. Mais le point de vue est bien différent, et la conception profondément chrétienne de l'écrivain du xvi<sup>e</sup> siècle n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec la conception de Goethe. Elle en est même, sur bien des points, l'antithèse et la condamnation.

Qu'est le Dr Faust d'après le livre populaire ? Un fils d'honnêtes paysans à qui la bonté d'un parent plus riche permet d'entreprendre des études de théologie à Wittemberg. Ces fortunes inespérées, qui stimulent les natures généreuses et les haussent au niveau de leur situation nouvelle, sont pour les âmes communes ou viles un dangereux écueil. Ces âmes, en effet, n'en peuvent supporter les tentations et tombent bientôt dans quelque abîme. Tel est le sort de Faust. Il se laisse entraîner dans de mauvaises compagnies, déserte ses études de théologie, dans lesquelles il s'était d'abord distingué, pour s'adonner à la magie, et de chute en chute, il finit par devenir un vendeur de philtres et de remèdes suspects.

Ayant, comme tous ses pareils, horreur du travail honnête, parce qu'il n'est plus capable de l'effort soutenu ni de la conduite régulière que ce travail exige, et ne trouvant pas des ressources suffisantes dans ses honteux commerces, Faust se résout bientôt à se vendre au diable. Il le conjure, suivant le rituel ordinaire, dans la forêt de Spesser. Le diable est si sûr de sa proie, qu'il se fait longtemps prier avant d'apparaître et ne signe le pacte définitif qu'à la troisième entrevue, après de longs entretiens, dans lesquels ses exigences croissent à mesure qu'il se sent plus maître de Faust. Dans ce traité vraiment léonin, il n'accorde, en échange de l'âme de Faust, que des avantages misérables et tout-à-fait temporaires. Bien que le danger d'un retour de cette âme à Dieu soit peu probable, il prend cependant toutes les précautions qui lui sont habituelles en pareilles circonstances et dont de fâcheuses déceptions lui ont appris la nécessité. Il semble que l'auteur de la légende, en insistant sur ces détails préliminaires, ait voulu mettre en pleine lumière la gravité du reniement de Faust, reniement commis, non dans un moment d'entraînement et de désespoir, comme celui de Théophile, mais froidement et de propos délibéré, malgré tous les dégoûts, toutes les exigences que Satan lui fait subir.

Le motif qui détermine Faust à se vendre au diable n'est pas moins nettement indiqué dans les chapitres suivants. C'est l'insatiable désir des jouissances matérielles, et non des plus relevées. Dès qu'il a le diable à son service, Faust ne songe plus qu'à satisfaire ses appétits sensuels, et en premier lieu, cette goinfrerie devenue proverbiale qui est la passion dominante des peuples du Nord. Méphostophilès est occupé sans relâche à l'approvisionnement de mets délicieux et de vins exquis et s'en va les voler dans les cuisines et les celliers les plus renommés. Ces mets délicieux se refroidissent sans doute pendant le trajet. Mais Faust en est quitte pour les faire réchauffer, et sa gourmandise, plus avide que déli-

cate, s'accommode très bien de ce régime. Il n'est pas de ces gourmets qui trouvent que

« Un diner réchauffé ne valut jamais rien. »

Méphostophilès l'habille, le chausse, le coiffe de la même manière, en allant voler chez les tailleurs, les cordonniers et les chapeliers, les habits, chaussures, et coiffures dont son maître a besoin. Il lui accorde de plus une pension annuelle de 1300 couronnes, ce qui n'a rien d'exorbitant. Encore la supprime-t-il au bout de quatre années, en interprétant d'une manière abusive l'une des clauses du pacte. La générosité, nous l'avons déjà vu, n'est pas sa qualité dominante.

Après s'être repu pendant quelque temps de cette cuisine que le diable, en l'apportant, assaisonne peut-être à sa façon, Faust éprouve de nouveaux désirs. Les aiguillons de la chair le tourmentent; il veut se marier. Il le veut même avec une obstination difficile à vaincre. Méphostophilès n'a pas de peine cependant à lui faire comprendre que la débauche le contentera bien plus sûrement que le mariage, institution détestable, comme tout ce qui procède de Dieu, et Faust, pendant quelque temps, se plonge, avec une volupté toujours nouvelle, dans la plus immonde crapule. Ses désirs ne s'élèvent pas au delà. Il y fût sans doute demeuré jusqu'à la fin du pacte, si rien ne fût venu l'y troubler. Mais Méphostophilès l'en fait bientôt sortir. Cette quiétude de sa victime ne fait pas son compte. Il la veut malheureuse et tourmentée même pendant les quelques années qu'elle doit rester sur la terre. Afin de réveiller ses remords, il lui fait lire, sous prétexte de l'initier à son art, un gros livre de magie dans lequel on traite incidemment des plus hauts sujets, notamment de l'origine du monde et de la destinée de l'homme. Faust est pris de curiosité. Sa conscience se ranime, et il se met à interroger son esprit avec une impatience fiévreuse sur ces problèmes qui l'épouvantent, parce qu'il y trouve la condamnation de sa conduite et la menace d'un effroyable châtement.

Il existe donc entre le Faust de la légende et celui de Goëthe une différence essentielle. Le premier est présenté sous un aspect plus net et plus simple; il est aussi plus humain ou, du moins, d'une vraisemblance plus générale. Il ne cherche pas à se dissimuler les motifs qui l'amènent à se vendre au diable. Ce sont ses appétits sensuels; il n'a pas d'autre pensée que de les assouvir. Il veut, pendant les quelques années de vie qu'il s'est réservées, se gorger de plaisirs, épuiser toutes les voluptés. Courte et bonne est sa devise, comme ce sera plus tard celle des Epicuriens de la Régence.

Fils d'une civilisation plus avancée, où le sentiment de la

dignité humaine est plus développé, sans qu'elle soit pour cela respectée davantage, le Faust de Goëthe, ne peut se résoudre à ce cynique aveu. Si sa délicatesse n'en est pas choquée, son orgueil en rougirait, et il essaie de se tromper lui-même et de tromper les autres sur le véritable mobile de sa conduite en attribuant sa résolution à des aspirations inassouvies vers des vérités que sa raison ne peut atteindre, et au désespoir où le plongent l'impuissance de son esprit et l'inanité de la science. Au fond, cependant, il diffère beaucoup moins du Faust de la légende qu'il ne le paraît, et ses actes, sinon ses paroles, en témoignent. Le pacte une fois conclu, la soif de connaître qui semblait le presser si fort se transforme en une soif insatiable de jouissances. Au lieu d'interroger Méphostophilès sur les problèmes dont il était si impatient de pénétrer les solutions mystérieuses, il s'en va boire avec des débauchés dans le caveau d'Auerbach, ou demander à la sorcière les philtres qui le jetteront dans les bras de Marguerite ou dans les monstrueuses infamies du sabbat. Il y a, dans ce contraste, un trait d'observation incisive et pénétrante où se révèlent le génie de Goëthe et sa profonde connaissance des hommes de son temps. Il a, jusqu'à la fin du drame, marqué d'un trait très net, ce contraste entre le langage et la conduite de son héros. Son Faust n'est un instant relevé par des remords passagers ou par des velléités de réforme que pour retomber plus profondément dans les désordres vers lesquels l'attirent les bas instincts de sa nature. Il est l'homme des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Plus complexe et plus ondoyant que celui de la légende, il cherche à justifier sa conduite, il excuse ses désordres par des sophismes empruntés à la philosophie matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'est là un souci dont ne se tourmentaient pas, du moins à ce degré, les hommes des générations antérieures. Il n'est pas moins vrai, sans doute, mais il est d'une vérité moins générale, moins profonde, parce que le fonds immuable de la nature humaine disparaît en lui sous les oripeaux trompeurs dont le revêt une civilisation fautive et corrompue. Il est par suite moins conforme à la nature humaine et ne produit pas une impression aussi vive, ni aussi durable. Il ne peut être bien compris que des hommes de son époque ou des siècles agités par les mêmes inquiétudes. Des lettrés sont seuls capables de démêler les contradictions de sa nature et de reconnaître à quels sentiments, vrais ou faux, elles correspondent. Le Faust de la légende est, au contraire, parfaitement intelligible et pour ainsi dire accessible à tous. Le type qu'il représente étant de tous les temps et de toutes les civilisations, l'homme du peuple le saisit aussi bien que le lettré, et si Goëthe l'eût fait revivre par une de ces restitutions dont il avait le secret,



il eût produit une œuvre moins curieuse peut-être, mais d'une unité plus forte, d'une portée morale bien plus haute, quoique sans doute elle n'eût pas autant passionné les esprits.

La soif désordonnée des jouissances matérielles est le mobile principal qui pousse Faust à se vendre au diable. Cependant, il n'est pas le seul. La vanité contribue certainement à l'y déterminer, mais une vanité puéride et sotte, qui n'a rien de commun avec l'orgueil de Théophile, et ne peut amener les mêmes révoltes. Cette vanité semble avoir consisté dans le plaisir presque enfantin d'éblouir les gens ignorants ou crédules par des prestiges merveilleux et d'en exciter l'admiration. Faust n'est difficile, d'ailleurs, ni sur les prestiges dont son Esprit l'amuse, ni sur ceux qu'il donne en spectacle à ses amis. Ce sont, pour la plupart, de vaines fantasmagories, comme en inventent les montreurs de lanternes magiques. Cette vanité niaise était aussi l'un des caractères les plus marqués du Faust historique. Elle apparaît dès le début, dans l'étalage pompeux de noms et de titres d'emprunt dont il se pare, et en plusieurs autres circonstances, elle s'étale de la façon la moins dissimulée.

Cependant Méphostophilès est arrivé à ses fins. En faisant lire à Faust ce livre de magie, il l'a tiré de son apathie morale. Faust, maintenant, s'inquiète et se tourmente, un peu tard, il faut le dire, des grands problèmes de l'origine du monde et de la destinée humaine. Il adresse à son Esprit questions sur questions. Il l'interroge sur la manière dont les anges déchus sont devenus des démons, sur la puissance du diable, sur l'enfer et sur les peines qu'on y souffre. La pensée de l'enfer l'assiège surtout et l'obsède. Il la retourne sous toutes les faces ; il est insatiable de renseignements et de détails sur ce lieu de souffrance où il sait qu'il a maintenant sa place marquée, et Méphostophilès, qu'il évoque à tout instant, et que sans cesse il ramène à ce sujet, ne parvient pas à contenter son désir, bien que d'abord il y mette beaucoup de complaisance.

Il ne peut toujours, il est vrai, répondre aux interrogations de Faust. La science des démons est bornée, lui dit-il, et non seulement ils ne savent pas tout, mais ils ont perdu l'intelligence de beaucoup de choses qu'ils connaissaient avant leur chute. Il n'est d'ailleurs, ajoute-t-il, qu'un esprit d'un ordre inférieur, un de ces anges déchus qui errent par milliers sous la voûte du ciel, et souvent embarrassé par les questions de Faust, il le renvoie, soit au diable, son maître, soit à l'Écriture sainte, quand ces questions sont impénétrables même pour Satan.

Les réponses de Méphostophilès sont, en général, fort ambiguës, et loin de dissiper les incertitudes de Faust, elles sont bien plutôt

calculées pour redoubler ses angoisses. Faust n'est, en réalité, le maître de Méphostophilès que sur un certain nombre de points rigoureusement déterminés. Pour tout le reste, il est son jouet et sa victime. Méphostophilès s'amuse de lui, en attendant qu'il s'en empare d'une manière définitive, comme le chat s'amuse de la souris prisonnière entre ses griffes. L'abandonnant et le ressaisissant tour à tour, il lui fait traverser toute une série de joies et d'angoisses dont les alternatives sont calculées de façon à le faire souffrir dans tous les sentiments de son âme et dans toutes les fibres de son corps. Après l'avoir navré de telles épouvantes que le repentir est près de renaître dans son cœur, il fait miroiter devant son regard les images les plus voluptueuses ; il replonge dans le borborygme, par les convoitises des sens, son âme un instant attirée dans des sphères supérieures par la contemplation de la beauté morale, et à chaque fois il l'y enfonce plus avant. Il énerve ainsi toutes ses énergies et brise les derniers ressorts de son âme.

Méphostophilès ne se croit pas tenu davantage d'être véridique dans ses réponses. Non seulement il trompe Faust toutes les fois qu'il le croit utile, mais il ment plus d'une fois sans que rien l'y sollicite, uniquement parce qu'il est le serviteur du prince du mensonge, et qu'en cette qualité, il a de l'aversion pour la vérité. S'il la respecte en certaines circonstances, c'est qu'elle doit être désagréable à Faust, ou qu'il ne pourrait agir autrement sans lui inspirer de dangereux soupçons. Une seule fois il déroge à cette habitude. C'est dans le chapitre véritablement très beau qui termine la première partie, et dans lequel il indique à Faust, avec tant de force, comment il se fût conduit envers Dieu s'il eût eu, comme lui, l'espoir d'être un jour pardonné. Mais alors il peut être véridique sans danger. Il a si bien gangrené l'âme de Faust et paralysé sa conscience, qu'il le sait incapable désormais d'un retour sérieux et persévérant vers le bien. Il achève de le désoler par le contraste du peu dont il est capable, avec l'effort héroïque qui lui serait nécessaire pour s'arracher à sa vie honteuse.

Cependant Méphostophilès lit trop clairement dans l'âme de Faust pour ne pas savoir qu'il serait peut-être dangereux d'arrêter trop longtemps son regard sur ces vérités morales, dont la grandeur et la beauté épurent et relèvent quelquefois les âmes les plus déchues. Il lui défend de l'interroger désormais sur ces mystérieux problèmes, et particulièrement sur l'Enfer. Faust obéit ; mais s'il cesse d'en parler, il y songe toujours, car la crainte ramène invinciblement le regard de sa pensée vers ces redoutables perspectives, et Méphostophilès use alors d'un autre stratagème. De même que pour empêcher les sens de Faust de s'émousser par la

continuité des mêmes jouissances, il a tourné son esprit vers l'étude des problèmes métaphysiques, de même, pour faire diversion à la vive anxiété dont le pénètre la poursuite de ces hautes questions, il éveille en lui le désir d'autres connaissances moins troublantes et plus faciles à conquérir. Il matérialise en quelque sorte sa curiosité en lui offrant pour but, non plus les vérités théologiques et morales, mais les lois physiques qui régissent le monde matériel. Il sait qu'il aura moins de peine à le contenter, pouvant lui donner, sur une foule innombrable de phénomènes d'ordre secondaire, des notions précises qui satisferont son esprit, et lui feront oublier les questions plus hautes, indéchiffrables pour son intelligence. Il suit, on le voit, dans sa conduite envers Faust un plan très habile et très logique, qui prouve sa connaissance approfondie du cœur de l'homme en général et de celui de sa victime en particulier. Il ne s'en départ pas un seul instant, tout en variant les applications avec une extrême fécondité de ressources et de moyens.

Voilà donc Faust pris maintenant d'une belle passion pour les sciences mathématiques et physiques. Comme il est un questionneur infatigable, il harcèle Méphostophilès de demandes d'explications, et Méphostophilès se prête très complaisamment à ce nouveau caprice de son maître. Il lui fabrique même des almanachs dont les prédictions et prophéties se réalisent à la lettre. Il le renseigne sur l'astronomie et sur l'astrologie; il lui explique les causes des saisons, la nature et l'origine du ciel, des comètes et des étoiles fixes et filantes, du tonnerre; enfin, il le renseigne sur la résidence des diables. Il lui donne même incidemment sur la création du globe et sur celle de l'homme des détails tout à fait mensongers. Mais la nouvelle marotte de Faust ne l'empêche pas d'éprouver des retours de ses anciennes angoisses. Il est encore préoccupé par instants du souci des choses invisibles et surnaturelles. N'osant enfreindre la défense de son Esprit, il prend un biais. Il lui exprime le désir très naturel de visiter l'Enfer, sa future demeure, afin de voir comment il y sera traité. Il a, d'ailleurs, pour exécuter ce voyage, un prétexte plausible. Il veut rendre aux princes de l'enfer une visite qu'ils sont venus lui faire dans son logis. Méphostophilès n'élève point d'objections. Il sait que les sens de l'homme sont encore plus faciles à troubler que sa raison, et que pour calmer ce reste d'inquiétude de Faust, il lui suffira de le décevoir par des illusions. C'est, en effet, le moyen dont il use pour sortir d'embaras. Il promène Faust, non dans le véritable enfer, il sait que cet effroyable spectacle déterminerait sa conversion immédiate, mais dans un enfer de fantaisie dont l'abord seul est redoutable, et dans lequel les damnés passent

agréablement, et selon leur gré, des flammes réchauffantes d'un feu de paille dans les eaux limpides d'une source rafraîchissante. Il le conduit même quelque temps après dans les régions célestes, et sans doute en usant d'un procédé semblable, bien que l'auteur ne le dise pas expressément.

A partir de ce moment, jusque vers la seizième année de son pacte, Faust semble, sinon tout à fait tranquille, du moins trop occupé pour avoir le temps de s'arrêter aux pensées qui l'obsédaient jadis. Il ne les médite plus au moins avec la même ténacité douloureuse. Enivré de sa vaine science, qui lui ouvre l'accès de quelques maisons seigneuriales et même de palais princiers, plongé dans ses crapuleuses débauches, il mène à cette époque la vie errante dont les aventures se trouvent racontées dans la troisième partie du récit populaire. Il semble qu'en lui refusant, au bout de la quatrième année du pacte, la pension qu'il avait promis de lui servir, Méphostophilès ait eu pour fin principale de le contraindre à s'y plonger. Outre qu'elle était fort aléatoire, cette vie d'aventures et d'expédients exposait les magiciens à de sérieux dangers. Leurs dupes n'étaient pas toujours d'humeur accommodante. Les magistrats avaient quelquefois l'indiscrétion de vouloir pénétrer les secrets de leur commerce, et de leur demander sur leurs moyens d'existence des renseignements qu'ils avaient peine à fournir satisfaisants. Alors, il fallait décamper à la hâte, et s'en aller souvent fort loin pour dérouter les recherches. Les témoignages historiques ouvrent sur ce côté pénible et douloureux de la vie de Faust des jours très instructifs, et le livre populaire, tout en étant moins explicite, les fait aussi clairement pressentir.

Une autre douleur de la vie de Faust, depuis que sa déchéance l'a chassé des rangs des honnêtes gens, est d'être obligé de faire sa compagnie d'étudiants ignorants et grossiers ou de la pire canaille. Si son art magique force quelquefois la porte des palais et des châteaux, ce n'est jamais que d'une façon accidentelle et transitoire. Pour un prince ou un seigneur qui lui fait bon accueil, il s'en trouve dix qui l'expulsent de leurs domaines. Sa vie presque tout entière se passe dans les auberges et les cabarets, au milieu d'ignobles orgies, et pour un homme ayant reçu dans sa jeunesse une éducation libérale et ne manquant ni de savoir, ni d'intelligence, ce dut être une nécessité fort pénible, du moins au début, car plus tard il semble qu'il en prend l'habitude et même le goût. Ayant contracté tous les vices de ses compagnons de débauche, il se plaît alors avec ses pareils. Le livre populaire, d'accord sur ce point avec les témoignages historiques, se montre, dans l'énumération de ses vices, d'une libéralité sans bornes,



Ivrogne, débauché, vaniteux et vantard, irascible et menteur. Faust connaît toutes les pratiques des fripons, des escrocs et des magiciens, et les emploie sans le moindre scrupule. C'est un des êtres les plus malfaisants que l'on puisse imaginer, et, pour employer l'expression de Manlius, un vrai cloaque de diables.

Ce n'est pas toutefois uniquement par goût qu'il fréquente si mauvaise compagnie et se plonge dans de crapuleuses orgies ; c'est aussi pour s'étourdir, pour étouffer le cri de sa conscience. Comme tous les gens tourmentés d'une pensée importune ou de regrets sans remèdes, il ressent surtout le besoin de changer de place, de noyer sa raison dans les fumées du vin, ou de l'hébéter dans les enivrements de la volupté. Après ses orgies, il éprouve aussi ce dégoût de l'existence et de lui-même, ces accès de mélancolie incurable et de désespoir qui sont le châtement des hommes abusant des dons de la vie, particulièrement des plaisirs des sens, et que les Romains de la décadence éprouvèrent à un si terrible degré. Ces réactions physiques, pendant lesquelles le cri de sa conscience se fait entendre avec une sévérité implacable et vengeresse, lui rendent la solitude plus insupportable encore, et accroissent son continuel besoin de mouvement et d'agitation.

Connaissant cet état de l'âme de Faust, Méphostophilès n'attend pas qu'un caprice soit épuisé pour en faire naître un autre. Dès qu'il aperçoit dans l'attitude et dans les paroles de Faust des symptômes de découragement et de lassitude, il s'empresse de lui souffler d'autres désirs ou de lui procurer d'autres distractions. Voyant que, vers la seizième année du pacte, il a tiré de sa science magique tout ce qu'il pouvait en attendre, il lui suggère la pensée de faire un grand voyage d'exploration à travers le globe et d'en visiter les curiosités et merveilles. Il pousse même la complaisance jusqu'à se transformer en cheval ailé, afin de rendre le voyage plus prompt et moins coûteux. Il lui sert aussi de cicérone, et les renseignements qu'il lui donne reproduisent avec fidélité ce que les Allemands savaient à cette époque de leur propre pays et des pays étrangers. Ce voyage, sur lequel nous reviendrons, clôt la dernière partie du récit populaire. Avant de le terminer, Méphostophilès montre à Faust, du haut du Caucase, le Paradis Terrestre, dont un Chérubin, armé d'une épée flamboyante, garde l'entrée.

Après avoir raconté dans la troisième partie les principales aventures de Faust, l'auteur de la légende reprend, dans les dernières pages de son récit, l'histoire psychologique et morale de son triste héros. Tous les moyens inventés par Méphostophilès pour distraire son maître n'ont réussi qu'à demi. Toutes les fois qu'il se trouve seul ou qu'il rentre en lui-même, Faust est obsédé de

terreurs ou de tristesses qui le plongent dans le désespoir. C'est vers ce temps qu'un vieillard d'une vive piété et d'une grande austérité de mœurs essaie de l'arracher des griffes du diable. Il est, dit le livre populaire, déterminé à cette démarche en partie par cette considération que le Dr Faust détourne beaucoup d'étudiants du droit chemin. Dans ce récit, en effet, Faust semble avoir pour mission spéciale de débaucher cette classe de jeunes gens. Il en fait sa société la plus habituelle ; il prend part à leurs orgies ; il les provoque et les dirige. Son logis est connu d'eux ; leurs allées et venues y sont continuelles et lorsqu'ils ont besoin d'aide pour quelque entreprise difficile et mystérieuse, comme celle des trois jeunes comtes qui veulent assister au mariage du prince héritier de Bavière, c'est à lui qu'ils s'adressent. Impudent et vantard, joyeux compagnon, ayant d'ailleurs vécu de leur vie, il a tout ce qu'il faut pour les séduire, et il exerce une grande influence sur leurs esprits.

Le pieux vieillard exhorte Faust avec tant de sollicitude, de douceur et de bonté qu'il lui arrache la promesse de revenir à Dieu. C'est le seul bon mouvement que Faust ait dans toute cette histoire. Mais il n'y persiste pas. En rentrant chez lui, il trouve Méphostophilès, et les menaces de l'Esprit l'ont bientôt fait renoncer à sa résolution. Il a même la lâcheté, pour se faire pardonner cette violation du pacte, d'en souscrire un second qui le lie plus étroitement encore que le premier, et dans lequel il s'engage tout spécialement à fermer l'oreille aux propositions les plus pressantes de conversion et de pénitence. Cette faiblesse de volonté, ce manque d'énergie sont, dans le livre populaire, un des traits que l'auteur a marqués le plus fortement, dans l'intention manifeste d'y signaler la cause première et prépondérante de la chute et de la damnation de Faust.

La signature du second pacte a lieu dans la dix-septième année du premier engagement, quelques années après le grand voyage à travers tous les pays du globe. Se sentant irrévocablement perdu, Faust, à partir de cette époque, s'entoure de concubines et se plonge dans la crapule la plus abjecte. Enfin il oblige le diable à lui donner pendant la dernière année du pacte une huitième concubine : la belle Hélène de Grèce, dont l'apparition avait causé, naguère, un ravissement si vif à ses amis les étudiants.

L'échéance fatale arrive cependant malgré tous les efforts de Faust pour l'oublier. Quelques mois à peine l'en séparent, Alors il écrit son testament, par lequel il lègue tous ses biens à son famulus et disciple Wagner. Il prend des dispositions où perce, même en un pareil moment, son incurable vanité. Il indique à quelle

époque et de quelle manière ses œuvres et sa vie devront être publiées. Puis, ce soin rempli, il tombe dans un inconsolable désespoir. Les derniers chapitres du livre sont remplis de ses plaintes et de ses lamentations. On ne saurait être plus piteusement couard, après avoir été le plus insolent et le plus fanfaron des hommes. Incapable à la fois de repentir et de résignation, il pleure et se désespère comme un enfant. Cependant, lorsque l'heure fatale arrive, il retrouve un peu de vigueur et d'énergie. Mais ce n'est pas un bon sentiment qui le relève ainsi ; c'est encore la vanité. Il veut, à sa fin tragique, des témoins qui puissent la raconter ensuite et témoigner que jusqu'au bout il a fait bonne contenance. Il adresse même à ses anciens compagnons de débauche, en guise d'adieu, un petit discours dans lequel il les invite, un peu tardivement, à ne pas l'imiter. Puis il se retire dans sa chambre, et pendant la nuit, le diable vient chercher son âme et l'emporte après avoir mis son corps en pièces avec une férocité véritablement satanique.

La partie religieuse et psychologique du livre populaire a donc été tracée d'après un plan arrêté d'avance et conçu de façon à produire une vive impression sur l'esprit du peuple. Nous venons, croyons-nous, de le prouver, et l'auteur a lui-même indiqué cette intention en deux passages de sa préface. Là se trouve, sans nul doute, le principal et le plus sérieux intérêt de son livre. Qu'on en admette ou qu'on en rejette la partie surnaturelle, on ne saurait nier qu'il ait présenté un tableau très fidèle de l'âme de Faust pendant les phases successives de son existence de vagabond et de débauché.

Les dogmes religieux du livre populaire sont ceux des Luthériens de l'époque, et lorsque l'auteur place dans la bouche de l'Esprit des doctrines ou des explications hétérodoxes destinées à tromper Faust ou à jeter le trouble dans son âme, il a soin d'en prévenir ses lecteurs afin qu'aucune confusion ne se produise dans leur esprit. L'inspiration protestante se reconnaît encore à d'autres caractères dont un des plus significatifs, et non le plus louable, est la raillerie de toutes les croyances ou cérémonies catholiques qui n'étaient pas acceptées par les protestants du *xvii*<sup>e</sup> siècle. La scène, injurieuse à dessein, et fort inconvenante, qui se passe dans le palais du pape, est écrite toute entière dans cet esprit agressif, et vise au plaisant, mais sans l'atteindre. Les mêmes intentions de dénigrement ont inspiré l'épisode où Faust pénètre, déguisé en pape, dans le palais de Soliman. Cette fois encore, l'auteur du livre populaire n'a pas été mieux inspiré, car il termine son récit par des plaisanteries tellement obscènes que nous n'avons pu les reproduire, et pour un auteur qui se propose

d'édifier et de moraliser les gens, c'est à tout le moins une distraction singulière. En dehors de ces deux passages, les attaques directes contre le catholicisme sont d'ailleurs assez rares dans cette première édition du livre populaire. Mais nous les verrons, dans les formes ultérieures, prendre un développement énorme et s'envenimer. D'autres caractères, plus dignes d'attention, dénotent encore l'inspiration protestante, et nous les signalerons.

La légende de Faust, telle que le livre populaire nous l'a transmise, est une légende érudite et pédantesque, nous dirions volontiers une légende de seconde main, si elle ne reposait pas sur un fond de vérité historique indiscutable. Tout a contribué à la marquer profondément de ce caractère. Faust est le dernier des grands magiciens du moyen âge; sa légende clôt le cycle de ces récits merveilleux qui furent une des formes de l'épopée au moyen âge. Après lui, on ne retrouve plus de magiciens dont la réputation soit comparable à la sienne. Aux âges de foi ont succédé les âges de doute, dont la froide raison, au lieu de poétiser, analyse les choses et ne saurait goûter le charme de ces fictions. Mais il semble qu'avant de s'en détourner, l'imagination populaire veuille les épuiser en les rassemblant toutes autour d'un même personnage. Faust n'est pas seulement le dernier des grands magiciens du moyen âge, il est aussi leur héritier. Toutes les aventures qu'on lui prête avaient été précédemment attribuées à d'autres personnages (voir note A), et il en est bien peu, parmi celles des magiciens antérieurs, dont il ne soit pas devenu le héros. Dans cette appropriation, les différences de temps et de pays sont cependant sensibles. Aussi la légende de Faust ne possède-t-elle ni la puissance d'invention de la légende italienne de Virgile l'enchanteur, ni la grâce et la poésie de la légende bretonne de Merlin. Le merveilleux y revêt en outre une forme différente. Des contes qui passionnaient les Italiens au moyen âge, par exemple, les uns ont été rejetés parce que leur invraisemblance trop manifeste eût choqué les imaginations allemandes, qui portent un certain sens pratique et l'amour du détail exact jusque dans la fantaisie; aux autres, on a fait subir d'assez profondes modifications afin de les rendre acceptables.

Une circonstance a contribué surtout à rendre plus nombreux ces emprunts faits aux légendes des grands magiciens du moyen âge et de l'antiquité. C'est le goût pour l'érudition alors universellement répandu parmi les lettrés de l'Europe, et surtout de l'Allemagne. A cette époque de la Renaissance où l'on prend en quelque sorte possession définitive des trésors de l'antiquité grecque et romaine, jusqu'alors incomplètement connus, la qualité-maîtresse en littérature était, aux yeux des savants, non pas l'in-



vention, mais l'érudition. On tenait à prouver, non que l'on était capable de créer des œuvres nouvelles, mais que l'on possédait à fond ces chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont il paraissait impossible d'égaliser les perfections, et que l'on pouvait les reproduire avec fidélité. Au moment de la Réforme, cette tendance fut encore accrue, surtout en Allemagne, par l'obligation où se croyaient les théologiens de prouver par des citations nombreuses et d'interminables commentaires qu'ils possédaient la Bible à fond, et s'étaient bien pénétrés de son esprit. De là viennent, dans les livres populaires, les emprunts fréquents faits au livre sacré, et les nombreuses anecdotes puisées dans les légendes antérieures. L'auteur de la version que nous avons traduite n'en abuse pas encore à un degré choquant. En général, il les choisit même assez bien et les place à propos. Mais dans les formes ultérieures, publiées alors que le protestantisme, sorti vainqueur de la lutte, régnait despotiquement sur les esprits, les citations remplissent souvent des pages entières, et les réflexions pieuses se transforment en sermons. Quant aux emprunts, loin d'être dissimulés, ils sont étalés avec une sorte d'ostentation, comme une preuve d'érudition vaste et variée.

Un dernier caractère général du livre légendaire, qui procède d'une manière tout aussi visible de l'esprit protestant et des habitudes érudites de l'auteur, est la recherche de l'utilité pratique. C'est une tendance des protestants de la poursuivre en toutes choses, et il est rare, même aujourd'hui, qu'ils ne se proposent dans leurs ouvrages ou dans leurs travaux que des fins de simple agrément ou de pure édification religieuse. Cette tendance est manifeste dans le livre populaire. Nous avons déjà fait voir qu'une de ses fins est l'éducation morale du lecteur. Il ne s'attache pas, avec un moindre soin, à tirer de tous les sujets des moyens d'instruction. Faust interroge-t-il son Esprit sur l'origine du monde, sur la chute des anges, sur l'enfer, etc., aussitôt l'auteur de la légende en profite pour écrire une sorte de petit catéchisme dans lequel ces explications sont mises à la portée du peuple. De même, lorsque Faust, épris d'un goût très vif pour l'astrologie, questionne son Esprit sur la cosmogonie, l'auteur rédige sur-le-champ un petit traité de cosmographie populaire, dans lequel les notions d'astronomie, telles qu'on les enseignait à cette époque, se trouvent mêlées à un certain nombre de préjugés populaires dont les savants avaient déjà reconnu la fausseté. De même encore, il transforme le récit du grand voyage de Faust à travers le monde en un traité de géographie descriptive où les principaux fleuves, villes et montagnes de l'Europe et des contrées voisines sont décrits avec leurs particularités les plus remarquables. Il n'avait

point à craindre d'ennuyer ses lecteurs. A cette époque où l'instruction scientifique était peu répandue dans le peuple, où l'on manquait aussi de renseignements exacts sur les contrées étrangères, on était fort avide de ces données sur les phénomènes de la nature et sur les pays lointains, et ces hors-d'œuvre furent sans doute l'un des principaux attraits du livre.

Il est encore un point de l'histoire de Faust sur lequel nous paraît nécessaire d'insister, car il se rencontre dans toutes les légendes antérieures, et on ne l'a pas suffisamment mis en lumière, ni toujours convenablement expliqué. Nous voulons parler des philtres et autres substances vénéneuses que Faust prépare pour des fins honteuses et criminelles, et dont le commerce constitue l'une de ses ressources, probablement la principale. Dans la légende de saint Cyprien et de sainte Justine, une partie considérable de la confession de Cyprien, converti au christianisme, est consacrée au récit de l'éducation qu'il reçut dans les temples, alors qu'il se destinait à devenir magicien. Il y rapporte, entre autres choses, qu'il apprit à préparer ces philtres et poisons dans les temples païens où leurs recettes étaient précieusement conservées ; qu'il voyagea dans différents pays, afin de s'initier à tous ces secrets dont l'ensemble formait une véritable science, enseignée seulement d'une manière partielle dans chacun de ces sanctuaires, et qu'il jeûna même pendant des semaines et des mois entiers afin d'essayer sur lui-même et de bien connaître l'action de ces substances toxiques. Les auteurs des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, qui ont écrit sur les sciences occultes, racontent de leur côté que les sorciers ont déclaré en maintes circonstances, et plus d'une fois spontanément, sans y être contraints par la menace ou les souffrances de la torture, que, dans les réunions nocturnes du sabbat, on leur distribuait des poudres destinées incontestablement au même usage que les philtres et poisons fabriqués par les prêtres païens. On sait aussi quel usage on faisait de ces poisons dans l'antiquité ; avec quel soin, quelle persévérance on en avait approfondi toutes les propriétés, et quelle habileté on déployait dans leur préparation. Les *Médées* et les *Locustes* n'étaient pas, sous ce rapport, moins expertes que les chimistes de nos jours, et peut-être auraient-elles pu leur révéler plus d'un fait ou d'une recette qu'ils ignorent, car ils n'ont point eu les mêmes facilités pour expérimenter ces substances ; ils les emploient surtout avec infiniment plus de scrupules et de réserve. Des publications récentes, dont la véracité n'est pas douteuse, ont révélé à différentes reprises, et tout dernièrement encore, qu'aux *xvii<sup>e</sup>* et *xviii<sup>e</sup>* siècles, ces abominables secrets n'étaient pas perdus, et qu'il se trouvait alors, et en grand nombre, des personnes qui n'hésitaient pas à s'en servir. Il n'est

donc pas douteux qu'il existe, depuis l'antiquité la plus reculée, une science occulte se proposant pour but principal la préparation et l'emploi de poisons destinés, les uns à développer les passions de l'homme, soit avec son consentement, soit à son insu; les autres employés pour des fins personnelles de vengeance et d'intérêt privé, ou comme moyens de gouverner les hommes. Là se trouve certainement un des motifs, et peut-être le principal, de la répulsion que sorciers et sorcières inspiraient au moyen âge, et de l'impitoyable sévérité avec laquelle ils furent poursuivis et jugés, à certaines époques. Il est infiniment probable que si le Faust historique fut à plusieurs reprises inquiété par la justice, contraint de se dérober à ses recherches et finalement emprisonné, il le fut, non pas seulement pour ses escroqueries et ses vols, mais aussi pour la fabrication et la vente de ces philtres et recettes, dont les étudiants-voyageurs tenaient sans doute la connaissance des sorciers, et dont plusieurs faisaient un assez grand commerce. Il est dit formellement dans la légende, au premier chapitre, que Faust avait particulièrement étudié la préparation des médicaments extraits des plantes et racines : breuvages, élixirs, etc. C'était par la pratique de cette médecine suspecte, bien plus que par les prestiges de sa magie — la légende le raconte encore, — qu'il s'introduisait dans les cours et qu'il captait la confiance et l'amitié des grands seigneurs. On y lit même, au 54<sup>e</sup> chapitre, qu'il fournit à un jeune gentilhomme de ses amis, les moyens de gagner l'amour d'une jeune fille, moyens soi-disant magiques, qui se réduisaient d'habitude, en pareille circonstance, à l'emploi secret de philtres renfermant des substances aphrodisiaques. Il n'est pas douteux non plus que Faust n'ait fait lui-même usage de ces philtres, car, dans les témoignages historiques, on insiste sur son incorrigible lubricité. Si les auteurs qui se sont faits les défenseurs des sorciers et des sorcières en eussent plus attentivement étudié l'histoire, peut-être aurait-ils éprouvé moins de commisération pour leur sort. Ils auraient reconnu que, si l'on eut le tort de leur appliquer des peines souvent barbares, on avait du moins les motifs les plus légitimes de les punir, et que la grandeur des crimes commis a presque toujours égalé, souvent même dépassé l'horreur des châtimens.

---

## CHAPITRE VII

### Le Livre populaire. — La forme de Spies : ses Éditions et ses Variantes.

Le livre populaire dont nous avons donné la traduction doit être considéré, dans l'état actuel des recherches, comme l'édition princeps de la première forme du récit légendaire. Ce récit, nous l'avons dit, a revêtu deux formes principales d'où dérivent toutes les autres. La première est le livre populaire publié par Spies, en 1587 ; la seconde est la *Vie de Faust*, de Widman, postérieure d'une douzaine d'années.

Des différentes éditions du livre populaire publié par Spies, il ne subsiste plus qu'un nombre d'exemplaires extrêmement restreint. Encore, il y a quarante ans, ces exemplaires étaient-ils presque tous enfouis dans des bibliothèques publiques ou privées au milieu desquelles il a fallu, en quelque sorte, les découvrir. L'édition princeps, que nous appellerons A 1, fut retrouvée l'une des dernières, et sa première réimpression ne date que de 1868<sup>1</sup>. Le livre de Widman, et surtout ses deux dérivés, avaient fait oublier cette première forme de la légende, dont le succès, constaté par de fréquentes réimpressions, avait été cependant très vif.

Dès cette même année 1587, et bien que la dédicace de l'édition princeps soit datée du 4 septembre, le livre populaire était réimprimé à Francfort-sur-le-Mein, sans nom d'auteur et d'imprimeur, mais avec le millésime. A part quelques modifications insignifiantes, cette réimpression (a 1) reproduit exactement le titre, la dédicace, la préface et le texte de l'édition princeps, y compris les fautes d'impression qui sont nombreuses. L'édition originale présente, en effet, des traces évidentes d'une publication hâtivement faite, ce qui semble confirmer l'assertion de Spies, que depuis

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 178.

longtemps le livre était vivement désiré. Il est au moins naturel de supposer qu'après avoir obtenu ce manuscrit, depuis si longtemps réclamé, il s'empressa de le faire imprimer, et s'inquiéta plus de le livrer promptement au public, que d'en donner une édition correcte et soigneusement exécutée. Il n'existe, de cette réimpression, qu'un seul exemplaire, conservé dans la Bibliothèque ducale de Wolfenbüttel.

Une autre réimpression (a 2) s'effectua la même année, et dans des conditions identiques. Elle reproduisit, avec une fidélité presque partout littérale, le titre, les dédicaces et préfaces, le texte et jusqu'aux fautes d'impression de l'édition princeps. Sa pagination, cependant, ne concorde pas partout avec celle des deux éditions précédentes ; mais cette différence provient, non de remaniements du texte, mais de modifications introduites dans sa disposition matérielle. Cette édition fut faite à Hambourg, par Henri Binder. On n'en possède qu'un exemplaire, conservé dans la Bibliothèque de la ville de Dantzig.

Carl Engel indique encore (n° 208 de la 2<sup>e</sup> édit. de son Catalogue <sup>1</sup>) une troisième réimpression (a 3), que Léon Wespy a décrite avec soin dans les *Archiv für Literaturgeschichte*, de Franz Schnorr von Carolsfeld (X<sup>r</sup> Bd., Heft 1). Le volume, imprimé, dit le titre, à Francfort, en 1587, ne porte point de nom d'éditeur. Il contient la préface au lecteur chrétien, sans la dédicace, et ne diffère de l'édition originale que par des détails insignifiants. La table des matières, qui occupe neuf pages, a été réimprimée avec toutes les fautes de l'édition princeps. On a supposé que l'édition de Berlin (B 1), parue en 1790, dont nous parlerons plus loin, en procède, cette édition offrant dans le titre la même divergence avec l'édition originale, et ne reproduisant point non plus la dédicace. Le seul exemplaire de cette réimpression aujourd'hui connu est conservé à la Bibliothèque de Zwickau.

Enfin l'année suivante (1588), il parut une quatrième réimpression (a 4), tout à fait semblable aux deux précédentes. On n'en connaît qu'un seul exemplaire, propriété de la Bibliothèque royale de Berlin. Ni le nom de l'imprimeur, ni celui de la ville où il fut imprimé n'y sont indiqués. Dans le titre, au-dessus du millésime, se trouve une gravure sur bois. A la gauche du lecteur et à l'arrière-plan, le diable, revêtu d'un habit de moine franciscain laissant passer ses ailes et sa queue, emporte Faust habillé comme un cavalier de haut rang, et portant, par-dessus son costume, le manteau espagnol. A droite, au premier plan, on les retrouve tous les deux sous le même costume, arrêtant les condi-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 105 b.

tions du pacte. Le diable porte en plus une couronne de roses et Faust tient sa cédule à la main.

Encouragé par le succès de sa publication, et ne voulant pas sans doute en laisser tout le bénéfice aux auteurs des quatre contrefaçons précédentes, Jean Spies réimprima lui-même la vie de Faust en 1588. Cette seconde édition originale (A 2), est, pour le titre et le texte, conforme de tous points à la première. Cependant il est dit, dans le titre, qu'elle fut imprimée à Francfort-sur-le-Mein, par Wendel Hom, pour le libraire-éditeur Jean Spies (*Durch Wendel Hom in Verlegung Johann Spiessen*). A la suite de la préface, on trouve en outre cinq pages d'une impression serrée, ayant pour titre : *Citations de la sainte Écriture sur la défense faite de s'adonner à la magie*, et composées de passages du livre sacré interdisant les pratiques de cet art pernicieux. Cette seconde édition fut publiée avec plus de soin que la première et que les trois contrefaçons indiquées plus haut. Les fautes d'impression les plus grossières ont disparu, et dans la table des matières, on a mis en tête du chapitre 44 a, un numéro d'ordre qui, jusqu'alors, avait manqué. Il subsiste quatre exemplaires connus de cette seconde édition originale. Un premier se trouve dans la collection de Ponickau, à la Bibliothèque de l'Université de Halle; un deuxième à la Bibliothèque de Berlin; un troisième à Dresde, d'après Goedeke, et le quatrième à Munich, où il a été signalé par von Reichlin-Meldegg.

Il n'existe aujourd'hui, ni dans les bibliothèques publiques, ni dans les collections particulières, d'édition portant la date de 1789. N'en connaissant qu'une seule mention, donnée par Ébert dans le *Lexique bibliographique*, sous le n° 7372, Zarncke incline à croire que cette indication est erronée, et que, si étrange que le fait puisse paraître, le livre légendaire n'a pas été réimprimé en cette année 1789. Mais dans la seconde édition de sa *Bibliotheca Faustiana*<sup>1</sup>, Carl Engel a prouvé le contraire. Stieglitz, dans l'*Historisches Taschenbuch*<sup>2</sup> et Leutbecher, dans son étude sur le *Faust* de Goethe<sup>3</sup>, ont donné le titre de cette édition de 1789, presque identique à celui de l'édition de 1790 (D). Leutbecher signale même, en dehors de l'édition in-8°, une édition in-12, et il ajoute :

« L'auteur fait naître Faust dans un bourg voisin d'Iéna en l'année 1491, et le conduit ensuite à Wittemberg. »

F. H. von der Hagen, dans son *Mémoire sur les formes les plus*

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 105 b.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 121, S. 184.

<sup>3</sup> Ueber den Faust von Göthe, Nürnberg, 1838, S. 41.

*anciennes de la légende de Faust*<sup>1</sup>, prétend que son titre concorde presque de tous points avec celui de l'édition en bas allemand. Il s'y trouve des modifications, dit-il, mais différentes de celles de la traduction française, et l'ordre des chapitres n'est, pour ainsi dire, pas modifié. On a seulement omis le vingt-septième et intercalé après le soixantième les six chapitres contenant les Histoires d'Erfurt. Scheible<sup>2</sup> fait observer que l'édition de 1587 est beaucoup mieux imprimée que celles de 1588 et de 1589, ce qui indique évidemment qu'il les a eues toutes les trois entre les mains et les a examinées d'assez près. Enfin Ludwig Aurbacher dans *Un petit Livre populaire*<sup>3</sup>, recherchant quelle est la première édition du récit légendaire, dit, après avoir fait observer que l'on en connaît une de 1588 : « Devant nous se trouve une autre édition de l'année 1589 (*sine loco*)<sup>4</sup>. » Et il en donne le titre exactement conforme à celui publié par Stieglitz et Leutbecher. Des témoignages aussi nombreux et aussi précis ne permettent pas de mettre en doute l'existence de cette édition, et les raisons, fort ingénieuses d'ailleurs, à l'aide desquelles Zarncke<sup>5</sup> s'est efforcé de prouver que cette existence n'est pas vraisemblable, n'en sauraient détruire la force. La certitude ne sera cependant complète que le jour où l'on aura retrouvé l'un de ces exemplaires, ce dont il ne faut pas encore désespérer, et que l'on aura vérifié par sa comparaison avec le remaniement D et les formes B, ce qu'il y a de fondé dans les raisonnements de Zarncke.

La publication du livre populaire et son grand succès eurent pour résultat, comme il arrive toujours en pareille circonstance, d'appeler sur la personne et sur les aventures de Faust l'attention de beaucoup de personnes qui jusqu'alors ne s'en étaient pas occupées. On se mit en quête de tout ce qui le concernait. On consulta, non pas seulement la tradition orale, mais les ouvrages des auteurs contemporains, et le résultat de ces recherches arriva bientôt entre les mains d'éditeurs qui s'empressèrent de les publier. Aussi, dès 1590, voyons-nous les éditions augmentées ou remaniées succéder aux simples réimpressions.

La première de ces éditions parut à Berlin en 1590, sans nom d'éditeur (B 1). Son titre est le même que celui des précédentes. Elle doit procéder à la fois de l'édition originale (A 1) et de la qua-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 102, S. 20.

<sup>2</sup> *In. Das Kloster, Ind. Bibl.*, n° 34, II<sup>e</sup> Bd., S. 258.

<sup>3</sup> *Ein Volksbüchlein*, II<sup>e</sup> Theil, München, 1839, S. 301.

<sup>4</sup> Et sans nom d'imprimeur.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 100, S. xvi.

trième réimpression (a 4), car on y retrouve une nouvelle faute d'impression déjà commise dans la préface de cette dernière dont le texte avait été cependant expurgé des erreurs précédemment faites. Mais pour toutes les autres différences, d'ailleurs très légères, relevées entre A 1 et a 4, ce n'est plus cette dernière qu'elle suit, c'est A 1, l'édition originale.

Elle se distingue de l'une et de l'autre par deux augmentations qui sont assez importantes, surtout la dernière. Sur le verso de la feuille du titre, laissé en blanc dans les éditions précédentes, on lit cette épigramme latine <sup>1</sup> :

« Qui que tu sois, toi qui veux connaître les arts puissants — du démon, lis ce livre ; il te les apprendra sûrement. — Car il te présente la triste destinée de Faust, — que le Dragon (infernale) entraîna vivant dans ses antres affreux. — Tu en seras le témoin, muraille maculée des nombreux débris de sa cervelle, — Et toi, maison souillée par ses dents mêlées à son sang. — Emportant l'âme avec lui, le Dragon laissa les membres rompus, — et sur leur tombe on grava cette brève inscription : — Dans cette urne repose le corps lacéré de Faust ; — Son âme fut emportée dans les antres du Roi du Styx. — Que chacun, averti par son exemple, apprenne à révéler — le maître du tonnerre. Un châtement sévère attend les blasphémateurs.

*La Foi pénètre les astres.*

La seconde addition, beaucoup plus considérable, consiste en six chapitres nouveaux placés à la suite du chapitre 51. Le premier est intitulé : *Le Docteur Faust fait don, à Leipzig, d'un tonneau de vin aux étudiants*. On y trouve racontée l'aventure du caveau d'Auerbach et la chevauchée triomphale de Faust sur le tonneau dont il fait présent à ses compagnons de débauche. Il est l'écho manifeste de la tradition orale demeurée si persistante à Leipzig, et nous en avons, pour ce motif, donné le résumé dans les témoignages sur le Faust historique.

Les cinq chapitres suivants reproduisent d'une façon presque littérale la chronique d'Erfurt que Mutschmann cite dans ses

<sup>1</sup> Quisquis es, ingentes qui vis cognoscere technas  
Dæmonis, hunc librum perlege; certus eris.  
Offeret hic etenim tibi FAUSTI tristia fata,  
Squalida quem vivum traxit in antra Draco.  
Testis eris, multo paries maculata cerebro,  
Dentibus et mixto fœda cruore domus.  
Membra, animum secum raptans, collisa reliquit,  
Insculptum busto quæ breve carmen habent :  
Hac lacerum FAUSTI corpus requiescit in urna,  
Spiritus est Stygii raptus in antra Ducis.  
Exemplo quivis moniti coluisse Tonantem  
Discant : blasphemos pœna maligna manet.  
Astra fides penetrat.



*Erfordia literata cont.*<sup>1</sup>. On ne sait pas au juste, nous l'avons dit, si l'auteur inconnu de cette chronique aujourd'hui perdue a copié le livre populaire, ou si, au contraire, il lui a fourni le texte de ces cinq chapitres où l'on retrouve, sous une forme un peu plus développée, mais en termes presque identiques, tout ce qu'elle raconte de Faust. Nous avons dit aussi pour quels motifs la seconde opinion nous paraissait au moins aussi fondée que la première.

Voici les titres de ces cinq chapitres :

Chap. 53. — *Comment le Docteur a expliqué Homère à Erfurt, et montré et représenté les héros de la Grèce devant ses auditeurs;*

Chap. 54. — *Le Dr Faust veut restituer et remettre en lumière toutes les comédies perdues de Térence et de Plaute;*

Chap. 55. — *Une autre histoire : Comment le Dr Faust survint inopinément au milieu d'un banquet;*

Chap. 56. — *Comment le Dr Faust servit lui-même un banquet;*

Chap. 57. — *Un moine veut convertir le Dr Faust.*

Les deux premiers chapitres et le dernier ne sont qu'une reproduction de la chronique et n'apprendraient rien de nouveau. Mais les chapitres 55 et 56 s'en distinguent par des différences très sensibles, et nous les traduirons, afin qu'on puisse comparer les deux récits. Lorsqu'on les lit avec attention, on ne peut, croyons-nous, douter qu'ils ne procèdent l'un de l'autre, ou, ce qui reviendrait au même, qu'ils ne dérivent tous les deux d'une source commune. Il est à remarquer, en effet, que Motschmann donne seulement, dans une note, un résumé succinct de la partie de la chronique d'Erfurt répondant aux quatre premiers chapitres. Tout succinct qu'il soit, ce résumé ne renferme cependant rien qui ne se retrouve dans les chapitres plus détaillés de la légende, ce qui permet de supposer que, dans cette chronique perdue, le passage relatif à Faust était fort semblable, sinon identique à celui du livre populaire. On est d'autant plus en droit de le croire que, dans le passage de Motschmann correspondant au chapitre 57, passage où la chronique est beaucoup moins abrégée, les deux textes offrent de bien plus grandes analogies, et sont même identiques en certains endroits. Voici les deux chapitres 55 et 56 :

<sup>1</sup> Voy. chap. I, pp. 9-11.

## CHAPITRE LV

**Une autre Histoire : Comment le D<sup>r</sup> Faust survint inopinément au milieu d'un banquet.**

Dans la rue du Château, à Erfurt, il se trouve une maison dite à l'*Ancre*, où habitait alors un jeune gentilhomme de la ville, dont le nom, pour divers motifs, ne doit point être mis ici, et chez lequel le D<sup>r</sup> Faust, pendant tout le temps qu'il avait séjourné à Erfurt, avait logé le plus souvent, et avait fait et préparé quantité de méchants tours et plaisanteries d'un caractère merveilleux, surtout lorsque son hôte avait de la compagnie chez lui (ce qui lui arrivait presque tous les jours), et voulait s'amuser. Or, il advint un jour que ce jeune gentilhomme avait invité à souper bon nombre de ses meilleurs amis, que le susdit Faust n'était point chez son hôte, mais à Prague, auprès de l'empereur. Ces jeunes gentilhommes, qui se divertissaient fort chez leur ami, ayant à maintes reprises exprimé le souhait et l'envie d'avoir Faust au milieu d'eux, leur hôte les prévint que le Docteur ne pouvait se rendre à leur désir, parce qu'il était loin d'Erfurt, à Prague, et qu'ils devaient, pendant quelque temps, s'abstenir de le demander. Mais bientôt après, ses hôtes se remirent à exprimer le même vœu ; ils poussèrent même la plaisanterie au point d'appeler Faust par son nom, et de le prier de vouloir bien venir au milieu d'eux et de ne pas délaissier la bonne compagnie. Sur ces entrefaites, on frappa fortement à la porte de la maison, et le valet de chambre étant allé à la fenêtre et ayant demandé, de l'étage supérieur, qui était là, le D<sup>r</sup> Faust qui était debout devant la porte et tenait son cheval par la bride, comme s'il venait d'en descendre, demanda à cet homme s'il ne le reconnaissait point ; que c'était lui qu'on venait d'appeler. Le domestique courut trouver son maître avant d'aller ouvrir, et le prévint que le D<sup>r</sup> Faust était devant la porte, et que c'était lui qui venait de frapper. Le jeune gentilhomme lui répondit qu'il devait être sourd ou avoir la berlue, car il savait très bien où Faust se trouvait en ce moment, et il n'était pas possible qu'il fût devant sa porte. Mais le domestique persista dans son dire. Cependant Faust se mit à frapper encore une fois, et lorsque le maître de la maison se fut mis lui-même à la fenêtre avec son domestique, et eut vu d'en haut que c'était bien Faust, il ordonna de lui ouvrir et de lui faire bon accueil. Le fils de ce jeune gentilhomme le pria de vouloir bien aller avec son père rejoindre leurs hôtes, et lui prenant son cheval, il promit de lui faire donner tout le fourrage qui lui serait nécessaire ; mais il ne put tenir sa promesse, comme on le verra plus loin. Lorsque le D<sup>r</sup> Faust eut rejoint les convives qui lui firent un excellent accueil, et qu'il eut pris place à table, le maître de la maison lui demanda comment il se faisait qu'il fût si tôt de retour. Il répondit : « C'est à mon cheval que je le dois ; comme messieurs vos hôtes me désiraient si vivement et m'appelaient, j'ai voulu me rendre à leurs désirs et reparaitre au milieu d'eux, quoique je n'y puisse pas rester longtemps, car il faut que demain avant le jour je sois de retour à Prague. » Après cela on lui servit à manger, et ils burent

vailleamment à sa santé, jusqu'à ce qu'il l'eussent mis en gaieté, et alors, se mettant à leur faire ses tours habituels, il leur demanda s'il ne leur conviendrait pas de goûter d'une ou deux sortes de vins étrangers. Ils lui répondirent affirmativement, et il s'enquit ensuite s'il voulaient du Rephal, du Malvoisie ou des vins d'Espagne et de France. L'un des convives lui ayant répondu en riant qu'ils étaient tous excellents, il se fit apporter un foret, et s'en servit pour creuser à côté de lui, dans le bois de la table, quatre trous à la suite l'un de l'autre; il les boucha ensuite comme on fait lorsqu'on met aux tonneaux des bondes ou des robinets; puis, demandant une couple de verres propres, il enleva, lorsqu'ils furent arrivés, les chevilles l'une après l'autre, et il fit couler pour chacun du bois dur de la table, comme il l'aurait fait de quatre tonneaux, celui des quatre vins nommés plus haut qu'il désirait. Les convives s'en amusèrent fort, et ce sont là de bonnes choses. Cependant le fils du jeune gentilhomme survint et dit : « Monsieur le Docteur, votre cheval mange comme s'il était enragé. J'aimerais mieux donner la provende à dix ou vingt chevaux qu'au vôtre tout seul; il m'a déjà dévoré plus de deux boisseaux d'avoine que je tenais tout prêts, et il est toujours debout devant la mangeoire et regarde autour de lui s'il n'en viendra pas d'autre. » Cela fit rire, non seulement Faust, mais toutes les personnes qui l'entendirent. Cependant le fils du jeune gentilhomme ayant dit : « Je veux tenir ma parole, et je le rassasierai, dussé-je risquer pour cela plusieurs muids d'avoine, » le Dr Faust lui répondit de n'en rien faire, et que son cheval avait reçu déjà une provende suffisante, car il mangerait bien toute l'avoine de la terre sans être rassasié. Ce cheval, c'était en effet son Esprit Méphostophilès, qui parfois, ainsi qu'il a été dit plus haut, se métamorphosait en cheval ailé, comme le Pégase des poètes, lorsque Faust voulait faire rapidement un voyage. Les convives occupèrent toute la soirée par ces amusantes plaisanteries et par d'autres semblables jusqu'à minuit. A ce moment, le cheval de Faust poussa un hennissement sonore que l'on put entendre par toute la maison. « A présent il faut que je parte, » dit Faust, et il voulut leur souhaiter le bonsoir. Mais ils le retinrent et le prièrent de rester un instant. Alors il fit un nœud à sa ceinture et leur accorda une petite heure. Lorsqu'elle fut écoulée, son cheval poussa un deuxième hennissement et il voulut se retirer. De nouveau cependant il céda aux instances de la compagnie; il resta encore une heure et fit un autre nœud à sa ceinture. Mais lorsque ce second délai fut écoulé, et que son cheval eut fait entendre un troisième hennissement, il refusa de demeurer davantage, et résistant aux instances de ceux qui voulaient le retenir, il prit congé d'eux en disant : « maintenant il faut que je parte. » Ils lui firent la conduite jusqu'à la porte de la rue, devant laquelle ils firent amener son cheval. Alors il se mit en selle et remonta la rue du Château. Mais à peine eut-il dépassé trois ou quatre maisons, que son cheval s'élança dans l'air en l'emportant sur son dos, de sorte que ceux qui le suivaient du regard l'eurent bientôt perdu de vue. Il fut de retour à Prague avant le jour, y termina ses affaires, et lorsque, quelques semaines après, il revint au logis, il rapportait avec lui, de la cour de l'empereur, beaucoup de papiers et de gazettes de date récente.

## CHÂPITRE LVI

### Comment le D<sup>r</sup> Faust servit lui-même un banquet

Lorsque le D<sup>r</sup> Faust fut revenu de Prague en son logis, rapportant avec lui beaucoup de présents magnifiques, que lui avaient faits les seigneurs autrichiens et d'autres princes et comtes résidant alors à la Cour de l'Empereur Romain, il songea à la joyeuse société qui l'avait appelé de Prague en la maison dite à l'Ancre, car il en aimait la conversation et l'amusante compagnie. C'est pourquoi, voulant faire plus ample connaissance avec ses convives dont une partie lui étaient inconnus auparavant, et se montrer reconnaissant de leur bon accueil, il les invita tous à un banquet qu'il devait leur donner dans son logis, qui était situé non loin du grand collège d'Erfurt, près de Saint-Michel. Tous s'y rendirent avec joie, non pas seulement pour le plaisir de manger et de boire, mais dans l'espérance qu'il leur ferait voir de nouveaux et curieux tours de son métier, ce qui advint en effet. Car lorsqu'ils arrivèrent et qu'ils eurent été introduits l'un après l'autre, ils ne virent ni feu ni fumée, ni mets ni vin, ni quelque autre apprêt de festin. Cependant ils ne firent aucune observation et se montrèrent de joyeuse humeur, car ils pensaient en eux-mêmes que leur hôte savait très bien comment on doit recevoir ses invités. Lorsqu'ils furent tous arrivés, Faust les pria de vouloir bien prendre un moment patience, que bientôt il les conduirait à table et les ferait servir. Après cela il frappa sur la table avec son couteau, et il survint dans la chambre une personne qui semblait être son serviteur et qui dit : — Maître, que voulez-vous ? » Le D<sup>r</sup> Faust lui demanda : Quelle est ta vitesse ? » Il répondit : — La vitesse d'une flèche. — Oh ! non, s'écria Faust, tu ne m'es d'aucune utilité. Retourne d'où tu viens. » Quelques secondes après, il frappa de nouveau sur la table avec le couteau, et un autre serviteur entra et lui demanda ce qu'il désirait. Faust lui dit : — Quelle est ta vitesse ? » Il répondit : — La vitesse du vent. — C'est assurément quelque chose, dit Faust, mais tu ne saurais convenir pour l'affaire que j'ai maintenant en vue. Retourne d'où tu viens. » Quelques instants s'étant ensuite écoulés, le D<sup>r</sup> Faust frappa une troisième fois sur la table ; un troisième serviteur entra, et dit en promenant un regard maussade autour de lui : — Que dois-je faire ? » Le D<sup>r</sup> Faust repartit : — Dis-moi d'abord quelle est ta vitesse, et je t'instruirai ensuite de ce que tu dois faire. » Il répliqua : — Je suis aussi rapide que la pensée de l'homme. — C'est très bien, dit Faust, tu feras mon affaire, » et se levant, il sortit avec lui de la pièce et l'expédia après lui avoir désigné les mets et les vins qu'il devait aller chercher et rapporter, afin qu'il pût traiter au mieux ses amis et ses hôtes. Cela fait, il alla retrouver ses invités, et leur fit présenter de l'eau (pour se laver les mains) et prendre place à table. Comme ils s'y asseyaient, le plus rapide des serviteurs de Faust reparut. Il apportait avec deux autres de ses camarades neuf plats ou mets. Chacun d'eux en portait trois, soigneusement couverts, comme c'est l'usage à la cour, et ils les déposèrent sur la table. Dans ces plats étaient des mets excellents et recherchés, se composant de venaison, d'oiseaux, de poissons, de légumes et de pâtés, ainsi que d'animaux

indigènes accommodés de la façon la plus exquise. On apporta plusieurs autres services semblables, comprenant ensemble trente-six mets ou plats, sans compter les fruits, la confiserie, les pâtisseries et autres friandises qui furent servies à la fin du repas. Quant aux gobelets, aux verres et aux coupes de cristal, ils étaient tous posés vides sur la table, et lorsque quelqu'un voulait boire, il demandait à Faust le vin ou la bière qu'il désirait, et, lorsqu'il l'avait nommé, Faust plaçait un vase devant la fenêtre et, en un clin d'œil, ce vase était rempli de cette boisson, et son contenu était aussi frais que s'il sortait du cellier. En outre, il y eut toutes sortes d'instruments, tant à cordes qu'autrement, sur lesquels un de ses serviteurs était si habile et jouait avec tant de perfection, que nul, en sa vie, n'avait jamais entendu concert si ravissant. Ce serviteur pouvait même unir et mêler les sons de plusieurs de ces instruments à corde, de sorte qu'un grand nombre tels que luths, petites orgues, fifres, harpes, clairons et trompettes, semblaient jouer à la fois, et cependant on ne voyait que lui seul. En somme, rien ne manquait à ce festin de tout ce qui pouvait entretenir la gaieté, et il ne laissa rien à désirer à personne. Aussi les convives le prolongèrent-ils pendant toute la nuit, presque jusqu'à la pointe du jour, moment où Faust laissa ses convives s'en retourner chacun chez soi.

On n'a signalé qu'un exemplaire de cette édition. Il est conservé dans la Bibliothèque du Gymnase ducal de Zerst. Il n'en existe non plus qu'un seul de sa réimpression (B1) qui fut faite à Francfort, en 1592. Après avoir été la propriété de Jacques Grimm, ce dernier passa entre les mains du libraire Henri Hirzel, de Leipzig, qui l'a légué à la *Goethe's Sammlung* (Collection de Goethe de la Bibliothèque de l'Université de Leipzig).

On ne s'est pas contenté, dans les réimpressions du livre populaire, d'ajouter de nouveaux chapitres. On a changé l'ordre des anciens en les déplaçant; on en a plusieurs fois modifié le texte.

On connaît aujourd'hui deux de ces éditions modifiées. Si l'on s'en tenait aux indications de date et de lieu, l'une d'entr'elles (C) aurait été publiée à Francfort-sur-le-Mein, chez Spies, en 1587. Mais ces indications sont évidemment fausses, au moins en ce qui concerne la date, car il n'est pas admissible qu'après avoir publié en 1587 ce remaniement qui renferme toutes les modifications précédemment indiquées, Spies aurait édité en 1588 une édition (A 2) conforme de tous points à la publication originale et simplement augmentée, tout à la fin, de divers passages de l'Écriture sainte sur les magiciens. L'auteur inconnu du remaniement C, en mettant sur le titre de l'ouvrage le nom du premier éditeur, usa donc d'un expédient destiné, sans nul doute, à augmenter le débit de son livre. C'est vraisemblablement pour le même motif que sa publication est antidatée, car l'édition originale parut dans les trois ou quatre derniers mois de l'année 1587, et il semble difficile

qu'il ait pu, dans un si court espace de temps, rassembler les matériaux de huit chapitres nouveaux, remanier le texte primitif en plusieurs passages et réimprimer l'ouvrage ainsi modifié.

Un indice tend à faire croire que la date réelle de la publication doit être placée dans les environs de 1590. C'est la publication, à cette date, de la forme B, que nous venons de décrire et dans laquelle sont insérés les six chapitres désignés sous le nom commun d'*Histoires d'Erfurt*. Ces Histoires d'Erfurt ne se rencontrent point dans les huit chapitres nouveaux que contient cette fausse édition de Spies, et l'on ne trouve pas davantage, dans la forme qui les renferme, les additions et les modifications de l'édition C. L'auteur de la dernière en date n'aurait pas manqué d'insérer dans son livre les modifications de la forme antérieure, s'il les eût connues, et il en aurait eu certainement connaissance, si elles eussent été publiées depuis un certain temps. Pour qu'il les ait ignorées, il faut que les deux éditions aient paru à peu d'intervalle l'une de l'autre.

L'édition C n'est représentée maintenant que par un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque de la ville d'Ulm. Elle procède visiblement, nous l'avons dit, de la première forme (A 1), de Spies. Le titre est le même, et elle en reproduit aussi les fautes d'impression. Mais certaines notes marginales, dit M. Zarneke<sup>1</sup>, révèlent, dès qu'on l'examine, qu'elle a subi des remaniements. En regard des premières lignes du premier chapitre, où il est dit que le Dr Faust était né à Rod, on lit en marge : *D'autres écrivent à Kundlingen*. Malheureusement nous ne connaissons cette forme que par la réimpression du *Kloster*, dans laquelle les notes marginales sont omises. Telle qu'elle est, cette réimpression permet cependant de reconnaître les principales modifications. Les interversions déjà signalées dans l'ordre des chapitres ne se rencontrent que dans la troisième partie. C'est aussi là qu'elles étaient le plus faciles, les relations d'aventures qui la composent étant presque toujours indépendantes les unes des autres, et on ne s'en est pas fait faute. En même temps qu'on intercalait de nouveaux chapitres, on changeait de place les anciens, soit pour les ranger dans un ordre qui paraissait meilleur, soit pour rendre plus facile l'insertion de parties inédites. On retouchait de plus certaines parties du texte primitif qui semblaient ou obscures ou trop brièvement racontées. Ces interversions dans l'ordre des chapitres et les modifications du texte commencent au chapitre 36<sup>e</sup> et s'arrêtent au chapitre 67<sup>e</sup>. Elles s'étendent, par conséquent, du 4<sup>e</sup> à

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 100, S. XIII.

l'avant-dernier chapitre de la troisième partie. Ni les unes ni les autres n'ont grande importance.

Des anciens chapitres, deux seulement ont été modifiés, et encore assez légèrement. A la fin du chapitre 36 (56<sup>e</sup> de l'édition originale), où il est dit que le gentilhomme à qui Faust avait planté un bois de cerf sur la tête fut de nouveau bafoué par son ennemi, l'auteur du remaniement ajoute : *Et il dut le supporter.* (*Und muste es lassen gut sein*). Dans le chapitre 49 (42<sup>e</sup> de l'édition originale), où se trouve racontée la manière dont Faust enchante des paysans ivres qui menaient grand bruit dans une auberge et l'étourdissaient, l'auteur du remaniement a développé les dernières lignes en insistant sur le tableau grotesque formé par les paysans, après qu'ils furent enchantés, tableau d'abord à peine indiqué. Enfin, en tête des chapitres 40-43 (45-48 de l'édition originale) consacrés au récit de la débauche que Faust fit à Wittemberg avec des étudiants pendant quatre jours consécutifs, l'auteur du remaniement a placé ce titre général : *Le Carnaval de Faust*.

Des huit chapitres ajoutés à l'ancien texte, les six premiers, consécutifs, forment les chapitres 53-58 ; les deux autres, les chapitres 65 et 66.

Voici la traduction des quatre premiers :

## CHAPITRE LIII

### **Le Dr Faust excite deux paysans l'un contre l'autre**

Le Dr Faust voyageant par hasard à travers le pays de Juliers et de Clèves, rencontra un paysan qui avait perdu son cheval, il y avait quelques heures, et qui lui demanda s'il n'avait pas rencontré chemin faisant une bête de couleur fauve et de forte encolure. L'idée vint au Dr Faust de faire naître une querelle entre paysans, et il dit à celui-là : — Oui, bon ami, j'ai rencontré non loin d'ici quelqu'un qui chevauchait sur un cheval pareil à celui que tu m'as dépeint, et il m'a bien semblé qu'il y avait quelque chose de louche dans son allure, car il fuyait en toute hâte. » Le paysan lui demanda s'il ne savait pas de quel côté cet homme s'était dirigé. Faust lui dit qu'il s'était fait passer avec son cheval de l'autre côté du Rhin. Après avoir reçu cette réponse, le paysan le remercia fort du renseignement, et se mit à la poursuite de cet individu. Lorsqu'il fut arrivé au bac, il demanda aux gens qui avaient l'habitude de passer les voyageurs s'ils n'avaient pas transporté un cavalier montant un cheval fauve. Ils lui répondirent affirmativement, ce qui était aussi la vérité, disant qu'il venait justement de traverser l'eau. Le paysan pria les bateliers de le transporter aussi de l'autre côté, ce qu'ils firent moyennant salaire. Le paysan venait à peine de se remettre en chemin qu'il vit le susdit cavalier à monture fauve mettre pied à terre dans

une prairie. « Attends, pensa-t-il, je vais t'apprendre à voler des chevaux; tu ne m'as pas échappé comme tu te le figures. » S'approchant dans ces dispositions de l'autre paysan, il le saisit au collet sans crier gare, en l'apostrophanant de paroles irritées et injurieuses, et en le traitant de voleur et de coquin, qui lui avait dérobé son cheval de la façon la plus odieuse. L'autre lui répondit de le prendre sur un ton plus doux, car ce cheval était sa propriété, et il ne l'avait volé à personne. « La chose dont vous m'accusez, ajouta-t-il, c'est vous, gros allemand bavarois, aussi large que haut, qui l'avez tout bonnement inventée dans votre tête folle. — Ah! tu as trouvé cela, » dit le premier, et passant des injures aux coups, ils se jetèrent avec fureur l'un sur l'autre, ils se prirent par les cheveux et la barbe de telle manière que tout égratignés, échevelés et roués des coups violents et brutaux qu'ils échangeaient, ils durent à bout de forces, se lâcher bientôt l'un l'autre et reprendre haleine. Et ils étaient sur le point de recommencer à se laver mutuellement la tête avec leurs bâtons noueux de paysans, lorsque celui qui accusait l'autre de l'avoir volé s'aperçut que le cheval qu'il réclamait et qui par ailleurs ressemblait au sien, était entier, tandis que le sien était un cheval hongre. Tout interdit par cette découverte, il pria l'autre de lui pardonner sa méprise et lui raconta comment elle s'était produite. Que l'autre aurait-il pu faire à cela? Ils étaient seuls. Ils se raccordèrent et chacun garda ce qu'il avait reçu.

#### CHAPITRE LIV

##### **Faust trompe un prêtre pour avoir son bréviaire.**

Le Dr Faust se promenait une fois à Cologne avec un de ses bons amis, et comme ils bavardaient entr'eux de choses et d'autres, ils rencontrèrent un prêtre qui se rendait à l'église d'un pas pressé et qui tenait à la main son bréviaire, richement garni de beaux fermoirs d'argent. Le livre plut fort à Faust qui pensa : « Tu peux bien en gagner un autre avec un *Deo Gratias*, » et il dit à son compagnon : « Regardes, regardes ce prêtre, quel beau livre de prières spirituelles il a dans la main; les carreaux y donnent les répons. » Le prêtre entendit cela, et regardant son livre, il s'aperçut que c'était un jeu de cartes. Il venait justement de faire sa partie chez lui; pensant que, dans sa précipitation, il avait pris par mégarde les cartes au lieu de son bréviaire, il jeta loin de lui, d'un air irrité, ce qu'il tenait à la main, et continua sa route en grommelant. Faust et son compagnon rirent du prêtre, et relevant son livre, ils le laissèrent courir et acheter un autre bréviaire.

#### CHAPITRE LV

##### **Faust mange un brochet qu'il n'a point fait cuire.**

Faust arrivant une fois avec d'autres voyageurs dans une auberge en Thuringe, pria poliment l'hôtesse, en l'absence de l'hôte, de l'héberger, lui et ses compagnons de route. Mais elle fut tout juste aussi gracieuse que l'était celle de la *Couronne* à Bâle, lorsqu'elle ne pouvait loger ses hôtes. Elle ré-



pondit à Faust qu'il lui était impossible de le recevoir avec ses compagnons, parce qu'elle n'avait rien à leur donner à manger et que son mari était absent. Faust lui dit : « Mon hôtesse, que cela ne vous inquiète point, nous ne nous en formaliserons pas, et nous nous serrons d'autant plus étroitement les uns contre les autres. » L'hôtesse se laissa quelque peu émouvoir, et leur dit qu'elle voulait bien les loger, mais qu'elle n'avait rien à leur servir. Alors quelques-uns de la bande dirent : « Que n'avons-nous seulement un ou deux des morceaux de brochet qui sont restés à notre dîner d'aujourd'hui ! » Faust dit : « Vous désirez du brochet, je vais voir ce que mon cuisinier pourra faire, » et avec un de ses doigts il frappa contre la fenêtre en disant : *Adfer*, apportez ce que tu as. Un instant après, il étendit la main en dehors de la fenêtre et en rapporta un grand plat rempli de brochets bouillis à point, avec un grand pot de cuivre plein d'excellent vin du Rhin. Ils furent tous extrêmement joyeux, en voyant les choses prendre une si agréable tournure. Et bien qu'ils eussent été un peu effrayés de ce qui s'était passé, ils se laissèrent facilement persuader par Faust ; ils mangèrent, burent, et menèrent joyeuse vie. Que Dieu donne pareil courage à celui qui, mis en face d'un brochet, craindrait d'y faire honneur.

## CHAPITRE LVI

### **Le D<sup>r</sup> Faust est une bonne sauvegarde.**

Le D<sup>r</sup> Faust se laissa une fois employer au service d'un grand prince et roi, et il fut mis à la tête de l'artillerie et des canons. Le château dans lequel Faust campait alors était assiégé par l'armée espagnole de l'empereur Charles ayant sous ses ordres un célèbre colonel et commandant. Faust dit à son capitaine que, si cela lui semblait opportun, il allait abattre sur un tas de foin ledit colonel espagnol qui se tenait alors à cheval dans un petit bouquet de bois sous un sapin fort élevé, bien que les arbres l'empêchassent de le voir. Le capitaine ne voulut pas y consentir et lui dit qu'il devait se contenter de l'effrayer avec un coup tiré à poudre. Alors Faust pointa sa pièce qui était devant lui, et tira dans l'arbre indiqué, sous lequel l'Espagnol s'était mis à prendre son repas du matin, et avec tant de justesse que les débris et les pousses du sapin volèrent tout autour de la table. Mais lorsque l'ennemi répondit par une volée tirée contre la forteresse, on vit Faust arrêter et recevoir dans ses mains un gros boulet de canon, comme s'il jouait à la balle avec l'ennemi. Quelquefois aussi, il se rendait sur les murs et il recevait les balles dans son sein et dans ses bras où elles s'amoncèlaient.

Le cinquième des nouveaux chapitres, intitulé : *Le D<sup>r</sup> Faust mange un garçon d'auberge*, n'est qu'une reproduction à peine modifiée d'un passage de Lercheimer également relatif à Faust, que nous avons traduit chapitre 1<sup>er</sup> 4.

Voici la traduction du sixième :

#### CHAPITRE LVIII

##### **Le D<sup>r</sup> Faust tranche la tête à un homme.**

Le D<sup>r</sup> Faust avait été invité par quelques bons compagnons à souper dans une auberge. Après le repas, ces derniers le prièrent de leur faire voir quelques tours de son art magique, entr'autres comment il s'y prenait pour trancher des têtes au moyen d'un enchantement. Bien que cette demande l'importunât un peu, il se disposa cependant, pour leur être agréable, à exécuter ce dernier tour. Mais lorsqu'il fut prêt, personne, comme on doit bien le penser, n'était disposé à lui confier sa tête. Enfin le garçon d'auberge se laissa persuader par les instances et les dons de la compagnie et consentit moyennant récompense à se prêter à l'épreuve. Mais il exigea de Faust l'engagement positif et en due forme qu'il lui rattacherait ensuite convenablement la tête, car, s'il était obligé de faire son service sans chef, que diraient les hôtes? Enfin, après que Faust s'y fut engagé, la tête du valet d'auberge fut tranchée d'après le procédé habituel du bourreau. Mais la remise en place ne put s'opérer lorsque Faust l'essaya. Alors Faust dit à ses hôtes : « Il y a quelqu'un parmi vous qui m'arrête. Je l'exhorte et l'invite à cesser ce manège. » Et il fit une deuxième tentative, mais elle ne réussit pas davantage. Faust, une deuxième fois, exhorta la personne qui l'arrêtait et la prévint de ne plus lui faire obstacle, parce qu'autrement la lutte continuerait pour elle d'une façon fâcheuse. Aucun compte n'ayant été tenu de l'avertissement, et la tête ne pouvant toujours être remise en place, Faust fit pousser un lys sur la table, puis il en trancha la cime et la fleur. Aussitôt l'un des convives, qui était placé derrière lui, tomba de son banc et sa tête se détacha du tronc. C'était le magicien qui l'avait entravé. Ensuite Faust remit en place la tête du valet d'auberge, ainsi qu'il lui avait promis de le faire, et, pliant bagages, il quitta cette maison.

Cette anecdote offre la plus grande analogie avec le 51<sup>e</sup> chapitre du récit primitif, lequel a pour titre : *De quatre enchanteurs qui se coupaient la tête les uns aux autres et se la remettaient en place. A propos de quoi Faust fit aussi montre de son habileté.* Seulement les rôles sont intervertis. Faust tranche la tête, et un magicien, son rival, lui fait obstacle. Le dénouement n'est pas le même non plus. Tandis qu'à Francfort son rival ne peut découvrir la ruse, il pénètre sans peine celle de son adversaire, et dans les deux cas la victime succombe de la même manière, par la rupture d'une tige de lys à l'intégrité de laquelle son existence se trouve attachée. L'auteur de l'édition remaniée, tout en insérant l'anecdote que nous venons de traduire, conserve l'ancienne, et la met immédiatement après la sienne, comme s'il eût voulu montrer qu'elles n'étaient, sans doute, que des variantes d'un même récit.

pondit à Faust qu'il lui était impossible de le recevoir avec ses compagnons, parce qu'elle n'avait rien à leur donner à manger et que son mari était absent. Faust lui dit : « Mon hôtesse, que cela ne vous inquiète point, nous ne nous en formaliserons pas, et nous nous serrerons d'autant plus étroitement les uns contre les autres. » L'hôtesse se laissa quelque peu émouvoir, et leur dit qu'elle voulait bien les loger, mais qu'elle n'avait rien à leur servir. Alors quelques-uns de la bande dirent : « Que n'avons-nous seulement un ou deux des morceaux de brochet qui sont restés à notre dîner d'aujourd'hui ! » Faust dit : « Vous désirez du brochet, je vais voir ce que mon cuisinier pourra faire, » et avec un de ses doigts il frappa contre la fenêtre en disant : *Adfer*, apportez ce que tu as. Un instant après, il étendit la main en dehors de la fenêtre et en rapporta un grand plat rempli de brochets bouillis à point, avec un grand pot de cuivre plein d'excellent vin du Rhin. Ils furent tous extrêmement joyeux, en voyant les choses prendre une si agréable tournure. Et bien qu'ils eussent été un peu effrayés de ce qui s'était passé, ils se laissèrent facilement persuader par Faust ; ils mangèrent, burent, et menèrent joyeuse vie. Que Dieu donne pareil courage à celui qui, mis en face d'un brochet, craindrait d'y faire honneur.

## CHAPITRE LVI

### **Le D<sup>r</sup> Faust est une bonne sauvegarde.**

Le D<sup>r</sup> Faust se laissa une fois employer au service d'un grand prince et roi, et il fut mis à la tête de l'artillerie et des canons. Le château dans lequel Faust campait alors était assiégé par l'armée espagnole de l'empereur Charles ayant sous ses ordres un célèbre colonel et commandant. Faust dit à son capitaine que, si cela lui semblait opportun, il allait abattre sur un tas de foin ledit colonel espagnol qui se tenait alors à cheval dans un petit bouquet de bois sous un sapin fort élevé, bien que les arbres l'empêchassent de le voir. Le capitaine ne voulut pas y consentir et lui dit qu'il devait se contenter de l'effrayer avec un coup tiré à poudre. Alors Faust pointa sa pièce qui était devant lui, et tira dans l'arbre indiqué, sous lequel l'Espagnol s'était mis à prendre son repas du matin, et avec tant de justesse que les débris et les pousses du sapin volèrent tout autour de la table. Mais lorsque l'ennemi répondit par une volée tirée contre la forteresse, on vit Faust arrêter et recevoir dans ses mains un gros boulet de canon, comme s'il jouait à la balle avec l'ennemi. Quelquefois aussi, il se rendait sur les murs et il recevait les balles dans son sein et dans ses bras où elles s'amoncèlaient.

Le cinquième des nouveaux chapitres, intitulé : *Le D<sup>r</sup> Faust mange un garçon d'auberge*, n'est qu'une reproduction à peine modifiée d'un passage de Lercheimer également relatif à Faust, que nous avons traduit chapitre 1<sup>er</sup> 4.

Voici la traduction du sixième :

### CHAPITRE LVIII

#### **Le Dr Faust tranche la tête à un homme.**

Le Dr Faust avait été invité par quelques bons compagnons à souper dans une auberge. Après le repas, ces derniers le prièrent de leur faire voir quelques tours de son art magique, entr'autres comment il s'y prenait pour trancher des têtes au moyen d'un enchantement. Bien que cette demande l'importunât un peu, il se disposa cependant, pour leur être agréable, à exécuter ce dernier tour. Mais lorsqu'il fut prêt, personne, comme on doit bien le penser, n'était disposé à lui confier sa tête. Enfin le garçon d'auberge se laissa persuader par les instances et les dons de la compagnie et consentit moyennant récompense à se prêter à l'épreuve. Mais il exigea de Faust l'engagement positif et en due forme qu'il lui rattacherait ensuite convenablement la tête, car, s'il était obligé de faire son service sans chef, que diraient les hôtes ? Enfin, après que Faust s'y fut engagé, la tête du valet d'auberge fut tranchée d'après le procédé habituel du bourreau. Mais la remise en place ne put s'opérer lorsque Faust l'essaya. Alors Faust dit à ses hôtes : « Il y a quelqu'un parmi vous qui m'arrête. Je l'exhorte et l'invite à cesser ce manège. » Et il fit une deuxième tentative, mais elle ne réussit pas davantage. Faust, une deuxième fois, exhorta la personne qui l'arrêtait et la prévint de ne plus lui faire obstacle, parce qu'autrement la lutte continuerait pour elle d'une façon fâcheuse. Aucun compte n'ayant été tenu de l'avertissement, et la tête ne pouvant toujours être remise en place, Faust fit pousser un lys sur la table, puis il en trancha la cime et la fleur. Aussitôt l'un des convives, qui était placé derrière lui, tomba de son banc et sa tête se détacha du tronc. C'était le magicien qui l'avait entravé. Ensuite Faust remit en place la tête du valet d'auberge, ainsi qu'il lui avait promis de le faire, et, pliant bagages, il quitta cette maison.

Cette anecdote offre la plus grande analogie avec le 51<sup>e</sup> chapitre du récit primitif, lequel a pour titre : *De quatre enchanteurs qui se coupaient la tête les uns aux autres et se la remettaient en place. A propos de quoi Faust fit aussi montre de son habileté.* Seulement les rôles sont intervertis. Faust tranche la tête, et un magicien, son rival, lui fait obstacle. Le dénouement n'est pas le même non plus. Tandis qu'à Francfort son rival ne peut découvrir la ruse, il pénètre sans peine celle de son adversaire, et dans les deux cas la victime succombe de la même manière, par la rupture d'une tige de lys à l'intégrité de laquelle son existence se trouve attachée. L'auteur de l'édition remaniée, tout en insérant l'anecdote que nous venons de traduire, conserve l'ancienne, et la met immédiatement après la sienne, comme s'il eût voulu montrer qu'elles n'étaient, sans doute, que des variantes d'un même récit.

Les deux derniers chapitres nouveaux sont placés à la suite l'un de l'autre. L'un, le 65<sup>e</sup>, est intitulé : *Les hôtes du Dr Faust veulent se couper le nez* ; l'autre, le 66<sup>e</sup> : *Le Dr Faust fait la barbe à un prêtre catholique*. Ils procèdent, le premier, de la même source que l'anecdote de Philippe Camerarius reproduite au chapitre 1<sup>er</sup> ; le second, du récit de Wier, également inséré dans les témoignages historiques<sup>2</sup>, et comme l'auteur de l'édition remaniée, en transportant ces anecdotes dans son livre, ne leur a fait subir aucun changement de quelque intérêt, nous ne traduirons pas ces deux chapitres.

Une seconde édition remaniée (D) présente des modifications encore plus considérables. Elle ne porte aucune indication d'imprimeur, de date, ni de lieu. Mais elle est manifestement postérieure aux précédentes. Elle est grossièrement faite et mal imprimée sur de méchant papier avec de mauvais caractères qui ne sont pas partout les mêmes. Les deux seuls exemplaires que l'on connaisse sont conservés : l'un à la Bibliothèque municipale d'Ulm ; l'autre à la Bibliothèque royale de Berlin.

Le titre est refait à nouveau ; en voici la traduction :

*Histoire du Dr Jean Faust, l'extraordinaire enchanteur et magicien, de son pacte diabolique, de sa vie antichrétienne et de ses voyages et rares aventures, ainsi que sa fin horrible et effroyable.* (Vient ensuite une gravure représentant plusieurs scènes placées, les unes au premier plan, les autres au second. M. Zarneke ne dit pas si les sujets sont les mêmes que dans la gravure de l'édition a 4). Édition nouvellement revue et considérablement augmentée.

Au revers du titre sont imprimés les quatre distiques latins qui suivent. Ils sont différents de ceux imprimés à la même place dans la forme B 1, mais inspirés par la même pensée<sup>3</sup> :

« On peut dire non sans raison qu'il est né sous un astre funeste, celui qui se donne et se voue aux Esprits du mal. Il est plus malheureux encore celui que l'homicide Pluton pousse vers une mort violente si dure, si sanglante et si misérable. Mais le plus malheureux de tous, et de beaucoup,

<sup>1</sup> Pp. 11-12.

<sup>2</sup> P. 27.

<sup>3</sup> Dixeris infausto non abs re sidere natum  
Qui se spiritibus datque vovetque malis.  
Est magis infaustus cui tam diram atque cruentam  
Et miseram intentat Dis homicida necem.  
At longè ante alios est infaustissimus omnes,  
Sub Styge in omne ævum quem stata pœna manet ;  
Fallitur ergo nimis qui sub Platone tyranno  
Somniat, heu ! genio tempora fausta suo.

est celui qu'une peine certaine attend, sous le Styx, pour toute l'éternité. Il commet donc une erreur profonde, celui qui rêve, hélas ! sous la tyrannie de Pluton, des jours favorables à ses plaisirs <sup>1</sup>. »

La dédicace a disparu, mais la préface au lecteur chrétien est conservée, et le nombre des chapitres n'est pas exactement le même que dans la forme B, forme contenant les Histoires d'Erfurt et dont cette édition D paraît cependant procéder. Ainsi le chapitre 28 a disparu du texte et de la table des matières. Nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails sur ce remaniement, ne l'ayant pas eu sous les yeux. Nous en avons emprunté la description, ainsi qu'une partie des renseignements qui précèdent à l'excellente notice bibliographique que M. le professeur F. Zarncke a mise en tête de sa réimpression de l'édition originale <sup>1</sup>. Les seuls textes que nous ayons eus sous les yeux, et ce sont d'ailleurs les seuls essentiels, sont cette réimpression, dont le second appendice renferme les Histoires d'Erfurt de l'édition B, celle du remaniement C, donnée par Scheible dans la huitième cellule du deuxième volume du *Kloster* et la réimpression facsimile du livre de Spies publiée en 1884 par M. le professeur Scherer de Berlin <sup>2</sup>.

La forme D, décrite en dernier lieu, est probablement d'une date beaucoup plus récente que les autres, car l'éditeur en a remanié non pas seulement le titre, mais le texte, afin de la rajeunir. En même temps il a fait subir à ce dernier des modifications de détail qui ne sont pas toujours sans importance, du moins si l'on en juge d'après les premières lignes citées par M. F. Zarncke dans sa notice.

Le Dr Faust, lit-on dans cette forme, a été le fils d'un paysan. Natif de Roda, près d'Iéna, dans la seigneurie de Weimar, il est né dans l'année 1491 après la naissance du Christ, et il a eu une grande parenté à Wittemberg <sup>3</sup>.

Cette indication de la date de la naissance qui concorde, au moins d'une façon générale, avec les renseignements historiques, est assez curieuse. Elle n'est pas, cependant, une invention de l'éditeur. Elle avait été déjà donnée, nous le verrons plus loin, dans la traduction hollandaise.

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 100, S. xv.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 175.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n° 100.

Les deux derniers chapitres nouveaux sont placés à la suite l'un de l'autre. L'un, le 65<sup>e</sup>, est intitulé : *Les hôtes du Dr Faust veulent se couper le nez* ; l'autre, le 66<sup>e</sup> : *Le Dr Faust fait la barbe à un prêtre catholique*. Ils procèdent, le premier, de la même source que l'anecdote de Philippe Camerarius reproduite au chapitre 1<sup>er</sup><sup>1</sup> ; le second, du récit de Wier, également inséré dans les témoignages historiques<sup>2</sup>, et comme l'auteur de l'édition remaniée, en transportant ces anecdotes dans son livre, ne leur a fait subir aucun changement de quelque intérêt, nous ne traduirons pas ces deux chapitres.

Une seconde édition remaniée (D) présente des modifications encore plus considérables. Elle ne porte aucune indication d'imprimeur, de date, ni de lieu. Mais elle est manifestement postérieure aux précédentes. Elle est grossièrement faite et mal imprimée sur de méchant papier avec de mauvais caractères qui ne sont pas partout les mêmes. Les deux seuls exemplaires que l'on connaisse sont conservés : l'un à la Bibliothèque municipale d'Ulm ; l'autre à la Bibliothèque royale de Berlin.

Le titre est refait à nouveau ; en voici la traduction :

*Histoire du Dr Jean Faust, l'extraordinaire enchanteur et magicien, de son pacte diabolique, de sa vie antichrétienne et de ses voyages et rares aventures, ainsi que sa fin horrible et effroyable.* (Vient ensuite une gravure représentant plusieurs scènes placées, les unes au premier plan, les autres au second. M. Zarneke ne dit pas si les sujets sont les mêmes que dans la gravure de l'édition a 4). Édition nouvellement revue et considérablement augmentée.

Au revers du titre sont imprimés les quatre distiques latins qui suivent. Ils sont différents de ceux imprimés à la même place dans la forme B 1, mais inspirés par la même pensée<sup>3</sup> :

« On peut dire non sans raison qu'il est né sous un astre funeste, celui qui se donne et se voue aux Esprits du mal. Il est plus malheureux encore celui que l'homicide Pluton pousse vers une mort violente si dure, si sanglante et si misérable. Mais le plus malheureux de tous, et de beaucoup,

<sup>1</sup> Pp. 11-12.

<sup>2</sup> P. 27.

<sup>3</sup> Dixeris infausto non abs re sidere natum  
Qui se spiritibus datque vovetque malis.  
Est magis infaustus cui tam diram atque cruentam  
Et miseram intentat Dis homicida necem.  
At longè ante alios est infaustissimus omnes,  
Sub Styge in omne ævum quem stata pœna manet ;  
Fallitur ergo nimis qui sub Plutone tyranno  
Somniat, heu ! genio tempora fausta suo.

est celui qu'une peine certaine attend, sous le Stryx, pour toute l'éternité. Il commet donc une erreur profonde, celui qui rêve, hélas ! sous la tyrannie de Pluton, des jours favorables à ses plaisirs <sup>1</sup>. »

La dédicace a disparu, mais la préface au lecteur chrétien est conservée, et le nombre des chapitres n'est pas exactement le même que dans la forme B, forme contenant les Histoires d'Erfurt et dont cette édition D paraît cependant procéder. Ainsi le chapitre 28 a disparu du texte et de la table des matières. Nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails sur ce remaniement, ne l'ayant pas eu sous les yeux. Nous en avons emprunté la description, ainsi qu'une partie des renseignements qui précèdent à l'excellente notice bibliographique que M. le professeur F. Zarneke a mise en tête de sa réimpression de l'édition originale <sup>1</sup>. Les seuls textes que nous ayons eus sous les yeux, et ce sont d'ailleurs les seuls essentiels, sont cette réimpression, dont le second appendice renferme les Histoires d'Erfurt de l'édition B, celle du remaniement C, donnée par Scheible dans la huitième cellule du deuxième volume du *Kloster* et la réimpression fac-simile du livre de Spies publiée en 1884 par M. le professeur Scherer de Berlin <sup>2</sup>.

La forme D, décrite en dernier lieu, est probablement d'une date beaucoup plus récente que les autres, car l'éditeur en a remanié non pas seulement le titre, mais le texte, afin de la rajeunir. En même temps il a fait subir à ce dernier des modifications de détail qui ne sont pas toujours sans importance, du moins si l'on en juge d'après les premières lignes citées par M. F. Zarneke dans sa notice.

Le Dr Faust, lit-on dans cette forme, a été le fils d'un paysan. Natif de Roda, près d'Iéna, dans la seigneurie de Weimar, il est né dans l'année 1491 après la naissance du Christ, et il a eu une grande parenté à Wittemberg <sup>3</sup>.

Cette indication de la date de la naissance qui concorde, au moins d'une façon générale, avec les renseignements historiques, est assez curieuse. Elle n'est pas, cependant, une invention de l'éditeur. Elle avait été déjà donnée, nous le verrons plus loin, dans la traduction hollandaise.

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 100, S. xv.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 473.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n° 100.



On trouve encore signalée dans trois Catalogues <sup>1</sup>, une édition in-8° (E) parue à Francfort, chez Jean Spies, en 1591. Mais il en est de cette édition comme de celle de 1589 : on n'en possède maintenant aucun exemplaire. Elle est même beaucoup moins connue, car le titre paraît avoir été incomplètement reproduit et pas un seul auteur ne l'a décrite. Aussi ne pouvons-nous que la mentionner.

Depuis la publication de la dernière en date des éditions que nous venons de décrire jusqu'à l'époque actuelle, il a paru un grand nombre d'éditions du livre populaire dans lesquelles on a rajeuni la langue et même modifié ou abrégé le texte. Mais tous ces changements sont l'œuvre d'éditeurs s'efforçant d'accommoder le livre au goût du public de leur temps, afin de lui donner un regain de succès. Ils ne sont pas déterminés par de nouvelles découvertes faites dans la tradition orale, dans des notes manuscrites ou chez les auteurs contemporains de Faust. Ils n'ajoutent rien à ce qu'on savait déjà, et leur étude, intéressante pour la bibliographie, capable même de fournir quelques indications sur le goût du peuple pour les légendes, à ces différentes époques, ne serait d'aucune utilité pour l'Histoire de la Légende.

A la suite de ces éditions en prose, et pour terminer l'historique des différentes formes qui dérivent du premier livre populaire, nous devons mentionner encore le *Faust rimé* (*Faust in Reimen*), qui parut dans les premiers jours de l'année 1588, quelques mois à peine après la publication du livre populaire. Elle fut annoncée dans le Catalogue de la Foire de Pâques, p. 52, chez Nicolaüs Bassäus, sous son titre exact, et elle est indiquée dans la *Collectio omnium librorum ab anno 1564 usque ad nundinas autumnales*, 1592, t. II, p. 303 (Catalogue de tous les livres parus depuis l'année 1561 jusqu'à la foire d'automne de 1592), et dans le *Jo. Clessii Elenchus librorum* (Index des livres de J. Clessius <sup>1</sup>). Signalée de bonne heure, elle ne fut que très tardivement découverte, ce qui ne saurait étonner, si l'on songe que le seul exemplaire aujourd'hui connu se trouve à la bibliothèque de Copenhague. F. H. von der Hagen ne le connaissait encore en 1844 que par l'indication de Clessius. Ce fut seulement deux ans après, en 1846 <sup>2</sup>, qu'il découvrit et reproduisit la description très exacte que Nyerup en avait donnée dès 1816 dans son Histoire des Livres

<sup>1</sup> 1° *Collectio omnium librorum ab anno 1562 usque ad nundinas autumnales*, 1592, t. II, p. 302. — 2° *J. Cless. Elenchus virorum literatorum et librorum unius seculi ab anno 1500 ad 1602*. Francof. 1602, t. II, p. 233. — 3° *G. Draudius. Bibliotheca librorum Germanicorum classica*, etc. Francof. an Mayn, 1611, S. 543.

<sup>2</sup> 1500-1602. Francof. 1602, in-4°.

populaires Danois <sup>1</sup>. Cette forme rimée est l'œuvre d'étudiants, et elle a été réimprimée d'après l'exemplaire original dans le onzième volume du *Kloster* <sup>2</sup>. Elle est intitulée :

Une véritable et effroyable Histoire du Dr Jean Faust, le fameux enchanteur et magicien. Comment il se vendit au diable, corps et âme, par un pacte de vingt-quatre années, écrit avec son propre sang, quelle vie épique et impie il a menée pendant sa durée, et quelles curieuses aventures il a éprouvées jusqu'à ce qu'il fut enfin, à son expiration, mis en pièces d'une façon lamentable et emporté par le diable. Publié pour servir d'effroyable exemple et de cordial avertissement à tous les hommes impies, présomptueux et trop curieux, et mis en vers d'après la dernière édition allemande imprimée.

I PETR., V.

Soyez sobres et veillez, car votre ennemi le démon rôde autour de vous comme un lion rugissant, et cherche une proie à dévorer, etc.

Anno M. D. LXXXVII.

La préface au lecteur chrétien de l'édition originale est remplacée par une introduction en forme de lettre intitulée : *Au lecteur chrétien, bonheur, santé, bénédiction et tous les biens du Seigneur*. Cette introduction est, comme la préface à laquelle on l'a substituée, un sermon où sont commentés divers passages de l'Écriture Sainte se rapportant à la légende, et elle est suivie de *Quelques belles sentences sur les magiciens et devins, tirées de la Sainte et divine Écriture*.

A la fin du texte rimé qui vient ensuite, on lit :

Fin de ces Histoires.

M. I., M. G., F. S. G. S.

Achévé d'imprimer le 7 janvier, en l'année 1588.

Et à la fin de la table des matières :

Imprimé à Tubingue, chez Alexandre Hock, en l'année M.D.L.XXXVIII.

De ces indications typographiques, il résulte que l'impression de l'ouvrage, commencée tout à la fin de l'année 1587, quelque temps au moins après le 4 septembre, date à laquelle fut achevée l'édition originale, modèle de cette forme rimée, fut terminée le 7 janvier 1588. Quant aux lettres majuscules M, I. M. etc., placées à la fin du texte rimé, ce sont très vraisemblablement les

<sup>1</sup> *Geschichte der danischen Volksbücher*, 1816, S. 188,

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 34, 41<sup>e</sup> Cellule, pp. 1-216. — D'après Maltzahn (*Deutscher Bücher-schatz* n° 1211), une réimpression du *Faust Rimé* aurait été faite l'année même où il parut, car sur l'exemplaire qu'il décrit, ni le lieu de l'impression, ni le nom de l'éditeur ne sont mentionnés.

initiales des auteurs de cette version. On a découvert en effet qu'elle fut écrite par des étudiants de l'Université de Tubingue. Ces étudiants furent reconnus, malgré la précaution qu'ils avaient prise de se cacher sous le voile, sans doute trop transparent, de ces initiales, et frappés de peines académiques. Mohl et Koeller avaient les premiers signalé le fait dans leurs *Renseignements sur les Mœurs et la Conduite des Étudiants de Tubingue au XVI<sup>e</sup> siècle* <sup>1</sup>. Ils avaient dit qu'en 1587 deux étudiants de cette Université avaient été punis pour avoir composé un petit traité (*Tractatlein*) sur Faust, et ils avaient supposé que ce petit traité était une comédie. Mais de nouvelles recherches du Dr A. Keller, bibliothécaire en chef de l'Université de Tubingue <sup>2</sup>, ont établi qu'il n'était autre que la version rimée de la légende. Des commissaires grand-ducaux étant venus de Stuttgart inspecter l'Université de Tubingue, signalèrent au Sénat Académique, entr'autres griefs, l'impression de cette version rimée par Hock, et les représentations d'une comédie qui avait, disaient-ils, causé du scandale. Ils requéraient contre Hock un emprisonnement de deux jours, et contre les Directeurs du théâtre, une punition dont ils ne spécifiaient pas la nature. Le Sénat académique condamna à la peine de la prison non seulement Alexandre Hock, mais les auteurs de la version rimée de la légende et, dit le protocole du Sénat, celui de la Comédie jouée dernièrement (*Commediæ nuper habitæ*). C'est cette comédie, dont on ne connaît même pas le titre, que l'on avait confondue avec la légende rimée de Faust.

Cette condamnation montre que, malgré les efforts de l'auteur, peut-être bien intentionné, du premier livre populaire, pour faire accepter sa légende comme un livre d'édification, on en vit d'abord la publication de très mauvais œil, et que l'on en défendit même l'impression et la lecture. Ces rigueurs s'expliquent par la sévérité de mœurs, au moins extérieure, de l'Allemagne protestante au XVI<sup>e</sup> siècle, et elles étaient, il faut le dire, assez motivées. Commissaires et professeurs craignaient sans doute que les étudiants fussent plus séduits par le récit des débauches de Faust qu'effrayés de sa fin lamentable. C'est l'effet que produisent trop souvent ces sortes de récits. Il s'en dégage comme des fumées enivrantes qui troublent les âmes crédules et les esprits faibles, et les entraînent à de dangereuses imitations. Peut-être aussi ne trouva-t-on pas que le côté moral et religieux du livre fût assez accentué, et lui reprochait-on certains chapitres de la troisième partie où les aventures de Faust et quelquefois les pires, sont

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 101, S. 3<sup>a</sup>.

<sup>2</sup> Voy. *Serapeum*, n<sup>o</sup> du 15 novembre 1846, pp. 333-334.

racontées en termes élogieux, et d'un ton où perce une admiration des plus suspectes. Pour obtenir une place à la légende parmi les livres édifiants, et encore n'y parvint-on qu'à demi, il fallut la récrire à nouveau et noyer ce qu'elle contenait de dangereux dans un véritable flot de citations bibliques et de commentaires religieux. Ce fut, nous le verrons, la tâche que remplit Widman.

La version rimée suit pour ainsi dire pas à pas l'édition originale. C'était la seule que ses auteurs pussent prendre pour modèle, puisqu'elle fut publiée quelques mois après et qu'elle devait être au moins commencée lorsque parurent les réimpressions de 1587 (*a 1*, *a 2* et *a 3*). La concordance est complète, non seulement entre les chapitres, dans les titres desquels on retrouve à peine çà et là, quelques différences insignifiantes, mais entre les deux récits. Les auteurs de la forme rimée ont serré le texte d'aussi près que possible. Leurs vers ne sont en réalité qu'une prose rimée, comme les couplets des complaintes dont ils ne possèdent même pas la naïveté souvent originale et la saveur rustique. Le principal intérêt du poème réside dans les incidents soulevés par sa publication. Ces incidents témoignent en effet de la popularité persistante de Faust parmi les étudiants, au moins parmi ceux dont les mœurs se rapprochaient des siennes, et de l'empressement qu'ils mirent à répandre son histoire et à lui donner une forme qu'ils jugeaient avec raison plus capable que toute autre d'aider à sa propagation parmi le peuple.

Il y a quarante ans, les différentes éditions et formes du récit populaire que nous venons de décrire, étaient, nous l'avons dit, presque toutes inconnues. Les formes plus récentes de Widman, de Pfister et d'un Croyant chrétien, dont il nous reste à parler, les avaient fait oublier. Il eût suffi cependant, nous le verrons bientôt, d'une lecture attentive du livre de Widman pour se convaincre que ce livre avait été précédé d'une autre Vie de Faust, qu'il se proposait, non pas seulement de compléter, mais de remplacer. Ce fut cette lecture qui mit Friedrich Heinrich von der Hagen sur la voie. En 1844, il démontra dans son Mémoire sur les plus anciens récits de la Légende de Faust <sup>1</sup>, que certaines éditions du livre populaire dès lors connues par des indications bibliographiques et datant de 1587 ou 1588, et de 1594 (Hambourg, in-4°), ne pouvaient être attribuées à Widman, dont le livre parut pour la première fois en 1599. Il établit même, à l'aide de la traduction hollandaise qui procède de la forme originale, que ce devaient être des œuvres tout-à-fait distinctes, et que les auteurs

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 102.

prétendaient eux-mêmes avoir puisé à des sources différentes. Deux ans après, Scheible, pendant qu'il imprimait le premier volume de sa vaste compilation sur Faust, découvrit la forme C, soi-disant imprimée chez Spies en 1587. Il la décrivit sommairement dans une notice mise en tête d'extraits assez étendus du mémoire de Von der Hagen, et la présenta comme le véritable premier livre populaire (*in Wahrheit erste Buch*), puis il en inséra le texte à la fin de ce premier volume. Les érudits, dont l'attention fut mise en éveil par cette publication, se mirent en quête, et les différentes formes que nous avons décrites furent signalées les unes après les autres. L'édition que nous avons traduite, et qui vraisemblablement est l'édition originale, fut découverte l'une des dernières. En 1863, elle n'était pas encore connue, car M. Ristelhuber, dans son livre si savant, partage l'erreur de Scheible. Elle ne fut publiée qu'en 1868, par le D<sup>r</sup> August Kühne<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 178.

---

## CHAPITRE VIII

### **Le Livre populaire : La version de Widman et ses dérivés.**

En 1599 parut la seconde forme du livre populaire : celle de Widman. Le succès de la première était à cette époque indiscutable et définitif. Mais de nombreuses éditions et divers remaniements en avaient en quelque sorte épuisé la vogue. Pour ranimer la curiosité et rappeler l'attention sur cette légende, dont on commençait à s'éloigner comme d'un sujet trop connu, il était devenu nécessaire d'en renouveler le fond et la forme, d'en faire, sinon un livre différent, du moins un ouvrage nouveau. Il ne l'était pas moins de calmer les susceptibilités de beaucoup de personnes qui trouvaient que l'auteur avait trop ouvertement manifesté ses sympathies pour Faust. Le seul moyen d'y parvenir était d'empreindre l'œuvre d'un caractère théologique et religieux beaucoup plus accentué. Ce fut là précisément ce que tenta Wirman ; mais la tentative, en partie par sa faute, n'eut pas tout le succès qu'il en attendait.

Il commença par prétendre, comme le font tous les écrivains qui veulent déprécier leurs devanciers, que la forme antérieure, tout à fait rudimentaire, ne reposait que sur des documents incomplets, émanant de sources peu sûres. La sienne, au contraire, était, disait-il, authentique et parfaite. Elle avait été rédigée sur l'original même du récit laissé par Faust à son disciple Wagner (dont il écrit le nom Wäiger), avec l'aide d'un supplément d'informations provenant ou d'amis intimes de l'auteur, ou de personnes tout à fait dignes de foi, et elle donnait sur toutes les questions controversées la solution véritable et définitive. Ces promesses, comme celles de tant d'autres préfaces, n'ont pas toutes été tenues. La version de Widman, que son auteur prétend être nouvelle, n'est, en réalité, qu'un remaniement du premier livre populaire. Elle est beaucoup plus étendue que les précédentes, il est vrai. Presque

partout la forme du récit est modifiée, et l'on peut compter, tant ils sont peu nombreux, les passages où Widman a littéralement reproduit son devancier. Le fond est changé aussi dans beaucoup d'endroits. Si quelques-unes des aventures précédemment racontées sont omises, en revanche le livre en renferme un assez grand nombre d'inédites. Les dissertations théologiques et religieuses sont aussi réécrites à nouveau, et chaque chapitre est suivi d'un long, et même souvent beaucoup trop long commentaire dans lequel l'auteur énumère les anecdotes historiques ayant des ressemblances avec celle qu'il vient de raconter, ou bien développe les enseignements religieux et moraux auxquels ce chapitre peut servir de texte.

La légende ainsi refondue et presque triplée par les commentaires placés à la fin de chaque chapitre se présentait donc sous un aspect assez nouveau pour piquer la curiosité, même du lecteur connaissant les formes précédentes. Elle eut sans doute rencontré un succès beaucoup plus vif si l'auteur n'avait, dans certains remaniements, dépassé notablement la mesure. Il a surtout abusé jusqu'à satiété, dans ses commentaires, des développements religieux, moraux et pédantesques. Il a ainsi, et bien plus efficacement qu'il ne le désirait sans doute, amorti l'action dangereuse de son livre. Il n'en a point enlevé, en effet, les parties qui avaient rendu la version précédente suspecte. Il y a même ajouté un certain nombre de grossièretés et d'obscénités qui ne devaient avoir rien d'édifiant, même pour le public de cette époque, dont la délicatesse ne s'effarouchait pas facilement. Mais il a noyé le tout dans un tel fatras, que ces passages y demeurent comme submergés, et que l'envie ne saurait venir à personne d'aller à leur recherche pour le seul plaisir de les découvrir et d'en goûter le gros sel ou le piment amer. Un tel livre porte son remède avec lui, et ce remède est l'ennui qui ne tarde pas à en faire justice.

Malgré ce défaut capital, le livre de Widman ne laissa pas de produire une certaine impression à l'époque où il parut, et il eut sans doute beaucoup plus de lecteurs qu'on ne serait tenté de le croire. On était moins saturé de nouveautés qu'à notre époque, et le goût public était moins délicat, partant moins difficile. Au milieu de ce verbiage incolore, il se trouvait, d'ailleurs, d'assez nombreux passages qui devaient singulièrement plaire aux lecteurs protestants, car ils en flattaient la passion la plus chère et les plus vives rancunes. Ce sont les passages où le catholicisme est pris à partie. Widman ne conserva pas seulement à la légende le caractère protestant, déjà très marqué, que lui avait donné l'auteur du premier livre populaire. Il l'accentua en lui imprimant une tournure agressive qu'il n'avait point auparavant, du moins à ce degré. Il rassembla pieusement, dans sa préface et dans ses commentaires,

toutes les calomnies inventées contre le catholicisme par les fauteurs du schisme d'Occident; il y mêla, pour en relever la saveur légèrement amortie depuis deux siècles, les calomnies nées avec le protestantisme ou des inventions de son cru et de grossières, d'obscènes injures. Ces flatteries à l'adresse de la passion populaire étaient un moyen presque certain de succès. Elles rachetèrent sans doute, aux yeux des contemporains, bien des pages ennuyeuses.

En même temps qu'il accentuait le caractère protestant de son livre, Widman en exagérait outre mesure la partie savante par un étalage d'érudition alors très goûtée du public. Là se trouve, croyons-nous, la cause du succès relatif, et du reste assez passager, de son livre.

Malgré toutes ses précautions pour en atténuer les effets dangereux, il ne parvint pas, cependant, à le faire approuver. Sa version fut, non pas acceptée, mais tolérée par les autorités protestantes. La défaveur dont elle était l'objet semble même avoir rejailli sur son auteur, car les renseignements, bien rares d'ailleurs, que nous possédons sur Widman ne lui sont pas favorables. Il nous apprend lui-même, dans sa dédicace au comte Georges Frédéric von Hohenlohe-Langenburg, son gracieux seigneur, que son père avait été trente ans conseiller et avocat du père de ce gentilhomme. Il cite aussi, dans plusieurs endroits de la deuxième partie (chapitres 4, 9 et 10), la chronique de Halle dont son grand-père, Georges Widman, était l'auteur. Bien qu'il fut d'assez bonne famille et qu'il eut dû recevoir de l'éducation, ni sa personne, ni ses ouvrages ne paraissent avoir été fort considérés. Neumann en parle avec le dernier mépris. Il est vrai qu'il le confond, intentionnellement peut-être, avec son grand-père. Il lui attribue aussi les différentes éditions de la forme originale.

« Un homme obscur, dit-il, Georges Rodolphe Wideman, est l'auteur de ce livre qui a été maintes fois imprimé, et à chaque fois accru de nouvelles fables. Il en est d'ordinaire des livres comme des champs. Sont-ils cultivés par des ignorants, les épines et les chardons y croissent en foule, et pour les nettoyer, il faut ensuite la vigueur d'un Hercule. Quant à ce qu'était ce Wideman, dont j'ai trouvé le nom mentionné par tant d'auteurs, à peine avais-je pu le deviner, lorsqu'enfin je rencontrai dans Crusius<sup>1</sup> qu'un homme de ce nom avait vécu au commencement du siècle précédent. Il mentionne divers ouvrages que ce Wideman avait publiés, et qui furent détruits pendant la guerre des Paysans, et finalement il rapporte qu'il avait beaucoup entendu parler de son livre sur la magie. Ai-je été trompé par la ressemblance du nom? Je ne veux m'en inquiéter non plus que des chauves-

<sup>1</sup> Part. 3 Annal. Suevic., p. 369.



souris, car de même que ces dernières ne sont ni de vrais oiseaux, ni de vraies souris, de même cet auteur n'a été ni tout à fait un ignorant, car alors il n'aurait rien écrit, ni un vrai savant, car il aurait mis au jour des œuvres de plus de valeur. Et il n'est pas digne de l'éclat de la réputation, celui qui n'a rien produit qui soit digne de la lumière du jour<sup>1</sup>. »

Voilà tout ce qu'on savait de Widman en 1702, et il est probable qu'on n'en saura jamais davantage. Ce qu'on en sait, d'ailleurs, n'est pas de nature à faire regretter ce qu'on ignore.

Widman a très nettement indiqué dans sa préface au Lecteur chrétien les fins qui le préoccupaient tandis qu'il écrivait son ouvrage. Allant au-devant de la principale objection, laquelle, dit-il, ne manquera pas d'être faite par beaucoup de personnes malintentionnées, il se justifie d'abord du reproche d'avoir écrit, pour l'usage de la jeunesse, l'histoire de cet homme impie. Il espère, ajoute-t-il, que les jeunes gens qui liront son ouvrage, loin d'être séduits par la vie débauchée et les pratiques magiques de Faust, seront au contraire mis en garde, par ce terrible exemple, contre les pièges que Satan ne cesse de tendre à tous les hommes, même à ceux qui craignent le Seigneur et suivent sa loi. Parmi ces pièges, un des plus redoutables est la magie, et l'on aurait tort de croire qu'elle est un fait exceptionnel, et que ses seuls adeptes sont les misérables femmes appelées sorcières que l'on brûle journellement. On trouve, dans des histoires véritables et dignes de foi que les Saints Pères et les ministres du Christ, ces Papes si pieux, ont été aussi de grands magiciens, ainsi qu'il apparaît dans leurs Décrétales, où ils déclarent qu'ils n'ont pas seulement à commander aux Anges, mais à dompter les Démons. J'en citerai dans mes Moralités plusieurs qui ont voulu se faire passer pour des colonnes de l'Église chrétienne, comme Sylvestre II, Benoît IX, les Jean XIII, XIX, XX et XXI, Grégoire VII, Clément II, Damase II, Léon IX, Victor II, Grégoire XI, Paul II, Alexandre VI et autres qui tous ont été accusés d'avoir conjuré le diable et d'avoir eu dans cet art un maître tout particulièrement fameux, le cardinal Gérard Brazutus, et la même accusation a été portée contre d'autres abbés et moines tels que l'évêque Henri de Bâle, Jean Teutonicus et Erlolffus, abbé de Fulda. Et il n'y a pas déjà tant d'années que l'on a écrit les mêmes choses, non seulement du Dr Faust, mais de son Famulus Jean Waiger, d'Henri Cornelius Agrippa, d'Antonio Moro, de Petro Apono, du feu follet de Nordhausen et en notre temps de Scotus<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> M. Joh. Georg. Neumann's curiense Betrachtungen, aus dem lateinischen ins Deutsche übersetzt, von M. M... Dresden und Leipzig, J. C. Miethen, 1702, in-8°. — In Das Kloster, Vr Bd., Ss. 453-454. *Ind. Bibl.*, n° 34.

<sup>2</sup> In Das Kloster, II<sup>r</sup> Bd., Ss. 277-278. *Ind. Bibl.*, n° 34.

La défense ne manque pas d'adresse, et si Widman était un piètre écrivain, du moins se montre-t-il en cette circonstance assez bon avocat. S'il publie la vie de Faust, il a bien soin de le faire remarquer, ce n'est pas pour débaucher la jeunesse, c'est pour la garder des pièges de la magie et de ceux du papisme. Cela répond à tout, et doit, aux yeux des lecteurs protestants, servir d'excuse à ce que le volume renferme de suspect ou d'obscène.

Il n'oublie pas non plus de faire l'éloge de son livre et il profite de l'occasion pour déprécier les anciennes formes.

« Bien que les aventures et histoires de cet homme impie et téméraire, le D<sup>r</sup> Jean Faust, dit-il dans sa dédicace, soient arrivées il y a déjà longtemps, et que bon nombre d'entre elles courent et se racontent parmi le peuple, cependant jusqu'à ce jour elles n'ont pas encore revêtu une forme bien certaine, étant demeurées pendant longtemps secrètes et renfermées dans le cercle restreint des étudiants, et bien que maintenant on se les raconte à l'oreille après les avoir rassemblées et extraites des lettres que des personnes ayant vécu dans l'intimité de Faust, telles que Thomas Wollhalt, Thomas Hanner, Christophe Hüllinger, Gaspard Moir, Frédéric Bronauer, Gabriel Renner, Jean Victor et autres ont écrites à leurs amis et parents, bien que le D<sup>r</sup> Faust ait ordonné lui-même à son serviteur, nommé Jean Wäiger, auquel il légua ses biens et son héritage, d'écrire avec soin ses faits et gestes et sa vie tout entière, cependant l'histoire réelle de Faust n'a pas encore été véritablement mise au jour. Comme j'ai entre les mains et en mon pouvoir l'original authentique de cette histoire réelle, et qu'il m'a paru nécessaire de le faire connaître pour l'avertissement d'un chacun, je me suis décidé à le publier avec les moralités nécessaires. »

Et revenant sur le même sujet, il ajoute à la fin de sa dédicace :

« Je ne dois pas laisser ignorer que les aventures du Docteur ont été publiées dans des livres antérieurs au mien, mais ces livres les rapportent souvent d'une manière exagérée, et ne contiennent pas toute l'histoire, tandis que, dans mon volume, elle se trouve dans la mesure nécessaire, sans que cependant on y raconte tout ce qui pourrait offenser les oreilles pudiques ou troubler les cœurs chastes. Je puis dire en vérité et en bonne conscience que cette même édition est conforme aux originaux véritables et authentiques que Jean Wäiger et autres amis de Faust ont laissés dans leurs papiers. »

Cette authenticité de son texte, Widman ne se contente pas de l'affirmer dans la préface. Il cite, en maint passage du livre, les personnes dont il tient, soit le récit même qu'il publie, soit les matériaux lui ayant servi à le rédiger. Dans la première partie, il invoque au chapitre 2 le témoignage d'un saint théologien d'Ingolstadt, voisin de Faust, pour établir qu'avant de mal tourner, le docteur avait été un étudiant studieux, instruit et plein d'avenir.

Ce qu'il dit au chapitre 4 des recherches que Faust fit dans ses livres pour découvrir sa complexion, il le donne comme étant extrait d'une relation du Maître Thomas Wolhaldt de Torgau, laquelle reproduit un écrit de Faust. A la fin du chapitre 9, où il énumère et explique les différents articles du pacte, il ajoute cette note :

« Ce qu'on a pu dire de plus de la promesse et du pacte que Faust consentit au diable est inexact, n'était point conforme à l'original authentique des histoires, et y faisait absolument défaut. Mais ce chapitre, avec ce qui va le suivre est l'exacte vérité, telle qu'elle a été recueillie, non sans peine, par les étudiants, ainsi que par les trois fils d'un vieux et savant professeur de Leipzig qui tous ont été maîtres. Ces choses et beaucoup d'autres, que Faust avait écrites avec soin, ils les ont trouvées dans sa bibliothèque et les ont répandues autour d'eux. »

Aussi Widman prétend-il, dans ce chapitre 9, donner la reproduction textuelle du pacte. Au chapitre 14, il affirme tenir ses renseignements sur l'intérieur et sur la vie intime de Faust du maître Gaspard Moir de Loca (Lora, Lohra? *Düntzer*) en Saxe, qui était alors très lié avec Faust. Lorsqu'il revient sur le même sujet dans les chapitres 26 et 27, il s'appuie de nouveau sur le même témoignage, et dit cette fois avoir extrait ses renseignements d'une lettre que Maître Moir avait adressée à deux de ses amis d'Erfurt. Enfin, il présente le chapitre 4 de la deuxième partie comme l'extrait d'une relation du même personnage, et il y raconte comment Faust, pour se venger d'un aubergiste qui l'avait empêché de séduire sa femme, envoya un lutin dans la cave de l'auberge.

Au chapitre 25 de la première partie, Widman appuie ce qu'il dit de Prestigiär, le chien diabolique de Faust, sur le rapport d'un témoin oculaire, le noble Henri, comte et seigneur d'Isembourg, qui, tandis qu'il faisait ses études à Wittemberg, avait été très lié avec Faust. Il raconte, au chapitre 29, que l'on trouva chez le Dr Faust, après sa mort, un nombre considérable de lettres où des personnages d'un haut rang, tant hommes que femmes, le consultaient sur l'avenir. Beaucoup de ces lettres, ajoute-t-il, provenaient d'Italie, où le règne de la papauté fait fleurir la superstition. Dans le nombre, il s'en trouvait deux provenant : l'une d'un prélat d'Italie nommé Azzolini, qui habitait Paris et lui demandait son avis sur sa complexion et son thème de nativité; l'autre d'une princesse qui depuis s'est mariée. Au premier, Faust avait répondu qu'il ferait une grande fortune, ce qui ne tarda pas à se réaliser, car peu de temps après ce prélat fut créé à Rome cardinal de Santa Maria in Portico, et pour récompenser Faust d'avoir si bien prédit l'avenir, il lui fit un présent de 200 couronnes.

« Sur ce dernier point, dit Düntzer, Widman se trompe certainement, car cet Azzolini qui fut, en 1583, créé cardinal, mourut en 1587, dans sa trente-huitième année, ce qui fait remonter sa naissance à 1549, époque à laquelle Faust avait déjà cessé de vivre, et l'on ne connaît pas d'autre cardinal de ce nom, sauf un Jérôme Azzolini qui porta la pourpre sous Sixte-Quint, de 1471 à 1484. »

Au chapitre 30 de cette première partie, Widman donne, d'après le texte original, un discours où le Maître Frédéric Bronauer, dont Faust avait été le précepteur en la parole de Dieu, prend la défense de son maître, et le justifie des imputations portées contre lui.

« Ce que je possède de cette dissertation, dit-il dans une note à la fin du volume, est extrêmement maculé, et l'on n'y peut rien lire, sinon ce que j'en ai reproduit. »

Dans une autre note placée à la fin du chapitre 33, où il fait évidemment allusion à l'auteur du premier livre populaire, il prétend que certaines personnes ont affirmé à tort que Faust avait, pendant un jour, assisté invisible aux fêtes du mariage du prince de Bavière, en compagnie des trois jeunes gentilshommes qu'il y avait conduits sur son manteau. Tout s'est passé, continue-t-il, de la manière dont nous l'avons raconté d'après une relation originale de Faust, laquelle exposait soigneusement toute cette aventure qu'il regardait comme un de ses plus fameux exploits. Enfin une partie du chapitre 36, où il est rapporté que Faust vendit cinq truies à six florins par tête, est donnée comme littéralement extraite d'une lettre de Jean Wäiger, le famulus de Faust, à l'un de ses bons amis, et il rapporte dans la moralité du 45<sup>e</sup>, qu'il emprunte au même Wäiger le récit de la querelle entre les douze étudiants que Faust frappa d'une cécité momentanée.

Dans la deuxième partie, Widman prétend qu'au chapitre 8, où il est question d'un fantôme hantant une habitation, il donne la copie d'une lettre adressée à Faust par une personne de la noblesse habitant aux environs de Zwickau. Il affirme encore que l'histoire d'un gentilhomme romain soudainement ramené de Palestine par l'art magique de Faust pour rompre un mariage que sa femme avait contracté, le croyant mort — histoire rapportée au chapitre 20, — fut racontée par ce gentilhomme lui-même, après la mort de Faust, dans une hôtellerie de Leipzig. En dehors de ces deux sources, et de celle du Maître Moir, au chapitre 4, les seules qui sont indiquées dans les deuxième et troisième parties, sont la vie de Faust, par son famulus, et la propre histoire de Wäiger. Elles le sont, d'ailleurs, fréquemment. Widman raconte, d'après la première, comment Faust maria un jeune gentilhomme de ses amis

avec une demoiselle d'une merveilleuse beauté (II, 7), et de quelle façon il prépara pour l'empereur Maximilien une salle magnifiquement ornée (II, 12), et y fit apparaître des nuées formées par son art magique (II, 13). Il dit avoir emprunté à cette même relation la scène où Faust recommande à Jean Waiger d'écrire sa vie lorsqu'il aura disparu de ce monde (III, 2); les prophéties que Faust fit quelque temps avant de mourir (III, 3); le récit d'une conversation du diable avec le docteur, quelque temps après (III, 11); celui de la disparition du fils de Faust après la mort de son père (III, 20), ainsi que les adieux du docteur et le récit de sa mort (III, 16). Toutes les circonstances de ces derniers événements, dit Widman dans une note, ont été consignées avec soin par Jean Waiger, qui était présent, et il les a écrites avec l'aide de savants théologiens, maîtres et autres témoins oculaires qui n'avaient pas écouté Faust avec une moindre attention.

Enfin, le chapitre 5 de la deuxième partie, où Widman raconte comment Faust recueillit et éleva son *famulus*, et le chapitre 21 de la troisième, dans laquelle se trouve relatée la manière dont il lui apparut après sa mort, seraient extraites de la propre histoire de Waiger.

Les observations que nous avons faites sur l'authenticité des sources de la première version de la légende, s'appliquent de tous points, et avec bien plus de rigueur encore, au récit de Widman. Il est visible et démontré d'ailleurs par de grossières erreurs matérielles que la plupart de ces sources n'ont point existé et que les passages donnés, dans l'une et l'autre version, comme des extraits du récit de Waiger, récit qui vraisemblablement ne fut jamais écrit, sont des passages apocryphes. Il serait excessif, cependant, de prétendre que l'auteur anonyme de l'édition originale et Widman ont tout tiré de leur propre fond, et n'ont eu, pour se guider, ni faits puisés dans la tradition orale, ni relations écrites. Ce serait aller très probablement au delà de la vérité, et bien que l'absence complète de preuves ne permette aucune affirmation précise, on peut, croyons-nous, légitimement admettre que les auteurs des deux formes furent aidés, dans la rédaction de leurs ouvrages, par ces secours étrangers, et que la découverte d'un certain nombre de faits échappés à la connaissance de l'auteur de la version originale fut l'un des motifs qui déterminèrent Widman à refondre le récit, et à le publier avec ces additions et remaniements.

Après avoir terminé sa Préface par une invocation où il prie le Dieu Tout-Puissant de délivrer les hommes des ruses et des pièges de Satan, Widman comble une des lacunes de la précédente version. Il donne, dans une courte note, quelques dates destinées à guider le lecteur, et en même temps à capter sa confiance, en imprimant

au livre un caractère bien manifeste d'authenticité historique. Comme beaucoup d'auteurs médiocres, il est très habile dans l'art de la réclame. Il n'ignore et n'oublie aucune des petites ruses qui peuvent agir sur le lecteur et lui faire accepter un ouvrage qui ne se recommande pas suffisamment par sa valeur intrinsèque.

En tête de son livre, à la suite de la Préface, Widman a placé la note suivante :

« A quelle époque le Dr Faust a-t-il commencé et exercé son commerce de magicien ? »

« L'an 1521, dit-il, le Dr Faust, ainsi qu'on l'a découvert après sa mort et effroyable fin, avait écrit dans un livre, en caractères secrets : « En cette année 1521 du Christ, que désormais je ne reconnais plus pour mon Dieu, et de ses saints, mon cher serviteur Méphostophilès m'a apparu, selon mon désir, et s'est mis à mes ordres. » Plus tard, son famulus Jean Waiger a déclaré lui-même aux étudiants que, dans presque tous les livres de magie de son maître, il avait trouvé un écrit et déclaration semblable. Mais c'est seulement l'an 1525 du Christ, alors que précédemment il s'était déjà livré corps et âme au diable, qu'il commença sérieusement à se produire en public, à se révéler à chacun, et à parcourir les pays et les villes, où partout l'on s'est mis à parler de lui. »

Si l'on se reporte aux documents historiques, on verra que cette note concorde, à quelques années près, avec leurs témoignages, dans lesquels Widman a sans doute pris ce renseignement. Ces documents établissent en effet que Faust, né vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle, commença de faire parler de lui dans les premières années du xvi<sup>e</sup> et mourut de 1539 à 1543. Dans le chapitre 12 de la troisième partie, intitulé : *Faust songe à sa fin dernière*, Widman revient encore sur cette question des dates. Passant en revue dans sa mémoire les événements saillants de son existence, Faust fixe lui-même l'époque à laquelle ils sont survenus. Mais il n'est pas toujours facile de faire accorder ces renseignements entr'eux. Ce fut, dit-il, à seize ans qu'il commença de s'adonner à la magie et de l'étudier. Quatre ans plus tard, il était reçu Docteur en Médecine, et dix-huit mois après, il obtenait ses grades en théologie. Ensuite il s'occupa de magie pendant deux ans, mais sans être encore lié formellement envers le diable. Ayant alors contracté son pacte, il vécut encore pendant les vingt-quatre années d'existence que son engagement lui concédait, et lorsque ce délai fut expiré, il était âgé de quarante-un ans. Il y a, dans cette dernière date, une erreur évidente, car, si l'on additionne les chiffres précédemment donnés par Widman, on trouve que Faust dut mourir âgé non pas de quarante-un, mais de quarante-sept ou quarante-huit ans. Une autre difficulté se présente encore. Si Faust est mort entre les

années 1539 et 1543, comme l'établissent les témoignages historiques et que la durée du pacte ait été de vingt-quatre ans, ce ne serait pas, comme le prétend Widman, en 1521 que Faust se serait vendu au diable, mais de 1515 à 1520. Ces erreurs de dates, ainsi que les confusions de noms, sont fréquentes chez Widman et témoignent du peu de soin qu'il mit à rédiger sa lourde et diffuse compilation. C'est ainsi que, dans la Moralité du chapitre 38 de la première partie, où il vient de raconter l'évocation des héros de la Grèce devant les étudiants d'Erfurt, Widman dit : « Nous avons encore dans ce livre une histoire relative à l'évocation des héros. C'est celle où le Dr Faust a fait paraître sous une forme semblable l'empereur Alexandre-le-Grand devant l'empereur Charles-Quint, et j'y renverrai le lecteur. » Mais cette indication formelle ne l'empêche pas, dans le chapitre 11 de la deuxième partie, où il raconte cette autre évocation, de substituer l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> à l'empereur Charles-Quint. Si l'on en croit la tradition, une évocation toute semblable fut faite par Tritheim devant le premier de ces souverains. En copiant l'anecdote dans Lercheimer qui la rapporte, Widman aura sans doute oublié de la démarquer, et de là vient son erreur. La méprise est d'ailleurs évidente, et pour que l'on puisse attribuer le fait à Faust, il faut de toute nécessité qu'il se passe sous Charles-Quint. Pfitzer, l'éditeur posthume de Widman, a commis la même confusion, et la prenant pour une correction, il s'en glorifie.

« L'auteur qui a le premier publié cette histoire de Faust, dit-il, a confondu les noms en écrivant (chapitre 38 de la première partie) que l'aventure était arrivée à Charles-Quint ; dans le manuscrit original et authentique, c'est à l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> qu'elle est attribuée. »

Après la note indiquant la date du pacte, vient la relation des propos de table de Luther sur le Dr Faust, relation placée très adroitement en tête du livre, qui semble par là se recommander du nom du fameux réformateur, et se placer sous sa protection. Nous avons précédemment extrait de cette relation tout ce qu'elle contient d'intéressant<sup>1</sup>, et nous n'y reviendrons pas.

Les deux légendes, bien qu'écrites sur le même plan, et tellement semblables, en plus d'un passage, que la seconde a été visiblement faite avec l'aide de la première, offrent dans leur texte, et même dans le sujet, l'ordre et le nombre des chapitres, d'assez profondes différences, qu'il est nécessaire d'indiquer au moins sommairement.

<sup>1</sup> Voy. Chap. I, pp. 29-32.

Le livre de Widman est divisé en trois parties, dont chacune possède un titre distinct et spécial. Voici le titre de la première partie. Placé devant la Préface, il sert de titre général :

« Première partie des véritables Histoires des horribles et abominables péchés et vices, ainsi que des nombreuses, merveilleuses et rares aventures arrivées au D<sup>r</sup> Jean Faust, un fameux magicien et enchanteur, grâce à son art magique, jusqu'à sa fin terrifiante. Accompagné des moralités nécessaires et de beaux exemples publiés et expliqués pour l'instruction et l'avertissement de chacun, par Georges Rodolphe Widman. Imprimé à Hambourg. Anno 1599<sup>1</sup>. »

Cette première partie est de beaucoup la plus considérable. Elle contient quarante-sept chapitres et débute de la même manière que la version originale. Mais bien qu'elle en ait visiblement calqué le texte, elle y introduit cependant des modifications assez importantes. Ainsi Widman fait naître Faust, non plus à Rod, près de Weimar, mais dans le comté d'Anhalt. Ses parents, dit-il, habitaient la marche de Sondwedel, laquelle doit être, selon les commentateurs allemands, la marche de Saltzwedel, acquise par Albert-le-Loup et demeurée l'une des possessions des princes d'Anhalt. Son riche parent de Wittemberg, dont il fait son oncle d'abord, puis son cousin, lui ayant reconnu d'heureuses dispositions, l'envoya continuer ses études à l'Université d'Ingolstadt. Malheureusement, les études se faisaient encore dans cette Université selon l'ancienne mode des papistes ; l'on mêlait à l'enseignement beaucoup de superstitions et d'idolâtries qui donnèrent à Faust le goût de la magie, et l'entraînèrent hors du droit chemin, surtout lorsqu'il se fut mis à fréquenter la société des Bohémiens ou Tartares nomades.

Ainsi, dès les premiers chapitres, la tendance protestante apparaît. Si Faust se perd, la faute en est non pas à ses amis les Réformateurs, mais à son éducation papiste.

Ayant, sur ces entrefaites, hérité des biens de son oncle, Faust, qu'aucun frein n'arrête plus, renonce tout-à-fait à la théologie. Il se forme une véritable bibliothèque de livres magiques, et se plonge dans leur étude. Il y cherche d'abord qu'elle est sa complexion ou sa nature, et en dehors de beaucoup de choses qui lui révèlent la grande influence exercée sur les hommes par les astres, il y découvre qu'il a été doué d'une intelligence (*ingenium*) supérieure, de sagesse et de raison, et que les esprits ont pour lui une inclination et sympathie toute particulière. Il apprend ensuite d'un nommé Christophe Hayllinger, un de ses maîtres en

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 123.



magie, à conjurer l'Esprit du Cristal, et il en obtient la révélation de beaucoup de choses merveilleuses qu'il pensait lui devoir être utiles dans l'avenir. Ayant, par ces premières études sur la nécromancie, satisfait sa curiosité la plus vive, Faust se fait alors recevoir Docteur en Médecine à Ingolstadt ; puis il résout de conjurer le diable, afin de conclure un pacte avec lui. L'évocation se fait près de Wittemberg, dans une forêt, avec un appareil et dans des circonstances fort analogues à celles rapportées dans la première version. Sommé par Faust de venir le trouver le lendemain dans sa maison, le diable obéit ; mais lorsqu'une conjuration nouvelle le fait apparaître derrière le poêle, il s'y montre sous une forme tellement hideuse que Faust, épouvanté, lui demande s'il ne pourrait pas prendre un aspect plus humain. Le diable s'y refuse, disant qu'il n'est pas un serviteur, mais un prince dans le monde des Esprits. Il lui propose, en revanche, de mettre un de ces derniers à sa disposition, de le soumettre à toutes ses volontés. Faust accepte. Il signe le pacte, dont les cinq conditions principales sont :

- I. De renier Dieu et toute l'armée céleste ;
- II. D'être l'ennemi de tous les hommes, et particulièrement de ceux qui voudraient le châtier ;
- III. De ne point prêter l'oreille aux discours des clercs et des personnes d'église, et de leur faire tout le mal possible ;
- IV. De ne point hanter les églises ni les visiter, et de ne point s'approcher des Sacrements ;
- V. De haïr le mariage et de ne s'engager dans ses liens sous aucun prétexte.

Ce pacte abominable, Faust consent à l'écrire et à le signer de son propre sang, puis à le déposer sur sa table de travail, où le diable doit venir le chercher. Il y met pour condition, cependant, que le diable ne lui apparaîtra plus sous une forme aussi horrible, mais sous celle d'un moine ou d'un autre homme convenablement vêtu, ce que le diable accorde alors sans difficulté. La convention s'exécute. Le diable, fidèle à sa promesse, vient chercher le pacte sous la forme d'un moine gris et met au service de Faust un esprit qui n'est pas un démon, mais un de ces esprits familiers qui volontiers habitent avec les hommes. Cet Esprit se montre sous la forme et l'habit revêtus en dernier lieu par son maître.

Faust eut d'abord quelque peine à s'habituer à ce nouveau serviteur. Bien que pour le faire apparaître il n'eût qu'à prononcer son nom, il craignait, ou qu'il ne répondit pas à l'appel, ou qu'il exécutât mal ses ordres, et, par un reste de scrupule, il n'aurait pas voulu, non plus, qu'il souillât, en s'en couvrant,

cet habit des Franciscains si vénéré que des empereurs, des rois et des princes l'ont revêtu à l'heure de la mort. Méphostophilès ayant refusé, Faust lui demanda d'attacher au moins des grelots à son habit, parce qu'il désirait, disait-il, être prévenu de son approche quelque temps à l'avance. Mais Méphostophilès repoussa la demande avec indignation, en disant que c'était l'humilier que de le réduire à la condition de fou, lui qui était l'un des esprits les plus instruits et les plus subtils de la terre, et ses yeux lançaient des éclairs si menaçants que Faust, épouvanté, lui demanda humblement son pardon et s'estima trop heureux de l'obtenir.

Quelque temps après, cependant, il prit sa revanche. Tout en promettant à Faust de le pourvoir abondamment de vivres et de vins, Méphostophilès aurait voulu qu'avant de recourir à ses services, il consommât ce que lui fournissait l'héritage de son oncle. Mais Faust n'en voulut rien faire. Or cette année-là, bien que la récolte n'eût pas été bonne, Faust obtint de ses terres, grâce à son Esprit, un produit triple de celui que ses voisins retirèrent de leurs domaines. Après l'avoir fait venir chez lui sans nul mystère, il l'y garda sans y toucher, et cependant il continua de banqueter et de vivre joyeusement avec la troupe nombreuse d'amis et de compagnons qu'il recevait dans son logis, et qui était alors composée presque uniquement, dit Gaspard Moir de Loca, d'alchimistes, de chercheurs de trésors et autres gens de cet acabit, les étudiants ne s'étant mis que plus tard à le fréquenter. En voyant qu'il ne touchait pas à ses récoltes, et qu'il menait grand train sans travailler d'aucune manière pour subvenir à ses dépenses, les habitants de Wittemberg soupçonnèrent qu'il devait recourir à la magie pour se procurer ces ressources mystérieuses. Averti par son famulus de ces bruits qui s'étaient répandus surtout dans l'Université de la ville, Faust évoqua Méphostophilès, non pour s'excuser de n'avoir pas suivi son conseil, mais pour lui reprocher amèrement d'avoir éveillé les soupçons en ne lui donnant pas d'argent pour ses plaisirs. Il ne pouvait même pas, disait-il, satisfaire sa passion favorite en jouant avec ses compagnons, et les princes de l'enfer, par ce manque de parole, lui prouvaient trop clairement la vérité de cette parole du Christ que le diable avait été, dès l'origine, un meurtrier et un menteur. Méphostophilès essaya d'esquiver la demande en recourant à des subtilités. Mais Faust entra dans une si grande colère que son Esprit, n'osant le pousser à bout, consentit à le fournir, non seulement d'argent, mais de toutes sortes d'objets d'habillement et d'ameublement qu'il s'en allait dérober de tous côtés (chapitre 14). Dans Widman comme dans l'édition originale, le diable se montre d'une avarice sordide et ne remplit pas ses enga-

gements. Mais dans le récit de Widman, Faust oblige l'Esprit à s'exécuter, tandis que dans l'autre, il se résigne. A mesure que la légende vieillit, elle se complète et s'embellit. On la dégage de tous les détails qui diminueraient le prestige du héros. Cela, du reste, n'empêche pas Widman de commenter longuement ce chapitre, et de blâmer sévèrement Faust, dans sa moralité. Il lui reproche entr'autres choses, de se plonger dans la débauche et de mener une vie si peu conforme à ses premiers principes; en quoi, certes, il se montre naïf, le dernier souci des hommes de cette trempe étant de mettre leur conduite d'accord avec leurs paroles. Faust avait eu, paraît-il, des velléités de tempérance, et au début de ses études de médecine, il avait adopté cette devise :

« *Credite, mortales, noctis potatio mors est.* »

« Croyez, mortels, que boire la nuit, c'est causer sa mort. »

Et il avait écrit sur un de ses livres :

« *Corporis atque animi mors est impletio ventris ;  
Liberat a morbis sobrietas variis.* »

« La goinfrerie est la mort de l'âme et du corps ;

« La sobriété délivre de maladies très diverses. »

Pour un motif analogue, le diable, dans Widman, n'a pas la peine de tirer Faust de ses débauches afin d'éveiller en lui la curiosité des choses de l'autre monde. Le remords fait naître dans son âme le désir de les connaître. Empêché par son pacte de fréquenter les églises et de s'approcher des Sacrements, il veut du moins employer ses loisirs à s'entretenir avec son Esprit des plus hautes questions de la théologie et de la philosophie, et à lire la Bible. Mais le diable met de nombreuses restrictions à la lecture du Livre Sacré, et la limite avec un soin jaloux. « Il ne te sera permis de lire, dit-il, que le premier, le deuxième et le cinquième livre de Moïse ; mais je te concède tous les autres, à l'exception de celui de Job et des psaumes de David. De même, dans le Nouveau Testament, je t'accorde les trois derniers Évangélistes : le Publicain, le Peintre et le Médecin (et par là il entendait les Saints Mathieu, Marc et Luc) ; mais il faudra laisser de côté Jean, Paul le Bavard, et tous ceux qui ont écrit des Épîtres. Comme tu as déjà commencé d'étudier la théologie, surtout dans les anciens Pères, c'est aussi mon avis que tu continues ; mais ayant dans ton pacte renié la Trinité, tu auras désormais à t'abstenir de disputes sur ce sujet, ainsi que sur le Baptême et les Sacrements ; en revanche, toute discussion t'est permise sur les cérémonies du culte, la messe, le purgatoire, les questions subtiles, les légendes, les conciles, les écoles de théologie et autres

sujets semblables. » Le Docteur voulut se fâcher ; mais l'Esprit, fort cette fois des conventions du pacte, lui tint tête, et il fut obligé de céder (chapitre 15).

Dans les chapitres suivants, et bien qu'il n'y soit nullement encouragé par le diable, qui n'aime pas à lui voir l'esprit occupé de semblables pensées, Faust entame toute une série de discussions théologiques et cosmogoniques avec son Esprit. Widman, qui les a numérotées, en donne dix, occupant neuf chapitres (16 à 24). Ces discussions ne sont qu'une édition nouvelle et considérablement augmentée de celles qui se trouvent aux chapitres 11, 12, 13, 14, 16, 17 et 27 de l'édition originale. Elles les reproduisent même çà et là d'une façon textuelle. Longues et diffuses, elles sont fort ennuyeuses, et l'on partage, en les lisant, l'aversion de Méphostophilès pour ce genre d'entretiens. Elles ont dû cependant intéresser beaucoup de lecteurs protestants parce qu'elles roulaient sur des questions théologiques dont les esprits étaient alors vivement préoccupés, et, c'est pour ce motif, sans doute, que Widman a donné une si grande extension à cette partie de son livre. Il traite successivement, dans ces dix chapitres, de la nature de Méphostophilès, du nombre des Esprits, des causes de la chute du diable, des circonstances dans lesquelles cette chute s'est produite, de ce que Méphostophilès a vu lorsqu'il habitait le Ciel, du Paradis, de la hiérarchie des diables, des divers états par lesquels a passé l'âme de Faust, de l'immortalité des diables et de l'enfer. Le seul qui offre quelque intérêt est le chapitre sur le paradis, parce qu'aux détails empruntés au chapitre 27 de l'ancienne légende, Widman a joint une description assez curieuse de l'Éden, dont les traits principaux sont d'ailleurs extraits de la Bible.

Dans le chapitre 25, Widman rapporte ce que le comte et seigneur d'Isembourg, un des amis les plus intimes de Faust, remarqua chez lui d'extraordinaire et de suspect. Entr'autres choses, il y vit un jour un beau grand chien noir à longs poils qui allait et venait dans la pièce, et qu'il examina fort attentivement. Le chien ayant voulu se coucher au milieu de la chambre, Faust lui dit un mot dont le comte ne comprit pas le sens et il sortit aussitôt de la pièce, en refermant lui-même la porte. Le comte se dit que ce n'était point là une chose naturelle, et comme le Dr Faust lui demandait en souriant comment il trouvait son chien, il répondit qu'il le verrait encore avec plaisir. Appelé par Faust, l'animal vint aussitôt et sauta sur un banc. Ses yeux étaient alors d'un rouge de feu ; il avait pris un air terrible, et lorsque Faust lui passait la main sur le dos et le flattait, son poil, de noir qu'il était, devenait successivement brun, blanc et rouge, si bien que le comte jugea prudent de ne plus s'occuper de lui et de parler d'autre chose.

Vient ensuite une lettre dans laquelle le Maître Gaspard Moir décrit à quelques uns de ses bons amis les merveilles de l'habitation de Faust. Dans une de ses chambres, dit-il, il a réuni toutes sortes d'oiseaux dont le ramage est délicieux. Un merle y chante joyeusement; des perroquets (papegeais) et des pies y parlent comme des personnes humaines, tandis qu'une multitude de petits oiseaux y font entendre leur gazouillement. Dans sa cour, à côté de ses jardins, qui sont très vastes, il a dans un enclos toutes sortes d'animaux domestiques : chapons, oies, alcyons, poules, cygnes, cigognes, etc., et tout en haut de sa maison se trouve un colombier où vont et viennent continuellement des pigeons de toutes couleurs, auxquels sont mêlés beaucoup de ramiers et de tourterelles (chapitre 26). La description, jusque là, n'a rien de bien merveilleux, et il n'était pas dès lors de bourgeois riche qui ne pût se procurer ces agréments de la façon la plus naturelle. Les effets de l'art magique n'apparaissent qu'au chapitre suivant (27), dans la description des jardins de plaisance de Faust, description que Widman, selon son habitude, copie d'abord sur le chapitre 55 de la version originale, puis dont il développe ensuite certaines parties en changeant, avec plus ou moins de bonheur, l'esquisse de son devancier en une peinture achevée.

Poursuivant le récit des merveilles opérées par Faust, Widman emprunte (chapitre 28) à la version originale ce qu'elle dit (chapitre 18) de l'habileté de Faust comme astronome et mathématicien. Il donne sur sa science de devin et sur ses rapports avec les plus hauts personnages de l'époque, des détails que nous avons déjà reproduits. Tous ces prestiges magiques, dit-il, mettaient Faust en grand renom près des étudiants et de la foule; mais ils le rendaient aussi fort suspect aux yeux des autorités universitaires et des magistrats de Wittemberg. Il raconte, dans la moralité du chapitre 5, qu'un jour le Recteur et son Conseil mandèrent Faust, lui reprochèrent de s'adonner à des pratiques défendues et le mirent en demeure d'expliquer sa conduite. Mais Faust leur ferma la bouche en leur demandant de prouver d'abord leurs accusations, ce qu'ils n'osèrent ou ne purent faire. Quelque temps après (chapitre 30), se rabattant sur un de ses élèves, ils citèrent devant eux un savant maître, Frédéric Bronauer de Schweinitz, et lui reprochèrent d'avoir entretenu des relations avec Faust. Frédéric Bronauer ne nia pas le fait; mais il déclara sous la foi du serment que ces relations n'avaient rien de coupable. Je n'ai pas remarqué en lui la moindre trace de méchanceté, dit-il. J'ai pu constater seulement qu'il était un astrologue du plus grand mérite, et c'est probablement pour cela que des envieux l'auront calomnié près de vous. Puis il entreprend une défense en règle de

l'astrologie. Il démontre en trois points qu'elle fut de tout temps pratiquée et honorée. Encore n'avons-nous, ainsi que nous l'apprend une note dont nous avons déjà parlé, qu'un extrait de cette mémorable défense, le reste du manuscrit étant si maculé qu'il n'était plus lisible. Ces accusations, ajoute Widman, loin de nuire à Faust, le mirent en grande faveur auprès des étudiants. La faiblesse des magistrats était en effet de nature à l'enhardir.

Dans les deux chapitres suivants (31 et 32), Faust est repris des accès de mélancolie éveillés en lui par la satiété des plaisirs ; il demande à son Esprit comment le diable s'est emparé de son âme. A cette question, Méphostophilès fait la réponse nette et franche déjà rapportée dans l'édition originale ; mais, en revanche, il trompe Faust de la façon la plus impudente lorsque ce dernier l'interroge sur la création du monde et sur la première apparition de l'homme ici-bas. Cette réponse mensongère, Widman l'emprunte à la même source, ainsi que les aventures rapportées dans les sept chapitres suivants (33-39)<sup>1</sup>. A ces récits, il mêle quelques anecdotes inédites. Le chapitre 40 en renferme trois. Dans la première, Faust ayant trouvé joyeuse compagnie dans la ville d'Heilbronn, et s'y plaisant beaucoup, s'installa chez un bourgeois de la ville nommé Breunle. Un soir qu'il était ivre, des vaches qu'un berger ramenait des champs, se mirent à mugir sous ses fenêtres et à faire un tel vacarme, qu'impatienté du bruit et ne pouvant plus les supporter, il leur jeta un charme. Les vaches, aussitôt, demeurèrent la gueule ouverte, sans pouvoir ni la fermer, ni proférer aucun son, et elles rentrèrent ainsi dans leurs étables, au grand désespoir de leurs maîtresses qui ne savaient ce qui leur était arrivé et s'interrogeaient l'une l'autre avec anxiété. Cette anecdote est une variante manifeste du récit (chapitre 42 de l'édition originale) dans lequel Faust traite de la même manière et pour le même motif des paysans attablés dans une auberge. Cela n'empêche pas Widman de reproduire ce dernier récit dans le chapitre 47.

La deuxième anecdote est la plus neuve. Un jour que Faust était allé d'Heilbronn à Weinsberg, comme il s'attardait à boire dans ce dernier endroit, ses compagnons le pressèrent de partir, l'avertissant que, s'il s'attardait davantage, il n'arriverait qu'après

<sup>1</sup> Ce sont les aventures des trois jeunes comtes que Faust conduit à travers les airs aux noces du prince héritier de Bavière, — du Juif auquel il donne sa jambe en gage ; — du maquignon auquel il vend un cheval enchanté ; — du marchand de porcs auquel il vend cinq truies au prix de six florins chaque ; — de sa chevauchée sur un tonneau, à Leipzig ; — de l'évocation des héros grecs à Erfurt, et de son retour inattendu chez le gentilhomme propriétaire de la maison dite à l'Ancre, dans la même ville.

la fermeture des portes. Mais Faust ne bougea, leur disant de partir et de ne pas s'inquiéter de lui, parce qu'il trouverait bien moyen de rentrer alors même que les portes seraient fermées. Ses compagnons se mirent en route sans lui, et étant arrivés à Heilbronn juste au moment de la fermeture des portes, ils allèrent s'installer sur une place de la ville, afin de voir si Faust rentrerait comme il l'avait prétendu. A peine avaient-ils vidé deux ou trois bouteilles que le Docteur, débouchant d'une rue voisine, vint les rejoindre et leur dit : « Et bien ! mes amis, est-ce que vous ne prendrez pas bien encore un verre de vin ? »

La troisième anecdote rappelle, par certains détails, une des aventures que Widman prête lui-même à Faust à la cour de Maximilien. Un jour qu'il était allé boire, avec des marchands venus à la foire de Francfort, dans un bourg voisin nommé Vorrssberg et situé dans l'Ottenwald, le ciel, qui avait été beau tout l'après-midi, se couvrit tout-à-coup comme s'il allait pleuvoir et un magnifique arc-en-ciel se dessina sur la nuée. Faust et ses compagnons, qui jouaient alors aux cartes, s'étant levés pour le considérer, le Docteur dit qu'il allait le prendre avec la main. Comme sa courbe la plus élevée s'arrondissait alors juste au-dessus de la ville, chaenn s'avança pour être témoin du fait. Faust étendit le bras, et l'arc-en-ciel, se mettant en mouvement, vint reposer son extrémité la plus lointaine dans la main de Faust. Ce dernier offrit à ses compagnons de les ramener à Francfort sur ce véhicule aérien ; puis, sur leur refus, il retira la main et l'arc-en-ciel reprit sa position première.

Une autre anecdote inédite, rapportée dans le chapitre 41, est plus difficile à raconter et tout-à-fait rabelaisienne. Faust y justifie littéralement le surnom de cloaque de plusieurs diables, que lui donne Manlius. Pendant un séjour qu'il fit à Halle, des mauvais plaisants l'ayant tourné en ridicule parce que, selon sa coutume, il avait bu plus que de raison, il baissa ses chausses et lança contre eux un jet nauséabond d'où surgit tout-à-coup un diable noir et velu, qui mit les railleurs en fuite et les aurait mis en pièces, s'ils n'eussent esquivé ses griffes. Enfin, dans les six chapitres qui terminent la première partie, Widman reproduit, sans autres changements que des modifications de forme, autant d'anecdotes du récit original <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Ce sont : la punition infligée à un paysan mal appris qui refuse de laisser monter Faust dans sa charrette ; — l'histoire des quatre enchanteurs qui se coupent la tête les uns aux autres et se la remettaient en place ; — l'enchantement dans lequel Faust feint de manger le cheval, la charrette et le foin d'un paysan ; — l'aventure des douze étudiants querelleurs qu'il frappe d'une cécité passagère ; — l'histoire d'un paysan auquel il achète le droit de manger son foin, et celle, déjà mentionnée, des paysans ivres et tapageurs qu'il enchante et contraint à rester muets et la bouche ouverte.

La deuxième partie est intitulée :

« La deuxième partie des Histoires du D<sup>r</sup> Jean Faust, le grand enchanteur et magicien, où il est raconté comment, après avoir renouvelé son pacte diabolique, il s'est marié avec Satan, et a été de plus, dans les cours des Empereurs et des Princes, le héros de beaucoup d'aventures et l'auteur d'un grand nombre de tours magiques et plaisants.

« Accompagné des moralités nécessaires, et de beaux exemples publiés et expliqués pour l'instruction et l'avertissement de chacun, par Georges Rodolphe Widman.

« Imprimé à Hambourg. Anno MDXCIX<sup>1</sup>. »

Cette deuxième partie s'ouvre par l'épisode du second pacte. Widman y raconte tous les événements rapportés dans la version originale : La tentative du vieux médecin de Wittemberg pour convertir Faust, ses premiers succès, puis son échec définitif amené par la lâcheté de Faust qui se laisse intimider par son Esprit au point de signer un second pacte; enfin sa lutte victorieuse contre le diable qui, pour se venger, l'obsède et le tourmente.

Le quatrième chapitre nous fait assister à l'un des exploits gaulants de Faust, exploit qui ne tourne d'aucune manière à son honneur. Il avait séduit la femme d'un aubergiste de Gotha, sans doute au moyen de quelque philtre, et il en avait obtenu un rendez-vous. Le mari, prévenu par un de ses domestiques, le surprit comme il ne faisait que d'y arriver et l'assailit avec une pique. Faust voulut alors user d'un de ses prestiges pour se débarrasser du fâcheux; mais Dieu ne le permit pas, dit Widman, et le magicien confus dut s'enfuir honteusement. Il se vengea plus tard en envoyant dans la cave de cet aubergiste un lutin qui lui jouait de telles farces et y menait un si grand tapage qu'il rendit inhabitable, non seulement sa maison, mais les habitations voisines. Le Maître Moir, qui rapporte cette histoire, dit que Faust l'avait consignée lui-même dans ses Mémoires de la manière suivante :

« L'an 33, je descendis dans l'auberge de Valtin (Valentin?) Hohenmeyer, qui m'a si fort maltraité, qu'il ne me laissa rien à désirer sous ce rapport. Il m'avait pris en haine. Mais il en a été payé, et il a dû s'en repentir. J'espère que désormais, grâce à mon art, ni lui, ni personne de ceux qui habiteront en cet endroit ne prospéreront et ne seront bénis, car mon Esprit m'a promis formellement qu'il en serait ainsi. »

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 123.



Si la note est authentique et que le reste des Mémoires lui ressemblât, on n'a pas à regretter beaucoup la perte des élucubrations de Faust.

Widman raconte ensuite comment Faust recueillit par charité un jeune écolier nomade qui, par une froide journée d'hiver, était venu chanter à sa porte pour obtenir une aumône. Ayant appris, en l'interrogeant, qu'il était le fils abandonné d'un prêtre de Wasserbourg, et s'étant assuré qu'il avait toutes les aptitudes, c'est-à-dire tous les vices nécessaires pour être son domestique et le confident de ses pratiques secrètes, il le garda chez lui. Puis, après lui avoir fait donner une bonne éducation, il s'en servit comme d'un chancelier ou secrétaire (II, 5).

Revenant ensuite sur le compte du chien de Faust, qui était un Esprit et s'appelait Prestigiär, Widman nous apprend qu'à cette époque, dans les couvents des papistes, la magie était en honneur et qu'on y était d'autant plus estimé qu'on était plus savant dans cet art. Il y avait alors, ajoute-t-il, dans un couvent d'Halberstadt, un abbé magicien qui tenait un Esprit enfermé dans du cristal et en apprenait les choses ignorées ou à venir, ainsi ce qu'étaient devenus les objets volés ou perdus et le temps qu'il devait faire chaque mois. Ayant beaucoup entendu parler de Faust, cet abbé conçut le dessein de le voir, espérant qu'il pourrait en obtenir quelques-uns des secrets de son art. Il le fit inviter à venir à son couvent et l'y reçut comme un prince. Ils se plurent tant l'un l'autre et se lièrent si intimement qu'ils se traitaient de frères. Cependant, à toutes ses questions sur la magie, l'abbé ne recevait de Faust que des réponses obscures ou à double sens, ne lui pouvant être d'aucun profit. Surpris et blessé de la réserve de son ami, il conjura son Esprit et lui demanda si Faust était au fond du cœur son ami ou son ennemi. « Il est ton ami, répondit l'Esprit, et si tu veux rompre le charme qui me place sous ta domination, je vais t'enseigner un moyen d'obtenir de lui ce qu'il te refuse. » L'abbé l'ayant promis, l'Esprit ajouta : « Demandes-lui son chien Prestigiär comme un gage et un souvenir d'amitié. C'est un des plus puissants Esprits, et tu sauras, par son moyen, tout ce que tu désires connaître. » L'abbé suivit le conseil, et il pressa si bien son ami, il lui fit de si beaux présents que Faust, qui d'abord ne voulait se séparer de Prestigiär à aucun prix, consentit à le lui céder pour un espace de trois années, mais à la condition formelle qu'au bout de ce temps l'animal rentrerait à son service. L'affaire arrangée, l'abbé tint sa parole. Il délivra l'Esprit qu'il conjurait dans le cristal et cet Esprit disparut, enveloppé dans un nuage épais. Quant au chien, il obéissait en toutes choses à l'abbé et lui paraissait même très attaché. Dès qu'un

visiteur se présentait au couvent, il ne manquait jamais d'informer son maître du motif véritable de la visite de cet étranger. Mais au bout d'un certain temps, il tomba dans une profonde tristesse et ne voulut plus se laisser voir de personne. L'abbé lui ayant demandé le motif de son chagrin, il lui répondit : « Ah ! cher abbé, je pensais que je resterais attaché à votre personne pendant toute la durée de ma métamorphose ; mais je viens de découvrir qu'il n'en peut être ainsi, et qu'avant peu nous allons nous séparer. Je vous supplie en grâce de ne pas me demander pour quel motif. » L'abbé n'insista pas, ayant sans doute compris le sens caché de ces paroles. Huit jours après, il tombait gravement malade et ne cessait dans son délire de demander son chien et de chercher à le saisir. Il mourut dans un de ces transports (II, 6). Il y a, dans ce récit, un souvenir évident des relations de Faust avec Jean Entenfuss, abbé du couvent de Maulbronn, et l'on y trouve de plus un exemple de cette forme assez rare de pacte formel par laquelle le diable s'engageait à servir, non pas seulement le signataire du pacte, mais les personnes auxquelles ce dernier transmettait ses droits.

Dans le chapitre 7, se trouve l'histoire du jeune étudiant noble auquel Faust fit épouser une demoiselle d'une merveilleuse beauté, et dans le chapitre 8, une consultation de Faust sur la manière dont on doit se conduire envers les Esprits qui hantent les maisons. Un gentilhomme ayant fait bâtir un château près de son ancienne demeure, sa nouvelle habitation était hantée de la sorte, et il demandait à Faust si cet Esprit était d'une nature bonne ou mauvaise, et s'il devait le supporter ou le chasser. La réponse est digne de Faust. Après beaucoup de préliminaires dont l'emphase cache mal le vide, et qui sont destinés à donner une haute idée de sa puissance et de son savoir, Faust apprend à ce gentilhomme que ces Esprits hantent les châteaux parce qu'ils aiment les ténèbres, et qu'ils y trouvent des endroits obscurs où ils peuvent aisément se cacher. Il ajoute que cet Esprit ne doit pas habiter ordinairement le château et n'y vient sans doute que les nuits pendant lesquelles on l'aperçoit. Aussi conseille-t-il de ne le troubler en rien, tant qu'il ne molesterait personne, afin de ne pas l'irriter et de ne pas le rendre hostile.

L'anecdote du trésor enfoui dans une vieille chapelle et gardé par un Esprit, forme le chapitre 9. Le chapitre 10 fait assister le lecteur à une chasse magique à travers les airs. Faust semble avoir fréquenté très assidûment les foires de Leipzig, qui, dès cette époque, étaient les plus renommées de l'Allemagne. Il s'y trouvait une fois en même temps que le cardinal Campegius, évêque de Préneste. Ayant appris un jour que le cardinal était allé se promener dans la campagne, il s'y rendit aussi pour le

voir, et lorsqu'il l'eut aperçu, il dit aux personnes qui l'avaient accompagné : « Je vais vous donner en son honneur le spectacle d'une chasse qui ne portera nul préjudice aux droits du seigneur de ce territoire. » Évoquant alors son Esprit Méphostophilès, avec un grand nombre de chiens, il disposa ces derniers comme le font d'habitude les chasseurs ; puis l'on vit apparaître dans l'air des formes de cerfs, de renards et de lièvres. Au même instant, Faust se mit à souffler dans un cor de chasse, et les chiens que Méphostophilès tenait en laisse s'élançèrent à la poursuite de ce gibier fantastique. Faust fit de même un instant après et la chasse commença. Les chiens poursuivaient quelquefois les cerfs et les lièvres à une si grande élévation qu'ils devenaient presque invisibles ; d'autres fois, ils descendaient si bas qu'ils semblaient toucher le sol. Ce jeu dura près d'une heure. Au bout de ce temps, tout s'évanouit comme une vaine fumée, et Faust, redescendant à terre, rejoignit ses compagnons. Le cardinal, qui avait été témoin de ce prodige, fit appeler Faust et lui offrit, s'il voulait le suivre à Rome et y mettre en pratique sa science de magicien et d'astrologue, de l'élever aux plus grands honneurs. Mais Faust refusa l'offre avec un désintéressement digne d'une meilleure cause. Il donna pour motif qu'il était assez riche, et qu'en fait de puissance il n'avait plus rien à désirer, possédant dans les airs un royaume dont les plus hauts princes et le souverain étaient soumis à ses ordres. Il le remercia, d'ailleurs, poliment de ses bonnes intentions, dit Widman, et ce cardinal put emporter quelque chose de nouveau d'Allemagne en Italie.

Vient ensuite l'épisode des représentations données par Faust à la cour de l'Empereur. Par suite d'une négligence ou d'une erreur de Widman que nous avons déjà signalée, l'empereur Maximilien I<sup>er</sup> s'y trouve, contre toute vraisemblance, substitué à Charles-Quint. A l'évocation d'Alexandre le Grand et de l'impératrice, son épouse, sont ajoutés d'autres prestiges. La nuit suivante, l'Empereur, ayant mal dormi, s'éveille dès la pointe du jour et reste stupéfait, car il ne reconnaît plus la salle où il s'était couché. Elle s'était transformée en un jardin magnifique où croissaient toutes sortes de plantes et d'arbres rares chargés de fruits savoureux. L'Empereur s'étant levé pour contempler ces merveilles, des rossignols et d'autres oiseaux chanteurs le saluèrent alors de leurs chants les plus suaves. Après avoir joui quelque temps de ce spectacle, l'Empereur fit venir ses domestiques et manda les personnes de sa cour pour qu'elles en fussent témoins. Mais après qu'elles l'eurent contemplé, il s'éleva tout à coup un vent frais et léger qui balaya toute cette verdure enchantée, et la salle reprit son aspect primitif. Faust, auquel on demanda s'il

était l'auteur de ces merveilles, en convint sans difficulté. Le soir même, il donna une nouvelle preuve de son art. L'Empereur ayant offert un grand banquet aux principaux seigneurs et dames de sa cour, Faust fit paraître tout à coup une nuée épaisse et sombre qui s'éleva vers le plafond de la salle, en répandant une légère rosée sur les assistants. Puis, s'éclaircissant, cette nuée prit des teintes bleues et blanches, et à travers son léger réseau, on apercevait les étoiles. Elle se dissipa bientôt tout à fait et l'on vit plus distinctement encore les étoiles briller dans l'azur du ciel. A leur éclat succédèrent les rayons resplendissants du soleil, puis les brillantes couleurs d'un bel arc-en-ciel, qui fut emporté par un vent léger. L'Empereur s'étant levé, la nuée se reforma au-dessus de sa tête, et tandis qu'il sortait de la salle avec ses invités, des éclairs brillèrent, le tonnerre gronda et la pluie se mit à tomber (II, 11, 12, 13).

A cet épisode succède celui du chevalier dont Faust orna la tête d'un bois de cerf. Il occupe trois chapitres (14<sup>e</sup>, 15<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup>) comme dans la version originale, et la dernière rencontre, dans laquelle Faust évoque toute une armée fantastique pour échapper à la colère de ce chevalier, n'est séparée des deux scènes précédentes que par le chapitre 16. Dans ce dernier, Faust, voulant marquer sa reconnaissance à un baron auquel il avait souvent fourni des remèdes et qui l'avait reçu magnifiquement dans son château, situé à Helpede, près d'Eisleben, a de nouveau recours aux prestiges de son art. Un jour qu'il était en proie à un de ses accès de mélancolie, il alla le trouver et lui dit : « Gracieux Seigneur, j'ai lu dans les astres que, malgré toute l'amitié que je vous porte, je vais être obligé de me séparer de vous, parce que l'heure de ma mort est proche, et je voudrais, avant de quitter cette terre, vous laisser, non de l'or ou de l'argent, je n'en ai point, mais une preuve de mon art et de ma gratitude. J'ai remarqué que, dans les jardins de votre château, qui sont, d'ailleurs, très bien situés et fort agréables, on ne rencontre presque jamais d'oiseaux. J'attribue le fait au voisinage trop proche de la forêt qui éloigne les uns par la crainte qu'elle leur inspire, et attire les autres dans son sein. J'ai pensé que, si je vous donnais ce qui vous manque de ce côté, cela vous serait peut-être agréable. » Le baron ayant répondu que cela lui plairait fort, les jardins se trouvèrent aussitôt remplis d'une multitude d'oiseaux tant de la contrée que des pays étrangers, qui remplissaient l'air de chants délicieux ou réjouissaient le regard par les brillantes couleurs de leur plumage et la grâce et la légèreté de leur vol. Hiver comme été, ils ne cessaient d'animer les alentours du château, et lorsqu'il survenait quelque événement douloureux chez le baron, ils poussaient des cris plaintifs. Mais on

prétend qu'à la mort de Faust, ils disparurent tous de ces jardins, et c'est pour ce motif, sans doute, qu'on ne les y rencontre plus aujourd'hui.

Les deux chapitres suivants (18 et 19) sont consacrés au séjour de Faust à la cour du comte d'Anhalt. Dans le chapitre 20, Widman a trouvé moyen de dépoétiser et de salir, en y mêlant des détails obscènes, un des plus gracieux et des plus touchants miracles que le moyen âge ait attribués à la Sainte Vierge. Cette légende a été presque aussi populaire que celle de Théophile. On la retrouve sous des formes différentes, mais très reconnaissables malgré la diversité des détails, dans presque toutes les littératures de l'Europe. C'est l'histoire d'un chevalier tendrement aimé de sa femme, et que les Sarrazins font prisonnier à la croisade. On le croit mort, et pendant de longues années il languit dans un dur esclavage, oublié de tous, sauf de sa femme qui garde pieusement son souvenir. Mais il était souvent difficile pour une veuve, à cette époque, de conserver ses domaines lorsqu'elle n'avait pas à son service l'épée d'un chevalier capable de les défendre contre les convoitises de voisins puissants et peu scrupuleux. C'est précisément ce qui advient alors. La femme du chevalier se trouve placée dans l'alternative, ou de voir l'héritage de ses enfants passer entre les mains d'ennemis prêts à s'en emparer, ou de donner sa main à un baron qui met à ce prix les secours dont elle a besoin. La mort dans l'âme et par amour pour ses enfants, elle se résigne à ce dernier parti. Le mariage va se célébrer dans quelques jours.

Mais le chevalier prisonnier des musulmans, s'est toujours signalé par sa tendre piété pour la Sainte Vierge. Avant de partir pour la croisade, il s'est placé sous sa protection. Il n'a cessé de l'invoquer dans les souffrances de sa dure captivité, et la Sainte Vierge ne l'abandonne point en ce pressant danger. Un soir, il tombe dans un profond sommeil et il est tout surpris, à son réveil, de se trouver, non dans son noir cachot, mais au milieu d'une forêt. Il se lève; les fers qui le liaient naguère, tombent brisés à ses pieds. Il prend un sentier qu'il croit reconnaître et quelque temps après, comme il atteignait la lisière de la futaie, il aperçoit un château. Ce château, il le reconnaît aussi; c'est le sien. Il y court, tremblant de joie et d'espérance. Au moment où il l'atteint, le cortège nuptial en sort pour se rendre à l'église. On veut le chasser d'abord, car ses vêtements d'esclave sont plus sordides que ceux d'un mendiant. Mais malgré les changements opérés en lui par le temps et la souffrance, dès qu'il se nomme, sa femme et ses enfants, jusqu'alors demeurés perplexes, n'hésitent plus. Ils se jettent en pleurant dans ses bras et le chevalier retrouve, avec la liberté, sa famille et ses biens.— C'est cette gracieuse légende que

Widman a déflorée en y mêlant des détails obscènes que nous ne pouvons reproduire, et en substituant à la Sainte Vierge Faust transformé pour la circonstance en un noueur d'aiguillettes.

Widman, dans le chapitre 21, rapporte qu'un jeune comte palatin qui étudiait à Wittemberg ayant appris que le roi de France devait venir à Heidelberg, éprouva le plus vif désir d'assister aux fêtes magnifiques préparées en son honneur. Il alla trouver Faust et lui fit de si beaux présents que le magicien, toujours très sensible aux arguments de cette nature, promit de lui procurer un cheval qui l'y conduirait en quelques heures. Il lui recommanda seulement, lorsqu'il arriverait aux portes de la ville, de mettre pied à terre, d'enlever la bride de sa monture et de l'enterrer dans le sol. Il lui suffirait, lorsqu'il voudrait repartir, de la déterrer et de l'agiter trois fois. Son cheval reparaitrait aussitôt et le reconduirait à Wittemberg aussi rapidement qu'il l'avait amené. Les choses se passèrent de la manière annoncée par Faust. Le cheval du jeune comte palatin, courait avec la rapidité d'une flèche ; il conduisit en sept heures son cavalier à Heidelberg. Le jeune comte, qui était connu du prince électeur, en reçut le meilleur accueil. Il fut de toutes les fêtes. Le soir, lorsqu'il voulut repartir, son cheval reparut dès qu'il eût déterré et agité la bride ; et le lendemain matin, avant l'aube, il était de retour à Wittemberg, où personne ne s'était aperçu de son absence. Mais le prince-électeur, étonné de sa visite, écrivit ensuite à Wittemberg pour demander comment il avait pu si vite, et sans être attendu, se rendre d'une ville à l'autre, et le jeune comte palatin fut alors contraint d'avouer la vérité.

Cette histoire est une variante manifeste de l'anecdote des trois jeunes comtes que Faust conduisit à travers les airs au mariage du prince héritier de Bavière, anecdote reproduite par Widman au chapitre 33 de la première partie. Elle est le dernier récit inédit de la deuxième, les quatre derniers chapitres (22, 23, 24 et 25), étant consacrés au carnaval de Faust et à sa velléité de mariage, si sévèrement châtiée par son Esprit. A l'occasion de cette dernière aventure, Widman, pris d'un scrupule qui l'avait cependant peu tourmenté dans plusieurs des chapitres précédents, termine cette deuxième partie par un avis dans lequel il informe le lecteur chrétien qu'il a cru devoir, pour des motifs religieux d'une haute importance, omettre plusieurs des histoires rapportées dans les précédentes vies de Faust. Les unes, relatives à ses honteuses débauches, aux impudicités qu'il commet avec des succubes, notamment avec Hélène de Grèce qui lui donna, dit-on, un fils nommé Justus, sont trop immorales pour être rapportées ; les autres, relatives à ses voyages à travers le monde ; ne lui ont pas

paru suffisamment prouvées et renferment de plus des passages contraires aux bonnes mœurs et de nature à troubler les esprits et les cœurs.

La troisième partie a pour titre :

« La troisième partie des Histoires du D<sup>r</sup> Jean Faust, le grand enchanteur et magicien, où l'on trouve d'abondants et véritables détails sur son dernier testament, ses prophéties et aventures, et sur sa fin horrible, et l'effroyable manière dont il a quitté ce monde, accompagné, etc. »

Cette troisième et dernière partie, la moins étendue, commence à la même époque que l'Épilogue ou Histoire de la dernière année de la Vie de Faust dans l'édition originale. Les deux premiers chapitres nous montrent Faust prenant ses dispositions dernières et léguant ses biens et ses livres magiques à son Famulus Wäiger, au service duquel il attache en outre un Esprit.

Ils indiquent les précautions prises par Faust pour conserver le souvenir de sa vie et de ses aventures. Son testament écrit, le Docteur fut possédé, paraît-il, d'un Esprit prophétique semblable à celui qui jadis animait les Devins et les Sibylles ; il dicta lui-même ses prophéties qui furent divulguées par Jean Wäiger après sa mort. La rédaction de ces prophéties n'a pas dû coûter beaucoup de peine à Widman. Elles s'étendent depuis la mort de Faust jusqu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire jusqu'à la publication du volume qui les contient, et elles annoncent, avec une précision qui n'a rien de surprenant, tous les grands événements religieux et politiques accomplis en Europe pendant cette période : l'avènement du protestantisme, ses luttes contre la papauté et les troubles qu'il suscita tant en Allemagne que dans les autres pays de l'Europe. Elles sont tout à l'avantage des protestants et remplies d'injures contre les papes et le catholicisme.

Cela n'empêche pas un Esprit d'apparaître à Faust un mois avant l'expiration du pacte, sous la forme d'un diable noir et velu, et de le mettre en demeure de l'exécuter. Il lui rappelle que tous les engagements pris envers lui ont été scrupuleusement tenus, et lui recommande de se tenir prêt à remplir les siens. Cette première sommation jette Faust dans un tel abattement qu'à peine a-t-il la force de balbutier quelques mots. Son famulus Wäiger, le voyant ensuite plongé dans le désespoir, essaie de relever son courage et lui conseille de s'adresser à ses fidèles amis et compagnons les théologiens qui trouveront sans doute un moyen de le tirer de ce mauvais pas. Mais Faust ne veut rien entendre, et ne cesse de pleurer et de se lamenter (III, 5).

A la fin, cependant, il se décide à suivre les conseils de son ser-

viteur. Il envoie chercher un théologien et un médecin, depuis longtemps ses amis intimes, en leur faisant dire qu'il est gravement malade. Le théologien et le médecin se rendirent à son appel, et voyant qu'il avait les yeux hagards, et qu'il gémissait et se tortait les mains, ils comprirent que ce n'était pas le corps qui était atteint, mais l'âme et ils le questionnèrent sur la cause de son désespoir. Faust leur ouvrit son cœur et leur avoua l'horrible secret de son pacte. Le théologien essaya de le consoler en lui disant que, si grand que fût son crime, il ne devait pas désespérer de la bonté divine; que le Seigneur était un Dieu miséricordieux et que Jésus, son fils, était mort sur la croix pour le salut des hommes. Il lui conseilla, lorsque le diable viendrait pour le tourmenter, de lui répondre que le sang du Christ pouvait effacer les péchés les plus abominables et qu'il espérait, par son repentir, obtenir le pardon des siens. Puis, après avoir apporté maintes citations de l'Écriture à l'appui de ses paroles, il promit à Faust de venir souvent le voir, et il se retira, le laissant, non pas consolé, mais un peu moins abattu (III, 6).

La nuit suivante, le diable ne manqua pas d'assaillir Faust de railleries et de menaces. Il s'efforçait surtout de lui persuader que son péché était trop grand pour être pardonné, et qu'il s'y prenait trop tard pour s'en repentir. Faust n'osa rien lui répondre. Mais le lendemain, il manda son ami le théologien qui le réconforta de nouveau et l'engagea vivement à tenir tête au diable, si bien que ce dernier, craignant de ne pas sortir vainqueur de la lutte, laissa pendant quelque temps sa victime en repos. Alors Faust, avec la tranquillité, recouvra sa témérité première. Il retomba dans ses débauches passées et fut repris, à la suite de ces orgies, d'accès de mélancolie pendant lesquels il était assailli de terribles épouvantes. Il ne pouvait se persuader que Dieu fût assez miséricordieux pour lui pardonner ses crimes. Fort effrayé de cette rechute, le théologien accourut à la rescousse avec plusieurs de ses amis et il exhorta Faust d'une manière si pressante, il lui cita des textes si probants de l'Écriture à l'appui de ses paroles, qu'il parvint encore une fois à lui rendre courage et confiance. Il le décida même à prier Dieu, et tous les soirs, en se mettant au lit, Faust suppliait le Seigneur de lui pardonner ses péchés, tout indigne qu'il fût de sa miséricorde, de prendre en considération les mérites de son divin fils, mort sur la croix pour le salut des hommes, et de se montrer compatissant et miséricordieux (III, 7, 8).

Mais le diable ne se lasse jamais. Il recommença bientôt ses attaques avec des arguments si subtils et si pressants, que cette fois la victoire lui resta. Toute l'éloquence des théologiens protestants, toute leur science ne purent ramener la confiance et la tran-



quillité dans l'âme de Faust, bouleversée par le remords. Faust finit par s'enfermer chez lui, et la solitude le plongea dans une si profonde mélancolie qu'un jour, pris de désespoir, il saisit un couteau pour mettre fin à ses jours. Mais au moment où il allait se porter le coup mortel, sa main retomba, frappée d'une paralysie subite, et il ne put exécuter son dessein. Il était comme le condamné qui, dans sa prison, appelle la mort et voudrait se la donner, mais qui doit attendre, pour être délivré de sa souffrance, l'heure fixée par le juge (III, 9, 10).

Ce fut alors son Esprit Méphostophilès qui se chargea de le consoler. Il s'en acquitta, sinon mieux que le théologien protestant, du moins d'une manière beaucoup plus efficace. Il commença par diminuer très habilement à ses yeux l'horreur de la mort qui l'attendait, en lui remontrant que, parmi les musulmans et les païens, des milliers d'hommes subissaient tous les jours un sort pareil sans en être aussi désespérés. Il n'est point d'ailleurs, ajouta-t-il, aussi sûr qu'on le prétend que l'âme survive au corps; et si, dans le pacte, il est fait mention des deux, c'est surtout afin de se conformer aux idées des hommes, car les diables, avant toutes choses, ont le corps en vue. Si d'ailleurs l'âme survit au corps, tu peux compter sur moi, qui te fus toujours si fidèle en toutes choses, pour lui préparer dans l'autre monde un sort dont elle n'aura point à se plaindre. Ce qui te trouble et t'émeut de la sorte, ce sont les sermons des théologiens, oiseaux de mauvais augure qui ne savent prédire que le malheur et la souffrance. Si donc tu veux m'en croire, tu t'abstiendras de toute discussion avec ces trouble-fête, tu continueras de manger, de boire et de faire la débauche comme par le passé, et pour le reste, tu te reposeras sur moi. Faust suivit en effet le conseil, tout-à-fait d'accord avec ses penchants, et il se replongea de plus belle dans ses orgies passées (III, 11).

Mais, par un mouvement de réaction inévitable, ces excès le firent bientôt retomber dans sa tristesse et son désespoir, et pendant ces crises intérieures, il songeait à sa fin dernière; il repassait en lui-même tout le cours de son existence, réfléchissant avec de stériles regrets à ce qu'eût été sa vie, s'il eût persévéré dans la bonne route, et à ce qu'elle était devenue depuis qu'il s'était vendu à l'Esprit du mal. Alors il se mettait à gémir et à se lamenter, et il repoussait toutes les consolations, même celles de son *famulus* Waiger. Lorsque ses amis cherchaient à le tirer de son abattement, en lui parlant de repentir et de pénitence, il les interrompait en leur disant que c'étaient là des choses auxquelles il n'était plus temps de songer, et il les invitait à lui tenir tête à table, et à le distraire par de joyeux propos. Un jour, voyant qu'épouvantés de sa folle audace et de sa dureté de cœur, ils se reti-

raient tous, au lieu d'accepter son invitation, et semblaient l'abandonner, il fut pris d'un tel accès de colère et de désespoir, qu'il saisit un couteau, et voulut de nouveau se le plonger dans le cœur. Mais sa main fut, comme la première fois, brusquement arrêtée par une paralysie passagère, qui rendit inertes son bras et sa jambe droite (III, 12, 13, 14).

Malgré les longueurs et les banalités qui la déparent souvent, cette peinture des divers états que traverse l'âme de Faust, pendant les derniers mois du pacte, ne manque ni de force ni de vérité. On y sent la main d'un homme à qui l'étude de la théologie a rendu familière la connaissance du cœur humain.

Enfin, l'heure fatale arrive. Le diable apparaît une seconde fois à Faust; il lui montre son pacte et l'avertit de se tenir prêt à l'exécuter. Faust tombe alors dans le plus épouvantable désespoir. Mais son Esprit le visite pendant la nuit; il le reconforte, et Faust, comprenant que le plus sage, en la circonstance, est de faire bonne mine à mauvais jeu, convoque ses amis et ses compagnons de débauche à un dernier festin (III, 15).

Les quatre chapitres suivants (III, 16, 17, 18, 19) sont consacrés au récit des derniers instants et de la mort de Faust. Ce récit est calqué sur celui de la version originale, si dramatique dans sa simplicité naïve. Mais Widman l'a gâté en développant outre mesure le discours de Faust aux étudiants, et en lui faisant adresser ensuite, par son ami le théologien, un insipide et interminable discours en treize points, dans lequel ce digne homme cherche à lui prouver qu'il ne doit pas, même alors, désespérer de son salut et qu'il a tout à attendre de la miséricorde de Dieu, s'il lui reste fermement attaché jusqu'à la dernière heure. Ce sermon recommence lorsque Faust prend congé de ses amis et l'on ne peut s'empêcher de plaindre le pauvre Docteur de subir, en un pareil moment, une si terrible aggravation de peine.

Dans le chapitre 20, Widman raconte que le fils de Faust et de la belle Hélène, Justus, un enfant d'une beauté merveilleuse, alla trouver Wäiger après la mort du Docteur, lui conseilla, lorsqu'il aurait acquis toute la science renfermée dans les livres, de se rendre dans un pays païen où il arriverait à une haute fortune et lui dit, en terminant, qu'il allait partir avec sa mère, qui se trouvait maintenant, comme lui, sans feu ni lieu. Wäiger voulut le retenir, en lui promettant de subvenir à ses besoins, ainsi qu'à ceux d'Hélène. Mais il refusa toutes les offres de ce bon serviteur, et, après lui avoir donné sa bénédiction, il prit sa mère par la main, et ils s'éloignèrent tous les deux. On n'a jamais su depuis lors ce qu'ils étaient devenus.

Enfin, dans le dernier chapitre (21), Widman nous apprend que

Faust, après sa mort, apparut à diverses reprises à son famulus, et lui révéla beaucoup de choses qui sont rapportées dans l'Histoire de Jean Wäiger. Le Docteur, de plus, hantait sa maison, et toujours facétieux, il jouait toutes sortes de mauvais tours à son famulus. Il apparaissait sous sa forme naturelle, c'est-à-dire sous celle d'un petit homme maigre, ayant les épaules hautes, le dos arrondi et la barbe grise. Wäiger fut obligé de le conjurer, et il réussit, non sans peine, à le faire déguerpir.

Réduite aux parties que nous venons d'analyser, c'est-à-dire au texte seul de l'ouvrage, la version de Widman n'a rien d'exagéré. S'il ajoute un nombre assez considérable d'anecdotes, il en retranche plusieurs, dont il a cité les principales dans l'avertissement mis à la fin de la deuxième partie. Bien qu'elle soit moins naïve que la version primitive, dont elle n'a pas la saveur populaire, et malgré le parti pris de polémique religieuse qui la dépare, sa légende pourrait encore, à certains égards, soutenir la comparaison avec la forme originale. Si, dans la première partie, en dépeignant l'inquiétude des choses de l'autre monde dont Faust est tourmenté, Widman n'a pas su garder la gradation savante établie par l'auteur de l'édition de 1587, il rachète son infériorité par le récit émouvant et vrai des combats qui se livrent dans l'âme de Faust durant les derniers mois de son existence. Mais il a eu la malencontreuse idée d'ajouter à la suite de chaque chapitre des Moralités ou Commentaires (*Erinnerungen*) dont les proportions dépassent toute mesure. Ces moralités forment au moins les deux tiers de l'ouvrage, et plus d'une fois un chapitre de quelques lignes est suivi de moralités de quinze à vingt pages imprimées en petit texte. Intercalés dans le récit, dont ils rompent le fil, du reste assez lâche, ces appendices sont souvent d'une insipidité mortellement ennuyeuse. Ils lassent la patience la plus tolérante, la curiosité la moins difficile à satisfaire, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine, au prix de véritables efforts, qu'on en peut achever la lecture.

Ces moralités, envisagées d'une façon générale, se composent de trois parties bien distinctes. Widman y traitant trois sortes de sujets dont il ne s'écarte guère.

La première partie se compose d'un commentaire historique sur les faits ou les anecdotes dont il vient d'être parlé dans le chapitre. Widman, qui a beaucoup lu, tient à faire parade de son érudition. Il cite à leur propos tous les faits de même nature qu'il connaît, et même à l'occasion ceux qui ne s'y rapportent que d'une manière indirecte et lointaine. C'est de beaucoup la partie la plus intéressante. En plus d'un endroit, on y rencontre des renseignements curieux ou utiles. On y retrouve notamment, sur les

papes accusés d'avoir conclu des pactes avec le diable, toutes les anecdotes inventées par Bennon et mises en circulation par les fauteurs du schisme d'Occident. Mais cette érudition est indigeste et diffuse. Rassemblés sans que le moindre esprit critique préside à leur choix, les faits historiques, comme les anecdotes, sont racontés avec aussi peu de souci de l'agrément littéraire.

Dans la deuxième partie, on peut ranger toutes les dissertations théologiques et les instructions morales dont Widman a cru nécessaire d'illustrer la conduite de Faust. Comme la vie du personnage offre ample matière aux commentaires de cette nature, et que son biographe ne perd aucune occasion d'en tirer des enseignements, cette partie a pris sous sa plume un développement énorme. S'il avait indiqué ces conclusions morales d'un trait vif et rapide, en les relevant de réflexions incisives ou, à tout le moins, justes et portant coup, on les eût acceptées sans peine, car le sujet les comporte et les appelait en quelque sorte. Mais il en a fait d'interminables sermons ayant le double tort de ne parler jamais au cœur et de n'intéresser que médiocrement la raison. Peut-être ces sermons étaient-ils tolérables pour des protestants du xvi<sup>e</sup> siècle, habitués en toutes choses à prodiguer les citations de l'Écriture. Encore ont-ils dû les pénétrer plus d'une fois de leurs émanations soporifiques. Pour des lecteurs de notre époque, ils sont absolument illisibles, surtout dans la troisième partie de l'ouvrage, où leur stérile abondance coule avec une monotonie désespérante et s'épanche, comme une douche glacée, sur une longue suite de pages, sans que rien en fasse prévoir l'arrêt.

Dans la troisième partie, Widman se livre à des attaques continues contre le catholicisme. Cette partie polémique, toute question religieuse mise de côté, ne lui fait pas honneur. C'est un ramassis à la fois odieux et puéril de calomnies, d'injures et d'obscénités contre la religion catholique, le pape, les moines et le clergé. Non seulement Widman ignore la modération, la politesse et le bon goût; mais la recherche consciencieuse de la vérité ne se rencontre nulle part en son travail. Il accueille sans discernement et sans scrupule toutes les imputations, tous les faits vrais ou faux qui peuvent aider au triomphe de ses idées ou déconsidérer le catholicisme. Pour leur donner plus de force, il les assaisonne d'injures grossières, de déclamations furibondes et souvent d'obscénités révoltantes. Chose digne de remarque, en effet, ce moraliste austère, dont certains chapitres de la version originale ont offensé la pudeur à ce point qu'il ne peut se résigner à les reproduire, perd toute mesure dès qu'il rencontre l'occasion d'attaquer la conduite des papes et du clergé. Son langage s'émancipe en même temps que son imagination se débride, et il s'ébat lour-

dement en des quolibets ou des peintures dont la licence éhontée devait produire une singulière impression sur les jeunes gens à qui ce livre était particulièrement destiné. Une pareille façon de moraliser paraît à tout le moins surprenante aux esprits de sang-froid. Mais la passion emporte alors Widman et l'aveugle si fort qu'il ne semble même pas s'apercevoir de son inconséquence.

Malgré les habiletés de son auteur, cette version de la légende ne paraît avoir obtenu qu'un succès éphémère de curiosité. Elle n'eut qu'une seule édition sous la forme que nous venons d'analyser, celle de 1599, et lorsqu'on voulut la réimprimer, soixante-quinze ans plus tard, on dut, pour la rendre acceptable, la modifier considérablement. Ce fut un médecin nommé Pfitzer, qui se chargea de la tâche. Il ne se contenta pas de rajeunir le style qui, n'ayant jamais été bon, avait considérablement vieilli; il récrivit presque entièrement certains chapitres, mais en se tenant toujours très près du texte de Widman, qu'il suit phrase à phrase en maint passage, et auquel il n'ajoute presque jamais rien de nouveau, alors même qu'il s'en écarte le plus. Il fit subir aux *Moralités* (*Erinnerungen*), devenues dans son livre des Notes ou Remarques (*Anmerkungen*), une transformation encore plus profonde. Il en supprima presque entièrement les attaques et les injures contre le catholicisme, et il opéra les mêmes retranchements dans le texte des chapitres. Ainsi toutes les histoires de Widman sur les pratiques magiques des papes et des cardinaux et sur les pactes qu'ils auraient conclus avec le diable ont disparu de la nouvelle édition. Il est évident que les lecteurs de cette époque, plus éclairés, moins crédules, n'auraient pas accepté les contes à dormir debout dont on avait bercé le peuple au xvi<sup>e</sup> siècle, et que les violentes et grossières imputations de Widman, loin de servir la cause protestante, lui auraient été plutôt nuisibles. Il n'était pas possible, non plus, d'imposer au public de ce temps, la tâche de lire les interminables dissertations théologiques de la première édition. Pfitzer l'a compris, et supprimant toute cette partie religieuse, il l'a remplacée par des dissertations, des faits et des anecdotes historiques où il fait preuve d'une érudition non pas plus sûre, peut-être, mais moins indigeste. Ses citations et réflexions se rapportent davantage au sujet. Elles sont en général mieux choisies et d'une lecture moins pénible.

En somme, la Vie de Faust, entre les mains de ce nouvel éditeur, tout en conservant son caractère protestant, perd ses allures agressives contre le catholicisme, et dans les notes jointes au texte, la théologie cède le pas à l'histoire. Ainsi transformée, la lourde compilation de Widman, sans être allégée de tous ses défauts,

retint seulement ceux qui cadraient avec les goûts de l'époque et obtint une vogue dont témoigne le grand nombre de ses éditions. Il s'en écoula sept en cinquante ans.

L'édition de Pfitzer a pour titre :

« La vie scandaleuse et l'effroyable fin du très fameux archimagicien Jean Faust, écrite pour la première fois et avec soin, il y a un grand nombre d'années, par Georges-Rodolphe Widman, et maintenant revue à nouveau et augmentée tant de moralités nouvelles que de graves histoires et questions pour l'avertissement des méchants d'aujourd'hui, par Jean-Nicolas Pfitzer, docteur en médecine; précédé d'un mémoire de Conrad-Wolff Platzius, de son vivant docteur de la sainte Écriture, sur l'horrible péché de magie, et suivi d'un appendice sur les tambours prophétiques des Lapons (par J. Scheffer, dit Franz Peter dans sa *Literatur der Faustsagen*. 3<sup>e</sup> Ausgabe, Leipzig, H. Hartung, 1837, in-8°, p. 14<sup>1</sup>), ainsi que de quelques autres histoires sur la magie. Nuremberg, chez Wolfgang Moritz Endter et les héritiers de Johann-Andreas Endter, M. DC. LXXIV<sup>2</sup>.

En tête de son édition, Pfitzer a reproduit la préface de Widman, mais il a omis la note sur la date du pacte et l'extrait des Propos de table de Luther. Les sujets et l'ordre des chapitres sont, à de rares exceptions près, les mêmes que dans Widman. Dans la première partie, trois chapitres sont cependant omis : le chapitre 30, où Friedrich Bronauer disculpe son maître Faust des accusations portées contre lui; le chapitre 32, où Méphostophilès donne à Faust des explications mensongères sur la création du monde et la première naissance de l'homme, et le chapitre 41 dans lequel se trouve rapporté le procédé rabelaisien employé par Faust pour lancer un diable contre des gens qui le raillaient. Ces omissions s'expliquent d'elles-mêmes. La justification de Faust et ses rapports avec les étudiants n'avaient plus, pour les lecteurs du xvii<sup>e</sup> siècle, le même intérêt que pour ceux du xv<sup>e</sup>. Il en était de même des opinions manichéennes prêtées par Widman au diable bernant Faust d'explications mensongères. Quant à l'anecdote du dernier chapitre, elle était devenue trop grossière pour ses lecteurs. A cette dernière il a substitué, mais dans un autre endroit, l'anecdote de Faust mangeant un garçon d'auberge. Il a de plus changé de place le chapitre 45 de Widman, sur des étudiants querelleurs frappés par Faust d'une cécité passagère, et des trois anecdotes de nos

<sup>1</sup> D'après lui et d'après Engel (*Bibliotheca Faustiana*), les six éditions subséquentes parurent en 1681, 1685, 1695, 1711, 1717 et 1726. — Jean Scheffer, né à Strasbourg, en 1621, fut appelé à Upsal par la reine Christine pour y professer l'éloquence, la politique, le droit naturel et le droit des gens. Il mourut en 1679. — Nous nous sommes servi, pour l'étude de l'ouvrage, de la réimpression faite par M. Adelbert von Keller pour le *Literarisches Verein in Stuttgart*, Tübingen, 1880, in-8°.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 126.

chapitre 40, il a supprimé la deuxième : *Comment Faust rentra dans une ville après la fermeture des portes*. De chacune des deux autres, il a fait un chapitre distinct. Enfin, dans le chapitre 36, où il rapporte l'évocation des héros de la Grèce devant les étudiants d'Erfurt, il nie que Faust ait jamais fait un cours sur Homère.

Les modifications de la deuxième partie ne sont pas plus considérables. Les trois épisodes du vieux médecin qui veut convertir le magicien, du chevalier dont la tête est ornée d'un bois de cerf et du carnaval de Faust, qui dans Widman occupent chacun trois chapitres, sont réduits chacun à deux. Pfitzer prétend, en outre, (II, 25), que Faust, lorsqu'il fit part de son intention de se marier à son Esprit, voulait épouser une belle, mais pauvre fille, venue de la campagne à la ville, et servante chez un mercier. Il raconte aussi, dans la note jointe à ce chapitre, que Méphostophilès, afin de consoler Faust, auquel il interdisait le mariage, lui donna pour concubine la belle Hélène de Grèce. Enfin, dans la troisième partie, il réunit en un seul chapitre les prophéties de Faust, divisées en deux par Widman ; il ajoute un nouveau chapitre dans lequel il rapporte que Faust, une nuit, rêva de l'Enfer dont il allait devenir la proie, et il supprime le dernier, qui traite des apparitions de Faust après sa mort.

Malgré son succès, l'édition de Pfitzer était trop volumineuse pour être répandue facilement dans le peuple qui, sans doute, ne l'achetait guère et qui, l'eût-il achetée, n'aurait eu ni le temps ni le goût de lire cette volumineuse compilation. On sentit bientôt le besoin d'y joindre un abrégé d'une lecture plus facile et d'un prix moins élevé. L'auteur de ce résumé, beaucoup plus succinct que la version originale dont il égale à peine, en étendue, l'une des parties, s'est contenté de le signer : *Un Croyant Chrétien*. Il a suivi Pfitzer, et son travail est, pour le temps, clair et agréable à lire. Mais c'est presque le seul éloge qu'on puisse lui accorder, car il n'est qu'une réduction de son modèle, et dans le fond comme dans la forme, il manque absolument d'originalité.

Il a pour titre :

« Le pacte avec le diable de l'archimagicien et enchanteur, le Dr Jean Faust, fameux dans le monde entier, sa vie, ses aventures et sa fin effroyable. Revu à nouveau, résumé dans un plaisant abrégé et publié pour servir d'avertissement à tous les pécheurs endurecis, par un Croyant chrétien. Francfort et Leipzig, s. d., éd. in-8° 1. »

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 127.

Cette édition, donnée par Franz Peter comme la plus ancienne, doit dater de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle ou des premières années du xviii<sup>e</sup>, car une deuxième édition, imprimée dans la même ville, et sans doute chez le même éditeur, porte le millésime de 1726. L'ouvrage fut encore réimprimé plusieurs fois, mais à des époques plus récentes, et son succès semble avoir presque égalé celui de l'édition de Pfitzer.

Dans cet abrégé, comme dans toutes les formes précédentes de la légende, il est dit que Faust est né et fit ses études à Wittemberg, tandis qu'il résulte des renseignements historiques qu'il était originaire du Wurtemberg, et ne se rendit à Wittemberg que dans les dernières années de son existence. Peut-être faut-il chercher la raison de cette divergence dans une simple erreur d'écriture ayant amené une confusion entre les deux mots de Wittemberg et de Wirtemberg, orthographe alors usitée pour Wurtemberg. La confusion une fois établie, on l'aurait acceptée d'autant plus facilement que Faust avait assez longtemps habité Wittemberg, et l'on aurait transporté dans cette dernière ville le théâtre d'événements qui vraisemblablement se sont passés, non pas au nord de l'Allemagne, mais dans ses régions occidentales. On aurait, par suite de cette erreur, cherché vainement aux alentours de Wittemberg la forêt bavaroise et souabe de Spesser ou Spessart.

La seule modification de quelque importance faite par le Croyant Chrétien à son modèle, a été d'ajouter à son récit deux anecdotes empruntées à la Vie de Wagner <sup>1</sup>. Tandis que tous les auteurs du récit légendaire ont jusqu'alors appelé l'Esprit de Faust Méphostophilès, le Croyant Chrétien, d'accord sur ce point avec la Complainte de Cologne, lui donne celui de Méphistophelès, adopté par Goethe. On a beaucoup discuté sur l'origine de ce mot, et bien des explications ont été proposées. La plus vraisemblable — nous ne disons pas la vraie, — nous paraît être celle de Duntzer : μη φω-ορδής (qui n'est pas ami de la lumière). Enfin le Croyant Chrétien rend au Famulus de Faust son nom de Wagner, que Widman et Pfitzer avaient transformé en celui de Wäiger.

L'abrégé du Croyant Chrétien est la dernière forme originale que la Légende de Faust ait revêtue. Depuis lors, on n'a fait que réimprimer les éditions anciennes, ou l'on s'est contenté de rajeunir le style, afin de le rendre d'une lecture plus facile. Ces remaniements ont commencé à s'effectuer vers la fin du siècle dernier, et

<sup>1</sup> Voy. ch. X.



se sont renouvelés souvent, depuis lors. Mais ils sont l'œuvre toute personnelle de leurs auteurs, et comme ils n'ont rien emprunté à la tradition soit orale, soit écrite, nous n'avons pas à nous en occuper. Nous laissons de côté, pour le même motif, les Vies de Faust publiées depuis un siècle. Malgré tout le mérite de quelques-unes, ce sont de purs pastiches où l'on ne rencontre rien qui puisse servir à l'Histoire de la Légende.

---

## CHAPITRE IX

### Le Livre populaire : Ses Traductions.

Le grand succès du livre populaire ne fut pas restreint à l'Allemagne. Il s'étendit à tous les pays du Centre et du Nord de l'Europe. A peine parue, la Vie de Faust fut traduite dans les langues principales de ces contrées.

La première traduction fut faite en Allemagne. Il était naturel en effet que la Légende, écrite en haut-allemand, passât dans l'autre dialecte alors en usage chez quelques peuples germaniques, c'est-à-dire dans le bas-allemand, avant de se répandre chez les nations voisines. Cette traduction parut en 1788, quelques mois sans doute après la mise en vente de l'édition originale, dont elle procède. Elle en a reproduit le titre <sup>1</sup> avec une fidélité littérale, et sans doute le texte, car les auteurs qui la signalent ne mentionnent point qu'elle diffère de la version en haut-allemand, ce qu'ils n'eussent pas manqué de faire, Zarneke surtout, s'il eût existé des variantes. A la fin du titre et avant la citation de l'épître de saint Jacques, on lit : *Traduit du haut-allemand dans notre langue saxonne*, et après la vignette de l'imprimeur qui occupe la moitié inférieure de la dernière page : *Imprimé dans la ville impériale de Lübeck par Jean Balhorn, demeurant rue du Château. En l'an du Seigneur MDLXXXVIII* <sup>2</sup>. Sur le revers du titre se trouve, entre deux traits noirs, l'épigramme formée de six distiques qui fut reproduite un peu plus tard (1590) dans l'édition en haut-allemand de Berlin (B 1), et dont nous avons donné la traduction au chapitre 7 : « *Quisquis es, ingentes...* » A la suite de cette épigramme viennent l'épître-dédicace de Jean Spies, transformé en Jean Speth par le traducteur, et la préface au lecteur chrétien. Ce volume publié dans le format in-8°, contient

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 128.

<sup>2</sup> Gedrucket in der keyserlichen fryen Ryck stadt Lübeck dorch Johann Balhorn, weenhafftig yn der Huxtraten. Anno Domini MDLXXXVIII.

226 pages numérotées, plus 11 pages sans numéros consacrées au titre et aux préliminaires. On y retrouve les fautes signalées dans l'édition originale, à part une ou deux que le traducteur ou l'imprimeur ont corrigées. On en connaît deux exemplaires conservés, l'un à la bibliothèque royale de Berlin (Zarncke), l'autre à la bibliothèque ducale de Wolfenbüttel (Engel).

La première édition de la traduction hollandaise (imprimée dans le format in-4°), n'est pas datée et elle est certainement postérieure à la traduction en bas-allemand, car elle procède non de l'édition originale, mais de l'édition de Berlin datée de 1590, la première sur laquelle on ait jusqu'à présent constaté la plus ancienne des additions, celle des Histoires d'Erfurt. Mais elle a dû paraître très peu de temps après l'édition allemande dont elle reproduit le texte, car une deuxième édition fut publiée dès 1592, chez Emmerich; dans le format in-8°. Elle fut encore réimprimée plusieurs fois; à Delft, en 1607, in-8°, en 1608, en 1677 et en 1685, in-4°; à Amsterdam, chez Jean de Nivel, en 1728, in-12 et en 1751, sans lieu ni nom d'imprimeur<sup>1</sup>.

La première édition a pour titre :

« *Histoire du Dr Faust, qui fut un très grand enchanteur dans la magie noire. Son pacte diabolique, sa vie impie, ses merveilleuses aventures, sa fin effroyable et sa mort terrible.* Publié en majeure partie d'après ses propres écrits. Délié à tous les hommes hautains, orgueilleux, téméraires et impies, comme un horrible exemple et avertissement. Traduit d'après l'exemplaire en haut-allemand, corrigé en beaucoup de passages et orné de belles figures gravées sur cuivre. S. L. N. D., in-4° 2. »

La préface, comme celle de l'édition originale allemande, annonce une traduction latine qui n'a jamais paru, et elle est suivie de citations de l'Écriture Sainte contre la magie. Préface et citations ont disparu dans l'édition de 1728, conforme d'ailleurs pour tout le reste aux éditions précédentes.

Les éditions in-4° sont ornées, annonce le titre, de belles figures gravées sur cuivre; mais ces gravures sont, au dire de ceux qui les ont vues, d'un travail assez grossier. Bien que l'éditeur affirme dans le titre que cette traduction hollandaise est corrigée en beaucoup de passages, les chapitres y sont rangés exactement de la même manière que dans l'édition allemande de 1590, et, dit Düntzer<sup>3</sup>, elle en suit le texte avec la plus grande fidélité. Le

<sup>1</sup> Les éditions de Delft de 1607 et de 1608 contiennent comme seconde partie la vie de Christophe Wagner (*Christoffel Wagenaars-Leben*), traduite du haut-allemand.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 429.

<sup>3</sup> *In Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., S. 98. *Ind. Bibl.*, n° 34.

seul changement de quelque importance qu'on y rencontre est l'indication de plusieurs dates, le traducteur ayant sans doute jugé nécessaire de préciser davantage afin de rendre les faits plus intelligibles à ses compatriotes, moins initiés que les Allemands aux divers événements de la vie de Faust. D'après lui, Faust est né en 1491, il a signé son premier pacte le 23 octobre 1514, le second le 3 août 1531. Il aurait été emporté par le diable dans la nuit du 23 au 24 octobre 1538, entre minuit et une heure du matin. Quoiqu'elles soient sans doute de pure invention, ces dates sont en accord assez exact avec les faits historiques, auxquels elles sont probablement empruntées.

Plusieurs auteurs, entr'autres M. Ristelhuber, ont confondu l'édition flamande avec l'édition hollandaise et la méprise était en effet facile à commettre. La première n'a été signalée, ou du moins décrite avec exactitude, qu'en 1850, par M. Edwin Tross, de Paris, dans le *Sérapéum*<sup>1</sup>, et les différences entre les deux langues sont aujourd'hui même, et étaient surtout au xv<sup>e</sup> siècle si peu marquées, qu'on a très-bien pu, si l'on s'est borné au simple examen du titre, la prendre pour un livre hollandais. Ainsi que l'a justement fait observer un écrivain belge, M. l'abbé Henri Van den Driessche, au xv<sup>e</sup> siècle, avant la séparation des dix-sept provinces, on ne parlait en réalité, dans les Flandres comme dans les Pays-Bas, qu'une seule et même langue, le Flamand. Ce fut seulement après cette séparation que les Hollandais, par amour-propre national, désignèrent sous un nom distinct et présentèrent comme une langue à part l'idiôme de leurs provinces, dont ils exagérèrent avec intention les dissemblances très légères avec le flamand. Cette dernière langue n'est elle-même qu'un dialecte du bas-allemand (*nederduitsch*), ainsi nommé par opposition avec le haut-allemand (*hoogduitsch*). Le bas-allemand est encore parlé dans deux arrondissements français : ceux de Dunkerque et d'Hazebrouck, dans cinq provinces de la Belgique, dans toute la Hollande et dans la lisière septentrionale de l'Allemagne qui longe la Baltique, jusqu'à Dantzig. Mais au xv<sup>e</sup> siècle, sa limite méridionale descendait beaucoup plus bas ; elle embrassait notamment la Saxe entière, et par là s'explique cette phrase du titre dans la traduction faite en cette langue : *Traduit du haut-allemand dans notre langue Saxonne*. On distingue encore aujourd'hui dans le bas-allemand trois dialectes : le bas-allemand proprement dit, qui, dès le xv<sup>e</sup> siècle, tendait à se rapprocher du haut-allemand, le flamand et son dérivé, le hollandais.

<sup>1</sup> Jahrgang 1850, n<sup>o</sup> 10, Ss. 159-160.

Cette traduction flamande<sup>1</sup>, publiée dans le format petit in-8° et composée de cinquante-neuf feuilles signées et de cinq sans signatures, a pour titre : « Véritable histoire du Dr Johannes Faustus, qui fut un grand et célèbre enchanteur dans la magie noire. Son pacte diabolique, sa vie impie, ses merveilleuses aventures, sa fin effroyable et sa mort terrible. Traduit du haut-allemand par Carol. B. Medic. — Dent. 18, 20<sup>2</sup>. »

Au-dessous se trouve une gravure sur bois représentant Faust à côté d'une montagne vomissant des flammes et après la gravure ces deux mentions :

Jacob, iv, vers. 7-8.

An. M.DXCII.

Vient ensuite un avis du traducteur au lecteur, sur une feuille sans signature ; puis le premier chapitre commence. Bien que le nom de l'éditeur et l'indication du lieu d'impression fassent défaut, la comparaison de ce volume avec une édition analogue et sans date de la légende d'Eulenspiegel a permis à M. Edwin Tross de reconnaître que, vraisemblablement, elle sortait d'une presse d'Anvers.

On peut, croyons-nous, rapprocher encore de la traduction hollandaise une édition nouvelle que M. Ed. de Gryze, professeur au grand séminaire de Bruges, a eu la complaisance de nous décrire, et qui paraît être la réimpression de l'édition in-12 de 1728 dans la même ville (Amsterdam), mais par un imprimeur différent. Le titre au lieu de débiter par les mots suivants : *Historie van Jan Faustus*, comme dans l'édition in-12 de 1728, commence ainsi : *Historie van doctor Jan Faustus*, et l'orthographe de quelques mots est rajeunie. A la suite on lit : A Amsterdam, chez Hismanius van de Rumpel auprès de la vieille maison en briques de la rue de la Ligne<sup>3</sup>.

« Ce livre dépareillé des derniers feuillets, dit M. Edouard de Gryze, contient 168 pages in-12. Il est imprimé en caractères de date assez récente. Mais il est écrit dans un flamand qui, tout en étant rédigé par une main hollandaise, diffère tellement du hollandais actuel et ressemble si bien à notre flamand que sa rédaction

<sup>1</sup> Il nous paraît difficile d'en distinguer une édition mentionnée par Engel au n° 278, p. 414 de la 2<sup>e</sup> édition de son catalogue (*Ind. Bibl.*, n° 105 b), comme la plus ancienne édition hollandaise. Engel ne décrit pas cette édition, qu'il n'a pas eue sous les yeux, et le titre qu'il en donne est évidemment incomplet. Mais comme il concorde dans les parties conservées avec le titre de l'édition flamande, et que le millésime (1592) et le format (in-8°) sont les mêmes, tout semble indiquer qu'il s'agit ici de la même édition, ou d'une de ses réimpressions.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 130.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 431.

tion doit remonter au xvi<sup>e</sup> siècle, ou à tout le moins aux premières années du xvii<sup>e</sup>. »

Ces réimpressions de la légende dans les dialectes du bas-allemand se sont continuées jusqu'à nos jours sans qu'on ait notablement modifié les textes. Nous avons pu nous procurer, grâce à l'obligeance de M. Henri Van den Driessche, un petit volume imprimé à Gand, dont le titre est à peu près le même que celui de l'édition d'Amsterdam décrite par M. Edouard de Gryze<sup>1</sup>. Il se compose de 108 pages in-12 et n'est pas daté. Mais il doit être postérieur à 1866, car il suit l'orthographe prescrite pour le flamand, cette année-là, par ordonnance royale. Sur le verso de la couverture se trouve une gravure en bois représentant un des spectacles comiques offerts par Faust à ses amis les étudiants, un soir de carnaval. Un animal fantastique ayant d'assez grandes analogies avec un chien et monté sur un escabeau joue du violon et fait danser en rond quatre autres animaux de la même espèce tandis qu'à gauche un singe en costume de barbier rase un chat assis sur un fauteuil.

La traduction flamande, comme la traduction hollandaise, procède de l'édition en haut-allemand qui parut à Berlin en 1590. Aussi les titres de certaines versions sont-ils presque identiques. Le livre flamand, daté de 1592, doit être postérieur à la première édition du livre hollandais, ce qui a fait croire à Zarncke que le premier était un remaniement, ou, pour être plus exact, une retouche presque imperceptible du second. Mais ils sont, en réalité, la traduction d'un texte commun en deux dialectes presque identiques d'une même langue.

Presque en même temps que la traduction en bas-allemand, en la même année 1588, il paraissait une traduction danoise. Cette version, antérieure aux traductions hollandaise et flamande, doit, selon toute apparence, procéder de l'édition originale de 1587 (A 1). Nyerup l'a signalée dès 1795, dans son ouvrage sur les livres populaires danois<sup>2</sup>, mais il n'a pu se la procurer, sans doute parce qu'elle avait été détruite comme un livre impie. D'après le journal danois *l'Iris* (juin 1795), elle est portée sur le Catalogue de la bibliothèque que Karen Brahe rassembla dans le couvent des religieuses

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 132. — La popularité de l'édition hollandaise n'a pas été moindre. On retrouve la légende de Faust, dit Engel, dans la collection de Van der Berg, *de nederlandsche Volksromans*, Amsterdam, 1837, avec les Histoires d'Hélène, des quatre frères Aymon, de Grisélidis, de Geneviève de Brabant, etc. (Voy. la 2<sup>e</sup> édit. de son catalogue, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 105 b), n<sup>o</sup> 284, p. 413. — Il signale même (n<sup>o</sup> 283, p. 413), une traduction toute récente (1867) en iambes rimés de quatre pieds. (Doctor Faust, volksverhaal, door F.-J. Kekkert). Le Dr Faust, récit populaire par ... — Groot, gr. in-8<sup>o</sup>, 27 Ss.

<sup>2</sup> Pp. 183-188.

d'Odensée; mais elle ne s'y trouvait plus à cette époque. Elle est également indiquée à la page 141 du Catalogue de la bibliothèque de Resen, l'éditeur de la collection des Edda, bibliothèque qui fut brûlée en 1728. Nyerup signale en outre, page 314 de l'Appendice de son ouvrage, une autre édition in-8° de 1674, réimprimée en 1685, dont Engel a reproduit le titre n° 268, page 108 de la seconde édition de son Catalogue (*Ind. Bibl.*, n° 105 b). Mais il n'a pu, par suite de la disparition complète de l'édition de 1588, s'assurer si cette nouvelle édition la reproduisait ou en était différente. (*Voy. Ind. Bibl.*, n° 132 b, le titre de l'édition de 1674.) Le livre populaire répandu actuellement en Danemark est une traduction de l'abrégé du *Croyant Chrétien*. Il est intitulé :

« *L'archienchanteur et magicien le Dr Jean Faust, fameux dans le monde entier; le pacte qu'il conclût avec le diable, sa vie merveilleuse et sa fin effroyable racontées par un croyant chrétien, traduit par N.-F. B... Imprimé en l'année 1733, in-8°.* »

D'après le lexique de Worms, les initiales N. F. B. seraient celles de Niels Frédéric Bang. Mais von der Hagen<sup>2</sup> ne croit pas l'indication exacte.

Enfin Scheible signale dans l'*Antiquariat's Catalog* de 1876, n° 250, un manuscrit in-4° contenant une traduction du récit légendaire dont il se borne à donner le titre : *Historia om Doct. Johan Fausto, den widdberyktade trolldkarl og swartkonstnär* (Histoire du Dr Faust, le fameux enchanteur et magicien, n° 269, p. 109 de la 2<sup>e</sup> édition du catalogue d'Engel (*Ind. Bibl.*, n° 105 b).

La vogue du livre populaire ne paraît pas avoir été moins persistante dans les pays scandinaves que dans les Pays-Bas, car Engel (*loc. cit.*, n° 288, p. 97), cite le titre d'une de ses réimpressions faite à Stockholm en 1874, mais d'après un de ses remaniements littéraires, celui de Marbach. (*Voy. Ind. Bibl.*, n° 133 b.)

Le petit livre populaire danois intitulé : « *Le pauvre paysan Infaustus et son fils Félix,* » (Copenhague, in-8°) n'offre avec la légende de Faust d'autres ressemblances que celles des titres, dues à l'analogie des noms.

On traduisit aussi le livre populaire dans les pays slaves et jusque chez les Lettes. Dans quelques-uns de ces pays, il paraît même avoir conservé longtemps sa popularité. Engel (*loc. cit.*, n° 267, p. 108) indique, d'après la *Bibliographie biographique* d'Ettinger (S. 193), le titre d'une traduction en langue tchèque de l'Histoire du Dr Faust faite à Prague en 1612 (*Voy. Ind. Bibl.*,

<sup>1</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n° 133.

<sup>2</sup> Faust, *In Germania*, VII<sup>e</sup> Bd., 8. Berlin, 1846. — *Voy. aussi Das Kloster*, V<sup>e</sup> Bd., S. 642. *Ind. Bibl.*, n° 34.

n° 133 *d*), sans spécifier de quelle forme allemande elle est la reproduction. Il signale aussi (*loc. cit.*, n° 277, p. 111), une version toute récente (1877) en langue lette du livre de Widman (*voy. Ind. Bibl.*, n° 133 *e*), version sans doute fort abrégée.

La traduction française est la plus récente de toutes. Sa première édition parut en 1598, un an seulement avant la publication de la forme nouvelle de Widman. Elle est l'œuvre d'un homme assez connu, Pierre-Victor Palma Cayet, dont la vie, fort agitée, n'est pas sans offrir quelques ressemblances avec celle de Faust. Cependant il finit mieux que son héros. Né à Montrichard en Touraine, en 1525, Palma Cayet embrassa le protestantisme en même temps que son maître et ami Ramus. Après avoir terminé ses études de théologie à Genève, il fut nommé vicaire dans un village du Poitou, selon certains auteurs, et selon d'autres curé à Montreuil-Bonnin, près de Saumur, puis choisi par Catherine de Bourbon pour être son prédicateur. Ayant suivi cette princesse à Paris, après la victoire de Henri IV sur les ligueurs, il y fut converti par le cardinal Duperron, qui lui fit promettre de rentrer dans le sein de l'Église catholique. Se doutant de ses intentions, les calvinistes le sommèrent de comparaître devant un de leurs synodes, pour y répondre à diverses inculpations, entr'autres à celle de magie, qu'ils formulaient d'habitude contre les personnes qu'ils voulaient perdre. N'ayant pas tenu compte de la citation, Palma Cayet fut déposé. Quelque temps après, le 5 novembre 1595, il abjura publiquement. Un an plus tard, il était nommé professeur au Collège de Navarre. Ordonné prêtre en 1600, il mourut dix ans après, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il avait publié sa traduction de la légende de Faust trois ans après son abjuration et deux ans avant d'entrer dans les ordres.

Sa mémoire fut en butte, de la part des protestants qui le traitaient de renégat, à de violentes attaques et à d'odieuses calomnies. Bayle et l'Estoile lui-même ne les lui ont pas ménagées. Déjà, de son vivant, on l'accusait, nous l'avons vu, de s'adonner à la magie; on prétendait aussi qu'il recherchait la pierre philosophale. Tronchin, professeur de théologie protestante à Genève, assure qu'il avait signé un pacte formel avec le diable, sous le nom de Terrier, et qu'au nombre des conditions imposées à Satan se trouvait la demande d'être mis en état de vaincre tous ses adversaires dans les discussions théologiques. « Ce contrat, signé de son sang, fut trouvé dans ses papiers après sa mort, dit Tronchin, et il a été veu par plusieurs des gens du Roi. »

L'idée qu'avait eue Palma Cayet de traduire l'Histoire de Faust contribua certainement à répandre la calomnie et à lui faire trouver créance parmi les protestants. Cette idée fut malheureuse à tous



égards. Bien qu'il eût parcouru l'Allemagne après sa fuite à Genève pour y suivre les cours des professeurs luthériens, Palma Cayet n'avait qu'une connaissance très imparfaite de l'allemand. Il devait même l'avoir presque entièrement oublié lorsqu'il entreprit son travail, car il n'a nulle part interprété l'auteur allemand d'une façon correcte. On a trouvé moyen, cependant, de se montrer envers son travail encore plus sévère qu'on ne doit l'être. « Cayet, dit le marquis du Roure<sup>1</sup>, ne mérite d'éloges que pour nous avoir fait connaître ce livre curieux. Du reste, il construit ses phrases d'une façon si brusque et si pénible qu'à peine devait-il s'entendre lui-même. On l'accusa de sorcellerie dans son temps, ce fut bien à tort sans doute ; sous le rapport du talent d'écrire, du moins, nul ne fut moins sorcier. » Le jugement n'est pas exact. Palma Cayet ne nous a pas fait connaître la légende de Faust, ou ne nous l'a fait connaître au moins que d'une manière très imparfaite, car sa traduction n'est, pour ainsi dire, d'un bout à l'autre, qu'un long contresens, et c'est pour ce motif, non parce qu'elle est mal écrite, qu'elle est à peu près inintelligible. Malgré de nombreuses incorrections et négligences, le style de Cayet n'est d'ailleurs ni plat, ni vulgaire. Naïf et naturel, il est souvent relevé par des tours heureux et des expressions originales. Il est fâcheux, pour cette raison, que Cayet n'ait pas pris la peine de mieux pénétrer le sens de l'auteur allemand. Il eût laissé un spécimen de la langue du xvi<sup>e</sup> siècle qui n'eût manqué ni de mérite, ni d'intérêt.

Malgré son insuffisance, cette traduction eut un grand succès, sans doute parce qu'elle était la seule et que la curiosité en faisait accepter facilement les défauts. Sa première édition est intitulée, d'après Engel (2<sup>e</sup> édition, n<sup>o</sup> 275, page 110) :

« *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, magicien, avec sa mort épouvantable.* Traduit de l'allemand par Victor-Palma Cayet, 1598, in-12. »

Elle eut de nombreuses éditions<sup>2</sup>. Entre les deux dernières qui sont citées dans les bibliographies allemandes et qui parurent à Amsterdam, il en faut placer une, publiée également à l'étranger, dans le format in-12, et dont le titre diffère de ceux des éditions précédentes. Elle est intitulée :

« *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand magicien, avec son testament et sa vie épouvantable.* A Cologne, chez les héritiers de Pierre Marteau, MDCCXII. »

<sup>1</sup> Analectabliblion, t. II. In Ristelhuber, p. 63. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 103.

<sup>2</sup> Paris, Bonet, 1603 ; — Rouen, Oiselet, 1604, in-12 ; — Rouen, Doret, 1606 et 1616 ; — Paris, 1616 ; veuve du Carroy, 1622 ; — Rouen, 1666 ; — Rouen, Malassis, 1666 ; — Paris, 1667 ; — Rouen, Malassis, 1667 ; — Paris, 1673, 1674, in-12 ; — Amsterdam, 1674, in-12.

Cette édition est la seule que nous ayons pu nous procurer. Elle fut imprimée, si l'on en croit Peter, non pas à Cologne, mais à Bruxelles, chez un imprimeur nommé Backer. Elle est précédée d'un frontispice représentant Faust conjurant le démon et placé au milieu d'un cercle magique dont la circonférence est assaillie par une foule de diables hideux qui vocifèrent en lui faisant d'horribles grimaces.

La traduction française a été faite sur le texte de l'édition de Francfort-sur-le-Mein, datée de 1587 et faussement attribuée à Spies. Elle le suit pas à pas, et la plus grande licence que Palma Cayet ait prise, a été parfois de réunir plusieurs chapitres en un seul, ou de diviser en plusieurs un chapitre unique. Encore cette différence, si peu importante, ne s'observe-t-elle que dans les deux premières parties<sup>1</sup>.

Les premières éditions de la traduction anglaise ne sont pas datées, et l'on n'est pas même sûr que celle considérée comme la plus ancienne soit véritablement la première. Elle a cependant précédé de plusieurs années la traduction française, une édition datée de 1592 portant la mention : *Vu et approuvé*, qui manque aux précédentes. Elle doit même avoir été publiée pour la première fois de 1587 à 1589 si, comme plusieurs auteurs le prétendent, Marlowe en a tiré son drame du Dr Faust, dont nous parlerons plus loin, car ce drame fut joué au plus tard en 1589. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à peine publiée, la version originale de la Légende fut connue à Londres, d'où elle se répandit par toute l'Angleterre. Il est donc probable que la traduction anglaise parut vers la même époque que la traduction hollandaise, et il ne serait pas impossible que la légende n'y fût arrivée que par son intermédiaire, l'Angleterre ayant alors des rapports plus fréquents avec la Hollande qu'avec l'Allemagne.

<sup>1</sup> Sans être absolument ignorée, cette traduction de Palma Cayet demeura, en France, longtemps en oubli, comme au reste la légende elle-même. Pour rencontrer dans la littérature française un ouvrage où l'une et l'autre soient mentionnées avec quelque étendue, examinées surtout avec compétence, il faut arriver jusqu'aux *Études sur Goethe* de M. Xavier Marmier (*Voy. Ind. Bibl.*, n° 174). La partie de ces études qui leur est consacrée est en revanche un modèle de clarté et d'esprit critique. A cette époque (1835) où le sujet était en France à peine connu de nom, M. Xavier Marmier a écrit un travail achevé, où la question est envisagée sous tous ses aspects. Il a donné, sur le Faust historique et légendaire, tous les renseignements alors connus. Son Mémoire et le livre de M. Ristelhuber (*Voy. Ind. Bibl.*, n° 103), paru vingt-huit ans plus tard (1863), et si riche de faits, si précis et si rigoureux dans ses indications, sont les deux seules études complètes qu'on ait jusqu'à présent publiées en France sur la Légende de Faust.— J.-A. Buchon, dans sa Notice sur Palma Cayet (Panthéon littéraire, A. Desrez, MDCCCXXXVI), a donné le titre de la traduction française, et Gérard de Nerval en a reproduit quelques chapitres à la suite de sa traduction du Faust de Goethe.

L'édition qui paraît la plus ancienne a pour titre <sup>1</sup> :

*L'Histoire de la vie damnable et de la mort méritée du D<sup>r</sup> Jean Faust. Nouvellement imprimée et expurgée en divers endroits des passages déplacés, conforme au véritable original imprimé à Francfort, et traduite en anglais par P.-R. Gent. Londres, imprimé par C. Browne pour M. Hotham, A l'Enfant Noir, sur le pont de Londres. Se vend chez tous les libraires <sup>2</sup>.*

Ce titre est exactement reproduit dans l'édition datée de 1592. On s'est contenté d'insérer après le nom du traducteur, ainsi que nous l'avons dit, la mention : *Vu et approuvé*. Cette approbation paraît avoir été sollicitée dans le but d'imposer silence aux critiques soulevées par la publication d'un pareil ouvrage et d'éviter des tracasseries, peut-être même des poursuites dangereuses. Ajoutons, pour mieux préciser encore la réalité de ces déductions, que la traduction anglaise de l'Histoire de Wagner, donnée comme la suite de l'Histoire de Faust (elle est intitulée : *The second report of Docteur John Faustus*) parut en 1594, et que cette seconde relation suppose et démontre d'une façon évidente l'existence d'une première, antérieure au moins de quelques années.

La traduction anglaise est la reproduction exacte et fidèle de la version originale de Spies (A 1), dont elle a suivi le texte. Son auteur s'est contenté de supprimer quelques chapitres ou d'en résumer plusieurs en un seul ; il n'a pas traduit non plus la dédicace et la préface, du moins ne sont-elles pas données dans la reproduction de Thoms <sup>3</sup> ; il a de plus, en quelques passages, assez peu nombreux d'ailleurs, modifié légèrement le texte original, tantôt en lui ajoutant des phrases explicatives qu'il jugeait, presque toujours avec raison, nécessaires, tantôt, au contraire, en supprimant des détails, ou trop grossiers, ou presque inintelligibles. Enfin, en deux ou trois passages, il a fait d'insignifiantes additions.

Gent est, de tous les traducteurs, le seul qui ait modifié le nom de Méphostophilès, dont il a fait Méphistophilès. A la fin du chapitre 7 (8<sup>e</sup> de la version allemande), après avoir dit que Faust, lorsqu'il eut remis son pacte à son Esprit, en écrivit un second à

<sup>1</sup> Engel indique encore, d'après des bibliographies, trois autres éditions sans lieu ni date (*loc. cit.*, nos 271, 272, 273, p. 109), qui seraient antérieures d'après les auteurs qui en rapportent les titres. Mais les indications de ces bibliographies ne sont pas suffisamment certaines, et l'on ne possède pas actuellement un seul exemplaire de ces éditions.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 134.

Vol. III, p. 163. — Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 96.

la demande de ce dernier, il ajoute, pour compléter ce chapitre, qui finit un peu brusquement dans l'original :

« Ce fut ainsi que l'Esprit et Faust se mirent d'accord et habitèrent ensemble : c'était là, sans nul doute, un vertueux ménage <sup>1</sup>. »

Gent a modifié plus profondément encore la fin assez obscure du chapitre 10 (11<sup>e</sup> de A 1), dans laquelle l'Esprit explique à Faust la chute de son maître Lucifer :

« Mon maître Lucifer, dit-il <sup>2</sup>, était un bel ange que Dieu avait créé immortel, et étant placé parmi les Séraphins, qui sont au-dessus des Chérubins, il eut la témérité d'élever ses regards jusqu'au trône de Dieu, avec l'intention d'en chasser son Seigneur et son maître. Pour le châtier de sa présomption, le Seigneur le précipita du ciel, et tandis qu'auparavant il était un ange de la lumière, il est plongé maintenant dans les ténèbres et ne saurait s'approcher de sa première demeure sans que Dieu lui envoie l'ordre de paraître devant lui. Comme Raphaël, il peut venir au degré inférieur des anges qui conversent avec les hommes, mais non pas au second degré des cieus, qui est gardé par les archanges, à savoir Michaël et Gabriel ; car ceux-ci sont appelés les anges des merveilles divines. Ce sont là des places très inférieures à celles d'où mon seigneur et maître Lucifer est tombé ; et ainsi, Faust, puisque tu es un des enfants bien-aimés du seigneur Lucifer, et que tu suis ton caprice de la même manière qu'il obéit au sien, j'ai répondu brièvement à ta demande, et je ferai davantage encore pour toi, si tu le désires. — Je te remercie, Méphistophilès, répondit Faust ; viens, allons maintenant nous reposer, car il est nuit, et là-dessus, ils cessèrent leur entretien. »

Plus loin, le traducteur anglais réunit en un seul (le chapitre 18 de son livre), mais sans les modifier d'une manière sensible, les trois chapitres 19, 20 et 21 de la version originale, dans lesquels l'Esprit explique à Faust le degré de certitude de l'astronomie ou

<sup>1</sup> Thus the spirit and Faustus were agreed and dwelt together: no doubt there was a virtuous house keeping. — Thoms. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 96, vol. III, p. 179.

<sup>2</sup> My lord Lucifer was a fair angel, created of God as immortal, and being placed in the Seraphims, which are above the Cherubims, he would have presumed upon the Throne of God, with intent to thrust God out of his seat; upon this presumption the Lord cast him down headlong, and where before he was an angel of light, now dwells in darkness, not able to come near his first place, without God send for him to appear before him; as Raphael, unto the lower degree of Angels, that have their conversation with men, he may come, but not unto the second degree of the heavens, that is kept by the arch-angels, namely Michael and Gabriel, for these are called Angels of God's wonders, these are far inferior places to that from whence my lord and master Lucifer fell: and thus far Faustus, because thou art one of the beloved children of the lord Lucifer, following thy mind in maner as he did his, I have shortly resolved thy request, and more I will do for thee at thy pleasure, I thank thee Mephistophilis (quoth Faustus), come, let us now go to rest, for it is night; upon this they left their communication. — Thoms, vol. III, pp. 184-185, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 96.

astrologie, les causes de l'hiver et de l'été, et l'origine et le cours du ciel. Il les termine par ces séduisantes promesses, qui ne se trouvent point dans l'original.

« Viens, mon Faust, je veux te rendre aussi savant dans ces sciences que je le suis moi-même; je veux t'apprendre à devenir invisible, à découvrir les mines et d'or et d'argent, les gisements de pierres précieuses telles que l'escarboucle, le diamant, le saphir, l'émeraude, le rubis, la topaze, l'hyacinthe, le grenat, le jaspé, l'améthyste; uses de toutes ces choses à ton plaisir, satisfais les désirs de ton cœur; le temps qui t'est accordé se consume insensiblement; pourquoi ne jouirais-tu pas de ce monde à ton gré? Partons, nous irons visiter les rois dans leurs cours, nous serons leurs hôtes et nous nous assiérons à leurs plus somptueux banquets; s'ils ne nous invitent pas volontairement, nous nous emparerons, en dépit d'eux, lorsque notre tour viendra d'être servis, de leurs meilleurs mets et de leurs vins les plus exquis. — J'accepte, dit Faust; mais laisse-moi réfléchir un instant sur tout ce que tu viens de me dire<sup>1</sup>. »

Dans le chapitre 19, le traducteur anglais a réuni de même les chapitres 22 et 23 de Spies, dans lesquels l'Esprit donne à Faust des explications mensongères sur la création du monde et sur la première naissance de l'homme; puis il lui amène les sept plus grands princes de l'Enfer. Mais il a modifié davantage cette dernière partie. Malgré toutes les belles promesses de l'Esprit, les réflexions de Faust n'ont pas pris une tournure agréable. Il tombe dans un profond désespoir, en songeant au sort affreux qui l'attend, et lorsque Méphistophilès arrive pour le consoler, il regimbe. Une altercation assez vive s'élève même entr'eux, Faust persistant, malgré les défenses de l'Esprit, à interroger ce dernier sur des choses qu'il ne peut ou ne veut pas lui révéler, notamment sur la manière dont Dieu créa le monde et toutes les créatures, et fit l'homme à son image. C'est alors que, ne sachant plus comment l'apaiser, Méphistophilès lui amène sept princes de l'Enfer. Le récit de leur visite est conforme à l'original, et il se termine par la métamorphose de ces princes en insectes. Mais le traducteur anglais a le bon goût d'insister beaucoup moins que l'auteur allemand sur la description de cette vermine et sur le supplice qu'elle inflige à Faust. Les

<sup>1</sup> Come on, my Faustus, I will make thee as perfect in these ways as my self, I will learn thee to go invisible, to find out the mines both of gold and silver, the fodines of precious stones, as the carbuncle, the diamond, saphire, emerald, ruby, topas, jacinth, granat, jaspies, amethyst; use all these at thy pleasure, take thy heart's desire: thy time Faustus weareth away, then why wilt thou not take thy pleasure of the world? Come up, we will go unto kings at their own courts, and at their most sumptuous banquets be their guests; if willingly they invite us not, then by force we will serve our own turn with their best meat and daintiest wine. Agreed, quoth Faustus, but let me pause a whole upon this thou hast even now declared unto me. — Thoms. *Ind. Bibl.*, n° 96, vol. III, p. 203.

puissances de l'Enfer poussent même l'amabilité jusqu'à donner à leur hôte, après leur départ, et sans doute à titre de dédommagement, le plus délicieux concert qu'il eût jamais entendu, ce qui dissipe tout-à-fait sa tristesse et ses terreurs, et lui fait même regretter de ne pas s'être diverti davantage de cette visite.

Dans la traduction anglaise, l'Esprit présume moins aussi de la crédulité de Faust, et lorsqu'au chapitre suivant, il le conduit en imagination dans une vaine et fausse image de l'Enfer, il lui représente sous une forme moins douce et plus vraisemblable le supplice des damnés.

« Pénétrant davantage dans le cœur du rocher dit-il <sup>1</sup>, il (Faust) vit un feu dans lequel étaient plongés un grand nombre d'illustres et nobles personnages, tels que des empereurs, des rois, des ducs et des lords, et en outre plusieurs milliers d'âmes damnées et tourmentées; tout auprès coulait une eau claire et froide, tout à fait plaisante à voir, et quantité d'âmes, s'élançant hors du feu, sautaient dans cette eau pour se rafraîchir; mais elle était si glaciale, que ces âmes étaient contraintes de retourner presque aussitôt dans le feu, de sorte qu'elles variaient elles-mêmes leur tourment éternel et passaient sans cesse d'un supplice à l'autre, étant un moment dans le feu, puis un autre instant dans cette eau glaciale <sup>1</sup>. »

Enfin au chapitre 48 (le 42<sup>e</sup> de la version originale), dans lequel est racontée la manière dont Faust fut conduit à signer son second pacte, la traduction anglaise ajoute le détail suivant :

« Avec son propre sang, il écrivit ce qui suit; lequel écrit fut plus tard envoyé à un intime ami de Faust, qui était son parent <sup>2</sup>. »

Ces modifications, auxquelles on pourrait joindre encore quelques changements de moindre importance, n'altèrent pas d'une façon sensible la physionomie du récit. Les suppressions ne lui font pas subir de changements plus considérables, car les seuls chapitres enlevés sont, dans la première partie, le chapitre 7, qui renferme trois couplets fort insignifiants sur la chute de Faust, après qu'il a signé son premier pacte; dans la troisième partie le chapitre 36, intitulé : *Le Dr Faust mange la charretée*

<sup>1</sup> And coming down farther to the bottom of the rock, he saw a fire wherein were many worthy and noble personages, as emperors, kings, dukes and lords, and many thousand more tormented souls, at the edge of which fire, ran a most pleasant, clear and cold water to behold; into the which many tormented souls sprang out of the fire to cool themselves, but being so freezing cold, they were constrained to return again into the fire, and thus wearied themselves and spent their endless torments out of one labyrinth into another, one while in heat, another while in cold... » Thoms. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 96, vol. III, p. 212.

<sup>2</sup> And with his own blood wrote as followeth : which writing was afterwards sent to a dear friend of Faustus, being his kisman. — Thoms. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 96, vol. III, p. 280.

de foïn d'un paysan avec la charrette et le cheval, et dans l'Épilogue le chapitre 64 : *Une autre lamentation du D<sup>r</sup> Faust*, et le chapitre 65 : *Comment le méchant Esprit tourmenta Faust tombé dans l'affliction*. Enfin la traduction anglaise n'a pas donné le verset de l'Écriture Sainte qui termine le récit légendaire :

I PETR. V.

*Soyez sobres et veillez, etc.*

Cette traduction anglaise a été souvent réimprimée dans le xvi<sup>e</sup> siècle ; elle fait encore partie de la collection des livres populaires et son débit parmi le peuple n'a pas cessé d'être considérable. Depuis le commencement du siècle, dit Thoms, on en a fait un grand nombre d'éditions.

Presque en même temps que paraissait la traduction anglaise du livre populaire, peut-être même un peu auparavant, le plus grand et le plus célèbre des prédécesseurs de Shakespeare : Christophe Marlowe transportait la légende sur le théâtre anglais et en tirait une pièce qui est peut-être, après l'œuvre de Goëthe, le drame le plus remarquable auquel ce sujet si profondément tragique ait donné naissance. La pièce de Marlowe procède uniquement du livre populaire dont elle reproduit l'esprit, les qualités et les défauts, et nous l'avons pour ce motif détachée des autres formes dramatiques<sup>1</sup> de la légende, avec lesquelles elle n'offre pas des analogies si directes, pour la rapprocher du récit de Spies, dont elle est une des émanations les plus originales, et comme le couronnement au xvi<sup>e</sup> siècle.

On ne sait, nous l'avons dit, si cette pièce procède de l'original allemand ou de la traduction anglaise. Si elle dérive de cette dernière, elle a dû la suivre de bien près, car la version allemande a paru dans le courant de septembre 1587, et l'on trouve dans le journal d'Henslowe, sous la date du 30 septembre 1594, la première inscription de toute une série de parts touchées dans les recettes que produisit le drame de Marlowe. Cette première part est de 4 £ 12 sh.<sup>2</sup>, somme considérable pour le temps<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Ces formes dramatiques populaires, celles au moins qui nous sont parvenues, en procèdent cependant, mais d'une manière lointaine. Elles dérivent, en effet, des pièces jouées sur les grands théâtres au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, pièces qui sont presque toutes des imitations, mais très libres, de la pièce de Marlowe. (Voy. ch. XI.)

<sup>2</sup> Rd (received) at Doctor Faustose.... iiij<sup>l</sup> xijs. Collier's ed. in-4<sup>o</sup>. In Ward, p. XLIX, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 97.

<sup>3</sup> C'est le chiffre le plus élevé. L'inscription se répète vingt-deux fois depuis cette date, jusqu'à la fin d'octobre 1597, et les recettes, après s'être soutenues assez longtemps à un taux élevé, finissent par tomber à rien. La part d'Henslowe est réduite en décembre 1596 à 9 sh. ; en janvier 1597 à 5 sh. et en octobre de la même année à zéro, la pièce n'ayant sans doute pas fait ses frais.

Mais la mention du 30 septembre 1594 n'est pas celle de la première représentation du drame. Henslowe n'a pas inscrit, à côté du titre, le mot *ne* (*new*, nouveau), comme il le fait toujours lorsqu'il s'agit de la première recette d'une pièce nouvelle. Cette première représentation doit même avoir eu lieu plusieurs années auparavant, car dans ce registre, dont les dates commencent au mois de février 1592, la première inscription est celle du « fryer Bacone » (le Frère Bacon), pièce qui fut faite pour contrebalancer le succès du Faust de Marlowe. Les inscriptions relatives à cette dernière pièce se rapportent donc à une sorte de reprise, dont les représentations données à d'assez longs intervalles, furent d'abord très bien accueillies et atteignirent le chiffre de 23, chiffre considérable, si l'on songe que le public des théâtres de Londres, à cette époque, était fort restreint et ne se renouvelait guère.

Thoms, dans sa préface de la traduction anglaise du livre populaire, ne doit donc pas s'éloigner beaucoup de la date réelle lorsqu'il place dans le cours de l'année 1589 l'époque à laquelle le drame de Marlowe fut joué pour la première fois<sup>1</sup>. Mais M. Adolphus William Ward l'avance sans doute un peu lorsqu'il la reporte en 1588 et peut-être même en 1587. Il appuie son hypothèse sur ce fait, qu'à la date du dernier jour du mois de février 1589 (*ultimo die Februarii*,) on trouve sur le registre de la *Stationers Company*<sup>2</sup>, la mention d'une autorisation d'imprimer une ballade sur la vie et la mort du D<sup>r</sup> Faustus, le grand conjureur<sup>3</sup>. Cette autorisation avait été donnée par l'évêque de Londres, Aylmer. Il n'existe, dit M. Ward, que de très-légères différences entre la forme sous laquelle cette ballade a été conservée et la pièce de Marlowe. Il est probable que l'une procède de l'autre, et comme à l'époque d'Elizabeth c'était la coutume de tirer les drames et comédies des récits en vogue et de propager ensuite les principaux incidents et les moralités de ces drames, en les condensant pour ainsi dire dans des chants populaires, et qu'il n'y a pas de raison pour admettre, dans les circonstances présentes, une dérogation à cette coutume, on est en droit d'admettre que le drame a précédé la ballade. Or cette dernière n'ayant été

<sup>1</sup> Vol. III, pp. 158-159. *Ind. Bibl.*, n° 96.

M. J.-H. Albers, dans un savant travail publié par le *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur* (Neue Folge, III<sup>e</sup> Bd., 1875 : *On Christopher Marlowe's Tragical History of Doctor Faustus* (Sur l'Histoire tragique du D<sup>r</sup> Faust de Christophe Marlowe) (*Voy. Ind. Bibl.*, n° 135 b, Ss. 369-392), place cette date entre juillet 1588 et octobre 1589, et il appuie principalement son opinion sur les allusions politiques qui se rencontrent en certains passages.

<sup>2</sup> Voy. Arber's Transcript of the Stationer's Registers, ii, 241 b.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 97. — Introduction.



imprimée qu'à la fin de février 1589, la pièce doit avoir été jouée plusieurs mois auparavant, dans le courant de 1588, peut-être même à la fin de 1587, car pour la choisir comme sujet d'un chant populaire on a dû attendre que son succès eût grandi et fût définitivement confirmé. L'hypothèse est ingénieuse, mais elle n'est pas suffisamment fondée. Rien ne prouve d'abord que la ballade dont le texte est parvenu jusqu'à nous, et qui ne contient rien en effet qui n'existe dans la pièce de Marlowe, soit une forme rajeunie de la ballade autorisée par l'Évêque de Londres. Alors même qu'on en aurait la preuve, on ne serait pas en droit de conclure de la réalité du fait général allégué par M. Ward, et qui, comme toutes les coutumes, comporte bien des exceptions, à celle d'un fait particulier de même nature.

M. Ward nous paraît avoir été mieux inspiré lorsqu'il explique la prompte vulgarisation de la Légende en Angleterre par les relations, alors très suivies, du peuple anglais avec la Hollande. Mais il a tiré de ce fait des conséquences excessives. Il est à supposer, dit-il, qu'un des exemplaires de l'édition originale aura été apporté en Angleterre par une personne ayant voyagé soit en Allemagne, soit dans les Pays-Bas, et que Marlowe se sera servi pour écrire sa pièce, d'une traduction anglaise faite dans ce but exprès, ou dont le manuscrit lui sera tombé par hasard entre les mains. Si l'on admet en effet que son drame fut joué en 1588, et surtout en 1587, il faut nécessairement supposer qu'il a travaillé, non sur la traduction anglaise imprimée, qui n'avait pas encore paru, mais sur l'original allemand, ou plutôt sur une traduction manuscrite de cet original, car Marlowe, selon toute apparence, ignorait l'allemand. C'est aussi l'hypothèse à laquelle s'arrête M. Ward. Mais il faudrait, pour lui donner une base au moins vraisemblable, établir que le drame et le livre populaire anglais ont paru presque en même temps, ce qui n'est pas prouvé, et serait même contraire à la règle que vient de poser M. Ward lui-même, et d'après laquelle on tirait les pièces de théâtre des récits imprimés ayant conquis la faveur du public. Nous devons ajouter enfin que M. E. Schmid a établi <sup>1</sup> par des comparaisons très minutieuses des textes, que le drame et la traduction anglaise diffèrent du livre populaire allemand en un certain nombre de passages qui sont les mêmes et concordent entr'eux dans ces deux premières

<sup>1</sup> *Marlowe's Faust und seine Verhältniss zu den deutschen und englischen Faustbüchern*. Le Faust de Marlowe et ses rapports avec l'original allemand et la traduction anglaise du livre populaire sur Faust. — *In Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*. Neue Folge, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 42-62. Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 133 b.

ouvrages, ce qui semble indiquer que le drame procède de la traduction anglaise.

Se demandant ensuite quelles peuvent être les personnes qui rapportèrent ainsi l'original allemand du continent en Angleterre, M. Ward admet avec beaucoup plus de vraisemblance que ce furent être les troupes de comédiens anglais qui parcouraient alors les Pays-Bas et l'Allemagne. M. A. Cohn<sup>1</sup> a publié sur ces troupes nomades des détails fort curieux. Il résulte de ces renseignements qu'au xvi<sup>e</sup> siècle, elles traversaient d'habitude les Pays-Bas pour se rendre dans les pays germaniques, et que, chemin faisant, elles y donnaient de fréquentes représentations. M. Ward a de plus relevé cette curieuse coïncidence que le nom du directeur de la seule troupe de comédiens connue pour avoir joué dans les Pays-Bas à cette époque, en dehors de celle que Leicester y conduisit avec lui en 1585, s'appelait Robert Browne, et qu'un C. Browne fut un des imprimeurs de la traduction anglaise de la légende. La troupe de Robert Browne donna des représentations à Leyde en 1590.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur chacun de ces faits particuliers, deux au moins ont été mis hors de doute par les recherches et les discussions que nous venons de résumer. La ballade, le drame de Marlowe et la traduction anglaise du livre populaire ont paru, sinon en même temps, du moins à des époques fort rapprochées les unes des autres, et l'Angleterre fut, de tous les pays étrangers, celui dans lequel la légende devint le plus rapidement populaire. De plus, tout s'accorde à montrer que la version originale allemande pénétra dans la Grande-Bretagne par la voie des Pays-Bas.

La pièce de Marlowe est intitulée l'Histoire tragique du Dr Faust (*The tragical History of Doctor Faustus*), et la première édition que l'on connaisse parut à Londres, dans le format in-4<sup>o</sup>, en 1604. Elle fut imprimée par V. S. pour Thomas Bushell. A la suite du titre on trouve cette mention : « Telle qu'elle a été jouée pour le très honorable comte de Nottingham par ses comédiens ordinaires<sup>2</sup>. » Elle fut réimprimée dans les années 1609, 1616, 1624, 1631, 1651 et 1663, et quelques-unes de ces éditions sont fort augmentées, les directeurs de théâtre ayant fait développer certaines parties du drame par des écrivains à leur solde. Il semble, dit Payne Collier<sup>3</sup>, qu'elle fut écrite d'abord pour la troupe du lord Amiral, et une note du Journal d'Henslowe nous apprend que ce fut le grand nombre

<sup>1</sup> *Shakespeare in Germany in the XVIIth and XVIIIth. Centuries*, pp. xxv-xxvii.

<sup>2</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 133.

<sup>3</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 136, vol. II, p. 504.

de ses représentations qui donna l'idée de la retoucher de la sorte, afin d'en accroître et d'en renouveler l'intérêt. Elle fut remaniée d'abord par Dekker, puis par William Birde et Samuel Rowley. Ces derniers reçurent quatre livres pour leur travail, qui dut être considérable, si l'on en juge par le prix dont il fut payé, car une pièce inédite ne se vendait pas alors plus de 6 à 8 livres. Il est probable que la pièce, telle qu'elle fut imprimée en 1604, renferme les épisodes ajoutés ou remaniés par ces trois auteurs. Ces variations de texte ont induit en erreur plusieurs des écrivains qui ont recherché si Marlowe se servit, pour écrire son drame, de l'original allemand ou de la traduction anglaise. Ayant remarqué que, dans le drame, on trouve l'anecdote dans laquelle Faust mange une charretée de foin, et que cette anecdote, qui se rencontre dans la version originale de Spies, avait été supprimée dans la traduction anglaise, ils crurent un moment avoir découvert un fait qui tranchait la question en faveur de la première hypothèse. Mais on ne tarda pas à reconnaître que cette anecdote manque dans les deux éditions les plus anciennes du drame (celles de 1604 et de 1609), et ne fut introduite dans son texte qu'un assez grand nombre d'années après la mort de Marlowe, de sorte que la découverte, loin de prouver en faveur de l'opinion de ces écrivains, pourrait plutôt servir à la combattre.

Aucun prédécesseur de Shakespeare n'a contribué autant que Marlowe aux progrès du théâtre anglais, et n'a fait preuve de plus de talent, ni d'un tempérament plus dramatique. Assassiné par un valet, il est mort trop jeune pour avoir donné la véritable mesure de son esprit. Il eût pu, probablement, lutter sans trop de désavantage contre Shakespeare lui-même et lui disputer la possession de la scène, dont il lui facilita l'accès, en opérant dans le style du drame et la forme du vers des réformes qui métamorphosèrent la scène anglaise.

« Il a consacré d'une manière définitive, dit M. Mézières<sup>1</sup>, l'alliance du drame et de la poésie, en employant sur la scène le vers blanc dont l'usage donnait au dramaturge la même faculté qu'au poète lyrique, et lui permettait de varier définitivement les effets et les mouvements poétiques de son style. Avec le vers blanc, la langue du théâtre acquit autant de souplesse et de liberté que celle de l'ode; avantage qu'elle eût peut-être attendu longtemps sans Marlowe. Car, avant lui, on ne connaissait guère que la prose qui est l'antipode du lyrisme, et la poésie rimée, qui aboutit nécessairement à la monotonie. Les poètes dramatiques qui ne voulaient pas écrire en prose, et c'était le plus grand nombre, car il y avait chez eux, comme chez tous les hommes de leur génération, de puissants instincts

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 137, pp. 105-106.

poétiques, ne savaient y échapper qu'en se servant de la rime, et la contrainte que celle-ci leur imposait entravait l'essor de leur imagination. Marlowe les affranchit de cette servitude, dont ils sentaient le poids, sans découvrir le moyen de s'en délivrer. »

Dans le prologue de sa première pièce, *Tamerlan-le-Grand*, Marlowe annonçait de plus qu'il voulait rompre avec l'affectation des rimeurs et la bouffonnerie des clowns, pour faire entendre sur la scène un langage plus noble et plus héroïque.

« Il tient parole, dit M. Mézières<sup>1</sup>. Il donne au drame un accent plus élevé et un essor plus poétique ; mais en grossissant sa voix, il déclame, et en cherchant le sublime, il arrive à l'emphase. Son style se dégage énergiquement de l'afféterie et des jeux d'esprit des euphuistes ; mais dans son énergie, il y a une sorte de brutalité et de fougue qui dépasse toute mesure. Les mots eux-mêmes ont quelque chose de trop retentissant et de trop sonore pour ne pas blesser une oreille délicate. C'est comme le bruit non interrompu d'une trompette guerrière. Les partisans des vieilles habitudes, de la rime et de la prose s'en aperçurent tout de suite et se moquèrent de son emphase. Greene, son ami, lui reprochait de n'employer que des expressions qui remplissaient la bouche. »

Ses qualités sont plus développées encore dans sa deuxième pièce : l'*Histoire tragique du Dr Faust*. C'est son œuvre la plus achevée. Il s'y dégage en même temps de ses défauts les plus choquants. Il a écrit sur cette donnée si dramatique un pièce d'une haute portée, mais non si profondément étudiée ni si méditée que celle de Goethe, dont le plan, sans cesse élargi, prit des proportions surhumaines, et, malgré la solidité de sa structure, fléchit à la fin sous le poids d'un monde toujours accru de pensées. Il avait trop d'inexpérience, de fougue et d'impétuosité pour entrer dans de si profondes combinaisons. Il a tracé dans un accès d'enthousiasme et de passion une ébauche rapide et heurtée, pleine de lacunes et d'inégalités, mais où passe un souffle de vie puissant et fiévreux qui souvent l'élève au-dessus de lui-même et le transporte dans les régions du sublime. Quand l'inspiration s'empare de lui, sa parole acquiert une force, une énergie, une noblesse qui le font l'égal des plus grands poètes tragiques. Il écrit des tirades, et quelquefois des scènes entières, qui resplendissent au milieu des fumées dont son œuvre est obscurcie, comme des jets de lumière d'un éclat incomparable. Il conçoit son sujet avec une intuition si pénétrante, il en dessine les lignes avec une si saisissante vérité, une ampleur si magistrale, que Goethe lui-même ne

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 437, p. 407.

pourra plus tard rien trouver qui soit préférable, et n'aura d'autre peine, pour transformer ces parties en chefs-d'œuvre achevés, qu'à d'en élargir le cadre et d'en terminer le dessin souvent incomplet.

L'Histoire magique du Dr Faust est, avant tout, une de ces pièces à grand spectacle, où les changements de décor sont fréquents. Marlowe s'y propose de faire passer sous les yeux du public, dans une suite de scènes ou de tableaux tracés d'un trait léger, les principaux épisodes de la vie de Faust. Mais pour qu'une telle succession de tableaux forme un ensemble, il est nécessaire de la relier par le fil d'une intrigue et de nouer, dès le début, une action dont le dénouement soit la conclusion logique. Ce prologue et ce dénouement, Marlowe n'a pas eu la peine de les chercher. Ils se trouvaient tout indiqués dans le livre légendaire. Il n'a eu qu'à les y prendre. Mais il l'a fait avec un bonheur extrême et la science d'un dramaturge émérite, bien que Faust fût seulement sa deuxième pièce. L'inspiration, comme il arrive souvent, l'a mieux guidé que n'eussent pu le faire les études les plus approfondies. De ces données si tragiques de la chute et du châtiement de Faust, il a su tirer des effets dramatiques dont les plus saisissants résultent, non d'événements extraordinaires ou d'incidents imprévus, mais du jeu des passions humaines. Dans ces deux parties, Marlowe se maintient, presque sans défaillances, sur les hauteurs où son inspiration l'a porté, et la noblesse du langage, tour à tour lyrique et dramatique, égale celle des sentiments. Elles ont, lorsque la pièce parut, emporté le succès par l'irrésistible impression qu'elles produisirent sur le public, surpris et charmé de cette manière, nouvelle pour lui, de concevoir et d'exprimer les passions.

Ce drame, d'une étendue restreinte, même sous sa forme la plus développée, était sans doute, nous l'avons dit, beaucoup plus court lorsqu'il sortit des mains de Marlowe. La partie intermédiaire, où l'on fait passer sous les yeux du public, comme dans une lanterne magique, les principales aventures de Faust, séparait beaucoup moins le prologue du dénouement, et ne laissait pas à l'émotion le temps de se refroidir. Plus homogène et mieux liée, la pièce devait produire une impression beaucoup plus vive. Mais lorsque cette impression fut émuée et que l'on voulut ramener le public à ce spectacle qu'il commençait à désertir, on eut recours à des artifices plus grossiers. On essaya de le prendre par les yeux en développant de plus en plus la partie intermédiaire, toute décorative, en y intercalant une suite de scènes attrayantes et rapidement menées, où l'on prodiguait les lazzis de la grosse farce. On y fit entrer de la sorte, non sans une certaine

habileté, tout ce qui pouvait être transporté du livre légendaire sur la scène, et cette adaptation, comme disent aujourd'hui les Anglais, fut exécutée avec un soin qui témoigne du talent et de la conscience des ouvriers littéraires auxquels elle fut confiée. Il est regrettable que la perte du manuscrit original ait empêché de constater ce qu'était cette partie intermédiaire lorsque Marlowe la donna pour la première fois à la scène, et ce qu'elle est devenue sous la plume des écrivains qui l'ont ensuite accommodée au goût du public.

Y découvrirait-on que les grossièretés, les plaisanteries obscènes et nombre d'attaques brutales et révoltantes contre le catholicisme sont l'œuvre, non de Marlowe, mais de ses collaborateurs posthumes? On voudrait le croire, pour l'honneur du dramaturge anglais. Mais il est difficile de le supposer avec vraisemblance, car sa vie débauchée, l'audace de ses opinions et de son langage, la fougue de son imagination qui ne gardait aucune mesure dans ses emportements, tout concourait à l'entraîner sur cette pente fâcheuse, où ni le frein de la morale, ni celui du goût n'ont dû l'arrêter. Uniquement préoccupé de gagner la faveur du public, il était très capable d'en flatter les préjugés et les passions qu'il partageait lui-même à un haut degré, pour en obtenir les applaudissements. S'il ne l'a pas fait, il porte la peine de sa mauvaise réputation et de sa témérité en restant chargé du soupçon de s'en être rendu coupable.

Le drame commence d'une manière magistrale. Le chœur paraît comme dans la tragédie antique et en vers dont le style noble et élevé annonce déjà celui de la pièce dans les scènes tragiques, il apprend au public quel sera le sujet du drame, ce qu'a été jusqu'alors la vie de Faust, et quel penchant funeste l'entraîne vers l'étude des sciences occultes. Il montre Faust assis dans son cabinet et la pièce commence par un monologue du Docteur.

FAUST<sup>1</sup>. Règles tes études, Faust, et commences — Par sonder la profondeur de ce que tu veux professer ; — Ayant commencé, sois en apparence un théologien, — Mais tends à la fin de toute science, — Et vis et meurs

<sup>1</sup> FAUST. Settle thy studies, Faustus, and begin  
To sound the depth of that thou wilt profess ;  
Having commenc'd, be a divine in shew,  
Yet level at the end of every art,  
And live and die in Aristotle's works.  
Sweet Analytics, 'tis thou hast ravish'd me!  
*Bene disserere est finis logices.*  
Is, to dispute well, logic's chiefest end?  
Affords this art no greater miracle?  
Then read no more ; thou hast attain'd that end  
A greater subject fitteth Faustus' wit ;

sur les œuvres d'Aristote. — Douce Analytique, c'est toi qui m'as ravi! — *Bene disserere est finis logicae*. — Bien disputer est-il vraiment la fin suprême de la logique? — Cet art n'engendre-t-il pas de plus grands miracles? — Alors cesse de l'étudier; tu as atteint cette fin. — Un but plus élevé convient à l'esprit de Faustus. — Dis adieu à l'Économique, et que Galien vienne. — Voyant que, *ubi desinit philosophus, ibi incipit medicus* (où cesse le philosophe, là commence le médecin), — Sois médecin, Faustus;

Bid Economy, farewell, and Galen come,  
 Seeing, *Ubi desinit philosophus, ibi incipit medicus* :  
 Be a physician, Faustus, heap up gold,  
 And be eterniz'd for some wondrous cure :  
*Summum bonum medicinae sanitas,*  
 The end of physic is our body's health.  
 Why, Faustus, hast thou not attain'd that end?  
 Is not thy common talk found apophorisms?  
 Are not thy bills hung up as monuments,  
 Whereby whole cities have escap'd the plague,  
 And thousand desperate maladies been eas'd?  
 Yet art thou still but Faustus, and a man.  
 Couldst thou make men to live eternally,  
 Or, being dead, raise them to life again,  
 Then this profession were to be esteem'd.  
 Physic, farewell! where is Justinian? (*Reads.*)  
 Si una eademque res legatur duobus, alter rem, alter valorem rei, etc.  
 A pretty case of paltry legacies! (*Reads.*)  
*Exhereditare filium non potest pater, nisi, etc.*  
 Such is the subject of the institute,  
 And universal body of the law :  
 His study fits a mercenary drudge,  
 Who aims at nothing but external trash ;  
 Too servile and illiberal for me.  
 When all is done, divinity is best ;  
 Jerome's Bible, Faustus ; view it well. (*Reads.*)  
*Stipendium peccati mors est. Ha! Stipendium, etc.*  
 The reward of sin is death : that's hard. (*Reads.*)  
 Si peccasse negamus, fallimur, et nulla est in nobis veritas ; [in us.  
 If we say that we have no sin, we deceive ourselves and there is not truth  
 Why, then, belike we must sin, and so consequently die :  
 Ay, we must die an everlasting death.  
 What doctrine call you this, *Che sera, sera,*  
 What will be, shall be? Divinity, adieu!  
 These metaphysics of magicians,  
 And necromantic books are heavenly ;  
 Lines, circles, scenes, letters, and characters ;  
 Ay these are those that Faustus most desires.  
 O what a world of profit and delight ;  
 Of power, of honour, of omnipotence  
 Is promis'd to the studious artizan!  
 All things that move between the quiet poles  
 Shall be at my command : emperors and kings  
 Are but obey'd in their several provinces,  
 Nor can they raise the wind, or rend the clouds ;  
 But his dominion that exceeds in this,  
 Stretcheth as far as doth the mind of man ;  
 A sound magician is a mighty god :  
 Here, Faustus, fire thy brains to gain a deity.

entlasses l'or — et sois immortalisé par quelque cure merveilleuse. — *Summum bonum medicinæ sanitas*, — La fin de la médecine est la santé de notre corps. — Mais, Faust, n'as-tu pas atteint ce but? — N'as-tu pas l'habitude, en parlant, d'énoncer des aphorismes? — Ne sont-elles pas suspendues, comme des trophées, tes ordonnances. — Qui ont sauvé des cités entières de la peste, — Et qui ont soulagé des milliers de malades désespérés? — Cependant tu n'es encore que Faust, et un homme. — Si tu pouvais faire vivre les hommes éternellement, — Ou, lorsqu'ils sont morts, les rappeler à la vie, — Alors cette profession serait digne d'estime. — Médecine, adieu! Où est Justinien? — (*Lisant*) : *Si una eademque res legatur duobus, alter rem, alter valorem rei, etc.* — Une jolie question à débattre sur des legs chétifs! — (*Lisant*) : *Exhæreditare filium non potest pater, nisi, etc.* — Tel est le sujet des Institutes, — Et le corps universel de la loi. — Cette étude convient à un souffre-douleurs mercenaire — Qui ne vise à rien de plus qu'aux apparences extérieures des choses. — Elle est pour moi trop servile et trop peu libérale. — Après tout, la théologie est encore le meilleur. — La Bible de Jérôme, Faust, examines-la bien. — (*Lisant*) : *Stipendium, etc.* — Le salaire du péché, c'est la mort, c'est dur. — (*Lisant*) : *Si peccasse negamus, fallimur, et nulla est in nobis veritas*; — Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-même, et il n'y a pas de vérité en nous. — Eh bien! alors peut-être devons-nous pécher, et par conséquent mourir. — Oui, nous devons mourir d'une mort éternelle. — Comment appelez-vous cette doctrine? *Che sera, sera*, — Ce qui sera, sera? Théologie, adieu! — Ces métaphysiques des magiciens, — Ces livres de nécromancie sont célestes! — Lignes, cercles, dessins, lettres et caractères — Oui, c'est ce que Faust désire le plus. — Oh! quel monde de richesses et de délices, — De pouvoir, d'honneur, d'omnipotence — Est promis à leurs praticiens studieux! — Toutes les choses qui se meuvent entre les pôles immobiles — Seront à mes ordres; empereurs et rois — Ne sont obéis chacun que dans ses provinces, — Et ils ne peuvent ni déchaîner le vent, ni déchirer les nuages; — Tandis que le pouvoir du magicien, supérieur en cela, — S'étend aussi loin que peut atteindre l'esprit de l'homme; — Un magicien accompli est un Dieu puissant; — Allons, Faust, ne ménages pas ta cervelle afin d'obtenir cette divinité. »

Ce début est celui du Faust de Goethe. Le grand poète allemand, ne pouvant sans doute rien imaginer qui lui fût supérieur, s'en est emparé, et malgré tout son génie, il ne l'a pas sensiblement modifié. Il l'a tracé sans doute d'une main plus savante et plus habile. Mais de l'esquisse de Marlowe à la scène achevée de Goethe, la distance n'est pas telle que la première ne puisse soutenir la comparaison avec la seconde. Marlowe s'y montre même plus fidèle à la tradition en cherchant le mobile de la chute de Faust, non dans le désir inassouvi de connaître ou dans des aspirations vers un idéal insaisissable en ce monde, mais dans la soif ardente de jouissances qu'il ne peut obtenir autrement. Au moment où le drame



commence, Faust a perdu la foi. Il ne croit plus à ce qu'il étudie ni à ce qu'il enseigne. « Sois en apparence un théologien, se dit-il, mais tends à la fin de toute science, c'est-à-dire cherche uniquement les avantages matériels qu'elle peut te donner ici-bas. » S'il préfère la magie à toutes les sciences qu'il vient de passer en revue, c'est qu'elle est plus que toutes les autres prodigue de séduisantes promesses.

« Oh ! s'écrie-t-il, quel monde de richesses et de délices, — De pouvoir, d'honneurs, d'omnipotence — Est promis à ses praticiens studieux ! »

Et c'est afin de goûter pleinement toutes les jouissances de la terre qu'il veut devenir puissant comme un Dieu. Cette différence dans la manière de concevoir le caractère de Faust s'explique par la diversité des temps où les deux poètes ont vécu. Marlowe, comme l'auteur de la Légende, a peint l'homme du *xvi<sup>e</sup>* siècle ; Goethe celui du *xviii<sup>e</sup>* et du *xix<sup>e</sup>*, et le premier, nous l'avons déjà fait observer, est plus simple et plus franc. Il ne pousse pas l'orgueil jusqu'à vouloir justifier ses vices ; il n'essaie pas de les diviniser à l'aide de sophismes hypocrites.

Dans tout le début du drame, Goethe a suivi Marlowe. Alors même qu'il ne reproduit pas les situations et les scènes de sa pièce, il s'inspire visiblement de sa pensée.

Son monologue terminé, Faust envoie son *famulus* à la recherche de deux magiciens célèbres, Germain Valdès et Cornelius, qui sont ses maîtres dans cet art ténébreux. Wagner sort, et tandis que Faust prend un livre de magie, et se replonge dans ses pensées ambitieuses, son bon et son mauvais ange viennent se placer auprès de lui.

LE BON ANGE<sup>1</sup>. « O Faust, mets de côté ce livre damné, — Et n'y regardes pas, de peur qu'il ne tente ton âme, — Et qu'il n'amoncèle le courroux accablant de Dieu sur ta tête. — Lis, lis les Écritures ; tout cela n'est que blasphème.

1 GOOD ANGEL. O, Faustus, lay that damnèd book aside,  
And gaze not on it, lest it tempt thy soul,  
And heap God's heavy wrath upon thy head !  
Read, read the Scriptures : — that is blasphemy.

EVIL ANGEL. Go forward, Faustus, in that famous art  
Wherein all Nature's treasure is contain'd :  
Be thou on earth as Jove is in the sky,  
Lord and commander of these elements

(Exeunt Angels.)

FAUST. How I am gluttèd with conceit of this !  
Shall I make spirits fetch me what I please,  
Resolve me of all ambiguities,  
Perform what desperate enterprise I will ?  
I'll have them fly to India for gold,



LE MAUVAIS ANGE. Persévères, Faust, dans cet art fameux, — Qui contient tous les trésors de la nature. — Sois sur la terre comme Jupiter dans le ciel, — le Seigneur et le Maître de ces éléments.

(*Les Anges sortent.*)

FAUST. Comme cette perspective assouvit mon âme ! — Je forcerai les Esprits à m'apporter tout ce qui me plaira, — A me résoudre toutes les ambiguïtés, — A réaliser, à mon gré, les entreprises les plus désespérées. — Ils s'envoleront dans l'Inde pour m'y chercher de l'or. — Ils plongeront dans l'Océan pour m'y découvrir la perle de l'Orient, — Et fouilleront tous les recoins du nouveau monde — Pour m'en rapporter des fruits délicieux et des friandises princières. — Ils m'initieront à la philosophie étrangère, — et me diront les secrets des rois de toutes les autres contrées; — Je leur commanderai d'entourer toute la Germanie d'une muraille d'airain, — Et de faire avec le Rhin rapide une ceinture à la belle Wittemberg. — Je leur ferai remplir les écoles publiques d'étoffes de soie, — Avec lesquelles les étudiants seront richement vêtus; — Je lèverai des soldats avec l'argent qu'ils m'apporteront — Et je chasserai le prince de Parme de notre pays, — Et je règnerai, seul roi, sur toutes nos provinces. — Oui, des engins plus merveilleux pour les assauts de la guerre — Que ne fut la carène enflammée qui brûla le pont d'Anvers, — J'obligerai les Esprits, mes esclaves, à les inventer. »

Après que Faust a de la sorte énuméré toutes ses convoitises et tous ses projets, les deux magiciens, Valdès et Cornelius, paraissent, et n'ont pas de peine à s'emparer de l'Esprit d'un adepte si bien disposé. Ils le décident à conjurer le diable la nuit suivante.

Deux étudiants, élèves et amis de Faust, que les relations de plus en plus fréquentes de leur maître avec ces deux hommes affligent et inquiètent, surviennent alors. Ils veulent le supplier de s'arrêter sur cette pente fatale. Mais Wagner leur apprend avec force quolibets que son maître, dinant alors avec les deux magiciens, ne saurait les recevoir, et ils s'éloignent consternés.

Ransack the Ocean for Orient pearl,  
 And search all corners of the new-found world  
 For pleasant fruits and princely delicates;  
 I'll have them read me strange philosophy,  
 And tell the secrets of all foreign kings,  
 I'll have them wall all Germany with brass,  
 And make swift Rhine circle fair Wittemberg;  
 I'll have them fill the public schools with silk,  
 Wherewith the studenti shall be bravely clad;  
 I'll levy soldiers with the coin they bring,  
 And chase the Prince of Parma from our land,  
 And reign sole king of all our provinces;  
 Yea, stranger engines for the brunt of war,  
 Than was the fiery keel at Antwerp's bridge,  
 I'll make my servile spirits to invent,

(Ward. *Ind. Bibl.*, n° 97, p. 4.)

Le décor change et représente un bois. Faust arrive, et sans se laisser effrayer par les éclairs et le bruit du tonnerre, il commence son évocation. A peine est-elle terminée que l'Esprit Méphistophilis apparaît, mais sous la forme d'un démon. Sommé par Faust de revêtir celle d'un moine Franciscain, il obéit; mais il refuse d'entrer à son service tant qu'il n'en aura pas reçu l'ordre exprès de Lucifer. Il répond d'ailleurs aux questions de Faust avec une franchise qui semble avoir pour but de lui enlever toute excuse, en l'éclairant sur la gravité de l'acte qu'il va commettre. Il lui conseille même de renoncer à son dessein et de ne pas se condamner à d'éternels et insupportables regrets, en se privant pour toujours de l'impérissable béatitude que donne la vue de Dieu.

« Faust, lui dit-il, renonces à ces frivoles demandes — Qui remplissent de terreur mon âme prête à défaillir <sup>1</sup>. »

Mais Faust est tellement obsédé par son désir, qu'il reste sourd à tous les avertissements, et commande à Méphistophilis d'aller prendre les ordres de son maître Lucifer.

« Eussè-je autant d'âmes qu'il y a d'étoiles, s'écrie-t-il après le départ de l'Esprit <sup>2</sup> — Je les donnerais toutes pour Méphistophilis. — Par lui, je serai le grand empereur du monde, — Je jetterai un pont à travers l'air mobile, — Pour passer l'Océan avec une armée de soldats; — Je joindrai les hauteurs qui bordent la côte d'Afrique — A l'Espagne pour faire de cette contrée une de ses dépendances, — Et je les rendrai toutes les deux tributaires de ma couronne. — L'empereur ne vivra qu'avec ma permission. — Non plus que les potentats de la Germanie. — Maintenant que j'ai obtenu ce que je désirais, — Je vais me plonger dans les spéculations de cet art, — Jusqu'à ce que Méphistophilis revienne. »

<sup>1</sup> O Faustus, leave these frivolous demands,  
Which strike a terror to my fainting soul!

(Ward. *Ind. Bibl.*, n° 97, p. 10.)

<sup>2</sup> FAUST. Had I as many souls as there be stars,  
I'd give them all for Mephistophilis,  
By him I'll be great emperor of the world,  
And make a bridge thorough the moving air,  
To pass the Ocean with a band of men;  
I'll join the hills that bind the Afric shore,  
And make that country continent to Spain,  
And both contributory to my crown:  
The Emperor shall not live but by my leave,  
Nor any potentate of Germany.  
Now that I have obtain'd what I desir'd,  
I'll live in speculation of this art,  
Till Mephistophilis return again.

(Ward, n° 97, p. 11).

Après une scène entre Mephistophilis et le clown, scène d'un comique grossier, évidemment destinée à détendre l'esprit de la partie non lettrée du public, Marlowe nous ramène dans le cabinet du Docteur. Faust est seul. Il attend le retour prochain de Mephistophilis.

« Maintenant, Faust, dit-il<sup>1</sup>, tu dois — Nécessairement être damné, et tu ne saurais plus être sauvé; — A quoi bon alors penser à Dieu ou au ciel? — Loin de toi ces vaines chimères et désespères; — Désespères de Dieu, mais aies confiance en Belzébuth? — Ne recules pas; non, Faust, sois résolu? — D'où te vient cette irrésolution? Oh! j'entends résonner à mes oreilles quelque chose qui me dit: — « Abjures cette magie, retournes à Dieu. » — Oui, et Faust veut retourner, à Dieu! — A Dieu? Il ne t'aime plus; — Le Dieu que tu sers, ce sont tes propres appétits; — Auxquels est inhérent l'amour de Belzébuth: — Je veux lui construire un autel et une église, — Et lui offrir le sang tiède des enfants nouveau-nés. »

Le bon et le mauvais ange, dont les suggestions contraires ont fait hésiter Faust un instant, apparaissent de nouveau :

LE BON ANGE<sup>2</sup>. Doux Faust, renonces à cet art exécrable.

FAUST. Contrition, prière, repentir, qu'est-ce que cela?

<sup>1</sup> FAUST. Now, Faustus, must  
Thou needs be damn'd and canst thou not be sav'd :  
What boots it, then, to think of God or heaven ?  
Away with such fancies, and despair ;  
Despair in God and trust in Belzebub :  
Now go not backward ; no, Faustus, be resolute ;  
Why waver'st thou ? O something soundeth in mine ears,  
« Abjure this magic, turn to God again ! »  
Ay, and Faustus will turn to God again.  
To God ? he loves thee not ;  
The God thou serv'st is thine own appetites,  
Wherein in fix'd the love of Belzebuth :  
To him I'll build an altar and a church,  
And offer lukewarm blood of new-born babes.  
(Enter Good Angel and Evil Angel.)  
G. ANG. Sweet Faustus, leave that execrable art.  
FAUST. Contrition, prayer, repentance — what of them ?  
G. ANG. O, they are means to bring thee unto heaven !  
E. ANG. Rather illusion, fruits of lunacy,  
That makes men foolish that do trust them most,  
G. ANG. Sweet Faustus, think of heaven and heavenly things.  
E. ANG. No, Faustus ; think of honour and of wealth.  
(Exeunt Angels.)  
FAUST. Of wealth !  
Why, the signiory of Embden shall be mine.  
When Mephistophilis shall stand by me,  
What God can hurt thee, Faustus ? thou art safe ;  
Cast no more doubts. — Come, Mephistophilis,  
And bring glad tidings from great Lucifer ;  
Is't not midnight ? — Come, Mephistophilis,  
*Veni, Veni, Mephistophile !*

LE BON ANGE. Oh ! ce sont des moyens de te ramener au ciel.

LE MAUVAIS ANGE. Ce sont bien plutôt des illusions, fruit de la folie, — Rendant insensés les hommes qui s'y confient le plus.

LE BON ANGE. Doux Faust, songe au ciel et aux choses célestes.

LE MAUVAIS ANGE. Non, Faust, songe aux honneurs et à la richesse.

(*Les Anges sortent.*)

FAUST. A la richesse ! — Eh bien ! la seigneurie d'Embsen m'appartient. — Lorsque Méphistophilis m'assistera, — Quel Dieu pourra te nuire, Faust ? Tu es en sûreté. — Mets un terme à tes doutes. Viens, Méphistophilis, — Et apporte-moi d'agréables nouvelles du grand Lucifer ; — N'est-il pas minuit ? Viens, Méphistophilis, — *Veni, veni, Méphistophilis.* »

Méphistophilis apparaît. Il apporte le consentement de Lucifer et Faust, aussitôt, signe le pacte avec son sang. Il le signe sans tenir compte d'un dernier avertissement que son bon ange lui envoie sans doute, en écrivant sur son bras : *Homo, fuge* (Homme, fuis). Après qu'il l'a signé, des démons paraissent. Ils le revêtent d'un magnifique costume et lui mettent une couronne sur la tête.

Les conditions du pacte sont les mêmes que dans le livre populaire allemand. Faust s'empresse d'user de son pouvoir en interrogeant son Esprit sur l'enfer ; puis il lui fait part de son intention de se marier. Pour le détourner de ce projet, Méphistophilis, dans le drame, recourt à un moyen beaucoup plus simple que celui dont il use dans le livre populaire. Il lui présente une diablesse dont la vue suffit à le guérir de ses velléités de mariage. Il lui donne de plus un livre dont la lecture doit l'armer de la puissance magique la plus redoutable, et ils se mettent en route pour aller arracher au ciel les secrets de l'astronomie et pour visiter les plus riches pays du globe.

Nous les retrouvons ensuite dans le cabinet du docteur. Faust, dont les yeux sont encore éblouis des merveilles qu'il vient de contempler dans le ciel, se repent amèrement d'avoir signé son pacte.

FAUST<sup>1</sup>. Lorsque je contemple les cieux, alors je me repens, — Et je te maudis, méchant Méphistophilis, — De m'avoir privé de ses joies.

1 FAUST. When I behold the heavens, then I repent,  
And curse thee, wicked Mephistophilis,  
Because thou hast depriv'd me of those joys.

MEPHISTOPHILIS. Why, Faustus,  
Thinkest thou heaven is such a glorious thing ?  
I tell thee, 'tis not half so fair as thou.

Or any man that breathes ou earth.

FAUST. How prov'st thou that !

MEPH. 'Twas made for man, therefore is man more excellent,

MÉPHISTOPHILIS. Quoi ? Faust, — Penses-tu donc que le ciel soit une chose si magnifique ? — Il n'est pas, je te l'affirme, moitié si beau que toi, — Ou qu'aucun des hommes qui vivent sur la terre.

FAUST. Comment prouves-tu cela ?

MÉPHISTOPHILIS. Il a été fait pour l'homme, donc l'homme lui est supérieur.

FAUST. S'il a été fait pour l'homme, il a été fait pour moi ; — Je veux renoncer à cette magie et me repentir.

(*Entrent le bon et le mauvais Ange.*)

LE BON ANGE. Faust, repens-toi ; Dieu aura encore pitié de toi.

LE MAUVAIS ANGE. Tu es un Esprit ; Dieu ne peut avoir pitié de toi<sup>1</sup>.

FAUST. Qui donc murmure à mes oreilles que je suis un Esprit ? — Je serais un démon, que Dieu pourrait encore avoir pitié de moi. — Oui, Dieu ne me refusera pas sa miséricorde, si je me repens.

LE MAUVAIS ANGE. Oui, mais Faust ne se repentira jamais.

(*Les Anges sortent.*)

FAUST. Mon cœur est si endurci, que je ne puis me repentir. — Je puis peine prononcer les noms du salut, de la foi ou du ciel. — Mais de terribles échos résonnent dans mes oreilles. — « Faust, tu es damné ? » Alors des épées, des poignards. — Des poisons, des fusils, des cordes et des fers empoisonnés — Sont placés devant moi pour que je me dépêche moi-

FAUST. If it were made for man, 'twas made for me :  
I will renounce this magic and repent.

(*Enter Good Angel and Evil Angel.*)

G. ANGEL. Faustus, repent : yet God will pity thee.

E. ANG. Thou art a spirit ; God cannot pity thee.

FAUST. Who buzzeth in mine ears I am a spirit ?

Be I a devil, yet God may pity me ;

Ay, God will pity me, if I repent.

E. ANG. Ay, but Faustus never shall repent.

(*Exeunt Angels.*)

FAUST. My heart's so harden'd, I cannot repent :  
Scarcely can I name salvation, faith, or heaven,  
But fearful echoes thunder in mine ears,  
« Faustus, thou art damn'd ! » then swords, and knives  
Poison, guns, halters, and envenome'd steel  
Are laid before me to despatch myself ;  
And long ere this I should have slain myself,  
Had not sweet pleasure conquer'd deep despair.  
Have not I made blind Homer sing to me  
Of Alexander's love and Oëmon's death ?  
And hath not he, that built the walls of Thebes  
With ravishing sound of his melodious harp,  
Made music with my Mephistophilis ?  
Why should I die, then, or basely despair ?  
I am resolv'd ; Faustus shall ne'er repent.  
Come, Mephistophilis, let us dispute again,  
And argue of divine astrology.

(*Ward. Ind. Bibl., n° 97, pp. 19-20.*)

<sup>1</sup> Le mauvais ange fait allusion dans cette réponse à la clause du pacte par laquelle Faust a demandé lui-même d'être un Esprit en forme et en substance, et s'est rangé parmi les démons et les Esprits déçus condamnés sans rémission. Mais Faust n'est pas dupe du sophisme.

même. — Et il y a longtemps déjà que je me serais frappé de ma propre main, — Si le doux plaisir n'eût pas vaincu mon sombre désespoir. — N'ai-je pas eu l'aveugle Homère pour me chanter — Les amours d'Alexandre et la mort d'OEnone? — Et celui qui bâtit les murs de Thèbes — Avec les sons ravissants de sa lyre mélodieuse — Ne m'a-t-il pas fait de la musique avec mon Méphistophilis? — Pourquoi donc mourrais-je alors, ou tomberais-je dans un vil désespoir? — J'y suis résolu; Faust ne se repentira jamais, — Viens, Méphistophilis, mettons-nous à disputer encore — Et à disserter sur la divine astrologie. »

Et il interroge son Esprit avec une curiosité fiévreuse sur la constitution du ciel et sur la nature et les mouvements des astres. Mais lorsqu'il lui demande quel est l'auteur de ces merveilles, l'Esprit qui, jusqu'alors a répondu patiemment à toutes ses questions, refuse de continuer.

FAUST. C'est bien, je suis satisfait<sup>1</sup>. Dis-moi qui a fait le monde ?

MÉPHISTOPHILIS. Je ne le dois pas.

FAUST. Doux Méphistophilis, dis-le moi.

MÉPHISTOPHILIS. N'insiste pas, car je ne dois pas te le dire.

FAUST. Vilain, ne t'ai-je pas obligé à répondre à toutes mes questions ?

MÉPHISTOPHILIS. Oui, lorsqu'elles ne sont pas contraires à notre empire; et celle-là l'est. Penses à l'Enfer, Faust, car tu es damné.

*(Rentrent le bon et le mauvais Ange.)*

LE BON ANGE. Penses, Faust, à Dieu qui a fait le monde.

MÉPHISTOPHILIS. Souviens-toi de ce que je viens de te dire.

*(Il sort.)*

FAUST. Oui, va-t-en, Esprit maudit, dans ton horrible Enfer. — C'est toi qui as damné l'âme en détresse de Faust. — N'est-il pas trop tard ?

<sup>1</sup> FAUST. Well, I am answered. Tell me who made the world?

MEPH. I will not.

FAUST. Sweet Mephistophilis, tell me.

MEPH. Move me not, for I will not tell thee.

FAUST. Villain, have I not bound thee to tell me any thing?

MEPH. Ay, that is not against our kingdom; but this is. Think thou on hell, Faustus, for thou art damned.

*(Re-enter Good and Evil Angel.)*

G. ANG. Think, Faustus, upon God that made the world.

MEPH. Remember this.

*(Exit.)*

FAUST. Ay, go, accursèd spirit, to ugly hell!

'Tis thou hast damn'd distressèd Faustus soul.

Is't not too late ?

EV. ANG. Too late.

G. ANG. Never too late, if Faustus can repent.

EV. ANG. If thou repent, devils shall tear thee in pieces.

G. ANG. Repent, and they shall never raze thy skin.

*(Exeunt Angels.)*

FAUST. Ay, Christ, my Saviour,  
Seek to save distressèd Faustus' soul!

*(Ward. Ind. Bibl., no 97, pp. 21-22.)*

LE MAUVAIS ANGE. Trop tard.

LE BON ANGE. Jamais trop tard, si Faust peut se repentir.

LE MAUVAIS ANGE. Si tu te repens, les diables te mettront en pièces.

LE BON ANGE. Repens-toi, et jamais ils ne pourront arracher un poil de ta barbe.

*(Les Anges sortent.)*

FAUST. Oui, Christ, mon Sauveur — Essayez de sauver l'âme en détresse de Faust. »

Le moment est solennel. Le repentir va l'emporter peut-être dans cette âme en détresse où luit encore un dernier rayon d'espérance.

Mais Lucifer apparaît soudain. Il est accompagné de Belzébuth, autre prince de l'Enfer. Avec son aide, il n'a pas de peine à reconquérir cette âme sans ressort et sans volonté.

LUCIFER <sup>1</sup>. Le Christ ne peut sauver ton âme, car il est juste : — Il n'y a personne à qui je m'intéresse autant qu'à toi.

FAUST. Oh ! qui es-tu, toi qui as un air si terrible ?

LUCIFER. Je suis Lucifer, — Et celui-ci est un des princes de l'Enfer, mon compagnon.

FAUST. Oh ! Faust ! ils sont venus pour emporter ton âme !

LUCIFER. Nous sommes venus te dire que tu nous fais injure ; — Tu parles du Christ, contrairement à ta promesse ; — Tu ne devais pas penser à Dieu ; pense au Diable, — Et à sa femme aussi. »

Faust épouvanté s'excuse humblement. Il promet de ne jamais invoquer Dieu et de ne pas même prononcer son nom ; de brûler sa sainte Écriture, de tuer ses ministres et de faire renverser ses églises par les Esprits à ses ordres.

Les princes de l'enfer ont alors recours, pour le distraire, à un moyen d'un effet scénique bien supérieur à celui qu' imagine, en la même circonstance, l'auteur du récit allemand. Au lieu de lui présenter les princes de l'Enfer sous la forme d'animaux hideusement fantastiques, il les fait défiler devant lui sous l'apparence des sept péchés mortels.

Lorsqu'ils sont entrés, Lucifer invite Faust à les interroger.

<sup>1</sup> LUCIFER. Christ cannot save thy soul, for he is just!  
There's none but I have interest in the same.

FAUST. O who art thou that look'st so terrible?

LUC. I am Lucifer,

And this is my companion-prince in hell.

FAUST. O FAUSTUS, they are come to fetch away thy soul!

LUC. We come to tell thee thou dost injure us ;

Thou talk'st of Christ, contrary to thy promise :

Thou shouldst not think of God : Think of the devil,

And of his dame too.

(Ward, n° 97, p. 22).



« FAUST<sup>1</sup>. Qui es-tu, toi, le premier ?

L'ORGUEIL. Je suis l'Orgueil. Je ne daigne pas avoir de parents. Je suis comme la puce d'Ovide ; je puis me glisser dans tous les coins d'une fille ; quelquefois sous forme de perruque, je m'assieds sur son front, ou, sous la forme d'un éventail en plumes, j'embrasse ses lèvres. Mais, fi ! quelle odeur on respire ici ! Je ne dirai pas un mot de plus, si le plancher n'est pas parfumé et couvert de tapis.

FAUST. Qui es-tu, toi, la deuxième ?

L'AVARICE. Je suis l'Avarice, née d'un vieux ladre, dans un vieux sac de cuir ; et si mon désir pouvait se réaliser, je souhaiterais que cette maison

<sup>1</sup> FAUST. What art thou, the first ?

PRIDE. I am Pride. I disdain to have any parents. I am like Ovid's flea ; I can creep into every corner of a wench ; sometimes, like a perriwing. I sit upon her brow ; or like a fan of feathers, I kiss her lips. But, fie, what a scent is here ! I'll not speak another word, except the ground were perfumed and covered with cloth of arras.

FAUST. What art thou, the second ?—

COVETOUSNESS. I am Covetousness, begotten of an old churl in an old leathern bag ; and might I have my wish, I would desire that this house and all the people in it were turned to gold, that. I might lock you up in my good chest. O my sweet gold ?

FAUST. What art thou, — the third ?

WRATH. I am Wrath. I had neither father nor mother : I leapt out of a lion's mouth when I was scarce half-an-hour old ; and ever since, I have run up and down the world with this case of rapiers, wounding myself when I had nobody to fight withal. I was born in Hell ; and look to it, for some of you shall be my father.

FAUST. What art thou, the fourth ?

ENVY. I am Envy, born of a chimney-sweeper and an oyster-wife. I cannot read, and therefore wish all books were burnt. I am lean with seeing others eat. O that there would come a famine through all the world, that all might die, and I live alone ! then thou shouldst see how fat I would be. But must thou sit and I stand ? Come down, with a vengeance !

FAUST. Away, envious rascal ! — What art thou, the fifth ?

GLUTTONY. Who I, sir ? I am Gluttony. My parents are all dead and the devil a penny they have left me, but a bare pension, and that is thirty meals a day and ten bevers, — a small trifle to suffice nature. O, I come of a royal parentage ! my grandfather was a Gammon of Bacon, my grandmother a Hogshead of Claret-Wine, my godfathers were these, Peter Pickle-Herring and Martin Martlemasbeef ; O, but my godmother, she was a jolly gentlewoman and wellbeloved in every god town and city ; her name was mistress Margery March-beer. Now, Faustus, thou hast heard all my progeny ; wilt thou bid me to supper ?

FAUST. No, I'll see thee hanged ; thou wilt eat up all my victuals.

GLUTTONY. Then the devil choke thee !

FAUST. Choke thyself, glutton ! What art thou, the sixth ?

SLOTH. I am Sloth, I was born on a sunny bank, where I have lain ever since ; and you have doue me great injury to bring me from thence : let me be carried thither again by Gluttony and Lechery. I'll not speak another word for a king's ransom.

FAUST. What are you, mistress Minx, the seventh and last ?

LECHERY. Who I, sir ? The first letter of my name begins with L.

LUCIFER. Away to hell, to hell !

(Exeunt the Sins.)

(Ward. *Ind. Bibl.*, n° 97, pp. 22-24.)

<sup>1</sup> Martin Martlemas beef, le bouf de la fête de saint Martin.

et tous les gens qu'elle contient soient changés en or, afin de pouvoir vous mettre sous clef dans mon coffre. O mon doux or!

FAUST. Qui es-tu, toi, la troisième ?

LA COLÈRE. Je suis la Colère. Je n'ai ni père, ni mère ; je bondis de la bouche d'un lion lorsque j'étais à peine âgée d'une demi-heure, et depuis, j'ai erré de tous côtés dans le monde avec cette boîte à épées, me blessant moi-même, lorsque je n'avais personne avec qui me battre. Je suis née en Enfer, et j'y plonge mes regards, car quelqu'un de vous doit être mon père.

FAUST. Qui es-tu, toi, la quatrième ?

L'ENVIE. Je suis l'Envie, née d'un ramoneur et d'une écaillère. Je ne sais pas lire, et c'est pourquoi je voudrais qu'on brûlât tous les livres. Je maigris en voyant les autres manger. Oh ! que ne peut-il survenir une famine qui s'étende sur toute la terre, et qui, faisant périr tous les hommes, me laisse vivre seule ! Alors vous verriez comme je deviendrais grasse. Mais dois-tu donc être assis et moi debout ! Descends, par tous les diables.

FAUST. Arrière, envieuse coquine ! — Qui es-tu, toi, la cinquième ?

LA GOURMANDISE. Qui je suis, Monsieur ? Je suis la Gourmandise. Mes parents sont tous morts et ils ne m'ont laissé qu'un pauvre diable de penny, une chétive pension qui ne me procure par jour que trente repas et dix outres de vin, — Une simple bagatelle pour suffire aux exigences de la nature. Oh ! je descends d'une race royale. Mon grand-père était un jambon de lard, ma grand-mère un muids de claret, et mes parents furent Pierre Hareng-Saur et Martin Martlemas beef<sup>1</sup>. Quant à ma marraine, oh ! c'était une belle dame et bien aimée de toutes les bonnes villes et cités. Son nom est : Mistress Marguerite Bière-de-Mars. Maintenant, Faust, que je t'ai fait connaître ma généalogie, veux-tu m'inviter à souper ?

FAUST. Non, je voudrais te voir pendue ; tu dévorerais toutes mes provisions.

LA GOURMANDISE. Alors que le Diable t'étouffe !

FAUST. Qu'il t'étouffe toi-même, gloutonne ! — Qui es-tu, toi, la sixième ?

LA PARESSE. Je suis la Paresse. Je suis née sur un banc au soleil, où je suis restée étendue depuis lors, et vous m'avez causé un grave préjudice en m'obligeant à le quitter pour venir ici. Faites-moi remporter par la Gourmandise et la Luxure. Je ne dirais pas un mot de plus pour la rançon d'un Roi.

FAUST. Et toi, la septième et dernière, qui es-tu, maîtresse friponne ?

LA LUXURE. Qui je suis ? La première lettre de mon nom commence par un L.

LUCIFER. Arrière ! En Enfer ! En Enfer !

Les sept péchés capitaux sortent, et Faust qui, sans doute, vient d'éprouver leur délétère influence, est désormais définitivement acquis au diable. Oubliant ses terreurs et ses remords, il ne songe plus qu'à parcourir le monde et à mener joyeuse vie en compagnie de Méphistophilis.

<sup>1</sup> Martin Martlemas beef, le bœuf de la fête de saint Martin.

La deuxième partie commence ensuite, et fait passer sous les yeux, dans une rapide succession de tableaux, les principaux événements de la vie de Faust.

Le premier épisode nous transporte à Rome, dans les appartements particuliers du pape. Extrait du livre populaire, comme tous ceux qui vont suivre, cet épisode est assez développé, et moins trivial peut-être que son modèle. Mais la haine de la papauté s'y donne carrière avec plus de violence encore, s'il est possible. Faust, invisible, bafoue le pape et finit par lui donner un soufflet. Il lui enlève, en outre, l'anti-pape Bruno, son prisonnier, et le reconduit en Allemagne, auprès de l'Empereur.

A la cour de Charles-Quint, Faust évoque Alexandre le Grand et la reine son épouse. Il orne aussi d'un bois de cerf la tête d'un gentilhomme que Marlowe appelle le chevalier.

L'histoire du maquignon auquel Faust vend un cheval enchanté et le séjour du docteur à la cour du duc d'Anhalt terminent la partie féerique du drame, moins insipide qu'on ne serait tenté de le croire, malgré sa longueur et ses hors-d'œuvre où le clown continue de jouer un rôle prépondérant.

L'épilogue n'est pas moins émouvant que le prologue. Peut-être même les scènes finales sont-elles empreintes d'un sentiment tragique plus sombre et plus terrible. Comme dans le livre populaire allemand, le dénouement est préparé par un certain nombre de scènes qui en annoncent l'approche et l'inévitable issue.

Wagner paraît d'abord. Il raconte que son maître, sentant sa fin prochaine, vient de faire son testament et l'institue son héritier. Puis Faust arrive avec des étudiants et leur offre un souper magnifique à la fin duquel il évoque devant eux le fantôme de la belle Hélène. Il reçoit ensuite la visite du pieux vieillard qui fait une tentative suprême pour arracher son âme au démon. Mais Méphistophilis triomphe sans peine des velléités de repentir de Faust, en poussant dans ses bras le fantôme d'Hélène, dont la beauté ne l'a pas moins séduit que les étudiants devant lesquels il vient de la faire paraître, et Faust, tout à sa passion, l'exprime en des vers d'une sensualité païenne.

FAUST<sup>1</sup>. Voilà donc ce visage pour lequel on lança mille navires, — Et l'on brûla les tours gigantesques d'Ilium? — Douce Hélène, rends-moi immortel par un baiser. (*Il l'embrasse.*) — Ses lèvres aspirent mon âme :

<sup>1</sup> FAUST. Was this the face that launch'd a thousand ships,  
And burnt the topless, towers of Ilium?  
Sweet Helen, make me immortal with a kiss.

Her lips suck forth my soul : see where it flees!  
Come, Helen, come, give me my soul again.  
Here will I dwell, for heaven is in these lips,

(Kisses her)

voyez comme elle y vole! — Viens, Hélène, viens, rends-moi mon âme. — C'est ici que je veux vivre, car le Ciel est sur ces lèvres, — Et tout ce qui n'est pas Hélène n'est que poussière. — Je veux être Paris, et pour l'amour de toi, — A la place de Troie, ce sera Wittenberg qui sera mise à sac; — Et je combattrai le faible Ménélas, — Je porterai tes couleurs sur les plumes de mon casque; — Oui, je veux blesser Achille au talon, — Et retourner ensuite près d'Hélène pour lui demander un baiser. — Oh! tu es plus belle que le zéphir de la nuit, — Paré de la splendeur d'un millier d'étoiles; — Tu es plus resplendissante que Jupiter, lorsqu'il apparût — Dans les flammes, à la malheureuse Sémélé; — Plus séduisante que le Roi du Ciel — Dans les bras azurés de la folâtre Aréthuse — Et nulle autre que toi ne sera ma bien-aimée! »

A ces enivremens succèdent sans transition les trances de la peur et les affres du désespoir. Faust reparait accompagné des étudiants qui furent jadis ses camarades :

FAUST<sup>1</sup>. Ah! Messieurs!

LE PREMIER ÉTUDIANT. Qu'avez-vous, Faust?

And all is dross that is not Helena.  
I will be Paris, and for love of thee,  
Instead of Troy, shall Wittenberg be sack'd;  
And I will combat with weak Menelaus,  
And wear thy colours on my plumèd crest;  
Yes, I will wound Achilles in the heel,  
And then return to Helen for a kiss.  
O, thou art fairer than the evening air  
Clad in the beauty of a thousand stars;  
Brighter art thou than flaming Jupiter  
When he appear'd to hapless Semele;  
More lovely than the monarch of the sky  
In wanton Arethusa's azur'd arms;  
And none but thou shalt be my paramour!

(Ward, *Ind. Bibl.*, n° 97, p. 41.)

<sup>1</sup>FAUST. Ah! gentlemen!

FIRST SCHOLAR. What ails Faustus?

FAUST. Ah! my sweet chamber-fellow, had I lived with thee, then had I lived still! but now I die eternally. Look, comes he not? Comes he not?

SEC. SCHOLAR. What means Faustus?

THIRD SCHOLAR. Belike he is grown into some sickness by being over-solitary.

FIRST SCHOLAR. If it be so, we'll have physicians to cure him. — 'Tis but a surfeit; never fear, man.

FAUST. A surfeit of deadly sin, that hath damned both body and soul.

SEC. SCHOLAR. Yet, Faustus! look up to heaven; remember God's mercies are infirmite.

FAUST. But Faustus' offence can ne'er be pardoned; the serpent that tempted Eve may be saved, but not Faustus. Ah! gentlemen, hear me with patience and tremble not at my speeches! Though my heart pants and quivers to remember that I have been a student here these thirty years, O, would I had never seen Wittenberg, never read book! and what wonders I have done. all Germany can witness, yea, all the world; for which Faustus hath lost both Germany and the world, yea, heaven itself, heaven, the seat of God, the throne of the blessed, the kingdom of joy; and must remain in hell for ever, hell, ah! hell, for ever! Sweet friends, what shall become of Faustus, being in hell for ever?

FAUST. Ah! mon doux camarade de chambrée, si j'avais vécu toujours avec toi, j'aurais vécu tranquille; mais à présent je vais mourir de la mort éternelle. Regardes, ne vient-il pas? ne vient-il pas?

LE DEUXIÈME ÉTUDIANT. Que veut dire Faust?

LE TROISIÈME ÉTUDIANT. Peut-être a-t-il été pris de quelque maladie pour avoir vécu trop longtemps solitaire?

THIRD SCHOLAR. Yet, Faustus, call on God.

FAUSTUS. On God, whom Faustus hath abjured! on God, whom Faustus hath blasphemed! Ah! my God, I would weep! but the devil draws in my tears. Gush forth blood, instead of tears! yea, life and soul.— O, he stays my tongue! I would lift up my hands; but see, they hold them, they hold them!

ALL. Who, Faustus!

FAUST. Lucifer and Mephistophilis. Ah! gentlemen, I gave them my soul for my cunning?

ALL. God forbid!

FAUST. God forbade it, indeed; but Faustus hath done it: for vain pleasure of twenty-four years had Faustus lost eternal joy and felicity. I writ them a bill with mine own blood: the date is expired; the time will come, and he will fetch me.

FIRST SCHOLAR. Why did not Faustus tell us of this before, that divines might have prayed for thee?

FAUST. Oft have I thought to have done so; but the devil threatened to tear me in pieces, if I named God, to fetch both body and soul, if I once gave ear to divinity: and now 'tis too late. Gentlemen, away, lest you perish with me.

SEC. SCHOLAR. O, what shall we do to save Faustus?

FAUST. Talk not of me, but save yourselves, and depart.

THIRD SCHOL. God will strenghten me; I will stay with Faustus.

FIRST SCHOL. Tempt not God, sweet friend; but let us into the next room, and there pray for him.

FAUST. Ay, pray for me, pray for me; and what noise soever ye hear, come not unto me, for nothing can rescue me.

SEC. SCHOL. Pray thou, and we will pray that God may have mercy up on thee.

FAUST. Gentlemen, farewell: if I live till morning, I'll visit you; if not, Faustus is gone to hell.

ALL. Faustus, farewell.

(Exeunt scholars — The clock strikes eleven.)

FAUST. Ah! Faustus,  
Now hast thou but one bare hour to live,  
And then thou must be damn'd perpetually!  
Stand still, you ever-moving spheres of heaven,  
That time may cease, and midnight never come;  
Fair Nature's eye, rise, rise again, and make  
Perpetual day; or let this hour be but  
A year, a month, a week, a natural day,  
That Faustus may repent and save his soul!  
*O lente, lente, currite, noctis equi!*  
The stars move still, time runs, the clock will strike,  
The devil will come, and Faustus must be damn'd;  
O, I'll leap up to my God! — Who puls me down? —  
See, see, where Christ's blood streams in the firmament!  
One drop would save my soul, half a drop: Ah! my Christ! —  
Ah! rend not my heart for naming of my Christ!  
Yet will I call on him: O spare me, Lucifer! —  
Where it is now? 'tis gone; and see, where God  
Stretcheth out his arm, and bends his ireful brows!  
Mountains and hills, come, come, and fall on me,  
And hide me from the heavy wrath of God!  
No, no!

LE PREMIER ÉTUDIANT. S'il en est ainsi, nous ferons venir des médecins pour le guérir. — Ce n'est qu'une indigestion ; ne craignez rien, mon ami.

FAUST. Une indigestion de péchés mortels qui m'a damné le corps et l'âme.

LE DEUXIÈME ÉTUDIANT. Mais alors, Faust, levez vos regards vers le Ciel ; souvenez-vous que les miséricordes de Dieu sont infinies.

Then will I headlong run into the earth ;  
Earth, gape ! O no, it will not harbour me !  
You stars that reign'd at my nativity,  
Whose influence hath allotted death and hell,  
Now draw up Faustus, like a foggy mist,  
Into the entrails of yon labouring clouds,  
That, when you vomit forth into the air,  
My limbs may issue from your smoky mouths,  
So that my soul may but ascend to heaven !

(The clock strikes the half-hour.)

Ah, half the hour is past ! 'twill all be past anon.

O God,

If thou wilt not have mercy on my soul,  
Yet for Christ's sake, whose blood hath ransom'd me,  
Impose some end to my incessant pain ;  
Let Faustus live in hell a thousand years,  
A hundred thousand, and at last be sav'd !  
O, no end is limited to damnèd souls !  
Why wert thou not a creature wanting soul ?  
Or why is this immortal that thou hast ?  
Ah, Pythagoras' metempsychosis, were that true,  
This soul should fly from me, and I be chang'd  
Unto some brutish beast ! all beasts are happy,  
For, when they die,  
Their souls are soon dissolv'd in elements ;  
But mine must live still to be plagu'd in hell.  
Curs'd be the parents that engender'd me !  
No Faustus, curse thyself, curse Lucifer  
That halh depriv'd thee of the joys of heaven.

(The clock strikes twelve.)

O, it strikes ! it strikes ! Now, body turn to air,  
Or Lucifer will bear thee quick to hell !

(Thunder and lightning.)

O soul, be chang'd into little water-drops,  
And fall into the ocean, ne'er be found !

(Enter Devils.)

My God, my God, look not so fierce on me !  
Adders and serpents, let me breathe a while !  
Ugly hell, gape not ! come not, Lucifer !  
I'll burn my books ! — Ah ! Mephistophilis !

(Exeunt Devils with Faustus.)

Enter Chorus.

CHORUS. Cut is the branch that might have grown full straight,  
And burnèd is Apollo's laurel-bough,  
That sometime grew within this learnèd man.  
Faustus is gone : regard his hellish fall,  
Whose fiendful fortune may exhort the wise,  
Only to wonder at unlawful things,  
Whose deepness doth entice such forward wits  
To practise more than heavenly power permits.

(Exit.)

*Terminat hora diem, terminat auctor opus.*

(Ward. *Ind. Bibl.*, n° 97, pp. 42-46).

FAUST. Cependant l'offense commise par Faust ne pourra jamais être pardonnée. Le serpent qui a tenté Ève peut être sauvé, mais non Faust. Ah! Messieurs, écoutez-moi patiemment et ne vous effrayez pas de ce que je vais vous dire. Bien que mon cœur palpite et s'émeuve en se souvenant que j'étais, il y a trente ans, étudiant dans cette ville, oh! que n'ai-je jamais vu Witemberg, jamais ouvert un livre! Les merveilles que j'ai opérées, toute la Germanie, le monde entier peut les attester, et c'est pour cela que Faust a perdu à la-fois la Germanie et le monde, oui, le Ciel, le Ciel lui-même, le Ciel, la demeure de Dieu, le trône des bienheureux, le royaume de la joie, et qu'il doit rester à jamais dans l'Enfer. Ah! l'Enfer, à jamais! Doux amis, qu'advient-il de Faust englouti pour toujours dans l'Enfer?

LE TROISIÈME ÉTUDIANT. Mais, Faust, invoquez Dieu.

FAUST. Dieu, que Faust a renié! Dieu que Faust a blasphémé! Ah! mon Dieu, je voudrais pleurer! Mais le démon sèche mes larmes. Ah! si mon sang pouvait jaillir à la place de mes larmes! Oui, ma vie et mon âme. — Oh! il arrête ma langue! Je voudrais lever mes mains, mais, voyez, ils les retiennent, ils les retiennent!

Tous. Qui, Faust?

FAUST. Lucifer et Méphistophilis. Ah! Messieurs, je leur ai donné mon âme en échange de ma science.

Tous. A Dieu ne plaise!

FAUST. Que Dieu ne l'a-t-il empêché, en effet; mais Faust l'a fait; pour vingt-quatre années de vains plaisirs, Faust a perdu la joie et la félicité éternelle. Je leur ai écrit un pacte avec mon propre sang; la date est expirée; l'échéance arrive, et il viendra me chercher.

LE PREMIER ÉTUDIANT. Pourquoi, Faust, ne nous avez-vous rien dit de cela auparavant? des théologiens auraient prié pour vous.

FAUST. Souvent j'ai eu la pensée de le faire; mais le Diable menaçait de me mettre en pièces, si je prononçais le nom de Dieu, — de m'emporter corps et âme, si je prêtai une seule fois l'oreille à la religion; et maintenant il est trop tard, Messieurs; retirez-vous, de peur de périr avec moi.

LE DEUXIÈME ÉTUDIANT. Oh! que pourrions-nous bien faire pour sauver Faust?

FAUST. Ne vous occupez pas de moi, mais songez à vous sauver vous-même et partez!

LE TROISIÈME ÉTUDIANT. Dieu me soutiendra; je resterai avec Faust.

LE PREMIER ÉTUDIANT (au troisième). Ne tentes pas Dieu, doux ami; viens dans la chambre voisine, nous y prions pour Faust.

FAUST. Oui, priez pour moi, priez pour moi; et quelque soit le bruit que vous entendiez, ne venez pas me trouver, car rien ne peut me sauver.

LE DEUXIÈME ÉTUDIANT. Priez, et nous prions Dieu d'avoir pitié de vous.

FAUST. Messieurs, adieu; si je vis encore demain matin, je viendrai vous trouver; sinon Faust sera descendu dans l'Enfer.

Tous. Faust, adieu.

(*Les Étudiants sortent. — L'horloge sonne onze heures.*)

FAUST<sup>1</sup>. O Faust, — Tu n'as plus qu'une heure à vivre, — Et après tu

<sup>1</sup> Nous empruntons la traduction de ce monologue de Faust à l'ouvrage de M. Mézières, *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*, pp. 140-142.

dois être damné éternellement ! — Arrêtez-vous, sphères toujours mouvantes du Ciel, — Afin que le temps puisse finir, et que minuit ne vienne jamais ! — Et toi, œil brillant de la nature, Soleil, lève-toi, lève-toi de nouveau — Et rends le jour perpétuel, ou, du moins, fais que cette heure — Soit une année, un mois, une semaine, un jour ordinaire, — Afin que Faust puisse se repentir et sauver son âme. — *O lente, lente currite, noctis equi.* — Les astres se meuvent toujours, le temps court, l'horloge va sonner ; — Le démon va venir, et Faust sera damné. — Oh ! je veux m'élançer vers le Ciel ! Quelle main me rejette en bas ? — Voyez ! le sang du Christ ruisselle dans le firmament ; — Une goutte de ce sang me sauverait [une demi-goutte] : Oh ! mon Christ ! — Ne me déchires pas le cœur pour avoir nommé le Christ. — Je veux l'appeler encore. Oh ! épargnes-moi, Lucifer ! — Où est-il maintenant ? Parti ? — Voilà son bras menaçant et son front furieux. — Montagnes et collines, venez, venez, tombez sur moi, — Et cachez-moi loin de la colère pesante du Ciel ! — Non, non ! — Alors, je veux m'enfoncer, tête baissée, dans la terre. — Terre, ouvre-toi. Oh ! non ! elle ne veut pas me recevoir ? — Vous, étoiles, qui avez présidé à ma naissance, — Vous qui m'avez départi pour lot la mort et l'Enfer. — Attirez vers vous Faust, comme une vapeur légère — Dans les flancs du nuage qui se forme au loin ; — Afin que, lorsque vous me vomirez dans l'air, — Mes membres puissent tomber de votre bouche fumante ; — Mais que mon âme monte et s'élève vers le Ciel.

*(L'horloge sonne un coup.)*

Oh ! la demi-heure est passée ; bientôt l'heure le sera. — Oh ! si mon âme doit souffrir pour mon péché, — Mettez (pour l'amour du Christ) quelque terme à ma peine incessante. — Que Faust vive en Enfer mille, — Cent mille années, mais qu'à la fin il soit sauvé ! — Aucun terme n'est assigné aux âmes damnées. — Pourquoi, Faust, n'es-tu pas une créature sans âme ? — Ou pourquoi celle que tu as est-elle immortelle ? — O Pythagore, si elle était vraie, ta métempsycose, — Mon âme s'envolerait loin de moi, et je serais changé — En quelque bête brute ! Toutes les bêtes sont heureuses, — Car, lorsqu'elles meurent, — Leurs âmes se dissolvent aussitôt dans les éléments. — Mais la mienne doit vivre encore pour être torturée en Enfer. — Maudits soient les parents qui m'ont engendré ! — Non, Faust, maudis-toi toi-même ; maudis Lucifer — Qui t'a privé des joies du Ciel.

*(L'horloge sonne minuit.)*

L'heure sonne, l'heure sonne ! Maintenant, mon corps, évanouis-toi dans l'air, — Ou le Démon t'emportera rapidement en Enfer !

*(Tonnerre et éclairs.)*

O mon âme, change-toi en petites gouttes d'eau — Et tombe dans l'Océan pour qu'on ne te trouve jamais !

*(Les Démons entrent.)*

O pitié ! Ciel, ne me lances pas des regards si terribles ! — Couleuvres et serpents, laissez-moi respirer un peu ! — Hideux Enfer, ne t'ouvres pas, ne viens pas, Lucifer ! — Je brûlerai mes livres, ô Méphistophilis !

*(Les Démons sortent avec Faust.)*

*(Le Chœur entre.)*

LE CHŒUR. Coupée est la branche qui aurait pu parvenir à son entier



développement — Et brûlé le rameau du laurier d'Apollon — Qui naguère croissait dans ce savant homme. — Faust n'est plus : considérez sa chute en Enfer, — Et que sa destinée satanique exhorte le sage — A n'avoir que de l'étonnement pour ces choses défendues, — Dont les pièges entraînent les esprits téméraires, — A tenter plus que la puissance céleste ne le permet.

L'heure termine le jour ; l'auteur termine son œuvre.

Tel est le dénouement de la pièce. « Jamais, dit M. Mézières<sup>1</sup>, les angoisses que cause au coupable la crainte de la damnation éternelle n'ont été exprimées avec plus de force. Marlowe atteint ici les accents les plus pathétiques de la tragédie. Ce dénouement même est le seul tragique... Celui du Faust de Goethe ne produirait pas à la représentation la puissante émotion que nous fait éprouver la dernière scène de la pièce anglaise. » Ce que M. Mézières dit du dénouement, on pourrait, croyons-nous, l'appliquer au drame entier. La conception de Goethe est surtout philosophique. Il suit avec curiosité les mouvements de l'âme de son héros dans leurs manifestations les plus opposées, mais en songeant plus à les varier et à les envisager sous toutes les faces qu'à les coordonner dans une action homogène et logique. Marlowe, au contraire, n'envisage son sujet qu'au point de vue dramatique, et, écrivant une œuvre destinée au théâtre, il ne pouvait le concevoir autrement. Son cadre est moins vaste, mais plus solide, plus nettement arrêté que celui de Goethe, dont les contours vagues et flexibles se distendent et s'atténuent quelquefois au point de n'être plus perceptibles. L'action, fortement nouée, marche vers le dénouement d'un pas bien plus ferme et plus rapide. Dès qu'elle est dégagée des épisodes de la féerie, tout concourt à le préparer et à le produire. Le Faust de Marlowe est aussi plus vrai, plus vivant. C'est un homme, tandis que celui de Goethe, trop souvent, s'idéalise et se subtilise au point de n'être plus qu'un symbole. Plus condensé, suivant une route plus étroite, mais mieux tracée, le drame de Marlowe atteint, par cela même, aux plus puissants effets dramatiques. Il est comme ces eaux resserrées dans d'étroits conduits qui jaillissent avec une irrésistible impétuosité dès qu'on leur ouvre une issue. Le drame de Goethe, en bien des parties, ressemble, au contraire, à ces fleuves débordés qui s'étendent à perte de vue sur des plaines immenses, et dont les eaux ralenties, presque stagnantes, perdent en rapidité ce qu'elles gagnent en surface.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 137, p. 142.

---

## CHAPITRE X

### **Le Livre populaire. Ses Suites : La Vie de Christophe Wagner et la seconde relation de la Vie du Docteur Faust.**

Lorsqu'un héros de légende ou de roman est devenu populaire et que le récit de ses aventures obtient beaucoup de faveur, il est rare qu'on n'exploite pas ce succès en donnant une ou plusieurs suites au livre en possession de la vogue. Quelquefois l'auteur se charge de la tâche. Il lui arrive même, lorsqu'il a des motifs de compter sur un rapide débit de son premier livre, de faire prévoir au lecteur la possibilité d'une suite, soit en n'achevant pas complètement le récit, afin de pouvoir y rattacher ensuite une nouvelle histoire, soit en donnant à son principal personnage un fils, un serviteur ou des amis qui continuent sa tâche inachevée, ou sont présentés comme de nouveaux modèles de son caractère et des reflets fidèles de ses qualités prédominantes. Le succès de ces suites a, dans quelques circonstances, égalé, surpassé même celui du livre primitif. Mais ce sont là des exceptions. En général les ouvrages de cette nature, surtout lorsqu'ils sont l'œuvre d'un autre écrivain, n'obtiennent pas la faveur du livre qu'ils ont la prétention de continuer et n'en possèdent pas le mérite. Le calquant avec plus ou moins d'adresse, ils affaiblissent presque toujours ce qu'il a de meilleur en le délayant ou l'exagérant. L'auteur du récit original est seul capable de sortir heureusement des difficultés, toujours très grandes, d'une entreprise semblable. Encore n'y parvient-il pas toujours, étant exposé lui-même à tomber dans les fautes des continuateurs, en imitant son propre travail.

L'auteur de la Vie de Wagner n'a pas échappé à ces dangers. Cette suite avait été préparée avec assez d'habileté, annoncée même par l'auteur de la version originale. Mais il ne la donna pas plus que la traduction latine promise dans la dédi-

cace. On ignore les motifs qui l'empêchèrent d'exécuter son dessein.

Cette suite ne parut que six ans plus tard. Bien qu'elle soit signée d'un pseudonyme dont on n'a pas percé le voile, elle est, selon toute apparence, l'œuvre d'un autre écrivain, car elle est conçue, nous le verrons, dans un esprit tout différent, et son auteur ne dit pas qu'il ait écrit la version originale, ce qu'il n'eût pas manqué de faire connaître, s'il eût été le continuateur de son propre ouvrage.

Le plan du livre était pour ainsi dire tracé par les indications assez nombreuses placées, dans la légende de Faust, comme des pierres d'attente destinées à servir de base à la charpente d'une nouvelle intrigue. Wagner est, dès le début de la légende, présenté au lecteur.

« Le D<sup>r</sup> Faust, dit le livre légendaire de Spies (première partie, chapitre 9), occupait la maison de son pieux cousin, qui la lui avait léguée par testament ; il y avait journellement auprès de lui, comme famulus, un jeune écolier, hardi fripon nommé Christophe Wagner, qui trouva ce jeu tout à fait de son goût, et, comme son maître le berça aussi de l'espoir qu'il ferait de lui un homme habile et de la plus haute science, et que la jeunesse est, de son naturel, plus portée vers le mal que vers le bien, il se laissa séduire également. De cette façon, le D<sup>r</sup> Faust n'avait, ainsi qu'il a été dit plus haut, personne autre dans sa maison que son famulus et son méchant Esprit Méphostophilès. »

Les traits sous lesquels le Famulus de Faust est dépeint sont ceux d'un élève autant que d'un domestique de confiance. Il est, de tous les familiers de Faust, le seul qui soit admis à en partager les secrets les plus intimes, et cette faveur, il ne la doit pas seulement à ses affinités avec Faust, dont il possède à un très haut point les traits caractéristiques : des appétits sensuels que rien ne peut assouvir, et une extrême témérité d'esprit ; ce serait une trop faible garantie pour Faust ; elle est la conséquence d'une sorte de convention tacite d'après laquelle Christophe Wagner recevra, comme récompense, les secrets magiques et les biens de son maître à la mort de ce dernier.

Pendant toute la durée du récit, Wagner conserve ce caractère. Il est le seul qui habite le logis de son maître, et à qui Méphostophilès se laisse voir lorsqu'il apparaît déguisé en moine. Il garde la maison pendant les voyages de Faust. C'est encore lui qui reçoit des mains de Méphostophilès les objets et les provisions que l'Esprit s'en va voler de tous côtés pour les besoins de leur maître. Lorsque l'échéance du pacte approche, Faust s'occupe avant toutes choses de pourvoir au sort de son famulus. L'auteur

du récit rappelle à cette occasion ce qu'il avait écrit précédemment :

« Le D<sup>r</sup> Faust, dit-il (chapitre 60), avait, jusqu'à cette époque, c'est-à-dire jusqu'à cette vingt-quatrième et dernière année de son pacte, élevé un jeune garçon qui étudiait à Wittemberg et qui était témoin de toutes les aventures, sorcelleries et prestiges diaboliques de son maître. C'était, d'ailleurs, un garçon méchant et corrompu qui, auparavant, s'en allait mendier de porte en porte, à Wittemberg, et que personne ne voulait recueillir à cause de sa mauvaise conduite. Ce Wagener était maintenant le famulus du D<sup>r</sup> Faust, et il s'était si bien attaché à lui, que le D<sup>r</sup> Faust l'appelait son fils. Il était arrivé au but de ses désirs, car il vivait dans la crapule et l'oisiveté. »

Faust lui lègue d'abord tous ses biens par un testament en bonne et due forme ; puis, le faisant venir, il lui dit qu'il l'avantage de cette manière pour le récompenser de ses fidèles services et de sa discrétion, et comme Wagner lui demande en outre d'hériter de son habileté de magicien, Faust ne se contente pas de lui léguer ses livres, il attache à son service l'Esprit Awerhan (Coq de Bruyère), lequel doit toujours lui apparaître sous la forme d'un singe. Il le charge enfin de réunir, mais seulement après sa mort, et de publier ses aventures. Wagner, dont l'attachement à son maître est donné comme sincère et constitue la seule bonne qualité, lui reste ensuite fidèle jusqu'au dernier moment. Il l'assiste et le console pendant les derniers mois de son existence, qui furent une longue agonie, et lorsque Faust s'en va se livrer au diable dans la chambre banale d'une auberge, il demeure à la garde de sa maison, sans doute afin de la défendre, en cette nuit funeste, des dévastations des méchants Esprits. Il recueille ensuite le cadavre de son maître, et il aide à lui rendre les derniers devoirs.

La caractère de Christophe Wagner se trouvait donc trop nettement indiqué dans le livre populaire pour qu'il fût possible, à quiconque voudrait écrire sa vie, de ne pas lui conserver ses traits primitifs. C'eût été se priver d'ailleurs d'un élément très appréciable de succès, le public aimant à retrouver, dans ces suites, les personnages tels qu'il les a connus. Aussi, l'auteur de la Vie de Wagner s'est-il conformé très fidèlement aux indications de la légende. Mais cette fidélité scrupuleuse, si elle a ses avantages, n'est pas non plus sans inconvénients. Wagner ayant les mêmes passions que Faust, étant placé par son pacte dans des conditions identiques, son histoire se trouve être forcément une répétition de celle de son maître. Quoi que fasse l'auteur pour en modifier les événements, le fond reste identique. Partie

d'un même point, elle aboutit au même but en passant par les mêmes péripéties. La partie contingente est seule susceptible de changements, et ces modifications, l'auteur les a faites, du reste, avec assez d'habileté pour donner à la masse des lecteurs l'impression, sinon d'une œuvre originale, au moins d'un récit dont la lecture reste attachante, même après celle de la légende de Faust. Les aventures des deux personnages et les incidents extérieurs de leur existence diffèrent assez pour que l'analogie du sujet ne soit pas trop apparente et pour qu'on trouve plaisir, alors même qu'on la saisit, à constater de quelle façon l'auteur venu le dernier a renouvelé les incidents et la forme du récit. Ainsi Wagner voyage comme Faust l'a fait. Mais tandis que ce dernier ne visite que les villes et les pays les plus remarquables de l'ancien continent, Wagner parcourt le Nouveau-Monde sur les traces de Christophe Colomb, qui venait de le découvrir. Il donne sur la constitution physique, le climat, les productions, les habitants et les mœurs de ces pays, alors presque entièrement inconnus, des détails qui devaient intéresser vivement ses lecteurs.

Cette heureuse idée n'est pas la seule. Nous aurons occasion d'en relever plusieurs autres en analysant l'ouvrage, et elles suffissent à rendre compte du très grand succès qu'il obtint en Allemagne, et même à l'étranger. Il n'y devint cependant jamais aussi célèbre que la vie de Faust. Il en demeura toujours une dépendance, et comme un satellite dont l'éclat se réglait sur celui de la légende primitive. Cette subordination provient, non pas seulement de ce que Wagner imite Faust, mais de ce qu'il n'en est qu'une réduction très amoindrie. Wagner n'a ni l'habileté magique, ni l'audace, ni les hautes relations du Docteur. Alors même qu'il possède un Esprit soumis à ses ordres, la différence du maître au valet subsiste toujours. Wagner reste constamment ce qu'était Faust, mais ce que ce dernier savait ne pas toujours paraître : un charlatan de la plus basse espèce, et un fripon éhonté.

De plus Wagner n'est pas, comme Faust, une personne historique, et l'on ne suit pas les faits et gestes d'un personnage de pure fantaisie avec l'intérêt qui s'attache à ceux d'un homme ayant vraiment existé. Il eût fallu, pour donner à son histoire l'illusion de la réalité, un talent qui faisait défaut à l'auteur de sa Vie. Dans la Légende de Faust, ses traits avaient été cependant esquissés avec beaucoup de vraisemblance; ils conviennent si bien au famulus d'un débauché de la trempe du Docteur, que l'on serait presque tenté de se demander si ce Wagner n'a pas vraiment vécu. Mais il n'en est fait mention, ni dans les documents historiques, ni dans les préfaces des différents éditeurs de la légende, et l'on ne saurait sur ce point suppléer au silence des

textes. Les famuli vicieux et débauchés étaient d'ailleurs nombreux à cette époque, et les modèles ne durent pas manquer à l'auteur de la Vie de Faust. Une autre raison tendrait encore à faire croire qu'il a composé d'imagination la physionomie du personnage. C'est l'absence, dans toute la vie de Wagner, de ces traits vraiment caractéristiques dont l'originalité révèle qu'ils ont été puisés dans une réalité vivante. Tout, au contraire, y trahit l'artifice d'une composition littéraire dans laquelle les réminiscences tiennent une part beaucoup plus large que les créations d'un esprit inventif et fécond.

L'Histoire de Wagner procède uniquement de la version originale publiée par Spies. Widman, auquel elle ne pouvait rien emprunter, ayant été publiée six années (1593) avant la première édition de son livre, ne semble pas l'avoir utilisée, bien qu'il la mentionne. Tout ce qu'il dit de Wagner, il l'emprunte au livre de Spies. Il se contente d'y ajouter çà et là quelques inventions de son cru. La principale, où se manifeste son humeur agressive contre le clergé catholique, consiste à dire que Wagner était le bâtard d'un curé et de sa servante.

Tandis que la légende de Faust parût avec tous les caractères d'une publicité franchement avouée, l'Histoire de Wagner offre des traces d'une publication clandestine ou tout au moins à demi dissimulée. L'éditeur de la légende de Faust signe le livre de son nom. Il raconte de quelle manière il a été conduit à le publier, pour quel motif il l'a fait paraître, comment il s'est procuré le manuscrit, et de quelles sources plus ou moins authentiques le récit procède. Il insiste surtout sur ce qui peut faire croire qu'il édite, non pas un roman, mais une histoire véritable. L'auteur de la Vie de Wagner prend au contraire de visibles précautions pour cacher la provenance de son livre. Ni le lieu de la publication, ni le nom de l'éditeur n'y sont indiqués. Il le signe *Fredericus Scotus Tolet*, ce qui est un pseudonyme évident, *Scotus* étant un nom d'origine non pas allemande, mais anglaise et Tolet une des formes allemandes du nom de la ville de Tolède, où se trouvaient, dit la légende, de célèbres écoles de magie, de sorte que l'on pourrait traduire cette signature de la manière suivante : Frédéric Scot ou l'Écossais, de Tolède. Il désigne par une simple initiale le nom de l'endroit où il habite. Il est maintenant à P... dit-il (*Ietzt zu P.*). Enfin il ne donne aucun renseignement sérieux sur les sources de son livre, extrait, raconte-t-il, des papiers que Wagner a laissés en mourant. Il déclare en outre à la fin du volume que son texte est traduit de l'Espagnol, et que l'original était imprimé depuis soixante-dix ans, c'est-à-dire depuis 1523. Il prétend tenir l'original espagnol d'un Frère Martin de l'ordre de Saint-Benoit, ce

qui n'a rien de compromettant pour lui ni pour ce frère car les Bénédictins étaient alors nombreux en Allemagne et beaucoup s'étaient sans doute placés sous le patronage de Saint-Martin. Le mensonge est d'ailleurs manifeste, car en 1523 la légende de Faust, qui ne se forma que de 1525 à 1540, naissait à peine. A plus forte raison la légende de Wagner ne pouvait-elle exister à cette époque. Enfin on n'a jamais trouvé le moindre vestige de l'original espagnol, et il n'a, selon toute apparence, existé que dans l'imagination de l'auteur allemand. Peut-être faut-il attribuer le caractère presque clandestin de la publication du livre à cette circonstance que les légendes sataniques étaient suspectes aux autorités religieuses, qui souvent les prohibaient. De là viendraient les efforts de Spies pour établir qu'il publiait, non pas un récit inventé à plaisir, mais une histoire véritable. Il est possible aussi que les appréhensions et les plaintes suscitées par la grande vogue de la légende de Faust aient engagé l'éditeur de l'Histoire de Wagner à prendre des précautions que Spies n'avait pas jugées nécessaires.

Il existe une autre différence extrêmement curieuse entre la vie de Faust et l'histoire de Wagner. Le baron von Reichlin-Meldegg l'a signalée, ainsi que la précédente, dans son savant ouvrage sur : *Les livres populaires allemands de Jean Faust et de Christophe Wagner*<sup>1</sup>, et elle est, en effet, manifeste. Tandis que, dans toutes les versions de la légende de Faust, le caractère protestant et même la tendance agressive contre le catholicisme sont très accentués, ils ont disparu de l'Histoire de Wagner. L'auteur de ce dernier livre appelle même l'attention sur le soin avec lequel il évite ces sortes d'attaques.

« J'ai fait en sorte, dit-il, qu'on ne trouve dans cet ouvrage rien qui soit contre Dieu et sa parole ou préjudiciable à l'Église romaine, et qui puisse scandaliser la jeunesse des deux sexes<sup>2</sup>. »

Cette dernière promesse, il ne la tient pas mieux, du reste, que les différents auteurs de la Légende de Faust, et il y a dans son Histoire plus d'une anecdote obscène. On y pourrait aussi relever quelques passages relatifs à l'Église Romaine où l'ironie perce assez visiblement. On y rencontre même des calomnies formelles, entr'autres l'Histoire du pacte de Sylvestre II avec le diable. L'auteur de l'Histoire de Wagner n'était donc pas catholique, mais protestant, et s'il manifesta un si grand respect extérieur pour l'Église Romaine, respect tout à fait remarquable à cette époque

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 138.

<sup>2</sup> Ed. de 1573, f° 159. In *Das Kloster* (*Ind. Bibl.*, n° 34), XI<sup>e</sup> B., S. 590

de la part d'un réformé, ce dût être dans une pensée de lucre, afin de gagner à son livre la clientèle de la partie de l'Allemagne restée fidèle à Rome. Il se pourrait encore qu'imprimant son livre en pays catholique, il ait pris cette précaution afin de n'être pas inquiété par les autorités ecclésiastiques.

C'est le baron von Reichlin-Meldegg qui a, le premier, signalé la plus ancienne édition de l'Histoire de Wagner : celle de 1593. Il l'a découverte à la bibliothèque publique de Munich. Cette édition est intitulée :

La seconde partie de l'Histoire de Jean Faust, où sont relatés le pacte de Christophe Wagner, qui fut disciple de Faust, avec le diable nommé Auerhan, qui lui apparut sous la forme d'un singe, ainsi que les débauches et farces singulières qu'il pratiqua par le commandement du Diable, et comment le tout se termina par sa mort effroyable, avec une belle relation des îles nouvelles, des gens qui les habitent, des fruits qu'elles produisent, de la religion et idolâtrie qui y est en honneur, et de la manière dont les Espagnols en ont pris possession. Le tout extrait des papiers qu'il (Wagner) a laissés à sa mort et imprimé comme étant fort plaisant à lire, par Fredericus Scotus Tolet. Maintenant à P.... 1593, in-8<sup>o</sup> 1. »

Le livre dût avoir un succès très-vif à son apparition, car il fut réimprimé dès l'année suivante, 1594<sup>2</sup>. Ce succès n'étonnera pas si l'on songe qu'il parut au moment de la plus grande vogue de la vie de Faust, alors que de nombreuses éditions l'avaient propagée par toute l'Allemagne, et que l'on devait accueillir avec avidité les histoires se rattachant de près ou de loin à la sienne.

Le titre de la deuxième édition reproduit exactement celui de la première, et la coïncidence des deux textes est complète aussi. Dans les deux éditions, la préface porte cette signature : *Datum den 10 May, anno 1593 (ou 1594). Friedericus Schotus Tolet, ietzt zu P.* A la fin on lit : à Gerapolis, chez Constantius Josephus, en l'année 1593 (*Gerapolis, bei Constantium Josephum in Jahr 1593*). D'après Engel P. serait l'initiale, et Gerapolis l'anagramme de Prague. Scheible prétend, avec beaucoup moins de vraisemblance, qu'il faut lire : maintenant à Paris.

L'édition de 1594, dit Engel, renferme de plus une gravure sur bois, grossièrement imprimée en couleur noire et rouge et représentant un paysage semé d'accidents de terrain. Au premier plan, à la droite de la gravure, se trouve Wagner, revêtu de l'ancien costume des savants. Il lève la main droite pour prêter serment, et tient de la gauche un écrit qu'il présente au diable. Le diable,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 439.

<sup>2</sup> Engel. *Bibliotheca Faustiana*, 2<sup>e</sup> éd., n<sup>o</sup> 295, p. 439 (Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 405 b).



orné de cornes, de griffes et d'une queue, se tient à gauche devant Wagner qui lui tend la main droite et semble vouloir, de la gauche, saisir son écrit. A la gauche de la gravure, à l'angle inférieur, Wagner et Auerhan, le diable à forme de singe, s'entre-tiennent avec vivacité. Plus en arrière et toujours du côté gauche de la gravure, Wagner se tient debout sur une montagne enflammée et regarde dans le lointain. A droite, à l'arrière-plan, on voit une ville du côté de laquelle un diable portant Wagner sur ses épaules, dirige son vol. La partie supérieure de la gravure est occupée par des nuages épais.

En outre, ajoute Engel, à la fin du dernier chapitre, avant la mention : à *Gerapolis, etc.*, il existe une petite gravure qui représente Auerhan, le diable à forme de singe, se contemplant dans un miroir.

Engel signale encore trois autres éditions<sup>1</sup> dont les titres, à quelques mots près, sont les mêmes. La première qui est datée de 1594 et in-8°, est ornée d'une gravure différente de celles que nous venons de décrire. Cette gravure représente le diable reculant d'un air de profonde épouvante devant un homme revêtu des ornements Pontificaux, qui, de la main droite, lui tend un écrit, sans doute un pacte. Dans les deux angles inférieurs, le diable est encore figuré. Il essaie de séduire un prêtre. Il est placé du côté droit de la gravure ; de la main droite il lève en l'air un bocal, de la gauche une bourse pleine. Dans les deux angles supérieurs, on voit un homme emporté par des démons. A la fin du dernier chapitre on retrouve la vignette qui montre Auerhan se contemplant dans un miroir. Un exemplaire de cette édition est conservé dans le couvent ducal des Franciscains de Zerbst.

Des deux autres éditions, l'une in-8° et sans date, dont un exemplaire, relié à la suite d'un livre de Faust également in-8° et sans date, est conservé à la Bibliothèque de la ville d'Ulm, a été décrite par Scheible<sup>2</sup> ; l'autre in-8°, sans date mais que l'on suppose être de 1596 a été signalée par F. Butsch fils, d'Augsbourg<sup>3</sup>. Aucune de ces éditions n'est paginée, et le texte ne paraît pas avoir éprouvé d'altérations sensibles<sup>3</sup>.

Deux autres éditions furent ensuite publiées, l'une en 1712, l'autre en 1714. Celle de 1712 a pour titre :

« Faits et gestes de Christophe Wagner, célèbre par sa science magique (et ci-devant famulus de l'archimagicien, célèbre dans le monde entier, le Dr Jean Faust), pour servir de miroir et d'avertissement à tous ceux qui

<sup>1</sup> *Bibliotheca Faustiana*, nos 296, 297, 298. *Ind. Bibl.*, n° 105 b.

<sup>2</sup> *In Das Kloster*, II<sup>r</sup> Bd., Ss. 258-259. *Ind. Bibl.*, n° 34.

<sup>3</sup> *Katalog* n° 74, März, 1871, S. 6, n° 91.

s'adonnent aux sciences défendues, s'éloignent de Dieu et se livrent à Satan. Écrite autrefois en allemand par Friedrich Schotus Tolet, et maintenant augmentée d'une préface sur l'abominable péché de magie par P.-J. M... (Jacob Marperger). Mg d. K.-P.-S. d. W. Berlin, édité par Johann-Andreas Rüdiger, libraire privilégié, en face de la porte royale, 1714, in-8°<sup>1</sup>. »

Ces deux dernières éditions, parues plus de vingt ans après les deux premières et à deux ans de distance l'une de l'autre, sont identiques entr'elles. Elles ne diffèrent pas sensiblement non plus des éditions primitives<sup>2</sup>. Le baron von Reichlin-Meldegg, qui a pu comparer les textes, y a signalé quelques modifications de détail, traces d'une révision qui ne fut pas toujours intelligente, et plusieurs fautes de typographie semblant prouver que la réimpression ne fut pas faite avec beaucoup de soin. Dans le passage des anciennes éditions où il est dit que l'auteur fera en sorte qu'on ne trouve rien dans son ouvrage qui soit contre Dieu et sa parole, ou préjudiciable à l'Église romaine, on a substitué chrétienne à romaine et on lui a enlevé par là toute signification, l'auteur, qui se pique d'être un bon protestant, ne pouvant être soupçonné d'attaquer l'Église chrétienne, qu'il croit nécessaire, mais l'Église de Rome, dont il s'est séparé. De même, à la fin du volume, ne trouvant pas sans doute assez invraisemblable l'assertion que le livre espagnol, source prétendue de l'histoire allemande, avait été publiée soixante-dix ans auparavant, en 1523, à une époque où Faust, et à plus forte raison Wagner, étaient à peine connus, il l'exagère encore en disant que ce livre espagnol, paru en 1443, c'est-à-dire en un temps où ni Faust, ni son famulus ne pouvaient être de ce monde, avait en 1593 cent cinquante ans de date. Dans l'édition de 1714, reproduite par Scheible en tête du tome III du Kloster, reproduction dont le texte est le seul que nous ayons eu sous les yeux, la préface est datée de Berlin, le 14 février 1714.

Cette préface dans laquelle on traite de l'abominable péché de la magie, tient à la fois du sermon et de la dissertation. Sans être d'un intérêt bien vif, elle renferme un assez grand nombre de faits

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 140.

<sup>2</sup> Grohman, dit Engel, page 143 de la 2<sup>e</sup> édition de son Catalogue, signale dans son Histoire de l'Université de Wittemberg (III<sup>e</sup> Bd., S. 240), quatre éditions berlinoises datées de 1681, 1712, 1714 et 1717. Mais jusqu'à présent les seules que l'on connaisse sont celles de 1712 et 1714. Dans ces deux dernières, il existe, en face du titre, une gravure de Van Sichem qui représente Wagner et Auerhan et que nous décrivons plus loin (Voy. chapitre XIII, § 2, *Peintures et Gravures*). Leur éditeur, Paul-Jacob Marperger, était un Juriste célèbre (1656-1730), et les initiales Mg. d. K. P. S. d. W. qui suivent son nom, doivent signifier, dit Engel, Mitglied der Königlich Preussischen Societät der Wissenschaften (Membre de la Société Royale Prussienne des Sciences).

bien racontés et les leçons théologiques et morales y sont présentées sous une forme moins lourde et moins indigeste que dans Widman. On y pourrait même signaler deux ou trois passages dont le style bref et pressant, la forme vive et légère ne sont pas dénués d'éloquence. De la fin du xvii<sup>e</sup> siècle au commencement du xviii<sup>e</sup>, la langue des théologiens et des érudits protestants a fait de sensibles progrès.

Lorsque le Dr Faust exerçait son art magique, dit Frédéric Schotus Tolet, et vagabondait en compagnie de son méchant Esprit Méphistophilès, il avait à son service un domestique nommé Christophe Wagner, qui était venu mendier à Wittemberg tandis qu'il y faisait ses études. C'est la coutume des étudiants des universités d'attacher ainsi à leurs personnes de jeunes garçons qui font leur feu, vont leur chercher de la bière et leur rendent même à l'occasion des services moins avouables. Où était-il né et quels étaient ses parents ? C'est ce qu'on ne put savoir avec certitude. Mais on le regardait comme un bâtard n'ayant personne qui voulut s'occuper de lui et veiller à son éducation. A défaut de ses parents, le Dr Faust remplit cet office, et en fit un savant homme, non seulement en théologie, mais dans l'art occulte de la magie. Il lui apprit entr'autres choses comment on devait s'y prendre pour évoquer les méchants Esprits et conclure des pactes avec eux (chapitre 1<sup>er</sup>).

Quelques mois avant sa fin, Faust fit venir Wagner et lui apprit qu'il l'avait choisi pour héritier. Wagner ayant exprimé le désir que l'Esprit Méphistophilès fut compris dans l'héritage, Faust lui répondit qu'il ne pouvait le lui léguer, cet Esprit devant, à l'expiration du pacte, rentrer en la pleine possession de lui-même, mais qu'il pouvait en attacher un autre à son service. Wagner ayant, non seulement accepté, mais demandé que son Esprit lui apparut sous la forme d'un singe, Faust satisfit aussitôt à son désir; puis après lui avoir présenté son Esprit Auerhan, il lui dit qu'il pourrait l'évoquer et conclure un pacte avec lui, dès que Méphistophilès aurait recouvré sa liberté (chapitre 2).

Ces deux premiers chapitres sont un simple résumé des renseignements fournis par la légende de Faust, et l'Histoire de Wagner ne commence vraiment qu'au chapitre suivant.

Wagner était si pressé d'avoir Auerhan à son service, qu'il n'eut pas la patience d'attendre la mort de Faust pour l'évoquer, bien que son maître n'eut plus qu'un mois à vivre. Un jour que le docteur dormait, il s'en alla prendre dans son cabinet son *Apparatus Magiæ* ou *Préparation à la magie*, livre dans lequel se trouvaient toutes sortes de formules de conjurations. Se croyant assez fort pour en user sans guide, il sortit de la ville et se rendit dans un

des domaines de Faust, en face d'une vieille grange située dans un endroit désert. Lorsque minuit fut arrivé, il traça sur le sol un cercle dans lequel il inscrivit quatre autres circonférences. Puis, après avoir soigneusement rempli toutes les opérations magiques recommandées par son livre, il prit dans sa main droite une épée, dans la gauche un cierge bénit, et commença la conjuration. La première resta sans effet, mais à la deuxième, Auerhan apparut sous la forme d'un singe. Il fit signe à Wagner de sortir du cercle et de renoncer à son entreprise, voulant le prévenir par là que la conjuration n'était point faite pour lui, mais pour toute une légion d'Esprits composée de plus de six cents diables. N'ayant pas compris le signe et s'imaginant qu'Auerhan n'obéissait qu'avec répugnance, Wagner répéta la conjuration une troisième fois. Aussitôt Auerhan disparut, et il éclata une tempête si épouvantable et mêlée de si effroyables coups de tonnerre, que le ciel et la terre semblaient près de se confondre dans une ruine commune. Cet horrible vacarme dura près de trois heures. Plus mort que vif, les cheveux dressés sur la tête, Wagner ne savait comment sortir de cette affreuse situation, lorsqu'il vit apparaître dans les flammes, qui enveloppaient son cercle, des formes innombrables de diables, dont les uns étaient sans tête, tandis que les autres avaient des yeux plus grands que la tête (*sic*), et tantôt quatre, tantôt trois, tantôt cinq, six, sept et huit jambes, avec autant de têtes. D'autres enfin se montraient sous l'aspect de dragons et de serpents, et ils étaient tous munis d'épées, de lances, de haches ou d'autres armes, avec lesquelles ils faisaient mine de vouloir tuer Wagner. Bientôt une voix lui cria : — Que désires-tu ? » Wagner répondit en tremblant : — Que tu me serves ! » L'Esprit répartit : — Je suis un prince du Septentrion et j'amène avec moi toute une troupe d'Esprits pour voir qui m'évoque et ce que je dois faire. » Wagner lui demanda : — Quel est donc ton nom ? — Mon nom est Abaddon, » répondit l'Esprit. Comprenant enfin sa méprise et ne sachant comment sortir de sa situation, Wagner demanda de nouveau à ce puissant Esprit s'il ne voudrait pas le servir. Mais il ne reçut aucune réponse et les diables disparurent. Après avoir attendu jusqu'au lever du soleil, Wagner voulut quitter le cercle. Mais comme il avançait la jambe pour en sortir, un diable lui saisit avec les dents tout ce qui dépassait la ligne magique et l'arracha. Épouvanté, Wagner se rejeta dans l'intérieur du cercle ; puis, s'asseyant, il banda la blessure de son pied avec son mouchoir. Dans le mouvement qu'il avait fait pour s'asseoir, la moitié de son épée avait dépassé le cercle. Elle fut aussitôt détachée du reste de l'arme, et à l'endroit où la séparation s'était produite, l'acier était aussi noir et aussi fragile que du charbon.

Cependant Faust, étonné de ne pas voir son famulus, s'enquit auprès de Méphistophilès de ce qu'il était devenu. Aussitôt qu'il eut appris dans quel péril son imprudente curiosité l'avait mis, il enfourcha son cheval ailé et courut à son secours. Il eut bientôt, par ses conjurations, mis en fuite les Esprits qui assiégeaient le cercle; on les voyait fuir par troupes devant ses paroles magiques. Wagner une fois délivré, Faust lui apprit qu'avant de sortir du cercle, il aurait dû en demander la permission aux diables (chapitre 3).

L'invention de cette première anecdote n'a pas dû coûter beaucoup de peine à Schotus Tolet, car elle est l'imitation très reconnaissable d'un conte de Lucien dans lequel le serviteur d'un magicien transforme un baton en domestique et l'envoie puiser de l'eau. Tout s'exécute d'abord conformément à ses désirs; mais il ne peut ensuite arrêter ce serviteur magique, ne connaissant pas la formule qui doit le ramener à sa forme première, si bien que le domestique remplit la maison d'eau et l'inonde. Il continuerait encore son manège, si le magicien, survenant, n'y eut mis un terme.

Obligé de se servir d'une jambe de bois, et tout à fait dégoûté de la magie par cette mésaventure, Wagner résolut d'y renoncer et d'étudier la médecine. Comme Faust connaissait l'alchimie et pouvait lui apprendre beaucoup de secrets ignorés des autres médecins, il se proposait de vivre de la pratique de son art après la mort de son maître. Mais Auerhan, dont cette résolution ne faisait pas le compte, lui apparût un jour et l'amusa si bien avec ses gambades et ses tours de passe-passe qu'il l'y fit renoncer. Wagner revint alors à la magie, dont Faust acheva de lui enseigner les secrets, en lui défendant toutefois d'en user avant sa mort, ce qui contrariait beaucoup l'impatient Wagner (chapitre 4). L'effroyable fin de son maître produisit cependant une impression si profonde sur son esprit, qu'il fut repris alors de vellétés de repentir, tout aussi peu durables que les précédentes, il est vrai, et qu'il revint à la pratique de la médecine. Mais la manière dont il l'exerçait le rendait en abomination à tout le monde, et le fit bientôt chasser de Wittemberg. Pour guérir les malades, il n'usait point, en effet, de remèdes naturels, mais d'incantations, de paroles et de formules magiques, toutes choses défendues que Schotus Tolet, au chapitre 6, énumère assez longuement pour donner une idée très complète des moyens de guérir employés à cette époque par les charlatans et les sorciers.

Condamné à mener une vie errante et misérable et ne gagnant pas toujours, avec ses remèdes magiques, de quoi manger à sa faim, Christophe Wagner se rendit à Wittemberg en Saxe, et gagna cette montagne du Blocksberg, située non loin d'Halbers;

tadt, sur laquelle se tient, dit-on, le sabbat des sorciers. Il se ressouvint alors de son Esprit Auerhan et, ne pouvant plus se passer de son aide, il résolut de l'évoquer. Après s'être muni de tout l'appareil nécessaire pour l'opération, il se rendit sur la montagne au coucher du soleil, en compagnie d'un garçon barbier nommé Claus Müller qui, ayant beaucoup de goût pour la magie, s'était attaché à lui de la même manière qu'il s'était lui-même attaché jadis à Faust. Procédant ensuite à ses opérations avec le plus grand soin, Wagner traça deux cercles. Il enferma Claus Müller dans l'un, afin qu'il ne fut pas emporté par les diables, se plaça dans l'autre et commença l'évocation. Elle fut longue et pénible. Auerhan qui, sans doute, lui gardait rancune de ce qu'il avait voulu se passer de son aide, se fit beaucoup prier. Pour l'effrayer, tantôt il se montrait sous les formes les plus hideuses, tantôt il l'assailait de prestiges menaçants. Il lui détacha même un énorme et méchant crapaud qui le renversa et lui piétina si cruellement la poitrine qu'il le laissa demi-mort sur la place. Enfin Auerhan se radoucit. Il se montra d'abord sous la forme d'un singe à quatre têtes, au grand déplaisir de Wagner, qui redoubla ses conjurations, puis sous celle d'un singe ordinaire. Il dansa même une gaillarde (voy. note B.) en l'honneur de son maître, joua du fifre et exécuta toutes sortes de gambades et de tours de passe-passe. Puis ils discutèrent sommairement les conditions du pacte et lorsqu'ils furent tombés d'accord, Wagner, allongeant le bras au delà du cercle, tendit la main à son Esprit. Auerhan la prit et la serra si fort qu'il en fit jaillir le sang. Cette première conclusion du marché n'empêcha pas Auerhan d'exiger de Wagner un pacte en bonne et due forme, écrit avec son sang sur du parchemin vierge.

Voici ce pacte, dont les conditions, sinon la forme, sont empruntées à celui de Faust :

« Moi, Christophe Wagner, étudiant (*studiosus*), je reconnais par les présentes, écrites de ma propre main, et je fais savoir à tous les diables qui se trouveront au-dedans ou en dehors de l'Enfer, au moyen et en vertu de cet engagement public, qu'après avoir étudié pendant quelque temps les arts libéraux, et n'y avoir pu trouver rien qui puisse m'être utile pour répondre aux exigences de ma curiosité et pour la contenter, car tout cela n'est qu'opinions vulgaires, œuvre puérile et sans valeur, et illusions mensongères et trompeuses, je n'ai jamais songé à m'y arrêter, mais bien plutôt à m'instruire en quelque chose de plus élevé, de plus subtil, puisé dans les arts magiques, non seulement naturels, mais aussi surnaturels, secrets et cachés, ainsi que du cours, de l'influence et de l'inclinaison des astres, et tout particulièrement des sept planètes, dans la mesure où mon maître, le D<sup>r</sup> Jean, les connaissait, et parce que je n'ai pu l'apprendre des

hommes, j'ai dû m'en enquérier auprès des Esprits infernaux, et, pour ce motif, j'en ai choisi un très habile qui doit m'enseigner tout cela d'une manière véritable, approfondie et certaine, et me donner les moyens de le reconnaître, et premièrement l'Esprit susdit, qui s'appelle Auerhan, doit être à mon service et à mes ordres, à toute heure et en tout temps, que ce soit de jour ou de nuit, et m'apparaître lui-même en personne, ou, lorsque cela suffira, m'envoyer un de ses serviteurs sous la forme d'un *armadillus*<sup>1</sup>.

« Deuxièmement, qu'il me dise et déclare ce que je lui demanderai sur les choses infernales et terrestres concernant les Esprits et leur condition, quel en est le nombre et comment ils s'appellent.

« Troisièmement, qu'il me communique l'art et la science de toutes les choses naturelles, de façon à ce que je sois savant et à ce que personne ne puisse me vaincre dans la dispute, et qu'il m'instruise avec soin dans tous les arts, dans la géométrie, l'astronomie, l'astrologie, l'alchimie et la médecine, de sorte que je sois en grande considération et que je puisse être tenu en honneur auprès de chacun.

« Quatrièmement, que, si je ne pouvais, par mon art, gagner et obtenir assez d'argent, il m'en procurera autant qu'il m'en faudra pour vivre avec luxe et magnificence, et toutes les fois que je le désirerai.

« Cinquièmement, qu'il se métamorphosera, lorsque je le souhaiterai, en un cheval ailé et volant, comme a été Pégase, et qu'il me promènera rapidement et sans que j'en éprouve de dommages, dans tous les pays étrangers, pour que j'y prenne mon plaisir.

« Sixièmement, qu'il me procurera pour concubines toutes les jeunes filles et femmes que je souhaiterai.

« Septièmement, que je pourrai avoir la connaissance et m'emparer de tous les trésors enfouis et cachés dans la terre.

« Huitièmement, que je pourrai captiver toutes sortes d'animaux vivant dans l'eau, dans l'air et sur la terre, lorsque je verrai l'un d'eux nager, voler ou courir.

« Neuvièmement, que personne ne pourra me faire de blessures au corps, ni me causer aucune sorte de préjudice.

« Dixièmement, qu'il m'apprendra toutes sortes de tours merveilleux pouvant servir de passe-temps et d'amusements graves et plaisants, et qu'il me sera accordé et permis d'exercer et de pratiquer pendant trente années lesdits arts savants.

« En retour, je consens et je m'engage volontairement à être sien pour l'éternité en corps et en âme, et à ce que le temps du pacte écoulé, il ait la puissance de disposer de moi comme il lui plaira ; je place sous sa protection ma chair et mon sang, ma peau et mes cheveux, ma moëlle et mes os, pour qu'il en dispose selon son bon plaisir. Je renonce ensuite, premièrement à la miséricorde de Dieu, dont je fais l'abandon ; je ne désire

<sup>1</sup> Au mot ARMADILLUS, du Cange donne les deux définitions suivantes :

ARMADILLUS. *Pisciculi marini genus* (espèce de petits poissons marins).

ARMADILLO (espagnol), *animal testitudinis speciem referens et squammis armatum apud Indos* (animal de l'Inde ayant l'apparence d'une tortue et couvert d'écaïlles). C'est évidemment de ce dernier qu'il s'agit ici.

pas obtenir la moindre parcelle du royaume céleste dans l'éternité; mais je veux tenir compagnie à Auerhan dans le feu de l'Enfer, où l'on n'a rien à attendre qu'une détresse, une désolation et une souffrance ininterrompue. En foi de quoi j'ai écrit le présent engagement de ma propre main, et je l'ai, pour plus d'authenticité, certifié et confirmé de mon sang, etc. (chapitre 8.)

Tout en copiant le pacte de Faust, l'auteur de l'Histoire de Wagner a cru devoir l'amplifier et l'expliquer. Mais il n'en a modifié ni les termes essentiels ni l'esprit. Wagner, tout comme Faust, se vend au diable pour obtenir les satisfactions matérielles que la puissance et la richesse procurent habituellement. On ne voit apparaître aucune autre préoccupation dans tout le reste du volume, et Auerhan en est si convaincu qu'afin d'enlever toute excuse d'ignorance à sa victime, il la prévient, avec une sorte de bonhomie railleuse, des dangers auxquels elle va s'exposer et l'oblige à le constater elle-même dans les dernières lignes du pacte. L'auteur n'abandonne pas au lecteur, du reste, le soin de tirer les enseignements qui découlent de la folle conduite de Wagner. Il les développe longuement dans le chapitre suivant (chapitre 9). Il exhorte avec force à ne jamais se servir de la magie, et à recourir dans les cas graves et pressants, aux sciences naturelles, dont il fait une curieuse énumération et parmi lesquelles il range l'astrologie. Ces sciences, dit-il, ne sont pas moins efficaces lorsqu'on en sait tirer parti, car elles sont l'œuvre de Dieu, qui seul fait des choses grandes et merveilleuses, et il cite à l'appui l'anecdote de Christophe Colomb décidant les Indiens à lui fournir des vivres par la menace d'une peste qui sera le châtement de leur refus, et que doit leur présager une éclipse de lune, dont il prédit le jour et l'heure. Aussitôt que le pacte est signé, Auerhan l'emporte en Enfer; puis il revient, quelque temps après, annoncer à Wagner qu'il est accepté. Il lui explique en même temps la nature des obligations qu'il a contractées dans une longue allocution qui dégénère en sermon, et dans laquelle il insiste à plusieurs reprises, d'une manière fort désobligeante pour Wagner, sur le sort qui l'attend à l'expiration de son engagement (chapitre 10).

Les aventures de Wagner commencent ensuite sans la moindre transition. Elles sont calquées, pour la plupart, sur celles de Faust ou puisées dans des ouvrages antérieurs. Le choix en est assez varié et la lecture facile. Mieux racontées que celles de Faust, elles n'en ont pas cependant la saveur originale. Ce ne sont pas non plus des anecdotes empruntées à la tradition orale et pour ainsi dire écrites sous sa dictée, mais des récits littéraires brodés sur des thèmes déjà connus et souvent usés.

Schotus Tolet n'a pas été heureux dans le choix de la première.



Il y raconte la vengeance obscène que Wagner tira, dans la ville d'Halberstadt, d'une servante d'auberge dont l'accueil lui avait déplu (chapitre 11). Celles qui suivent sont plus décentes. Poursuivi par des paysans qui l'avaient vu s'introduire furtivement dans une vieille maison abandonnée où il voulait évoquer son Esprit, Wagner s'enfuit dans les bras d'Auerhan qui l'emporte à travers les airs. En même temps, Auerhan charme les yeux de ces paysans. N'apercevant plus la rivière, ils vont s'y précipiter et y prendre un bain qui calme l'empirement de leur poursuite. Mais pendant que Wagner s'échappe de la sorte, Claus Müller, le garçon barbier devenu son Famulus, tombe entre les mains de l'ennemi. Pour le délivrer, Auerhan va se placer sur le chemin des paysans qui l'emmènent, et les amuse si bien par ses gambades, qu'ils abandonnent leur prisonnier pour donner la chasse au prétendu singe (chapitre 12).

Un jour que Wagner se trouvait sans argent, ce qui lui arrivait quelquefois, car Auerhan, pas plus que Méphostophiles, ne tenait exactement ses promesses, et qu'il cheminait tristement sur une route, il aperçut une pie. L'ayant contrainte, par sa puissance magique, à venir se reposer sur sa main, il donna l'ordre à son Esprit de la métamorphoser en un perroquet parlant le Latin, le Grec et l'Hébreu, puis, la métamorphose opérée, il alla chez un brocanteur juif l'offrir à un vieux rabbin. Émerveillé de la science prodigieuse de l'oiseau, le rabbin l'acheta, non sans marchander beaucoup, douze cents couronnes. Il ne le garda pas longtemps, car un autre Juif, témoin du marché, s'en alla sans rien dire acheter un second perroquet trente thalers, puis il le mit subtilement à la place de l'oiseau merveilleux, dont il s'empara. Mais ce dernier, à qui la substitution déplaisait sans doute, se mit à pousser des cris si perçants, une fois arrivé dans la rue, qu'on accourut de toutes parts. En même temps, il grossissait à vue d'œil, si bien que sa cage, ne pouvant plus le contenir, fut mise en morceaux. Alors, sautant à terre, il se mit à traiter le juif de voleur et de coquin. Prenant ensuite la forme d'un singe, il exécuta des gambades et des tours de passe-passe surprenants. Le rabbin étant arrivé sur ces entre-faites, le Juif ne put nier son larcin, et il dut restituer les douze cents couronnes, prix du perroquet disparu, sans qu'il lui restât aucun espoir de les recouvrer, car Wagner, aussitôt après avoir vendu l'oiseau, était allé faire un tour en Italie, où il dissipa cet argent avec des courtisanes (chapitre 13).

Wagner, on le voit, s'entendait tout aussi bien que son maître Faust à tromper les Juifs. S'il ne mangeait pas, comme lui, des charretées de foin, en revanche il vidait d'un trait un tonneau de vin. Il joua ce tour à Vienne en Autriche, lorsqu'il traversa cette

ville pour se rendre en Italie. Il descendit dans la cave d'une taverne dont le maître avait eu l'imprudencce de lui vendre, moyennant une somme déterminée, le droit de boire du vin à discrétion. Puis, soulevant un tonneau, il ne le remit à terre que lorsqu'il fut à sec (chapitre 14).

Pendant ce même voyage, il gagna d'assez grosses sommes en pariant qu'il ferait traîner par son singe un lourd navire faisant sur le Danube un service de messagerie, et remorqué par un nombreux attelage de chevaux. Le pari gagné, une assez vive discussion s'éleva parmi les voyageurs, au nombre desquels se trouvaient beaucoup d'étudiants ; chacun voulait expliquer le phénomène à sa manière. Pour les mettre d'accord, Wagner leur affirma qu'Auerhan était un singe magnétique possédant, comme la pierre aimantée, la propriété d'attirer à lui tous les objets dans lesquels il se trouvait du fer. Il prétendit aussi que son singe avait, comme le poisson *Echinis*, que l'on appelle aussi *Remora*, la propriété d'arrêter court un navire marchant à toute vitesse, lorsqu'il s'attachait à l'une de ses parois. Auerhan en donna la preuve aussitôt. Passant par dessus bord, il alla s'accrocher à l'un des flancs du navire, alors poussé par une brise assez forte et l'arrêta si brusquement que tous les passagers furent renversés sur le pont (chapitre 15).

A Vienne où il avait beaucoup de connaissances, Wagner reçut ses amis dans une maison de campagne située près des portes de la ville et soudainement sortie de terre, comme le château dans lequel Faust avait reçu naguère le comte et la comtesse d'Anhalt. Tous les divertissements imaginables leur furent prodigués dans ce séjour enchanté : festins magnifiques, concerts délicieux, danses plaisantes de singes et d'ours, pêches de poissons d'espèces et de formes inconnues, etc., Wagner avait seulement prié ses invités d'apporter avec eux de la vaisselle d'or ou d'argent, la sienne n'étant pas encore arrivée, et chacun s'était empressé de lui envoyer ses plus belles pièces d'orfèvrerie. La fête se prolongea fort avant dans la nuit, et lorsque la lassitude gagna ses hôtes, Wagner les invita gracieusement à prendre quelques instants de repos sous les ombrages épais du parc, ce qu'ils firent. Mais le lendemain matin, en s'éveillant, ils s'aperçurent qu'ils étaient couchés près du gibet sur des débris d'ossements, au-dessous de deux cadavres. A la place de la magnifique vaisselle prêtée à Wagner, ils trouvèrent à côté d'eux de grossières poteries. Plats d'or et d'argent, maison de campagne, magicien, tout avait disparu. Ils se gardèrent bien d'ébruiter l'aventure ; mais l'un des invités ayant eu l'imprudencce de la raconter à sa femme, elle se répandit en quelques jours par toute la ville dont ils devinrent la risée (chapitre 16).

Arrivé en Italie, Wagner loua une maison dans un quartier désert de la ville de Padoue, et se plongea dans l'étude de la magie. Mais ayant eu la malencontreuse idée d'ouvrir un jour la Bible, il vit, avant qu'il n'en eut lu trois chapitres, apparaître son Esprit Auerhan qui lui commanda d'un ton impérieux de renoncer à sa lecture, s'il ne voulait avoir le cou tordu. Wagner épouvanté jeta le livre loin de lui et s'estima fort heureux d'en être quitte pour la menace, car son Esprit, pendant huit jours, lui garda rancune et resta sourd à ses appels. Auerhan se servit ensuite, pour distraire Wagner de ses projets d'étude, du moyen naguère employé par Méphostophilès à l'égard de Faust. Il le plongea dans la plus immonde débauche en lui amenant des succubes qui revêtaient la forme de toutes les femmes dont la beauté l'avait séduit (chapitre 17). Pour plus de sûreté, il se chargea lui-même de l'instruire de tout ce qu'il désirait savoir et de lui révéler, sur sa simple demande, ce qu'il cherchait péniblement dans les livres sans être sûr de l'y rencontrer. Il avait, de cette façon, la certitude que Wagner n'apprendrait rien de ce qu'il voulait lui cacher. Il lui enseigna d'abord que les sept planètes ont reçu chacune pour maître un des sept princes les plus illustres des Esprits, et que chacune exerce une influence spéciale sur un certain nombre d'éléments terrestres. Il lui expliqua de quelle manière le gouvernement de ces planètes est organisé et quelles sont les différentes sortes d'Esprits et leur nature (chapitre 18).

Après lui avoir donné ces notions sommaires d'astrologie, Auerhan lui révéla en quel lieu précis l'Enfer est situé, chose, dit-il, que personne n'a su, sauf peut-être quelques Pères de l'Église, dont les écrits sont à consulter sur ce point. Dieu, ajouta-t-il, a créé six mondes, ou plutôt un seul et même monde divisé en six parties. Le premier est le monde *Archtypus* (Archétype), où réside l'essence divine, la fontaine de toute la force et de toute la puissance de Dieu. Le deuxième est appelé le *Mundus intellectualis* (monde intellectuel). Là réside l'âme du Monde (*Anima Mundi*), de tous les Anges, Archanges, Séraphins, Chérubins, Trônes, Dominations, Puissances et Vertus, et des Ames des Bienheureux. Le troisième forme le Monde Céleste (*Mundus coelestis*) ; on y trouve tous les Astres, les signes du Zodiaque et les planètes, qui sont régis par des Intelligences (*Intelligentiæ*), et ces Intelligences ont elles-mêmes leur origine et leur source dans l'âme du monde, laquelle procède à son tour de l'essence divine. Le quatrième est le monde élémentaire (*Mundus elementaris*) ; il renferme les quatre éléments, l'air, l'eau, le feu et la terre, avec toutes les choses qu'ils engendrent. Le cinquième, nommé le *Mundus parvus* ou *Microcosmus*, comprend notre petit monde ou microcosme, qui offre un

reflet ou image de tous les autres, et dans lequel l'homme est contenu et comme enfermé. Enfin le sixième est le *Mundus Infernalis* ou Monde infernal, résidence des démons et des damnés (chapitre 19).

A la suite de ces explications, qui sont peut-être plus détaillées et mieux enchaînées que celles du Livre de Faust, sans être plus scientifiques, le récit des aventures recommence. Ayant satisfait pour le moment sa soif de science, Wagner fréquente le monde et dans une fête donnée par un des principaux habitants de la ville, il amuse d'abord la compagnie en faisant exécuter un concert par Auerhan qui se transforme en toutes sortes d'animaux ; puis, pour se venger des dames qui n'avaient pas voulu l'admettre dans leur salon, il leur joue d'assez méchants tours (chapitre 20). Le lendemain, Wagner reçut à son tour cette illustre compagnie, mais non tout entière, car les dames, craignant d'être encore le jouet de ses prestiges, ne se rendirent pas à l'invitation. Il usa, pour traiter ses hôtes, du procédé jadis employé par Faust à Erfurt (voy. chapitre VII, p. 181), c'est-à-dire qu'après les avoir introduits dans sa maison où ils ne virent pas le moindre préparatif de festin, il fit apporter en quelques minutes, par des diables déguisés en domestiques, un repas somptueux, où furent servis avec profusion des mets, des vins et des fruits empruntés aux quatre parties du monde. A la fin du repas, Auerhan exécuta ses tours habituels et Wagner, invité par un de ses hôtes à terminer la fête par un des prestiges de son art, ne trouva rien de plus plaisant que de lui changer la tête en un chef de bœuf orné d'une magnifique paire de cornes, et dont la bouche émit, lorsqu'il voulût parler, non pas des paroles humaines, mais un mugissement. Avertie du fait, la femme de la victime accourut en toute hâte et accabla Wagner d'injures. Elle y gagna d'être gratifiée à son tour d'une superbe tête de vache et son enchantement, comme celui de son mari, ne disparut qu'au bout de vingt-quatre heures (chapitre 21). Après avoir employé, pour se procurer deux mulets et faire un voyage en France, un tour évidemment imité de celui joué par Faust au maquignon auquel il vendit son cheval enchanté, Wagner, devenu célèbre à Padoue, se mit à y enseigner la magie, et il eut beaucoup d'élèves, surtout parmi les étudiants. Il les initiait aux diverses sortes de conjurations et aux différents arts magiques, entre autres à la Géomancie, à l'Hydromancie et à la Nécromancie tout entière. Il fournit même à trois de ses élèves les moyens de faire à travers les airs un voyage jusqu'au mont Etna, mais ce voyage ne fut pas très heureux ; deux des voyageurs furent précipités du manteau leur servant de char pour avoir oublié les recommandations de Wagner, qui leur avait défendu de prononcer un seul mot, et

le troisième seul revint sain et sauf (chapitre 23). A cette époque, Wagner se lia de la façon la plus intime avec Jean de Luna, misérable vagabond de son espèce qui fut longtemps son hôte à Padoue, et qui partageait toutes ses orgies, comme toutes ses études magiques (chapitre 24).

Un jour, cédant aux vives instances de son nouvel ami, qui désirait faire la connaissance d'Auerhan, Wagner évoqua cet Esprit devant lui et le pria de leur faire connaître bien exactement combien la magie comprenait d'arts distincts, et quel était au juste l'objet de chacun d'eux. — Vous saurez d'abord, répondit Auerhan, qu'il y a deux sortes de magies : la magie naturelle, art presque enfantin, et la magie vraie, bien supérieure à l'autre, car elle met l'homme en communication directe avec les Esprits de l'autre monde, dont le commerce est interdit à tous ses semblables. Puis, après avoir donné cette première division, qui correspond assez exactement à celle de la Magie Blanche et de la Magie Noire, Auerhan reprit : La Magie surnaturelle se divise en plusieurs branches, qui sont : 1<sup>o</sup> La Goétie ou conjuration des Esprits ; 2<sup>o</sup> La Néromancie, qui réveille les morts de leur sommeil éternel et les fait sortir de leurs tombes ; 3<sup>o</sup> La Théurgie, qui procure le commerce des Esprits célestes et olympiques. On divise encore la Néromancie en deux parties : La Nécyomancie, par laquelle on ranime les morts et on les rend à l'existence ; la Scyomancie, dans laquelle on se contente d'évoquer et de faire sortir de la tombe l'ombre des morts, ainsi que le fait Énée dans Virgile. Quant à l'Anthropomancie, ce n'est pas autre chose que la Néromancie sous un nom différent. On distingue encore dans la Magie la Lecomancie, ou art d'évoquer les Esprits dans un bassin plein d'eau ; la Gastromancie, où l'évocation se fait à l'aide d'un bassin de verre, rond comme un urinal et entouré de flambeaux de cire allumés ; la Captiomancie, fort analogue aux précédentes, dans laquelle, après avoir placé un miroir au fond de l'eau, on fait examiner dans des conditions déterminées, par des enfants ou des femmes grosses, les images qui s'y reflètent, et l'Onimancie, par laquelle on évoque dans la main ou sur le pouce d'un jenne garçon, après les avoir noircis avec de l'huile et de la suie, des Esprits qui s'y montrent et donnent d'eux-mêmes les réponses attendues (chapitre 25).

Auerhan fit ensuite connaître aux deux amis les quatre moyens de Divination tirés des éléments et qui sont : l'Hydromancie, la Géomancie, la Pyromancie et l'Aéromancie, c'est-à-dire les Divinations par l'Eau, la Terre, le Feu et l'Air. Il y faut joindre la Capnomancie, ou présages tirés de la fumée d'un feu que l'on a préalablement conjuré ; la Céromancie, dans laquelle les induc-

tions sont déduites des formes que revêt une cire enchantée que l'on fait fondre lentement au feu ; l'Ichthyomancie, qui est l'art d'interroger les poissons ou leurs intestins ; l'Onomancie, qui spéculé sur les noms portés par une personne ; la Téphramancie où l'on expose au vent des lettres couvertes de cendres, afin de tirer des inductions de celles que le vent met à nu, en balayant les cendres posées dessus ; l'Alectyomancie, dans laquelle un coq domestique, préalablement conjuré, est placé dans un cercle où se trouvent des lettres portant chacune un grain de mil ou de blé. De l'ordre dans lequel il picore ces grains, et de l'assemblage que forment les lettres placées dessous, on tire des présages ; la Gestinomancie, ou moyen de découvrir les voleurs avec un crible qu'un Esprit conjuré fait tourner dès qu'on prononce le nom du coupable, et l'Axiomancie où les indications sont fournies par les mouvements d'une hache suspendue à une ficelle résistante et dont la Conscinomancie n'est qu'une variété (chapitre 26).

Les anecdotes recommencent ensuite et sont de peu d'importance. Jean de Luna enchante deux joueurs de cornemuse dont le jeune ne lui plaisait pas et qui continuaient de jouer malgré sa défense. Ces ménétriers, ayant voulu boire pour se rafraîchir, leurs verres se collèrent à leurs lèvres et, malgré tous leurs efforts, ne purent s'en détacher qu'au bout de trois jours (chapitre 27). Wagner, irrité contre un jeune gentilhomme qui avait dit en l'apercevant : Ah ! voici le magicien ! lui tend un piège et le fait tomber dans une fosse d'aisance où il reste plusieurs heures plongé jusqu'au cou (chapitre 28). Pendant un voyage à Naples, il trompe de bonne foi deux jeunes gens qui l'étaient venus consulter, ayant été lui-même induit en erreur par les Esprits qui se jouent souvent de ceux qui les évoquent. Le père de ces deux jeunes gens avait disparu pendant un voyage en mer, et comme il était porteur d'une somme considérable, ses fils soupçonnèrent qu'on l'avait assassiné. Wagner, sur leur demande, évoqua dans le cristal l'image du coupable. Cette image fut aussitôt reconnue des deux jeunes gens. C'était celle d'un marchand de Naples ayant navigué sur le même vaisseau que leur père. Dénoncé par les deux jeunes gens, il nia d'abord, ainsi que ses deux domestiques ; mais, mis à la torture, les accusés avouèrent le crime et furent condamnés à mort. Ils allaient être exécutés lorsque leur prétendue victime reparut tout-à-coup, en parfaite santé, et raconta qu'il avait dû, par suite de divers contre-temps, différer son retour de plusieurs mois. Ses fils, voyant qu'ils avaient été trompés par Wagner, sommèrent le magicien de leur rendre la somme considérable qu'ils lui avaient remise. Mais

Wagner n'en voulut rien faire, et comme les deux jeunes gens le menaçaient de leurs épées, il s'éleva dans l'air au moment où l'un d'eux venait de le saisir par le bras ; puis après avoir précipité d'une hauteur considérable son agresseur qui se cassa la jambe, il disparut (chapitre 29). Dans l'anecdote suivante, Auerhan se montre, sous sa forme de singe, presque aussi vorace que Méphostophilès lorsque Faust l'amena, sous l'apparence d'un cheval ailé, dans la maison dite à l'*Ancre*. Wagner, ayant acheté pour son singe, moyennant un pfenning, le droit de se rassasier d'oranges dans un jardin de Padoue, Auerhan dépouilla complètement quatre ou cinq orangers de leurs fruits, et le jardinier ayant voulu l'empêcher de continuer, il sauta sur lui et il lui aurait tordu le cou si Wagner ne fût intervenu et n'eût emmené l'insatiable bête (chapitre 30).

Quelque temps après, Wagner ayant appris que les écoles de Tolède en Espagne étaient toujours en grand renom, s'y rendit avec Jean de Luna pour s'y perfectionner dans son art, et ce n'était pas sans doute une précaution superflue après la fâcheuse aventure qu'il venait d'éprouver à Naples. Pour s'y rendre, les deux amis enfourchèrent des coqs enchantés gros comme des chevaux, qui les y conduisirent en huit heures. Ils se logèrent dans une auberge fréquentée par des étudiants en magie, et le soir, après souper, Jean de Luna ayant prié ces jeunes gens, avec lesquels il s'était mis à causer, de lui donner une preuve de leur art, le plus habile d'entr'eux lui décora la tête de superbes oreilles d'âne. Informé du fait, Wagner métamorphosa toute la troupe en une bande de pores qui troublèrent et souillèrent l'auberge, et que le plus habile magicien de Tolède fut seul capable de rendre à leur forme première. Pour se venger de Jean de Luna, qu'il croyait l'auteur de la métamorphose, un des étudiants, pendant qu'ils étaient à table, lui changea le lendemain les lèvres en un long bec de cigogne. Jean de Luna, sans s'émouvoir, prit un couteau et coupa le bec en deux. Aussitôt l'étudiant jeta des cris perçants. Son nez, séparé de son visage, venait de tomber tout sanglant sur la table, tandis que les lèvres de Jean de Luna reprenaient leur forme naturelle. Le nez fut ensuite remis en place, mais après que l'étudiant eût fait des excuses à Jean de Luna, et la plaie ne fut tout à fait guérie qu'au bout de quelques jours. Le fameux magicien qui avait désenchanté les étudiants, prit alors une statuette de cire, la posa sur la table, et du bout de l'ongle en fit sauter l'œil gauche. Au même instant, l'œil gauche de Wagner, arraché de l'orbite, tombait sur la table. Wagner dit à l'Espagnol, sans s'émouvoir : — Veux-tu remettre mon œil en place ? — Non, répondit le magicien. Wagner prit alors un couteau, creusa dans la table un trou d'une certaine profondeur et répéta sa demande à

l'Espagnol. La réponse ayant été négative, il se fit apporter une cheville et l'enfonça dans le trou qu'il venait de creuser. Aussitôt une belle rose, rouge comme du sang, sortit de la table et se balançait sur sa tige. Alors Wagner pria l'Espagnol une troisième fois de lui rendre son œil. Le magicien ayant persisté dans son refus, il détacha la rose de sa tige. Au même instant la tête de son ennemi, séparée du tronc, roula sur la table. Croyant d'abord à une plaisanterie, les étudiants prièrent Wagner de remettre la tête en place. Mais Wagner s'y refusa. — Je ne le puis pas, dit-il ; sa tête est perdue tout aussi bien que mon œil. » Rien ne put en effet rappeler l'Espagnol à la vie, et le lendemain on dut procéder à ses funérailles (chapitre 31). Cette anecdote, une des plus étendues de la vie de Wagner, est évidemment calquée sur l'aventure analogue de Faust avec des magiciens venus à la foire de Francfort.

Pendant Wagner qui regrettait son œil, alla consulter son maître en magie. Ce dernier évoqua l'Esprit du mort. Mais la rancune de l'Espagnol persistait jusque dans la tombe ; il refusa obstinément de rendre l'œil de Wagner et le magicien, à bout d'expédients, donna le conseil à son élève de se rendre en Laponie, les magiciens de ce pays, qui sont les plus savants enchanteurs de la terre, étant seuls capables de le tirer de peine. Wagner partit aussitôt sur son coq enchanté, et Schotus Tolet, après avoir décrit d'une façon sommaire, mais assez exacte, les mœurs des Lapons, fait connaître leurs prestiges magiques. Pour accomplir ces opérations, dit-il, ils se servent d'un tambour de cuivre sur lequel ils ont gravé toutes sortes de figures d'animaux sauvages, d'oiseaux et de poissons. Les bonds d'une grenouille sacrée leur indiquent quel est celui de leurs animaux qu'ils doivent sacrifier à leurs idoles, et lorsqu'ils s'en sont emparés, ils l'immolent. Un étranger vient-il les consulter, le prêtre qui conjure les Esprits tombe comme mort sur le sol après l'accomplissement des cérémonies. Il reste tout un jour dans cet état, gardé continuellement à vue de peur que les démons ne dérobent son corps. Puis, les vingt-quatre heures écoulées, il revient à la vie, se relève et répond à toutes les questions qui lui sont adressées. Wagner demeura quatre ou cinq jours dans le pays des Lapons, et s'en revint ensuite à Tolède auprès de son ami Jean de Luna, ayant recouvré son œil, du moins faut-il l'espérer, car Schotus Tolet oublie de renseigner le lecteur sur ce point, qui a pourtant son importance (chapitre 33).

Wagner, comme son maître Faust, coupait les têtes des gens et les remettait ensuite en place. C'était son ami Jean de Luna qui, d'habitude, lui fournissait son chef pour cette dangereuse expérience. Un jour qu'avant de le rejoindre au corps, il l'avait envoyé



chez le barbier le plus proche en le priant de l'apprêter afin qu'il eut meilleur mine, ce dernier trouva plaisant de renvoyer à la place une tête de veau que sa femme venait justement de faire cuire. Pensant qu'un autre magicien avait, pour se jouer de lui, métamorphosé la tête de Jean de Luna, Wagner la remit quand même en place. Mais la tête s'étant mise à braire et Jean de Luna ayant fait comprendre par ses signes que cette tête n'était point la sienne, Wagner se trouva fort perplexe et n'eut pu sans doute sortir d'embarras, si le barbier ne lui eut renvoyé la véritable tête de Jean de Luna, qu'il s'empressa de substituer à la tête de veau. Quelques temps après, pour se venger de ce mauvais tour, il changea le barbier en veau, et ne lui rendit sa forme première qu'après l'avoir fait houspiller assez rudement (chapitres 34 et 35).

Lorsque le terme du pacte approche, Wagner est en proie, comme son maître Faust, à des remords et à des appréhensions terribles. Mais il n'a le courage ni de rompre son pacte ni de renoncer à ses débauches, et Auerhan réussit sans peine, sinon à le consoler, du moins à l'étourdir, en le replongeant dans ses orgies (chapitre 36). Il suit d'ailleurs la tactique de Méphostophilès, qui est de suggérer sans cesse de nouveaux désirs à sa victime et de l'occuper si bien qu'elle n'ait plus le temps de réfléchir sur sa cruelle situation. Aussi lorsque Wagner, un peu réconforté par ses consolations, lui manifeste le désir d'aller visiter les terres nouvellement découvertes de l'Amérique, l'encourage-t-il fort dans son dessein et s'empresse-t-il de mettre à son service un coq qui l'y transporte sûrement et avec toute la célérité désirable. Wagner après avoir reconnu l'île de Cumana, descend d'abord dans le pays nommé les Indes Occidentales, et qui semble être, d'après la description de Schotus Tolet, une des grandes Antilles. Schotus Tolet décrit avec beaucoup de précision et d'exactitude les mœurs des habitants et les productions les plus remarquables. Il donne aussi des détails circonstanciés sur la conquête de ces contrées par les Espagnols, et sur les cruautés commises envers les indigènes.

Il est évident qu'il a lu avec soin toutes les relations déjà publiées sur ces divers sujets. Aussi le résumé qu'il en donne est-il très fidèle. Il a même le mérite, assez rare à cette époque, de laisser de côté les fables et les exagérations qui déparaient souvent ces sortes de récits. A peine y trouve-t-on deux ou trois traits d'une véracité douteuse (chapitre 37). Passant ensuite sur le continent américain, Wagner visite le Nicaragua et le Pérou dont il fait une île. Les descriptions de ces deux pays, alors moins connus que les précédents, sont mêlées de quelques fables, mais en général aussi précises qu'on peut les attendre d'un auteur de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. Parmi les productions du Pérou, Wagner signale

la Coca, dont il indique assez exactement les propriétés. Il raconte que dans le pays de Quito, Wagner, grâce à ses prestiges et à la complicité d'Auerhan, se fit adorer comme un Dieu, et qu'après avoir prélevé, sous forme d'offrandes, un riche tribut d'or, de diamants, de perles et de pierreries, il épousa la fille du roi. De cette union passagère, il serait même né, neuf mois après, une fille qui chassa de race et devint une sorcière fameuse. Puis il se donna pour le Fils du Soleil et gagna les bonnes grâces d'un roi par ses prestiges, qui furent considérés comme des miracles, (chapitres 38 et 39). Enfin Wagner revint à Tolède après une absence de trois mois, et pendant le retour il s'arrêta aux Iles Canaries, ce qui permet à Schotus Tolet d'en donner une description offrant toutes les qualités des précédentes (chapitre 40).

Wagner ne resta pas longtemps à Tolède. Ayant entendu parler des merveilles du pays ou de l'île de la Chine, il se mit en route pour ces contrées, emmenant cette fois avec lui Jean de Luna et six étudiants en magie. Le voyage s'effectua comme d'habitude à travers les airs, Auerhan portant une moitié de la troupe et le coq Bethor l'autre. Mais la relation en est beaucoup plus courte et surtout beaucoup moins intéressante que celle de l'excursion en Amérique. N'ayant pas sans doute sur la Chine les mêmes données que sur les Indes Occidentales, Schotus Tolet ne dit mot du pays et de ses habitants. Pour tenir lieu de cette description, il prête aux voyageurs des aventures invraisemblables et d'un très médiocre intérêt, maladroitement calquées sur le voyage des trois jeunes comtes que Faust conduisit à Munich sur son manteau. S'étant introduits, invisibles, dans le palais de l'Empereur, les voyageurs y sont trahis par le bruit de leurs pas, et ils y courent toutes sortes de dangers. L'un est tué, les autres sont jetés en prison et s'estiment trop heureux d'être délivrés par le Diable, quoique ce dernier ne leur accorde son aide qu'à de très dures conditions, et de repartir en toute hâte pour l'Europe avec Wagner et Jean de Luna. Seuls, ces derniers sont sortis sains et saufs de ces périls, le Diable étant déjà maître de leurs âmes et n'ayant pas eu besoin, pour s'en emparer, de les faire tomber dans ses pièges (chapitre 41).

L'échéance du pacte se rapprochant de plus en plus, Wagner, malgré ses voyages et ses débauches, fut assailli de nouveau par la pensée de l'Enfer. Il désira, comme son maître Faust, visiter ce lieu d'horreur ; mais Auerhan ne voulut pas l'y conduire. Il promit seulement de lui amener vingt-cinq diables de haut rang, dont la vue suffirait amplement à lui donner une première idée et comme un avant-goût de sa future demeure. La visite eut lieu et Schotus Tolet décrit et nomme ces vingt-cinq diables de la même manière

que sont décrits et nommés, dans le livre de Spies, les sept princes de l'Enfer, lorsqu'ils viennent faire connaissance avec Faust. Après leur départ Wagner ne fut point, comme son maître, tourmenté par une fourmillière hideuse d'insectes. Mais il fut assailli et si cruellement tourmenté par une troupe d'écureuils qu'il en fut malade et perdit la vue pendant neuf jours (chapitre 42).

Vers ce temps, un riche Espagnol ayant entendu parler des merveilles opérées par Wagner, se rendit à Tolède afin d'en être témoin. Comme il était fort avare, il ne voulut point descendre à l'hôtellerie, de peur d'y dépenser trop d'argent. Il alla loger chez Wagner auquel il avait fait annoncer sa visite, et prenant pour prétexte qu'il était curieux de voir comment il était nourri et fourni de toutes choses par son Esprit, il y vécut durant quelques jours à ses dépens. Wagner s'était prêté de fort bonne grâce à cette fantaisie. Aussi le gentilhomme était-il enchanté de son accueil lorsqu'il prit congé de lui. Mais à peine fut-il éloigné d'un mille de Tolède qu'il fut pris, ainsi que son domestique, d'une faim si terrible qu'ils faillirent rester sur la place. Leurs chevaux eux-mêmes avaient peine à mettre un pied devant l'autre, et étaient devenus aussi maigres que s'ils n'eussent eu depuis huit jours rien à se mettre sous la dent. Comprenant alors que Wagner s'était joué de lui, et l'avait, pendant son séjour à Tolède nourri de mets enchantés qui n'étaient qu'une vaine apparence, l'Espagnol résolut de tirer une vengeance éclatante de ce mauvais tour. Il alla trouver un magicien de Tolède, lui acheta fort cher un manteau blanc qui devait le rendre invisible, se glissa furtivement dans le cabinet du magicien, et lui asséna sur la tête un terrible coup d'épée. Mais Wagner, l'ayant vu venir, lui avait charmé les yeux, et il avait abattu sur le plancher non pas le magicien lui-même, mais un vain fantôme revêtu de ses traits. Enchanté d'avoir si bien réussi dans son entreprise, le gentilhomme s'éloignait en toute hâte de Tolède, lorsqu'il fut rejoint, à quelque distance de la ville, par une troupe de gens à cheval et arrêté pour avoir commis un meurtre dans la maison du magicien. Conduit devant le commandant de la troupe, il reconnut Wagner et s'apercevant qu'une fois encore il avait été pris à son propre piège, craignant surtout d'être inquiété par la justice, il s'estima trop heureux de pouvoir racheter sa liberté au prix de mille ducats. Comme il était au moins aussi vindicatif qu'avare, à quelque temps de là il tendit un guet-apens à Wagner afin de le contraindre à lui rendre ses mille ducats. Mais au moment où il se croyait maître de la personne de son ennemi, ce dernier le saisit par les cheveux et le transporta sur le gibet de la ville, où il le laissa juché et en grand danger d'y passer la nuit. Mais les cris du

gentilhomme furent, heureusement pour lui, entendus de quelques gens de la justice qui se trouvaient dans le voisinage et l'aiderent à descendre (chapitre 43).

Imitation visible de l'Histoire du chevalier dont Faust orna la tête d'un bois de cerf, cette anecdote rappelle aussi, par son dévouement, l'aventure du sommelier de l'évêque de Salzbourg, que Faust hissa de même sur la cime d'un sapin pour s'en débarrasser. Elle est la dernière du livre.

Les cinq (*sic*) années du pacte touchaient alors à leur fin. Un mois seulement séparait Wagner de leur échéance, et de peur sans doute qu'il ne l'oublîât, Auerhan eut soin de le lui rappeler. Alors Wagner implora comme une grâce suprême une prolongation d'une année. Mais l'Esprit lui répliqua qu'il ne lui serait pas accordé une minute de plus, et qu'il devait s'estimer trop heureux que le Diable, cet Esprit de ruse et de mensonge, eut tenu si scrupuleusement sa promesse et ne l'emportât pas tout de suite, comme ses trop nombreux péchés lui en donnaient le droit. Repoussé de ce côté, Wagner se tourna vers son ami Jean de Luna et lui confia la triste situation dans laquelle il se trouvait. Après s'être fait conter de quelle manière Faust avait fini, Jean de Luna conseilla vivement à son ami d'employer ses derniers jours à faire pénitence. Il ajouta qu'il se proposait d'agir ainsi lorsqu'il aurait suffisamment joui de l'existence, et d'aller à Rome pour y demander au pape l'absolution, avec un *Agnus Dei* béni de sa propre main, nulle sauvegarde n'étant meilleure contre les accidents et les méchants Esprits. Ainsi, dit-il, a fait le pape Sylvestre II. Il s'est repenti sur la fin de sa vie, et bien que la magie l'eût élevé au trône pontifical et qu'il n'eût cessé de la pratiquer même après son intronisation, il a pu trouver place parmi les bienheureux.

Wagner suivit le conseil et prit une Bible. Le Diable l'ayant alors frappé de cécité, il se la faisait lire par son famulus. Pendant deux jours il persévéra dans sa bonne résolution. Mais cette vie nouvelle, à laquelle il n'était pas habitué, lui paraissait fort dure, et Auerhan réussit sans peine à l'en détourner. L'ayant mené faire une promenade, il lui ménagea la rencontre d'une femme si merveilleusement belle que Wagner abandonna, pour l'obtenir, ses projets de pénitence. Mais lorsqu'au bout de trois semaines, cette merveilleuse beauté prit congé de lui, Wagner reconnut, avec une profonde horreur, que c'était en réalité une vieille presque centenaire, d'une laideur et d'une saleté révoltante.

Ramené par cette déception à des pensées plus austères, n'ayant d'ailleurs plus qu'une semaine à vivre, Wagner fit son testament et légua tous ses biens, y compris ses livres magiques, à Jean

de Luna, à la condition qu'il prendrait soin de son famulus. Imitant jusqu'au bout la conduite de Faust, il attacha même à la personne de son ami un Esprit nommé Cynabal, dont les services devaient commencer aussitôt que ceux d'Auerhan prendraient fin et le rendre plus habile et plus puissant que ses deux prédécesseurs. Ces dispositions prises, il se retira dans sa chambre où il passait le temps à gémir, à se lamenter. Lorsque le moment décisif approcha, il se coucha dans un cercueil qu'il avait fait apporter; puis Jean de Luna et son famulus, prenant place à ses côtés, se mirent à chanter des psaumes et à lire la Bible, afin d'éloigner de lui son méchant Esprit. Mais au moment où l'heure fatale sonna, un vent impétueux fit irruption dans la chambre, renversa les deux amis de Wagner sur le plancher et les rendit aveugles et sourds. Lorsqu'ils reprirent l'usage de leurs sens, trois heures plus tard, Wagner et le cercueil avaient disparu. Il ne restait plus du magicien que des débris de sa chair et de sa cervelle, épars sur la muraille. Ils les rassemblèrent pieusement dans un vase. Mais l'Esprit vint, quelque temps après, réclamer ces restes informes. Pour le cadavre et le cercueil, il est facile de deviner ce qu'ils étaient devenus (chapitre 44).

Après avoir expliqué pour quels motifs il a publié ce volume et prévenu le public, comme Widman le fera plus tard à son exemple, qu'il a élagué de son livre, dans une intention pieuse, toutes les formules de conjuration et les recettes magiques de Wagner, Schotus Tolet annonce qu'il publiera prochainement l'Histoire de Jean de Luna, qui fut un magicien et un philosophe très instruit. Il n'a pas tenu sa promesse, et il n'y a pas lieu de le regretter, car cette seconde suite de la légende de Faust eut sans doute encore moins valu que la première, dont le mérite, ainsi qu'on a pu le voir, est déjà fort médiocre.

La vie de Wagner n'est autre chose, en effet, qu'une suite d'histoires plus ou moins bizarres et surprenantes, sans lien les unes avec les autres. On ne trouve un peu de souci de l'action dramatique que dans le dernier chapitre. Ce dénouement de la légende est si puissant et si beau qu'il s'impose même à l'esprit superficiel de Schotus Tolet. Mais il est bien loin, malgré son évidente supériorité comme écrivain, d'en tirer si bon parti que l'auteur moins habile, mais bien plus fortement convaincu, de la version originale de la légende.

Cette histoire a de plus le défaut pour les Allemands, et même pour les étrangers qui s'attendent à trouver dans ce récit une peinture des mœurs allemandes, de n'être point national, mais cosmopolite. Dès les premiers chapitres, l'action, qui se passait d'abord à Wittemberg, sort du pays tudesque pour n'y plus rentrer. Elle

promène successivement le lecteur en Italie, en Espagne et dans le Nouveau-Monde, sans que nulle part il apparaisse l'ombre d'un caractère ou d'une personnalité distincte. Les mœurs n'y sont pas davantage observées, et la vie de Wagner est en somme l'œuvre banale d'un écrivain médiocre. La légende de Faust, au contraire, est un récit sorti du sein même du peuple allemand, une sorte d'œuvre collective que son auteur n'a point inventée, mais écrite en quelque sorte sous la dictée de conteurs empruntant la plupart de leurs anecdotes à des traditions alors très vivantes et profondément nationales.

L'infériorité flagrante de la vie de Wagner ne l'empêcha pas de se répandre à l'étranger. On n'en connaît pas de version française. Mais elle fut presque aussitôt traduite ou imitée en Hollande, dans les pays flamands et en Angleterre, et dans ces différents pays, on la réimprima plusieurs fois. Les bibliographies mentionnent deux éditions différentes de la traduction hollandaise, intitulée :

« La seconde partie de l'Histoire du Dr Jean Faust, où est relatée la vie de Christoffel Wagenaers, etc. Traduit du haut-allemand et orné de figures<sup>1</sup>. »

La première édition fut publiée à Delft, en 1607, et la seconde en 1608, sans indication du lieu d'impression. L'édition de 1607 fait véritablement suite à la traduction de la vie de Faust parue la même année, dans la même ville, tandis que la seconde paraît avoir été réimprimée seule.

La traduction, ou plutôt l'imitation flamande, car elle diffère beaucoup plus que les précédentes du texte original, parut à Anvers, sans indication de date, et probablement vers 1672, car il y est fait mention d'une ordonnance portant cette date et donnée comme contemporaine du livre. Dans cette traduction, dit le baron von Richlin-Meldegg<sup>2</sup>, Wagner est représenté, ainsi que son maître Faust, sous les traits d'un petit homme difforme et bossu. Ce n'était pas un bâtard, comme le prétend Widman, mais le fils naturel d'un tisserand de Wittemberg. On le fait vivre à l'époque où, d'après les renseignements historiques, se place l'existence de Faust, c'est-à-dire de 1500 à 1570. L'Esprit avec lequel il conclut son pacte s'appelle Auerhan, comme dans l'Histoire allemande, et le récit le montre successivement à Bâle, à Francfort, à Anvers, à Malines, à Bruxelles, à Louvain, à Paris, à La Rochelle et enfin à Wittemberg, où il éprouve les mêmes aventures et joue les mêmes tours que son maître Faust. Les Pays-Bas sont le théâtre le plus habi-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 144.

<sup>2</sup> *In Das Kloster*, XI<sup>r</sup> Bd., S. 692.

tuel des événements, et il en devait être ainsi dans un livre écrit pour des lecteurs flamands <sup>1</sup>.

Sur le titre, une gravure nous montre Wagner sous la forme d'un bossu jouant de la guitare ; au revers se trouve le Dieu du soleil avec le lion, et au-dessous une nacelle portant joyeuse compagnie. Enfin sur une page qui se trouve à la suite de la préface, on a placé *la Furie française*, « telle qu'elle s'est déployée récemment (le 10 janvier 1583) pendant le siège. »

La forme anglaise est peut être encore plus curieuse. Ce n'est pas une traduction, mais une imitation très lointaine de la vie de Wagner, où l'auteur a introduit bon nombre de détails et de faits nouveaux. On n'en connaît que deux éditions parues, la première en 1594, la seconde en 1680.

La première a pour titre :

« La seconde relation du Dr Faust, contenant ses Apparitions et les Aventures de Wagner. Écrit par un gentleman anglais, étudiant à l'Université allemande de Wittemberg, en Saxe. Publié pour l'amusement de tous ceux qui désirent des nouveautés par un ami du même gentleman. Londres. Imprimé par Abel Jeffes pour Cuthbert Burby. Se vend à la boutique du milieu, à l'église de Saint-Mildred, près des chantiers, 1594, in 4<sup>o</sup> <sup>2</sup>.

La seconde est intitulée :

« La seconde relation du Dr Jean Faustus, révélant comment il était parmi les Esprits infernaux et comment il avait coutume de reparaitre sur la terre, et quelles choses étranges il y fit, ainsi que les apparitions très merveilleuses du Roi des Enfers et des Esprits de sa cour. Et aussi les étranges exploits de Wagner et de ses trois familiers. Londres, imprimé pour Ralph Smith, à la Bible, dans la Piazza, sous le Royal' Exchange, Cornhill, 1680, in-4<sup>o</sup> <sup>3</sup>.

La seconde édition ne diffère de la première que par le titre, par quelques modifications de l'orthographe des noms et par l'omission de la préface, cependant fort curieuse <sup>4</sup>.

Cette préface est intitulée : *A ceux qui veulent connaître la vérité*. Il s'est glissé, dit son auteur, un certain nombre d'erreurs et de mensonges dans le premier livre populaire anglais. Mais ces fautes du traducteur, qui m'ont été signalées par un ami intime de Wagner, n'empêchent pas le reste du récit d'être d'une véracité

<sup>1</sup> Voy. le titre exact de cette traduction flamande, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 142.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 143.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 144.

<sup>4</sup> Scheible a publié une traduction allemande de cette seconde édition dans le *Kloster*, V<sup>e</sup> Bd., Ss. 522-573, sans indiquer le nom du traducteur et sans dire si elle avait paru précédemment,

incontestable, et l'on connaît trop bien en Angleterre ce qui se passe en Germanie pour que son authenticité puisse être mise en doute. Les ruines de la maison de Faust existent encore; elles sont situées non loin de là maison de Mélanchton, à l'une des extrémités de la ville de Wittemberg, droit en face des Universités. Non loin de cette ville, dans un endroit retiré, se trouve un grand arbre creux dans l'intérieur duquel Faust avait coutume d'enseigner la nécromancie à ses élèves. On peut interroger sur ce point toutes les personnes de la ville; elles seront unanimes à l'affirmer. Non loin de là, au temple de Mars, s'élève sa tombe, recouverte d'une plaque de marbre sur laquelle on a gravé cette épitaphe :

« Ci-git Jean Faust, docteur très indigne en théologie. Pour l'amour de la science diabolique de la magie, je me suis follement détaché de l'amour de Dieu. Toi qui me liras, ne pries pas pour moi, car je suis le plus misérable des hommes et un réprouvé, et les prières ne sont d'aucun secours à ceux que Dieu a condamnés! O pieux chrétien, souviens-toi de moi, et verse au moins une larme sur mon manque de foi. Aies pitié de celui que tu ne peux secourir, et sois toi-même sur tes gardes<sup>1</sup>. »

Cette plaque de marbre fut trouvée dans son cabinet, et il est enseveli, conformément à sa volonté, au milieu d'un massif de trente-trois sapins, dans le fort de la colline, au fond d'une grande cavité dans laquelle se trouve sa tombe. Enfin, pour donner plus de poids à son témoignage, l'auteur anglais cite le passage de Jean Wier relatif à Faust, puis il entre en matière.

Après avoir rappelé brièvement ce qu'avait été le Dr Faust, il raconte comment Wagner, qui d'abord avait été très effrayé de la mort de son maître, se rassura vite, et ne craignit pas un jour d'en évoquer l'Esprit. Bientôt un orage se forma, puis il éclata, et Kit (Christophe) Wagner était déjà fort effrayé de sa violence lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit brusquement pour livrer passage à un être si petit et si court qu'il n'était pas plus haut qu'un enfant d'un an. Monté sur une petite mule, il s'avancait d'un air pompeux, comme le prologue d'une comédie. Il avait une massue à la main et la tête ceinte d'une couronne de lauriers. C'était Gomory, un vaillant et puissant duc qui commandait à vingt-une légions. Il était suivi de Volac, autre grand capitaine également caché sous les traits d'un enfant. Muni d'ailes couleur de vieux fer rouillé, comme le sont celles des Anges de l'Enfer, il

<sup>1</sup> Hic jaceo Johannes Faustus, doctor divini juris indignissimus, qui pro amore magiæ diabolicæ scientiæ vanissime cecidi ab amore Dei : O lector, pro me miserrimo damnato homine ne preceris, nam preces non juvant quem Deus condemnavit : O pie Christiane, memento mei et saltem unam pro infiducia mea lachrymulam exprime, et cui non potes mederi, ejus miserere et ipse cave. — Thoms, *Ind. Bibl.*, n° 96, t. III, p. 312.



chevauchait un dragon et avait la main armée d'une hache. Il était suivi d'Asmodée, roi hautain et puissant, et de Lucifer, le souverain de l'Orient. Lucifer était escorté par quatre monarques de ses domaines et par un char attelé de deux épagneuls, dans lequel était assis le Dr Jean Faust, ou du moins une image si ressemblante de sa personne, que Wagner fut sur le point d'aller le saluer. Cet étrange cortège, analogue à celui que certaines formes de la légende de Théophile prêtent à Satan, défila devant Wagner avec un bruit éclatant de trompettes, et chacun des princes de l'Enfer vint ensuite rendre hommage à Faust, qui fut alors couronné roi. Wagner demeura un instant stupéfait; puis, dominant sa surprise, et saisi de crainte et de remords, il s'enfuit hors de chez lui. Arrivé dans la rue, il s'enquit près des passants s'ils avaient vu les éclairs et entendu le tonnerre et la pluie. Mais on lui répondit, à son grand étonnement, qu'il n'avait point plu et que l'on n'avait point vu d'éclairs ni entendu le tonnerre. Telle fut la première apparition de Faust à son famulus ou serviteur Wagner (chapitre 1<sup>er</sup>).

Avant de passer à la deuxième, le gentilhomme anglais raconte comment une société d'étudiants et de marchands, parmi lesquels se trouvaient deux anglais, étant allés se promener à la campagne juste un an après la mort de Faust (c'était, dit-il, le 25 juin 1539), et s'en revenant après avoir bu plus que de raison, pénétrèrent entre six et sept heures du soir dans un bois mal famé, où ils crurent apercevoir Faust en joyeuse compagnie. Se voyant reconnu, le Docteur vint à eux, et leur dit de ne pas être surpris de le rencontrer, quoi qu'il fut mort, car il avait échangé ce monde contre un meilleur, dans lequel il allait les introduire s'ils le désiraient. Les promeneurs ayant accepté sa proposition, il les fit entrer dans un jardin où poussaient, au lieu de fleurs, des pots remplis de la bière la plus délicieuse qu'ils eussent bue de leur vie, et il les conduisit ensuite dans un magnifique et somptueux palais, où ils passèrent plusieurs jours en divertissements et plaisirs de toutes sortes. Mais, l'un d'eux, plus courtois que les autres, s'étant avisé de remercier Faust de son aimable réception, un grand bruit retentit, et Faust, enlevé dans les airs par une main invisible, disparut en hurlant. En même temps ses hôtes, frappés de cécité, étaient précipités dans une profonde caverne, où ils tombèrent endormis sur des lits moelleux. Mais tout cela, dit le gentilhomme, n'était qu'un vain rêve d'ivrognes, car quelques étudiants de leur compagnie, dont le vin n'avait pas autant troublé la raison et qui les suivaient de loin, les trouvèrent ce même jour couchés ivres-morts sur le bord d'un ruisseau, dans la boue, et furent obligés, pour les ramener à Wittemberg, de les y faire transporter sur des charrettes (chapitre 2).

S'étant fait admettre comme étudiant à l'Université de Wittemberg, après la mort de Faust, Wagner y trouva bientôt de nombreuses connaissances parmi les anciens amis de son maître. Un jour qu'il était allé se promener à la campagne avec une bande joyeuse d'étudiants, s'étant éloigné d'eux pendant quelques instants, il s'égara dans un petit bois. Tout à coup une main s'abattit sur son épaule. En même temps une voix lui disait : « Bonjour, Wagner ! » Il se détourna brusquement et porta la main à son bonnet, pensant qu'il était accosté par quelque étudiant de sa connaissance. Mais il resta frappé de stupeur en apercevant Faust, son ancien maître. Il fit en toute hâte le signe de la croix, et récita d'une voix tremblante un exorcisme qu'il connaissait. Dominé par les paroles sacrées, Faust frappait du pied avec tant de fureur que le sol oscillait autour de lui, comme agité par un tremblement de terre. Il roulait des yeux menaçants ; sa bouche lançait contre Wagner une fumée sulfureuse. Enfin, incapable de résister plus longtemps à l'exorcisme, il adjura son ancien famulus, d'une voix tremblante de colère et d'angoisse, de ne pas le torturer davantage, lui rappelant qu'il avait été son maître et son ami. Mais Wagner, peu touché de ce souvenir, lui répliqua brutalement qu'il avait été assez longtemps son domestique pour désirer ne pas l'être davantage. « Si tu veux, continua-t il, je te prendrai pour serviteur ; mais je vais, que tu le veuilles ou non, t'obliger de répondre sincèrement à toutes mes questions. » Alors Faust se récria, disant qu'il n'était point, comme il le croyait, un Esprit, puisqu'il lui apparaissait en chair et en os, ce que les Esprits n'ont pas le pouvoir de faire, mais qu'il participait cependant à la nature des démons, et qu'il était prêt, si Wagner le désirait, à lui procurer le même avantage, et à lui découvrir tous les secrets du monde et de l'Enfer. — Prends ma main, lui dit-il, et examine-la, serre-la, et tu verras si ce n'est pas une vraie main d'homme. » Il entra même, pour dissiper l'incrédulité persistante de Wagner, dans des explications métaphysiques plus nébuleuses encore, s'il est possible, que la théologie et la science du livre de Spies. Wagner, qui semble avoir été fort obstiné, n'ayant pas voulu se rendre, Faust se frappa la cuisse avec un couteau à deux ou trois reprises ; puis il recueillit le sang qui jaillissait des blessures dans une boule d'argent, qu'il tendit à Wagner. Son ancien famulus prit la boule, et après avoir constaté qu'elle était pleine de sang, persuadé par l'évidence, il s'avança vers Faust et ouvrit les bras pour l'embrasser. Mais Faust, le prévint et le serra sur sa poitrine avec tant de force qu'il faillit l'étouffer ; puis lui administrant une preuve sensible de l'existence et de la vigueur de son bras, sans doute afin de le guérir de son incrédulité philosophique, il lui infligea

une si sévère correction, qu'il l'abattit sur l'herbe et l'y laissa tout contus et privé de sentiment. Lorsque Wagner revint à lui, quelques heures après, et qu'il se fût relevé en gémissant, Faust avait disparu et la boule d'argent s'était transformée en un vase malpropre et plein d'urine (chapitre 3).

En vertu d'un édit rendu contre les magiciens par Sigismond, duc de Saxe, les biens de Faust avaient été confisqués et le produit de leur vente devait être versé dans le trésor public. Mais le jour de la vente, Wagner racheta tout, et à fort bon compte, s'étant muni d'enchérisseurs qui ne reparurent jamais et de monnaies enchantées qui n'étaient autres que des jetons sans valeur. Honteux de s'être ainsi laissé duper, les commissaires n'osèrent dévoiler la fraude, et Wagner jouit tranquillement des biens de son maître (chapitre 4).

Après cette entrée en matière, déjà passablement décousue, le gentilhomme anglais se met sans transition à décrire la ville de Vienne, en prenant pour prétexte que le Duc d'Autriche, informé que Wagner avait hérité une bonne partie de l'habileté de son maître, le fait inviter par un messenger à venir à sa cour (chapitre 5). Cette imitation anglaise de la Vie de Wagner n'est, comme son modèle, qu'une collection d'anecdotes ajoutées à la suite les unes des autres, sans que l'on prenne même toujours le soin, nous le verrons, de les ranger dans l'ordre chronologique.

L'auteur, sans doute afin de donner le temps aux messagers d'arriver, raconte que Wagner reçut un jour la visite de son Esprit Akercocke, dont il est alors question pour la première fois, et qu'il introduit sans plus de cérémonie dans son histoire. Akercocke était accompagné de Méphostophilès et de Faust. Après leur avoir servi un repas délicat, assaisonné d'un agréable concert, Wagner les questionna sur différentes choses de l'autre monde. Il leur demanda notamment si les Esprits des morts qui repaissent sous la forme humaine sont revêtus de la même substance ou d'une nouvelle enveloppe corporelle. Il eut soin d'ailleurs de les prier de lui répondre tranquillement et sans se fâcher, précaution qui n'était pas inutile et dont l'idée lui était suggérée sans doute par le souvenir de sa rencontre précédente avec Faust. La conversation fut longue, dit l'auteur, et elle est en effet d'une longueur respectable, au moins dans son récit, et surtout fort peu compréhensible. Cette métaphysique anglaise, encore toute imprégnée de scolastique, est, nous l'avons dit, plus difficile à comprendre que les explications théologiques et scientifiques du livre de Spies. Elle est même loin d'être aussi rationnelle, et deviendrait promptement illisible, si de nombreuses citations et anecdotes

n'en venaient éclairer le sens. L'entretien se termine par une explication plus que légère de la métamorphose des corps, métamorphose dans laquelle Wagner joue, près d'une dame anglaise d'une beauté merveilleuse, le même rôle que Jupiter auprès d'Alcmène (chapitre 6).

Il est doux de changer, dit le gentilhomme anglais dont la morale manque de sévérité, et, pour ce motif, ajoute-t-il, nous allons revenir à notre précédent sujet, c'est-à-dire à l'arrivée du messenger du duc d'Autriche à Wittemberg. Wagner logeait dans la rue qui conduit à l'Université lorsque, pour s'y rendre, on part du logis de Mélancthon. Il y habitait une jolie maison de bonne grandeur, bâtie en pierre de taille et entourée d'un mur solide, haut de vingt pieds et épais de trois et demi, muni par derrière d'une sorte de large chemin de ronde de sept pieds de haut. Tout alentour se trouvaient des promenades vastes et ombreuses, où nul regard indiscret ou curieux ne pénétrait et où il pouvait se promener sans crainte avec le Diable ou avec sa dame. Wagner venait justement de rentrer chez lui et de se mettre à l'étude de la magie lorsque le messenger du duc d'Autriche se présenta chez lui. Il alla lui-même ouvrir, et après s'être soigneusement assuré que le visiteur ne venait pas dans de mauvaises intentions — précaution tout-à-fait nécessaire, car il avait, comme tous les magiciens, plus d'ennemis que d'amis — il le fit entrer. L'envoyé du duc d'Autriche lui ayant délivré son message, il promit de se rendre à l'invitation aussitôt qu'il aurait terminé ses affaires les plus pressantes. En attendant, il logea le messenger dans sa maison, et ils se plurent si fort, qu'au bout de deux ou trois jours ils étaient amis intimes, ce qui n'a rien de surprenant, car Wagner était un aimable et beau jeune homme, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, élancée et bien prise, ayant les cheveux blonds, une belle barbe de même couleur, de beaux traits et de belles manières, qu'il avait puisées dans le commerce des diables. Toute sa personne respirait la confiance et le courage. Très empressé près des dames, il savait s'en faire bien venir par son air aimable et ses douces paroles. Bref, il était en toutes choses un gentilhomme accompli. Il y a loin de ce portrait à celui que donne la Vie de Faust, et pour transformer Wagner à ce point, les diables chargés de son éducation avaient fait preuve d'une incontestable habileté (chapitre 7).

Tandis que Wagner fait ses préparatifs de départ, le gentilhomme anglais, pour ne pas laisser la scène vide, raconte comment la Légende de Faust fut représentée dans les airs devant toute la population de Wittemberg en l'an 1540. Par une belle journée d'été, alors que tous les habitants de la ville étaient sortis

pour assister à des réjouissances publiques, on vit tout-à-coup se dessiner dans les airs un magnifique arc-en-ciel, et un bruit éclatant de trompettes invisibles retentit en même temps dans l'azur du ciel. Fort étonnés de ce double prodige, les habitants de Wittemberg avaient tous levé la tête. Avant qu'ils ne fussent revenus de leur surprise, ils virent se dessiner dans les airs un beau théâtre brillant comme de l'or et soutenu par un grand nombre de piliers dont la base reposait sur le contour de l'arc-en-ciel. Au milieu de ce théâtre, machiné comme les vastes constructions dont on se servait au moyen âge pour représenter les mystères, se dressait un trône magnifique destiné au roi, et auquel on accédait par trente-deux degrés sur lesquels étaient placés des sièges pour les potentats et les princes de moindre importance. A l'une des extrémités se trouvait l'ouverture par laquelle les démons devaient apparaître sous les formes les plus bizarres et être vomis par les flammes de l'Enfer avec les monstrueux animaux leur servant de montures. A l'autre bout, on voyait la place où se livrent d'habitude les escarmouches qui n'amènent pas d'effusion de sang. Elle était défendue par des murailles de fer munies de tours de même métal qui resplendissaient d'un éclat semblable à celui de la lune. On y distinguait tout l'attirail de défense alors en usage dans les places fortes. Au-dessus, planaient des nuées transparentes qui semblaient supporter la bienheureuse légion des habitants du ciel.

La stupéfaction du peuple, à la vue de ces merveilles, est plus facile à concevoir qu'à dépeindre. Elle n'eut pas le temps, du reste, de se manifester, car la représentation commença sur le champ et chacun fit silence pour écouter le Prologue. Il venait d'apparaître vêtu de noir, et se mit à expliquer le sujet de la pièce, après avoir salué à trois reprises les habitants de Wittemberg. A peine s'était-il retiré, que l'Enfer vomit dans des flots de flammes et de fumée toute une troupe de diables armés qui se lancèrent à l'attaque du château bardé de fer. Lorsqu'ils sommèrent la garnison de se rendre, Faust se présenta lui-même sur les murs. Il était armé de croix et de toutes sortes d'amulettes et de charmes. Confiant en leur puissance, il répondit à la sommation des démons par d'injurieux défis. Les démons dressèrent alors des échelles le long des murailles pour les escalader. Comme ils les posaient, toute une légion d'anges resplendissants descendirent du ciel sur des chariots blancs comme du lait et se posèrent sur les murailles au son d'une musique céleste. Ils venaient aider Faust à repousser l'attaque des démons. Mais incapable de leur payer la solde de bonnes pensées et de vertueuses résolutions à laquelle ils avaient droit, Faust les renvoya et ils remontèrent dans leur divin séjour en se lamentant

sur la conduite insensée de l'infortuné Docteur. Leur douleur n'était que trop fondée, car Faust, privé de leur secours, ne put, malgré sa présomption, repousser l'assaut des démons. Il fut fait prisonnier et les diables rasèrent son castel au niveau du sol, et avec tant de soin qu'il n'en resta pas le moindre vestige apparent.

Cette opération accomplie, le Souverain des Enfers prit place sur le trône dressé au milieu du théâtre, et toute sa cour vint occuper les sièges étagés sur les degrés. Il frappait du pied avec colère, et était en proie à une fureur si violente, que les habitants de Wittemberg voyaient distinctement les flammes jaillir de ses yeux. Lorsque Faust fut amené devant lui, le grand diable Lucifer adressa quelques paroles à sa cour, descendit de son siège, s'approcha de Faust et sembla l'exhorter à s'expliquer librement. Puis, après avoir fait placer le Docteur droit en face de lui, il vint se rasseoir sur son trône. Faust, après avoir humblement salué l'assistance, commença son discours ; s'animant à mesure qu'il parlait, il se mit bientôt à marcher de long en large comme un homme en proie à une vive agitation. Quelques-unes de ses paroles irritèrent sans doute les démons, car ils se levèrent et, tirant leurs épées, ils les dirigèrent contre sa poitrine. Exaspéré par cette menace et ne pouvant s'y soustraire, Faust poussa tout à coup un hurlement, s'arracha les cheveux, leva les bras au-dessus de sa tête et s'élança du théâtre dans l'espace. Les diables s'y précipitèrent à sa suite, et le théâtre s'étant alors effondré avec un bruit épouvantable, tout s'évanouit et disparut dans les airs. Les habitants de Wittemberg, ne sachant à quelle cause rattacher ce prodige, le regardaient déjà comme une manifestation divine lorsqu'ils apprirent que c'était tout simplement un prestige de Wagner, désireux de leur donner un spécimen de son habileté. Ce long récit, qui n'est pas le moins curieux du volume, est interrompu par l'histoire d'une jeune fille de la ville, que ce spectacle a rendue folle d'épouvante. Un médecin la guérit après avoir découvert, non sans de longues études et méditations, que le remède à son mal est une eau jaillissant dans l'Arabie Heureuse, au milieu des ruines du château de l'Abandon (chapitre 8).

Après avoir mis ordre à ses affaires et confié la garde de sa maison à son petit domestique Arthur Harmarvan, Wagner offrit à ses amis un très beau souper pendant lequel le messager du duc d'Autriche fit le plus magnifique portrait des qualités et des vertus de son maître ; ensuite il leur adressa ses adieux et se mit en route, (chapitre 9). Quelques jours après, des étudiants ayant appris que Wagner avait laissé dans son logis une partie de ses livres magiques, essayèrent, mais en vain, d'obtenir d'Arthur Har-

marvan la permission d'entrer chez son maître. Alors sept d'entr'eux, s'étant masqués, l'assallirent un soir dans la rue, le baillonnèrent et le battirent jusqu'à ce qu'il leur eût remis les clefs de la maison, dont il ne se dessaisissait jamais. Une fois entrés chez Wagner, ils firent d'abord honneur à deux excellents tonneaux de forte bière de Mars, vieille de deux ans ; puis, quand ils furent ivres, ils s'en allèrent dans une cour obscure, allumèrent des bougies et, après s'être munis et affublés de tout l'appareil magique de Wagner, ils se mirent à réciter des formules de conjuration. A peine avaient-ils prononcé les premières paroles qu'un rugissement terrible se fit entendre. Une fumée bientôt mêlée de flammes sortit de terre. Les étudiants en furent d'abord épouvantés. Mais s'étant rassurés les uns les autres et se croyant protégés par le cercle magique, ils continuèrent leurs conjurations. Alors des cris lamentables retentirent, puis des coups de tonnerre et un grand bruit de tambours et de trompettes, comme si l'heure du jugement eut sonné. En même temps les flammes qui jaillissaient de terre se transformèrent en un démon d'aspect si terrible que les étudiants, glacés de terreur, voulurent prendre la fuite. Mais ils n'en eurent ni le temps, ni la force. Ils étaient désormais au pouvoir du démon, qui les saisit et les mit en pièces.

Cependant Harmarvan s'était dégagé de ses liens ; il avait aperçu les flammes. Croyant à un incendie, il donna l'alarme et de tous côtés on accourut avec des seaux, des cordes, des échelles et autres ustensiles employés pour éteindre le feu. Mais en approchant de la maison, on reconnut que cette grande lueur n'était qu'un prestige diabolique. S'étant mis alors à parcourir le logis de son maître avec quelques personnes de sa connaissance, Arthur Harmarvan trouva les tonneaux de bière, les coupes dont s'étaient servis les étudiants et tous les meubles détruits et brisés. Le spectacle qui l'attendait dans la cour où s'était faite l'évocation était plus lamentable encore. Tout l'appareil magique de Wagner gisait épars sur le sol, et au milieu de ces débris étaient étendus les cadavres des sept étudiants. Leur sang, répandu à flots, avait rougi le gazon ; leur corps était noir comme du charbon ; les chairs, arrachées par lambeaux, pendaient aux os brisés ; la cervelle avait jailli de leurs crânes fracassés, et leurs visages étaient si cruellement labourés par les ongles des démons, qu'ils ne conservaient plus forme humaine. Ainsi fut punie leur témérité, dit le gentilhomme anglais qui profite de l'occasion pour adresser une petite morale à ses lecteurs (chapitre 10).

Cependant le Grand-Turc appelé Soudan, alias (autrement) Cham (Khan), assiégeait la ville de Vienne avec une armée de trois cents

mille hommes, et le duc Alphonse lui résistait vaillamment, en attendant de pouvoir lui livrer bataille de concert avec la grande armée que l'Empereur rassemblait alors dans ses États d'Allemagne et d'Italie. Juste à ce moment, Wagner arrivait avec le messager du Duc. L'investissement de la ville ne les retarda pas un seul instant. Ils passèrent, sans être aperçus, à travers les sentinelles ennemies, et se rendirent au palais du Duc qui leur fit le meilleur accueil, mais renvoya tout entretien au lendemain, ayant alors à examiner avec son conseil une sommation de se rendre que le Grand-Turc venait de lui adresser (chapitres 11 et 12).

Le Conseil, suivant les inspirations du Duc, fut d'avis unanime qu'il valait mieux mourir les armes à la main que de capituler, et le Duc, en faisant transmettre cette réponse au Grand-Turc, lui proposa de vider la querelle dans un combat singulier, afin d'éviter la terrible effusion du sang que la bataille allait amener (chapitre 13). Ici manquent plusieurs pages du manuscrit allemand, dit l'auteur anglais. Mais ce qui suit me fait conjecturer que le duc d'Autriche livra plusieurs combats au Grand-Turc, et qu'avec l'aide de ses troupes anglaises et de ses autres alliés, grâce aussi à Wagner, qui surveillait les combats du haut d'une tour, et qui jeta le désordre dans les rangs ennemis en les faisant assaillir par une tempête, il finit par battre les Turcs (chapitre 14).

Un matin Wagner alla rendre hommage au Duc, qui lui fit un accueil des plus courtois et le remercia très gracieusement de ses bons services. Wagner offrit ensuite au Duc, avec sa permission, une armure toute en fer et d'un travail admirable, qui avait le don de rendre invisible la personne qui la portait. Il ne voulut rien accepter en retour, ne désirant dit-il, autre chose que les bonnes grâces et la faveur du Duc. Puis il lui présenta trois de ses amis qui étaient, affirma-t-il, les plus vaillants et les plus intrépides soldats du monde, et en même temps les plus fortunés, étant nés dans les îles de ce nom, où les anciens plaçaient les Champs-Élysées. Ils avaient quitté leur pays pour se mettre en quête d'aventures, et ils s'estimaient très heureux de pouvoir mettre leurs épées au service d'une si noble cause. Ces trois amis de Wagner n'étaient autres que Méphostophiles, Akercocke et Faust. Mais cachant leur véritable nom, ils se faisaient appeler Mauri, Simionte et Don Infeligo. Ils furent présentés à la cour sous ces noms d'emprunt et le Duc les traita de la façon la plus honorable (chapitre 15).

Pendant le Grand-Turc avait reçu le défi du Duc, et comme c'était un vaillant prince, il accepta le combat singulier offert par son ennemi. Il fut convenu que ce combat aurait lieu dans trois



jours, et les deux champions firent dresser leurs tentes aux extrémités du champ clos choisi d'un commun accord. En même temps une trêve de huit jours fut conclue entre les deux armées (chapitre 16). Cette trêve, Wagner et ses trois amis l'emploient à berner le Grand-Turc de la façon la plus obscène ou la plus grossière. Ils se le renvoient de main en main comme une balle ou comme un volant, et il n'est pas d'humiliations ni d'avanies qu'ils ne lui fassent subir (chapitres 17, 18, 19 et 20).

A partir de cet endroit jusqu'à la fin de l'ouvrage, la Légende se transforme en un roman de chevalerie où de magnifiques descriptions, l'accumulation des incidents et l'abus du merveilleux dissimulent mal l'indigence du fond et l'absence d'intérêt et de vérité. Deux longs chapitres (21 et 22) sont employés à décrire les apprêts du combat singulier, puis le combat lui-même, où le duc d'Autriche est assisté par plusieurs princes, auxquels l'auteur adjoint Wagner et ses trois amis. Ces chapitres pourraient être intitulés : Beaucoup de bruit pour rien, car cette lutte épique n'aboutit pas, les hérauts d'armes des deux partis n'ayant pu se mettre d'accord sur un des incidents du combat, qui, d'après les chrétiens, aurait consommé la défaite du sultan, déjà fort maltraité par le duc d'Autriche, mais auquel, selon les Turcs, on ne pouvait donner pareille interprétation. De fort méchants tours, que Faust s'amuse à jouer à des gentilshommes ou à des dames de la cour, soit seul, soit en compagnie de Wagner, de Méphostophilès et d'Akerkocke, servent d'intermèdes (chapitres 23, 24, 25) ; puis l'ouvrage se termine par un long récit de la délivrance de Vienne. Un nouvel assaut des Turcs est repoussé, et les chrétiens, enhardis par ce succès, vont offrir la bataille à leurs ennemis, qui l'acceptent. Après une lutte acharnée, qui ne dure pas moins de trois heures et demie, ces derniers sont mis en pleine déroute ; leur sultan est tué par l'Empereur et l'Autriche délivrée de la présence des Infidèles. Cette lutte sous les murs de Vienne, où le gentilhomme anglais donne un rôle prépondérant à Wagner et à ses trois acolytes, forme évidemment dans l'esprit de l'auteur l'épisode principal de l'ouvrage. Mais il n'a pas su lui rattacher les autres parties du livre et il a par lui-même si peu de valeur, que nous ne l'aurions même pas mentionné si Goethe n'y eut certainement puisé l'idée d'un des épisodes de la seconde partie de son Faust, épisode qui ne compte pas, il est vrai, parmi les meilleurs.

L'imitation anglaise de la Vie de Wagner ne mérite pas ce nom, en réalité. Son auteur n'a pris que l'idée première de l'ouvrage allemand, et il a si profondément modifié tout le reste, que l'on douterait presque qu'il s'en soit inspiré, si l'on ne rencontrait, çà et là, dans son récit, des citations ou des réflexions

qui lui sont textuellement empruntées. Le livre est, d'ailleurs, loin de valoir son modèle, déjà bien médiocre pourtant. On n'y trouve pas l'ombre d'un plan ou d'une intrigue. Il n'y a pas plus de suite dans la peinture des caractères que dans le récit des événements, et les personnages passent ou se meuvent à travers le récit comme des ombres vaines. A part quelques épisodes qui se lisent avec un certain intérêt et où perce l'originalité de l'imagination et de l'esprit anglais, tous les événements sont si mal présentés et d'une telle invraisemblance qu'on en peut à peine achever la lecture. Ce livre, en certaines parties, ressemble aux plus mauvais romans de chevalerie, dont il s'est manifestement inspiré. Dans les autres, il n'est comparable, pour la puérité et le choquant abus du merveilleux, qu'aux contes de fées les plus absurdes et les plus ridicules.

Ainsi, à mesure qu'on s'éloigne de la version primitive de la Légende de Faust, la valeur morale et littéraire des imitations diminue. Dans ces deux suites qui ferment la série, le niveau tombe si bas qu'on eut pu difficilement l'abaisser encore, et peut-être les imitateurs se sont-ils arrêtés parce qu'ils désespéraient d'y parvenir.

Dans les formes dramatiques, que nous allons maintenant étudier, nous verrons la Légende se retremper pour ainsi dire aux sources de la tradition orale et de l'imagination populaire, et en retrouver la saveur originale.

---

## CHAPITRE XI

### Les Formes dramatiques.

Si grande qu'on la suppose, la vogue du livre de Spies et de ses dérivés ne suffit pas à expliquer la popularité persistante de la Légende de Faust. Pour conquérir une si grande faveur, une tradition a besoin du secours, non seulement du livre, mais du théâtre. Tant qu'elle demeure sous la première forme, ses personnages, ses événements conservent quelque chose de vague et d'indécis. Il faut, pour qu'ils prennent corps et se gravent dans l'esprit sous une forme bien définie, que le théâtre les ait en quelque sorte matérialisés en les revêtant d'apparences sensibles. Alors dépouillés des derniers nuages qui les enveloppaient encore, ils naissent en quelque sorte à l'existence réelle, et le nom de la Légende, toutes les fois qu'il est prononcé, éveille, non plus seulement des souvenirs abstraits, mais des images et des figures ayant tous les attributs de la vie. Les événements du récit se modifient sans doute, les traits du personnage se transforment en se transmettant d'âge en âge; mais le fond de l'histoire, les lignes essentiels de la physionomie demeurent immuables au milieu de ces transformations secondaires. Il faut le lent travail des siècles pour détruire, dans l'âme du peuple, l'œuvre accomplie par une longue suite de générations.

Toutes ces phases, la Légende de Faust les a traversées. En passant de l'état oral à l'état écrit, elle a revêtu, en même temps que la forme du livre, la forme dramatique, et son succès n'a pas été moindre sous la seconde que sous la première. Peu de sujets ont été, sur le théâtre allemand, traités par un plus grand nombre d'auteurs et représentés aussi souvent. On en a fait des drames, des comédies, des pièces à grand spectacle et des ballets. Des écrivains du plus grand génie, comme Goëthe, ou d'un talent supérieur, comme Lessing, s'en sont emparés en le marquant profondément de leur empreinte, et cependant, à travers tant de méta-

morphoses qui semblaient devoir effacer tous les caractères et jusqu'au souvenir du récit primitif, on retrouve encore sur les scènes populaires la légende avec ses traits essentiels. Elle n'a disparu du théâtre des Marionnettes, dont elle est restée jusqu'à la fin la pièce la plus applaudie, que le jour où ce théâtre a lui-même cessé d'exister.

N'ayant pas moins contribué que le livre populaire à propager la Légende, les formes dramatiques, celles au moins qui peuvent être considérées comme des émanations directes de la tradition orale, ne seraient pas moins intéressantes à étudier. Malheureusement elles ne subsistent plus, au moins sous leur forme primitive, si tant est que ces formes aient jamais été écrites. A l'époque où le livre populaire recueillit et fixa la tradition orale, il n'existait point, à proprement parler, de théâtre en Allemagne. Le goût des spectacles y était cependant très vif, et les représentations dramatiques n'y faisaient pas défaut. Mais ces représentations étaient données, dans les villes, par les confréries, et dans les villages par les montreurs de marionnettes. La plupart des pièces écrites pour ces deux sortes de théâtre étaient rarement imprimées. Beaucoup n'étaient même que de simples scénarios remplis ensuite par les acteurs, qui les brodaient au gré de leur fantaisie. Pièces manuscrites et scénarios étaient d'ailleurs remaniés à chaque transcription nouvelle. On en rajeunissait le style lorsque les progrès de la langue l'avaient vieilli, ou quand il ne répondait plus au goût du jour. On ajoutait, on retranchait des plaisanteries, des passages entiers, quelquefois même des scènes ou des personnages, et comme les anciens manuscrits n'ont pas été conservés, il est impossible aujourd'hui de suivre la Légende à travers ces transformations successives, qu'il serait cependant si curieux d'étudier. On n'a même pas, pour se guider, les indications de la critique. Les lettrés du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècles auraient cru déroger s'ils s'étaient occupés de la littérature populaire. Ils la considéraient comme une chose infime, dénuée de toute valeur, et l'on est obligé, pour établir l'époque à laquelle fut composée chacune des pièces subsistantes, de conclure du général au particulier, de rechercher si elle ne présente pas, çà et là, quelques-uns des caractères spécifiques d'une époque déterminée. Or, on sait combien cette façon de procéder est incertaine et féconde en erreurs. Ce ne fut, d'ailleurs, qu'en 1804 ou 1805 que l'on s'occupa de recueillir les pièces du théâtre des marionnettes, les seules dont il subsiste quelques copies, et ces documents étaient si rares et tellement altérés qu'on n'y put découvrir presque aucun renseignement.

On ignore absolument à quelle époque ont commencé les représentations théâtrales de la Légende de Faust. Les mentions les

plus anciennes ne remontent pas au-delà du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. Ces représentations ont-elles précédé la publication du livre populaire? L'ont-elles suivie, et à quelle date? Ce sont là autant de questions insolubles aujourd'hui. Tout semble indiquer cependant qu'elles en sont contemporaines ou peu s'en faut, et qu'elles se multiplièrent très vite. Neumann, parlant de la Vie de Faust, dit :

« Ainsi, d'après ce qui précède, cet enchanteur a mené une vie passablement obscure, et l'on serait encore bien moins renseigné sur son compte, si ses aventures n'avaient été représentées un grand nombre de fois sur le théâtre par les comédiens <sup>1</sup>. »

Neumann écrivait cette phrase à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, un peu plus de cent ans après la publication du livre populaire, alors que les renseignements devaient être beaucoup plus nombreux, beaucoup mieux connus surtout qu'aujourd'hui. Son témoignage a d'autant plus de prix, qu'il est à peu près le seul, parmi les lettrés de son époque, à s'être occupé de Faust, et qu'ayant étudié la question avec soin, il la connaissait bien. Il accorde donc, dans la propagation de la Légende, une part plus considérable au théâtre qu'au livre, et ce qu'il dit doit s'appliquer surtout au théâtre des Marionnettes, le seul que l'on connût alors en Allemagne, les représentations de confréries ayant elles-mêmes complètement disparu pendant les agitations de la Guerre de Trente Ans.

Après cette guerre, le théâtre allemand sembla sur le point de prendre un assez vif essor. Mais cette renaissance fut arrêtée dès le début par l'hostilité du clergé protestant. Ne pouvant lutter contre son influence, découragés par le discrédit qui s'attacha bientôt à leur profession, les comédiens durent presque partout dissoudre leurs troupes et céder la place aux marionnettes qui, seules, étaient tolérées. Encore étaient-elles fort suspectes, car en nombre d'endroits, on en surveillait rigoureusement le répertoire, on en défendait même la représentation. Un peu plus tard, lorsqu'on se relâcha de cette sévérité, les comédiens firent à leur tour une concurrence très sérieuse aux montreurs de marionnettes, surtout lorsqu'ils étaient organisés en troupes ambulantes. Ils ne donnaient alors de véritables représentations que dans les villes assez peuplées pour leur fournir un public nombreux. Dans les bourgs et dans les villages, ils se contentaient de jouer leurs pièces à l'aide de marionnettes. Cette coutume subsista jusque vers le milieu du xviii<sup>e</sup> siècle. Aussi peut-on dire que, jusqu'à cette époque, la pièce de Faust, bien qu'on

<sup>1</sup> *In Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., S. 479. — *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

l'eût jouée quelquefois sur d'autres scènes, fut principalement une pièce du théâtre des Marionnettes, car les troupes à deux fins dont nous venons de parler n'avaient certainement pas deux pièces de Faust, et celle qu'elles représentaient, destinée à un public toujours éminemment populaire, ne devait pas différer beaucoup des autres. Lorsqu'ensuite le théâtre refleurit en Allemagne, la Légende de Faust, qui n'avait rien perdu de sa faveur, reparut à mainte reprise sur des scènes plus relevées. Elle y reparut même dans des pièces où elle était profondément transformée, et ces modifications furent quelquefois adoptées par des montreurs de marionnettes désireux de raviver le succès du vieux drame en l'acommodant au goût du jour. Mais ces altérations disparaissaient bientôt pour faire place à l'ancienne pièce, qu'elles étaient du reste loin de valoir. Aussi peut-on dire d'une façon générale que, jusqu'au dernier moment, la Légende de Faust s'est conservée dans sa forme primitive sur le théâtre des marionnettes, et que c'est sous cette forme qu'elle a conquis sa grande et persistante popularité.

Les troupes nomades de comédiens anglais qui parcoururent l'Allemagne jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, et grâce auxquelles, croit-on, le livre de Spies parvint presque immédiatement en Angleterre, ont contribué sans aucun doute, à cette époque, à propager les formes dramatiques de la Légende. Il était naturel, en effet, qu'elles choisissent de préférence, pour leurs représentations, des pièces dont les sujets étaient empruntés à des traditions allemandes. On sait d'ailleurs qu'elles y jouèrent, en 1626, une tragédie qui, selon toute vraisemblance, était la traduction de la pièce de Marlowe. Mais on exagérerait sans nul doute la portée du fait, si l'on voulait, avec plusieurs auteurs allemands, en tirer cette conclusion que, toutes les pièces jouées au xvii<sup>e</sup> siècle, tant sur les grandes scènes qu'au théâtre des marionnettes, étaient dérivées, non du livre légendaire, mais de la pièce anglaise. De pareilles hypothèses peuvent être avancées et soutenues sans grand danger, car on n'a pas, et l'on ne découvrira probablement jamais les éléments nécessaires pour les élucider. Nous devons dire cependant que la vraisemblance et le peu de faits que l'on possède ne sont pas favorables à cette opinion. Il n'est pas admissible en effet que le grand succès du livre légendaire n'ait pas suggéré aux auteurs contemporains la pensée de transporter sur la scène ce sujet éminemment dramatique et populaire. Ils durent certainement y songer avant que les comédiens anglais ne jouassent leur tragédie. Alors même qu'ils leur en devraient l'idée, il est probable qu'au lieu de leur emprunter la pièce de Marlowe, ils en auraient écrit une nouvelle. Les quelques rensei-

gnements que l'on possède tendent même à l'établir. Si la traduction de Marlowe fut jouée par ces troupes anglaises, elle ne dût pas l'être souvent ni avec un grand succès, car on ne la rencontre pas dans la collection célèbre des comédies et tragédies anglaises dont la première édition parut en 1620<sup>1</sup>, et s'il eût existé à cette époque une traduction allemande de la tragédie anglaise, ou tout autre drame sur le même sujet, popularisé par de nombreuses représentations, on n'eût pas manqué de l'insérer dans cette collection des pièces formant le répertoire habituel des troupes de comédiens venues d'Angleterre sur le continent. On serait presque en droit de conclure de son absence qu'elle n'existait pas encore à cette date de 1620. C'est seulement en 1626 que l'on trouve mentionnée la représentation d'une tragédie de Faust, représentation donnée le 7 juillet à Dresde, et l'on ne dit pas que la pièce fut une traduction de celle de Marlowe, bien que le fait paraisse à peu près certain.

Nous ne prétendons pas, cependant, que la tragédie de Marlowe n'ait exercé aucune influence sur les formes dramatiques allemandes. Cette influence fut au contraire très grande, surtout dans la période qui suivit la Guerre de Trente ans. On en possède des preuves incontestables. Elle dut même s'exercer dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle. M. Wilhelm Creizenach<sup>2</sup> a recherché fort attentivement et très bien démontré les emprunts faits à Marlowe par les auteurs allemands. Il les a découverts surtout dans deux pièces du théâtre des Marionnettes. De ces deux pièces, la première nous est connue seulement par l'analyse d'une de ses représentations, analyse publiée par Georges Schröder, conseiller à Dantzig, en 1668<sup>3</sup>, tandis que nous possédons le texte complet de l'autre qui se jouait sur le théâtre des Marionnettes d'Ulm. M. W. Creizenach croit que cette dernière est antérieure à toutes les autres pièces du théâtre des Marionnettes actuellement existantes, et il invoque à l'appui de son opinion des preuves tirées de la comparaison des textes, qui, sans être d'une évidence absolue, ne laissent pas de la rendre vraisemblable. Mais de ce que cette pièce serait la plus ancienne de toutes celles aujourd'hui connues, et offre de nombreuses ressemblances avec la tragédie de Marlowe, M. W. Creizenach conclut qu'elle procède d'autres pièces plus anciennes, datant de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui perdues, qui étaient sinon des traductions, au moins des imitations de la pièce anglaise. Il y voit la preuve que toutes les formes dramatiques allemandes

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 145.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146, Cap. II et III.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146, p. 47.

dérivent de cette tragédie. La conclusion n'est pas suffisamment rigoureuse, et ne serait pas, du reste, un preuve convaincante du fait qu'il veut établir. On peut tout aussi bien admettre, en effet, et l'hypothèse est même plus vraisemblable, que si cette pièce a conservé le style de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, et certaines formes alors usitées et maintenant tombées en désuétude, c'est qu'elle est, non la plus ancienne, mais la plus moderne de toutes. On ne l'aura pas réécrite parce qu'elle n'offrait pas de traces d'archaïsme assez nombreuses pour exiger une refonte du style, tandis que ce travail, on aura dû l'accomplir pour les autres qui, beaucoup plus vieilles, n'eussent plus été compréhensibles sous leur forme première, et de là viendrait que ces dernières nous paraissent aujourd'hui plus modernes. Si l'on accepte cette hypothèse, tout aussi légitime que celle de M. Creizenach, on n'est pas obligé de supposer, comme il le voudrait, que la pièce de Marlowe est le prototype de tous les drames allemands dont Faust est le héros.

L'influence de la pièce anglaise ne paraît en effet s'être exercée que d'une manière indirecte et tardive sur le théâtre des marionnettes. Elle servit d'abord de modèle aux drames qui furent portés sur de véritables scènes par les comédiens de la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et surtout du xviii<sup>e</sup>; puis, lorsqu'on récrivit ou qu'on refit l'ancienne pièce populaire, on s'inspira de ces drames afin de l'accommoder au goût du jour, et parmi les emprunts qu'on lui fit, se trouvèrent nombre de situations et de détails qu'ils avaient eux-mêmes tirés du Faust de Marlowe.

On donne aux pièces allemandes, en les rattachant au livre légendaire, une origine beaucoup plus naturelle et plus admissible. La tragédie de Marlowe étant elle-même une imitation très exacte et très fidèle du récit populaire, les emprunts que les auteurs allemands lui firent n'ont pu porter d'ailleurs que sur des points secondaires, ce qui enlève à cette question de priorité une grande partie de son importance. Puis, nous l'avons dit, certaines situations dramatiques sont si nettement indiquées dans le livre populaire et découlent si naturellement du fond même du sujet, qu'elles s'imposent en quelque sorte à l'auteur qui veut transporter la légende sur la scène. Tel est le monologue du début. On le retrouve dans toutes les pièces dont les auteurs ont fidèlement suivi la légende<sup>1</sup>. Il se pourrait donc très bien que certaines ressemblances fussent le résultat non d'imitations, mais de rencontres amenées par l'identité du sujet et les exigences de l'action dramatique. Aussi doit-on les

<sup>1</sup> Le *Théophile* de Rutebeuf débute exactement de la même manière, et cependant il n'est venu à l'esprit de personne de prétendre que Marlowe lui avait dérobé cette idée.



invoquer avec une certaine réserve, lorsqu'on veut établir que les formes dramatiques allemandes procèdent du Faust de Marlowe.

On a rassemblé un assez grand nombre d'indications relatives à des représentations théâtrales de la Vie de Faust. Lorsqu'au commencement du siècle, après le grand succès du drame de Goethe, on rechercha les pièces encore subsistantes du théâtre des Marionnettes, on recueillit aussi un certain nombre de comédies ou de drames plus ou moins authentiques. Nous allons maintenant mentionner les premières et étudier les secondes, en les rattachant les unes aux autres toutes les fois qu'il sera possible de le faire.

La plus ancienne représentation, aujourd'hui connue, de la pièce de Faust, est celle, mentionnée déjà, qui fut donnée à Dresde, le 7 juillet 1626. Il existe en cette ville, dans les archives du maréchalat de la Cour de Saxe, un certain nombre de petits calendriers sur lesquels les événements principaux de cette Cour : réceptions, représentations théâtrales, chasses, voyages, etc., sont inscrits à la main. Or, sur un de ces calendriers, à la date indiquée plus haut, on trouve la mention suivante : *On a joué la tragédie du Docteur Faust*, et pour que le nom de la pièce soit inscrit, il a fallu qu'elle fut nouvelle et qu'elle ait été favorablement accueillie, car d'habitude on se borne à cette indication : *Les Comédiens ont joué*. Ces comédiens sont, à plusieurs reprises, appelés sur ces calendriers : *Les Comédiens anglais* ou *les anglais*. A la date du 31 juillet de la même année, on rencontre encore cette note : « On a joué un tragédie de Barrabas, le Juif de Malte, » et comme cette dernière tragédie est de Marlowe, on en a conclu, avec toute vraisemblance, que la tragédie de Faust jouée au commencement de ce mois de juillet, devait être du même auteur<sup>1</sup>.

D'après Blass<sup>2</sup>, Johann Schilling, comédien privilégié de la Cour du Grand-Electeur de Saxe, adressa, vingt-cinq ans plus tard, une requête au conseil royal de la ville de Prague, afin d'en obtenir la permission de jouer différentes pièces morales dans cette ville. A sa requête, il avait joint la liste de son répertoire, où se trouve la tragédie de l'archimagicien le Dr Jean Faust.

Vers la même époque, peu de temps après la guerre de Trente Ans, dit le *Courrier de Brème*, des comédiens Saxons se disant de la haute-Allemagne pour se distinguer de ceux d'autrefois, qui parlaient le bas-allemand, jouèrent dans la maison d'un capitaine Nielsen, située dans la rue Longue, sur un sujet fameux,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146, VIII, S. 5.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 148, Ss. 45-46.

véritable et bien digne d'être vu, une comédie intitulée : *Le traître trahi, ou le duc de Friedland, Wallenstein, perdu par l'orgueil*. Une autre pièce annoncée comme une pièce comique, est recommandée de la manière suivante :

« Qu'on se le dise !

« La Vie et la Mort du grand archimagicien, le Dr Jean Faust, excellemment peintes, avec les joyeuses plaisanteries de Pickelhäring (Hareng Saur), depuis le commencement jusqu'à la fin. En outre, on y verra l'étonnant spectacle qui suit : Pluton chevauche dans l'air sur un dragon ; Faust paraît, conjure des Esprits ; Pickelhäring veut recueillir de l'argent, mais il est tourmenté dans l'air par toutes sortes d'oiseaux enchantés. Le Dr Faust donne ensuite un banquet où les mets servis sur la table sont changés en figures merveilleuses : des hommes, des chiens, des chats et d'autres animaux sortent d'un pâté et s'envolent à travers les airs. Un corbeau, crachant du feu et volant, annonce à Faust qu'il va mourir ; Faust est emporté par les Esprits, l'Enfer est représenté illuminé de beaux feux d'artifices, et à la fin, l'action principale du drame (*Hauptaction*), est encore représentée par des ombres chinoises, où l'on voit une mascarade de six personnes : un Espagnol, deux jongleurs, un maître d'école, un paysan et une paysanne qui exécutent une danse tout à fait plaisante.

« Comme petite pièce finale : *Georges Dandin*, le mari bien berné par sa femme. Les dernières places ne coûtent pas plus de huit gros<sup>1</sup>. »

Vient ensuite l'intéressante analyse de la représentation qui fut donnée à Danzig, en 1668. Georges Schröder, membre du conseil de cette ville, dit le Dr E.-A.-Hagen<sup>2</sup>, nous a laissé dans son journal dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque municipale, une relation<sup>3</sup> des représentations théâtrales qui eurent lieu en 1668 et l'année suivante, pendant le Domnik, la foire si fréquentée de Danzig. L'étendue de son analyse témoigne du plaisir qu'il prit à ce spectacle, bien qu'il se contente de dire, pour tout éloge, que c'était une chose qui méritait certainement d'être vue. Voici ce qu'il rapporte de la comédie du Dr Faust :

« Pluton sort d'abord de l'Enfer et appelle divers diables les uns après les autres : le diable du tabac, le diable des courtisanes, et notamment le diable de la ruse ; il leur donne ses ordres et leur recommande d'abuser les gens par tous les moyens possibles. Là-dessus, il arrive que le Dr Faust, ne se contentant pas de la science ordinaire, sollicite des livres de magie et conjure les diables pour les attacher à son service. Il s'informe ensuite de leur vitesse, voulant arrêter son choix

<sup>1</sup> Bremer Courier, 1865, n° 99. *Das Theater in Bremen*, voy. Engel, *Ind. Bibl.*, n° 118, p. 27.

<sup>2</sup> *Geschichte der Theaters in Preussen*, Königsberg, 1854.

<sup>3</sup> F°s 114 b et 115. Ce manuscrit in-folio intitulé : *Quod libet, oder Tagebuch von allerhand Anmerckungen* (ce qu'on voudra, ou journal contenant des notes de toute sorte) s'étend de l'année 1665 à l'année 1676. (Voy. n° 441, p. 184 de la 2<sup>e</sup> édit. du *Catal. Engel. Ind. Bibl.*, n° 105 b.)

sur le plus rapide ; il ne lui suffit pas qu'ils soient aussi prompts que les cerfs, les nuages ou le vent ; il en veut un dont la vitesse égale celle de la pensée de l'homme. Et après que le rusé démon s'est donné comme possédant cette qualité, il veut en être servi pendant vingt-quatre ans, passé lesquels il deviendra sa proie. Le rusé démon ne veut pas prendre sur lui de l'accorder, et il en réfère à Pluton, avec l'approbation duquel il conclut le pacte que Faust écrit de son propre sang. Alors un ermite essaie d'en dissuader Faust, mais en vain. Toutes les conjurations de Faust réussissent. Il se fait montrer Charlemagne, puis la belle Hélène, dont il fait sa concubine. Mais enfin la conscience s'éveille en lui, et il compte toutes les heures jusqu'à ce que la cloche sonne la douzième ; puis il exhorte son serviteur (sans doute Wagner), et le dissuade de s'adonner à la magie. Pluton survient bientôt, et envoie ses diablés à la recherche de Faust, en leur donnant l'ordre de s'en emparer, ce qui arrive en effet, et ils le lancent en l'air et le déchirent cruellement. On représente de plus comment il est martyrisé dans l'Enfer, où tantôt il est élevé en l'air, tantôt brusquement abaissé, et où l'on voit écrit en lettres de feu : *Accusatus est, judicatus est, condemnatus est.* (Il est accusé, il est jugé, il est condamné)<sup>1</sup>. »

On aura remarqué sans doute que les scènes indiquées dans ces deux dernières analyses sont empruntées au livre populaire. Même dans la seconde pièce, où l'auteur semble l'avoir interprété plus librement, elles procèdent toutes, à part deux ou trois, de passages dans lesquels elles se trouvent implicitement renfermées. Parmi les analogies qu'elles offrent avec la tragédie de Marlowe, il n'en est aucune qui ne dérive aussi du livre populaire, leur source commune. On n'y rencontre rien qui permette de supposer que les auteurs de ces pièces aient imité celle du dramaturge anglais, si ce n'est, dans les dernières scènes, ce détail, que Faust compte toutes les heures. Encore découle-t-il si naturellement du sujet qu'il peut être tout aussi bien une rencontre qu'une imitation.

Quelques années plus tard, en 1676, le professeur Joh. Conrad Durr<sup>2</sup> mentionne l'existence d'un drame populaire allemand sur le livre de Faust. En 1698, on montra sur le marché neuf d'Hambourg, dans une baraque, un automate très habilement construit, qui parlait et figurait avec de grands gestes des scènes extrêmement dramatiques, par exemple : la vie et la mort de Faust<sup>3</sup>. Sébastien de Scio vint en 1703 de Vienne à Berlin, et joua la pièce de Faust à la maison de ville. Cette pièce fut l'objet d'une plainte où se trouve le passage suivant :

« Comme on a dû voir dans la tragédie du susdit D<sup>r</sup> Faust une conjuration formelle des diables qui sont contraints d'apparaître, et une abjuration

<sup>1</sup> Carl Engel, n° 418, Ss. 27-29.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 149, t. IV, p. 51.

<sup>3</sup> Schütze, *Hamburg. Theater Geschichte*, 1794.

impie de Dieu entre les mains de ce méchant ennemi des hommes, beaucoup de personnes dans cette ville en ont été, les unes vraiment scandalisées, les autres profondément troublées, comme les auteurs de cette supplique, ce qui leur a fait grandement déplorer qu'un pareil fait se soit produit <sup>1</sup>. »

Cette plainte n'est pas la seule et nous aurons occasion plus loin d'en signaler d'autres. La pièce de Faust, qui mettait sur la scène et tournait souvent en dérision les croyances les plus chères aux chrétiens, était particulièrement odieuse aux protestants d'une foi vive et sincère. Plusieurs étaient même persuadés que de vrais démons venaient prendre part à ces mascarades impies, et Hans Jacob Christophe Von Grimmelshausen s'est fait avec beaucoup de vivacité l'écho de ces récriminations dans son *Aventurier Simplificissimus* <sup>2</sup> dont la première édition parut, croit-on, en 1637. « Y a-t-il une pièce, s'écrie-t-il, que l'on monte, que l'on joue et que l'on aille voir plus volontiers que l'histoire de cet archimagicien insensé, le Dr Jean Faust ? Et n'est-ce pas parce qu'une foule de diables y sont constamment promenés et produits sous toutes sortes de formes exécrables ? Il est cependant au su de tout le monde que de telles choses, surtout quand elles sont produites en de telles mascarades et ballets diaboliques et dans des comédies sur Faust, sont contraires aux lois divines ; que de vrais diables se sont mêlés à ces représentations et danses, et que l'on n'a su d'où sortait le quatrième ou le septième ou le douzième acteur, ainsi qu'il est arrivé dans diverses circonstances, et c'eût été déjà trop d'une seule. »

Gottlieb Siegmund Corvinus, dans des poésies <sup>3</sup> qu'il publia sous le pseudonyme d'Amaranthes, fait allusion à un passage d'une comédie de Faust où le Docteur, à la cour de Parme, orne d'une paire de cornes la tête d'un seigneur impertinent. Le Dr Jacob Bächtold nous apprend dans un article de l'*Urkundio* <sup>4</sup>, journal du canton de Soleure, que la comédie de Faust fut représentée à Vienne le 22 juillet 1715. — Jacob Brunnemann <sup>5</sup>, dans son discours sur les Prodiges menteurs de la magie, publié en 1727, parle des représentations de Faust données par les comédiens qui parcouraient les petites villes, sur des planches assemblées tant bien que mal au-dessus de vieilles tonnes, « et qu'ils appellent des théâtres. »

<sup>1</sup> Plümicke, *Entwurf einer Theatergeschichte in Berlin*. — In Engel, *Ind. Bibl.*, n° 118, S. 30.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146 a, 1<sup>r</sup> Bd., S. 271.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146 b, S. 462.

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 147 a, S. 74.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 147 b, Ss. 108-109.

En 1730, nous retrouvons à Vienne la pièce de Faust arrangée en ballet. Elle est annoncée dans les termes suivants : « Aujourd'hui samedi, le 9 juin, sera représenté pour la première fois, sur le théâtre privilégié de S.-M. Catholique, Romaine, Impériale et Royale, près de la porte de Carinthie : le D<sup>r</sup> Faust, arrangé selon la mode des Pantomimes allemandes des comédiens anglais et dans le goût de la musique italienne. — N.-B. Cette pièce est donnée sous une forme particulière, et n'avait encore jamais été représentée de cette manière, avec de nombreuses machines, et des décorations de toute beauté ajoutées à une action d'un grand intérêt. » A la suite de cette annonce, dit Engel <sup>1</sup>, on indique le scénario du ballet, qui semble avoir été calqué sur la version originale de la légende.

Ces indications sont loin d'être complètes. On sait que, pendant les quarante premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, la légende de Faust fut fréquemment mise à la scène, surtout comme sujet d'impromptus burlesques, genre alors à la mode. En 1733, dit M. Ristelhuber d'après William Hone : *Ancient Mysteries described* (p. 230), on jouait sur le théâtre des Marionnettes d'Hambourg un Faust rempli d'extravagances<sup>2</sup>. C'est évidemment le Faust dont Engel parle en ces termes<sup>3</sup> :

« En 1739, Joh.-Karl von Eckenberg, dit l'Homme-Fort, donna des représentations théâtrales à Hambourg. » Schütze fournit à ce propos les informations suivantes<sup>4</sup> : « En dehors des danses sur la corde, il fit voir à Hambourg des ombres chinoises et joua des pantomimes exécutées par des personnes vivantes et des comédies, notamment un D<sup>r</sup> Faust, modèle achevé de folie et d'extravagance. Entr'autres choses, on y montrait comme spécimen des supplices de l'Enfer, des morceaux du Docteur, déchiquetés et torturés par de noirs démons avec des tenailles rougies au feu, et son serviteur Jean Boudin (Hans Wurst) emporté dans l'air par des Esprits souterrains qu'il avait trop cruellement tourmentés, déchiré vivant et mis en pièces. »

Engel a donné (N<sup>o</sup> 474, page 188 de la 2<sup>e</sup> édition de son Catalogue ; *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 105 b) l'affiche très détaillée d'une représentation théâtrale donnée à Hambourg par la troupe Neuber, le 7 juillet 1738, affiche qu'il a extraite de la Collection de la Bibliothèque de la ville d'Hambourg :

« Avec l'autorisation des autorités supérieures, les comédiens de la cour royale polonaise du prince Électeur de Saxe et de Son Altesse le prince de

<sup>1</sup> Ss. 30-31, *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 118.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 103, p. 196.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 147, S. 6.

<sup>4</sup> *Hamburgische Theater Gesch.*, 1794, S. 62.

Brunswick, Lünebourg et Wolfenbüttel, maintenant aussi prince de Schleswig-Holstein, vont représenter un drame allemand intitulé :

« *La Vie scélérate et la Mort effroyable du fameux archimagicien le D<sup>r</sup> Jean Faust.* »

Il s'y trouve et on y verra entr'autres choses :

Un grand vestibule du palais souterrain de Pluton situé sur les bords du Léthé et de l'Achéron. On y verra venir Charon naviguant dans sa barque sur le fleuve, et il y sera reçu par Pluton monté sur un dragon de feu et suivi de toute sa cour et de tous ses Esprits souterrains.

Le cabinet d'étude et la bibliothèque du D<sup>r</sup> Faust. Un charmant Esprit céleste y chante, avec accompagnement d'une douce musique, cette émouvante ariette :

« Faust, quel est donc ton dessein ? — Ah ! qu'as-tu fait ? Es-tu donc tout à fait hors de sens, — Et ne songes-tu donc pas — Qu'après le plaisir viendront une peine — Et des souffrances qui seront éternelles ?

« Le désir qui l'attire vers le péché — T'est-il donc plus cher que ton salut éternel ? — As-tu donc entrepris de donner au Fils de l'Enfer — Ce qui doit être dans le Ciel ? — Le sort des damnés te paraît-il — Préférable au trône du Ciel ?

« Rien absolument ne peut-il donc t'émouvoir ? — Ah ! contemples le Ciel ! — Vois si l'abondante rosée de la grâce<sup>1</sup> ne pourrait pas — T'attendrir tout à fait et te fléchir ? — Laisse-la amollir ton cœur — Et choisis le royaume céleste ! »

Un corbeau descend du haut des airs et emporte le pacte du D<sup>r</sup> Faust.

Hans Wurst tombe par hasard dans les enchantements de son maître, le D<sup>r</sup> Faust. Il est obligé de s'arrêter et ne peut sortir de cet endroit qu'après avoir quitté ses souliers. Les souliers exécutent alors une danse joyeuse.

Un paysan achète un cheval au D<sup>r</sup> Faust, et aussitôt qu'il veut monter dessus, le cheval se change en un bouchon de foin. Le paysan veut demander raison de la chose à Faust. Mais Faust prend la posture et l'air d'un homme endormi. Le paysan le tire par une jambe et la lui arrache.

Hans Wurst exprime le désir d'avoir beaucoup d'argent. Méphistophélès, pour le contenter, fait tomber une pluie d'or.

La belle Hélène chante, sur une agréable musique, une ariette fort désagréable à Faust, parce qu'elle se sert de ce moyen pour lui annoncer qu'il va mourir.

Le D<sup>r</sup> Faust fait ses adieux à son famulus Christophe Wagner ; Hans Wurst s'éclipse aussi, et les les Esprits emportent Faust au milieu des éclats d'un feu d'artifice artistement disposé.

Le palais souterrain de Pluton est encore une fois représenté. Les Furies se sont emparées du D<sup>r</sup> Faust et dansent un ballet autour de lui pour témoigner leur joie de l'avoir heureusement amené dans leur royaume.

On aura plus de plaisir à voir le reste qu'à en lire ici la description.

On commencera à cinq heures et demie dans la salle dite de l'Opéra, sur le Marché-aux-Oies d'Hambourg. Le prix d'entrée par personne sera de

<sup>1</sup> *Mot à mot* : les gouttes nombreuses de la pluie.

deux marks aux premières, d'un mark huit schillings aux deuxièmes, d'un mark au parterre et de huit schillings à la galerie ou aux dernières places.

Le lundi 7 juillet 1738.

Johann NEUBER.

En 1740, un entrepreneur de spectacles, H. P. Hilferding, auquel le Roi de Prusse, Frédéric II, avait accordé le privilège de jouer dans un grand nombre de villes, à la condition qu'il se fixerait dans son royaume, donna des représentations à Königsberg. Il y joua différentes pièces bibliques et le *Dr Faust*. Des protestants d'une orthodoxie rigide s'en plaignirent. Ils reprochèrent à Hilferding d'avoir représenté ces histoires bibliques d'une manière profane, d'avoir abusé du nom de Dieu en laissant réciter des prières sur la scène, et d'y avoir produit un homme qui concluait avec le diable un pacte dans lequel il reniait ses parents, son baptême, sa religion et son Dieu<sup>1</sup>.

Une affiche du théâtre de Francfort, de l'année 1742, annonce une comédie de Faust dans les termes suivants<sup>2</sup> :

« Avec la gracieuse autorisation du très noble et très sage magistrat, les comédiens haut-allemands installés dans cette ville représenteront aujourd'hui mardi<sup>3</sup> une pièce à grand spectacle (*Haupt-Action*), extraordinairement intriguée et d'une moralité parfaite, intitulée : *Ex doctrina interitus*. La science fatale, montrée dans la mort impie et effroyable de l'archimagicien fameux dans le monde entier, le *Dr Joannes Faustus*, avec Jean Boudin (*Hans Wurst*), le voyageur tourmenté par les Esprits, le serviteur malheureux et le naïf veilleur de nuit. *Avertissement*. Bien que cette pièce ait été déjà jouée dans la ville, nous affirmons que les décors et les machines de la nôtre, ainsi que ses couplets (*arien*), lui sont tout à fait particuliers. La morale de la pièce consiste en ceci, que la justice du Ciel est longtemps suspendue, mais ensuite châtiée avec d'autant plus de rigueur. Dans le cours de la pièce se trouvent une danse, puis un ballet, et s'il reste assez de temps, on donnera, pour clore la spectacle, une comédie amusante. On commencera à six heures dans la grande rue de Bockenheim. On loue aussi des loges au mois, à la semaine et au jour. »

Une autre affiche du 24 mai 1742 est ainsi conçue :

« Avec la gracieuse autorisation du très noble et très sage magistrat, les comédiens haut-allemands établis dans cette ville rouvriront aujourd'hui leur salle et y représenteront une tragédie qui, pour être connue, n'en est pas moins goûtée. Elle est intitulée : *Ex doctrina interibus (sic)* ou la Science fatale, montrée dans la vie et dans la mort désespérée du

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 118, S. 31.

<sup>2</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n° 147, S. 6.

<sup>3</sup> D'après une note à l'encre rouge, le mercredi, avril 1742.

Dr Joannes Faustus. Avec son famulus Jean Boudin, poursuivi par des fantômes de différentes sortes. — Tableaux spéciaux que l'on y produira :

1. Bluto (*sic*, pour *Pluto*). Pluton paraît et voyage sur un dragon à travers les airs ;

2. Jean Boudin entre dans le cercle magique de Faust, et est poursuivi par les Esprits ;

3. Méphistophélès arrive dans la chambre de Faust en volant à travers les airs ;

4. Faust fait apparaître devant le duc de Parme les tableaux suivants : le Supplice de Tantale ; *item*, le Vautour de Titys ; *item*, le Rocher de Sisyphé ; *item*, la Mort de Pompée ;

5. Un femme sera métamorphosée publiquement en Furie ;

6. Faust sera mis en pièces par des Furies au milieu d'un ballet d'Esprits.

Pour terminer, on donnera un ballet et une comédie amusante.

*Nota.* Nous prévenons aussi, dans l'intérêt du public, que le parterre ne coûtera que six batz<sup>1</sup>. Le prix des secondes sera de quatre batz ; celui des troisièmes de deux batz. — N. B. Les portes ouvriront à quatre heures, et l'on promet formellement de commencer à cinq heures précises et de terminer au plus tard vers huit heures, dans la grande baraque nouvellement construite rue de Bockenheim. — N. B. On loue aussi des loges au mois, à la semaine et au jour. Et un domestique spécial est constamment au service de chaque loge<sup>2</sup>. »

Le 2 août de la même année 1742, la troupe de M<sup>me</sup> Schroeder, qui donnait alors des représentations à Hambourg, joua le Dr Faust dans la salle d'opéra de cette ville, annonçant sur l'affiche un grand nombre de changements à vue, de danses et de scènes comiques de Jean Boudin. A la fin les diables emportaient Faust au milieu des flammes d'un feu d'artifice très artistement disposé, et les Furies dansaient un ballet dans le palais de Pluton<sup>3</sup>.

En 1746, la Compagnie Schuch représentait à Mayence un Faust improvisé<sup>4</sup>.

« A Vienne, dit M. Ristelhuber<sup>5</sup>, Faust était aussi le sujet d'une farce dont les apparitions infernales divertissaient fort le peuple. Dans cette pièce, un chant devenu populaire commençait ainsi :

« Faust, Faust, tu dois mourir,  
Faust, Faust, ton heure est là. »

<sup>1</sup> Le batz vaut environ quinze centimes.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n° 147, S. 7.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 147, S. 8.

<sup>4</sup> Reichards *Theater-Journal für Deutschland*. Gotha, 1778, Ir. Bd. — Voy. aussi Peth.-J. *Geschichte des Theaters und der Musik in Mainz*. Mainz, 1879, in-8°, S. 20. — N° 473, p. 188 de la 2<sup>e</sup> édit. du *Catal. d'Engel. Ind. Bibl.*, n° 103 b.

<sup>5</sup> *Ind. Bibl.*, n° 103, p. 193.



Peut-être cette farce n'est-elle autre que la comédie signalée par le Dr Jacob Bachtold comme ayant été mise à la scène dans la même ville, le 22 juillet 1715.

Les comédiens haut-allemands privilégiés du prince-électeur de Brandebourg, Baireuth et Onolzbach vinrent en 1746 donner des représentations à Hambourg, dans une baraque élevée sur le Grand Marché Neuf. Ils y jouèrent, entr'autres pièces, l'Histoire de l'archimagicien, le Dr Jean Faust, en faisant remarquer qu'ils ne représentaient pas cette légende sous une forme aussi terrible qu'elle l'avait été par d'autres troupes de comédiens, et que chacun aurait plaisir à la voir. Ces comédiens étaient des montreurs de marionnettes, et ils avaient résumé la morale de leur pièce dans les quatre vers suivants :

« L'ambition de Faust l'induisit à pratiquer la magie, — Et la magie, comme on le pense bien, le conduisit en Enfer. — Que chacun se dépouille donc de la folle ambition, — Et ni son imagination, ni Lucifer ne pourront le décevoir<sup>1</sup>. »

Vers le même temps, les frères Lobe avaient introduit, dans leurs ombres chinoises, une féerie dont le Dr Faust était le héros, et dans laquelle on le voyait emporté par le diable.

Nikolini, qui obtint une très grande vogue dans toute l'Allemagne avec ses pantomimes exécutées par des enfants, et dont les décors et les machines étaient d'un luxe et d'une beauté remarquables, joua le 8 janvier 1749, à Hambourg, une pantomime intitulée : *Arlequin dans le rôle du serviteur de Faust*. Cette nouvelle pantomime, dit Schütze, était un arrangement en arlequinade d'une vieille facétie du Dr Faust. Les changements à vue et les décors étaient d'une grande richesse. A la fin, on avait le spectacle d'un enfer étincelant de feux et de flammes; comme intermède : Le vieillard follement aimé, et pour danse : La femme deux fois infidèle. Cette pantomime fut jouée treize fois.

Une publication périodique<sup>2</sup> nous apprend que le 14 juin 1754 la troupe de Schuch donna dans la ville de Berlin, des représentations de sa pièce de Faust, qu'elle avait déjà été jouée à Mayence, en 1746. Dix ans après (1756), on imprimait une pièce de carnaval intitulée : *La Comédie dans la Comédie, ou Hans Sachs maître d'école à Narrenhaus* (dans une maison de fous), représentant devant son roi une comédie de Faust jouée à l'époque du carnaval par une honorable compagnie de bourgeois, dans la maison de

<sup>1</sup> Schütze, Humb-Theatergesch., 1794, 1<sup>r</sup> Bd., S. 33. — Einleitung, Voy. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 147, S. 8.

<sup>2</sup> Voy. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 149 a, Ss. 230-231.

ville, les 22, 23 et 25 février. Landshut, in-4<sup>1</sup>. Il est question aussi, dans la Bibliothèque des Belles-Lettres et des Beaux-Arts de 1809<sup>2</sup>, d'une troupe nomade de comédiens qui, dit-on, il y a quarante ou cinquante ans, c'est-à-dire entre 1760 et 1770, représentait une pièce à grand spectacle (*Haupt-und Staats-Action*) intitulée : *Le Docteur Faust* et fréquemment accueillie par des applaudissements enthousiastes. Cette pièce obtint surtout un vif succès à Leipzig, où elle fut donnée à l'époque de la foire, dans une baraque, en face de la Porte de Pierre (Petersthor). Ce succès n'avait d'ailleurs rien d'extraordinaire ni d'exceptionnel, car à la même époque (1763), Berthold Feind, dans un livre intitulé : *Poèmes Allemands*<sup>3</sup>, signale, dans ses *Réflexions sur l'Opéra* (*Gedanken von den Opera*), la Comédie de Faust comme une des pièces allemandes les plus goûtées du public. Deux ans après, en 1765, Faust était encore joué à Lubeck<sup>4</sup>.

Une affiche du théâtre de Francfort de 1767, contient l'annonce d'une représentation de Faust donnée en octobre par son directeur Joseph Félix von Kurz. Elle est conçue dans ces termes<sup>5</sup> :

« Avec la très gracieuse autorisation d'un très noble et très sage magistrat de Francfort, la ville libre électorale et commerçante de l'empire, le théâtre nouvellement construit ouvrira aujourd'hui sous la direction de M. Joseph von Kurz, comme entrepreneur, et l'on y jouera une grande comédie à machines, très ancienne, connue du monde entier, très souvent représentée et déjà donnée sous différentes formes. Mais nous la représentons aujourd'hui sous une forme telle que nous doutons fort qu'on ait vu jouer la pareille par une autre troupe. Elle est intitulée :

*In Doctrina Interitus*  
(La Mort dans ou par la Science.)

La vie dépravée et la fin effroyable de l'archimagicien fameux dans le monde entier et connu de tous, le D<sup>r</sup> Jean Faust, professeur de théologie à Wittemberg.

D'après le proverbe :

*Multi de Stygia sine fronte palude jocantur,*  
*Sed vereor fiat, ne jocus iste focus,*

C'est-à-dire :

« Beaucoup se moquent du marais sans bords du Styx. — Mais je crains que ce jeu ne se change en feu. »

Avec Crispin, famulus congédié des étudiants, voyageur cruellement tourmenté par les Esprits, camarade battu de Méphistophélès, voyageur

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 149 b.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 150 a, VI<sup>r</sup> Bd., S. 314.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 150 b. Th. I. S. 94.

<sup>4</sup> *Ind. Bibl.*, n° 151 a, S. 33.

<sup>5</sup> *Ind. Bibl.*, n° 147, Ss. 9-10.

malheureux dans les airs, ridicule dans sa manière de payer ses dettes, magicien naïf et veilleur de nuit insensé.

Voici les principaux décors, machines, changements à vue et tableaux de la pièce :

1. Savante dissertation de Faust dans son Museum, sur le choix entre l'étude de la théologie et celle de l'art nécromantique (*necromanticum*);

2. Conjurations remarquables de Faust durant la nuit dans une sombre forêt, pendant laquelle apparaissent au milieu du fracas du tonnerre et des éclairs divers fantômes, Furies et Esprits infernaux, et, dans le nombre, Méphistophélès ;

3. Crispin est, dans le cercle magique, le jouet des amusants mauvais tours des Esprits ;

4. Contrat formel de Faust avec l'Enfer, contrat qu'un corbeau emporte à travers les airs ;

5. Crispin, par curiosité, prend dans la bibliothèque du Dr Faust un livre d'où sortent de petits diables ;

6. Voyage de Faust avec Méphistophélès à travers les airs ;

7. Crispin obtient de Méphistophélès une pluie d'or incandescente ;

8. Faust représente à la cour du duc de Parme différents tableaux très intéressants tirés de l'Histoire sacrée et profane, à savoir : I. Comment Judith trancha la tête d'Holopherne couché dans sa tente ; II. Comment Dalila coupa subrepticement les cheveux de Samson, qui est vaincu par les Philistins ; III. Le martyre de Titius, dont les corbeaux ouvrent le corps pour en arracher et manger les intestins ; IV. Le camp de Goliath que le petit David abat et tue avec une pierre lancée par une fronde ; V. La ruine de Jérusalem, dont la vue doit certainement plaire à tous ;

9. Faust s'amuse avec les conseillers auliques du prince de Parme, et par ses enchantements, orne la tête de l'un d'eux d'un bois de cerf ;

10. Le théâtre représente un lieu de repos ou un cimetière avec beaucoup d'épithames et d'inscriptions funéraires. Faust veut exhumer du sol les ossements de son père et s'en servir pour ses enchantements ; mais l'Esprit du mort lui apparaît et l'exhorte à la pénitence ;

11. Faust se convertit ; mais il est séduit de nouveau par différents prestiges de Méphistophélès, lesquels transforment ce triste cimetière en un délicieux jardin ;

12. Faust s'aperçoit trop tard de ces tromperies infernales, à la suite desquelles l'agréable jardin de plaisance disparaît et fait place à l'Enfer entr'ouvert, où Faust désespéré est emporté par les Furies au milieu du fracas du tonnerre et des éclairs et après avoir exhalé son désespoir dans une tirade en vers ;

13. Ballet des Furies ;

14. Faust est entraîné par Méphistophélès dans les brasiers des Enfers, à travers les flammes d'un feu d'artifice ;

15. Un grand feu d'artifice termine le spectacle.

Le prix ordinaire des places ne sera pas augmenté. Et l'on commencera au premier coup de six heures.

N. B. Personne ne sera admis sur le théâtre pendant les répétitions, ni pendant les représentations, et personne n'entrera sans payer.

En 1770, la troupe Wæser, qui était venue de Prague, représenta à Leipzig les 14, 16 et 28 février et le 15 mai une pantomime intitulée : *Le Docteur Faust*<sup>1</sup> ; et en 1776, on jouait à Vienne une autre pièce du même genre, où l'on distribua un programme en allemand et en français intitulé :

« *Dernier jour du Dr Faust*, Pantomime dressé (*sic*) sur un plan allemand, d'un de nos amateurs du Théâtre, représenté par des enfants du théâtre Impérial et Royal<sup>2</sup>. »

Cette troupe d'enfants était, selon toute vraisemblance, celle de Nikolini, dont nous avons parlé plus haut.

A partir de cette époque la vogue de la Légende du Dr Faust semble avoir diminué, au moins sur les vrais théâtres<sup>3</sup>, car on ne l'y trouve plus représentée, et elle paraît avoir été reléguée sur le théâtre des Marionnettes, où elle continua toujours d'être en faveur. Ainsi Nikolaï mentionne une représentation de Faust à laquelle il avait assisté au théâtre des Marionnettes d'Augsbourg, et il dit à ce propos :

« L'auteur du Faust d'Augsbourg me paraît être une sorte de créateur, car il y avait introduit différentes scènes dont je n'avais encore jamais entendu parler, bien que j'aie vu représenter la pièce dans plusieurs de ces théâtres en planches. Je me souviens particulièrement d'une scène de Faust avec un marchand qui touchait au pathétique et pourrait bien être de Ludovici (le Shakspeare des pièces à grand spectacle [Haupt and Staatsactionen] allemandes). La dernière scène avait été *captandæ benevolentiae gratia* (pour capter la bienveillance du public), complètement transformée. »

Après avoir enlevé le Dr Faust, le diable voulait aussi s'emparer de Hans Wurst, et cette scène finale, empruntée très probablement au Faust du théâtre des Marionnettes de Strasbourg, dont nous parlerons plus loin, se terminait par la déroute de Satan<sup>4</sup>.

Karl Théodor Gædertz, dans son Histoire du drame bas-allemand<sup>5</sup>, mentionne aussi les représentations de Faust que l'on donnait encore à Hambourg, au commencement du siècle, sur le théâtre des Marionnettes. Mais elles y avaient singulièrement

<sup>1</sup> *Ueber die Leipz. Bühne*, an Hern.-J.-F. Löwen zu Rostock, Dresden, 1770.

<sup>2</sup> Voy. Raumer, *Hist. Taschenb.* Leipzig, 1834, S. 193.

<sup>3</sup> Schütze, qui a très soigneusement noté, dans son Histoire de Hambourg (voy. *Ind. Bibl.*, n° 148 a, Ss. 62, 81, 82, 97, 99, 100, 129, 266, 391), une des villes où Faust fut accueilli avec le plus de faveur, toutes les représentations de cette pièce (1698, 1739, 1742, 1746, 1749, 1772), n'en indique plus après cette date (voy. Engel, n° 450, S. 183 de la 2<sup>e</sup> édit. de son *Catal. Ind. Bibl.*, n° 105 b).

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 150, S. 152, VIII<sup>e</sup> Bd.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 148 b, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 98-99.

dégénéré, et la pièce elle-même avait été modifiée par de nombreux emprunts faits au Faust de Goëthe. Plus d'un vieillard de Hambourg, dit Gædertz, dont nous analysons le récit, doit se rappeler encore les représentations grotesques de la vie, des gestes et de la descente aux Enfers du Dr Faust, et la passion avec laquelle jeunes et vieux suivaient ces représentations et y prenaient part. La voix puissante de l'acteur chargé du boniment retentit d'abord : « Entrez, messieurs et mesdames, s'écrie-t-il. L'Enfer sera éclairé avec des feux de bengale. Faust termine ses jours de la façon la plus misérable ! Le prix des premières places est de quatre schillings par personne ; celui des deuxièmes de deux schillings et celui des troisièmes d'un schilling seulement. » La baraque remplie, l'ouverture jouée, on lève le rideau : « Silence mes amis, tenez-vous tranquilles ! » crie l'impresario. Faust commence alors son monologue et bat l'air avec ses bras de la façon la plus amusante. Bientôt des interruptions partent des galeries. L'acteur y répond sans se déconcerter, au milieu des éclats de rire, et la pièce poursuit son cours. Faust évoque le diable. Belzébuth apparaît au milieu des feux et des flammes, et le Docteur se vend à lui. Alors le tapage commence. Faust séduit toutes les femmes et ne commet que de méchants tours. Aussi son odieuse conduite soulève-t-elle l'indignation de l'assistance, et au moment où, après avoir trompé Gretchen, il vient s'en vanter sur la scène, des pommes de terre, des trognons de pommes, des chiques de tabac et des bouts de cigare sont lancés contre lui de tous les points de la salle. L'impresario menace d'interrompre la représentation. Un matelot exige que Faust demande pardon à Gretchen de ses méfaits. Enfin Méphistophélès réussit à rétablir le calme en promettant que tous les crimes de Faust seront châtiés, et que bientôt il sera emporté dans l'Enfer et torturé par les plus cruels supplices. Calmée par cette perspective, l'assistance se laisse persuader. Seul le matelot demeure inflexible. Alors, pour lui donner satisfaction, Gretchen s'avance et Faust, tombant à genoux devant elle, lui jure de ne plus jamais recommencer. La pièce marche ensuite vers le dénouement à pas énormes. Enfin le diable saisit le Dr Faust par le collet et le lance dans l'Enfer. Cette exécution soulève un tapage formidable. Les spectateurs y applaudissent de tout leur cœur. Ils battent des mains, ils crient : Hurrah ! et après avoir lancé sur la scène ce qui leur restait de pommes de terre et de trognons de pommes, ils se retirent en déclarant la pièce « furieusement belle. » Ces représentations ne duraient pas plus d'une demi-heure, et il en était bien donné une douzaine par jour.

Les montreurs de marionnettes ne furent pas les seuls qui, à cette

époque, modifièrent la pièce de Faust. Des auteurs d'un vrai mérite s'emparèrent aussi de la légende, mais pour la traiter à un point de vue littéraire et personnel. Bien que nous n'ayons point à nous occuper ici de leurs œuvres, nous mentionnerons cependant, à titre de curiosité, la première de ces pièces qui fut jouée sur un vrai théâtre. Elle est intitulée : *Jean Faust*, drame allégorique en cinq actes. Les principaux personnages sont : Jean Faust ; Théodore, paysan, son père ; Elisabeth, sa mère ; Hélène, sa maîtresse ; Edouard, son fils, un enfant ; Ithuriel et Méphistophélès, son bon et son mauvais Esprit, sous la forme de confidents ; Wagner, son valet de chambre. Il y faut ajouter un certain nombre de caractères, comme on disait alors, c'est-à-dire de personnages épisodiques empruntés à des types de convention, comme ceux du pédant, du mendiant, etc. L'action, dit l'affiche, se passe devant le palais de Faust, et commence le matin, de bonne heure, pour se terminer à minuit. Ce drame fut ensuite imprimé à Munich, en 1775, quinze ans avant la publication du premier fragment de la tragédie de Goëthe, mais sans nom d'auteur, et ses exemplaires sont aujourd'hui devenus presque introuvables<sup>1</sup>.

Un instant ralenti, le succès des formes dramatiques de la légende fut bientôt ravivé par la publication du Faust de Goëthe. On sait qu'un certain nombre de scènes de la première partie, connues sous le nom de *Fragment*, parurent en 1790 (*Faust, Ein Fragment, von Goethe. Leipzig, bei Georg Joachim Goeschen, 1790*). Goëthe avait puisé l'idée première de son œuvre, non dans le livre populaire, mais au théâtre des Marionnettes. Ce fut sous cette forme dramatique, la plus saisissante à coup sûr et la mieux adaptée au caractère de la légende, que l'Histoire de Faust lui fut révélée pour la première fois, et qu'elle prit corps dans son imagination. Il avait, dans son enfance et sa jeunesse, assisté maintes fois à ces représentations populaires. Il avait certainement vu la pièce à Francfort sa ville natale et peut-être la revit-il à Leipzig, pendant qu'il y faisait ses études de droit, peut-être aussi à Strasbourg, tandis que, sous prétexte d'y terminer ces mêmes études, il y rêvait à ses premières œuvres, et confiait ses idées et ses desseins littéraires à Herder, dans l'intimité duquel il vivait alors. Parmi ces projets, il y en avait cependant qu'il n'osait lui communiquer, dans la crainte qu'il ne les désapprouvât.

« J'avais bien soin de lui cacher, dit-il, combien j'étais préoccupé de certaines pensées qui avaient pris racine en moi, et qui allaient grandir peu à peu jusqu'à la hauteur de créations poétiques. »

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 118, Ss. 33-34.

Ces deux créations, alors à l'état d'ébauche dans son esprit, devaient devenir bientôt deux de ses chefs-d'œuvre : Gœtz de Berlichingen et Faust. Elles étaient en effet bien audacieuses pour l'époque, et la ferme et sagace intelligence de Gœthe devait être elle-même effrayée quelquefois de la témérité de ses conceptions. Elles lui étaient cependant trop chères pour qu'il y renoncât. Faust l'occupait tout particulièrement. Il avait conçu le dessein de l'écrire dès 1769, et pendant son séjour en Alsace, cette pensée régnait en maîtresse dans son imagination.

« L'idée de cette pièce de marionnettes, dit-il<sup>1</sup>, retentissait et bourdonnait en moi sur tous les tons; je portais en tous lieux ce sujet avec bien d'autres, et j'en faisais mes délices dans mes heures solitaires, sans toutefois en rien écrire. »

Lorsque le premier fragment de son Faust parut vingt ans après, l'étonnement, puis le succès furent si grands qu'on se mit à rechercher dans la littérature populaire les pièces et les livres où Gœthe avait puisé l'idée de cette œuvre originale, les pièces surtout, car on s'était vite aperçu qu'elles étaient la première et la principale de ses sources. Bien qu'avant d'écrire sa tragédie il eût consulté les livres populaires et leur eût fait de nombreux emprunts, il avait conservé cependant la forme, le cadre, et bien des traits du Faust du théâtre des Marionnettes. Dans son Faust, en effet, comme dans la plupart de ses œuvres, il n'a presque rien inventé. Sa tragédie, pourrait-on dire, est entièrement composée d'idées et de traits rassemblés de toutes parts. Mais il a si bien tiré parti de ces éléments étrangers, il les a si puissamment coordonnés et les a marqués d'une empreinte si personnelle qu'il en a formé la plus originale peut-être de toutes ses œuvres.

En Allemagne et même à l'étranger, les théâtres s'empressèrent d'exploiter cette veine. Chacun d'eux voulut avoir son Faust, et chacun, pour le rajeunir ou faire concurrence à son voisin, l'accommoda d'une manière différente. On en fit non seulement des drames, mais des opéras, des ballets, des pantomimes. Les montreurs de marionnettes ne furent pas les derniers à remettre Faust à la scène. Les plus intelligents d'entr'eux, Dreher, Schütz, Geisselbrecht, Thieme, Eberlé, entr'autres, se procurèrent même des manuscrits plus conformes à la légende que ceux alors utilisés dans leurs théâtres, ou bien ils expurgèrent ces derniers de toutes les interpolations qui s'y étaient introduites à différentes époques, et notamment lorsque les *Haupt-und Staats Actionen* usurpèrent la place du véritable drame. Les pièces qu'on

<sup>1</sup> Gœthe, *Aus meinem Leben* (Mémoires, 2<sup>e</sup> partie, I. XI).

désigne sous ce nom intraduisible étaient des pièces à grand spectacle jouées tantôt par des poupées mécaniques, tantôt par de vrais acteurs, dans lesquelles les plus ignobles plaisanteries du bouffon et un mélange continu de la trivialité la plus basse et de l'enflure la plus ridicule étaient associés à l'emploi exclusif des aventures romanesques et des ressorts surnaturels<sup>1</sup>. Il suffit, pour en prendre une idée, de se reporter aux annonces ou affiches de quelques-unes des pièces précédemment énumérées, et composées durant cette période.

La plupart des pièces du théâtre des Marionnettes dont on a publié le texte ont été copiées sur les manuscrits exhumés de l'oubli ou remaniés par ces habiles impressarios, dont quelques-uns étaient des lettrés. Elles sont donc, au moins dans les détails, d'une authenticité très douteuse, et l'on ne peut les utiliser comme documents qu'avec une circonspection extrême. Si les auteurs des hypothèses que nous avons précédemment examinées s'en étaient souvenu davantage, ils n'auraient pas étayé sur de si fragiles appuis, des explications qui sont de pures fantaisies et resteront toujours telles, faute de preuves.

Dreher et Schütz furent les premiers à tirer parti de ce grand succès du Faust de Goethe. Ils vinrent à Berlin en 1804, peut-être même en 1801, si l'on prend au sens rigoureux une indication de von der Hagen<sup>2</sup>, et ils y jouèrent, sur leur théâtre des Marionnettes, une pièce de Faust conforme, au moins pour l'intrigue et le sens général des scènes, aux rédactions anciennes. Cette pièce obtint une vogue incroyable. Tout le public lettré de la ville voulut la voir. Il était désireux surtout de la comparer à la tragédie de Goethe. Mais la mode se mit bientôt de la partie, et le théâtre des Marionnettes fut tellement suivi, et par un public si différent de ses spectateurs habituels, que plusieurs poètes d'un certain talent écrivirent de petites pièces qui lui étaient spécialement destinées.

Dreher et Schütz exploitèrent d'ailleurs cet engouement avec une extrême habileté. Ne voulant pas lui laisser le temps de se refroidir, ils quittèrent Berlin avant qu'il ne fût complètement éteint, et s'en allèrent donner des représentations dans plusieurs autres villes, notamment à Breslau. Ils se séparèrent ensuite. Schütz, demeuré seul propriétaire des marionnettes, s'établit à Potsdam, et revint en 1807 donner à Berlin des représentations de son Faust. Ces représentations furent aussi suivies que les premières. Une de ses affiches commençait ainsi : « 12 novembre 1807. A la demande de

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 151, p. 309.

<sup>2</sup> *In Das Kloster*, V<sup>e</sup> Bd., S. 672. *Ind. Bibl.*, n° 34.



beaucoup de personnes, on donnera le *Docteur Faust*. » Il était, paraît-il, assez instruit, et il écrivit plusieurs pièces pour son théâtre. Il n'était pas moins bon acteur, et d'habitude il se réservait l'interprétation des premiers rôles, comme ceux de Faust et de Don Juan; celui surtout de Kasperle, rôle comique où il était fort goûté et dans lequel il introduisait de nombreuses variantes de son invention. Il obtint plusieurs regains de son grand succès en usant du même procédé, c'est-à-dire en mettant d'assez longs intervalles entre les séries de représentations qu'il venait donner à la ville. En 1820, son théâtre était encore fort suivi, dit Franz Horn<sup>1</sup>, et les trois pièces de son répertoire qui réussissaient le mieux étaient *Faust*, *Don Juan* et un drame féérique intitulé : *La Belle-Mère ou l'Esprit du Burg*<sup>2</sup>.

En 1807, von der Hagen, désirant publier le Faust joué par Schütz, le lui fit demander. Mais Schütz était trop avisé pour s'en dessaisir. Il éluda la demande, d'abord en feignant de croire qu'elle n'était pas sérieuse et que l'on se moquait de lui, puis en prétendant que sa pièce n'était pas écrite et qu'il la jouait, pour une part de mémoire, et pour l'autre en improvisant, surtout dans les scènes comiques. Alors von der Hagen, de concert avec plusieurs autres personnes, écrivit la pièce sous la dictée de Schütz, pendant les représentations. Les copies furent ensuite confrontées, et l'on constata que Schütz, en soutenant qu'il improvisait, n'avait pas menti, car on y releva plusieurs fois des variantes. Peut-être aussi étaient-ce des variantes accidentelles introduites à dessein par l'impresario, afin de dérouter les copistes. Von der Hagen réunit ensuite ces différentes copies, et avec leur aide, il reconstitua le texte de la pièce. Mais il n'en a publié que les premières scènes et se contenta de donner des autres une analyse assez succincte.

Presque en même temps que Dreher et Schütz, un mécanicien de Vienne, Geisselbrecht, exploitait avec la même habileté l'engouement du public pour le théâtre des Marionnettes. Il joua successivement à Vienne, à Francfort et même à Weimar pendant que Goëthe y résidait, un Faust tout-à-fait semblable à celui de Schütz pour l'intrigue et le scénario, mais écrit avec plus de soin, et dans une langue plus littéraire. Sa pièce était intitulée : *Le Docteur Faust, le grand nécromancien*, pièce en cinq actes, mêlée de chants. Il avait sa résidence principale à Francfort, et un habi-

<sup>1</sup> In Das Kloster, V<sup>r</sup> Bd., Ss. 652-653. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> Du château, et non de la montagne, comme Magnin l'écrit, p. 329, sans doute par suite d'une erreur matérielle, parce qu'il aura lu *Berggeist* au lieu de *Burggeist*.

tant de la ville, le Dr Kloss, lui a vu jouer Faust deux fois, en 1800 et en 1817. Il était le rival et quelque peu le concurrent de Dreher et Schütz, qu'il semble avoir précédés de quelques années dans cette exploitation<sup>1</sup>. Comme il était mécanicien habile, il essayait de les surpasser en construisant ses acteurs avec plus de soin et de perfection. Ils levaient et baissaient les yeux selon que l'exigeaient les sentiments des rôles. Il avait même réussi à les faire tousser et cracher d'une façon assez naturelle, ce qui lui valut quelques railleries. C'était, paraît-il, un fort honnête homme. Certains de ses actes dénotent tout au moins une délicatesse de sentiments bien rare alors chez les personnes de sa profession. Il éprouva, vers la fin de sa vie, des scrupules sur quelques passages de sa pièce, où la religion et les bonnes mœurs lui semblaient offensées, et il les avait soulignés pour les passer à la représentation. Il résulte même d'une note écrite de sa main sur le manuscrit que, peu de temps après, il raya tout à fait la pièce de son répertoire. Lorsqu'il prit sa retraite<sup>2</sup>, son manuscrit devint la propriété du roi de Prusse, et le colonel de Below obtint, en 1832, la permission de la faire imprimer à vingt-quatre exemplaires, dont il fit hommage à différentes personnes de la cour. C'est d'après un de ces textes rarissimes que fut faite, en 1847, la réimpression du *Kloster*<sup>3</sup>.

A partir de cette époque, les représentations de la Légende de Faust paraissent être devenues moins fréquentes. Cependant, bien que les théâtres de marionnettes aient en partie disparu, on continue toujours de la jouer sur ceux qui subsistent, et même sur de vrais théâtres.

<sup>1</sup> Il paraît au moins résulter d'un passage de *Démocrite ou Papiers posthumes d'un joyeux philosophe*, ouvrage de Carl-Julius Weber (*Ind. Bibl.*, n° 151 b, XII<sup>e</sup> Bd., Ss. 93-95), que dès 1797 ou 1798 Geisselbrecht donnait des représentations qui obtenaient le plus grand succès. « Au Congrès de Rastadt, dit C.-J. Weber, la direction du Théâtre français se plaignit d'avoir perdu son public, tout le monde courant au Théâtre des Marionnettes d'un certain Geisselbrecht. Ce que je lui entendis conter de plus spirituel dans cette pièce de Faust, où il remplissait le rôle de Hans Würst, fut ce qu'il avait vu dans l'Enfer avec son maître. Je vis aussi à ces représentations une salle où diverses personnes étaient constamment obligées à monter sur des bancs chauffés au rouge, et ces personnes étaient celles qui, à Rastadt, étaient montées sans payer des bancs des places à six kreutzers aux bancs des places à douze. On doit se figurer les éclats de rire. Cela remédiait en même temps au désordre, au moins dans une certaine mesure. » Weber donne ensuite une analyse très sommaire de la pièce de Geisselbrecht. Des détails dans lesquels il entre, à propos du dénouement, il semble résulter que Geisselbrecht jouait alors une autre pièce que celle imprimée sous son nom, ou, ce qui semble plus vraisemblable, qu'il modifiait cette pièce selon les temps et les lieux. Il la terminait alors de la même manière que les pièces d'Augsbourg et de Strasbourg dont nous parlerons plus loin, mais en adressant aux habitants de Rastadt les compliments à l'adresse des spectateurs par lesquels ces pièces finissent.

<sup>2</sup> Il mourut presque aussitôt après, en 1717.

<sup>3</sup> V<sup>e</sup> Bd., S. 747. *Ind. Bibl.*, n° 34.

En 1810, la troupe de Ruth<sup>1</sup> représenta à Leipzig une grande pantomime dans laquelle on retrouve à peine une analogie lointaine avec la légende. Elle est intitulée : *Le Docteur Faust*, grand ballet pantomime en trois actes, par Ruth, avec musique de Dunkel. Ses principaux personnages sont : Le Dr Jean Faust; son père; sa mère; Wagner, son famulus et son ami; un gentilhomme campagnard et sa femme; un joueur; Kasperl, domestique nomade; Ituriel et Méphistophélès, le bon et le mauvais ange de Faust; des chasseurs, des paysans, des paysannes et des Furies.

Il est rendu compte dans la *Feuille du matin pour les classes instruites* (Morgenblatt für gebildete Stände, 1844, S. 528), d'une représentation de *Faust* que le montreur de marionnettes Lorgée<sup>2</sup> (Lorgie?) donna à Francfort-sur-le-Mein au mois d'avril de la même année. Méphistophélès, y dit-on, paraît à la demande de Faust sous la forme humaine, revêtu d'un uniforme bleu, mais sans le pied de cheval traditionnel. L'une de ses joues était peinte en noir, et nous ne saurions dire si ce détail était un legs de la tradition, ou une invention nouvelle, la légende et les poètes ne fournissant aucun renseignement à cet égard. La pièce était du reste honteusement mutilée. L'épisode qui se passe à la cour du duc de Parme avait été transporté à Florence. Faust déclare son amour à la duchesse dans les jardins, et comme elle ne veut pas se laisser enlever de bonne grâce, il l'emporte à travers les airs avec l'aide de Méphistophélès. Le Duc accourt aux cris poussés par son épouse et appelle ses gens à son aide. Tout l'équipage de chasse de Freischütz se précipite alors sur la scène, des coups de feu sont tirés dans la coulisse, au milieu du bruit et du tapage, et Jean Boudin termine l'acte en paraissant dans les airs monté sur un crocodile et en tuant une couple de chasseurs. Au dernier acte, on rencontre un changement encore plus inattendu. Lorsque Méphistophélès veut arracher Faust au repentir, ce n'est point la belle Hélène qu'il évoque, pour le séduire, mais la chaste Lucrèce.

Dans une forme rimée de l'ancienne pièce du théâtre des marionnettes, qui est imprimée et que j'ai sous les yeux, dit Engel<sup>3</sup>, aux travaux de qui nous avons emprunté une partie des renseignements qui précèdent, l'épisode de l'enlèvement de la duchesse de Parme se termine par la mort de son mari. Cette partie est intitulée : « *La Vie et la Descente aux Enfers de Faust*,

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 118, S. 38.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 147, Ss. 41-42.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n° 147, S. 12.

pièce populaire en cinq actes<sup>1</sup>. A part quelques modifications, elle reproduit le scénario traditionnel. Mais on y a introduit un acte nouveau, se passant dans le caveau d'Auerbach, à Leipzig, et se terminant par la célèbre chevauchée sur un tonneau de vin. De plus Méphistophélès y a pris le nom de Samiel, ce qui éveille le souvenir de Freischütz.

Zoller, dans ses excellents Tableaux Souabes (*Bilder aus Schwaben*, in-8°, Stuttgart, 1834) signale une représentation fort intéressante donnée par des Bohémiens.

Quelquefois, vers le milieu du jour, dit-il, des familles de Bohémiens, composées de huit à dix membres, viennent camper à l'entrée des bourgs. Elles appartiennent toutes à la même tribu et leur avoir consiste en quelques chaudrons, une couple de chiens volés, un petit cheval, deux violons, une contrebasse, et lorsque les affaires vont bien, une clarinette criarde. Dans le chariot qui les transporte, elles se servent, en guise de sièges, des coulisses qui, le soir, feront l'ébahissement du public. C'est généralement la mère de la bande que les Bohémiens députent au bourgmestre du village dans lequel ils s'arrêtent pour obtenir la permission de représenter leur répertoire. Ces permissions ne s'accordent d'habitude que si la demande est accompagnée de présents. Trop pauvre pour en offrir, la Bohémienne a recours à d'autres moyens. Au lieu d'aller remettre à la maîtresse de la maison, dans la cuisine, du beurre et des œufs, elle se glisse auprès d'une de ses filles, lui prend la main, et lui prédit tant de joies et de bonheur, qu'elle s'en fait, auprès du bourgmestre, un avocat qui, presque toujours, gagne sa cause.

La scène est ordinairement dressée dans la salle commune de l'auberge. Au bas se place l'orchestre composé de deux violons et de la contrebasse, et devant la porte se tient le Bohémien le plus vigoureux de la bande, afin d'y maintenir l'ordre et de barrer le passage à ceux qui voudraient entrer sans payer. Après avoir joué toute une petite comédie, qui consiste à demander d'abord une somme très élevée, ordinairement 2 kreutzers, et à l'abaisser adroitement jusqu'à ce que la salle soit pleine, le gardien de la porte fait signe de commencer. Un bruit éclatant de trompettes, qui part des coulisses ou tout simplement une voix d'homme donne le signal, le rideau se lève, et les marionnettes font leur entrée. Faust, le magicien, s'adosse à la toile du fond, représentant une ville, et récite le monologue suivant :

« Je suis le plus habile des docteurs, et malgré toute mon habileté, je n'ai pu jusqu'à présent me faire aimer de la princesse. Mais j'évoquerai

<sup>1</sup> S. l. n. d., in-16, 84 pp.

Satan des profondeurs de la terre pour qu'il m'aide à la rendre amoureuse de ma personne. Démon, je t'appelle. »

Pendant ce monologue, son joyeux serviteur fait son entrée, et tandis que son maître parle, il amuse le public par ses gestes comiques. L'apparition de Satan est préparée par celle d'un diable qui vomit des flammes. Le prince des Enfers descend ensuite par le plafond, parce qu'il n'existe point sur la scène de trappe permettant de le faire sortir de terre. Le famulus de Faust part d'un éclat de rire, et le diable dit à Faust : « Tu m'as appelé. Que désires-tu ? — J'aime la belle princesse, répond Faust. Peux-tu la rendre amoureuse de moi ? — Rien n'est plus facile, réplique Satan. Tu vas te faire une coupure au doigt et te donner à moi par un acte écrit avec ton sang. Après cela, mon art infernal sera tout entier à ton service jusqu'à ce que tu aies commis ton quatrième meurtre. »

Faust et le diable sortent ensemble, le famulus se moque de la folie de son maître, et le rideau tombe. Au second acte, la belle princesse paraît. Elle est trois fois plus grande que son amoureux. Elle se plaint cependant d'une voix très douce qu'il soit si longtemps à venir, et après avoir soupiré tristement, elle s'éloigne. Faust arrive un instant après, et évoque une Furie pour qu'elle le transporte à Mantoue. La première qui paraît se vante de posséder la vitesse du coq de bruyère. Cela ne suffit pas à Faust. — Je suis aussi rapide qu'un boulet sortant d'un canon, dit la deuxième. — C'est une jolie vitesse, répond Faust ; mais ce n'est pas encore celle qu'il me faut. Quelle est la tienne ? ajoute-t-il en s'adressant à une troisième Furie. — Je suis, répond l'Esprit, aussi rapide que la pensée de l'homme. — Voilà qui peut s'appeler une belle vitesse, s'écrie Faust, car rien n'est plus rapide au monde. Transportes-moi dans la ville de Mantoue, près de ma princesse bien-aimée, de mon trésor... Puis il s'assied sur le dos de la Furie, et ils sont enlevés dans les airs. Le famulus commente alors à sa manière la conduite de son maître, et le rideau tombe. Au troisième acte, le diable engage Faust à tuer son père, afin de ne pas attendre plus longtemps les trésors qu'il doit en hériter, le bonhomme ayant la vie très dure. Au quatrième acte, Faust tue par jalousie sa chère princesse et son amoureux supposé. Son petit famulus saisit ensuite les deux victimes par les jambes, et les promène autour de la scène en débitant toutes sortes de lazzi ; puis, à la grande joie du public, il leur donne quelques soufflets pour les rappeler à la vie et disparaît. Au cinquième acte, on entend une horloge sonner onze heures. Faust a comblé la mesure de ses crimes ; le diable paraît et lui rappelle son engagement. Minuit

sonne; l'haleine d'un diable qui souffle des flammes remplit alors la scène; Faust est emporté dans l'Enfer, et le petit famulus, dont ce spectacle épanouit la rate, tire la morale de la pièce en se moquant de la sottise de son maître.

Cette pièce, tout à fait primitive, offre cependant deux particularités très curieuses. Elle nous montre Faust se vendant au diable par amour, et le diable assignant pour terme au pacte, non pas un délai déterminé, mais l'accomplissement d'un certain nombre de crimes. Il se trouve aussi dans le troisième acte une réminiscence, peut-être même la copie littérale d'une scène de la pièce de *Don Juan*.

Henri Heine raconte dans un des chapitres de son livre sur l'Allemagne, qu'il a plusieurs fois assisté à des représentations populaires de la pièce de *Faust*.

« Je me rappelle, dit-il, avoir vu deux fois la vie de Faust représentée par quelques-uns de ces artistes vagabonds, non pas d'après des ouvrages modernes, mais probablement d'après des fragments d'anciens drames disparus depuis longtemps. Je vis jouer la première de ces pièces, il y a environ vingt-cinq ans, sur les tréteaux d'un petit théâtre du *Hamburger-Berg*, faubourg qui sépare Hambourg d'Altona. Les démons y apparaissaient tous enveloppés de longs draps gris. A la question de Faust : — Êtes-vous mâles ou femelles ? ils répondaient : — Nous n'avons point de sexe. Faust demande à voir leur forme cachée sous ce linceul gris. « Nous n'avons point de forme à nous ; nous empruntons à ton gré la forme sous laquelle tu désires nous voir ; nous aurons constamment la forme de ta pensée. » Le pacte réglé, convention qui lui assure la science et la jouissance de toutes choses, Faust s'enquiert d'abord de la nature du Ciel et de l'Enfer ; et de la description qui lui en est faite, il conclut qu'il doit faire trop froid au Ciel, trop chaud en Enfer, et que la température de notre bonne terre d'ici-bas est certainement la meilleure. Il s'élançait à la recherche du bonheur ; il triomphe des plus belles femmes par la vertu de son anneau magique, qui fait de son possesseur une fleur de jeunesse, de beauté et de grâce ; enfin, le plus brillant des chevaliers. Après bien des années passées au sein de la débauche et de l'orgie, il est engagé dans une intrigue amoureuse avec la signora Lucrezia, la plus fameuse courtisane de Venise ; mais bientôt il abandonne traitreusement sa belle, et s'embarque pour Athènes, où la fille du Duc s'éprend de lui et veut l'épouser. Dans son désespoir, la pauvre Lucrèce demande secours aux puissances infernales pour se venger de l'infidèle. Le Diable lui confie un secret ; tout l'éclat dont Faust est entouré disparaîtra avec l'anneau qu'il porte à l'index. Lucrèce, déguisée en pèlerin, s'embarque pour Athènes et arrive à la cour au moment même où Faust, paré d'un costume magnifique, va présenter la main à la princesse pour la conduire à l'autel ; mais le pèlerin, la femme jalouse et altérée de vengeance, arrache subitement l'anneau magique et soudain le jeune et brillant chevalier n'est plus qu'un affreux vieillard, visage ridé, bouche sans dents ; à la place de sa belle chevelure dorée, on

ne voit plus qu'un pauvre crâne où restent quelques cheveux blancs. Le brillant costume tombe comme un feuillage desséché, et on aperçoit un corps courbé par l'âge, que recouvrent de misérables haillons. Cependant le magicien, dépouillé de son talisman, ne se doute pas du changement qui vient de s'opérer, ou plutôt il ne sait pas que son corps et ses vêtements révèlent désormais le ravage qu'ont exercé sur lui vingt ans de débauche, ravage horrible qu'un prestige infernal a su dérober longtemps aux yeux des hommes sous une magnificence trompeuse. L'infortuné ne sait pas pourquoi les courtisans s'éloignent avec dégoût, pourquoi la princesse s'écrie : « Otez de ma vue ce vieux mendiant ! » Mais Lucrèce, toujours déguisée, lui présente avec une joie maligne un miroir dans lequel, à sa grande confusion, il reconnaît le personnage qu'il joue. Il est chassé à coups de pied, comme un animal immonde, et jeté à la porte par les valets.

« C'est dans un petit endroit du Hanovre, à l'époque d'un marché aux chevaux, que je vis représenter l'autre drame de ce genre. Un petit théâtre en charpente avait été élevé sur une pelouse, et bien que l'on jouât en plein jour, la scène de l'évocation n'en fut pas moins d'un effet saisissant. Le démon ne s'y nommait pas Méphistophélès, mais Astaroth, nom qui, dans l'origine, était peut-être le même que celui d'Astarté, quoique les livres occultes sur la magie donnent ce nom d'Astarté à la femme d'Astaroth... Le Dr Faust, avant de recourir à l'évocation infernale, se plaint de l'état déplorable où l'a réduit la misère ; il est condamné à courir toujours à pied, et la vachère même lui refuserait un baiser. Aussi veut-il se donner au Diable pour avoir un cheval et une belle princesse. Le Diable évoqué lui apparaît successivement sous la forme de divers animaux, tels que le cochon, le bœuf, le singe, et Faust le congédie à chaque fois. « Il faut, dit-il, que tu sois plus terrible que cela pour m'inspirer de l'épouvante. » Le Diable alors se présente sous la forme d'un lion qui rugit, *quærens quem devoret*. Ce n'est pas encore assez de terreur pour l'intrépide nécromancien. L'animal, serrant la queue, rentre dans les coulisses. Il en sort bientôt un serpent colossal, mais Faust ne bronche pas. « Tu n'es ni assez hideux, ni assez terrible, » lui dit-il. Le Démon se retire encore tout confus, et bientôt on le voit reparaitre, sous forme humaine et rayonnant de beauté ; un manteau rouge le couvre. Faust, étonné, lui exprime sa surprise, sur quoi le manteau rouge lui répond : « Il n'est rien d'aussi hideux ni d'aussi effroyable que l'homme ; en lui grognent, sifflent, rugissent les féroces instincts de tous les animaux ; sale comme le porc, brutal comme le bœuf, ridicule comme le singe, furieux comme le serpent, l'homme est le résumé de la race animale toute entière. »

« J'ai été vivement frappé de l'analogie de cette vieille tirade de comédie avec un des principes fondamentaux de la moderne philosophie de la nature, telle surtout qu'elle a été développée par Oken. — Le pacte conclu, Astaroth propose à Faust plusieurs femmes dont il lui vante la beauté : Judith, par exemple. « Je ne veux pas de coupeuse de tête, répond Faust. — Veux-tu Cléopâtre ? lui demande l'Esprit. — Pas plus que l'autre, dit Faust ; elle est trop prodigue, trop dissipatrice, puisqu'elle a pu ruiner jusqu'au riche Marc-Antoine ; elle dévore des perles. — Eh bien !

reprend en souriant le malin Esprit, je te recommande la belle Hélène de Sparte; avec elle, ajoute-t-il d'un ton ironique, tu pourras converser en grec.»

Le savant Docteur est ravi de la proposition; il réclame ensuite du démon des charmes corporels et des vêtements magnifiques qui lui permettent de lutter victorieusement avec le chevalier Pâris; de plus, il lui faut un cheval pour aller sur l'heure à Troie. Son vœu s'accomplit; ils sortent alors tous les deux et reparaisent en dehors des tréteaux, montés sur de brillants coursiers. Ils se dépouillent de leurs manteaux, et on les voit l'un et l'autre vêtus du costume bizarre des écuyers-baladins, étincelants d'oripeaux et de paillettes, exécuter sur leurs chevaux les plus étonnants tours de force. Les faces rubicondes des maquignons hanovriens en étaient toutes ébahies; ces braves gens applaudissaient à coups redoublés sur leurs culottes de peau jaune, claque foudroyante et telle qu'à aucun théâtre je n'en ai depuis lors entendu de pareille. C'est que Astaroth était vraiment ravissante sur son cheval; c'était une svelte et jolie fille avec les plus grands yeux noirs qui soient sortis de l'Enfer. Faust aussi avait bonne mine dans son brillant costume, et c'était un cavalier bien supérieur, veuillez le croire, à tous les docteurs que j'aie jamais vu chevaucher en Allemagne. Tous deux, partant au grand galop, firent le tour de la scène, où l'on apercevait dès lors la ville de Troie, et, au sommet de ses remparts, la fameuse Hélène de Sparte<sup>1</sup>. »

Fr. Helbig a rendu compte, dans une étude intitulée : *Un vieux débris du théâtre populaire allemand*<sup>2</sup>, d'une représentation de *Faust*, donnée à Iéna par le montreur de marionnettes Eberle, et à laquelle il avait assisté dans son enfance.

Enfin Zingerle, dans ses *Tableaux du Tyrol*<sup>3</sup> dit, à propos d'un arrangement poétique de la légende de Faust propre à cette contrée, et qu'il y vit représenter : « J'ai sous les yeux le manuscrit de la pièce, et je me propose de m'occuper d'une façon plus détaillée de ce drame, qui est d'une importance extrême pour le théâtre de Marionnettes et le drame de Goëthe, et même à divers autres points de vue. Mon manuscrit, qui date du XIX<sup>e</sup> siècle, est malheureusement incomplet. Il indique à la fin les personnages suivants : l'ange gardien, le malin Esprit, Raphaël, Faustus, Méfistofalus, deux diables, le père, la mère, la concubine, Jean Boudin, deux miliciens (Miliziasch), le duc de Parme, ses domestiques. » Nous reviendrons, dans le chapitre suivant, sur cette pièce dont Zingerle diminue plutôt qu'il n'exagère la valeur propre et l'importance extrême pour l'étude de la légende et particulièrement pour l'intelligence de ses formes dramatiques.

Des renseignements que nous venons de donner, il résulte

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 152, t. II, pp. 153-158.

<sup>2</sup> *Ein Rest altdeutscher Volksbühne*, Gartenlaube, 1873, Ss. 340-342.

<sup>3</sup> *Schildereien aus Tyrol*, Innsbruck, 1877, in-16, Ss. 48-60.



évidemment que le Faust des marionnettes, le seul dont nous nous occupions ici, parce que seul il a le caractère d'une œuvre populaire, était à son début et est resté jusqu'à la fin, une pièce bien plus improvisée qu'écrite. Réduite la plupart du temps à un simple scénario que les directeurs de ces théâtres remplissaient à leur gré, la pièce a dû subir d'innombrables variations. Les scénarios eux-mêmes ont sans doute été modifiés bien souvent par des directeurs désireux de se conformer aux goûts du jour. Alors même que l'on posséderait toutes les variantes que l'écriture a fixées, il serait bien difficile de les classer avec quelque rigueur et de reconnaître les plus anciennes. A plus forte raison, ne saurait-on exécuter ce travail critique sur les quelques pièces qui nous sont parvenues. Toutes, sans exception, ont subi de nombreuses métamorphoses avant de revêtir la forme sous laquelle nous les possédons, et à leurs éléments purement légendaires, il est venu se mêler des éléments étrangers, sans que l'on puisse savoir le plus souvent, de quelle manière ces derniers se sont introduits, ni s'ils datent de l'origine même de la pièce, ou s'ils sont dus à des arrangeurs plus ou moins lettrés qui les ont insérés ultérieurement. Aussi ne tenterons-nous pas de dresser une liste chronologique de ces œuvres. Les rares indices sur lesquels nous serions réduit à l'étayer pourraient induire en de trop grandes erreurs pour qu'il soit possible de s'en servir utilement. De ce qu'une pièce est plus conforme qu'une autre au livre légendaire, comment pourrait-on conclure, en effet, qu'elle est plus ancienne, alors qu'on ignore si cette conformité date de l'origine de la pièce, ou si elle n'est pas le fait d'une correction habile, ayant ramené à ce type primitif, une pièce qui s'en éloignait beaucoup, afin de lui donner une saveur archaïque plus prononcée, et lorsque l'une et l'autre supposition sont également vraisemblables ? Nous étudierons d'abord les pièces qui offrent le plus de ressemblance avec le livre populaire et nous montrerons ensuite comment la légende se trouve plus ou moins altérée dans les autres, mais sans tirer de ces divergences aucun argument en faveur de leur plus ou moins grande ancienneté.

---

## CHAPITRE XII.

### Les Formes dramatiques.

(Suite)

On a voulu voir, dans une pièce latine qui aurait paru en 1598, la première forme dramatique de la légende de Faust écrite par un allemand. Cette pièce est intitulée : *Justi Placidii : Infelix prudentia* (Lipsiæ, 1598, 8<sup>e</sup>). La chose en soi, n'a rien d'impossible, car la plupart des érudits écrivaient alors leurs œuvres en latin, et parmi les nombreux étudiants enrôlés dans les troupes de comédiens nomades, il aurait pu s'en rencontrer un qui se serait livré à ce jeu d'esprit. Aussi cette pièce a-t-elle trouvé place dans plusieurs bibliographies de Faust. Mais pour qu'un fait soit admis, il ne suffit pas qu'il soit vraisemblable. Il faut encore que sa réalité soit démontrée. Or tout ce que l'on sait de cette prétendue pièce se réduit à une communication extrêmement confuse publiée dans le *Serapeum* par Budik, alors bibliothécaire du Lycée impérial et royal de Klagenfurth.

« La Légende de Faust, dit-il, avait péniblement lutté pendant près de quatre siècles (lisez trois siècles) pour atteindre à l'immortalité. Beaucoup de poètes avaient essayé de l'élucider, mais un bien petit nombre l'avait embrassée d'une vue assez profonde. Calderon lui-même sembla s'en occuper dans *El Magico prodigioso*, et ce fut l'opinion générale qu'en l'écrivant, il avait en vue l'Histoire de Faust. Mais il est hors de doute aujourd'hui qu'il a voulu mettre sur la scène Cyprien d'Antioche, qui fut célèbre comme magicien, et dont la légende forme un tableau saisissant par son émouvante peinture des diables, et des angoisses et des doutes du maître qui leur est consacré. Parmi les formes dramatiques ultérieures, il faut encore ranger les suivantes, complètement inconnues jusqu'à ce jour :

« I. *Justi Placidii : Infelix prudentia*, Lipsiæ, 1598, in-8<sup>o</sup>. Cette tragédie, écrite en iambes, est, sans conteste, la première qui nous représente la destinée de Faust sous la forme du drame. La pièce, envisagée dans son

ensemble, mérite l'oubli dans lequel la postérité la laisse, mais il s'y trouve des passages qui sont de vraies perles ;

« II. *Le Docteur Faust*, tragédie. Londres, 1612...<sup>1</sup> »

Nous reviendrons plus loin sur le second titre. Quant au premier, c'est en vain que l'on a tenté de découvrir la pièce à laquelle il correspondrait d'après cette communication. Les recherches les plus attentives faites dans la Bibliothèque dont Budik était le conservateur, n'ont pu l'y faire découvrir. Toutes celles d'Engel dans les Bibliothèques publiques, et ses annonces dans le « Journal de la Bourse des Libraires » (*Buchhändler-Börsenblatt*) sont demeurées sans résultat ; il en a été de même de plusieurs demandes insérées par Zarncke dans le *Centralblatt*. Si l'on songe d'ailleurs que Budik a trouvé moyen, dans ces quelques lignes, de commettre plusieurs erreurs grossières en donnant quatre siècles d'existence à la légende de Faust, qui n'en avait que trois à peine à l'époque où il écrivait, et en oubliant que la tragédie très authentique de Marlowe avait précédé de plusieurs années cette prétendue pièce latine, on verra que l'on est pleinement autorisé, jusqu'à preuve du contraire, à mettre en doute la réalité de sa découverte et à ranger son *Infelix Prudentia* parmi les pièces apocryphes.

On peut y placer, avec plus de certitude encore, un prétendu Faust d'Ayrer, mentionné, mais très brièvement, par Engel, et d'une manière assez dédaigneuse par M. Ristelhuber<sup>2</sup>. « La pièce latine *Justi Placidii infelix prudentia*, dit M. Ristelhuber, et la pièce allemande d'Ayrer (*Voy. Opus Theatricum Nürnberg*, 1618, in folio), n'ont point obtenu les regards de la postérité. » Le Dr Wilh. Hamm est le premier auteur qui l'ait mentionnée ; il en parle dans l'Introduction de son *Kasperle-Théâtre*<sup>3</sup>, mais des termes mêmes qu'il emploie, il résulte qu'il n'est point l'auteur de la méprise. Étudiant les différentes transformations du rôle du bouffon dans la pièce de Faust, il dit, p. XI de sa Préface :

« J'ignore si cette figure (celle de Jean Posset) se rencontre dans le Faust qu'Ayrer a écrit pour le théâtre, car je n'ai pu réussir à me procurer cet ouvrage. »

La persistance de l'erreur s'explique en effet très bien par l'extrême rareté du recueil d'Ayrer, dans lequel elle était, disait-on, contenue. Mais depuis la réimpression de ce recueil<sup>4</sup>, elle est

<sup>1</sup> *Serapeum*, VIII<sup>e</sup> Bd., S. 175.

<sup>2</sup> *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 103, p. 191.

<sup>3</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 153.

<sup>4</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 154.

facile à reconnaître. On ne rencontre dans *l'Opus theatricum*, aucune pièce de Faust. Il s'y trouve seulement, parmi les farces ou pièces de carnaval imprimées à la suite des grandes pièces, et sous le n° 34, une sorte d'opéra-bouffe ou de ballet dans lequel des étudiants et leurs maîtresses fêtent le carnaval par des chants et des danses comiques. Elle est intitulée : *Une Opérette du Maître Wittembergeois coiffé du bonnet de fou* (Ein singente spill der Wittembergisch Magister in der narren Kappen). Le nom de maître Wittembergeois donné dans le titre au principal personnage et une allusion tout à fait accidentelle faite à Faust dans un vers de la pièce sont sans doute les causes de la méprise.

De toutes les pièces du théâtre des Marionnettes aujourd'hui publiées, celle qui se rapproche le plus du livre légendaire et qui le reflète avec le plus d'exactitude est certainement celle de Schütz. Nous n'en possédons malheureusement que les premières scènes, von der Hagen, qui l'a publiée, s'étant contenté de donner une analyse très succincte du reste de la pièce. Aussi commencerons-nous notre étude par l'examen de la pièce de Geisselbrecht, dont le scénario est, du reste, le même à peu de chose près, mais dont le texte, plus développé, mieux écrit, provient évidemment d'un auteur plus expérimenté.

Le premier acte nous présente Faust assis dans son cabinet, devant sa table de travail chargée de livres. Il feuillette un de ces volumes.

FAUST<sup>1</sup>. Je cherche la science dans ces livres, et je ne puis l'y trouver. J'ai beau parcourir tous ces volumes, je n'y puis rencontrer la pierre de la sagesse. Oh ! que tu es malheureux, Faust ! Je pensais toujours qu'un moment viendrait où les choses changeraient de face ; mais ce fut toujours en vain. Tout dernièrement, j'ai écrit un ouvrage auquel j'ai consacré deux années d'un pénible travail, et je l'ai vendu au collège de Leipzig. Quelle en a été la récompense ? Que m'a-t-on donné pour ce labeur et ces efforts de deux années ? Trente thalers ! — Un pauvre journalier, un valet qui travaille à la charrue reçoit la même somme pour ses gages d'une année ; et moi, professeur à Wittemberg, me range-t-on dans la même classe ? O patrie ! O patrie ! Est-ce ainsi que tu récompenses mes études, mes efforts et les nuits que j'ai passées sans sommeil pour approfondir la théologie ? Mais non, par le ciel, je ne différerai pas davantage. Je n'épargnerai aucune peine pour porter un regard pénétrant dans les choses cachées, et sonder les secrets de la nature. Qui me défendra du froid, si aujourd'hui ou demain cette misérable mesure s'écroule sur ma tête ? Qui me vêtira, si cet habit tombe en lambeaux ? Et ce n'est pas tout ; mes débiteurs impatients, qui me menacent, vont aujourd'hui ou demain me jeter en prison, si je ne les satisfais pas, et que je ne puisse leur payer ce

<sup>1</sup> Voy. Das Kloster (*Ind. Bibl.*, n° 34), V<sup>r</sup> Bd., Ss. 747-782.

que je leur dois ! J'ai goûté de tout, et tout n'est qu'une farce pitoyable, aussi prompte à faire rire qu'à faire pleurer. O destin, montres-moi sur cette terre un seul homme sage et vertueux, et je le suivrai en marchant sur les genoux ; mais dans ce monde de marionnettes, où rien ne vaut la peine que l'on se donne<sup>1</sup>, je méprise tout. Arrière le bavardage micrologique (*sic*) ; ce n'est pas autre chose qu'une décomposition des passions ; au feu, toute cette défroque avec laquelle je ne puis même pas gagner mon pain de chaque jour ! Et maintenant toi, chère Nécromancie, toi seule es près de moi la bienvenue ! (*On frappe.*) Entrez ! »

Wagner, le famulus de Faust, paraît. Il annonce à son maître que trois étudiants viennent de descendre d'une chaise de poste et demandent à voir sa Magnificence, pour lui offrir un petit traité (*tracktätlein*). Faust commence par rejeter bien loin la visite et le présent. Mais son famulus lui ayant dit que ce petit traité est un livre de nécromancie intitulé : *Clavis atarti à Magica*, il change de ton. Il ordonne à son famulus de faire le meilleur accueil à ces étrangers et de les introduire ; puis, resté seul, il s'écrie :

« Ah ! voilà que mon bonheur fleurit enfin ! Je vais avoir ce que j'ai cherché si ardemment ! J'avais écrit à toutes les Universités pour obtenir ce livre, mais on n'avait pu le découvrir. Ah ! tremblez maintenant devant moi, Esprits souterrains ; tremblez devant moi, vous qui habitez le profond Tartare ; Faust va vous contraindre de lui apporter les trésors enfouis qui, depuis si longtemps, gisent dans le sein de la terre ! »

Wagner rentre alors et informe Faust que les visiteurs ont disparu en laissant sur une table le livre magique, qu'il a porté dans son cabinet.

FAUST. Tu as bien fait. Maintenant, cher Wagner, maintenant la fatalité qui nous poursuit touche à sa fin ; je suis maintenant tout à fait heureux. Bientôt nous quitterons cette misérable mesure pour habiter des palais ; bientôt nous voyagerons en carrosse, et nous aurons une foule de domestiques. Bientôt le monde parlera sur un autre ton des faits et gestes du D<sup>r</sup> Faust. A quoi m'a-t-il servi d'étudier tant de choses ? A quoi m'a-t-il servi de tant lire ? de passer tant de nuits blanches ? Tout cela n'était que vanité, que bavardage micrologique ! que décomposition des passions ! C'était de l'eau froide versée sur un fer rougi ! Presses tous ces in-folios, Wagner, et si tu en fais sortir une seule goutte de sagesse pratique, je consens à me vendre au Diable !

Voyant son maître en si bonne disposition, Wagner lui demande la permission de prendre un aide, afin d'avoir plus de temps à con-

<sup>1</sup> Mot à mot : Où n'est pas payée la peine [qu'on se donne] de tirer le fil ciré.

sacrer à l'étude. Sa Magnificence le Dr Faust la lui octroie généreusement, et ils sortent tous les deux.

Kasper, le bouffon de la pièce, arrive alors, et chante une chanson macaronique dans laquelle il vante les plaisirs qu'on trouve à voyager, lorsqu'on a beaucoup d'argent. Mais, ajoute-t-il en prose, lorsqu'on est comme moi, un pauvre étudiant voyageur sans le sou, c'est une autre chanson ; et, prenant la maison de Faust pour une auberge, il appelle bruyamment les domestiques pour qu'ils lui servent à manger. Wagner accourt au bruit, on s'explique, et après une conversation pleine de coq-à-l'âne, la plupart intraduisibles, et de lazzi souvent assez grossiers, Wagner finit par proposer à Kasper de le prendre à son service. Il lui offre cent florins. L'énormité de la somme n'éblouit pas Kasper, et ne l'empêche pas de bien arrêter ses conventions.

KASPER. Et dis-moi maintenant, que dois-je faire pour ces cent florins ?

WAGNER. Tu n'auras que très peu de travail ; il faudra te lever de bonne heure, fendre le bois et allumer le feu.

KASPER. Bien ; je mettrai le feu sous la maison. Je puis très bien faire cela.

WAGNER. Mais non, toute la maison brûlerait ; c'est dans la cheminée qu'il faudra placer le bois ; tu feras ensuite le café, tu t'en iras chercher les lettres à la poste, et tu porteras les livres de mon maître.

KASPER. Oui, très bien ! Je comprends à présent. Mais écoutes un peu, frère famulochs ! n'est-il pas vrai que tu es toi-même au service du Docteur ?

WAGNER. Certainement.

KASPER. Regarde à présent, frère famulochs. Tu es un bon garçon, je le vois à ta mine, et puisque tu es aussi au service du Dr Faust, nous nous aiderons fraternellement l'un l'autre, nous partagerons tout en frères, et de cette façon, aucun de nous ne trouvera la besogne trop lourde.

WAGNER. Soit ! Comment devrai-je t'aider ?

KASPER. Regardes bien, frère ; tu te lèveras de bon matin, tu fendas le bois, tu allumeras le feu, tu feras le café, tu me l'apporteras dans mon lit, et je t'aiderai fraternellement à le boire.

WAGNER. Cela ne peut aller ainsi. Il faut travailler pour gagner tes gages. Allons, veux-tu te mettre d'accord avec moi ? Suis-moi, je vais te montrer ton travail.

KASPER. Très volontiers, très volontiers ; mais donnes-moi d'abord à manger et à boire, car la faim et la soif ont rendu mon estomac aussi transparent qu'un vieux falot de campagne.

WAGNER. Viens avec moi, je vais te donner à boire et à manger, et tu ne manqueras de rien chez nous.

Ils sortent, et Faust, survenant alors, annonce que sa résolution est maintenant arrêtée, et qu'à minuit il se rendra dans un carrefour pour évoquer le diable.

Wagner revient ensuite et présente Kasper à son maître. Faust l'agréé, et Kasper s'écrie, lorsqu'il est resté seul avec Wagner :

Mais, saprelotte, dis-moi donc, frère famulochs, la cuisine, chez vous, ressemble à Jérusalem après sa destruction ! pas un couleau, pas une fourchette, pas une cuiller, pas un pot ! On dirait, à la voir, que depuis dix ans, on n'y a rien apprêté de chaud.

WAGNER. Tu seras certainement entré dans la fausse cuisine.

KASPER. Eh mais, que j'aille à gauche ou à droite, je ne vois rien partout que les quatre murailles toutes nues.

WAGNER. Viens avec moi, je te montrerai la vraie.

KASPER. Allons ! je le veux bien ! mais fais en sorte que je trouve à boire ou à manger ; sinon, je ne saurais faire un pas de plus.

WAGNER. Allons, viens avec moi.

KASPER. Et dépêches-toi, car si tu me fais plus longtemps attendre, j'ai si grand faim que je te mange le nez.

Le premier acte se termine par cette scène comique. Au deuxième, le théâtre représente une forêt. Le ciel est voilé de nuages épais et noirs. Il éclaire et tonne. A terre est tracé un cercle orné d'un grand nombre de signes astronomiques. Faust se tient auprès. Il attend, dit-il, pour évoquer le diable, que minuit sonne à la cloche du couvent des Carmélites. Après avoir débité une assez longue tirade, il entre enfin dans le cercle.

« Écoutez-moi, dit-il, habitants du profond Tartare ; maudits, maudits soyez-vous tous, vous qui pleurez votre crime dans les ténèbres. Je vous évoque ! Par tout ce qui vous est saint, par le nom de Celui qui a créé la forteresse de l'Enfer, paraissez devant moi, parlez et répondez, par mon âme immortelle ! (*Il tonne.*) Comment ! Quoi ! Que signifie cet enchantement ? Vous raillez-vous de moi, ou ne voulez-vous pas m'écouter ? Oh ! je puis mieux encore. Écoutez-moi donc, maudits de l'Enfer ; je vous conjure pour la dernière fois. Venez ici, vous le devez, que vous soyez au-dessus ou au-dessous de moi. Quand même la nature devrait s'engloutir dans l'abîme, les tombes s'ouvrir, les mères mettre au monde le fruit de leurs entrailles, les rochers se fendre et l'ordre naturel des choses être détruit ; fussent les morts ressusciter et tout tomber en ruines ! Apparaîsez devant moi, je vous l'ordonne par le grand sceau de Salomon ! (*Un nuage encore plus noir que les autres monte dans le ciel. Tonnerre et éclairs.*) Que doit présager ce nuage qui vient à l'instant de se montrer à nos regards ? Voulez-vous par là m'effrayer ? Alors vous serez déçus. Je ne renoncerai pas à mes conjurations, alors même que le monde serait précipité dans l'abîme. Ou serait-ce donc que ma conjuration est trop faible pour vous contraindre à vous manifester à moi ? Ah ! je vais vous montrer que je puis, par la force, vous arracher ce que vous ne voulez pas m'accorder de bon gré. Écoutez-moi pour la dernière fois, habitants du profond Tartare. *Cum injurio vos infernales spirito, per Deo sancte ! per cælum teram et aqua, venite*

*at ha diabole, citto, citissime Fauste diat ad ultiman! (Éclairs et tonnerre  
Trois diables apparaissent sous des formes épouvantables.)*

Après les avoir interrogés sur leurs vitesses respectives, Faust arrête son choix sur Mefistofélès, qui se dit rapide comme la pensée de l'homme. Ils débattent alors les conditions du pacte. Faust veut lui assurer une durée de vingt-quatre ans; Mefistofélès ne peut, prétend-il, en accorder plus de douze sans la permission de Pluton, son prince. Il part pour la demander, promettant de revenir le lendemain à minuit, sous la forme d'un étudiant. Alors Faust lui dit :

« Et maintenant, je t'ordonne de t'éloigner par ma nécromancie, hop Hugo! (*Mefistofélès disparaît.*) Maintenant que cette grande tâche est accomplie, je vais sortir du cercle et attendre Mefistofélès. Tu seras mille fois le bienvenu, si tu m'apportes une bonne réponse. (*Il sort.*)

Kasper arrive, cherchant son maître, qui lui a donné l'ordre de venir l'attendre à ce carrefour. Il aperçoit le cercle magique et le prend pour l'aune d'un tailleur. Il y pose un pied. Des éclairs brillent, le tonnerre gronde. Il y entre tout à fait. L'orage redouble et des diables apparaissent. Ils commandent à Kasper de leur signer un pacte. Kasper s'excuse sur ce qu'il ne sait écrire. Les diables lui répliquent qu'ils lui guideront la main, et comme il persiste dans son refus, ils lui déclarent qu'ils ne le laisseront pas partir tant qu'il ne se sera pas exécuté. Kasper, pour les lasser, s'assied. Ils s'asseient. Il se lève; ils en font autant. Il répète plusieurs fois le même manège, et voyant qu'il n'en viendra pas à bout de cette manière, il recourt au procédé d'un magicien qui fut autrefois son maître, dit-il. Il suffisait à ce magicien pour faire apparaître les démons, de dire *partoko*, et pour les faire disparaître, *partiko*. Le moyen lui réussit parfaitement, et après qu'il a bien berné les diables en récitant une dizaine de fois les deux paroles magiques, s'imaginant les avoir tout à fait chassés, il sort du cercle. Mais les diables reparaisent aussitôt, l'entourent, l'enlèvent dans les airs, à sa grande frayeur, et disparaissent.

Au troisième acte, Faust est assis sur un fauteuil, dans son cabinet. Il dort. Mefistofélès entre en chantant et le réveille. Il lui annonce que Pluton, son prince, consent à porter à vingt-quatre années la durée du pacte. Faust, transporté de joie, écrit l'acte aussitôt. Au moment où le sang qui lui sert à le tracer jaillit de sa main, Faust aperçoit dans un livre ouvert sur la table, les mots : *Homo, fuge!* (Homme, fuis!) Cette vue le trouble, il hésite. Mais Mefistofélès le raille, puis le calme, en lui disant que ces mots



veulent dire : *Homme, fuis dans les bras de Mefistofélès*, et Faust, à demi rassuré, signe le pacte. Aussitôt un corbeau s'élançe sur la cédule, la saisit et l'emporte dans son bec. A sa vue, Faust est repris de ses frayeurs, et Mefistofélès, pour l'en distraire, lui conseille de s'en aller à Parme, en Italie, où l'on donne de grandes fêtes à l'occasion du mariage du prince Hector. Pour que des Esprits l'y transportent, il lui suffira, dit-il, de prononcer ces deux mots magiques : Hop, Hugo ! Faust suit le conseil et disparaît avec Mefistofélès.

Kasper entre un instant après. Il a entendu parler dans le cabinet de son maître, et il est tout étonné de n'y voir personne. Apercevant un livre magique ouvert sur la table, il le feuillette et lit : Chapitre 2. *De la manière de raieunir les femmes...* Chapitre 3. *De la manière d'évoquer le diable*. Lorsqu'on veut voir le diable, on doit prononcer cette parole : *par-par-parlicko*. Mefistofélès paraît aussitôt, à la grande stupeur de Kasper qui, le prenant pour un homme ordinaire, lui demande comment il est entré, et ce qu'il vient faire dans le cabinet de son maître. Mefistofélès lui apprend que Faust, au service duquel il vient d'être admis, est parti pour Parme, afin d'assister au mariage du prince Hector. Il lui propose de l'y conduire aussi ; mais il y met pour condition qu'il lui vendra son âme. « Mon âme ! s'écrie Kasper, indigné. Ah ! vaurien, tu es sans doute un des coquins qui m'ont tourmenté dans la forêt. Si j'en étais sûr, tu aurais affaire à moi ! » Mefistofélès proteste de son innocence, et offre à Kasper, pour le calmer, de le transporter gratuitement à Parme sur un cheval enchanté. Kasper accepte, et le rideau tombe.

Lorsqu'il se relève, au quatrième acte, Wagner est seul et se lamente. « Notre sort est bien changé, dit-il, et cependant j'aimerais mille fois mieux me retrouver dans notre misérable mesure que de rester dans ce magnifique palais, où l'on ne sort de table que pour faire de longues promenades en carrosse. C'est fini, je n'y puis plus tenir ; je vais quitter mon maître. » Faust arrive, et surpris de trouver son famulus si troublé, il s'enquiert de ce qui l'attriste. Wagner lui demande son congé, et comme Faust, avant de le lui accorder, veut connaître le motif de sa brusque résolution, Wagner lui répond : « Puisque votre Magnificence ne veut pas me l'accorder de bonne grâce, je partirai malgré son refus. Ah ! songez à votre Créateur, qui vous a mis au monde ; songez à votre âme qui vous sera redemandée en ce jour terrible où vous devrez en rendre compte, et dire si vous l'avez gardée comme un dépôt sacré et préservée de toute souillure. Je souhaite bonne santé à votre Magnificence. »

Wagner s'éloigne alors, et Faust, ému par le brusque départ et

par les avertissements solennels de son famulus, fait un retour sur lui-même. Sa conscience se réveille. — Oui, dit-il, j'aurai des comptes à rendre au Dieu qui m'a créé. Ah ! je veux faire pénitence, m'arracher des griffes de Satan pendant qu'il en est temps encore, et tombant à genoux : — Dieu tout-puissant, s'écrie-t-il, je vous demande pardon de mes fautes, et je vous promets de mener, à partir de ce jour, une vie plus chrétienne.

Mefistofélès apparaît. Il a recours d'abord à la raillerie.

« Que vois-je ! dit-il, Faust prie ! Faust, Faust, pourquoi ces prières ?

FAUST. Éloignes-toi de moi, Satan maudit ! Je veux me séparer de toi. Ta vue me fait horreur, et je veux désormais m'en détourner.

MÉFISTOFÉLÈS. Tu devrais rougir de prier, Faust. Tu n'es pas un poltron ; lèves-toi et viens avec moi dans ton cabinet. Tu y trouveras une valise pleine d'or et de diamants précieux.

FAUST. Je te méprise, toi et tes séductions trompeuses. Ne sais-tu donc pas que le pauvre Lazare repose dans le sein d'Abraham, tandis que le riche est en enfer ?

MÉFISTOFÉLÈS (*à part*). Ah ! l'or ne peut te séduire. Eh bien ! tu le seras par la beauté. (*Il sort.*)

FAUST, *priant*. Dieu tout-puissant, ah ! je me repens de la vie que j'ai menée. Je ne suis pas digne, je le sais, d'être comparé à la plus infime de vos créatures. Mais soyez miséricordieux, recevez-moi dans votre grâce, pauvre pécheur que je suis !

MÉFISTOFÉLÈS. Faust, lèves-toi. Je t'amène la belle Hélène de Grèce, dont tu m'as si souvent parlé, pour qu'elle te tienne lieu d'épouse.

FAUST. Va-t'en, Esprit damné, et ne troubles point ma prière. Comment peux-tu m'amener une Hélène que je vis autrefois... Oh ! je n'ai jamais en ce monde, rien vu d'aussi beau que cette femme ! »

S'apercevant du trouble de Faust, Mefistofélès l'entretient et l'accroît. Faust, bientôt repris au piège de ses sens, se laisse séduire et succombe. Tandis qu'il s'éloigne avec Hélène, Mefistofélès s'écrie : « Ah ! ah ! ah ! ah ! Maintenant il est à moi pour l'éternité. Mais je ne lui accorderai pas un long répit. Je vais le conduire avec Hélène sur le Blocksberg, et de là, je le transporterai dans les enfers. » Kasper paraît ensuite. Il exulte de joie. — Quelle vie on mène chez mon maître, s'écrie-t-il. On y mange et boit tout son saoul. Voilà ce qui s'appelle vivre ! Du bon vin, de belles demoiselles, d'excellente musique, cela me convient tout à fait, et je ne souhaite plus qu'une chose, c'est de mener pendant cent ans une vie pareille. Ah ! l'agréable existence ! » Mais Wagner survient et trouble sa joie en lui apprenant qu'il va quitter Faust et pour quel motif il l'abandonne. Kasper n'est pas sans avoir vu roder, çà et là, dans le palais, de noirs serviteurs qui sont des démons ; il réfléchit. — Si je reste, dit-il, le démon va m'emporter un beau jour

avec mon maître. Mieux vaut faire comme Wagner et partir. Jamais je ne vendrai mon âme au diable.

Et lorsqu'il a signifié sa résolution au public en chantant trois couplets, le rideau tombe.

Au cinquième et dernier acte, Faust erre tristement pendant la nuit dans les rues d'une ville.

« Sombre nuit, dit-il, protèges-moi. Tout m'a délaissé dans cette heure solitaire ; Hélène, elle-même, s'est éloignée de moi. Oh ! comme je suis tombé bas ! Quelle effroyable nuit pour moi ! La plus effroyable que j'aie traversée dans toute mon existence. Méfistofélès m'a abandonné, lui aussi, dans cette heure néfaste, où j'aurais tant besoin d'être distrait. Méfistofélès, Méfistofélès, où es-tu ?

MÉFISTOFÉLÈS, *apparaissant sous la forme d'une Furie*. Me voici, Faust.

FAUST. Que signifie cela ? Comment oses-tu paraître devant moi sous une forme pareille ?

MÉFISTOFÉLÈS. C'est celle sous laquelle tu m'as évoqué, il y a vingt-quatre ans.

FAUST. Comment ! Que dis-tu ? Vingt-quatre ans ! Nous sommes à peine à la moitié !

MÉFISTOFÉLÈS. Tu te trompes, Faust. Lorsqu'au milieu de cette nuit la douzième heure aura sonné, notre pacte expirera.

FAUST. Méfistofélès, tu m'as trompé.

MÉFISTOFÉLÈS. Non, c'est toi qui t'es trompé toi-même.

FAUST. Laisse-moi vivre encore pendant une année.

MÉFISTOFÉLÈS. Pas même pendant un jour.

FAUST. Seulement pendant encore un mois.

MÉFISTOFÉLÈS. Pas une heure de plus.

FAUST. Encore un jour, afin que j'aie le temps de prendre congé de mes bons amis.

Mais Méfistofélès refuse et disparaît.

FAUST. Malheur à moi ! Malheur à moi ! Que suis-je devenu ? Malheureux Faust, dans quel labyrinthe tu t'es égaré ! Le désespoir est mon partage. O cruelle destinée, comme tu m'as accablé ! Tout est perdu pour moi. En deçà comme au delà de la tombe, je n'ai plus de délivrance, plus de grâce, plus de miséricorde à attendre. Va-t'en loin, bien loin de la région où les hommes habitent. Maintenant, je les ai tous en horreur !

Kasper survient sur ces entrefaites. Il tient une lanterne à la main et chante une joyeuse chanson de veilleur de nuit dont voici le premier couplet :

« O vous tous, Messieurs, laissez-moi vous dire — Que notre horloge a sonné dix heures. — Veillez sur vos maisons et sur vos granges. — Gardez-vous des voleurs et du feu ! — Dix heures viennent de sonner.

Faust, l'entendant, vient à lui, le reconnaît et le prie de l'éclairer jusque chez lui. Mais Kasper repousse la demande d'un air offensé. « Je ne suis plus au service de personne, dit-il; je suis veilleur de nuit et mon propre maître. » Vainement Faust lui offre-t-il de lui donner un de ses habits. Kasper se garde bien d'accepter. « Si je le mettais sur mon dos, dit-il, le diable serait capable de me prendre pour vous et de m'emporter à votre place. » Et comme Faust insiste, il le menace, s'il le retrouve dans la rue après onze heures, de l'appréhender au corps, de le conduire en prison, et, s'il ne veut pas s'y rendre de bonne grâce, de l'y contraindre en lui assénant des coups de lanterne sur la tête.

Faust recommence ses lamentations :

« Malheur à moi ! dit-il, malheur à moi ! Tout le monde m'évite à présent. Il n'y a plus pour moi ni grâce ni miséricorde. Il faut que j'attende cette mort effroyable et que je l'endure ! Je veux prier encore ; je veux proférer des malédictions. Cela me donne du courage. Maudite soit l'heure où je suis né ! Maudite soit l'heure où j'ai signé le pacte !

*(L'horloge sonne les trois quarts avant minuit.)*

MÉFISTOFÉLÈS *(de la coulisse)*. *Fauste, preparato !* (Faust, prépare-toi !)

FAUST. Je suis prêt. La baguette *(de justice)* a été brisée sur ma tête, et l'anathème a été prononcé contre moi. C'est là le sort que j'ai mérité, que j'éprouverai bientôt pour avoir osé commettre une chose aussi monstrueuse. »

Kasper reparait alors, et apercevant Faust :

« Quoi ! s'écrie-t-il, c'est vous !... Vous n'avez pas tenu compte de mon avertissement. Allons ! marchez ! En prison !

FAUST. Ah ! Kasper, éloignes-toi de ce lieu terrible, où m'attend le plus épouvantable des châtimens. Ma vie touche à son terme. Va-l'en pour ne pas être témoin de la mort effroyable dont je vais être bientôt la victime.

KASPER. Ainsi, c'est donc vrai, ce que les gens disaient, que le Diable devait bientôt vous emporter ? Alors je vous souhaite bonne chance dans votre voyage à travers les airs.

*(Il s'éloigne et la cloche sonne minuit.)*

MÉFISTOFÉLÈS *(de la coulisse)*. *Fauste alternum ! et condemnandum est.*

*(Éclairs et tonnerre.)*

FAUST. Je suis jugé ; l'heure a sonné ; le Diable va venir me demander mon âme. Arrivez vite, maudits de l'Enfer, et ne me laissez pas endurer plus longtemps ce martyre. Paraissez, démons, paraissez, furies, et prenez ma vie. Je suis déjà votre proie.

*Il chante :*

« Que le tonnerre m'anéantisse en même temps. — Ouvrez-vous — Portes de l'Enfer. — J'arrive à vous. »

*(Des diables surviennent et l'emportent.)*

FIN

C'est à la suite de ce mot : *Fin*, que se trouve dans le manuscrit la note suivante, écrite de la main de Geisselbrecht :

« Tout ce qui est souligné m'a déterminé à ne plus jamais rejouer Faust. »

Cette pièce est certainement, de toutes celles que l'on possède, la plus dramatique et la plus conforme à la légende. Les remaniements du texte n'en ont point altéré la saveur et sous ces modifications on retrouve encore, suffisamment reconnaissable, l'inspiration première de l'auteur. Il a voulu faire entrer dans le cadre étroit de sa pièce tout ce qu'il y avait d'essentiel dans la légende, et il n'y est pas seulement parvenu ; en le condensant de la sorte, il lui a donné plus de relief et d'énergie. Il a fait preuve aussi d'une véritable science du théâtre, et l'intrigue se déroule de la première à la dernière scène avec beaucoup de logique et de vraisemblance. Il n'est pas jusqu'à la partie comique qui ne soit habilement conduite, malgré la grossièreté de certains passages, et ne se rattache bien à l'action.

Dans la pièce comme dans le livre, c'est du reste la misère et la soif de l'or et des jouissances matérielles qui poussent Faust dans les bras du diable. Lorsque les avertissements de Wagner le font un instant rentrer en lui-même, c'est encore la passion qui paralyse ce bon mouvement, et pendant les sombres heures où l'approche de la mort remplit son âme de terreur et d'angoisse, on ne saurait dire que, même en ce moment terrible, il éprouve un véritable repentir. Il a horreur, non de ses crimes, mais des effroyables supplices qui l'attendent. Il déplore, non ses fautes contre Dieu, mais son imprudence et sa sottise.

Enfin, alors même que l'auteur de la pièce est obligé, par les exigences de la scène, de s'écarter du récit légendaire, il s'en éloigne le moins possible, et presque toujours il le transforme très heureusement. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, l'acte final, tel qu'il l'a conçu, n'est pas moins tragique que le récit du livre populaire ; il produit un effet tout aussi saisissant.

Le Faust du théâtre des Marionnettes, qui se rapproche le plus de celui de Geisselbrecht, est sans contredit le Faust de Schütz. S'il n'a pas été publié dans son entier, il a été en revanche fréquemment analysé, et ces analyses, toutes concordantes entr'elles, et dont quelques-unes, celle entr'autres de Franz Horn<sup>1</sup>, sont suffisamment détaillées, permettent de se faire une idée précise de la pièce. Sauf au troisième acte, qui se passe chez le duc de Parme, mais dont le début est remplacé par un long épisode procédant du livre de Spies, au moins pour la pensée première, le plan ne dif-

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 153, Ss. 51-80.



frère de celui de la pièce de Geisselbrecht que par des modifications de peu d'importance, et ces deux Faust doivent évidemment provenir d'un même scénario. Écrit dans une langue moins littéraire, si l'on en juge par les scènes publiées, mais avec une naïveté plus grande, le Faust de Schütz reflétait peut-être avec plus de vérité le style et le ton de la pièce, tels qu'ils avaient été transmis par la tradition.

Le drame débute exactement de la même manière, par un monologue de Faust retiré dans sa bibliothèque.

FAUST<sup>1</sup> (*assis à une table sur laquelle se trouve un livre*). Je suis, moi, Jean Faust, arrivé à ce résultat avec ma science, que je dois presque rougir de moi, lorsque je me trouve en face de moi-même. De tous côtés je suis tourné en dérision ; personne ne lit mes livres, tout le monde me méprise. Que je voudrais parvenir à un plus haut degré de perfection ! J'ai pris la ferme résolution de m'initier à la magie.

UN ESPRIT INVISIBLE, *d'une voix rauque* : Laisse-la l'étude de la théologie et persévère dans celle de la nécromancie, si tu veux devenir ici-bas heureux et accompli.

LE GÉNIE DE FAUST (*également invisible*), *d'une voix de soprano très élevée* : Laisse-la l'étude de la nécromancie et persévère dans celle de la théologie.

FAUST *se levant de son siège* : Voilà qui est étrange. Je viens certainement d'entendre deux voix parler auprès de moi. Voix qui parles à ma droite, qui es-tu ?

LE GÉNIE (*toujours invisible*). Ton ange gardien.

FAUST. Voilà, certes, une belle marque de la sollicitude du Ciel ! Mais toi, voix qui parles à ma gauche, qui es-tu ?

L'ESPRIT (*invisible comme auparavant*). Un messenger de l'Empire de Pluton, qui vient pour te rendre heureux et accompli sur cette terre.

FAUST. Oh ! comme ce mot « accompli » sonne agréablement à mes oreilles ! C'est là mon souhait unique. Voix qui parles à ma droite, laisse-moi, et toi, voix qui parles à ma gauche, je te choisis pour être mon guide à l'avenir.

LE GÉNIE (*toujours invisible*). Ah ! malheur à toi, pauvre âme !

L'ESPRIT, *riant avec une foule d'autres voix appartenant à des Esprits infernaux* : Ah ! ah ! ah ! ah !

FAUST. Voilà qui est singulier ! A peine mon ange gardien a-t-il parlé, que retentit soudain un fort éclat de rire. Mais voici mon famulus qui vient. Laissons cela, il le faut.

Le monologue du début indique à peine les pensées et les sentiments que nous avons vus plus développés et beaucoup mieux exprimés dans le monologue de Geisselbrecht. Mais il les indique assez nettement pour que l'on ne puisse se méprendre sur le motif

<sup>1</sup> Voy. Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34, Ss. 732-739.

qui détermine Faust à se donner au diable. C'est la misère, et non pas seulement la misère matérielle, comme dans la pièce de Geisselbrecht, mais aussi et surtout la misère intellectuelle. Demeuré obscur malgré ses études, raillé et méprisé de tous, il veut devenir un homme accompli, et il le désire, non pour étendre les horizons de son intelligence jusqu'aux sphères interdites à l'esprit de l'homme et pénétrer dans les régions invisibles du surnaturel, mais pour se gorger ici-bas de jouissances matérielles et pour y devenir célèbre. Le même sentiment anime le Faust de Geisselbrecht lorsqu'il s'écrie après avoir reçu le livre de magie qui doit le rendre riche et puissant : « Bientôt le monde parlera sur un autre ton des faits et gestes du Dr Faust. » Comme dans la pièce de Marlowe, on trouve dans celle de Schütz un dialogue indirect entre le bon et le mauvais ange de Faust et il est fort possible que le second provienne du premier. On ne saurait cependant l'affirmer, ces sortes de dialogues étant fort communs dans la littérature du moyen-âge, et les auteurs de ces deux Faust ayant pu en puiser l'idée, soit à la même source, soit dans des modèles différents.

Jusqu'à l'arrivée de Kasperle, les deux pièces sont ensuite identiques. Les scènes bouffonnes sont en général celles qui diffèrent le plus, chaque auteur brochant à sa manière le fond, très-peu différent d'ailleurs, du scénario. Schütze a fait de Kasper une sorte de Jocrisse dont la niaiserie n'exclut ni la perspicacité que donne l'égoïsme, ni même une assez forte dose de malice. Quelquefois, cependant, il est dupe de sa sottise ou de défiances non motivées. Lorsqu'il l'engage à son service, Wagner lui offre vingt florins d'or pour ses gages. Mais il ne trouve pas la somme suffisante et proteste qu'il ne conclura rien si on ne lui donne au moins trente-six groschen (environ trois francs). Vainement Wagner s'efforce-t-il de lui expliquer qu'il se fera le plus grand tort s'il persiste dans son idée, il n'en veut pas démordre. Alors Wagner, pour le contenter, lui offre vingt florins de gages et trente-six groschen de pourboire. « Non réplique-t-il, trente-six groschen de gages et vingt florins de pourboire. » Wagner accepte, et l'affaire se termine à leur satisfaction mutuelle.

Le deuxième acte correspond au deuxième et au troisième de Geisselbrecht. Il comprend l'évocation et le pacte. Au moment où Faust écrit avec son sang l'acte qui va le livrer au diable, il est pris d'une envie de dormir invincible, et pendant son sommeil, son ange gardien lui apparaît sous la forme d'un petit enfant. Il tient une palme à la main et déplore la perte de l'âme de Faust dans des vers empreints d'une tristesse profonde. Mais lorsque Faust s'éveille, le démon, un instant chassé par la

présence de l'ange gardien, reparait, et reprend sans peine possession de sa proie. Cet épisode a probablement servi de modèle aux scènes où Goethe fait bercer Faust endormi par le chant des Esprits de l'air. La scène dans laquelle Kasper, à l'aide de deux mots magiques, fait paraître et disparaître les diables, était assez profondément modifiée. Kasper s'entretenait familièrement avec eux. Il leur demandait leurs noms, leur âge et leurs occupations. Il s'amusait tout particulièrement d'un bon petit diable à peine aussi haut que la main, qui se disait âgé de 889 ans. A la fin il s'enhardissait jusqu'à les houspiller. Il leur donnait même des coups et, pour se délivrer de lui, ils étaient obligés de mettre le feu à la queue que ses cheveux tressés formaient sur ses épaules.

Le troisième acte, qui manque dans la pièce de Geisselbrecht, se passe à la cour du duc de Parme, dans un vestibule. Un valet de chambre appelé Carlos y pénètre au moment où le rideau se lève. A peine a-t-il prononcé quelques paroles qu'il est frappé de stupeur en voyant Kasper s'abattre à ses pieds comme s'il descendait du ciel. Il l'interroge et Kasper lui répond qu'il n'est pas homme à conter ainsi ses affaires au premier venu, et que rien au monde ne pourrait lui faire dire qu'il s'appelle Kasper, qu'il vient d'Allemagne, etc. Aussi trouve-t-il tout-à-fait surprenant que Carlos lui dise qu'il vient lui-même d'apprendre ce qu'il voulait tenir secret. Il refuse ensuite obstinément de révéler le nom de son maître, et, pressé par Carlos, il se résout à la fin à le faire connaître par un geste symbolique, en montrant le poing<sup>1</sup>. Le valet de chambre lui témoigne alors une profonde déférence, car il a entendu parler des merveilles opérées par le célèbre magicien allemand. Il prie même Kasper de lui donner une preuve de son savoir-faire. Kasper lui demande gravement s'il désire qu'il fasse passer à travers le vestibule un torrent qui va les engloutir tous les deux, ou bien des flammes qui les dévoreront. Carlos épouvanté répond qu'il suffirait de beaucoup moins pour le satisfaire, par exemple d'un agréable tour de société qui lui ferait voir quelque chose de nouveau. Kasper se met alors à sautiller autour de lui, et à le harceler en lui demandant sans cesse s'il ne voit rien. Carlos écarquille en vain les yeux ; il n'aperçoit rien, et Kasper à la fin lui dit qu'il n'en est pas étonné, car il n'a rien appris de son maître et ne saurait opérer le moindre prodige. Et là-dessus il s'enfuit.

Le duc et la duchesse de Parme surviennent ensuite. Ils s'entretiennent des fêtes qu'ils préparent, et la duchesse demande à son

<sup>1</sup> *Faust* signifie *poing* en allemand.



époux de lui donner le soir même le spectacle d'un feu d'artifice. Le Duc, qui paraît fort amoureux de sa femme, le lui promet avec empressement, et Carlos, son valet de chambre, lui annonce qu'il aura bientôt le spectacle de divertissements d'un genre tout à fait nouveau, le Dr Faust, le célèbre magicien, devant arriver d'un moment à l'autre. Informé de la venue de son domestique, le Duc ordonne qu'on aille chercher Kasper. Mais Kasper, redoutant qu'on lui demande des tours de magie qu'il ne pourrait accomplir, s'est caché. On ne peut le découvrir, et le Duc, emporté par son désir de le voir, se met lui-même à sa recherche.

Faust apparaît sur ces entrefaites. Il est reçu par la Duchesse, demeurée seule avec une des dames de sa cour. Il se nomme, et bientôt charmé de son gracieux accueil, il la prie de mettre sa science à l'épreuve. Il évoque successivement, à sa demande, les Esprits de Samson, de Goliath, de Salomon et de Judith tenant à la main la tête d'Holopherne, Faust accompagne chaque apparition d'un commentaire à l'adresse des spectateurs, et la Duchesse en est si ravie qu'elle veut sur-le-champ présenter Faust à son époux. Faust la prie de n'en rien faire et de lui permettre de garder quelque temps l'incognito parce qu'il veut donner, pendant le dîner, des preuves de son art dont l'effet serait en partie détruit si l'on était informé de sa présence. Mais lorsqu'il veut se rendre à l'invitation de la Duchesse, le diable apparaît soudain et l'arrête. Un breuvage empoisonné l'attend à ce banquet où il court avec tant de hâte, et s'il veut échapper à la mort, il n'a pas un instant à perdre, Faust n'hésite pas ; il s'enfuit avec Méphistophilès. Il semble résulter de ce qui précède, bien que le diable ne s'explique pas sur ce point, et d'autres pièces le disent expressément, du reste, que le Duc, en faisant préparer ce breuvage empoisonné, obéit à un sentiment de jalousie. Kasper accourt ensuite en se lamentant. Faust l'a oublié dans la précipitation de sa fuite. Que va-t-il devenir ? Il évoque les démons. Un diable lui apparaît. Il est d'une petitesse extraordinaire, mais d'une jolie tournure et compa-tissant. Kasper est si heureux de le voir qu'il le prend dans ses bras et lui donne un baiser. Touché de cette marque d'amitié, le bon petit diable lui promet de le ramener en Allemagne. Il lui conseille même de quitter le service de son maître et de se faire veilleur de nuit. Kasper promet de suivre le conseil, après avoir soulevé, toutefois, plusieurs difficultés où son caractère de Joerisse se donne carrière. Comme il n'aime pas la solitude, il a demandé de faire le voyage en aimable compagnie. Le véhicule paraît ; c'est un sofa sur lequel est assise une jeune femme d'une jolie figure. Kasper la reconnaît ; c'est sa propre sœur ; en refuse obstiné-ment la compagnie. Elle disparaît, et à sa place il aperçoit une

vieille d'une laideur repoussante. C'est sa grand'mère. Encore moins veut-il voyager à ses côtés. Le bon petit diable n'insiste pas, et Kasper qui n'a paru nullement surpris de trouver ces deux membres de sa famille logés en Enfer et passés à l'état de diabesses, obtient de rester seul sur le sofa, qui l'emporte à travers les airs. Cet épisode, évidemment inspiré par les chapitres du livre légendaire racontant le séjour de Faust à la cour du comte d'Anhalt, forme un acte entier qui manque, nous l'avons dit, à la pièce de Geisselbrecht. A-t-il été retranché de cette dernière ou ajouté plus tard à la pièce de Schütz? On n'y découvre rien qui l'indique, sauf peut-être le passage relatif au feu d'artifice. Au xvii<sup>e</sup> siècle, ce genre d'amusement était fort en honneur, dit von der Hagen, et la pièce, ou tout au moins la scène doit dater de cette époque. Mais les feux d'artifice n'ont pas été moins en honneur au xviii<sup>e</sup> siècle, et même au commencement du xix<sup>e</sup>, sans compter que ce détail a pu très bien être intercalé dans le texte longtemps après que la pièce fut écrite.

Au quatrième acte, l'échéance du pacte approche. Faust est assis dans son cabinet, seul et triste. Le diable entre et lui demande d'où proviennent cet abattement et ce dégoût. Il lui reproche de fuir tous les plaisirs et de le laisser inactif. Faust, qui n'a rien répondu d'abord, relève soudain la tête. « Tu m'as promis de me dire la vérité toutes les fois que je te la demanderais, lui dit-il. Réponds sincèrement à la question que je vais t'adresser. M'est-il encore possible d'obtenir le pardon de la justice divine? » Le diable hésite ; il est troublé par cette demande inattendue. « Quelle singulière question tu me fais-là ? s'écrie-t-il. — Réponds. — Je n'en sais rien. — Tu mens, tu le sais ; réponds, je te l'ordonne. » Mais Méphistophélès, au lieu de répondre, disparaît. Il tremble d'attirer sur lui la colère de Satan, son maître, s'il arrache à l'Enfer, par ses réponses, une âme qu'on y considère déjà comme une proie certaine. Faust tombe alors à genoux, et l'acte se termine, comme dans la pièce de Geisselbrecht, par l'apparition de la belle Hélène et par la rechute de Faust. La même ressemblance existe entre le dénouement des deux pièces, sauf qu'au début de son épisode final, Schütz montrait dans une scène comique Kasper marié, père d'un marmot et devenu déjà l'esclave et le souffredouleur de sa femme et de son fils.

Engel, l'auteur de la *Bibliotheca Faustiana*, a publié, en 1873<sup>1</sup>, une pièce de Faust qui se rapproche beaucoup des deux précédentes, surtout de celle de Schütz, et qui, possédant un scénario presque identique, procède évidemment de la même source. Il

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 118.

l'avait constaté lui-même dans sa préface. En comparant les textes, il était même arrivé à cette conclusion, que sa pièce était, de toutes, celle qui se rapprochait le plus du texte original (*Urtext*). Il semblait admettre par là que toutes les pièces du théâtre des Marionnettes procèdent d'un prototype unique, aujourd'hui perdu, ce qui n'est ni prouvé, ni même très vraisemblable. Les scénarios aujourd'hui connus, qui sont analogues dans leurs traits fondamentaux, peuvent tout aussi bien s'être formés à l'aide de traits empruntés à plusieurs pièces plus anciennes et offrant de grandes ressemblances les unes avec les autres, bien qu'elles émanent d'auteurs différents. On pouvait d'autant moins se ranger à son opinion que, tout en prétendant reproduire le manuscrit sans lui faire de changements, il n'en indiquait point l'origine. Il se contentait de dire qu'il faisait partie d'une série de vieilles pièces du théâtre des Marionnettes qu'il s'était procurées chez des antiquaires ou qu'il avait obtenues de montreurs de marionnettes. Il a été plus explicite dans la seconde édition de son catalogue, sans l'être encore autant qu'on le désirerait. Ces manuscrits, qu'il recueillait comme des documents pour cette partie de l'histoire de la littérature, proviennent, dit-il, de montreurs ambulants de marionnettes; le plus important de tous, la pièce du *Dr Faust*, il le tient, ajoute-t-il, d'un des aides de ces impresarios nomades, et il a, tandis qu'il écrit, la pièce sous les yeux. Quoiqu'elle ait, à son avis, plus d'unité, et forme un ensemble plus complet que les pièces précédentes, il est donc probable, et l'examen du scénario et du texte confirment, nous le verrons, pleinement cette hypothèse, qu'elle n'a pas, plus que les autres, échappé aux remaniements et aux interpolations de fragments plus modernes. Elle offre cependant un grand intérêt. Ses variantes font voir de quelle manière on interprétait, sur certains théâtres, des situations autrement comprises et traitées dans les deux pièces de Vienne et de Berlin. Elle contient même un épisode nouveau et quelques détails inédits. Elle est aussi précédée d'un Prologue fort curieux qui se trouve, plus ou moins modifié, dans un certain nombre d'autres pièces, et dont l'idée paraît assez ancienne, car elle est nettement indiquée dans l'affiche de la troupe Neuber, affiche datée du 7 juillet 1738. Voici la traduction de ce Prologue :

#### PROLOGUE<sup>1</sup>

L'ENFER. Rochers et cavernes d'aspect lugubre. La scène est éclairée par des flammes rougeâtres.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 118, pp. 1-3.

### SCÈNE PREMIÈRE

*Charon, le nocher de l'Erfer, s'avance. Il porte sous le bras une rame parsemée de caractères magiques.*

CHARON (*d'une voix forte*). Je ne veux plus naviguer sur le Styx et l'Achéron, — Parce que ma barque est trop peu garnie d'ombres de damnés. — Ouvres-toi, Enfer, et toi, Pluton, parais! — Voici que ton Charon arrive devant ton infernale demeure.

(*Fort roulement de tonnerre. Le fond de la scène s'ouvre; on aperçoit Pluton assis sur un trône de feu.*)

### SCÈNE II

**Charon, Pluton.**

PLUTON. Quel Esprit infernal est donc assez téméraire pour oser mener ce tapage devant les degrés de mon trône?

CHARON. Moi, Pluton, moi, ton fidèle nocher Charon! Je suis venu pour me plaindre à toi de tes Furies.

PLUTON. Quel peut donc être le sujet de ta plainte, pour que tu viennes me troubler avec tant d'emportement?

CHARON. Tes Furies sont trop négligentes; je ne reçois plus dans ma barque qu'un nombre beaucoup trop petit d'âmes de distinction. A quoi me sert-il qu'il m'arrive, de temps à autre, des tas de gueux? Ceux-là ne sont pas dignes de la peine que je prends pour eux! Envoies donc tes diables les plus corrompus dans le monde qui est au-dessus de nos têtes, parmi ces créatures mortelles; qu'ils leur apprennent à faire le mal, afin que je puisse remplir ma barque d'âmes qui me paient de ma peine, et les conduire dans ton royaume infernal.

PLUTON. Je te loue de ton zèle, vieux serviteur de l'Empire de Pluton. Il sera fait ainsi que tu le désires.

CHARON. Il n'y a pas un moment à perdre; autrement ma barque va devenir inutile.

PLUTON. Prends seulement un peu patience, Charon. Tu vas bientôt me transporter ici un homme considérable, dont l'âme a plus de valeur que celle de mille mortels ordinaires. Je vais à l'instant convoquer toute ma cour.

*Il appelle d'une voix forte :*

« Sus, sus! diables corrompus, apparaissez vite devant moi. — Et vous, Furies, ici, devant mon trône infernal. »

(*Éclairs et tonnerre. Une foule de Furies paraissent sous différentes formes. Dans le nombre se trouve Méphostophilès.*)

### SCÈNE III

**Pluton, Charon, les Furies.**

TOUTES LES FURIES (*ensemble*). Houh! houh! houh!

PLUTON. Soyez les bienvenues, puissantes princesses de l'Enfer!

LES FURIES. Houh ! houh ! houh !

PLUTON. Écoutez mes ordres. Depuis longtemps déjà vous êtes inactives, et la barque de Charon est maintenant moins remplie qu'elle ne l'était auparavant. Partez donc pour le monde terrestre ; revêtez-y différentes formes et enseignez aux hommes à faire le mal et à tout bouleverser ; apprenez-leur à être orgueilleux, à commettre le péché d'impureté ; apprenez-leur à se gorger de nourriture, à s'enivrer, à crier, à s'adonner à la magie, à mentir, à se quereller et se battre, afin qu'ils se pervertissent et prennent avec leurs âmes le chemin de l'Enfer.

LES FURIES (*se réjouissant et hurlant*). Houh ! Pluton ! houh ! ah ! houh !

PLUTON. Et toi, Méphostophilès, rends-toi sur la terre, dans la ville que l'on nomme Witttemberg. Là, vit un homme qui s'appelle Jean Faust. Il est mécontent de lui-même et des autres. Séduis-le et l'entraînes dans notre Empire.

MÉPHOSTOPHILÈS. Merci, grand Pluton ! Je vous remercie de cette mission.

PLUTON. Faust couve depuis longtemps le projet de conclure un pacte avec nous. Glisse-lui dans les mains un livre de nécromancie, car l'insensé croit qu'il n'y a pas d'autre moyen qui puisse le rapprocher de nous, bien que déjà il nous soit tout acquis par ses intentions.

MÉPHOSTOPHILÈS. Je ferai tout mon possible pour exécuter vos ordres.

PLUTON. Sois prudent, Méphostophilès. Ce Faust est un esprit puissant et rusé ; ne le laisses pas échapper. Auerhan, Fitzliputzli et d'autres furies t'aideront fidèlement. N'épargnez aucune peine pour expédier dans votre Empire les mortels téméraires.

MÉPHOSTOPHILÈS. Faust ne pourra m'échapper, puissant Pluton. Mais je me rends à mon devoir et je monte sur la terre. (*Il sort.*)

PLUTON. Maintenant partez, démons ! Dispersez-vous et commencez votre tâche quotidienne. (*Il disparaît.*)

(*Les Furies exécutent une danse sauvage, puis disparaissent au milieu des hurlements et des coups de tonnerre.*)

#### SCÈNE IV

Charon, seul.

Maintenant, je serai joyeux et je ne me chagrinerai plus ! — Puisque Pluton m'accorde cette faveur de remplir ma barque d'âmes ! — Déjà Cerbère aboie ; ce sont des âmes qui viennent ; — Allons, descendons joyeusement à notre barque infernale ! (*Il sort.*)

Le rideau tombe.

Le premier acte est fort long et très développé. Il comprend les deux premiers de la pièce de Schütz, et se termine par la scène où le bouffon, au moyen de ses deux mots magiques, fait paraître et disparaître les diables. Cette scène est conduite avec beaucoup d'entrain et de gaieté. Mais le bouffon n'est plus le même. Il s'appelle dans cette pièce Hans Wurst (Jean Boudin, Jean Sausse).

« Ce bouffon, suivant Lessing, possède, dit Ch. Magnin, deux qualités caractéristiques : il est balourd et vorace, mais d'une voracité qui lui profite, tout différent en cela d'Arlequin, que sa gloutonnerie n'engraisse pas, et qui reste toujours léger, svelte et alerte<sup>1</sup>. En Hollande, Hans Wurst ne fait plus guère depuis longtemps que l'office de Paillasse ; il bat la caisse à la porte, et invite la foule à entrer. Comme acteur et comme marionnette, il a été supplanté par *Hans Pickelhøring* (Jean Hareng-Salé, nous dirions plutôt dessalé), et plus récemment par Jean Klaussen, Jean Nicolas<sup>2</sup>. Celui-ci devenu le héros des marionnettes hollandaises, s'est approprié, non sans succès, les mœurs turbulentes et gaiement scélérates du Punch anglais et du Polichinelle parisien. En Allemagne, Hans Wurst a eu plusieurs rivaux ; il a dû céder plusieurs fois le pas à Arlequin, à Polichinelle, même à *Pickelhøring*. Banni, au milieu du dernier siècle, du théâtre de Vienne par l'autorité classique et souveraine de Gottsched, il a été remplacé par le joyeux paysan autrichien Casperlé<sup>3</sup> qui s'empara tellement de la faveur publique, que la plus belle salle de marionnettes qui orne les faubourgs de Vienne reçut le nom de *Casperle-Theater*, et qu'on appela *Casperlé*<sup>4</sup> une pièce de monnaie, dont la valeur était celle d'une place de parterre à ce théâtre<sup>5</sup>. »

Kasperle ne fut pas seulement populaire sur le théâtre des Marionnettes de Vienne. Sa vogue s'étendit dans tout le sud de l'Allemagne, et même à certains pays du Nord, puisque nous le voyons, à Berlin, détrôner dans la pièce de Schütz le traditionnel Hans Wurst. Ce dernier, cependant, ne disparut pas tout à fait. Sa popularité persista dans certains pays, notamment en Alsace. Aussi ne saurait-on affirmer d'une manière absolue que ce rôle comique de la pièce d'Engel ait été pris dans une pièce plus ancienne que celles de Schütz et de Geisselbrecht parce que le rôle du bouffon est tenu, non par Kasperle, mais par Hans Wurst. Bien que le fait paraisse assez probable, les moyens de le constater font défaut, le style de cette pièce ayant été rajeuni, et la forme en étant beaucoup plus littéraire que celle des Faust de Vienne et de Berlin. Il s'y trouve aussi des imitations manifestes de Marlowe, notamment dans le monologue du premier acte, divisé en couplets dont chacun est le commentaire d'une sentence latine lui servant à la fois de titre et de texte. Ce procédé, qui trahit le

<sup>1</sup> Lessing, *Theatralischer Nachlass* (Œuvres dramatiques posthumes, t. 1<sup>er</sup>, p. 47).

<sup>2</sup> Ce personnage a paru sur le théâtre d'Amsterdam dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, notamment dans une comédie où il joue le rôle d'un amoureux ridicule. Voy. un recueil de J.-Jonker, intitulé : *De Vrolijke Bruijftsgast* (le joyeux convive de noces), Amsterdam, 1697, p. 162.

<sup>3</sup> Flægel, *Geschichte der groteskecomischen*, p. 154 ; et Prutz, *Vorlesungen* (Leçons sur l'Histoire du Théâtre allemand), p. 174.

<sup>4</sup> Voy. *Das Puppenspiel von doctor Faust* (Leipzig, 1850, in-8<sup>o</sup>), introd., p. XII. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 153.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 151, pp. 300-301.

lettré, est celui de Marlowe, et l'une de ces sentences se retrouve même dans le monologue de son Faust. Les vraisemblances sont aussi mieux observées. Dans le deuxième acte, identique, au moins pour le plan, au troisième de Geisselbrecht, Faust, en discutant le pacte, objecte à Méphostophilès les dangers qu'il courra, s'il ne met plus le pied dans les églises. « On me tiendra, dit-il, pour un dangereux athée, » et Méphostophilès lui répond : « Ne t'inquiètes pas de cela. Je charmerai si bien les yeux des gens, qu'ils croiront que Faust est le premier à entrer à l'église et le dernier à en sortir ».

A part quelques modifications secondaires, le troisième acte est une reproduction fidèle de celui de Schütz. Mais l'action, qui se passe également à la cour de Parme, est conduite avec plus de soin et d'habileté. La résolution subite que prend le duc de Parme d'empoisonner Faust est attribuée à la jalousie, et la scène finale dans laquelle Hans Wurst, oublié par son maître, a recours au diable pour retourner en Allemagne, est plus amusante et d'un comique plus relevé, Auerhan, le démon évoqué par Hans Wurst, veut le contraindre à lui livrer son âme en échange de ce service. Mais Hans Wurst la lui refuse obstinément et donne pour prétexte qu'il l'a oubliée à Wittemberg, et qu'il faut, pour en disposer, qu'il soit de retour dans cette ville. Deux trabans du duc de Parme surviennent alors à son grand effroi, car ils vont lui mettre la main au collet. Auerhan lui fait signe de le rejoindre; il saute sur le dos de ce démon et disparaît avec lui dans les airs.

Le quatrième acte est formé par la réunion du quatrième acte de Geisselbrecht et du cinquième de Schütz. Le début en diffère, cependant. Faust, attablé avec des étudiants, les amuse par ses prestiges. Seul il ne peut trouver le plaisir dans cette orgie. Bientôt il rentre dans son cabinet. Méphostophilès l'y relance, et le voyant près de lui échapper, il évoque le fantôme de la belle Hélène. *Quid diabolus non potest*, s'écrie-t-il, lorsqu'il a triomphé, *mulier efficit*. (Ce que le diable ne peut, la femme l'exécute.) La scène qui montre Kasper marié et l'humble serviteur de sa femme et de son enfant est supprimée. Un changement de décor fait succéder brusquement à la maison de Faust, la rue déserte et sombre où il attend, dans les affres de l'épouvante, l'heure qui sonnera l'échéance du pacte. Cet acte se compose en réalité de deux tableaux juxtaposés, et le dénouement, ainsi que les événements qui le précèdent, tout en étant les mêmes que dans la pièce de Schütz, sont un peu plus développés. Un dernier changement à vue fait assister le spectateur à la descente de Faust en Enfer. La scène représente une gorge affreuse, dans des mon-

tagnes. Au fond, apparaît l'ouverture d'une caverne d'où s'échappent des flammes. De tous côtés des Furies surgissent. Faust veut fuir, mais Méphostophilès le saisit et le lance au milieu des Furies qui l'entraînent vers la caverne et le précipitent dans son ouverture. En même temps une pluie de feu embrase l'air et le rideau tombe.

Les trois pièces que nous venons d'analyser renferment toutes les situations essentielles du drame populaire. De ces situations, on a tiré, à des époques souvent indéterminées, d'autres pièces s'écartant plus ou moins du type primitif. La plupart de ces pièces, de date visiblement plus récente, au moins sous leur forme actuelle, ont plus ou moins brodé le thème primitif; mais presque toujours, en cherchant à l'embellir, elles l'ont altéré. Il en est une cependant dont l'auteur a tenté de résumer l'action, et de présenter, en trois actes, tout ce que le drame renferme d'indispensable et de plus saillant. Elle a été publiée par Scheible, dans le *Kloster*, et elle est intitulée : *Faust, une histoire du temps passé, écrite sous la forme d'un drame en trois actes, par Christophe Winter, pour le théâtre des Marionnettes de Cologne*<sup>1</sup>. Scheible ne donne pas d'autres renseignements sur sa provenance. Mais elle est de date très moderne. Les deux rôles de Wagner et de Casper sont confondus en un seul rempli, non plus par Hans Wurst ni par Kasperle, mais par Hännischen, autrement dit Jeannot, peut-être déjà populaire dans le pays et substitué, pour ce motif, aux bouffons traditionnels. La pièce débute par la scène de l'évocation. L'auteur a le tort de ne pas dire pour quel motif Faust se vend au diable. Mais le spectateur le devine sans peine d'après les scènes qui suivent, et pour tout le reste l'exposition est suffisante. Le premier acte se termine par les évocations comiques d'Hännischen. Elles sont beaucoup moins plaisantes que celles de Kasper et les deux mots magiques servent, non pas à faire paraître et disparaître les diables, mais à évoquer deux Esprits porteurs de ce nom, qui doivent en toutes choses obéir à Hännischen. Le deuxième acte n'est, à proprement parler, qu'un intermède. Faust y exécute quelques tours de son métier dans une auberge; puis il ordonne à Méfistofilus de le transporter sur un bel Olympe, et ensuite dans un magnifique jardin. Au troisième acte, la scène représente la salle d'un palais. Hännischen, apprenant que Faust est sur le point d'épouser la belle Hélène, exprime à son maître le désir de se marier, lui aussi, et de prendre pour femme sa bien-aimée Barbe. Faust y consent, et comme Barbe se trouve assez loin du palais, dans un village, les deux Esprits ser-

<sup>1</sup> Das Kloster, *Ind. Bibl.*, n° 34, V<sup>e</sup> Bd., Ss. 805-817.



viteurs d'Hänneschen sont envoyés à sa recherche. Ils l'amènent à travers les airs, et Barbe, d'abord un peu surprise du voyage, et surtout de la manière dont il s'est effectué, se rassure en apercevant Hänneschen. Elle se jette à son cou, et consent tout de suite à l'épouser. Méfistofilus, un instant après, amène la belle Hélène, et Faust, transporté d'amour, prend la main de sa fiancée pour la conduire à son appartement. Mais le palais se change tout-à-coup en un séjour infernal, et la belle Hélène en une horrible diablesse. En même temps deux démons paraissent, saisissent Faust, et après l'avoir traîné deux fois autour de la scène au bruit du tonnerre et sous une pluie de feu, ils le précipitent dans la gueule grande ouverte d'une tête grimaçante.

Si cette pièce pêche par trop de concision et de sécheresse, celle du théâtre des Marionnettes d'Augsbourg<sup>1</sup> mérite le reproche contraire. C'est une des plus développées, bien que la plupart des scènes bouffonnes de Hans Wurst y soient esquissées en quelques lignes. Elle est divisée en trois parties, subdivisées chacune en trois actes ou tableaux, et il ne serait pas nécessaire de la modifier beaucoup pour en faire un véritable drame ou un scénario d'opéra. C'est évidemment l'œuvre d'un lettré, et elle doit être de date récente, au moins sous sa forme actuelle. On y rencontre de nombreux emprunts faits tant à la tragédie de Marlowe qu'à des pièces plus anciennes du théâtre des Marionnettes. Elle est loin d'être sans mérite. Mais il lui manque la simplicité quelquefois un peu gauche et la naïveté des pièces antérieures. Elle n'en a gardé que la grossièreté, souvent même en l'exagérant. Son plan suit avec beaucoup de fidélité celui de Schütz, et la pièce y gagne. On y rencontre aussi plusieurs scènes traitées avec un certain talent. Le monologue du début, et la lutte entre le bon et le mauvais ange de Faust, où l'on rencontre de nombreuses réminiscences de Marlowe, doivent à cette circonstance une partie de leurs qualités dramatiques. Dans une autre scène<sup>2</sup>, les beautés, très réelles, proviennent d'emprunts habilement faits au livre populaire. Méphistophèlès, s'entretenant avec Faust des choses de l'autre monde, lui explique d'un ton presque compatissant les effroyables conséquences de son pacte. L'auteur use et abuse d'une mise en scène qui, employée sobrement et à propos, ne laisserait pas de faire impression en quelques endroits. Il explique et commente les passages les plus saisissants d'une scène au moyen de tableaux que la toile du fond, en se levant, démasque tout-à-coup, et dans lesquels on voit représentés, sous une forme dramatique,

<sup>1</sup> Das Kloster (*Ind. Bibl.*, n° 34), V<sup>e</sup> Bd., Ss. 818-852.

<sup>2</sup> Partie III, acte I, scène I.

les événements dont s'entretiennent les personnages alors en scène. Ainsi, dans sa lutte contre le bon ange de Faust, Méphistophélès recourt à ce moyen pour figurer devant les yeux du Docteur, sous une forme en quelque sorte vivante, les plaisirs qu'il goûtera s'il conclut un pacté avec le diable. Il l'emploie de nouveau, dans le dernier acte, afin de le convaincre, par la vue des suites horribles de ses crimes, qu'il ne peut attendre aucun pardon de la miséricorde divine. C'est de cette manière enfin que sont représentées les évocations de Faust devant la duchesse de Parme, évocations où des tableaux de phénomènes naturels, comme un volcan, une tempête, ou des allégories, ainsi le triomphe de la vérité, remplacent presque entièrement les scènes historiques.

La pièce du théâtre des Marionnettes d'Ulm<sup>1</sup>, que M. W. Creizenach croit être la plus ancienne de toutes les versions aujourd'hui connues, en est à tout le moins la plus informe. Des scènes essentielles sont omises; d'autres, non moins importantes, à peine indiquées. On y retrouve, mais sous une forme plus succincte, le prologue de la pièce d'Engel, dont l'action se passe en Enfer, entre Charon et Pluton, et la première partie, qui se termine après la scène de l'évocation, suit avec assez d'exactitude la pièce de Schütz. Mais dans la seconde, beaucoup plus incohérente, les divergences et les suppressions sont nombreuses et toutes regrettables. On voit défilér dans une suite d'actes ou de tableaux très courts, et sans lien entr'eux, l'épisode du pacte, le séjour à la cour du duc de Parme, l'évocation devant le duc des fantômes d'Alexandre-le-Grand et de Padamira, son épouse, l'épisode de la belle Hélène, et enfin les scènes du dénouement, plus conformes au livre populaire que dans les autres pièces, mais en revanche, beaucoup moins dramatiques. Faust a réuni dans un dernier souper quelques étudiants, ses amis les plus intimes. Il est si sombre et si abattu, que ces jeunes gens s'aperçoivent de son trouble et lui en demandent le motif. Il leur avoue qu'il a conclu un pacte avec l'Enfer, et que cette nuit même, le diable doit venir le chercher. Onze heures sonnent. Bientôt, tandis que Faust déplore son sort, Méphistophélès, invisible, lui crie qu'il est temps de se préparer à la mort, qu'il est accusé, qu'il est jugé, puis, lorsque minuit sonne, qu'il est condamné. Alors l'Enfer s'entr'ouvre; pendant que les pièces d'un feu d'artifice éclatent, Faust chante un couplet final rempli de lamentations, et deux diables, survenant ensuite, l'emportent sans qu'il leur oppose la moindre résistance.

<sup>1</sup> Das Kloster (*Ind. Bibl.*, n° 34), V<sup>e</sup> Bd., Ss. 783-805.

Le rôle du bouffon, assez faible et à peine esquissé, est rempli par Pickelhåring (Hareng-Saur). Si cette pièce est la plus ancienne des formes connues, ce que nous ne prétendons pas décider, il faut admettre, à tout le moins, qu'elle a subi plus d'un remaniement et d'une interpolation, car Engel signale, dans le Prologue, l'existence de tirades extraites du roman de Klinger, dont la première édition parut en 1791, et dans d'autres passages, la chute est attribuée à des aspirations toutes modernes.

Ces interpolations se retrouvent aussi, dit Engel, dans le premier acte de la pièce du théâtre des Marionnettes de Strasbourg<sup>1</sup>. Cet acte répond au prologue de l'Enfer, mais il en diffère en ce que Pluton, au lieu de charger les Furies de séduire Faust, leur annonce son reniement et sa damnation comme des choses déjà certaines ou sur le point de s'accomplir. Cette pièce est, ainsi que les précédentes, calquée plus ou moins fidèlement sur celle de Schütz. Mais elle s'en distingue par certaines particularités assez curieuses, dont quelques-unes ont une saveur locale très prononcée. Faust y est confondu avec Fust, l'imprimeur, et l'auteur le suppose marié et père de famille. Lorsque Faust choisit un serviteur entre les différents diables qu'il vient d'évoquer, il n'accepte point l'Esprit rapide comme la pensée de l'homme ; il le trouve encore trop lent à son gré ; il choisit Méphistophélès, qui se dit rapide comme le passage du bien au mal. Ce dernier trait n'est pas propre à la pièce ; on le retrouve dans plusieurs autres légendes. Faust, le pacte signé, se fait livrer une diablesse revêtue de la figure de la femme du bourgmestre, dont il est amoureux, dit-il, et dont il vante la beauté. Hans Wurt, son valet, la célèbre même dans un couplet très galant. Il existe entre cette pièce et celle du théâtre d'Augsbourg, qui est de date évidemment plus récente, d'assez nombreuses analogies, sensibles surtout dans le dernier acte.

Le rôle bouffon de Hans Wurst ne manque pas d'une certaine gaieté, mais le comique en est grossier, et le caractère de sensualité prosaïque dont il est empreint se retrouve, à des degrés divers, chez tous les autres personnages. Il enlève aux scènes du dénouement l'impression d'angoisse et de terreur qui produit un effet si tragique dans celui de Schütz, son modèle cependant. La gradation si bien observée des situations et des sentiments y est à peine indiquée, et l'enlèvement de Faust ne produirait aucun effet si Hans Wurst ne le relevait par un trait final, qui devait flatter singulièrement le patriotisme des Strasbourgeois.

Le diable vient d'enlever Faust.

<sup>1</sup> Das Kloster (*Ind. Bibl.*, n° 34), Ss. 853-883.

HANS WURST (*regardant autour de lui*). Je crois que M. le Diable a déjà emporté ce petit Faust.

(*Deux diables paraissent.*)

LE PREMIER DIABLE. Serviteur, Hans Wurst, il faut nous accompagner en Enfer.

HANS WURST (*levant le pied*). Comprenez-vous (*sic*) et connaissez-vous cela ?

LE SECOND DIABLE. Dis-nous, de quel pays es-tu donc ?

HANS WURST. Je suis Strasbourgeois !

(*Les deux diables disparaissent en rugissant de rage, et d'autres rugissements se font encore entendre dans la coulisse.*)

HANS WURST. On peut voir par là que le Diable lui-même a du respect pour un Strasbourgeois.

Ce trait final est un de ceux que l'auteur de la pièce d'Augsbourg s'est appropriés, mais il n'a pas, dans son drame, le même caractère d'à-propos et d'originalité, les habitants d'Augsbourg n'étant point réputés pour être belliqueux comme ceux de Strasbourg, et n'ayant pas gardé, comme eux, et vaillamment défendu pendant deux siècles la clef d'une frontière.

Le poète allemand Karl Simrock, connu surtout par son livre sur les légendes du Rhin, a publié en 1846, tant à l'aide des textes précédemment parus qu'avec le secours de ses propres souvenirs, une autre pièce du théâtre des Marionnettes, en quatre actes, le docteur Johannes Faustus. Mais il avoue lui-même que c'est une œuvre composite puisée à différentes sources ; que le texte, auquel il n'a cependant rien ajouté d'essentiel, lui appartient en partie, et qu'il est responsable des vers. Elle ne renferme d'ailleurs rien qui ne se trouve dans les autres versions.

Dans une édition ultérieure, publiée en 1876, dit Engel (*Ind. Bibl.*, n° 105 b, n° 481, S. 195), Karl Simrok a retouché la pièce et l'a augmentée d'un acte, sans d'ailleurs la modifier sensiblement<sup>2</sup>.

Les mêmes observations s'appliquent à peu de chose près à la pièce qu'un montreur de marionnettes, E. Wiepking<sup>3</sup>, jouait encore, en 1865, à Oldenbourg. Carl Engel, ayant pu s'en procurer la copie, l'avait signalée dans sa *Bibliotheca Faustiana* (1<sup>re</sup> édit., n° 203), et il l'a publiée, en 1879, dans la huitième livraison de ses *Comédies du théâtre des Marionnettes allemandes*<sup>4</sup>. On n'y

<sup>1</sup> En français dans le texte.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 459.

<sup>3</sup> Wiepking donnait ses représentations dans le nord de l'Allemagne et particulièrement dans le duché d'Oldenbourg. Il prétend avoir écrit sa pièce de mémoire, à l'époque où il se fit impresario, et d'après des pièces du théâtre des Marionnettes, à la représentation desquelles il avait concouru comme aide. Il était né à Entin, et est mort en 1871 (n° 492, S. 498 de la 2<sup>e</sup> édit. du Catal. d'Engel, *Ind. Bibl.*, n° 105 b.)

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 147.

trouve rien de neuf; les modifications que l'on a fait subir au scénario classique se réduisent, pour la plupart, à l'insertion de scènes ou d'épisodes empruntés à des variantes antérieures, et elles sont loin de l'avoir amélioré. C'est une pièce qui se ressent de toutes manières de la décadence du théâtre des Marionnettes, bien que le style en soit assez correct, et que l'on y reconnaisse en certains passages la main d'un homme qui savait écrire.

Ainsi le Faust du monologue s'est tout à fait modernisé. Ce ne sont pas ses appétits, ni ses passions qui le poussent à se vendre au Diable; il plane à des hauteurs où l'on n'admet même pas la possibilité de suppositions semblables; c'est le désir de connaître. Il a, comme le Faust de Goethe et comme les héros de George Sand, épuisé jusqu'à la dernière goutte la coupe de la science humaine, et sa soif n'est pas encore assouvie. Il est trop de son temps pour croire à la magie. Mais il souhaite que ce qu'on en raconte soit vrai et que le Diable lui fasse tenir, par un de ses messagers, le livre dans lequel on l'étudie. Il le souhaite moins encore pour lui que pour les autres, car c'est un homme sensible, un philanthrope, et s'il devenait puissant et riche, personne ne frapperait en vain à sa porte.

De ces hauteurs, la pièce retombe presque aussitôt dans la vieille intrigue du scénario classique, et le premier acte conduit, par ses sentiers battus, jusqu'au départ de Faust et de Kasperle pour la cour du duc de Parme. Il les suit sans les modifier, sinon pour les allonger, et la pièce y perd la vivacité de son allure sans rien gagner en retour. L'épisode dans lequel Faust fait un choix entre les Esprits les plus rapides, est notamment délayé de la façon la plus fastidieuse; les quelques lignes qui le composent, dans la pièce classique, sont étirées au point de former quatre scènes différentes, juste autant qu'il y a d'Esprits.

Le deuxième acte se passe à la cour du duc de Parme. C'est une imitation assez fidèle du même épisode de la pièce de Schütz. Kasperle tombe inopinément des nuages aux pieds du Duc, et après une scène comique d'explications auxquelles Kasperle finit par se dérober en prenant la fuite, Marguerite, la fille du duc, survient. Elle avoue à son père qu'elle aime Faust et que personne autre ne la conduira à l'autel. Le Duc, consterné, dissimule afin de frapper plus sûrement le magicien. Il lui fait bon accueil; il assiste, avec un intérêt très bien joué, à ses évocations de personnages historiques, et Faust irait s'asseoir à sa table et boire un poison mortel, si Méphistophélès, survenant tout à coup, ne l'arrêtait et ne l'enlevait à travers les airs.

Le troisième acte suit encore de plus près le scénario classique. C'est aussi le meilleur. Au moment où Faust, désespéré de ce que

L'heure fatale va sonner, exhale sa douleur en malédictions. Méphistophélès, caché dans la coulisse, se joue une dernière fois de l'incurable sensualité de sa victime. Il lui demande s'il ne voudrait pas, avant de mourir, revoir encore une fois cette Hélène qu'il a tant aimée. Faust accepte et Hélène paraît. Mais au moment où il va la prendre dans ses bras, elle se change en une diablesse d'une laideur repoussante, les démons éclatent de rire et Méphistophélès, s'avancant sur le théâtre, saisit Faust et l'emporte, malgré ses supplications et sa résistance.

Un dernier tableau représente l'Enfer. Un diable apparaît. Il porte dans ses bras le cadavre de Faust et fait lentement le tour de la scène avec ce trophée funèbre, tandis que des feux de Bengale l'éclairent de lueurs fantastiques.

On peut aussi rapprocher des deux pièces précédentes un autre drame du théâtre des Marionnettes publié en 1850, à Leipzig, sans nom d'auteur. Il est intitulé : *Théâtre de Kasperle, n° 1. La pièce du théâtre des Marionnettes du Docteur Faust*, publiée pour la première fois sous sa forme originale, avec une introduction historique et des notes critiques, orné de gravures sur bois. Leipzig, Avenarius et Mendelssohn, 1850, in-8<sup>o</sup><sup>1</sup>. Peter, qui la mentionne deux fois, l'attribue (p. 26) au Dr Wilhelm Hamm, de Leipzig. Charles Magnin dit à ce propos :

« Notre anonyme (le nom de Hamm n'avait pas encore été révélé) doit sa rédaction, ou plutôt il l'a enlevée (Bacchus aidant) à un joueur qu'il nomme Bonneschky, lequel, à une époque très vaguement indiquée, donnait des représentations à Leipzig. Je dirai franchement que, malgré ces assurances accumulées dans la préface, le texte de 1850 est celui de tous dont l'authenticité m'est le moins prouvée. Je crois y voir plutôt un résumé fait avec adresse de tous les matériaux recueillis jusque-là, que la transcription pure et simple d'un manuscrit réel. Je ne fais ici qu'émettre un doute; je pourrais, au besoin, l'appuyer de plusieurs indices. Les curieux remarqueront, en tête de la pièce, deux gravures représentant Faust et Kasperle, tels qu'ils figurent d'ordinaire dans les jeux de marionnettes<sup>2</sup>. »

M. Ristelhuber ne partage pas cette opinion :

« Nous n'avons pas de raison, dit-il, de mettre en doute la bonne foi de l'éditeur, et il ajoute la phrase suivante (il l'écrivait en 1863) : « S'il nous fallait trouver des pasticheurs, nous les chercherions ailleurs que dans la sincère Allemagne<sup>3</sup>. M. Hamm, d'ailleurs, ne fait pas difficulté, continue-t-il, de reconnaître que son texte a éprouvé, en certaines de ses parties, des rajeunissements et des interpolations; mais il prétend qu'il se

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 153.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 151, p. 335.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 103, pp. 198-199.

rapproche plus que les autres de la pièce originale, et il donne pour preuve la simplicité du plan, l'absence du bel esprit et des mauvaises rimes qui régnaient dans d'autres Faust, la qualité de la langue, ici pleine de la boursouflure littéraire de la seconde moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, là respirant la rudesse comique du bouffon de la pièce. Il placerait volontiers la première apparition de Faust-marionnette à l'époque d'Ayrer, et il trouve un indice de l'âge de son manuscrit dans les noms des personnages : Ferdinand, Bianca, Orestes rappellent les comédiens anglais qui parcouraient l'Allemagne au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, et jouaient certaines pièces tirées des nouvelles italiennes, ce qui explique aussi pourquoi les marionnettes agissent à la cour du duc de Parme, que la légende ne mentionne pas. En outre, le texte de Bonneschky porte Méphistophilis, forme plus ancienne que le Méphistophélès des autres textes ; le lieu de la scène se passe, trois actes durant, à Wiltemberg, au lieu de se passer à Mayence, comme dans les pièces précédentes, et le titre est plus simple qu'ailleurs où il semble emprunté au roman de Klinger, et porte : « *La Vie, les Actes et la Descente en Enfer de Jean Faust*<sup>1</sup>. »

Que les interpolations de cette pièce soient le fait de Bonneschky ou du Dr Hamm, il n'est pas douteux qu'elles n'existent et ne soient même assez nombreuses. Le jugement de Ch. Magnin nous paraît aussi se rapprocher beaucoup plus de la vérité que ceux trop indulgents du Dr Wilhelm Hamm et de M. Ristelhuber. La pièce, sous sa forme actuelle, est, soit un remaniement d'une forme plus ancienne, faite par un homme qui savait écrire, et dans lequel ont été glissés des passages extraits d'autres formes, soit, comme Charles Magnin incline à le croire, une mosaïque dont les matériaux, empruntés aux pièces antérieures, ont été habilement assemblés. Les deux hypothèses peuvent se soutenir. Il est une circonstance, toutefois, qui nous ferait pencher plutôt pour la première. C'est le défaut de proportions de la pièce. Tandis que certains épisodes sont longuement développés et écrits avec talent, d'autres, beaucoup plus faibles, sont à peine esquissés. On dirait que, sur un canevas ancien et assez informe, on a greffé, en plusieurs endroits, des scènes entières ou de longs extraits de formes plus littéraires. On retrouve, en divers passages, soit des reproductions littérales du texte de Schütz, soit des scènes qui lui sont empruntées.

Le premier acte est le plus développé. Il reproduit, à peu de chose près, le scénario et les idées des pièces de Schütz et de Geisselbrecht. Au début, Wagner, s'inspirant du livre de Spies, raconte qu'orphelin, abandonné de tous, il a été recueilli par son maître, et il exprime sa reconnaissance avec effusion dans un

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 113, pp. 199-200.

monologue que Faust, à l'insu de son famulus, écoute avec attendrissement. L'invention n'est pas heureuse, car ces sentiments ne sont d'accord ni avec la situation, ni avec le caractère des personnages. L'auteur n'a pas été mieux inspiré en plaçant l'évocation des diables dans le cabinet de Faust. Il l'a privée par là du prestige de mystère et de terreur dont l'entourent, dans les autres pièces, la solitude et les ténèbres d'une forêt bouleversée par la tempête. Dans le deuxième et le troisième acte, l'auteur n'a pris que l'indispensable, comme s'il eût eu hâte d'arriver au dénouement, et il a fait preuve, en agissant ainsi, d'un sentiment très juste des nécessités du drame. Le deuxième contient la conclusion du pacte, et le départ de Casper à la recherche de son maître. Le troisième se passe à la cour de Parme. Casper tombe aux pieds du Duc et de la Duchesse qui, après lui avoir arraché l'aveu qu'il est le serviteur de Faust, lui demandent une preuve de sa science magique. Kasper, voyant qu'aucune défaite ne peut le tirer d'embarras, finit par s'enfuir, et Faust arrive un instant après. Il évoque successivement devant le Duc : Goliath et David, la chaste Lucrèce, Samson et Dalila, Judith tenant une épée d'une main et de l'autre la tête d'Holopherne. Méphistophilis, pour punir Kasper d'avoir divulgué le nom de son maître, l'abandonne à Parme, et quelques minutes après, Auerhan vient le tirer de peine. Au quatrième et dernier acte, Faust, averti par son bon génie, pendant son sommeil, de l'effroyable mort dont il va devenir la victime, essaie de se convertir. Mais il en est empêché par Méphistophilis, qui le ramène à lui en poussant la belle Hélène dans ses bras. La fin de la pièce est ensuite exactement modelée sur le scénario de Schütz et de Geisselbrecht. Dans une dernière scène, visiblement empruntée à la pièce de Strasbourg, Kasper, devenu veilleur de nuit, met en fuite Auerhan qui veut l'emmener rejoindre son maître.

La pièce, en somme, ne renferme rien qui ne se trouve dans les formes précédentes. Il y a toutefois, dans les réflexions du Dr Wilhelm Hamm, un passage qui mérite d'être retenu. C'est celui dans lequel il dit, et M. Ristelhuber semble l'admettre comme lui, qu'il trouve un indice de l'âge du manuscrit dans les noms des personnages. « Ferdinand, Bianca, Orestes, ajoute-t-il, rappellent les comédiens anglais qui parcouraient l'Allemagne au milieu du xvii<sup>e</sup> siècle et jouaient certaines pièces tirées des nouvelles italiennes. » Ce rapprochement, que M. Wilhelm Hamm fut, croyons-nous, le premier à faire, n'a peut-être pas toute l'importance qu'il lui accorde. Mais il explique très-bien pourquoi la première aventure de Faust se passe à la cour de Parme, ce dont on ne s'était pas rendu compte jusqu'alors. Il révèle, dans les scènes imitées des conteurs italiens,



une des sources où puisèrent les premiers auteurs du Faust des marionnettes, et la principale peut-être après le récit légendaire.

La pièce publiée par M. Oskar Schade dans le *Weimarische Jahrbuch*<sup>1</sup> ne saurait, au moins sous sa forme actuelle, dater de très loin, car, tout en procédant du scénario classique, elle offre des traces évidentes de remaniements récents. Elle provient de deux manuscrits dont l'un date, selon toute vraisemblance, des premières années du siècle et dont l'autre fut écrit en 1824. Ces deux manuscrits ne sont d'ailleurs que des copies différentes d'une même pièce, car les divisions, les idées, les mots qui les expriment sont identiques. On y rencontre seulement çà et là des omissions et des lacunes qui s'observent à des endroits différents, et que l'on peut presque toujours suppléer à l'aide de l'autre texte. Ils sont conservés, dit M. Creizenach<sup>2</sup>, à la bibliothèque du duché de Weimar, l'un sous le n° 10, l'autre sous le n° 8 ou 11, dans la collection des œuvres dramatiques. Les scènes comiques y sont en général plus développées que les scènes sérieuses et ne manquent ni d'esprit ni de gaieté ! Mais elles sont déparées en certains endroits par des grossièretés choquantes. Les deux premiers actes, qui se terminent par la scène entre Hans Wurst tombé dans le cercle magique de son maître et les Furies, seraient de tous points conformes au scénario traditionnel si l'évocation des démons ne se faisait dans une chambre de la maison de Faust, dont les murailles sont décorées pour la circonstance d'ossements et autres ornements funèbres, et près d'une table sur laquelle repose une tête de mort. Au troisième acte Méphistophélès, appelé par Faust, apparaît, d'abord en lion, puis en ours, puis, à la demande de Faust, qui lui veut une forme humaine, sous la figure d'un beau jeune homme. Il suffit à Faust, pour signer le pacte, de laisser tomber une goutte de son sang sur le papier. Sa signature y apparaît aussitôt toute formée, comme s'il l'avait lui-même écrite. Mais avant de permettre à Méphistophélès d'emporter le pacte à son seigneur et maître Pluton, il demande à réfléchir encore un instant. Bientôt il s'endort, et un génie qui descend sur un nuage lumineux et tient une palme à la main lui chante, comme dans la pièce de Neuber (voy. p. 325), un chant émouvant et pressant dans lequel il essaie de le ramener à Dieu. Mais Méphistophélès réplique, et Faust se trouvant, à son réveil, sous cette dernière impression, laisse emporter le pacte. Cependant il est bientôt pris de repentir, et Méphistophélès, pour dissiper ses idées noires, l'emporte à la

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 152 a. Das Puppenspiel Doctor Faust von Oskar Schade, Ss. 241-328.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 146, S. 3.

cour du duc de Parme. Le quatrième acte est le plus grossier et le plus mauvais de tous. La Duchesse, pour se venger d'incongruités qu'Hans Wursta commises en sa présence, veut empoisonner Faust. Mais Méphistophélès l'avertit du danger, et la pièce rentre ensuite, pour ne plus s'en écarter, dans le scénario classique. Une scène comique est cependant ajoutée au dénouement. Après avoir emporté Faust en Enfer, les Furies reviennent et veulent emmener Hans Wurst. Elles l'entraînent malgré sa résistance; mais il reparait un instant après et, dans une scène improvisée, fait une descriptions burlesque de ce qu'il a vu en Enfer.

Plus moderne encore doit être le Faust que Richard Kralik et Joseph Winter<sup>1</sup> viennent de publier avec huit autres pièces formant tout le répertoire d'un montreur de marionnettes de la Basse-Autriche, dont les éditeurs ont pu suivre les représentations à différentes fois dans les environs de Vienne pendant les mois d'été de 1883 et de 1884, et constater le grand succès. Cette pièce, intitulée : *le Génie tutélaire ou l'Ange gardien du Dr Faust*, procède évidemment, comme les précédentes, du scénario traditionnel et n'a même pas subi dans ses dispositions générales et dans les détails secondaires des changements bien sensibles. Mais il n'y reste plus traces du style et des façons de parler populaires. Un écrivain qui sans aucun doute, était un lettré, l'a revêtu d'une forme tout-à-fait littéraire. Le rôle du bouffon a, comme tous les autres, subi ce remaniement et les plaisanteries de Kasperle, qui d'ailleurs ne sont dénuées ni de verve, ni d'entrain, sont ou renouvelées, ou changées. Jusqu'au milieu du troisième acte, qui se termine par l'arrivée successive de Faust et de son valet à la cour de Parme, la pièce suit pas à pas l'intrigue ordinaire. Mais ensuite l'auteur s'est inspiré du Lied en même temps que de la pièce populaire dans un second tableau de son invention, et d'une faiblesse extrême. Faust, apprenant que le duc de Parme veut le faire brûler vif comme magicien, parce qu'il a trop ouvertement usé devant lui des prestiges de son art diabolique, commande à Méfistofilus de l'emmenner à travers les airs, puis de le faire marcher à pied, voyager à cheval, puis en voiture et jouer aux quilles à la surface de l'eau. Le quatrième acte est le meilleur; il débute par une scène très dramatique, à laquelle est emprunté le titre de la pièce. L'ange gardien de Faust descend du ciel et l'avertit par ses chants de prendre garde à son âme. Profondément troublé par cet avertissement du ciel et pris de repentir, Faust évoque

<sup>1</sup> Deutsche Puppenspiele, herausgegeben von Richard Kralik und Joseph Winter, Wien, 1885, Carl Konegen, 1 vol in-8°. V. der Schutzgeist der Johann Faust doctor, Ss. 157-193.

Méfiſtoſilus. Il lui commande les choses les plus difficiles, pour le contraindre à rompre le pacte. Il exige successivement une image du Sauveur sur la croix, puis des explications catégoriques sur l'Enfer et sur le Paradis, Méfiſtoſilus, pour n'avoir pas à révéler les beautés du séjour céleste, dont il sait l'attrait irrésistible, prend la fuite. Alors Faust tombe à genoux et implore la miséricorde divine. Mais Méfiſtoſilus empêche ce bon mouvement d'aboutir en lui détachant une horrible diablesse qui a revêtu la forme d'Hélène de Grèce, et la pièce reprend son cours habituel jusqu'au dénouement, en subissant toutefois çà et là quelques modifications de détail presque toujours défectueuses. Après avoir emporté Faust, les diables veulent enlever son valet. Mais Kasper les bat, les met en fuite, et après être demeuré maître du terrain, il chante le couplet final.

---

## CHAPITRE XIII.

### Les Formes dramatiques.

(Suite et fin.)

Bien autrement importante que les trois dernières pièces dont nous venons de parler est la forme tyrolienne que nous avons signalée dans le chapitre 11. Zingerle n'a point, que nous sachions, tenu sa promesse de la publier. Mais l'analyse qu'il en donne, et à laquelle de nombreuses citations sont entremêlées, est amplement suffisante pour permettre de l'apprécier. L'importance toute particulière de ce drame en vers ne provient pas seulement de ce qu'il est une imitation poétique de la légende classique et une imitation très libre et très originale. Bien que l'auteur ne manquât ni d'imagination, ni de talent, sa pièce, si l'on se contentait de l'envisager à ce point de vue, pourrait être classée parmi les formes littéraires émanant d'une inspiration personnelle aussi bien que parmi les formes populaires de la légende. Ce qui lui assigne une place à part au milieu des nombreuses versions et imitations du Faust classique, c'est d'avoir été écrite pour des populations catholiques par un auteur qui partageait probablement leurs croyances ou qui a su, tout au moins, s'en pénétrer profondément et se placer à leur point de vue. Elle est la seule de cette nature que nous ayons jusqu'à présent rencontrée. Ce sujet protestant n'avait été, et ne pouvait guère être traité que par des protestants, en raison même de la forme religieuse que le sujet avait revêtu. Des catholiques n'auraient pu l'aborder sans lui faire subir une métamorphose complète, et l'on comprend qu'ils aient reculé devant la tâche presque irréalisable de modifier un type rendu pour ainsi dire immuable par une popularité de plus de trois siècles. Aussi, même dans les pays où leurs croyances dominaient, le seul Faust que l'on connût était-il le Faust protestant. Pour se hasarder à le traiter à d'autres points de vue, il fallait, comme l'auteur de la

pièce tyrolienne, s'adresser à une population isolée du reste de l'Allemagne par ses mœurs et sa foi autant que par les conditions physiques du sol, n'ayant qu'une connaissance assez vague de la légende, et trop profondément catholique pour ne pas accepter sans répugnance, et même avec satisfaction, toute modification mettant le personnage principal du drame en harmonie plus intime avec ses croyances.

Cette expérience faite avec un plein succès, si l'on en croit Zingerle, prouve surtout, et c'est par là principalement qu'elle nous intéresse, que la légende est, dans son essence, si profondément religieuse que nul auteur, s'il écrit avec conviction, ne peut traiter ce sujet sans l'empreindre de ses croyances, sans l'en pénétrer assez fortement pour que l'on reconnaisse, alors même qu'il ne le dit pas, s'il est catholique, protestant ou sceptique. Cette forme tyrolienne de la légende de Faust l'établit une fois de plus, et, croyons-nous, d'une façon tout à fait péremptoire. Par cela seul qu'elle est l'œuvre d'un écrivain se plaçant au point de vue des croyances catholiques, la légende se transforme, et la métamorphose porte bien moins encore sur la forme extérieure des événements que sur la manière de comprendre le sujet et de l'interpréter. Tout en restant, par ses traits essentiels, conforme à la tradition, elle se rapproche de la légende de Théophile par le tour qu'elle donne au récit, par les ressorts qu'elle met en œuvre pour exciter l'intérêt et pour émouvoir. Dans le récit que nous allons analyser, on ne sent plus peser sur Faust, comme une sombre fatalité, cette certitude de la damnation, cette croyance que tous les efforts tentés pour obtenir le pardon du crime commis ne sauraient aboutir, croyance qui paralyse dans le germe, pour ainsi dire, tous ses bons mouvements et les réduit à de simples vellétés sans consistance et sans durée. Il croit, avec l'auteur catholique, que les prières de ses parents et de ses amis, et surtout l'intercession des saints et des anges peuvent être, auprès de la justice de Dieu, des intermédiaires tout-puissants, capables, en suppléant à sa propre indignité par leurs mérites, d'obtenir ce qui lui serait refusé, et cette manière d'envisager sa situation, change complètement la conception et la marche du drame. Tandis que, dans les formes protestantes, Faust, se sentant dénué de tout appui, oscille sans cesse du désespoir à l'enivrement des sens, et roule, sans que rien puisse l'arrêter, sur la pente fatale qui le conduit à l'abîme, — dans la forme catholique, l'espoir en la clémence divine l'arme d'un courage, d'une confiance qui décuplent ses forces et le rendent capable d'efforts énergiques. Sentant aussi qu'il a des auxiliaires dont l'aide est puissante, et sur le secours desquels il peut comp-

ter, s'il s'en rend digne, il craint d'autant moins d'entamer la lutte, — et l'action, l'intérêt du drame se concentrent tout entiers dans l'effort qu'il tente pour se relever de sa chute, dans le combat que soutiennent, à côté de lui et pour lui, le bon et le mauvais ange.

Nulle part ce fait n'est plus manifeste que dans la forme tyrolienne, et si Faust est vaincu, ce n'est pas que la lutte soit au-dessus de ses forces, car jusqu'à la fin, l'auteur laisse espérer, entrevoir même la victoire, c'est qu'au dernier moment il manque de l'énergie, de la persévérance nécessaire pour assurer le triomphe. Ce Faust est un Théophile qui succombe au lieu d'être victorieux, et, malgré cet échec final, il se rapproche bien plus, par son caractère, ses sentiments et sa conduite du vidame d'Adana que du Faust protestant.

La pièce débute par la signature du pacte. C'est la misère, la pauvreté tout au moins qui décide Faust à le conclure, car, parmi les projets qu'il forme ensuite, se trouve celui de venir en aide à ses parents. La scène suivante nous transporte chez ces derniers. Orkanus, le père de Faust, confie à sa femme Victoria les inquiétudes que lui cause la conduite de leur fils. Il redoute qu'il ne soit à jamais perdu, car il vient d'avoir, pendant son sommeil, une vision qui lui révèle le pacte conclu par Faust, et la damnation éternelle qui en est la conséquence. Il recommande à sa femme de prier pour leur malheureux enfant, et Victoria répond :

« Faust, qui est attaché à Notre-Dame, — Et met sa joie, depuis sa jeunesse, à l'aimer, — Ne voudra jamais l'abandonner ! »

Faust arrive sur ces entrefaites. Il n'est plus, comme autrefois, un brillant jeune homme. Ses lèvres ont pâli; son visage s'est jauni et flétri. Douloureusement surprise du changement qui s'est produit en lui, sa mère l'interroge; mais il élude ses questions; il se contente de lui dire qu'il est devenu riche, et que désormais elle ne va manquer de rien, non plus qu'Orkanus. Il donne en effet des ordres pour qu'on pourvoie à tous leurs besoins. Un instant rassurée, sa mère est bientôt replongée dans ses inquiétudes par la venue de Méphistophélès, dans lequel elle pressent le mauvais génie de Faust. Mais son mari la réconforte en lui disant d'avoir confiance dans la sagesse de leur fils, qui est un homme instruit et expérimenté.

<sup>1</sup> Faustus der haltet sich an unsrer lieben Frau,  
Die er von Jugend auf geliebet hat mit Freuden,  
Von dieser wird er sich ja keineswegs fortscheiden.

(Voy. Ind. Bibl., n° 156, p. 24.)

Raphaël, le bon ange de Faust, arrive ensuite et explique dans un monologue qu'il n'a pas perdu tout espoir de sauver Faust et qu'il va l'essayer. Faust reparait sur ces entrefaites, avec son père et Méphistophélès. Apercevant Raphaël qu'il prend pour un étranger, il lui demande brutalement ce qu'il vient faire chez lui, et lui ordonne de s'éloigner. Raphaël lui répond que son berger a perdu l'une de ses brebis et qu'il la cherche pour la ramener au bercail. A ce langage, Faust reconnaît son ange gardien. Mais emporté par ses passions, il répond qu'il ne veut avoir d'autre loi que sa fantaisie, et il commande à Méphistophélès d'aller lui chercher sa concubine.

Ainsi la lutte entre le bon et le mauvais ange commence dès le début. Ils ne sont pas, en effet, comme chez Marlowe, ou dans les pièces protestantes du théâtre des marionnettes, de simples inventions poétiques dont le rôle se borne à jeter à Faust, de loin en loin, un bon et un mauvais conseil. Ils personnifient ses bons et ses mauvais instincts, et ils ne vont pas cesser, jusqu'à la fin, de se disputer son âme. Ce combat acharné n'aura d'autre terme que la défaite définitive de Faust.

Le deuxième acte débute par un chant dans lequel le bon et le mauvais ange expriment alternativement leurs craintes et leurs espérances. Les premières scènes se passent à la cour du duc de Parme, devant lequel Faust évoque successivement Goliath, Judith et Lazare. Mais le Duc reconnaît la véritable nature de ces évocations. « Ce sont là, s'écrie-t-il, des prestiges de l'Enfer ! » Faust, irrité de cette parole, jette le masque et brave ouvertement le Duc. Il le défie, avec toute sa puissance, de s'emparer de lui, et il s'envole dans les airs avec Méphistophélès.

Le drame ramène ensuite chez Orkanus et Victoria, les parents de Faust. Orkanus est heureux du bien-être dont l'entoure son fils ; mais il est obsédé de la pensée que ce bien-être, son fils l'achète au prix de son âme, et il prie Dieu de délivrer Faust du piège diabolique dans lequel il est tombé. Sa femme, tout en partageant ses inquiétudes, essaie de le consoler. Puis Méphistophélès paraît avec Jean Boudin. Ce dernier désire entrer au service du Docteur. Mais Méphistophélès voudrait qu'auparavant il entrât au sien, en se liant à lui par un pacte. Ruses, mensonges, même les promesses les plus séduisantes n'y peuvent décider Jean Boudin. « Il fait trop chaud dans l'Enfer, dit-il, je n'y veux pas aller. » Faust survient alors ; il demande, en voyant Jean Boudin, quel est cet homme et ce qu'il désire. « C'est un niais et un fou qui voudrait étudier pour devenir savant, » répond Méphistophélès. Faust, préoccupé d'autres pensées, mal disposé peut-être par la réponse de son Esprit, éconduit ce nouvel élève. Raphaël, son

bon ange, arrive un instant après. En l'apercevant, Méphistophélès se retire. Il sait sans doute que le moment n'est pas favorable pour engager la lutte, car Faust, depuis quelque temps, songe sérieusement à rompre son pacte. La vie qu'il mène lui inspire du dégoût et le rend malheureux. A la vue de Raphaël, il s'écrie :

« Qui sait si cet Esprit ne pourrait pas me rendre ma liberté ? — Mais cela n'est pas possible, sans doute. — N'importe, je l'écouterai<sup>1</sup>. »

Raphaël l'engage alors à se repentir, et pour l'y déterminer, il lui rappelle les joies douces et pures de l'existence qu'il menait avant de s'être laissé gagner par le démon. Il devient si pressant que Faust, profondément ému, s'écrie :

« O Faust, rentres en toi-même, pendant que tu peux encore le faire. — Tu vois clair comme le jour que Dieu t'appelle — Et qu'il veut encore t'élever au plus haut degré d'honneur<sup>2</sup>. »

Voyant que sa proie va lui échapper, Méphistophélès accourt. Il adjure Faust de ne pas manquer à son engagement ; il essaie, par les paroles et les promesses les plus séduisantes, de le ramener à lui. « Tout ce que tu peux désirer, demandes-le moi, lui dit-il, et je te l'accorderai. » Faust, le prenant au mot, lui commande une peinture exacte et fidèle du Sauveur sur la croix. Mais c'est demander à Méphistophélès plus qu'il ne peut donner. Plutôt que de l'essayer, il aimerait mieux rompre le pacte, et pour distraire Faust de ce malencontreux désir, il lui détache sa concubine. Faust renvoie cette femme. Il veut être seul. Bientôt son père arrive, amené par l'inquiétude et l'angoisse.

« Je ne sais ce quise passe en moi, mon Faust, mon très cher Fils, lui dit-il. — Mais je ne puis plus trouver de repos ni le jour ni la nuit. — J'ai beau changer sans cesse de place, partout je languis et je souffre. — Toujours je retrouve devant moi un dragon qui paraît t'enlacer. — Tout s'émeut en moi ; je tremble de tous mes membres, — Et je sens s'éteindre, avec l'espérance, tout mon courage<sup>3</sup>. »

<sup>1</sup> « Was weiss, ob dieser Geist mich nicht befreien kann ?  
Doch noch ist keine Zeit. — Wohlan, ich hör'ihn an. »  
(*Ind. Bibl.*, n° 156, p. 27.)

<sup>2</sup> O Fauste, geh in Dich, weil Du noch gute Zeit.  
Du sighest sonnenklar dass Gott Dich hat berufen,  
Und Dich noch heben will zu höchsten Ehrenstufen.  
(*Ind. Bibl.*, n° 156, p. 28.)

<sup>3</sup> Ich weiss nicht wie mir ist, mein Fauste, liebster Sohn !  
Dass ich bei Tag und Nacht keine Ruhe finden kann.  
Wo immer ich hin gehe, wo immer ich hin siech,  
Steht mir ein Drach im Wege, wie er verschlinget Dich.  
Es dattert in mir Alles, es zittern alle Glieder.  
Es sinkt die Hoffnung all mit meinem Muth darnieder.  
(*Ind. Bibl.*, n° 156, p. 28.)



Orkanus exige de son fils qu'il lui avoue toute la vérité, lui disant qu'il n'est pas de situation désespérée d'où l'on ne puisse sortir avec l'aide de la prière. Faust est ému par ces instances paternelles, plus profondément ému, s'il est possible, qu'il ne l'était naguère par celles de son bon ange. Il suit le conseil d'Orkanus. Il tombe à genoux ; il cherche des consolations et de la force dans la prière.

Cependant Méphistophélès est allé dans l'Enfer demander aide et conseil. Pluton l'accable de reproches et lui commande de contenter Faust, en lui présentant l'image du Nazaréen sur la croix, image qui sera seulement un vain prestige.

Le troisième acte commence, ainsi que le deuxième, par des couplets que chantent alternativement le bon et le mauvais ange de Faust. Puis Méphistophélès apporte l'image de Jésus crucifié. Il le fait, du reste, de très mauvaise grâce, et en menaçant Faust de lui faire expier, le jour même, dans l'Enfer, son orgueil et son exigence. Mais Faust a laissé perdre l'occasion favorable ; il n'a pas répondu, comme il le devait, à l'action de la grâce, et il songe tristement à l'échéance imminente du pacte. Bientôt le démon s'empare de lui. On frappe alors à la porte. C'est Jean Boudin, entré, malgré Méphistophélès, au service de Faust. Le fidèle serviteur a le pressentiment du danger qui menace son maître ; il vient l'assister. « Cachez-vous, lui dit-il, je me charge de recevoir le Diable et de le renvoyer. » La scène entre Jean Boudin et Méphistophélès est très gaie, dit Zingerle, et provoque toujours de grands éclats de rire parmi les spectateurs. Jean Boudin menace son adversaire de son épée, qui est, dit-il, invincible, car Scanderberg l'a portée, et c'est le glaive avec lequel saint Michel a terrassé Lucifer. Ayant, par hasard, prononcé le nom de Dieu, Jean Boudin s'aperçoit que l'image apportée par Méphistophélès s'est évanouie, et il s'esquive pour en informer son maître.

La scène suivante montre Faust ébranlé de nouveau par les instances de son père, mais arrêté sur la voie du repentir par des doutes qu'il n'a pas le courage d'écarter. Il ne peut se figurer, dit-il, que les peines de l'Enfer soient aussi terribles que les prédicateurs le prétendent, ni surtout qu'elles soient éternelles. Pour s'éclairer sur ce point, il évoque Méphistophélès, et Méphistophélès lui répond que ces peines sont si épouvantables que celles de la terre n'en sauraient donner l'idée. Le Diable lui-même serait impuissant à les décrire, et la plus grande de toutes, ajoute-t-il, est d'être privé de la vue de Dieu. Puis il s'éloigne. Faust, dont cette réponse a dissipé l'aveuglement, est touché d'un véritable repentir. Il tombe à genoux ; il implore le Christ.

« O Jésus, s'écrie-t-il, je veux que désormais tu redeviennes mon Jésus, — Que la flamme, le feu, le fer me torturent ici ; peu m'importe, si je puis à ce prix obtenir ta miséricorde ! — Vois, je te serre dans mes bras, je ne me détacherai pas de toi, — Avant que je n'aie complètement expié mon crime <sup>1</sup>. »

Mais Méphistophélès revient et se raille de ces larmes inutiles. « Tu ferais mieux, lui dit-il, d'embrasser ta concubine que les pieds du Christ, » et il le livre aux séductions de cette femme, qui lui fait bientôt oublier son repentir et sa pénitence.

Faust reparait dans la scène suivante, accompagné de sa concubine, de Méphistophélès et de Jean Boudin. Méphistophélès lui annonce qu'il n'a plus qu'un quart d'heure à vivre, et lui laisse le choix de la mort qui doit l'emporter. Faust est si fatigué de la vie que tout lui est indifférent.

« Fais de moi ce que tu voudras, lui répond-il. Peu m'importe ! »

Sa concubine implore de Méphistophélès une prolongation du pacte et l'obtient. Jean Boudin supplie son maître d'en profiter pour se repentir. Mais à ce mot de repentir, qui réveille en lui d'importunes et déplaisantes pensées, Faust s'emporte et l'envoie au diable.

« Ce n'est point au Diable que j'irai, répond Jean Boudin, c'est à Dieu, et puisque vous ne voulez rien entendre, je vous quitte pour n'être pas enveloppé dans votre ruine. »

Il s'éloigne, et Faust exhale son désespoir dans un monologue qui produit toujours, dit Zingerle, une impression profonde sur le public des théâtres populaires.

« Furies, montez des sombres gouffres de l'Enfer, s'écrie-t-il <sup>2</sup>. — Venez me déchirer, noirs chiens de l'Enfer ! — Montagnes, écroulez-vous sur

<sup>1</sup> o Jesus, du sollst nun hinfür mein Jesus sein,  
Hier senge, brenn und schneid, nur dort sei gnädig mein,  
Sich, ich umfange Dich, ich lasse nicht mehr ab,  
Bis dass ich meine Sünd ganz abgebüsst hab.

(*Ind. Bibl.*, n° 156. p. 31.)

<sup>2</sup> Ihr Furien, steigt heraus aus düsterm Höllenschlunde !  
In Stücke mich zerreiset, ihr schwarzen Hollenhunde !  
Ihr Berge fallt auf mich ! Ihr Felsen, deckt mich zu !  
Angst, Kummer, Furcht lasst mir kein Augenblick mehr Ruh.  
Zerspalt Dich, unter mir, o Erd', mich zu verschlingen !  
Blitz, Donner, Hagel, Fener sollt aus den Wolken dringen.  
Komm, bleicher Knochenmann ! Komm, raff mich in das Grab !  
Verfluchte Göttin, schneid den Lebensfaden ab !  
Das Feuer verzehre mich, stürzt mich, ihr Sturmwinde !  
Eröffnet eueh einmal, verborgne Wasserschlünde !  
Was nur ein Leben hat, verfolgt mich überall,  
Bring Dolche, Stricke, Gift zu ewig heisser Qual. »

(*Ind. Bibl.*, n° 156, p. 32.)

moi! Écrasez-moi, rochers! — L'angoisse, le chagrin, la crainte ne me laissent pas un instant de repos. — Ouvres-toi sous mes pieds, ô terre, pour m'engloutir. — Que les éclairs, le tonnerre, la grêle, le feu s'élancent des nuages! — Viens, ô pâle Mort! Viens, abats-moi dans la tombe! — Divinité maudite, coupes le fil de mon existence! — Que le feu me dévore! Que le vent me roule dans ses tourbillons! — Ouvrez-vous, abîmes cachés des eaux! — Que tout ce qui vit me poursuive partout. — Apportez des poignards, des lacets, du poison pour mon supplice éternellement accru. »

Méphistophélès apporte le poison réclamé par Faust et disparaît. Faust, après avoir bu le breuvage empoisonné, reprend :

« C'est le poison qui me tuera! Viens, ô mort des désespérés! — Oh! pour tout dire d'un coup et sans plus de paroles, — que tout ce que je ne puis détruire soit maudit! — Et vous, Esprits qui bouillez en Enfer dans le feu et dans le soufre, — Gémissiez en apprenant que Faust aura bientôt dans les flammes sa place auprès de vous. — O Enfer, ouvre-toi, envoie-moi les trois Esprits! — Où es-tu Méphistof? ne vas-tu donc pas enfin paraître! »

Méphostophilès paraît, et est presque aussitôt témoin de la mort du Docteur, qui n'avait plus qu'une minute à vivre. La concubine de Faust arrive aussi, et se lamente d'avoir perdu son bien-aimé; puis les trois Diables évoqués par Faust surviennent et guettent avec une joie satanique le moment où l'âme de leur victime va quitter son corps. Enfin le rideau tombe, et l'ange gardien vient dans une sorte d'épilogue, tirer la morale de la pièce. Il appelle surtout l'attention de la jeunesse sur les conséquences terribles que peuvent avoir les amours désordonnées.

Dans cette pièce si profondément religieuse, où l'on retrouve la foi ardente qui caractérise la plupart des formes de la légende de Théophile, c'est bien, comme nous l'avons dit, l'âme de Faust qui est le théâtre du véritable drame. Elle est aussi la proie que se disputent les anges du bien et du mal, et la lutte, à la fin, devient si vive, elle amène dans cette âme chancelante et dépourvue, sinon d'énergie, au moins de persévérance, de si douloureux déchirements que Faust, incapable d'en supporter les angoisses et se sentant définitivement vaincu, demande au poison d'y mettre un terme, et va lui-même au-devant de la mort qui l'attend.

1 Das Gift soll tödten mich! Komm, a Verzeveflungsmord.  
O dass ich auf einmal nicht mehrer Wörter sag,  
So sei denn all's verflucht, was nicht verderhen mag!  
Ihr Geister, die ihr dort in Feur und Schwefel schwitzet,  
Ach macht, dass Faustus bald bei euch in Fiammen sitzet.  
O Höll, eröffne dich, scheid die drei Geister mir!  
Wo seind sie, Méphistof? Kommst Du denn nicht herfür.

(Ind. Bibl., n° 156, p. 32).

Il existe encore deux autres pièces dont nous n'avons pu nous procurer le texte, et que nous connaissons seulement, la première, par une simple indication, la seconde, par une analyse assez sommaire. Il n'est pas probable qu'elles contiennent rien de nouveau, si ce n'est peut-être quelques détails tout-à-fait secondaires. Nous regrettons cependant que la première nous fasse faute, car elle était jouée par Schwiegerling, l'un des montreurs de marionnettes les plus connus de l'Allemagne, et il n'eût pas été sans intérêt de la comparer aux Faust de Schütz et de Geisselbrecht. Elle a été publiée pour la première fois par A. Bielchowsky, en 1881<sup>1</sup>

Enfin le Dr Charles Rozenkranz<sup>2</sup> raconte qu'il a vu représenter en différents endroits de l'Allemagne, sur le théâtre des marionnettes, une pièce fort curieuse, en ce sens qu'aux parties anciennes provenant du livre légendaire, on avait mêlé çà et là des inventions de date toute moderne. Cette pièce différait assez peu de celle de Schütz. Seulement Faust ne paraissait point au premier acte dans son cabinet, mais dans une grande et magnifique salle brillamment éclairée par des bougies, et ornée de statues des deux côtés. C'était, dit Rosenkranz, une tentative évidente de rivaliser avec les grands théâtres pour le luxe des décors. Faust était amoureux de la fille, non du duc de Mantoue, comme dans la pièce des Bohémiens, où il tue quatre chevaliers, ses rivaux, mais du duc de Padoue, et cette princesse s'appelait Lucrèce. Le lieu de l'action était transporté de la Grèce à Constantinople, et les diables y portaient des noms hébreux de forme cabalistique, et non plus les noms mythologiques de Pluton, d'Alecto, etc., ce qui était plus conforme à la couleur locale. La scène la plus intéressante était celle du pacte. Faust exigeait de l'or, des femmes, de la gloire. — Bagatelles, répliquait le démon. Il lui commandait de construire une jetée sur le Danube. — Ah ! se disait le diable, tu commences à devenir ingénieur... soit, tu l'auras. Enfin le Docteur lui posait cette condition, qu'il aurait à rendre l'impossible possible. Le diable répliquait naïvement que cela ne pouvait se faire, et que Faust devait bien le voir lui-même. Mais comme Faust ne voulait conclure le pacte qu'à cette condition, il finissait par y consentir. Encore Faust exigeait que Méphistophélès le conduisit à Jérusalem.

<sup>1</sup> Bericht über die Königliche Gewerbeschule (lateinlose Realschule mit 9 jähriger Lehrsauer und technische Fachschule) zu Brieg a/o für das Schuljahr 1881/82 von E. Næggrath. Karl Kirchow, Brieg. — Ss. 1-50. Das Schwiegerlingsche Puppenspiel von Doktor Faust, zum erstem Male herausgegeben von A. Bielchowsky.

<sup>2</sup> Zur Geschichte der deutschen Literatur, von Karl Rosenkranz, 8<sup>o</sup> Königsberg, 1836. In Das Kloster, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 46-48. — *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

« C'est impossible, répondait l'Esprit. L'accès de cette ville est interdit à tous les diables. » Alors Faust lui reprochait amèrement son impuissance, et Méphistophélès, pour le contenter, lui promettait d'aller lui chercher la croix du Christ sur le Calvaire. Il tenait en effet sa parole, et c'était au moment où Faust, tombant à genoux devant le bois sacré, était sur le point de lui échapper, qu'il avait recours, pour le ressaisir, à l'intervention victorieuse de la belle Hélène.

La Légende de Faust a encore servi de sujet ou de prétexte à un grand nombre de pièces. Mais ces pièces sont des œuvres individuelles, écrites la plupart du temps, non pour des marionnettes, mais pour de grandes scènes, et dont les auteurs, s'inspirant, soit des œuvres antérieures, soit de leur fantaisie personnelle, n'ont rien pris dans la tradition. Nous n'avons donc pas à nous en occuper ici.

Ce n'est pas seulement en Allemagne que le Dr Faust a paru sur le théâtre des marionnettes. Il s'y est montré dans plusieurs pays étrangers et toujours avec le même succès. Il est resté longtemps populaire sur les scènes de la Grande-Bretagne. D'après Budik, on aurait joué en public à Londres, en 1612, une pièce intitulée : *Le Docteur Faust, Tragédie*<sup>1</sup>. Il dit à ce propos, dans la note énigmatique dont nous avons déjà parlé :

« Ce Faust est aussi l'objet et l'organe de sensations, de luttes et de vues subjectives. On y trouve les mêmes tempêtes de l'âme, le même effort pour exprimer objectivement une idée. La plus grande partie de la pièce ne s'élève pas au-dessus de la moyenne ; cependant il s'y trouve une scène qui est conçue et rendue avec une grande profondeur. Les leçons que le diable (*the evil spirit*) donne à Faust sont, dans le fait, extrêmement séduisantes et pleines de subtilités et de raffinements diaboliques. »

Mais on n'a pas été plus heureux dans la recherche de cette tragédie anglaise que dans celle de l'autre pièce signalée par cette note : *Justi Placidii, etc.*, et tout donne à penser que Budik a pris pour une tragédie distincte une des éditions de la pièce de Marlowe, dont il a mal transcrit la date, ou, ce qui est plus probable, qu'il a été victime d'une mystification.

La première mention avérée de la présence de Faust sur le théâtre anglais des marionnettes remonte aux premières années

<sup>1</sup> *Doctor Faustus. A Tragedy.* London, 1612. — *Voy. Ind. Bibl.*, n° 156, pp. 37-38.

du xviii<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. On a supposé cependant, mais sans preuves, qu'il avait dû s'y montrer vers le temps où l'on joua le Faust de Marlowe.

« *Master Devil*, dit M. Ristelhuber, emportait sans doute le D<sup>r</sup> Faust en Enfer sans plus de façons que Judas, le valet du frère Bacon<sup>2</sup>, ou le vieux vice lui-même, *the old vice, the old iniquity*. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant toute la durée et surtout à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, les marionnettes furent en grande vogue par toute l'Angleterre, et particulièrement à Londres. Elles bénéficièrent en 1642 du *bill* qui suspendit tous les jeux de théâtre, et les toléra seules avec les combats de taureaux. Lorsque la Restauration rouvrit les théâtres, leur vogue n'en fut pas diminuée.

Le 30 avril 1667, dit Ch. Magnin<sup>3</sup>, M. Pepys étant allé voir les curiosités de la foire de Saint-Barthélemy, rencontra lady Castelmaine, la maîtresse en titre de Charles II, dans un petit théâtre de marionnettes où l'on jouait la *Patience de Griselidis*<sup>4</sup>. Il nous apprend encore qu'en 1662, des marionnettes italiennes attiraient à Covent-Garden la plus brillante compagnie, et que cette troupe très habile eut l'honneur, le 8 octobre, de donner une représentation devant le roi et la cour à Whitehall<sup>5</sup>.

« La concurrence que ces étrangers firent aux grands théâtres parut assez redoutable aux intéressés pour que, vers 1675, la troupe royale de Drury-Lane et celle du duc d'York, réunies dans le théâtre de *Dorset-Garden*, crussent devoir présenter une requête à Charles II, pour obtenir la fermeture ou au moins l'éloignement de ce jeu récemment établi sur l'emplacement de *Cecil-Street*, dans le *Strand*, et dont le voisinage portait un très notable préjudice à leurs recettes<sup>6</sup>. »

Les marionnettes anglaises semblent avoir atteint l'apogée de leur vogue au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle. C'est l'époque où Punch, le Polichinelle anglais, fait son apparition sur les planches. Un habile *puppet-showman* (montreur de marionnettes), dont Addison et Steele se plurent alors à faire la réputation, Powell, contribua puissamment à populariser le nouveau type.

<sup>1</sup> Il parût plus tôt sur les grands théâtres anglais, car Engel, dans la 2<sup>e</sup> édit. de son Catalogue (nos 592, 593 et 594, p. 218. Voy. *Ind. Bibl.* n<sup>o</sup> 105 b) indique trois pièces dont il fut le héros, et la 9<sup>e</sup> édition de la première fut imprimée à Londres en 1697.

<sup>2</sup> Cette pièce, dit Ch. Magnin, était intitulée : *Le Frère Bacon et le Frère Bungay (Friar Bacon and Friar Bungay)*, et elle était tirée du livre populaire anglais qui porte le même titre. Nous n'avons pu nous procurer d'autres renseignements sur cette pièce, et nous ignorons si elle a été publiée.

<sup>3</sup> *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 151, p. 240.

<sup>4</sup> *Diary and Correspondance of Samuel Pepys*, t. I<sup>er</sup>, p. 152, t. IV, p. 173.

<sup>5</sup> *Diary, etc.*, t. II, p. 43.

<sup>6</sup> *Punch and Judy*, p. 28.

« En janvier 1710, dit Ch. Magnin<sup>1</sup>, nous voyons les *puppets* de M. Powel et ses drames quelque peu fantastiques, fort bien accueillis, non plus seulement à Bath, mais à Londres même. Punchinello et sa grondeuse compagne, accompagnés du D<sup>r</sup> Faust, faisaient, suivant le *Tatler*, pâlir le nouvel opéra italien de *Hay-Market*, et lui enlevaient la meilleure part de son brillant auditoire. *Punchinello* surtout balançait, dans l'opinion du beau sexe, le merveilleux chanteur *Nicolini*<sup>2</sup>. »

Thomas Burnet, l'auteur d'un piquant pamphlet contre Robert Walpole, intitulé : Un second conte du tonneau, ou l'Histoire de Robert Powel, le montreur de marionnettes, dédié au comte d'Oxford<sup>3</sup>, cite parmi les pièces qui passionnaient le plus la foule *Friar Bacon and Friar Bungay* et le *Docteur Faust*.

« Vers 1728, dit M. Ristelhuber<sup>4</sup>, Swift mentionne le personnage de Faust dans une satire en vers à l'adresse d'un whig brouillon et malfaisant, Richard Lighe, qu'il met aux prises sous le nom de Timothy, avec un pauvre infirme nommé Mead Mullinix, connu dans les rues de Dublin pour ses opinions tories. Celui-ci compare son adversaire à Polichinelle, et fait, par occasion, connaître quelques-uns des *puppets-shows* que l'on représentait alors à Dublin<sup>5</sup>. Enfin rien n'empêche de penser que la pièce de Faust fut jouée par les troupes de Rowland Dixon, le *gesticulator maximus* qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, avait son quartier-général à Ingleton<sup>6</sup>; de Henri Rowe, qui jouait avec des figurés de bois le *Macbeth* de Shakspeare (1797), et de J. Laverge, qui conserva jusqu'à notre temps la tradition des *puppets-shows* religieux. »

On croit, sans en être sûr, que Faust fut mis sur la scène en Danemarck. Düntzer<sup>7</sup> du moins ne semble pas éloigné de l'admettre. Dans la comédie de Holberg intitulée : *Magie ou Fausse alarme*, un comédien, dit-il, s'exerce à l'évocation de Méphistophilès, qui doit avoir lieu dans une pièce en répétition (sans doute une pièce sur Faust), alors, selon toute vraisemblance, connue du public, et cela le fait soupçonner d'être lui-même un magicien.

« En 1844, dit Engel<sup>8</sup>, on jouait à Saint-Pétersbourg, sur un théâtre de Marionnettes, un Faust en langue russe. Ce Faust

<sup>1</sup> *Ind. Bibl.*, n° 151, p. 247.

<sup>2</sup> Voy. *The Tatler*, n° 115, 3 janvier 1709-10. L'année commençait encore à Pâques, en Angleterre.

<sup>3</sup> A second Tale of a Tub, or the History of Robert Powell, the puppet-showman, dedicated to the earl of Oxford.

Le comte d'Oxford était alors placé à la tête du cabinet dont Robert Walpole était le membre le plus influent.

<sup>4</sup> *Ind. Bibl.*, n° 103, pp. 195-196.

<sup>5</sup> Cf. l'abbé Morellet, *Mémoires*, t. II, p. 353.

<sup>6</sup> Voy. le *Doctor*, de Southey.

<sup>7</sup> *In Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., S. 240. — *Ind. Bibl.*, n° 34.

<sup>8</sup> *Ind. Bibl.*, n° 118, Ss. 40-41.

n'était que faiblement imité de la pièce allemande et très modernisé. Le rôle de Kasperle que l'on avait appelé Pimperle, était particulièrement défectueux. Au lieu de former l'un des éléments principaux du drame, il n'en était qu'un des accessoires, et l'on n'y trouvait plus trace de l'*humour* qui le caractérise. En revanche les feux d'artifice et autres mises en scène infernales y était prodiguées. En dehors de Faust et de son ami Wagner, on voyait aussi paraître le Sultan et Selima, sa fille. Les Furies s'appelaient Méfistofel, Delinkwent, Lauerghahn (Auerhan, Coq de Bruyère) et Grinschnabelow (Grünschnabel, Béjaune).

Enfin le Dr Richard Andree a fait connaître dans le *Magasin pour la littérature de l'Étranger*<sup>1</sup> un Faust joué en langue tchèque, sur le théâtre des Marionnettes, dans les villages de la Bohême. Ce drame, qui est représenté d'habitude dans les auberges avec une simplicité rappelant les représentations données jadis par les Bohémiens dans certains villages Souabes, n'est qu'une traduction de la pièce classique allemande où l'on rencontre à peine deux ou trois interpolations d'origine tchèque. Les deux premiers actes vont jusqu'à la conclusion du pacte et sont identiques à ceux de la pièce de Schütz. Dans le troisième, Faust et Kasperle sont transportés à la cour, non pas du duc de Parme, mais du roi de Portugal, dont le pays est une grande île située à trois cent milles de la Bohême. Faust évoque devant ce souverain Alexandre-le-Grand et la belle Hélène qui paraissent habillés le premier comme les anciens ducs de Bohême, et la seconde en Turquie. Ils ont tous les deux le pied de cheval, signe caractéristique des démons, et l'on voit ensuite apparaître les ombres de Goliath et de David.

Au quatrième acte, Faust et Méfistafel jouent aux quilles sur le Danube, et à chaque coup, Faust abat les neuf pièces du jeu. Cette scène fantastique, nous le verrons plus loin, est tirée d'un *Lied* allemand. Faust oblige ensuite Méfistafel, malgré ses résistances, à lui donner un tableau où le Sauveur est fidèlement représenté sur la croix, puis il s'agenouille devant la sainte image, et il se met à prier avec tant de ferveur, sous la garde de son bon ange, que Méfistafel épuise en vain tous ses moyens de séduction habituels pour le ramener à lui. Il est obligé, pour vaincre sa résistance, de lui détacher la belle princesse de Portugal. — Au cinquième acte, le pacte touche à sa fin, et Faust ne sachant comment se dérober aux atteintes du Diable, s'est enfermé dans son cabinet. Il s'y fait garder à vue par deux solides gaillards qu'il a loués et qui lui ont promis d'assommer Mefistafel, s'il a

<sup>1</sup> *Magazin für die Literatur des Auslandes*, n° 19, Berlin, 12 mai 1866.



l'audace de se présenter. On entend dans la rue Kasperle annoncer les heures. Lorsque la douzième sonne, les deux gardes-du-corps de Faust tombent endormis, et Mefistafel, survenant, s'empare de sa victime et l'emporte. A peine est-il sorti que les deux compagnons, en qui l'auteur de la pièce semble avoir voulu personnifier le peuple tchèque, se réveillent et s'aperçoivent de la disparition du Docteur. Furieux d'avoir été joués de la sorte par le Diable, ils tombent à bras raccourcis sur un Allemand, qui se présente sur ces entrefaites, et l'accablent de coups. Puis le rideau tombe au milieu des applaudissements frénétiques de l'assistance.

La vie de Wagner, le famulus de Faust, fut également représentée plusieurs fois sur le théâtre des Marionnettes, et même sur de grandes scènes. Voici, d'après Engel<sup>1</sup>, l'affiche d'une de ces représentations, donnée le 10 avril 1742 sur le théâtre de Francfort<sup>2</sup> :

« Avec la gracieuse autorisation d'un très noble et très sage magistrat, les comédiens haut-allemands installés dans cette ville représenteront aujourd'hui mardi, une *Action* (*sic* : une pièce) qui n'a jamais encore été jouée par leur troupe, et qui est, dans toute son étendue, ornée le plus possible de divertissements, de chants et de décors :

« La vie dépravée et la fin lamentable et même effroyable de Jean Christophe Wagner, qui fut le famulus de Faust et son successeur dans l'art de la Magie; avec Jean Boudin (*Hans Wurst*), son infortuné compagnon de voyage et son serviteur tourmenté par divers spectres et fantômes.

« AVERTISSEMENT<sup>3</sup>

« On ne recherchera pas maintenant si c'est une fiction ou la vérité qu'un docteur Faust ait réellement existé (*in Rerum Natura gewesen*); mais on représentera seulement, et d'une manière utile pour le public, le juste châtement qui suit une pareille conduite. Aujourd'hui va paraître sur le théâtre Christophe Wagner, un serviteur survivant de Faust qui, après la mort de son maître, étudia dans ses livres magiques, finalement conclut lui-même un pacte avec l'Esprit infernal, pratiqua diverses opérations magiques, et en dernier lieu mourut comme un désespéré.

N. B. Le rôle de Wagner sera joué par une femme.

Scènes particulièrement remarquables :

1. Le théâtre représente un effroyable brasier ardent de l'Enfer, dans lequel Faust est torturé d'une manière épouvantable;
2. Faust apparaît à Wagner endormi sous la forme d'un Prince du monde souterrain;
3. Wagner conjure les Esprits qui surgissent de l'air et de la terre;

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 118. Ss. 31-32.

<sup>2</sup> Six semaines après, nous l'avons dit p. 326, la même troupe jouait : *In Doctrina Interibus* (*sic*), La Mort dans ou par la Science, pièce tirée de la légende de Faust.

<sup>3</sup> Ce mot est en français dans l'affiche.

4. Wagner fait ripaille avec des étudiants. Il tire de terre, par son art magique, un beau grand pâté qui sera coupé en morceaux devant le public, et duquel sortiront différents objets ;

5. La table à laquelle ils sont assis sera percée avec un foret, et il en jaillira du vin en abondance ;

6. Une petite paysanne sera métamorphosée publiquement en arbre.

N. B. Cette métamorphose est une invention tout à fait extraordinaire ;

7. Hans Wurst tire sur un Esprit, croit l'avoir tué et le place dans un cercueil. Mais l'Esprit se métamorphose en chien, puis en la bien-aimée de Hans Wurst.

8. Vient enfin la mort lamentable de Wagner qui chemine à travers les airs, dans son cercueil.

N. B. Notre Premier-Agentin (*sic*) se fera remarquer tant par la manière dont il remplira le rôle d'un joyeux étudiant d'Iéna que par la beauté de ses chants. Au milieu de l'Action (*sic*) se trouvent une danse et ensuite un ballet. On terminera par une joyeuse comédie.

On commencera à six heures dans la grande rue de Bockenheim. On loue aussi des loges au mois, à la semaine et au jour.

Une autre pièce, également tirée de la vie de Wagner, et dont le merveilleux est emprunté, pour une bonne part, à celle dont nous venons de parler, fut jouée par Schütz et Dreher dans le cours des représentations qu'ils donnèrent à Berlin, en 1804, avec un si grand succès. Elle est intitulé : *Le Dr Wagner ou l'Évocation de Faust*. Bien qu'elle n'ait pas obtenu l'accueil enthousiaste qui fut fait à la pièce du Dr Faust, elle fut cependant écoutée avec plaisir et elle le méritait jusqu'à un certain point. Carl Engel en a publié le texte dans ses *Comédiens du théâtre allemand des Marionnettes*<sup>1</sup>.

Au premier acte la scène représente une gorge rocheuse et sauvage dans un pays de montagnes. Il fait nuit ; un orage vient d'éclater. On aperçoit vaguement une chute d'eau dans le fond de la scène, à la lueur des éclairs. Wagner, assis sur un bloc de rocher, feuillète un livre de magie, et s'apprête à conjurer le Diable. Jean Boudin se promène à côté de lui d'un air agité, et déplore le caprice de son maître, qui l'oblige à braver l'orage et la nuit, quand il serait si bon de se chauffer dans le coin de la cheminée. Wagner, pour se débarrasser de lui, l'y renvoie. A peine Jean Boudin s'est-il éloigné que Jean de Luna s'avance et se dirige d'un air égaré du côté de la chute d'eau pour s'y précipiter. Mais Wagner l'arrête à temps et lui demande les motifs qui le poussaient à cette action désespérée. Jean de Luna lui raconte alors que, frappé de toute une longue suite de malheurs immérités, deshérité par son père, condamné depuis lors à errer sans abri ni ressources à travers le monde, il est si las de vivre, si dégoûté des hommes.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 157.

qu'il veut mettre un terme à ses souffrances. — Tu es mon homme, lui dit Wagner qui l'a fort attentivement écouté. Veux-tu devenir désormais mon compagnon et mon ami ? » Et il l'informe du dessein non moins désespéré qui l'a conduit dans cette gorge, à pareille heure de la nuit. Jean de Luna, d'abord incrédule, se laisse bientôt persuader. Il accepte, et Wagner, après l'avoir enfermé avec lui dans un cercle magique, évoque Auerhan, l'Esprit que Faust lui a promis d'attacher à son service. Auerhan paraît. Il essaie d'abord de dissuader Wagner de son entreprise ; il lui en représente les dangers et la folie. Mais Wagner ne veut rien entendre, et la discussion du pacte commence. Ses conditions sont les mêmes que celles du pacte de Faust, avec cette différence toutefois, que l'Esprit en réduit la durée de 24 à 5 ans et que Wagner exige d'être prévenu dix jours à l'avance du jour et de l'heure où son Esprit viendra le chercher pour l'emporter en Enfer. Il écrit l'acte avec son sang, sur du parchemin, et donne ses premiers ordres à l'Esprit qui lui reproche d'avoir des visées moins hautes et moins nobles que son maître. Après qu'Auerhan a disparu, Wagner ranime et reconforte Jean de Luna qui, pendant toute la durée de la scène, est resté couché sur le sol et paraît anéanti. Il lui apprend qu'il jouira de tous les avantages du pacte sans être l'obligé ni le serviteur du Diable tant que lui, Wagner, sera vivant, et il s'éloigne ensuite au milieu des éclats de rire d'Esprits invisibles.

Ce début est assurément dramatique, et si la suite y eût répondu, la pièce aurait pu produire une vive et forte impression. Mais son auteur, pas plus que celui du livre populaire de Wagner, n'a su rattacher le prologue au dénouement. Il s'égaré aussitôt dans une suite de scènes étrangères à l'action principale et destinées surtout à servir de thèmes aux lazzi de Jean Boudin ou de prétextes à des effets de scène et à des jeux de machines.

Au deuxième acte, Jean Boudin, oublié dans une auberge par son maître qui a promis de venir l'y reprendre et ne reparait point, se désole et appelle le Diable à son secours. Auerhan arrive. Après s'être fait connaître à Jean Boudin comme l'Esprit de Wagner, il lui apprend que ce dernier ne peut lui envoyer d'argent et il lui propose, pour le tirer d'embarras, de lui prêter vingt-cinq ducats, mais à cette double condition que Jean Boudin lui en rendra dix au bout de trois ans et que, s'il ne peut remplir son engagement, son âme deviendra la proie de l'Enfer. Jean Boudin accepte, mais comme il a deviné le calcul du Diable, il le déjoue en lui remettant aussitôt les dix ducats qu'il lui devrait au bout de trois ans. Puis, après avoir empoché les quinze autres, il appelle l'hôte et demande sa note. Mais il la trouve si ridiculement exagérée qu'une discussion s'engage. Auerhan intervient et

dit à l'hôte qu'il recevra ce qu'il demande, mais que toute pièce de monnaie ne lui étant pas légitimement due se changera dans sa main en un charbon ardent. L'hôte accepte, et à peine a-t-il reçu deux ducats qu'il se met à pousser des cris déchirants : les pièces de monnaie le brûlent comme un fer rouge. Tandis qu'il crie à l'aide et au meurtre, Auerhan saisit Wagner et l'emporte sur son dos à travers les airs.

Un changement de décors transporte ensuite le spectateur dans la salle à manger de l'habitation de Wagner, à Wittemberg. Wagner y donne un festin magnifique. Au lever du rideau une fenêtre s'ouvre, et Auerhan dépose sur le plancher Jean Boudin effaré et tout contus de son rapide voyage. Puis l'acte se termine par une scène à volonté dont les paroles sont improvisées (*scene ex tempore*). Les invités de Wagner (ce sont des étudiants) arrivent, prennent place à table, et tandis qu'ils soupent, les sons harmonieux d'un concert charment leurs oreilles, un ballet récréé leurs yeux. Les étudiants chantent en chœur. Auerhan exécute, sous la forme d'un singe, ses gambades et ses tours les plus merveilleux. Il ouvre un pâté d'où l'on voit sortir une jeune paysanne qui fait le tour de la salle en dansant. Elle porte sur son dos une corbeille d'où s'élancent une douzaine d'enfants qui se mettent à danser à leur tour. La paysanne, pendant ce temps, se change en arbre, puis en un ballon qui s'élève dans les airs, emportant les enfants dans sa nacelle. Il sort ensuite du pâté un homme qui exécute une danse et perd entièrement ses bras, ses jambes et sa tête. A mesure qu'il les perd, ils se métamorphosent en diabolins, lesquels disparaissent en sautillant. Un énorme coq paraît après cela, et pond un œuf sur le plancher. Jean Boudin, pour qui chaque métamorphose est le sujet de nouvelles plaisanteries, brise l'œuf. Mais à sa grande horreur, il en sort un serpent qui l'enlace et l'emporte. Au moment où ces métamorphoses touchent à leur fin, Wagner perce le bois de la table avec un foret ; il en fait jaillir des flots de vin, et le rideau tombe au bruit des acclamations et des chants avinés des convives.

Wagner, au début du troisième acte, entend passer une troupe de soldats dans la rue. Il demande à son Esprit où elle va. Auerhan lui ayant appris qu'elle se rend aux Indes occidentales, dans les pays nouvellement découverts par Christophe Colomb, il manifeste le désir de s'y rendre. Auerhan transforme aussitôt une table en un char aérien traîné par des dragons, et un changement à vue transporte les spectateurs dans les régions tropicales. Wagner éblouit et terrifie par ses prestiges les Indiens qui le prennent pour un Dieu. Puis il les rassure, et pour leur donner une preuve de ses intentions pacifiques, il épouse la fille

de leur roi, la princesse Mirza, dont la beauté l'a séduit. Il ne tarde pas cependant à l'oublier. Des Indiens ont fait prisonnière une Européenne d'une beauté merveilleuse ; ils vont la sacrifier à leurs dieux. Mais Wagner arrive au moment où le sacrifice est sur le point de s'accomplir et la délivre. Ayant appris que cette Européenne, nommée Bianca, est Vénitienne, et qu'elle est venue dans les Indes avec son fiancé pour y chercher fortune, il ordonne à Auerhan de la transporter, non pas auprès de son fiancé, mais à Venise, et au moment où le rideau tombe, un nuage les enlève tous les trois.

Bianca, lorsque le rideau se relève, reproche amèrement à Wagner de l'avoir conduite à Venise sans son consentement. Elle le supplie de lui rendre son fiancé, son Antonio. Mais Wagner s'y refuse et garde Bianca prisonnière. Puis, dans une suite de scènes épisodiques et d'une liberté qui touche à la licence, Jean Boudin, métamorphosé en femme, berne un vieux seigneur qui, ayant aperçu Bianca à sa fenêtre, en est devenu amoureux. Un changement à vue découvre ensuite l'intérieur d'une prison. On y amène Wagner bâillonné et enchaîné. Pour se venger de sa trahison, Bianca l'a fait arrêter comme magicien. Mais Auerhan, évoqué par Wagner, arrive bientôt. Il délivre, non pas seulement son maître, mais tous les prisonniers, et Wagner s'éloigne en jurant de se venger cruellement de Bianca.

Malheureusement le cinquième acte manque presque tout entier, et le peu qui subsiste ne fournit aucune indication sur le dénouement de la pièce. La scène représente une forêt. Jean Boudin arrive, et apprend, au public qu'envoyé par Jean de Luna à la recherche de son maître, il vient de s'égarer. Il raconte, avec toutes sortes de lazzis, dans une scène à volonté, ses perplexités et ses frayeurs, puis Auerhan paraît et l'informe que le pacte de Wagner doit expirer dans dix jours... Les derniers feuillets faisant défaut, nous ne pouvons dire si Wagner réussissait à se venger de Bianca, ni s'il échappait aux pièges du Diable, ou devenait la proie de l'Enfer. Cette dernière supposition est cependant, de beaucoup, la plus vraisemblable.

Les traductions et les analyses que nous venons de donner suffisent, en effet, à montrer que les pièces tirées, soit de la vie de Faust, soit de la vie de Wagner, en procèdent d'une façon manifeste. Elles prouvent aussi que les pièces relatives à Faust ne renferment rien d'important qui ne se trouve, au moins en germe, dans la tradition orale ou manuscrite qui existait au moment où fut publiée la première version en prose du livre populaire.

---

## CHAPITRE XIV

### Complaintes et Ballades. — Peintures et Gravures. — Les Œuvres magiques de Faust. — Conclusion.

#### I

#### COMPLAINTE ET BALLADES.

Une Légende aussi fameuse que la vie de Faust ne pouvait manquer de prendre toutes les formes dont le peuple revêt d'habitude les traditions qu'il adopte. En même temps que le livre et le théâtre la répandaient jusque dans les villages les plus perdus de l'Allemagne, et même de l'Europe, le chant s'en emparaît. Il est probable que plus d'un *Lied* édifiant ou gouailleur a célébré les hauts faits du Dr Faust. Nous avons dit, en parlant de la tragédie de Marlowe, qu'en 1588 le savant évêque de Londres, Aylmer, accorda la permission d'imprimer une « Ballade sur la vie et la mort du Dr Faust, *le grand conïureur*. » Or, si moins d'une année après l'apparition du livre populaire, la tragédie de Faust était assez connue dans la Grande-Bretagne pour y devenir le sujet d'une complainte, à plus forte raison devait-elle être chantée en Allemagne, où, plus ancienne et plus répandue, elle avait déjà pris tous les caractères d'une tradition nationale. Mais on n'a plus aujourd'hui les documents authentiques qui permettraient de l'affirmer. Pas plus que les pièces du théâtre des Marionnettes, moins encore peut-être, ces *Lieds*, la plupart du temps, ne s'imprimaient ni ne s'écrivaient. Alors même que des imprimeurs en auraient multiplié les textes, les feuilles volantes qui les auraient reçus sont chose éminemment éphémère et fragile, et l'on ne pourrait s'étonner qu'elles eussent été détruites. Il serait toutefois bien surprenant qu'elles eussent péri jusqu'à la dernière, et leur absence presque complète semble annoncer, ou que les *lieder*

sur la Légende de Faust n'ont pas été imprimés, ou qu'ils n'ont pas été si nombreux, ni surtout si populaires qu'on serait tenté de le croire. Il est possible, en effet que le grand succès du livre de Spies et de la pièce du théâtre des Marionnettes ait empêché la tradition de prendre au même degré la forme du *Lied*, le peuple n'ayant pas été tenté de chanter un sujet déjà revêtu d'autres formes dans son imagination, ou l'ayant trouvé trop sombre et trop terrible.

Quoi qu'il en soit de ces suppositions, on ne connaît qu'un très petit nombre de *Lieder* sur Faust. Encore n'ont-ils été signalés que tout récemment, et a-t-il fallu de longues et patientes recherches pour les découvrir.

On possède aujourd'hui quatre *Lieder* allemands, sur lesquels deux ne sont que des variantes d'un même thème. Les deux premiers nous sont parvenus dans un cahier formant une feuille petit in-8° sans date et sans lieu d'impression, qui très vraisemblablement n'en est pas la forme première ou tout au moins la première édition, bien que l'éditeur prétende le contraire. Ce petit livre renferme, outre les deux *Lieder*, une anecdote sur Faust intitulée : *Histoire turque*. On en connaît deux éditions différentes. Il n'existe de la première qu'un seul exemplaire, aujourd'hui en la possession du major J. Bode, à Sorau N.-L. Encore est-il incomplet. Mais le second *Lied* et l'anecdote, qui font défaut, ont été transcrits à la main ligne pour ligne et page pour page, et la personne qui les a copiés de la sorte paraît être le précédent possesseur de ce cahier le colonel Franz Heydinger de Vienne.

Ce cahier est intitulé :

« Une relation nouvelle et détaillée (de la Vie) de Jean Faust, le Docteur bien connu et fameux dans le monde entier, natif d'Anhalt, maître des Esprits infernaux. Comment il s'est lié par un pacte de vingt-quatre ans avec deux Esprits; comment il en a évoqué quarante mille parmi lesquels il ne s'en trouva pas plus de deux qui l'aient servi nuit et jour avec fidélité, et tout ce qu'il imaginait et voulait avoir, ils étaient obligés de le lui apporter. Bien plus, aucune plume n'est capable de dire comment il a tourmenté sur cette terre les Esprits infernaux, et l'on pourra s'en faire une idée plus loin, d'après le *Lied* de la Comédie de Prague.

(Gravure sur bois représentant Faust en maquignon.)

« Traduit de la langue welche en l'allemande, tout-à-fait nouveau, et imprimé pour la première fois<sup>1</sup> ».

De la deuxième édition, composée comme la précédente d'une feuille petit in-8° dont les feuillets ne sont pas paginés, on ne con-

<sup>1</sup> S. l. n. d., pet. in-8°. Voy. la 2<sup>e</sup> édition du Catalogue d'Engel. *Ind. Bibl.*, n° 103 b.

naît non plus qu'un seul exemplaire également en la possession du major J. Bode de Sorau. Le titre, dégagé de tous les détails sur le contenu du livret, est réduit à la première phrase, d'ailleurs identique à celle de la première édition. Mais la gravure sur bois qui l'orne est différente. Elle représente, assis à une table, trois joueurs de cartes, dont l'un a la figure et les traits du Diable. Cette édition n'est pas datée ; mais elle porte le nom du lieu d'impression et celui de l'imprimeur : Steyr, imprimé chez Joseph Greys. Cette imprimerie a en effet existé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et au commencement du XIX<sup>e</sup>. En 1827, ses possesseurs la partagèrent : les uns, qui étaient les héritiers Greis, gardant l'imprimerie et laissant aux autres la librairie qui y était jointe. Les recherches faites dans cette imprimerie et dans les archives communales de Steyr à la demande du major Bode, à qui l'on doit ces renseignements, n'ont fait découvrir ni exemplaires de ce petit livre, ni renseignements sur son origine.

Les deux éditions sont presque identiques. Elles ne diffèrent que par des nuances insignifiantes, dues la plupart du temps à la diversité des dialectes. A peine quelques mots ont-il été changés, et dans la seconde édition, qui paraît la plus récente, ces changements sont en un ou deux endroits des corrections. Ainsi à la ville de Portugal, l'éditeur a substitué la ville de Lisbonne, ce qui est en effet plus exact.

Le premier *Lied* dont les vers, grossièrement rimés et à peine reconnaissables, sont imprimés à la suite les uns des autres, comme de la prose, offre les plus grandes analogies avec le troisième, qu'une feuille volante de Cologne nous a conservé. La suite des idées, et même, en certains passages, les vers sont les mêmes. Il est seulement plus détaillé, contant les aventures de Faust avec plus de prolixité, les entremêlant même d'un certain nombre d'autres faits. Carl Engel suppose que le *Lied* de la feuille volante procède du chant du petit livre et n'en est qu'une abréviation. Il est possible qu'on ait réduit ainsi ce dernier pour l'accommoder à l'usage des chanteurs ambulants qui s'en allaient, dans les foires annuelles et les fêtes populaires, chanter des *lieder* ou des complaintes qu'ils débitaient montés sur de petits bancs (d'où leur nom de *Bankelsängers*). Réduite des proportions d'un récit rimé rappelant les chants épiques à celle d'une simple chanson versifiée avec plus de soin, l'Histoire de Faust a en effet sous cette forme plus de relief et de vivacité, et devait être plus goûtée du public. Bien que cette histoire ait disparu depuis assez longtemps du répertoire de ces chanteurs nomades, il n'est pas douteux qu'elle en ait fait partie jadis. Le ton et certaines expressions du quatrième *Lied*, dont nous parlerons



plus loin, en sont la preuve évidente. Tous les faits contenus dans le premier qui ne se rencontrent pas dans le second, sont empruntés à la tradition et connus. Un certain nombre se retrouvent dans les légendes recueillies par Wolff aux environs de Bommel (voy. chapitre 1<sup>er</sup>, pp. 45-46) et il est possible que le *Lied* provienne d'un des pays où le bas-allemand était parlé. Le passage du titre où il est dit, dans la première édition, que ce petit livre est traduit de la langue Welche en allemand, semble même l'indiquer.

Il est dit encore dans le titre que ce *Lied* ou récit provient de la comédie de Prague. Bien que l'on ignore de quelle comédie il s'agit, l'assertion n'a rien d'in vraisemblable. Il est fort possible que quelques-uns des *Lieder* que l'on chantait jadis aient été popularisés par le théâtre, ou que des auteurs aient pris ceux qui se chantaient le plus, et les aient intercalés dans leurs pièces, pour en exploiter la vogue. C'est d'une pièce du théâtre des Marionnettes que le second *Lied* provient, sans contredit. Il est, à la vérité, beaucoup plus récent. Il était chanté par le génie tutélaire ou ange gardien de Faust. On en retrouve les idées et les sentiments généraux dans les pièces publiées par Oskar Schade (acte III, scène 3), et par Richard Kralik et Joseph Winter (acte IV, scène 1), et même un fragment presque textuel dans la pièce de Strasbourg (acte IV, scène 2).

Quant à l'anecdote qui termine le livret, elle est un souvenir manifeste de ce passage du livre populaire dans lequel sont racontés le voyage de Faust à Constantinople et les mauvais tours qu'il y joue au Sultan.

Ces trois chants sont des spécimens très caractéristiques de cette littérature populaire, tantôt chantée, tantôt déclamée; ils montrent ce qu'elle fut à différentes époques, et nous allons les reproduire en remplaçant toutefois le premier *Lied*, trop long et trop diffus, par le *Lied* de la feuille volante de Cologne, où l'on retrouve tout ce qu'il contient d'essentiel.

Publié d'abord dans la Corne merveilleuse de l'Enfant (*Des Knaben Wunderhorn*<sup>1</sup>) d'Achim d'Arnim, et de Clément Brentano, recueil de légendes et de contes, qui parut de 1806 à 1808, le *Lied* de la Feuille volante a été reproduit par plusieurs auteurs, notamment par Wolf<sup>2</sup>, Stieglitz<sup>3</sup>, Nodnagel<sup>4</sup>, Simrock<sup>5</sup>, et Scheible<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 152 b.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 153 a.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 121.

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 153 b.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 124, Ss. 140-142.

<sup>6</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 32, 11<sup>re</sup> Bd., Ss. 120-123.

En voici la traduction :

Hört ihr Christen mit Verlangen  
 Nun was Neues ohne Graus,  
 Wie die eitle Welt thut prangen  
 Mit Johann dem Doctor Faust.  
 Von Anhalt war er geboren,  
 Er studirt mit allem Fleiss,  
 In der Hoffarth auferzogen,  
 Richtet sich nach alter Weiss.  
 Vierzig tausend Geister  
 Thut er sich citiren  
 Mit Gewalt aus der Höllen.  
 Unter diesen war nicht einer  
 Der ihm konnt recht tauglich seyn,  
 Als der Mephistopheles, geschwind  
 Wie der Wind.  
 Gab er seinen Willen drein.  
 Geld viel tausend muss er schaffen,  
 Viel Pasteten und Confekt,  
 Gold und Silber, was er wollt.  
 Und zu Strassburg schosser dann  
 Sehr vortreflich nach der Scheiben,  
 Dass er haben konnt sein Freud,  
 Er thät nach dem Teufel schieben,  
 Dass er vielmal laut aufschreit.  
 Wann er auf der Post thät reiten,  
 Hat er Geister recht geschoren,  
 Hinten, vorn, auf beiden Seiten,  
 Den Weg zu pflastern auserkohren.  
 Kegel schieben auf der Donau  
 War zu Regensburg sein Freud.  
 Fische fangen nach Verlangen,  
 Ware sein Ergötzlichkeit.  
 Wie er auf den heiligen Charfreitag  
 In Jerusalem kam auf die Strass,  
 Wo Christus am Kreuzesstamm  
 Hängt ohne Unterlass.  
 Dieses zeigt ihm an der Geist  
 Dass er wäre für uns gestorben,  
 Und das Hail uns hat erworben,  
 Und man ihm kein Dank erweist.  
 Mephistopheles, geschwind wie der Wind,  
 Muste gleich so eilend fort,  
 Und ihm bringen drei Ehle Leinwand  
 Von einem gewissen Ort.  
 Kaum da er solches ausgeredt,  
 Waren sie schon wirklich da,  
 Welche so eilends brachte  
 Der geschwinde Mephistopheles.  
 Der grosse Stadt Portugall  
 Gleich soll abgemahlet sein.  
 Dies geschahe auch geschwind,  
 Wie der Wind:  
 Dann er mahlet überall  
 So gleichförmig,  
 Wie der schönste Stadt Portugall.

Écoutez, chrétiens, avec empressement  
 Maintenant une histoire nouvelle sans frayer,  
 Comment le monde présomptueux fit parade  
 De Jean le Docteur Faust.  
 D'Anhalt il était natif,  
 Il étudia de toutes ses forces,  
 Élevé dans l'orgueil,  
 Il se conduisit selon l'ancienne mode.  
 Quarante mille Esprits  
 Il sut évoquer à lui  
 Par sa puissance, hors de l'Enfer;  
 Parmi ceux-là il n'y en avait pas un  
 Qui pût vraiment lui convenir.  
 Sinon Méphistophélès, rapide  
 Comme le vent.  
 Il exprima sa volonté là-dessus. [milliers,  
 Il (l'Esprit) dut créer des pièces de monnaie par  
 Beaucoup de pâtés et de sucreries,  
 De l'or et de l'argent ce qu'il en voulut,  
 Et à Strasbourg il tira ensuite  
 Admirablement dans le but,  
 Afin qu'il pût goûter son plaisir  
 Il tira même sur le diable,  
 De sorte que ce dernier plusieurs fois poussa de  
 Lorsqu'il voyageait en poste, [grands cris.  
 Il avait des Esprits bien pressés,  
 En arrière, en avant, des deux côtés,  
 Pour paver le chemin qu'il avait choisi.  
 Jouer aux quilles sur le Danube  
 Fut à Ratisbonne son plaisir,  
 Prendre des poissons à sa volonté  
 Était son divertissement.  
 Comme aussi le Vendredi Saint  
 Il vint à Jérusalem sur la voie  
 Où le Christ sur l'arbre de la croix  
 Est suspendu sans relâche.  
 L'Esprit lui déclara  
 Qu'il était mort pour nous,  
 Et qu'il nous a gagné le salut  
 Et qu'on ne lui en témoigne aucune reconnais-  
 Méphistophélès, rapide comme le vent, [sance.  
 Dut s'en aller tout aussi vite  
 Pour lui rapporter trois aunes de toile  
 D'un certain lieu.  
 A peine avait-il exprimé de tels désirs,  
 Que les choses étaient réellement venues,  
 Tant elles lui étaient promptement apportées  
 Par le rapide Méphistophélès.  
 La grande ville de Portugal  
 Dut être également peinte.  
 Cela fut fait aussi vite  
 Que le vent,  
 Puis il peint partout  
 Aussi ressemblant  
 Que l'est la très belle ville de Portugal.

<sup>1</sup> Strasbourg était alors célèbre par ses francs-tireurs.

— Hör, du sollst mir jetzt abmahlen  
 Christus an dem heiligen Kreuz,  
 Was an ihm nur ist zu mahlen,  
 Darf nicht fehlen, ich sag es frei,  
 Dass du nicht fehlst an den Titul,  
 Und dem heiligen Namen sein. »  
 Diesen konnt er nicht abmalen,  
 Darum bitt er Faustum  
 Ganz inständig : « Schlag mir ab  
 Nicht mein Bitt, ich wil dir wiederum  
 Geben dein zuvor gegebene Handschrift;  
 Deun es ist mir ganz unmöglich,  
 Dass ich schreib Her Jesu Christ. »  
 Der Teufel fing an zu fragen :  
 « Herr, was gibst du für einen Lohn ?  
 Hâts das lieber bleiben lassen,  
 Bei Gott findst du kein Pardon. »  
 Doctor Faust, thu dich bekehren,  
 Weil du Zeit hast noch die Stund,  
 Gott will dir ja jetzt mittheilen  
 Die ewige wahre Huld.  
 Doctor Faust, thu dich bekehren,  
 Halt du nur ja dieses aus.  
 « Nach Gott thu ich gar nichts fragen,  
 Und auch seinem himmlischen Haus. »  
 In derselbea Viertelstunde  
 Kam ein Engel von Gott gesandt,  
 Der thât so frohlich singen,  
 Mit einem englischen Lobgesang.  
 So lang der Engel da gewesen,  
 Wollt sich bekehren der Doctor Faust.  
 Er thâte sich alsbald umkehren,  
 Sehete an der Hölle Grauss.  
 Der Teufel hatte ihn verblindet,  
 Malt ihm ab ein Venus-bild.  
 Die bösen Geister verschwunden,  
 Und führten ihn mit in die Höll. »

« Écoutes, il faut que tu me peignes maintenant  
 Le Christ sur l'arbre sacré de la Croix,  
 Tout ce qu'il y avait à peindre alors en lui,  
 Ne doit pas manquer, je te dis sincèrement  
 Que tu ne dois rien omettre de l'inscription,  
 Ni de son saint nom. »  
 Il ne peut le peindre,  
 Aussi prie-t-il Faust  
 Tout à fait instamment : « Ne repousses  
 Pas ma prière, je te rendrai  
 Le pacte que tu m'as naguère donné,  
 Car il m'est tout à fait impossible  
 De peindre le Seigneur Jésus-Christ. »  
 Le diable se met à lui demander :  
 « Maître, est-ce ainsi que tu me récompenses ?  
 Tu ferais mieux de renoncer à cela,  
 Près de Dieu tu ne trouveras aucun pardon. »  
 Docteur Faust, convertis-toi,  
 Puisque tu en as encore le temps et l'heure,  
 Dieu l'accordera maintenant  
 Sa grâce éternelle et véritable.  
 Docteur Faust, convertis-toi.  
 Renonces seulement à ta vie criminelle.  
 « Je ne veux rien demander à Dieu,  
 Ni à sa cour céleste... »  
 Dans le même quart d'heure  
 Vint un ange envoyé par Dieu,  
 Qui se mit à chanter tout à fait joyeusement.  
 Un beau cantique angélique.  
 Aussi longtemps que l'Ange fut présent,  
 Le docteur Faust voulut se convertir.  
 Il voulait se convertir sur-le-champ.  
 Il contemplait l'horreur de l'Enfer.  
 Mais le diable l'a aveuglé,  
 Il lui peint la forme d'une Vénus.  
 Les méchants Esprits ont disparu,  
 Ils l'ont emporté avec eux dans l'Enfer. »

Malgré les obscurités et les naïvetés de son style, ce Lied ne laisse pas d'être intéressant. Il renferme plusieurs faits ou anecdotes qui ne se rencontrent ni dans les livres populaires, ni dans les pièces du théâtre des Marionnettes, ainsi les succès de Faust au tir de Strasbourg et sa fantaisie de jouer aux quilles sur le Danube. Cela prouve que ni le livre populaire, ni le théâtre, malgré leur abondante moisson, n'ont recueilli toutes les histoires prêtées à Faust par la tradition.

L'auteur de ce Lied s'est d'ailleurs manifestement inspiré des formes dramatiques dans certaines parties, notamment dans l'épisode final où la lutte entre le bon et le mauvais ange est décrite avec beaucoup de vivacité.

### Le second Lied du Livret populaire <sup>1</sup>.

I. Faust, ces dons célestes dont tu as été gratifié, peuvent reconforter tout homme, le sauver, adoucir sa souffrance et sa peine; tu es un homme par ta naissance, et tu veux te perdre si honteusement! Considère sans cesse les peines éternelles (de l'enfer), si tu veux être délivré.

II. Veux-tu donc haïr le Créateur, qui est mort pour toi sur la croix? Veux-tu donc abandonner maintenant celui qui t'a délivré avec son sang? Tes péchés sont sans doute noirs comme le charbon; cependant tu peux encore trouver grâce, si tu te convertis à temps, et si tu demandes ta grâce à Dieu.

III. Faust, ne laisse pas ta conscience s'endormir si audacieusement? Tu devras un jour choisir entre la maladie et les souffrances de la mort. La maladie peut guérir ton âme et les souffrances de la mort t'envoyer en Enfer. Ne crains que le sommeil du péché. C'est ainsi que tu échapperas aux peines de l'Enfer.

IV. Tu éprouveras avec le temps de grandes douleurs, de grandes tortures. Laisse seulement tomber ton orgueil et te convertis à temps; autrement le Ciel te châtiara et saisira (pour te punir) de justes armes. Ah! malheur à toi, Faust; rentre en toi-même, ton âme me fait pitié!

### Anecdote sur Faust.

« Faust ordonna à l'Esprit Mevestophilus et à Auerhan de le conduire en cinq heures de Strasbourg à Constantinople, au mariage du Sultan. Faust y arriva et s'y amusa fort avec son serviteur Wagner, mais en demeurant invisible. Il commanda aux deux Esprits de s'emparer de l'Empereur des Turcs <sup>2</sup>, et de le pendre secrètement par le cou, mais de façon à ne pas l'étouffer. Faust rapporta à ses camarades, en revenant à Strasbourg, du mariage de l'Empereur des Turcs, la ceinture de ce sultan, et l'anneau et le tchibouk de la sultane.

1

### DAS ZWEYTE (LIED).

I. Fauste, jene Himmelsgaben, So dir mitgetheilet sein, Können jeden Menschen laben, Heilen, lindern krankheit, Payn; Du bist ja ein Mensch geboren, wilst so schändlich seyn verloren, Betrachte stäts die ewig Pein, wann du wilst befreyet sein.

II. Wiltst du dann den Schöpferhassen, der vor dich am Kreutz ist gwest; wiltst dass du jetzt jenen lassen, der dich mit sein Blut erlöst? Kohlschwarz seynd ja deine Sünden, dennoch kannst du Gnad noch finden, wann bey Zeiten dich bekehrst Und von Gott die Gnad begehrt.

III. Fauste, lass nur dein Gewissen nicht so schandlos schlafen ein, du wirst einst erwöhlen müssen krankheit oder Todespein, Krankheit kann dein Seel erquicken, Todespein zur Hölle schicken. Förcchte nur den Sündenschlaf, so entgehst der Höllenstraf.

IV. Grosse Schmerzen, grosse Qualen, wirst erfahren mit der Zeit. Lass nur deinen Hochmut fallen Und bekehre dich zur Zeit; sonst wird dich der Himmel strafen und ergreifen grechte waffen; ach, weh Fauste, geh in dich, deine Seel erbarmet mich.

<sup>2</sup> *D'un bassa turc*, lit-on dans la 2<sup>e</sup> édition.

« Faust commanda en outre aux Esprits de s'emparer des trois plus grands personnages turcs après l'Empereur, de leur mettre des fers et de les lier de cordes, puis de les enfermer dans une prison où aucune main humaine ne pourrait ouvrir les fermetures de leurs fers, ni détacher leurs liens avant qu'il ne l'eût ordonné. »

Le quatrième Lied est beaucoup plus moderne et d'un caractère tout différent. Imprimé, comme la seconde édition du livret populaire, à Steyr, chez Joseph Greis, il forme un cahier de huit pages petit in-8° non numérotées. Les deux seuls exemplaires maintenant connus sont possédés, l'un par Karl Engel, qui l'a reçu en don du libraire Einsle, de Vienne, l'autre par le major Bode à Sorau. Il n'est pas daté ; mais il a dû, dit Carl Engel, être publié dans le cours des deux dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, car le morceau sur l'air duquel on le chantait : « Un homme qui n'a jamais eu une pointe de vin, n'est pas un brave » est tiré d'un vieil opéra comique : *Le nouvel enfant heureux* (né coiffé : *Das Neusonntagskind*) qui venait d'être joué et avait alors la vogue. Le ton gouailleur dans lequel il est écrit est bien en effet celui de l'époque. On n'y retouve plus rien de l'inspiration chrétienne du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur est un esprit fort qui a lu Voltaire et Diderot, et affecte de rire de l'Enfer, bien que peut-être il ne soit pas aussi dégagé de sa crainte qu'il voudrait le paraître. C'est aussi un viveur qui met en pratique les principes épicuriens de la philosophie matérialiste. Après avoir tracé dans une sorte d'introduction un portrait de Faust qui, du reste, n'est pas flatté, il conte l'anecdote des buveurs ivres qui prennent leur nez pour des grappes de raisin. Nous reproduirons seulement l'introduction de ce Lied ; elle suffit pour en donner une idée.

### LE DOCTEUR FAUST

(Au dessous du titre se trouve une gravure sur bois, représentant un buste que le Dr Faust doit figurer).

Steyr, imprimé chez Joseph GREIS.

IM TONE : *Em Mann der nie kein Rausch hat g'habt.*

1.

Der Doktor Faust der war ein Mann  
Von ganz besonderer Gaben,  
Ihr Herren, werdet dann und wann  
Von ihm gehöret haben.  
Er galt, damit wir (doch mit Gunst)  
Von ihm ein Urtheil fällen,  
Für einen Meister in der Kunst  
Die Leut um's Geld zu prellen.

AIR : *Un homme qui n'a jamais eu une pointe de vin.*

1.

Du docteur Faust, qui était un homme  
Doué de talents tout à fait particuliers,  
Vous avez sans doute, Messieurs,  
Quelquefois entendu parler.  
Pour prononcer (cependant avec bienveillance)  
Un jugement sur son compte,  
(Nous dirons qu'il passait) pour un maître  
Dans l'art d'escroquer de l'argent aux gens.

2.

Den ausser etwas Hexerei  
Kann ich nichts Uebels sagen :  
Er war, ihr Herrn! bei meiner Treu,  
Ein Mann für meine Magen.

Denn allen Reichthum, Gold und Geld  
Hielt er für Kieselsteine.  
Und der vergnügte Theil der Welt  
War stets, bei ihm zu Weine.

3.

Zwar schrie so manches Amtsgesicht :  
« Geht nicht zum Teufelsknecht  
Wie hát er alles Geld gekriegt,  
« Wenns nicht der Teufel brächte? »  
ledoch was fragt des Freygeist Blut  
Nach Teufel, Höll und Sünden?  
Genug, des Doktors Wein war gut,  
Und besser kaum zu finden.

4.

Ganz richtig war es nicht, ihr Herren,  
Diess kann ich euch versichern,  
Er schrieb ein Buch, das war der Kern  
Von allen Zauberbüchern.  
Die Geister trugen Ungarwein  
Aus grosser Herren keller  
Zu Doctor Faustus keller ein,  
Der kam ihm auf kein Heller.

5.

Oft raubten sie mit schneller Hand  
Dem Sultan vor der Nasen,  
Ein Schleckerbissen-er verschwand  
Als wár er weggeblasen ;  
Oft liess auf solche Art Herr Faust  
Für fünfzig Gäste decken,  
Und keiner frug : ists auch gemaust !

Ein jeder liess sichs schmecken.

6.

Doch für des Doktors guten Wein,  
Das muss ich wieder sagen,  
Da musst man auch erkenntlich seyn  
Und seinen Spass vertragen...

2.

Je ne puis rien en dire de mal,  
Si ce n'est qu'il était quelque peu sorcier :  
C'était, Messieurs, par ma foi,  
Un homme fait pour mes pareils (pour les gens  
[de mon humeur),

Car toutes les richesses, l'or et l'argent,  
Il les considérait comme des cailloux,  
Et ce qui lui faisait plaisir en ce monde,  
C'était toujours du bon vin.

3.

Maints graves personnages criaient bien, il est  
« N'allez pas à ce serviteur du diable; [vrai :  
Comment aurait-il attrapé tout cet argent,  
Si le diable ne le lui avait procuré? »  
Est-ce qu'un esprit fort se soucie jamais  
Du diable, de l'enfer et du péché?  
Il leur suffisait que le vin du Docteur fût bon  
Et qu'il fût presque impossible d'en trouver de  
[meilleur.

4.

Cela n'était pas tout à fait correct, Messieurs,  
Je puis vous l'affirmer.  
Il écrivit un livre qui était la quintessence  
De tous les livres de magie.  
Les Esprits apportaient du vin de Hongrie  
Des celliers des grands seigneurs  
Dans le cellier du docteur Faust,  
Et ce vin ne lui coûtait pas un liard.

5.

Souvent ils dérobaient d'une main leste  
Au Sultan devant son nez,  
Quelque bon morceau ; il disparaissait  
Comme si l'on eût soufflé dessus ;  
Souvent maître Faust fit de cette manière  
Servir sa table pour cinquante convives,  
Et personne ne demandait : Cela est-il aussi  
[escamoté ?  
Et chacun le mangeait de bon appétit.

6.

Cependant pour le bon vin du Docteur,  
Je dois le redire,  
On est tenu d'avoir de la reconnaissance  
Et de supporter son jeu...

Puis l'auteur raconte, comme un exemple des plaisanteries de Faust et sur le même ton plaisant, l'anecdote de la vigne enchantée.

La Ballade anglaise, dit Thoms<sup>1</sup>, est conservée dans la *Rox-burgh Collection* (v., iii, p. 280), au *British Museum*. On a supposé

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 96, vol. III, p. 160.

qu'elle était une version rajeunie de celle dont Aylmer autorisa la publication. Elle est intitulée :

**L'Équitable Jugement de Dieu manifesté sur le Docteur Faust<sup>1</sup>**

Chrétiens, prêtez-moi tous un instant l'oreille ;  
Jusqu'à quel point je suis plongé dans la peine, je ne saurais cependant  
J'ai vécu comme personne ne l'avait fait auparavant, [le dire :  
Reniant le Christ, et je suis damné pour cela.

A Wertembourg (Wittemberg), ville de Germanie,  
Je suis né et sorti d'un rang honorable,  
D'une bonne famille, qu'ensuite j'ai déshonorée,  
Et maudit pour cela, car j'étais appelé Faust.

Mon oncle m'éleva à un très haut degré de science,  
Et me fit docteur en théologie :  
Et lorsqu'il mourut, il me laissa toute sa fortune,  
Dont l'or maudit perdit la santé de mon âme.

Alors je négligeai le livre de la Sainte Bible,  
Et je ne voulus plus ensuite méditer la parole de Dieu.  
Mais j'étudiai l'art maudit des conjurations,  
Ce qui fut la cause de mon entière damnation.

Le diable m'apparut sous un habit de moine,  
Et aussitôt il accueillit ma requête  
D'avoir toutes choses à mon désir,  
Et je lui donnai mon âme et mon corps pour sa peine.

<sup>1</sup> THE JUST JUDGEMENT OF GOD SHEW'D UPON D<sup>r</sup> FAUSTUS.

All Christian men, give ear a while to me,  
How I am plung'd in pain, but cannot say :  
I lived a life the like did none before,  
Forsaking Christ, and I am damn'd therefore.

At Wertemburg, a town in Germany,  
There was I born and bred of good degree,  
Of honest stock, which afterwards I sham'd,  
Accurst therefore, for Faustus was I nam'd.

In learning high my uncle brought up me,  
And made me Doctor of Divinity :  
And when he dy'd he left me all his wealth,  
Which cursed gold did hinder my soul's health.

Then did I shun the Holy Bible book,  
Nor on God's word would never after look ;  
But studied the accursed conjuration  
Which was the cause of my utter damnation,

The Devil in Fryar's weeds appeared to me,  
And straight to my request he did agree,  
That I might have all things at my desire,  
I gave him soul and body for his hire.

Deux fois je fis saigner ma tendre chair,  
Deux fois j'écrivis avec mon sang l'acte diabolique,  
Deux fois je vendis misérablement mon corps et mon âme  
Pour vivre dans le plaisir, et faire ce que je voudrais.

Pour vingt-quatre années ce pacte était fait,  
Et alors, finalement, mon âme en fut le prix.  
Le temps s'enfuyait, et cependant je ne songeais jamais  
A quel haut prix le Christ notre Sauveur avait racheté mon âme.

Je voudrais avoir été fait d'abord une bête par nature,  
Car alors je n'aurais pas si follement vendu mon âme,  
Et, lorsque ma raison commença de s'épanouir,  
Une si sombre caverne n'eût pas été ma tombe mortelle.

Maudit soit le jour de ma naissance !  
Maudit le temps qui me laissa grandir !  
Et maudite la main qui scella le pacte !  
Malédiction sur moi-même qui suis la cause de tous mes maux !

Ce temps, je l'ai dissipé avec beaucoup de délices,  
Parmi les princes, les pairs et maint digne chevalier.  
J'exécutais de telles merveilles, avec mon art magique,  
Que dans le monde entier on doit encore parler de Faust.

Le diable m'emporta dans le ciel,  
Où j'ai vu comment le monde entier est formé :  
Je parcourus le monde pendant un laps de temps de huit jours,  
Et ensuite je retournai dans mon lieu natal.

Twice did I make my tender flesh to bleed,  
Twice with my blood I wrote the Devil's deed,  
Twice wretchedly I soul and body sold,  
To live in pleasure, and do what things I would.

For four and twenty years this Bond was made,  
And then at length my soul for it was paid ;  
Time ran away, and yet I never thought  
How dear my soul our Saviour Christ had bought.

Would I at first been made a beast by kind,  
Then had not I so vainly set my mind ;  
Or would not when Reason began to bloom,  
Some darksome den had been my deadly tomb.

Wo to the day of my nativity !  
Wo to the time that once did foster me !  
And wo unto the hand that sealed the Bill !  
Wo to myself the cause of all my ill !

The time I pass'd away with much delight,  
'Mongst princes, peers and many a worthy knight,  
I wrought such wonders by my magick skill,  
That all the world may talk of Faustus still.

The Devil carried me up in the skie,  
Where I did see how all the world did lie :  
I went about the world in eight days space,  
And then returned into my native place.



Tous les plaisirs que je souhaitais pour distraire mon esprit,  
Il me les procurait, comme son obligation et son sceau l'y obligeaient.  
Il me révéla les secrets des étoiles et des planètes,  
De la terre et de la mer, avec maintes choses merveilleuses.

Lorsque les vingt-quatre ans furent presque entièrement écoulés,  
Je songeai aux choses qui étaient alors passées et faites ;  
Comment le Diable allait bientôt réclamer son dû  
Et m'emporter dans l'éternelle nuit.

Alors, bien trop tard, je maudis mon action perverse ;  
La crainte de ses suites faisait saigner mon cœur.  
Tous les jours, à toute heure, j'étais affligé d'une prodigieuse douleur,  
Me repentant alors de toutes les choses que j'avais faites auparavant.

Alors je souhaitais que le soleil et la lune s'arrêtassent tous les deux ;  
Que le temps et les saisons ne diminuassent jamais ;  
Alors aussi que mon temps n'arrivât jamais à l'échéance fixée,  
Et que ni mon corps ni mon âme ne descendissent en enfer.

Enfin, lorsque je n'eus plus qu'une heure à vivre,  
Je tournai le sablier pour que ma dernière heure s'écoulât ;  
Et j'invitai des savants à venir me reconforter.  
Mais je n'avais plus la Foi, et personne ne pouvait me venir en aide.

A minuit, mon sablier était presque vide ;  
Alors ma conscience désolée commença à s'inquiéter.  
Je priai les savants de rester auprès de moi dans leurs chambres,  
Et, y étant restés, ils entendirent un cri lamentable.

What pleasure I did wish to please my mind,  
He did perform, as bond and seal did bind :  
The secrets of the stars and planets told,  
Of earth and sea, with wonders manifold.

When four and twenty years was almost run,  
I thought on things that then was past and done,  
How that the Devil will soon claim his right,  
And carry me to everlasting night.

Then all too late I curst my wicked-deed,  
The dread thereof does make my heart to bleed :  
All days and hours I mourned wond'rous sore,  
Repenting then of all things done before.

I then did wish both sun and moon to stay,  
All times and seasons never to decay ;  
Then had my time ne'er come to dated end,  
Nor soul and body down to hell descend.

At last when I had but one hour to come,  
I turn'd the glass for my last hour to run :  
And called in learned men to comfort me,  
But Faith was gone and none could succour me.

By twelve o'clock my glass was almost out,  
My grieved conscience then began to doubt :  
I pray'd the studious to stay in chambers by,  
But as they staid they heard a doleful cry.

Alors ils vinrent aussitôt dans la salle,  
Où ma cervelle était collée contre la muraille ;  
Ils virent et mes jambes et mes bras mis en pièces,  
Mes entrailles éparses ; là j'avais trouvé la mort.

Vous tous, conjureurs et sorciers damnés,  
Prenez exemple sur ma funeste chute :  
Ne donnez point vos âmes et vos corps à l'Enfer,  
Considérez que vous ne devez pas vendre le plus petit de vos cheveux.

Mais espérez dans le Christ ; vous pouvez gagner son royaume,  
Où vous n'aurez jamais à redouter ces peines mortelles ;  
Abandonnez le diable et toutes ses pratiques artificieuses.  
Embrassez la vraie Foi qui ne périra jamais.

Moins naïve et moins barbare que le Lied allemand, la ballade anglaise est loin cependant d'offrir le même intérêt. Elle ne provient pas, comme lui, de la tradition orale, et n'en conserve pas certains traits oubliés par le livre populaire ou le théâtre des Marionnettes. Elle se contente de résumer les lamentations et quelques-uns des faits les plus connus du livre légendaire, dont elle émane d'une façon manifeste. Elle montre cependant qu'en Angleterre comme en Allemagne, les auteurs qui traitaient ce sujet se croyaient tenus, soit par devoir, soit par prudence, de se placer à un point de vue très moral. Ils n'auraient pu, sans cela, obtenir de l'autorité religieuse la permission d'imprimer. En heurtant de front les croyances du peuple, ils se fussent d'ailleurs aliéné sa faveur.

## II

### PEINTURES ET GRAVURES.

Les peintres ont puisé, à différentes reprises, des motifs d'inspiration dans la Légende de Faust, et la gravure nous a transmis leurs œuvres. Deux de ces peintures existent même encore sous

Then presently they came into the hall,  
Whereas my brains were cast against the wall ;  
Both arms and legs in pieces they did see,  
My bowels gone, there was an end of me.

You conjurors and damned witches all,  
Exemple take by my unhappy fall :  
Give not your souls and bodies unto hell,  
See that the smallest hair you do not sell.

But hope in Christ his kingdom you may gain,  
Where you shall never fear such mortal pain ;  
Forsake the Devil, and all his crafty ways,  
Embrace true Faith that never more decays.

leur forme ancienne. Œuvres d'un artiste inconnu, elles conservent, dans le caveau d'Auerbach, le souvenir d'un des exploits de Faust. Elles doivent à une pensée de lucre et de spéculation d'avoir été respectées, car elles sont depuis trois siècles, une source continuelle de profits pour cette taverne allemande, où le désir de les voir attire un grand nombre de curieux et d'étrangers. Cependant elles ne nous sont pas parvenues dans leur état primitif. Elles ont été restaurées à trois reprises, en 1636, en 1707 et en 1759, et leurs inscriptions, d'abord d'une couleur blanche, sont maintenant peintes en noir. Nous avons reproduit et traduit ces inscriptions<sup>1</sup>, et nous n'y reviendrons pas. Mais nous avons seulement indiqué le sujet des deux peintures, et il ne sera pas sans intérêt d'en donner une description plus détaillée. L'œuvre du peintre commente en effet la légende, et montre de quelle manière on avait compris, à cette époque, l'anecdote transmise par la tradition orale.

La première de ces peintures murales représente Faust à cheval sur le tonneau qu'il s'est vanté d'amener seul jusque dans la rue. Il se trouve à droite du spectateur, dans l'encadrement de la porte, le visage tourné vers l'intérieur du caveau, dans lequel sont réunis les témoins de la scène. On ne voit que la face postérieure du tonneau, posé sur les leviers qui facilitent son ascension. Il vient de se mettre en mouvement, et Faust, à cheval sur sa partie supérieure, appuie dessus la main gauche, tandis qu'avec la droite il semble haranguer les témoins de la scène. En avant du tonneau se tient son chien *Proestigiär*. Il est, de même que son maître, tourné vers l'intérieur du caveau. Une de ses pattes de devant est levée, comme s'il était en arrêt. En même temps il détourne la tête, sans doute afin de s'assurer si les diables invisibles qui font mouvoir le tonneau, exécutent convenablement les ordres de Faust.

Au milieu du caveau se trouve un groupe assez nombreux, formé à droite par les quatre ouvriers tonneliers dont Faust a raillé l'impuissance, et à gauche, par trois compagnons du magicien. Deux de ces derniers ont le visage imberbe et doivent être de jeunes étudiants. Les attitudes expriment l'étonnement et l'admiration; elles sont variées avec assez d'art et de naturel. A droite des tonneliers et à l'arrière-plan, est placé le propriétaire de la tonne, en costume d'aubergiste. Il lève les bras d'un air où la surprise se mêle à une assez forte dose de désappointement. Tout au fond du caveau, en face de Faust, est placé un enfant d'une douzaine d'années, dont le visage, les yeux écarquillés et le geste sont

<sup>1</sup> Voy. chap. Ier, p. 15.

empreints d'une stupéfaction bien rendue. M. Ristelhuber suppose avec assez de vraisemblance qu'il laisse échapper un cri, et que l'un des étudiants, près duquel il se trouve, lui fait signe de se taire. Faust porte un petit bonnet rouge garni de fourrures. Il a toute sa barbe, et une fraise assez ample recouvre la partie supérieure de son justaucorps. Les garçons tonneliers ont le costume traditionnel de leur profession, c'est-à-dire un long sarrau blanc <sup>1</sup>, fixé à la taille par une ceinture de cuir, garnie sur le devant d'une sorte d'appendice triangulaire dans lequel ils passaient leurs outils. Les étudiants sont vêtus de justaucorps fermés par-devant au moyen d'une rangée de boutons, et tous les personnages portent des chapeaux à larges bords, sauf le tavernier et l'un des étudiants, qui ont la tête couverte d'une sorte de toque ou de bonnet.

L'autre peinture doit représenter Faust vidant avec ses compagnons le tonneau conquis par son art magique. Ce tonneau s'y retrouve au moins, et les trois convives de Faust sont évidemment les trois amis qui, dans l'autre tableau, assistaient à sa chevauchée fantastique. Deux d'entr'eux sont imberbes; ce doivent être les deux jeunes étudiants de la première peinture. Ils sont assis, l'un à droite, l'autre à gauche d'un troisième personnage paraissant plus âgé et portant toute sa barbe, comme dans la scène précédente. Ils font face au spectateur, et se trouvent à la gauche de Faust, qui occupe seul le haut bout d'une table oblongue placée au milieu du tableau et couverte de fruits et de gâteaux. Faust saisit de la main droite, comme s'il voulait boire, une coupe paraissant ciselée avec art. Son autre main repose sur la table. Son visage, si l'on en juge au moins d'après la gravure publiée par l'*Historische Taschenbuch* <sup>2</sup>, n'exprime point la satiété, ni l'ennui, comme on l'a prétendu. Ses traits épanouis et souriants, son regard allumé sont empreints au contraire de l'animation matérielle et de la joie grossière de l'ivresse. Derrière lui et à sa droite, on aperçoit au premier plan le tonneau d'où l'ivresse coule avec des flots de vin. Un robinet s'y trouve appliqué, et un jeune garçon d'une quinzaine d'années soulève une cruche de la main droite. Il vient, avec ce vase, de remplir un verre qu'il tient à la main, pour l'offrir aux musiciens lorsqu'ils auront cessé de jouer. Cinq musiciens complètent en effet la scène. L'un d'eux, assis en face de Faust et beaucoup plus âgé que les autres, doit être le chef de l'orchestre. Il promène ses

<sup>1</sup> *Weiskittel*. Dans la chronique de Vogel, ils sont désignés sous ce nom, que le peuple leur donnait habituellement.

<sup>2</sup> P. 124 de l'année 1834. — Voy. *Ind. Bibl.*, n° 121.

doigts sur le clavier d'une sorte de boîte à musique portative qui paraît être un de ces *Seitenspielen* (petites orgues), dont il est parlé plusieurs fois dans le récit légendaire. Deux autres, jouant le premier du violon, le second de la flûte, sont debout derrière la table, entre le premier musicien et l'un des étudiants qui occupe ainsi le milieu de la table et du panneau. En face de lui, et tournant le dos au spectateur, un quatrième musicien se tient assis sur un escabeau. Il joue d'un instrument dont le manche seul est visible, et qui doit être une guitare ou une mandoline. Sur le même plan, à la droite du chef d'orchestre, est placé le cinquième musicien, un adolescent qui regarde de face et fait vibrer sous son archet les cordes d'une mandoline. Enfin, à la gauche du joueur de guitare, on aperçoit Prestigiâr, le chien de Faust. Il a l'une des pattes relevée, comme s'il était en arrêt, et regarde le tonneau. Tandis que Widman le dépeint comme un chien noir à longs poils, changeant de couleur sous la main qui les caressait, et devenant tour à tour bruns, blancs et rouges, il est représenté, dans les deux tableaux, comme un chien à poil ras et de formes grêles et fines. Il portait, dit Stieglitz <sup>1</sup>, un collier; mais ce collier, la gravure ne l'a point reproduit.

La scène que l'on a voulu peindre dans ce tableau est une scène d'orgie. Pendant que les musiciens jouent avec une animation entretenue sans doute par de nombreuses libations, les compagnons de Faust chantent en chœur. L'étudiant placé au milieu de la table s'est levé. Il tient un verre de la main droite, et lève la gauche pour marquer la mesure comme le ferait un buveur échauffé par le vin. Le deuxième compagnon de Faust n'est pas moins ivre peut-être; mais comme il est plus âgé et a sans doute l'habitude de ces débauches, il est plus calme et lève son verre en regardant Faust comme s'il voulait lui porter un toast et le provoquer à boire. Quant au troisième étudiant, il renverse son verre qu'il vient de vider, et l'égoutte en le regardant d'un air hébété.

Malgré d'assez nombreuses incorrections dans le dessin, ces deux tableaux, autant qu'on en peut juger par la gravure, ne sont pas mal composés, et révèlent une certaine connaissance du métier. Ils doivent être l'œuvre d'un artiste qui ne manquait ni d'études, ni même de talent.

Ce sujet de la Légende de Faust semble avoir tout particulièrement attiré les artistes hollandais. Nous avons dit que la première traduction du récit légendaire faite en leur langue était ornée de gravures sur cuivre et que le livre flamand de 1592 en contenait

<sup>1</sup> In Das Kloster, II<sup>r</sup> Bd., S. 17. Ind. Bibl., n<sup>o</sup> 34.

une sur bois représentant Faust à côté d'une montagne enflammée. Les éditions de 1592 (Emmerich) et de 1607 (Delft), étaient illustrées de la même manière. Popularisée sans doute par ces traductions, la Légende parvint à la connaissance de Rembrandt et l'intéressa, car il y prit les sujets d'un portrait et d'une scène. Le portrait est celui de Faust. Burgy le signale de la manière suivante au n° 178 de son catalogue : *Het portrait van Doctor Faustus, met en Kaal Hoofd en een Mantel um*. Il a été reproduit plusieurs fois, notamment dans les *Acta Magica* (*Zauberbibliothek*, V<sup>r</sup> Bd), dans le tome II du *Kloster* et en tête de la publication d'Engel intitulée : *Das Volksschauspiel Doctor Johann Faustus*<sup>1</sup>. Nous ne savons si Rembrandt a dessiné ce portrait d'imagination ou d'après des indications qu'il aurait très bien pu recueillir en Hollande, Faust ayant séjourné dans ce pays et même un peu plus longtemps qu'il ne l'eût désiré, puisqu'il y fut emprisonné pour ses méfaits. Mais le portrait est digne du maître et donne une parfaite idée du personnage. On est frappé tout d'abord du mélange d'intelligence et de sensualité que respire cette figure. Le front est élevé, plus même qu'il ne le devrait pour rester en proportion exacte avec le reste de la figure. Cette exagération est d'autant plus sensible que les cheveux coupés court font défaut sur le devant de la tête, et que cette calvitie prolonge les lignes du front au delà de leurs limites naturelles. L'ovale assez aigu de la partie inférieure du visage est au contraire resserré sur lui-même et déprimé. Les traits, assez fortement tirés et tombants, donnent à la physionomie un air de sensualité presque bestiale. Le nez allongé, aplati à la naissance des narines, tombe très bas sur une moustache épaisse et forte, et la lèvre inférieure, proéminente et légèrement affaissée, achève de mettre en saillie ce caractère général du visage. Tout y trahit les goûts et les habitudes d'un homme en proie à de violents appétits, et songeant bien moins à les régler qu'à les satisfaire. Ses yeux, grands et bien ouverts, sont battus et comme hébétés par des excès de toutes sortes. Le regard en est intelligent, mais empreint de ruse et d'effronterie. Tout ce que l'on sait de Faust, et surtout du Faust historique, confirme cette conception de Rembrandt. C'était un esprit doué sans contredit de facultés brillantes, mais mal équilibrées, et ne sachant ni contenir les témérités de son intelligence, ni dominer ses passions. Dévoiyé de bonne heure, il ne sut tirer aucun parti de ses dons naturels, et mena la vie misérable et crapuleuse dont Rembrandt a fixé le reflet sur son visage en traits si nets et si expressifs.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 118.

La scène dessinée par Rembrandt représente Faust contemplant dans son cabinet un signe magique, celui du macrocosme, qui vient d'apparaître sur les vitres de la fenêtre de son cabinet. Gersaint, dit Stieglitz<sup>1</sup>, l'a inscrite dans son catalogue au n° 250, sous cette dénomination : *Faustricus*. Yver, dans son supplément à ce catalogue, lui restitue le nom de Faust, et fait remarquer que Gersaint a commis une erreur évidente. Cette erreur a été signalée encore par Mœhsen<sup>2</sup>, dans sa liste de portraits de médecins célèbres, et par Daulby<sup>3</sup>, Bartsch<sup>4</sup>, Claussin<sup>5</sup> et Wilson<sup>6</sup>. « Il existe, ajoute Stieglitz, deux copies de ce portrait : l'une de Watelet, l'autre de Lips, celle-ci diminuée. »

La gravure de Rembrandt, telle que Scheible l'a reproduite<sup>7</sup>, représente Faust de profil. Le nécromancien contemple le signe magique alors imprimé sur sa fenêtre en traits lumineux dont le reflet éclaire le bas de son visage et le haut de sa poitrine en les enveloppant d'une gerbe de rayons étincelants. Les deux mains fermées s'appuient l'une sur son bureau, l'autre sur un des bras de son fauteuil. Elles soutiennent la partie supérieure du corps, dont l'attitude exprime une attention profonde et une curiosité joyeuse. Faust est vêtu d'une robe de chambre ample et longue, et il a sur la tête une sorte de bonnet mou, de couleur blanche, ayant quelque ressemblance avec un bonnet phrygien. Devant lui est placée, sur un petit pupitre, une feuille de papier ou de parchemin contenant sans doute les conjurations et calculs à l'aide desquels il a fait apparaître le signe du macrocosme. Ce signe, entouré d'une gloire, se reflète sur une large fenêtre dont les vitres sont encadrées dans un léger châssis de fer ou de bois. Il est assez primitif et se compose de trois cercles concentriques, divisés en quatre parties par deux diamètres perpendiculaires l'un à l'autre, et entre les circonférences desquels sont inscrites des lettres majuscules. Derrière Faust, au-dessus de lui, se trouve une tête de mort qui semble contempler le macrocosme avec un rictus sarcastique, et au pied de son bureau, à l'angle inférieur du dessin, on aperçoit la partie supérieure d'une sphère. Le visage de Faust est celui, non d'un vieillard, mais d'un homme encore dans la force de l'âge. Il est com-

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 121, pp. 167-168.

<sup>2</sup> Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen grösstentheils berühmter Ärzte, Berlin, 1771, S. 13, und in dem Verzeichnisse der Sammlung, S. 4.

<sup>3</sup> A descriptive Catalogue of the works of Rembrandt, p. 158, n° 250.

<sup>4</sup> Catalogue raisonné de toutes les estampes qui forment l'œuvre de Rembrandt, 1797, part. I., p. 222, n° 270.

<sup>5</sup> 1824, n° 267.

<sup>6</sup> 1836, n° 272.

<sup>7</sup> In Das Kloster, II<sup>r</sup> Bd, S. 932. *Ind. Bibl.*, n° 34.

plètement rasé, et son regard, ainsi du reste que les autres traits de la physionomie, est empreint d'une rare expression de sagacité, de pénétration et de ruse. On retrouve dans cette gravure, non seulement le naturel et l'intensité de vie qui caractérisent les œuvres de Rembrandt, mais les oppositions d'ombre et de lumière qu'il aimait tant à produire, et qu'il savait si bien rendre. Ces oppositions, il les a obtenues au moyen des rayons qui s'échappent du macrocosme, et dont la vive clarté rejette dans une obscurité plus ou moins accusée tous les objets situés en dehors de son éclatante lumière. Stieglitz ajoute que Faust tient une plume à la main, et sur la table, à côté du pupitre, il met des livres. Il prétend de plus que, derrière le cercle du macrocosme, on voit l'ombre d'une figure tenant d'une main un miroir qu'elle montre de l'autre. Ces divergences proviennent sans doute de ce que le dessinateur ou le graveur de la copie publiée par Scheible a supprimé ces détails qui lui semblaient de peu d'importance, ou qu'il jugeait d'une exécution trop longue ou trop difficile.

Il existe encore deux gravures sur cuivre, petit in-4<sup>o</sup>, se rattachant l'une à la Légende de Faust, l'autre à celle de Wagner. On les doit toutes les deux à un autre artiste hollandais, Christophe van Sichem. Mais elles sont loin d'avoir la valeur artistique et surtout la signification profonde des deux gravures de Rembrandt. Tout ce qu'on sait de Christophe van Sichem, c'est qu'il est né en Hollande en 1580, qu'il fut un des nombreux élèves de Golzius et qu'il acquit de la réputation dans cette ville comme graveur sur cuivre et sur bois. Il ne faut pas le confondre, dit Stieglitz, avec deux autres artistes hollandais du même nom, Carl et Cornélius van Sichem, qui sont loin d'avoir eu le même talent, et dont les travaux sont assez peu connus. L'origine et l'authenticité de ces gravures sont, d'ailleurs, incontestables. Le dessin et la forme du trait ne permettent pas de douter qu'elles ne sortent de l'école de Golzius. Elles sont signées : *Sichem invenit, sculp. et excudit*, et revêtues de plus du monogramme de l'artiste (un S enveloppant les lettres C. V.). Ces deux gravures étaient demeurées à peu près inconnues jusqu'à l'époque où elles furent communiquées à Stieglitz par M. Bodel Nyenhuis, de Leyde.

« Elles n'ont été signalées, ajoute Stieglitz<sup>1</sup>, auquel nous empruntons ces détails, ni par Bort, ni par Fuesli, ni par Moehsen... Il n'en est point fait mention non plus dans le Catalogue Winkler ni dans celui d'Ensiedeln. »

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 121.



Elles ont été depuis lors reproduites dans le *Kloster*.

L'une de ces gravures <sup>1</sup> montre Faust et Méphistophélès debout en face l'un de l'autre. Faust a l'air et la figure d'un cavalier âgé d'une soixantaine d'années. Ses traits sont accentués, sa barbe presque blanche, sa physionomie sérieuse, mais trop régulière et trop ouverte pour convenir au personnage. C'est là le visage d'un ancien soldat ou d'un gentilhomme, non d'un vagabond perdu de vices et de débauches. Un manteau est jeté sur ses épaules, au-dessous d'une fraise montante encadrant la figure, et la tête est couverte d'un bonnet plissé. Il s'appuie contre une table sur laquelle repose un gros livre intitulé : *Nécromancie*, et portant un globe. Méphistophélès, revêtu de son costume de moine, est debout devant lui. Il tient à la main un livre qui paraît être un simulacre de bréviaire, et la cloche avec laquelle il doit annoncer sa venue. Sa figure aux traits accentués, aux yeux étincelants, ne respire point la sensualité et la malice, comme le disent Stieglitz, et après lui M. Ristelhuber. Elle est, au contraire, grave et sérieuse, presque solennelle, et en parfait accord, du reste, avec l'acte qui s'accomplit. Faust va prêter serment au diable. Afin de distinguer ce serment de ceux qu'on prête au nom de Dieu, dit Stieglitz, on lève, non la main gauche, mais la droite, et on replie les deux derniers doigts, au lieu de les étendre tous les quatre, comme il est d'usage de le faire. Faust a la main droite appuyée sur un bâton, et de la gauche, il s'exerce à disposer ses doigts comme Méphistophélès, qui lui enseigne de quelle manière il faut procéder. Au-dessous de la gravure, on lit cette légende : *Johan. Faustus. Méphistophilès*. Enfin on aperçoit dans le lointain, au-dessus d'une sorte de mur ou d'appui de fenêtre, s'élevant à la hauteur des visages de Faust et de Méphistophélès, l'ébauche de différentes scènes. Ce sont, en allant de droite à gauche, un mur semblable à des remparts, au-dessus duquel s'élèvent des flammes (probablement l'Enfer, peut-être l'image symbolique de l'âme de Faust); un homme entouré d'un cercle magique (sans doute Faust évoquant un diable), et au-dessus de lui une femme richement vêtue, voyageant sur la croupe d'un oiseau fantastique; enfin Faust, assis à une table en face de Méphistophélès debout, et sans doute signant son pacte.

La seconde estampe de Christophe van Sichem <sup>2</sup> a moins de valeur encore que la première. Le sujet, emprunté à la vie de Wagner, semble représenter une scène tout à fait semblable à la précédente. Wagner est assis à côté d'un pupitre sur lequel est un livre ou-

<sup>1</sup> In *Das Kloster*, II<sup>e</sup> Bd., S. 23. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> En tête du t. III du *Kloster*.

vert dont les pages paraissent blanches (sur lequel on voit tout ce qu'il faut pour écrire, dit Stieglitz). Il a le coude gauche appuyé sur ce pupitre, et sa main droite est posée sur la garde de son épée. Il porte le costume des étudiants hollandais du commencement du xvii<sup>e</sup> siècle : un surtout fourré à manches courtes d'où sortent celles du vêtement de dessous, un collet brodé entourant le cou et un bonnet plissé. Il a toute sa barbe ; mais elle est assez courte et taillée en pointe, et son visage est encore plus dénué de caractère et d'expression que celui de Faust, dans l'autre gravure. Auerhan est figuré sous les traits d'un singe de petite taille dressé sur ses pattes de derrière, et d'une figure assez intelligente. Il entoure de sa patte droite le bras droit de Wagner, et dispose les doigts de la main gauche d'une manière que Wagner essaie de reproduire avec la sienne, sans doute afin de prêter un serment semblable à celui de Faust. Wagner paraît très attentif, un peu contraint, et son visage est empreint d'une expression d'hébétement sous laquelle il n'est pas facile de discerner ses impressions.

Wagner est assis près d'une sorte de mur ou d'appui de fenêtre laissant apercevoir, dans le lointain, différentes scènes de la légende. A gauche, on voit Wagner entouré d'un double cercle magique. Il évoque Auerhan qui apparaît sous la forme d'un singe. Derrière lui se trouve une sorte de maison ou de château d'où s'élancent des flammes. S'il ne figure pas l'Enfer, ce château à demi consumé doit être, comme dans la gravure précédente, un symbole de l'âme du magicien. A droite, au-dessus de la tête de Wagner, qui remplit la plus grande partie de cet espace, Faust, voyageant à travers les airs sur son manteau magique, passe, suivi de Wagner chevauchant Auerhan, figuré sous les traits d'un coq de bruyère plus ou moins fantastique. Ces deux gravures ont, on le voit, beaucoup d'analogies, et la seconde n'est guère qu'une imitation de la première.

Enfin nous mentionnerons comme se rattachant au nom, sinon à l'histoire de Faust, une gravure sur bois qui se trouve dans le *Petit livre artistique*<sup>1</sup> de Jost Ammon. On y trouve, au milieu d'un assez grand nombre de dessins d'objets religieux ou mondains, un écu entouré de lambrequins et portant à son centre un poing fermé. A côté se trouve une figure de femme en costume princier, et la tête ornée d'une couronne et d'un diadème. Il a pour devise : *D<sup>r</sup> Johannis Fausti pugnus*. Peut-être, dit Stieglitz, l'artiste a-t-il voulu établir un contraste entre la douceur de la femme et la rudesse de ce poing, entre l'air aimable de cette

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 121, Ss. 176-177.

figure et l'aspect revêche d'une main fermée, supposition que semblent confirmer les vers latins servant d'explication à cet emblème. Il n'est pas douteux que l'on a voulu jouer sur le nom de Faust, qui veut dire en allemand poing, *pugnis*, de la même manière que le fait Kasperle lorsque, ne voulant pas trahir le nom de son maître, et ne pouvant s'empêcher de le faire connaître, il se tire d'affaire par une mimique expressive, en montrant sa main fermée.

Plusieurs séries de gravures et de nombreux dessins isolés ont été publiés sur la Légende de Faust. Mais les auteurs de ces œuvres ont puisé leur inspiration, soit dans le drame de Goethe, soit dans d'autres œuvres littéraires du même genre, et comme elles ne procèdent pas, au moins directement, des formes primitives et populaires de la légende, nous ne nous y arrêterons pas. Cependant nous devons, avant de terminer, signaler au moins les gravures sur bois qui accompagnent, dans le *Kloster*, les légendes de Faust et de Wagner. Ce sont sans doute, comme composition et dessin, des œuvres fort imparfaites, mais elles ont le mérite de rendre avec beaucoup de fidélité les scènes qu'elles sont chargées de traduire, et l'auteur a été récompensé de l'exactitude scrupuleuse avec laquelle il suit, non pas seulement la pensée, mais le texte de ces livres populaires, par des inspirations souvent heureuses. Il a fait passer dans ses dessins quelque chose de la naïveté et de la verve auxquelles ces livres durent une grande partie de leur succès.

### III

#### LES ŒUVRES MAGIQUES DE FAUST

Il est dit dans le livre populaire que Faust légua par son testament, à son famulus Wagner, outre le récit de sa vie, tous ses livres magiques. Les écrivains qui, plus tard, exploitèrent la légende, n'ont pas manqué d'utiliser cette source d'intérêt et de succès. Ils ont, à l'envi les uns des autres, publié ces prétendus livres, chacun donnant le sien comme le plus curieux et le seul authentique. Ces livres se sont multipliés, surtout à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle et dans le cours du xviii<sup>e</sup>. Scheible en a réimprimé plusieurs dans les tomes II et V de son *Kloster*, à titre de curiosité sans doute, car autrement il leur eût fait beaucoup trop d'honneur. Ce ne sont en aucune manière des œuvres littéraires. Ils ne renferment que des formules d'évocation de démons et d'Esprits, ou des

divagations superstitieuses, et ne méritent, ni qu'on les lise, ni surtout qu'on prenne la peine de les étudier.

Tous ces livres magiques, dont aucun ne dépasse les proportions d'une mince plaquette, procèdent du livre légendaire. Ils en sont comme le complément, et ils lui ont emprunté tout ce qu'ils racontent, soit de la vie de Faust, soit de ses prestiges magiques. Ils sont écrits sous la même inspiration, tout au moins dans le même esprit, et, dans plusieurs parties, animés de la même tendance polémique contre le catholicisme. Sous ce rapport, ils se rapprochent même plus du livre de Widman que de celui de Spies. Nous avons pour ce motif donné la liste et même, lorsqu'il était nécessaire, une analyse sommaire de ceux que nous avons pu nous procurer dans la note C. à laquelle nous renvoyons le lecteur. Manifestation dernière, sinon de la tradition, du moins des croyances dont elle découle, et qui l'ont si fortement marquée de leur empreinte, ces opuscules terminent et ferment le cycle légendaire dont nous venons d'étudier les différentes phases.

#### IV

#### CONCLUSION

Si maintenant on résume les données essentielles qui se dégagent de l'ensemble de cette étude, on peut, croyons-nous, considérer comme acquis les résultats suivants :

La Légende de Faust n'est point une légende isolée, en laquelle a pris corps et s'est poétisé un fait accidentel, un événement propre uniquement à son héros.

Elle fait partie d'un cycle de légendes que l'on voit se reproduire d'âge en âge, depuis l'ère chrétienne, et qui sont toutes l'histoire d'un homme nouant un commerce avec les puissances du mal, et leur vendant son âme pour en obtenir la richesse, la puissance et le plaisir.

Malgré leurs ressemblances évidentes et les nombreux emprunts que les plus récentes ont faits aux plus anciennes, ces légendes ne sont point des formes diverses d'un seul et même récit se transformant dans ses migrations à travers le temps et l'espace, et reflétant les idées et les mœurs des époques ou des pays dans lesquels son action se trouve successivement placée.

Elles paraissent bien plutôt avoir chacune son origine distincte, et provenir d'autant de faits particuliers dont la répétition s'explique par l'existence, chez tous les hommes, d'un fonds commun d'idées et de passions, et auxquels l'identité de croyances a fait

donner, à toutes ces époques et dans tous ces pays, une interprétation uniforme. Pour la plupart de ces légendes, la supposition n'est pas contestable, leur principal personnage étant un personnage historique, dont on ne peut révoquer l'existence en doute.

Toutes ces légendes ont pour caractère principal, essentiel, d'être des légendes religieuses, et il était difficile qu'il en fût autrement, étant donnée la nature du sujet.

Elles sont nées dans les âges de foi du christianisme, et se sont perpétuées non seulement jusqu'à la date où nous sommes arrêté, mais jusqu'à nos jours.

Cependant les principales époques de leur épanouissement furent le Moyen-âge, la Renaissance et la Réforme. Elles deviennent ensuite beaucoup moins fréquentes; elles ont surtout beaucoup moins de retentissement et d'éclat, et nous avons pu dire avec vérité, croyons-nous, que la Légende de Faust avait été la dernière grande légende satanique.

Ayant pour caractère essentiel d'être religieuses, toutes ces légendes sont conçues au point de vue chrétien.

Qu'elles soient nées d'une inspiration catholique, schismatique ou protestante, le commerce du principal personnage avec le diable et surtout le pacte par lequel il lui vend son âme y sont également flétris et repoussés.

On voit dans ces faits des actes criminels, des pratiques empruntées aux cultes condamnés du paganisme, et s'exécutant par l'intermédiaire d'hommes en ayant conservé les traditions, comme les magiciens et les sorciers, ou chargés du poids de la malédiction divine, comme l'étaient les Juifs depuis la mort du Christ.

La nature spéciale de l'inspiration dont elles émanent introduit toutefois dans cette uniformité de conception des différences très importantes.

Malgré l'identité du fond, les légendes d'origine catholique, comme l'Histoire de Théophile, s'éloignent en effet considérablement, sous certains rapports, des légendes d'origine ou schismatique, comme la Légende de Gerbert, ou protestante, comme la Légende de Faust.

Ces différences résultent de ce que, dans les unes, le dogme chrétien n'est pas conçu de la même manière que dans les autres.

De là vient par exemple que, dans toutes les légendes d'inspiration catholique, le coupable repentant est sauvé par la Sainte Vierge ou par les Saints, tandis que, dans celles d'origine protestante, il est invariablement emporté par le diable.

Ce caractère est si constant, qu'en l'absence d'autres indications sur la source d'une légende de cette nature, il pourrait servir de criterium pour la reconnaître

Il provient de ce que les catholiques croient à la communion des Saints, c'est-à-dire à l'efficacité des prières et des justes intercessions en faveur des coupables, tandis que les protestants ont rejeté cette partie du dogme.

Quant aux schismatiques, après l'avoir conservée tout d'abord, ils avaient fini, pendant le *xiv<sup>e</sup>* et le *xv<sup>e</sup>* siècle, alors qu'ils étaient à tant d'égards les précurseurs du protestantisme, par ne plus lui accorder qu'une foi nominale. Aussi dans les légendes nées pendant la première période, comme dans celle du pape Sylvestre II, l'espérance du pardon et du salut du coupable subsiste-t-elle encore, tandis que, dans la seconde, il est, comme dans les légendes protestantes, la proie certaine de l'Enfer.

Cette différence fondamentale, à laquelle il vient s'en adjoindre plusieurs autres de moindre importance, établit dans ces légendes sataniques deux classes bien distinctes.

La première a pour type l'Histoire de Théophile.

La seconde, dont la Légende de Faust est l'expression la plus caractérisée, embrasse, avec toutes les traditions d'origine schismatique et protestante, les légendes païennes semblables à celle du magicien Héliodore, où percent d'une manière si visible les sentiments de protestation du paganisme vaincu contre la religion chrétienne triomphante.

Éminemment dramatiques les unes et les autres, puisque le drame qu'elles racontent est celui même de la destinée humaine, telle que la conçoit le christianisme, elles ne le sont pas cependant au même degré ni de la même manière.

Ces différences sont surtout manifestes dans les deux types les plus accentués : l'Histoire de Théophile et la Légende de Faust.

La Légende de Faust est assurément émouvante. Elle atteint même, dans les dernières scènes, à des effets tragiques d'une intensité surprenante. Mais ces effets sont plus uniformes et plus sombres que ceux de la Légende de Théophile.

Une fois que Faust a conclu son pacte, il est irrévocablement perdu. On n'aperçoit plus autour de lui de branche de salut assez forte pour l'arracher du gouffre dans lequel il vient de se précipiter. On le voit marcher de chute en chute vers un dénouement inévitable et prévu. Rien ne distrait de cette impression pénible, si ce n'est des scènes d'orgie ou de fantasmagorie attristées elles-mêmes par la perspective toujours présente de l'Enfer, et cette impression devient à la fin si forte, elle obsède à ce point qu'elle dépasse la limite où les effets dramatiques doivent s'arrêter pour ne pas produire une sensation trop pénible de souffrance et de terreur.

Dans l'Histoire de Théophile, au contraire, alors même que la

chute est consommée, l'espérance subsiste. On sait que le repentir peut déterminer la délivrance et le salut, et cette pensée suffit pour ramener à une juste mesure l'émotion tragique. Elle traverse, comme un rayon de lumière céleste, les situations les plus désespérées du drame. Elle a de plus l'avantage d'y créer des alternatives de crainte et d'espoir, de défaite et de victoire qui sont l'essence même de la tragédie et la condition nécessaire de l'intérêt. Trois de ces combats sont livrés dans l'Histoire de Théophile. Les deux premiers ont son âme pour théâtre et se terminent le premier par sa défaite, lorsqu'il se livre à Satan, le deuxième par sa victoire, lorsque le repentir le ramène aux pieds de la Sainte Vierge. Enfin le troisième le met directement aux prises avec Satan, et se termine par son triomphe, grâce à l'intervention de Marie.

Rien de pareil n'existe dans le drame protestant. Faust, avant comme après sa chute, n'a que des velléités de résistance ou de repentir, et l'on ne s'intéresse pas autant à un combat que l'on sait devoir aboutir inévitablement à la défaite.

Le caractère de Théophile est d'ailleurs bien plus noble, bien plus intéressant que celui de Faust. Il n'est pas poussé dans les bras de Satan par une basse sensualité, ni même par l'entraînement de la passion. Il obéit à un sentiment de fierté qu'il exagère sans doute, mais qui compte parmi les sentiments les plus élevés de la nature humaine. Il commet la faute que la Bible appelle le péché des anges ; il est poussé à la commettre par le désespoir. Même après sa chute, il conserve au fond de son âme de bons sentiments qui sont le germe d'où naît son repentir.

Pour ce qui concerne spécialement la Légende de Faust, nous croyons avoir établi les données et les faits suivants :

Faust a réellement existé.

Il reçut une éducation libérale.

Dévoiyé de bonne heure, déclassé par un de ces crimes ignobles qui excluent à tout jamais de la compagnie des honnêtes gens, il mena dès sa jeunesse l'existence aventureuse des écoliers nomades, et ces derniers, qui formaient alors une sorte de corporation répandue sur toute la surface de l'Allemagne, contribuèrent puissamment, après sa mort, à répandre son nom et sa légende.

Il avait adopté les idées de cette école de lettrés dont le centre principal paraît avoir été l'Italie, et qui, poussant la négation beaucoup plus loin que les chefs du protestantisme, les ayant même précédés dans cette voie, rejetait la religion chrétienne tout entière et parfois toute croyance au surnaturel.

Il n'avait pas seulement adopté les idées de ces lettrés, il avait

pratiqué la morale de leurs doctrines païennes, et c'était là le motif qui l'avait mis au ban de la société.

Initié de bonne heure aux pratiques employées par les écoliers nomades pour se procurer des ressources, il avait depuis lors erré de ville en ville, exploitant de toutes manières la crédulité des gens simples et superstitieux.

Soutenu d'abord par les chefs du protestantisme, dont il avait aidé la propagande, notamment par Ulrich de Hutten, Mélanchton et Luther, il en fut ensuite abandonné parce qu'il les compromettait par les scandales et les crimes de son existence et qu'il refusait de ranger sous leur discipline ses idées et ses mœurs.

Ce fut alors qu'il fut emprisonné en Hollande, et s'en alla, peu de temps après, périr misérablement dans l'auberge d'un village obscur.

De son vivant même, il s'était formé sur son compte une tradition que les écoliers nomades propageaient de ville en ville, et où la fiction se mêla bientôt à la vérité dans une mesure de plus en plus large.

Cette légende subsista jusqu'en 1587 à l'état de tradition orale.

On n'a pas la preuve, mais il est probable qu'elle était dès lors partiellement écrite et que ces manuscrits étaient conservés dans des bibliothèques particulières ou couraient de main en main.

Recueillie par Spies en 1587, elle revêtit sa forme définitive dans le livre populaire, qui la répandit non seulement par toute l'Allemagne, mais dans toute l'Europe du Centre et du Nord.

Les additions faites à la version originale et la version de Widman achevèrent de la fixer et de lui donner les caractères essentiels sous lesquels elle nous est parvenue.

Ces caractères ne se sont pas sensiblement modifiés depuis lors.

Ils sont au nombre de trois :

La Légende de Faust est une légende religieuse, protestante et érudite.

En la comparant à la légende de Théophile, nous avons dit en quoi consistait son caractère religieux.

Son caractère protestant se manifeste : 1° Par ses allures agressives contre le catholicisme ;

Cette tendance à l'attaquer, déjà très marquée dans la version originale, atteint à son apogée dans la version de Widman, œuvre de polémique et de propagande populaire d'une violence extrême ; puis elle disparaît presque entièrement dans la version allemande de Pfitzer. La légende se conforme, sur ce point, à l'état des esprits, dont elle paraît être un indice assez fidèle.



2<sup>o</sup> Par la tendance à prendre toutes choses du côté pratique et à les faire servir à l'édification et à l'instruction des lecteurs. Des conversations de Faust avec Méphostophilès, on ferait sans peine un cours de théologie morale et de cosmogonie; de ses voyages, un manuel d'astronomie et de géographie, etc. Cette propension, déjà sensible dans la version originale, est surtout accentuée dans les livres de Widman et de Pfitzer. Mais tandis que, dans le premier, la part la plus large est faite à la théologie morale, elle appartient, dans le second, aux notions historiques.

Quant au caractère d'érudition, il n'est pas particulier au livre populaire. Il se trouve plus ou moins marqué dans toutes les œuvres de ce temps où la Renaissance et la Réforme avaient développé au plus haut degré le goût de la littérature profane et sacrée. C'est à ce goût général pour l'étude, à ce désir de faire parade de son érudition, que l'on doit les explications théologiques et scientifiques que Méphostophilès donne à la demande de Faust, et les interminables commentaires des versions de Widman et de Pfitzer.

Dans ces commentaires, les moralités religieuses dégénèrent en sermons, et chacun des faits et des événements de la légende devient le prétexte d'une dissertation dans laquelle l'auteur énumère, sans faire grâce d'un seul, tous les faits ou événements de même nature, ceux même qui s'en rapprochent assez pour devenir le prétexte d'une comparaison.

Le théâtre, et surtout le théâtre des Marionnettes, contribuèrent aussi pour une large part à répandre et à populariser la légende.

Mais on ne sait si ses représentations précédèrent ou suivirent la publication du livre de Spies.

Tout semble indiquer qu'elles en furent contemporaines.

Les formes dramatiques de la légende représentent Faust sous les mêmes traits que le livre populaire; elles lui prêtent les mêmes aventures, et cette similitude enlève une grande partie de son importance à une question fort discutée, à savoir si les pièces du théâtre des Marionnettes procèdent du livre populaire ou d'une de ses imitations: le drame de Marlowe; ou bien si ces pièces et récits furent puisés dans un fond commun de traditions.

Quoique sorties d'une même inspiration religieuse et presque identiques au livre populaire pour la nature ou l'enchaînement des faits principaux, les formes dramatiques, dont les auteurs furent obligés de se conformer aux nécessités de la scène, ne présentent pas tous les caractères relevés dans le récit légendaire. La partie érudite n'y pouvait trouver place non plus que la partie didactique. Quant à la polémique contre le catholicisme, elle s'y trouve

forcément réduite à quelques railleries plus ou moins spirituelles décochées par le bouffon de la pièce.

Toutes les formes dramatiques paraissent avoir été modelées sur un canevas commun emprunté au livre populaire et qui se transforme de siècle en siècle sans subir des modifications bien profondes.

Le *Lied* ou chant populaire peut aussi revendiquer une part dans ce travail de vulgarisation. Mais il paraît y avoir contribué dans une mesure beaucoup plus restreinte. Il nous a cependant conservé quelques aventures de Faust oubliées par les auteurs du livre et de la pièce.

Enfin les traités de magie publiés sous le nom de Faust ont aidé, non seulement à répandre son nom, mais à faire lire sa légende en entretenant le goût des sciences occultes et en inspirant le désir de connaître la vie et les aventures d'un si fameux magicien.

Ils ferment la phase légendaire, dont le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle semble marquer le plus haut période et dont on retrouve encore çà et là des traces jusqu'à la fin du xviii<sup>e</sup>.

Mais la Légende de Faust ne disparaît pas pour cela. Elle entre simplement dans une nouvelle époque.

A la phase légendaire succède la phase littéraire.

Reprise par un grand nombre d'écrivains qui la transforment au gré de leur imagination ou l'adaptent à leurs idées, elle devient l'un des thèmes les plus fréquemment traités de la littérature moderne.

FIN

# NOTES

---

## NOTE A.

### **Des Aventures de Faust attribuées antérieurement à d'autres magiciens.**

(Voy. p. 171).

Si l'on voulait énumérer avec les détails nécessaires pour rendre la démonstration probante toutes les Anecdotes, Légendes ou Aventures qui, avant d'être prêtées à Faust, furent attribuées à d'autres magiciens, il faudrait écrire des centaines de pages. Une simple énumération, outre qu'elle serait fastidieuse, n'aurait de sens que pour les personnes familières avec ces histoires, c'est-à-dire pour celles précisément qui n'en ont pas besoin. On a, d'ailleurs, depuis quelques années, prouvé tant de fois que la plupart des légendes connues, et surtout les plus célèbres, dérivent toutes d'un certain nombre de récits primitifs auxquels on peut remonter d'âge en âge, à travers un nombre plus ou moins considérable de métamorphoses, que ces démonstrations ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur intérêt. Pour ce qui regarde la légende de Faust, la preuve a été faite, du reste et avec une science d'informations et une abondance de détails qui ont épuisé le sujet, par Widman d'abord, dans ses commentaires sur les chapitres du Livre populaire, puis à notre époque par Goërres, dans sa *Mystique Chrétienne*, par Düntzer et par le baron von Reichlin-Meldegg, dans leurs belles et savantes études sur la légende. A peine trouve-t-on à glaner après eux quelques détails d'un médiocre intérêt oubliés ou bien omis à dessein et, dans l'état actuel de la science, il suffit, croyons-nous, de renvoyer à leurs travaux, dont nous avons signalé d'ailleurs, dans le cours de cette étude, les points les plus importants.

## NOTE B.

### **La Gaillarde.**

(Voy. p. 285).

On lit dans l'*Allemagne* de Henri Heine (*Ind. Bibl.*, n° 152, II, p. 168) : Dans un ouvrage de Jean Prétorius, publié à Leipzig, en 1668, on trouve, outre des renseignements sur le Blocksberg, une singulière remarque sur la *Gaillarde*, qui est présentée comme une invention du diable. Voici les expressions dont se sert l'auteur :

« La nouvelle *Volte-Gaillarde* a été apportée d'Italie en France par les magiciens ; outre que ce tourbillonnement est plein de gestes malhon-

nètes, abominables et de mouvements impudiques, on peut affirmer qu'elle est la source de beaucoup de malheurs, de meurtres et d'avortements ; ce qu'une police bien instituée devrait prendre en considération et défendre avec sévérité. Et vu que la ville de Genève, par-dessus toutes autres villes, a en horreur la danse, il est advenu que Satan, s'étant emparé d'une jeune fille de l'endroit, la dressa à faire jouer certaine baguette de fer, si bien que tous ceux qu'elle touchait se mettaient aussitôt en branle et dansaient la Gaillarde. Et cette fille honnissait les juges et les défiait de pouvoir la mettre à mort, et oncques n'a eu repentance de son damnable malefice. »

NOTE C.

**Les Œuvres Magiques de Faust.**

(Voy. pp. 4184-19).

I. — *Grande et puissante Magie du Docteur Faust. Puissante conjuration des Esprits infernaux et surtout d'Aziel, etc.* — A Prague en Bohême, Imprimé au collège des Jésuites <sup>1</sup>.

Scheible suppose que ce petit livre a été imprimé vers la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle, dans une petite ville de l'Autriche.

L'auteur commence par prévenir le lecteur, dans sa Préface, qu'on peut se servir de cette formule d'évocation sans compromettre aucunement son salut. Il l'avertit en outre que si l'Ésprit exigeait, pour obéir, qu'on lui vendit son âme, il faudrait bien se garder de donner dans le piège, cette condition n'étant pas nécessaire pour obtenir son obéissance.

La précaution prise par l'auteur d'indiquer sur le titre que l'ouvrage a été imprimé au collège des Jésuites en trahit l'origine protestante. C'est un mélange assez singulier de sentiments pieux et de croyances superstitieuses. La partie la plus importante est une conjuration d'Aziel faite dans le but d'obtenir les trésors enfouis dans le sol et tous les biens de la terre. Cette conjuration est, comme toutes les formules de la même espèce, longue et compliquée. Il faut, pour que sa récitation soit efficace, s'entourer de toutes sortes de précautions minutieuses. En multipliant ainsi les difficultés, l'auteur a fait preuve tout au moins de prudence, car si le diable ne paraît pas, comme il est probable, il reste toujours aux adeptes mis en demeure d'expliquer sa résistance, la ressource de l'attribuer à l'omission d'une de ces innombrables formalités.

II. — *Le véritable Traité des Jésuites, ou Manière la plus pressante d'évoquer et de lier tous les Esprits, quelle qu'en soit l'espèce, la condition, l'état et la mission, et conjuration très-puissante et très-éprouvée d'Uziel, à laquelle est annexée l'Evocation des Anges de Cyprien et sa conjuration de l'Esprit qui a caché un trésor, avec la manière de renvoyer ces Esprits.* — Paris, 1508 <sup>2</sup>.

Ce petit traité, dit Scheible, est le fameux *Meergeist* (Esprit de la mer), signalé par Horst et Stieglitz, qui n'avaient pu le découvrir. Ils le désignent

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 160.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 161.

de la manière suivante : « Le grand et puissant Esprit de la mer du D<sup>r</sup> Faust, dans lequel Lucifer et trois Esprits de la mer sont conjurés, afin de faire sortir de la mer les trésors qui y sont engloutis. »

C'est encore un livre protestant, et dans les œuvres magiques émanant de cette source, les Jésuites jouent un grand rôle. Lorsqu'on ne leur attribue pas la rédaction du texte, on invoque sans cesse leur autorité, personne, prétendent les auteurs protestants, n'étant aussi savant qu'eux dans tout ce qui concerne les sciences occultes et particulièrement dans l'art des évocations.

Ainsi que son titre l'indique, l'ouvrage renferme trois conjurations principales. La première est la plus générale, elle s'adresse à tous les Esprits sans distinction. La deuxième est une conjuration d'Uziel, à laquelle on n'attache point d'intention particulière, et la troisième, la conjuration de l'Esprit qui enfouit les trésors. Entre ces deux dernières se trouve l'Évocation des Anges de Cyprien, le célèbre magicien d'Antioche, dont la mémoire a survécu dans ces livres magiques, en dépit des siècles et de sa conversion. Elles sont munies toutes les trois d'une formule permettant de renvoyer sans danger le démon évoqué. L'évocation de ces Esprits est, au même degré que leur renvoi, considérée comme une opération dangereuse, et dans la conjuration d'Uziel surtout, on indique les précautions qui doivent être prises pour que l'Esprit ne puisse, en apparaissant, ni incommoder, ni causer aucun préjudice. On recourt, dans ces évocations, à l'intercession d'un certain nombre de saints, ce qui n'a pas lieu dans la conjuration de l'ouvrage précédent.

III. — D<sup>r</sup> Johann Faust : *Le Livre miraculeux, magique ou merveilleux, ou le Corbeau noir, appelé aussi la triple Magie. Au moyen duquel j'ai contraint les Esprits à m'apporter ce que je désirais. Que ce soit de l'or ou de l'argent, des trésors grands ou petits, ou l'Euphorbe<sup>1</sup> et toutes les autres choses de cette sorte qui sont en outre sur la terre, j'ai pu tout me procurer à l'aide de ce livre et délier ensuite les Esprits que j'avais conjurés.* — Lion. M. CDXXXXXXIX<sup>2</sup>.

Le D<sup>r</sup> Faust parle à la première personne dans la Préface comme dans le titre, et se présente lui-même au lecteur. Il raconte de quelle manière il est parvenu à évoquer Astaroth, un des plus puissants Esprits de l'Enfer, et comment, ayant à choisir entre plusieurs Esprits, il a donné la préférence au plus rapide, Aziel, dont la vitesse égale celle de la pensée de l'homme.

Ce petit livre est un traité didactique de magie. Dans le premier chapitre, Faust indique de quelle façon on doit s'y prendre pour évoquer les Esprits, et il donne une formule générale pouvant servir à les conjurer tous. Dans le deuxième, il enseigne les procédés suivant lesquels doivent être tracés les cercles magiques ; dans le troisième, il décrit les sceaux des sept plus puissants princes de l'Enfer : Aziel, Ariel, Marbuel, Méphistophélès, Barbuel, Aziabel et Anifel, et il y joint des explications sur chacun d'eux ainsi que sur la hiérarchie et le gouvernement de l'Enfer. Il donne, dans le quatrième, des formules pour évoquer et conjurer Aziel, Ariel, Marbuel, et une formule

<sup>1</sup> *Euphorbia latyris*, plante employée dans les opérations magiques.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 162.

de conjuration contre les Esprits tapageurs. Enfin, dans le cinquième, il apprend la manière de lier, de délier, de fouetter et de renvoyer les Esprits. Viennent ensuite dix-huit sceaux ou signes magiques, avec indication de leurs propriétés et de la manière de s'en servir. Faust prétend que les quatre derniers, employés pour découvrir les trésors enfouis dans le sein de la terre, lui ont été vendus 8,000 ducats. L'ouvrage se termine par un extrait du testament de Faust renfermant ses plus puissantes évocations et conjurations. Le premier chapitre traite de son accord avec le diable ; le deuxième, de la manière de tracer les cercles magiques ; le troisième, des précautions préliminaires à prendre dans les conjurations. Il se termine par une formule générale d'évocation qui peut s'appliquer à tous les Esprits. Dans le quatrième chapitre, Faust indique comment il faut s'y prendre, lorsque l'Esprit a paru, pour lui parler et le renvoyer. Puis il révèle de quelle manière s'est exécuté son voyage à travers les airs, sur son manteau, et la formule d'évocation d'Azazel, auquel il faut s'adresser pour obtenir cette faveur. Il donne ensuite trois autres signes magiques. Au-dessus du dernier, croix à double traverse à laquelle sont ajoutées des lettres, se trouve cette inscription : Voici le pieu devant lequel tous les Esprits sont saisis de frayeur.

Dans un appendice intitulé : *Clef pour la triple magie de Faust*<sup>1</sup>, on trouve d'abord des Imprécations de Faust (*Imprecationes Fausti*), qui ne sont autre chose qu'une formule de conjuration générale extrêmement longue et pressante. Cette formule remplit 31 pages et termine le volume.

IV. — *La triple Magie du Dr Faust* †††. *C'est le véritable Livre merveilleux des Ecrits du Dr Faust intitulé la vraie magie, par laquelle il a contraint les Esprits de lui apporter ce qu'il désire : que ce soit de l'argent ou de l'or, de grands ou de petits trésors, devant son cercle, lorsque l'exorcisme a été convenablement pratiqué. Moi, l'Évêque Albert, j'ai fait de nombreuses tentatives avec ce livre miraculeux et merveilleux, et elles m'ont toujours réussi. Sers t'en pour la gloire de Dieu et n'oublie pas les pauvres. Louange à Dieu !* Ce livre est imprimé à Passau, en l'année 1407<sup>2</sup>.

Ce livre n'est pas, comme on pourrait le croire, une nouvelle édition du précédent. C'est un ouvrage tout-à-fait distinct, traitant du reste le même sujet, car il est à peu près uniquement composé, ou de formules préparatoires à l'évocation, ou d'évocations proprement dites. L'auteur, sans doute afin de le rendre plus vénérable, l'antidate et suppose qu'il a été écrit près de cent ans avant la naissance de Faust.

V. — *La véritable Magie noire des Jésuites. Conjuration générale de tous les Esprits, où qu'ils soient, pour les contraindre à obéir aux hommes et à faire leur volonté.* Publié par le père Eberhard, prêtre de la compagnie de Jésus. Ingolstadt<sup>3</sup>.

Cet opuscule renferme neuf conjurations.

<sup>1</sup> Schlüssel zu Faust's dreifachen Höllenzwang. In Das Kloster, II<sup>e</sup> Bd., S. 898. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34.

<sup>2</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 163.

<sup>3</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 164.

VI. — *D<sup>r</sup> Faust : Quadruple Magie noire, ou conjuration véritable (des Esprits) des quatre éléments.* D'après les traditions... Imprimé d'abord à Rome... MCCLXXX<sup>1</sup>.

Ce livre magique affecte des allures plus savantes que les précédents. Il renferme des formules de conjuration en hébreu et des figures magiques : des cercles remplis de caractères hébreux.

VII. — *La Magie de Faust ou le Livre miraculeux, magique et merveilleux. Grâce auquel les amateurs de l'art magique pourront (avec l'aide des Esprits) arriver à la richesse, aux honneurs et à la puissance, à la science et à la sagesse.* Écrit par moi dans les langues chaldienne et allemande et laissé dans mes papiers, Wittemberg. En l'année M.D.XXXX<sup>2</sup>.

Avec une Préface de Faust à tous les magiciens. Quelques pages remplies de formules d'évocation très courtes.

VIII. — *Triple Magie noire du Docteur J. Faust, ou l'art de commander aux Esprits par la Magie, suivi du Corbeau Noir.* — Rome, imprimé pour les Archives du Pontificat sous le pape Alexandre VI. Anno (Christi) M.D.I<sup>3</sup>.

Recueil de formules d'évocation, avec de nombreuses figures imprimées en noir et en rouge.

IX. — *Tablettes du Corbeau. L'art de commander aux Esprits, c'est-à-dire formule d'Évocation générale pour tous les Esprits bons et mauvais, empruntée à la Magie blanche et à la noire.* — A Rome, imprimé au Vatican pour les Archives du Pontificat, sous le pape Alexandre VI, M.D.I.<sup>4</sup>.

Cette formule se divise en plusieurs parties et est accompagnée de quelques commentaires.

X. — *Le Corbeau noir du Docteur J. Faust, ou apparition des Esprits bons ou mauvais sous la forme du Corbeau*<sup>5</sup>.

Formules d'évocations avec figures en rouge.

XI. — *Le grand et puissant Esprit de mer du Docteur Faust, où Lucifer et trois Esprits marins sont conjurés pour retirer des trésors des eaux.* — Amsterdam, chez Holbeck, marchand de livres, dans le passage du Charbon. Anno 1692<sup>6</sup>.

L'éditeur fait le plus grand éloge de cet opuscule, et pour montrer combien ses louanges sont justifiées, il dit qu'il est très répandu dans les couvents et que les Jésuites viennent de le réimprimer.

C'est un recueil de formules d'évocations, de prières et d'exorcismes magiques.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 165.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 166.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 167.

<sup>4</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 168.

<sup>5</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 169.

<sup>6</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 170.

XII. — *La pratique magique de Faust*. — Manuscrit sur parchemin conservé dans la Bibliothèque grand-ducale de Weimar, et reproduit en huit feuilles lithographiées<sup>1</sup>.

Recueil de figures, de dessins et de signes magiques en rouge et en noir, qui sont accompagnés de formules d'évocation.

XIII. — *La Triple Magie noire de Faust*. Trouvé dans les papiers d'un collectionneur zélé d'écrits magiques et reproduit en vingt feuilles lithographiées<sup>2</sup>.

Le titre est en latin et en hébreu, et disposé de la façon suivante : *Le Docteur Faust*. Au-dessous se trouve un portrait du personnage dans un cadre contenant aussi cette légende : *Le Docteur Faust, le magicien illustre de Kundlingen*. Enfin au-dessous du cadre est le vrai titre : *Triple magie originale*.

Recueil d'amulettes et de formules d'évocation avec des figures et des portraits en noir.

XIV. — *Véritable relation de la Nuit de Noël à Iéna. Tragédie ou Rapport authentique et conforme aux originaux de l'événement étrange et déplorable qui s'est passé dans la maisonnette d'une vigne située près de la ville d'Iéna et dont furent victimes trois personnes qu'on y avait envoyées comme gardiens et qui évoquèrent et conjurèrent les Esprits pour qu'ils leur révélassent un prétendu trésor, en l'année 1713, la nuit de Noël et la nuit suivante*. Publié par ordre des autorités de la Principauté pour l'utilité de chacun. Iéna; se trouve chez Christian Pohlen, 1716, avec une gravure<sup>3</sup>.

Cette brochure est le récit très détaillé d'une aventure tragique arrivée à un étudiant en médecine et à deux paysans qui, ayant voulu évoquer des Esprits à l'aide de la magie noire de Faust, s'y prirent si mal qu'ils s'asphyxièrent. L'inquisition intervint, et cette brochure résume l'enquête.

Les livres magiques dont nous venons de donner une rapide analyse sont les seuls dont nous ayons pu nous procurer le texte. Mais il en existe un grand nombre d'autres qui ne sont, à en juger par les titres, que des imitations ou des réimpressions de ceux dont nous venons d'indiquer le contenu. Outre qu'ils sont les plus connus, ces derniers offrent des spécimens de toutes les formes de ce genre d'ouvrages. Aussi nous contenterons-nous de renvoyer à la deuxième édition du Catalogue d'Engel (*Ind. Bibl.* N° 103 b.), les personnes qui désirent la liste de ces ouvrages. Ils l'y trouveront très complète (N°s 314-370, pp. 150-163). Parmi ceux qui sont restés manuscrits, quelques-uns (N°s 317, 318, 319), sont donnés comme provenant des papiers de Faust, et parmi les brochures imprimées, il s'en trouve une publiée à Londres, en anglais : *The black Sair of Doctor Johann Faust (L'Étoile Noire du Docteur Jean Faust)*. London, 1510, in-4°, réimprimé en 1592 (N° 343 du Catalogue d'Engel).

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 171.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 172.

<sup>3</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 173.



## INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

---

1. *Lambecius, Commentaria de Bibliotheca Cæsar. Vindobon..* (Tom. VIII, p. 71, fol., édition 1679.)

« Undecimus Codex manuscriptus Historicus Græcus est membranaceus per-  
vetustus, elegans et optimæ notæ in-folio, ut vocant, super regali, constatque  
foliis trecentis nonaginta, paginatim in binas columnas divisus. — Continentur  
eo Magni Menologii Græcorum mensis Februarius hoc ordine :

« Primo, et quidem a fol. 1, pag. 1, col. 1, usque ad fol. 6, pag. 2, col. 2. Vita  
S. Tryphonis, martyris...

« Nono, et quidem a fol. 37, pag. 1, col. 1, usque ad fol. 45, pag. 1, col. 1.  
Historia Pœnitentiæ et Conversionis S. Theophili Oeconomii sive Vicedomini  
Ecclesiæ Episcopalis Adanensis in Cilitia Trachea sive Secunda. — Conscripta ab  
Eutychiano, ipsius S. Theophili perpetuo famulo et comite, et ecclesiæ Adanensis  
clerico. » *In Dasent, p. ix. Voy. n° 32.*

2. *De S. Theophilo pœnitente, Miracula S. Mariæ.* De Theophilo pœnitente,  
auctore Eutychiano, interprete Paulo Diacono Neapoleos. (*Acta Sanctorum.*  
Mensis Februarii Tomus I. Die quarta, pp. 480-491.)

3. *Bibliothek der gesammten deutschen National-Literatur* von der æltesten  
bis auf die neuere Zeit. Siebenundzwanzigster Band : Theophilus, der Faust  
des Mittelalters. Schauspiel aus dem vierzehnten Jahrhunderte. in Nieder-  
deutscher Sprache. Erläutert und herausgegeben von Ludwig Ettmüller. —  
Quedlinburg und Leipzig, Gottfr. Basse, MDCCCXLIX, in-8°.

4. *De probatis Sanctorum Historiis*, partim ex Tomis Aloysii Lipomani,  
doctissimi episcopi, partim etiam ex egregiis manuscriptis codicibus, quarum  
permultæ antehac nunquam in lucem prodire, optima fide collectis, et  
nunc recens recognitis, atque aliquot Vitarum accessione auctis per F. Lau-  
rentium Surium Carthusianum. Colonix Agrippinæ, apud Gervinum Cale-  
nium et heredes Quentelios, Anno MDLXXVI, in-fol. Tom. I, pp. 847-853.

5. *De Vitis Sanctorum ab Aloysio Lipomano, episcopo Veronæ*, viro doctis-  
simo, olim conscriptis : nunc primum a F. Laurentio Surio Carthusiano  
emendatis et auctis. Venetiis, MDLXXXI, in-fol., pp. 260-262.

6. *D. Fulberti Carnotensis episcopi antiquissimi opera varia.* Parisiis, apud  
Thomam Blazium in monte D. Hilarii è regione sacelli Collegii Remensis,  
MDCVIII, petit in-8°. Sermo prior de Nativitate Beatissimæ Mariæ Virginis,  
pp. 136 recto à 137 verso.

7. *Sigeberti Gemblacensis Chronographia*. Edidit D. Ludowicus Conradus Bethmann, apud Pertz, Monum. Germ. Hist. Script. Tom. VI, p. 268. — *Voy. aussi Patrologiæ Cursus completus*, accurate J.-P. Migne, Tom. CLX, col. 102.
8. *Bibliotheca mundi. seu Speculi Majoris Vincentii Burgundi præsulis Bellovacensis, ordinis prædicatorum, Theologi ac Doctoris eximii, Tomus Quartus, qui Speculum historiale inscribitur...* Duaci, ex officina typographica Baltazaris Belleri, sub Circino aureo, Anno M.DC.XXIV, lib. XX, Cap. LXIX et LXX, pp. 840-844.
9. *La legende doree en françois* imprimee a Paris, et à la fin : A l'honneur et louenge de dieu le pere tout puissant de la glorieuse vierge marie et toute la court celestielle de paradis a este achevee de imprimer a Paris ceste presente legende en françois. Le 20<sup>e</sup> jour de may MCCCXCVI, pour Anthoine vérad libraire demourant à paris sur le pont nostre-dame a lymage saint jehan levangeliste ou au palais au premier pillier devant la chapelle ou on chante la messe de messeigneurs les presidents, in-folio, f<sup>o</sup> LL, col. 2.
10. *De Maria Virgine incomparabili, et Dei Genitricæ Sacrosanctæ*, libri quinque : atque hic secundus liber est Commentariorum de Verbi Dei Corruptelis, adversus novos et veteres Sectariorum errores nunc primum editus. Autore D. Petro Canisio, Societatis Jesu Theologo... MDLXXVII. Ingolstadii excudebat David Sartorius, in-folio, p. 682.
11. *Disquisitionum magicarum* libri sex, quibus continetur accurata curiosarum artium, et vanarum superstitionum confutatio, utilis Theologis, Jurisconsultis, Medicis, Philologis, auctore Martino Delrio, Societatis Jesu Presbytero... Moguntiæ, sumpt. Petri Henningii. Anno MDCXXIV, in-4<sup>o</sup>, pp. 443-444.
12. *Hercules Vincemala, Miracula Mariæ Virginis*. Mediolani, 1579, in-4<sup>o</sup>.
13. *Miroir de la Sainte Vierge*. Traduit de saint Bonaventure par M. l'abbé Thivillier. Lyon, F. Guyot, 1839, in-12.
14. *Beati Alberti Magni... Operum* Tomus vigesimus, Lugduni, Sumpt. Cl. Prost, MDCLI, in-f<sup>o</sup> — *Biblia Mariana, Cantica Cantorum*, p. 17, col. 1.
15. *Vitæ Sanctorum* ex selectissimis orthodoxis Patribus compendio conscriptæ, per F. Zachariam Lippeloo Carthusianum et nunc recens fidelissime recognitæ ac auctæ per fr<sup>em</sup> Cornelium Gras, Itidem Carthusianum. Coloniae Agrippinæ. Ex officina Bernhardi Gualteri, MDCIII, pp. 614-619.
16. *Œuvres complètes de Rutebeuf*, trouvère du XIII<sup>e</sup> siècle, recueillies et mises au jour pour la première fois par Achille Jubinal... Paris, Edouard Pannier, 1839, 2 vol. in-8<sup>o</sup>.
17. *Ältere noch ungedruckte deutsche Sprachdenkmale religiösen Inhalts*, herausgegeben von Franz Karl Grieshaber. Rastatt, 1842, J.-P. Birks, brochure in-8<sup>o</sup>, p. 7.

18. Paulin Paris : *Les manuscrits françois de la bibliothèque du Roi*. Paris, Techener, 1836-1848, t. III, IV et VI.

19. *De la Démonomanie des Sorciers...* par J. Bodin, Angevin. Paris, Jacques du Puys, libraire Juré. MDLXXXVII, 1 vol. in-4°, p. 86.

20. *Discours des Spectres ou visions et apparitions d'Esprits*, par Pierre Le Loyer, conseiller du Roy au siège Présidial d'Angers, 2<sup>e</sup> édition. Paris, Nicolas Buon, M.DC.VIII. 1 vol. in-folio, p. 307.

21. *Jean Geiler de Kayserberg*. Christenlich Bilgerschafft zuom ewigen vatterland... Bale, A.-P. von Langendorff, 1512, in-f°.

Cet ouvrage a été traduit en latin par l'auteur sous le titre suivant :

*Peregrinus doctissimi sacre Theologie doctoris Joannis Geiler Keyserspergii*. . Strasbourg. M. Schürer, 1513, in-4°.

22. *Théâtre de Hrotsvitha*, religieuse allemande du x<sup>e</sup> siècle, par Charles Magnin. Paris, B. Duprat, 1845, in-8°.

23. W. Meyer : *Radewin's Gedicht über Theophilus*, Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und historischen Classe der K. b. Academie der Wissenschaften zu München von Januar 1873. München. Akademische Buchdruckerei von F. Straub. In Commission bei G. Franz, in-8°.

24. Beaugendre : *Hilberti Turonensis et Marbodi opera*, Parisiis, 1708, pp. 1507-1516, in Sommer, p. 12 (Voy, n° 31).

25. *Beiträge zur vergleichenden Geschichte der romantischen Poesie und Prosa des Mittelalters* unter besonderer Berücksichtigung der Englischen und Nordischen Litteratur von D<sup>r</sup> Eugen Kölbing. Breslau, W. Koebner, 1876, 1 vol. in-8°.

26. *Englische Studien*. Herausgegeben von D<sup>r</sup> Eugen Kölbing. — Heilbronn, Gebr. Henninger, 1877, in-8°, 1<sup>r</sup> Bd, 1<sup>r</sup> Heft. — Die jüngere englische Fassung der Theophilussage, mit einer Einleitung, zum ersten male herausgegeben von D<sup>r</sup> Eugen Kölbing, Ss. 16-37.

27. *Observations sur la langue et la littérature romanes*, à l'occasion d'un manuscrit de la Bibliothèque Royale de Belgique, et Notice d'un Recueil de Proverbes flamands... par le Baron de Reiffenberg (Extrait du tome VI, n° 2, des Bulletins de l'Académie Royale de Bruxelles).

28. Éloi d'Amerval ou d'Amerlan : *Le livre de la Deablerie*, chap. cexij. « Comment la vierge marie aide tousjours a ses serviteurs et exemple de Theophille. » Paris, Michel le Noir, 1508, petit in-f° gothique.

29. *Les Miracles de la Sainte Vierge*, traduits et mis en vers par Gautier de Coincy..., publiés par M. l'abbé Poquet. Paris, Parmentier et Didron, MDCCCLVII (1858), in-4°.

30. *Complainte ou Élégie romane sur la mort d'Enguerrand de Créqui*, évêque de Cambrai, publiée et annotée par Edward Le Glay. Paris, Técheuer, MDCCCXXXIV, in-8°.

31. *De Theophili cum diabolo fœdere scripsit Emilius Sommer*. Berolini, ap. G. Besser, MDCCCLIV, in-8°.

32. *Theophilus in Icelandic, Low German and other tongues* From Mss. in the Royal Library Stockholm. by George Webbe Dasent, M. A. London, W. Pickering, MDCCCXLV, in-8°.
33. *Marienlegenden*. Stuttgart, A. Krabbe, 1846, 1 vol. in-16.
34. *Das Kloster. Weltlich und Geistlich — Meist aus der ältern deutschen Volks —, Wunder —, Curiositäten —, und vorzugsweise komischen Literatur. — Zur Kultur — und Sittengeschichte in Wort und Bild*. Von J. Scheible. Stuttgart, Verlag des Herausgebers; Leipzig, Th. Thomas, II<sup>r</sup>, III<sup>r</sup>, V<sup>r</sup>, XI<sup>r</sup> Bd., 1846-1847-1849, in-16.
35. *Theophilus, Gedicht der XIV<sup>e</sup> Eeuw*, gevolgd door drie andere gedichten van het zelfde Tydvak, uitgegeven Door Ph<sup>s</sup>. B. (Philippus Blommaert) Gent, D. Duvivier, 1836, in-8°.
36. Jonckbloët : *Geschichte der Niederländischen Literatur*. Deutsche Ausgabe, von W. Berg., I. S. 491.
37. Carl Hortsmann : *Altenglische Legenden... zum ersten herausgegeben von...* Paderborn, 1874. 1 vol. in-8°.
38. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen. herausgegeben von Ludwig Herrig*, XXXI<sup>r</sup> Jahrgang, LVII<sup>r</sup> Bd., Braunschweig, George Westermann, 1877, in-8°. — Die Evangelien-Geschichten der Homilien-sammlung des Ms. Vernon, ausgezogen von D<sup>r</sup> Carl Horstmann, 33. The story off Theofle, p. 290.
39. *The Historians of Scotland*. — Androw of Wyntoun's Orygynale Cronykil of Scotland. Edinburgh, Edmonston and Douglas, 3 vol. in-8°, 1872-1879. Vol. II, pp. 99-102.
40. *Calderon et Goëthe ou le Faust et le Magicien prodigieux*. Mémoire de D<sup>n</sup>. Ant. Sanchez Moguel... Traduit en français pour la première fois par J.-G. Magnabal. Paris, E. Leroux, 1883, 1 vol. in-12.
41. *Biblioteca de Autores Españoles, desde la formacion del lenguaje hasta nuestros dias*. — Poetas Castellanos anteriores al Siglo XV. — Coleccion hecha por don Tomas Antonio Sanchez, continuada por el excelentissimo Señor don Pedro José Pidal, y considerablemente aumentada et ilustrada, à vista de los códices y manuscritos antiguos, por don Florencio Janer. Madrid, M. Rivadeneyra, 1864, gr. in-8° à 2 col. — Gonzalo de Berseo, Milagros de Nuestra Sennora, pp. 123-129.
42. *Histoire du théâtre en France. Les Mystères*, par L. Petit de Julleville. Paris, Hachette, 1880, 2 vol. in-8°.
43. *Theophilus. Niederdeutsches Schauspiel aus einer Trierer Handschrift des XV.<sup>e</sup> Jahrhunderts*. Mit Einleitung, Anmerkungen und Wörterbuch von Hoffmann von Fallersleben. — Hannover, Karl Rümpler, 1833, in-8°.
44. *Romantische und andere Gedichte in altplattdeutscher Sprache aus einer Handschrift der Akademischen Bibliothek zu Helmstädt*, Herausgeg. von D. Paul-Jakob Bruns. Berlin, Nikolai, 1798, in-16.

45. *Theophilus. Niederdeutsches Schauspiel in zwei Fortsetzungen*, aus einer Stockholmer und einer Helmstädter Handschrift. Mit Anmerkungen von Hoffmann von Fallersleben. — Hannover, C. Rümpler, 1854, in-8°.
46. *Ueber das Verhältniss der Recensionen des niederdeutschen Spiels von Theophilus*. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doctorwürde an der Universität Leipzig von Karl Sass aus Heide. Elmshorn, Gebr. Groth, 1879, in-8°.
47. *Revue de l'Anjou et du Maine*, tome III. Angers, libr. Cosnier et Lachèse, 1858 (1860), in-8°. — Dom Paul Piolin : *Recherches sur les Mystères qui ont été représentées dans le Maine*.
48. *Mémoires de la Société Académique d'Archéologie, Sciences et Arts du département de l'Oise*, tome III. Beauvais, imp. d'Achille Desjardins, 1856 (1853), in-8°, pp. 50-79.
49. *Troyes et ses environs*. Guide historique et topographique, par M. Amédée Auvaiyre. Troyes, Bouquot, 1860, 1 vol. in-12.
50. *Le Miracle de Théophile*, mis en vers au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, par Gautier de Coinsy, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Rennes par D. Maillet. Rennes, Molliex, MDCCCXXXVIII, in-8°.
51. *Bibliothecæ patrum Cisterciensium... Tomus secundus... Labore et studio F. Bertrandi Tissier, Doctoris Theologi, Boni-fontis in Therascia ejusdem Ordinis Prioris*. — Bono-Fonte, A. D. MDCLXII. — Cæsarii monachi vallis S. Petri, seu Heisterbach, ord. Cisterciensis Dialogi. *Distinctio secunda. De Contritione. Caput XII. De Contritione nobilis juvenis qui Christum negavit*, pp. 35-37.
52. *Monumenta Germaniæ historica... edidit Georgius Henricus Pertz. Scriptorum tom. XXII... Hannoveræ, imp. Bibliopolii aulici Hahniani. MDCCCLXXII*, in-f°, pp. 344-345.
53. *Anzeiger für Kunde des deutschen Mittelalters*, unter allgemeiner freier Mitwirkung herausgegeben von H. Frh. v. u. z. Aufsess und professor Mone. MDCCCXXXIV, III<sup>e</sup> Jahrgang. Nürnberg, Riegel und Wiessner, in-4°, pp. 159-162.
54. *Nouveau Recueil de Contes, Dits, Fabliaux et autres pièces inédites des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup>, et XV<sup>e</sup> siècles*, pour faire suite aux collections Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon, mis au jour pour la première fois par Achille Jubinal. Paris, Edouard Pannier, 1839, 2 vol. in-8°.
55. *Lieder Saal*, das ist : Sammlung altdeutscher Gedichte. Herausgegeben aus ungedruckten Quellen von Reichsfreiherrn von Lassberg. S. Galen, Scheitlin und Zollikofer, 1846, 4 vol. in-8°.
56. *Prologus in promptuarium discipuli de Miraculis beate Marie virginis*. On lit à la fin du volume : « Explicit opus discipuli. De miraculis beate Marie virginis, cum sermonibus de sanctis ac promptuario exemplorum

ejusdem p. venerabilem et devotum fratrem johannem herolt ordinis predicatorum, collectum per me johannem Koelhoff de lubeck Colonie civem, diligenter elaboratum et impressum, anno dñi MCCCCXXI, 1 vol. in-fº.

57. *Altteutsche Volks-und Meisterlieder* aus den Handschriften der Heidelberger Bibliothek herausgegeben von J. Goerres, Frankfurt A. M., 1817, in-8º. V. Legenden und Geistliche Lieder, p. 423.

58. *Les Petits Bollandistes*. Vies des Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament... d'après le P. Giry... par M<sup>sr</sup> Paul Guérin... Bar-le-Duc, Louis Guérin, imp.-édit., gr, in-8º, tome XI, 1873, pp. 408-416.

59. *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles...*, par M. Lenain de Tillemont, tome V. Paris, Charles Robusté, MDCXCVIII, in-4º.

60. *Sancti Gregorii Nazianzeni, cognomento Theologi, Opera*. Nunc primum Græce et Latine conjunctim edita... Jac. Billius Prunæus, S. Michaelis in Eremo Cænobiarcha cum MSS. regiis contulit... Lutetiæ Parisiorum, Typis Regiis ap. Cl. Morellum MDCIX, in-fº. — In laudem Sancti Cypriani martyris. Oratio decima octava, p. 274.

61. Voy. nº 40.

62. *Thesaurus novus Anecdotorum*. Tomus tertius, complectens Chronica Varia... Prodit nunc primum studio et opera Domni Edmundi Martene et Domni Ursini Durand, Presbyterorum et Monachorum Benedictinorum e Congr. S. Mauri. — Lutetiæ Parisiorum. Sumptibus Fl. Delaulne, etc., MDCCXVII, tom. III, in-fº.

63. *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum et historicorum, sive Henrici Canisii Lectiones Antiquæ, ad Sæculorum Ordinem digestæ variisque opusculis auctæ*, Quibus præfationes historicas, animadversiones criticas, et notas in singulos auctores, adjecit Jacobus Basnage... Antwerpia, ap. Rudolphum et Gerhardum Wettenios, MDCCXXV. vii partibus, iv voluminibus, in-fº. — Sancti Althelmi Schireburnensis apud occidentales Saxones Episcopi Libri duo, carmine descripti. Liber primus, De Laude Virginum, XXXIV. Sancta Justina, tome I, pp. 744-745.

64. *Segunda parte del Flos sanctorum*, o libro de las vidas de los santos... escrito por el P. Pedro de Ribadeneira de la compañía de Jesus, natural de Toledo, pp. 361-363 de l'édition de Madrid, Luis Sanchez, année 1601, et pp. 662-664 de l'édition de 1616. Madrid, Luis Sanchez. D'après Moguel, p. 58 (Voy. nº 40).

65. *El Magico Prodigioso*, comedia famosa de D. Pedro Calderon de la Barca, publiée pour la première fois d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque du duc d'Osuna, avec une introduction, des variantes et des notes, par Alfred Morel-Fatio. Heilbronn, Gebr. Henninger, in-8º.

66. OEuvres de Philarète Chasles. *La France, l'Espagne et l'Italie au XVII<sup>e</sup> siècle*. Paris, Charpentier, 1877, 1 vol. in-18.

67. Philarète Chasles. *Essai sur le théâtre espagnol*. Paris, Charpentier, 1882, 2 vol. in-18.
68. *Œuvres dramatiques de Calderon*. Traduction de M. Antoine de Latour. Paris, Didier, 1873, 2 vol. in-16.
69. *Acta Sanctorum*. Antwerpiae Ap. Viduam et Heredes H. Thiellier, A. D. MDCLXXXVIII, in-f°. Junii Die decima quarta. — De Sancto Basilio Magno... Appendix. De Vita S. Basilii apocripha, et S. Amphilocho Episcopo Iconiensi perperam imputata, pp. 949-951.
70. *Die Werke der Hrotsvitha*. Herausgegeben von Dr K.-A. Barack. Nürnberg, Bauer u. Raspe, 1858, 1 vol. in-8°.
71. *Ottomische Studien zur deutschen Geschichte im zehnten Jahrhundert. II. Hrotsvit von Gandersheim...* von Rudolf Köpke. Berlin, E.-S. Mittler, 1 vol. in-8°.
72. *Acta Sanctorum*. Maii Tomus VII. Antwerpiae, apud Michaellem Cnobarum, A. MDCLXXXVIII, in-f°. Die vigesima nona... De beata Maria, virgine Antiochena in Syria. Acta ex MS. Bibliothecæ Medicæ ad S. Laurentium Florentiæ. Interprete R. P. Antonio-Francisco Destieu, S. J., pp. 50-58.
73. *Isländzk Æventyri. Isländische Legenden Novellen und Märchen herausgegeben von Hugo Gering*. Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, 1882-1884, II<sup>e</sup> Bde, in-8°.
74. *Niederländische Sagen. Gesammelt und mit Anmerkungen begleitet* herausgegeben von Johann Wilhelm Wolf. Leipzig, Brockhaus, 1843, 1 vol. in-8° de XXXVIII-708 pp.
75. *Apologie pour tous les grands hommes qui ont esté accusez de Magie*, par M. Naudé. Paris, Jacques Cotin, MDCLXIX, 1 vol. in-12.
76. Ch. Louandre : *La Sorcellerie*. Paris, Hachette, 1853, 1 vol. in-16.
77. *Histoire du Roman et de ses Rapports avec l'Histoire dans l'Antiquité grecque et latine*, par A. Chassang. Paris, Didier, 1862, 1 vol. in-12.
78. *Theatrum historicum, sive Promptuarium illustrium exemplorum, ad honeste, pie beateque vivendum cujusvis generis...* Initio quidem a reverendo viro, D. Andrea Hondorffio... conscriptum : jam vero, labore et industria Philippi Loniceri... auctum et illustratum... Editio tertia prioribus emendatior... Francofurti, per Joannem Feyrabendium, anno 1593, in-8°.
79. *Cinq livres de l'Imposture et Tromperies des Diables, des Enchantements et Sorcelleries*. Pris du latin de Jean Uvier (Wier ou Wierus), médecin du duc de Clèves et faits français par Jacques Grévin, de Clermont en Beauvoisis, médecin à Paris. Paris, chez Jacques du Puys, MDLXIX, petit in-8°.
80. *Les Vies des Evêques et Papes de Rome*, depuis la dispersion des disciples de Jésus-Christ, jusques au temps de Paul quatrième, qui à présent

règne tyranniquement en l'Eglise, prises du grand Catalogue des écrivains d'Angleterre, de Jean Baleus, anglais... nouvellement traduites du latin en français. Impr. à Genève, par Conrad Badius, MDLXI, petit in-8°.

81. Reverendissimi et Illustrissimi Bennonis Cardinalis Presbyteri S. Romanæ Ecclesiæ *De Vita et Gestis Hildebrandi* qui Romanus Pontifex factus, Gregorius VII est dictus. *A la suite de* : Replicatio pro Sac. Cæsarea et regia Francorum Majestate... adversus Jacobi Gretereri Jesuitæ crimina... Hanoviæ ap. Th. Villerianum, impensis C. Biermanni et Cons. MDCXI, in-4°.

82. *Rerum Anglicarum Scriptores* post Bedam præcipui... Francofurti, Typis Wecheliani apud Claudium, MDCI, in-f°. — Willielmi Monachi Malmesburiensis de gestis rerum Anglorum.

83. *Annales Ecclesiastici*, Auctore Cæsare Baronio Sorano... Tomus Decimus, Romæ, ex Typographia Vaticana, MDCII, in-f°, p. 927.

84. *Scriptores rerum Brunsvicensium illustrationi inservientes*... Omnia magno studio sumptuque conquistata... Curâ Godefride Guilelmi Leibnitii, Hanoveræ, Sumpt. Nicolai Fœrsteri, 3 vol. in-f°, Anno MDCCVII-MDCCXI. — XXVIII. *Ditmarus restitutus*, seu Chronici Ditmari Episcopi Mersburgensis, Libri IIX, vol. I, pp. 323-427.

85. *Œuvres de Gerbert*, pape sous le nom de Sylvestre II, collationnées sur les manuscrits, précédées de sa biographie, suivies de notes critiques et historiques, par A. Olleris. Clermont-Ferrand, Thibaud; Paris, Dumoulin, 1867, in-4°.

86. *Die Papst-Fabeln des Mittelalters. Ein Beitrag zur Kirchengeschichte*, von Joh. Jos. Ign. v. Döllinger. München, 1863, Cotta, in-8°.

87. *Chronique rimée de Philippe Mouskes ou Mouskès*, publiée pour la première fois avec des préliminaires, un commentaire et des appendices, par le baron de Reiffenberg. Bruxelles, Hayez, 2 vol. et un supplément in-4°.

88. *Les Vies, Mœurs et Actions des Papes de Rome*... Composées en Latin par Ba. Platine citoyen romain, et bibliothécaire du Pape Sixte IV..., traduites en notre langue... par le sieur Coulon. Paris, G. Clouzier, MDCLI, 1 vol. in-4°.

89. Louis Figuier : *L'Alchimie et les Alchimistes*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, Hachette, 1860, 1 vol. in-18.

90. Barsaz-Breiz. *Chants populaires de la Bretagne*, recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de la Villemarqué, 6<sup>e</sup> édition. Paris, Didier, 1867, 1 vol. in-8°.

91. *Abelardo ed Eloisa secondo la tradizione popolare*, ricerche di Francesco Sabatini. Roma, ed. Mueller, 1879, in-8°.

92. *L'Inferno, di Dante Alighieri*... (L'Enfer, de Dante Alighieri), traduit en français par M. le chevalier A.-F. Artaud, 2<sup>e</sup> édition. Paris, Didot, 1828, 3 vol. in-12.



93. *Histoire de la Littérature allemande*, par G. A. Heinrich. Paris, Franck, 1870, 3 vol. in-8°.
94. *Die Faustsage und der historische Faust*. Eine Untersuchung und Beleuchtung nach positiv-christlichen Principien von Dr Ludwig Housse... Luxemburg, Peter Brück, 1862, in-8°.
95. *Albertus Magnus. Sein Leben und seine Wissenschaft.*, von Dr Joachim Sighart... Regensburg, G.-J. Manz, 1857, 1 vol. in-8°.
96. *Early English Prose Romances*, with bibliographical and historical Introductions. Edited by William J. Thoms, second edition, enlarged. London, Nattali and Bond, 1858, 3 vol in-8°.
97. *Clarendon Press Series*. Old English Drama. Select plays. Marlowe's Tragical History of Doctor Faustus and Greene's Honourable History of Friar Bacon and Friar Bungay, ed. by Adolphus William Ward... Oxford, MDCCLXXVIII, 1 vol. pet. in-8°.
98. *Les Sciences et les Arts occultes au XVI<sup>e</sup> siècle*. Corneille Agrippa. Sa vie et ses OEuvres, par M. Aug. Prost. Paris, Champion, 1881-1882, 2 vol. in-8°.
99. J. Görres : *Die Teutschen Volksbücher*... Heidelberg, Mohr u. Zimmer, 1807, petit in-8°.
100. *Das Volksbuch vom Doctor Faust*. Abdruck der ersten Aufgabe (1587). Halle a/S. M. Niemeyer, 1878, in-8°.
101. R. v. Mohl. *Nachweisungen über die Sitten, und das Betragen der Tübinger Studenten* während des sechzehnten Jahrhunderts, in-8°, S. 39.
102. *Ueber die ältesten Darstellungen der Faustsage*. Von Friedrich Heinrich von der Hagen. Berlin, H. Schultze, 1844, in-8°.
103. *Faust dans l'Histoire et dans la Légende*. Essai sur l'humanisme superstitieux du xvi<sup>e</sup> siècle et les récits du pacte diabolique, par P. Ristelhuber. Paris, librairie académique, Didier et Cie, 1863, 1 vol. in-8°.
104. *Die Literatur der Faustsage systematisch zusammengestellt* von Franz Peter. Dritte durch Zusätze bedeutend vermehrte Ausgabe. Leipzig, H. Hartung, 1857, 1 vol. in-8°.
105. *Bibliotheca Faustiana*. Die Literatur der Faustsage, von 1510 bis Mitte 1873. Systematisch und Chronologisch zusammengestellt von Carl Engel. Oldenburg, 1874. C. Berndt u. A. Schwartz, 1 vol. in-8°.
- 105 b. *Zusammenstellung der Faust-Schriften* von 16<sup>r</sup> Jahrhundert bis Mitte 1884, von Karl Engel. Der *Bibliotheca Faustiana* (vom Jahre, 1874) zweite Auflage. Oldenburg, 1865, Schulze, 1 vol. in-8°.
106. *Joannis Tritemii Abbatis Spanhemensis Epistolarum familiarum libri duo ad diversos Germaniæ Principes, Episcopos, ac eruditione præstantes viros, quorum Catalogus subjectus est*. Haganoæ, ex officina Petri Brubachii, 1530.

107. *Wilhelmi Ernesti Tentzeli Historiographi Saxonici Supplementum Historiæ Gothanæ* primum Conradi Mutiani Rufi canonici quondam Gothani ac inter primos litterarum restauratores celeberrimi epistolas plerunque ineditas carmina et elogia complectens. Jenæ, sumtu Joannis Bielckii bibliopolæ, 1701.

107 a. *Oberbayerisches Archiv für vaterländische Geschichte*, herausgegeben von dem historischen Vereine von und für Oberbayern. — München, Hofbuchdruckerei von Dr C. Wolff und Sohn, in Comm. bei G. Franz, gr. in-8°.

108. *Index sanitatis*. Eyn Schöns und vast nützlichs Büchlein, genant Zeyger der Gesundtheyt. — Durch Philippum Begardi der freyen Kunst von Artznei Doctoren, der zeit der Löblichen Keyserlichen Reichstatt Wormb's Physicum und Leibartzet. Wormbs, 1539.

109. *Convivalium sermonum*, liber meris joci ac salibus refertus, Basileæ, Bapto. Werthemerus... (1542, 1543 et 1548), 2 vol. in-8°.

Tomus secundus convivalium sermonum, partim ex probatissimis historiographis, partim exemplis innumeris, quæ nostro seculo acciderunt, congestus, omnibus verarum virtutum studiosis utilissimus...

110. *Epistolarum medicinalium Conradi Gesneri*, philosophi et medici Tigurini libri III. Tiguri excudebat Christoph. Frosch, anno MDLXXVII, in-4°.

(Un quatrième livre fut publié en 1584, à Wittemberg).

111. *Locorum communium Collectanea* : à Johanne Manlio per multos annos, tum ex Lectionibus D. Philippi Melanctonis, tum ex aliorum doctissimorum virorum relationibus excerpta... Basileæ, MDLXII.

112. *Joannis Wieri De Praestigiis Dæmonum et incantationibus ac veneficiis Libri sex*, postrema editione sexta, aucti et recogniti. Basileæ, Ex officina Oporiniana, 1583.

(La première édition est de 1563. — Jacques Grévin (n° 79) n'a pas reproduit dans sa traduction les passages relatifs à Faust.

113. *Zimmerische Chronik* herausgegeben von Karl August Barack. Zweite verbesserte Auflage. Freiburg in B. und Tübingen, 1881, in-8°.

114. *D. Martin Luthers Colloquia* oder Tisch-Reden, so von Johann Auri-faber mit Fleiss zusammen getragen, und nach den Haupt-Stücken der Christlichen Lehre und Glaubens verfasst worden, nebst einer Vorrede herausgegeben von Johann Georg Walch... Halle im Magdeburgischen. Druckts und verlegts Joh. Justinus Gebauer, 1743, in-4°.

115 a. *De spectris, lemuriis et magnis atque insolitis fragoribus variisque præsagitionibus*, quæ plerunque obitum hominum, magnas clades, mutationesque Imperiorum præcedunt. Liber unus. Ludovico Lavatero Tigurino autore, Genevæ, Apud Eustathium Vignon, MDLXXX, petit in-8°.

115 b. *Operæ horarum subcisivarum*, sive Meditationes historicæ auctiores quam antea editæ. Continentes accuratum delectum memorabilium Historiarum, et rerum tam veterum, quam recentium, singulari studio invicem

collaturum, quæ omnia lectoribus et uberem admodum fructum, et liberalem pariter oblectationem afferre poterunt. Centuria prima, Philippo Camerario J.-F. Jurisconsulto et Rei Pub. Noricæ à Consiliis, auctore, Francofurti, Anno cfc, Ic, cII.

116 a. *Theatrum de Veneficis*. Von Teufelsgespenst, Zauberern und Giftbe-reitern, Schwartzkünstlern... Frankfurt, 1586. Basseum.

116 b. Christian Friedrich Sattlers *Historische Beschreibung des Herzogthums Württemberg* und aller desselben Städte, Clöster, und darzu gehörigen Aemter, nach deren ehemaligen Besitzern, Schicksalen und sowohl Historischen, als Natur-Merkwürdigkeiten... Stuttgart und Esslingen, bey Johann Benedict Mezlern, 1572, in-4°.

117. *Libussa. Jahrbuch für 1855*. Prag, Calve, klein in-8°. — Das Faustische Haus in Prag und die Quellen der Faustsage in Böhmen, sammt einem nekromantischen Anhang, von D<sup>r</sup> Legis-Glückselig.

118. *Das Volksschauspiel Doctor Johann Faust*. Mit geschichtlicher Einlei-tung. Herausgegeben von Carl Engel. Oldenburg, 1874. Schulze, in-8°.

119. *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le cardinal Mazarin...* Dialogue entre Sainct-Ange, libraire, et Mascurat, imprimeur, 4 vol. in-4°.

120. *Die Faustsage in ihrer Entstehung, Verwicklung und Entwicklung ..* von Paul Knauth... Freiberg, 1881, in-8°.

121. *Historisches Taschenbuch...* herausgegeben von Friedrich von Rau-mer, V<sup>r</sup> Jahrgang. Leipzig, Brockhaus, 1834, in-8°. — Die Sage vom Doctor Faust, von D<sup>r</sup> Christian Ludwig Stieglitz d. Aelt.

122. Heinrich Anshelms von Ziegler und Kliphausen. *Täglicher Schauplatz und Historisches Labyrinth der Zeit*. Leipzig, Bleditch, 1718, in-f°.

123. *Gotofredi Zamelii Elbingensis Studiosus Apodemicus, sive de Peregrinationibus studiosorum Discursus Politicus*. Ed. altera, priori auctior. Bremæ, Typis Jacobi Kohleri, 1651.

124. *Faust. Das Volksbuch und das Puppenpiel*, von Karl Simrock. Frank-furt a. M. Chr. Winter. Gedruckt in diesem Jahr, 4 vol. in-16.

125. *Erster Theil Der Warhafftigen Historien* von den grewlichen und abschewlichen Sünden und Lastern, auch von vielen wunderbarlichen und seltzamen ebentheuren: So D. Johannes Faustus Ein weitberuffener Schwartzkünstler und Ertzzäuberer, durch seine Schwartzkunst, biss an seinen erschrecklichen end hat getrieben, Mit nothwendigen Erinnerungen und schönen exempeln menniglichem zur Lehr und Warnung aussgestrichen und erklehret, Durch Georg Rudolff Widman. Gedruckt zu Hamburg, Anno 1599. Ex officina Hermanni Molleri, in-4° (Engel, 2<sup>e</sup> édition, n° 223, p. 81). — Voy. n° 103 b.

*Der Ander Theil Der Historien von Doct. Johanne Fausto* dem Ertzzäuberer und Schwartzkünstener, Darinn erzehlet wirdt, wie er nach seiner wiederholten

Teuffelischen verschreibung, sich mit dem Satan verheiratet, und an Keyserlichen und Fürstlichen Höfen, auch sonst viel wunderbarliche ebentheure und Schwartzkünstners possen getrieben hat. — Mit nothwendigen Erinnerungen und schönen Exempeln, menniglichen zur Lehr und warnung, aussgestrichen und erkleret. — Durch Georg Rudolff Widman...

*Der Dritte Theil Der Historien von Doct. Johanne Fausto*, dem Ertzzeuberer und Schwartzkünstener. Darinn von seinem letzten Testament, Propheceyungen, Anfechtungen, und erschrecklichem gewlichen ende und abschied aus dieser Welddt, warhaftige und ausführliche meldung geschiehet. Mit nothwendigen Erinnerungen...

(Les trois parties forment un volume in-4°).

126. *Das ärgerliche Leben und schreckliche Ende dess viel-berüchtigten Ertz-Schwartzkünstlers Johanns Fausti*, Erstlich, vor vielen Jahren, fleissig beschrieben, von Georg Rudolph Widman; Jetzo, aufs neue übersehen, und so wol mit neuen Erinnerungen, als nachdencklichen Fragen und Geschichten, der heutigen bösen Welt, zur Warnung, vermehret, durch Ch. Nicolaum Pfitzerum, Med. Doctor. Nebst vorangefügtem Bericht, Conradi Wolff: Platzi, weiland der heiligen Schrifft Doctorens, von der greulichen Zauberey-Sünde; und einem Anhang, von den Lapponischen Wahrsager-Pauken, wie auch sonst etlichen zaubrischen Geschichten. Nürnberg, In Verlegung Wolfgang Moritz Endters, und Johann Andreae Endters Sel. Erben, MDCLXXIV, 1 vol. in-8°.

127. *Des durch die ganze Welt berufenen Ertz-Schwartz-Künstlers und Zauberers Doctor Johann Fausts, Mit dem Teufel aufgerichtetes Bündnüss*, abentheuerlichen Lebenswandel, und mit Schrecken genommenes Ende. Aufs neue übersehen, in eine belübte Kürze zusammen gezogen, und allen vorsetzlichen Sündern zu einer herzlichen Vermahnung und Warnung zum Druck befördert, von einem Christlich Meynenden. — Frankfurt u. Leipzig, in-8° (Ohne Jahr), n° 227, p. 91 du n° 105 b.

Nous nous sommes servi pour notre étude du texte reproduit par Scheible dans le *Kloster*, II<sup>e</sup> Bd., Ss. 76-104. Ce texte provient d'une édition ultérieure dont voici le titre exact :

Des durch die gantze Welt beruffenen Ertz-Schwartz-Künstlers und Zauberers Doctor Johann Fausts mit dem Teufel aufgerichtetes Bündnüss, darinn des abentheuerlicher Lebenswandel und mit Schrecken genommenes Ende alles aufs deutlichste beschrieben wird. Anitzo wiederum aufs neue übersehen, in einer beliebten Kürtze zusammen gezogen, und allen vorsetzlichen Sündern zu einer herzlichen Vermahnung und Warnung zum Druck befördert von einem Christlich Meynenden. Franckfurt und Leipzig, 1728.

Engel reproduit encore le titre d'une réimpression in-8° de la 1<sup>re</sup> édition non datée, portant le millésime de 1797. Il signale aussi des éditions publiées à Francfort et Leipzig, à Brunswirk et Leipzig, à Cologne sur le Rhin et Nuremberg, les unes sans date, les autres portant les millésimes de 1712, 1717, 1726, 1727, 1740, et indiquées ou décrites par Elert, Grohmann, Görres, Sommer, Meyer, etc., n° 229, p. 91 de 105 b.

128. *Historia van D. Johann Fausten* dem wytherömeten Töverer und Swartkunstener, wo he sick gegen den Düel up eine benömede tydt

vorschreven, wat he hyrtwischen vor wunderlike Gesichte gesehen, sülvst angerichtet und gedreven, beth dat he thom lesten syn wol verdene Lohu entfangen hefft. Mehren deels ut synen egenen hinderlatenen Schriften allen hoverdigen, vorwitzigen und Godtlosen Minschen thom erschrecklichen Exempel, und truwertiger Warninge thosamengekagen und in den Drück vorferdiget. Nu erst uth dem Hochdüdeschen yn unse Sassische Sprake mit flyte auergesettet. — Jacob III. Weset Gade underdanich. Wedderstâth dem Düwel, so flücht he van iuw. — Gedrucket yn der Keyserliken fryen Rykstadt Lübeck, Durch Johann Balhorn, weenhaftig in der Huxstraten, Anno Domini, 1588, 226, Ss. Kl. 8°.

129. *De Historie van Doctor Joh. Faustus*, die een uitnemenden grooten Tovenaar in zwarte Konsten was. Van zijn Duivelsche verschrijviugen, van zijn onchristelyk Leven, wonderlijke Avonturen, van zijn schrikkelijk en gruwelijk Einde en Afscheid. Meestendeel uyt zijn eigene Schriften bijeen vergaderd. Alle Hoovaardige, Opgeblazene, Stouteneen, Goddelozen Menschen, als een Schrikkelijk Voorbeeld en Waarschuwing. Uit hed Hogduitschen Exemplaar nagezien en op vele plaatsen gecorrigeert en met schoonen Kopere Figuren versierd. O. O. u. o. I. 4°, 88 Ss., Engel, n° 105 b, n° 280, p. 112.

130. *Warachtige Historie van Doctor Johannes Faustus*, die eenen wtne-menden grooten Toovenaar en Swart-Constenaar was van zijne duyvelsche verschrijvinge van zijn on-Cristelick Leven wonderlicke Aventuren en van zijn Schrickelicke en grouwelik eynde ende Af-scheydt, Overgheset wt de Hoohduytsche Sprake door Carol B. Medic. Deut. 18-10. Jacob 4, vers. 7-8, an. M.D.XCII, Kl. 8°.

131. *Historie van Doctor Jan Faustus* grooten tooveraar en Zwarten Konstenaar Inhoudende zyne duyvelsche beschryvinge, Alsmede zyn onchristelyk leven, wonderlyke avonturen en van zyn schrikkelik en grouwelyk einde en afscheid. Meestendeel uyt zyne eygene naegelaetene schriften by een vergaederd, etc. — T'Amsterdam, By Hismanius Van de Rumpel, omtrent het oudsteenhuys en de lynstraal.

132. *Historie van Doctor Jan Faustus* groote tooveraar en Zwarte Kunstenaar inhoudende zijn duivelsch en goddeloos leven, wonderlijke avonturen en zijn schrikkelijk en gruwelijk einde. Meest uit zijne eigene nagelatene Schriften getrokken. Nieuwe verbeterde uitgave. Gent, Drukkerij Snoeck-Ducaju and Zoon, Veldstraat (n° 20).

132 b. *Historia om Dr Johan Fausto*, den vidtberygtede Troldkarl og Sort-konstner, huurlunde han paa en forsagt Tid forskrev sig til Djevelen 24 Aar, og huad for underlige Eventyr han desimellem saae, selv anrettede og bedrev, indtil han paa det sidste fik sin velfortjente rette Lon. Storste Part tilsammenskrevet og udgaet paa Prent efter hans egen Skrift, san han haver ladet efter sig; alle hovmodige og ugudelige Mennesker til et skrækkeligt Eftersjun og farligt Exempel, og til en trojertig Advarsel. Lund, 1674, 1685, in-8°, 173 Ss.

133. *Den i den gandske Verden bekjendte Erz-fort-konstner og Troldkarl Dr Johan Faust*, og hans med Djævelen oprettede Forbund, forundringsfulde

Levnet, og forskrækkelig Endeligt, beskreven af en Christelig Menende, oversat ved N.-F.-B. tryckt Aar 1735, in-8°, 40 Ss.

133 b. *Den berömde swartkonstnären och djefwulsbeswärgaren Dr Fausts* irrfärder lüstiga äfwentyr, etc. Stockholm, 1874, in-12.

133 c. *Historia om Doct. Johan Fausto* den widdberytade troldkarl og swartkonstnär (Dänische Handchrift vom Jahr 1689, in-4°). — Voy. n° 105 b. Engel, n° 269, p. 109.

133 d. Carchesius (Martin) : *Historia o doktorovi J. Faustovi*, carodejniku. Praze, 1612, in-12.

133 e. *Dakteris Fausts* un wina buriga jeb wellaskunstiga dsihwe un breesmigs gals. Pahrzelts no wezahn Wahzu tautasgrahmatahm (Trescha druka). Ielgawá, drukahts pee J.-W. Steffenhagen un dehla, 1879, in-8° (77 pp.).

134. *The History of the Damnable Life and Deserved Death of Dr John Faustus*. Newly printed, and in convenient places, impertinent matter amended, according to the true copy, printed at Franckford; and translated into English, by P.-R. Gent. Loudon: printed by C. Brown; for M. Hotham, at the black boy on London Bridge, and sold by the booksellers.

135. *The Tragical History of Dr Faustus*. As it hath bene Acted by the Right Honorable the Earle of Nottingham his servants. Written by Ch. Marl (Marlowe). Loudon, printed by W.-S. for Thomas Bushell, 1604, in-4°.

135 b. *Jahrbuch für romanische und englische Sprache und Literatur*; Begründet im Verein mit Ferdinand Wolf von Adolf Ebert. Herausgegeben von Dr Ludwig Lemcke. Leipzig, B.-G. Teubner, in-8°.

136. *The History of English Dramatic Poetry to the time of Shakespeare*: and Annals of the Stage to the Restoration, by J. Payne Collier. Esq. A new edition. London, G. Bell, 1879, 3 vol. in-4°.

137. *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*, par A. Mezières... 3<sup>e</sup> édit., Paris, Hachette, 1881, 1 vol. in-18.

138. *Die deutschen Volksbücher von Johann Faust*, dem Schwarzkünstler, und Christoph Wagner, seinem Famulus... von Karl Alex.-Freih. von Reichlin-Meldegg. In *Das Kloster*, XI<sup>r</sup> Bd., Ss. 217-1024; *Ind. Bibl.*, n° 34.

139. *Ander Theil D. Johann Fausts Historien*, darin beschrieben ist Christophori Wagners, Fausts gewesenen Discipels aufgerichteter Pact mit dem Teufel, so sich genant Auerhahn, und ihm in eines Affen Gestalt erschienen, auch seine abenteuerliche Zoten und Possen, so er durch Beförderung des Teufels geübt, und was es zuletzt mit ihm für ein schrecklich Ende genommen. Neben einer feinen Beschreibung der neuen Inseln, was für Leute darinn wohnen, was für Früchte darinn wachsen, was sie für Religion und Götzendienst haben, und wie sie von den Spaniern eingenommen worden. Alles aus seinen verlassenen Schriften genommen, und, weil es gar kurzweilig zu lesen, in Druck gefertigt. Durch Fridericum Schotum Tolet. Jetzt zu P., 1593, in-8°. In *Das Kloster*, XI<sup>r</sup> Bd., S. 394, n° 34.

140. *Des durch seine Zauber-Kunst Bekannten Christoph Wagner* (Weyland-gewesenen Famuli des welt-beruffenen Ertz-Zauberers D. Joh. Faustens) Leben und Thaten, Zum Spiegel und Warnung aller denen die mit dergleichen verbotenen Künsten, umgehen, von Gott abweichen, und dem Satan sich ergeben. Weyland von Friederich Schotus Tolet, in Teutscher Sprach beschrieben, und nunmehr mit einer Vorrede, von dem abscheulichen Laster der Zauberey vermehret von P. J. M. (Jacob Marperger) Mg d. K. P. S. d. W. Berlin, verlegt Johann Andreas Rüdiger, Privilegirter Buchhändler gegen dem Königl. Posthaus über, 1712, in-8° (d'après Engel. *Bibliotheca Faustiana*, 1<sup>re</sup> édit., p. 26, n° 154). — *Voy. Ind. Bibl.*, n° 103.
141. *Dat anderte deel van Dr J. Faustus Historien*, daarin beschreven wordt Christoffel Wagenaars Leven, etc. uit den Hoch-Duytschen overgesedt ende mit Figuren verciert. Delft, 1607. In Peter, p. 21, n° 125; *Ind. Bibl.*, n° 104.
142. *Het vermakelyck Leven en de schroomelycke Doodt van Christoffel Wagenaar*, den vermaerden Toovenaer, den welcken D. Faustus zynen Heer en Meester verre te boven gegaen heeft, in alle soorten van aerdige konsten ende Boeveryen; dië hy door hulpe des duyvels gedaen heeft. Men vindsete te Koop t'Antwèrpen, By de Weduwe van Hendrick Thieullier, in de Wollstraet, O. J. — *Voy.* n° 204, Peter, p. 21, n° 126.
143. *The Second Report of Doctor John Faustus*, containing his appearances, and the deeds of Wagner. Written by an English gentleman Student in Wittenberg an University of Germany in Saxony. Published for the delight of all those which desire novelties, by a friend of the same gentleman. London, printed by Abell Jeffes, for Cuthbert Burby, and are to be sold at the Middle Shop at Saint Mildred's Church by the Stockes, 1594, in-4°. — *Voy.* n° 96, Thoms. vol. III, p. 305.
144. *The Second Report of Doctor John Faustus*, declaring how he was amongst the infernal spirits, and how he used to appear again upon the earth, and what strange things he did: also very wonderful apparitions of the infernal king and his followers. And likewise strange exploits of Wagner and his three familiars. London. Printed for Ralph Smith, at the Bible, in the Piazza, under the Royal Exchange, in Cornhill, 1680, in-4°. — *Voy.* n° 96, Thoms, vol. III, p. 303.
145. *Engelische Comedien und Tragedien*. Das ist: Sehr Schöne, herrliche und ausserlesene, geist-und weltliche Comedi und Tragedi Spiel, Sampt dem Pickelhering... Gedrückt im Jahr M.DC.XX (384 Ss.), 8° s. l. — Zum andern mal gedruckt und corrigirt. Gedruckt im Jahr M.DC.XXIV, 8°.
146. *Versuch einer Geschichte des Volksschauspiels vom Doctor Faust*, von Wilhelm Creizenach. Halle a/S. Max Niemeyer, 1878, 1 vol. in-8°.
- 146 a. *Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*. Stuttgart, Gedruckt auf Kosten der litterarischen Vereins, in-8°. — XXXIII<sup>e</sup> Bd., 1854. Der Abenteuerliche Simplicissimus und Andere Schriften von Hans Jakob Christoph von Grimmelshausen, herausgegeben von Adelbert Keller, I<sup>e</sup> Bd., 1854, S. 271.

- 146 b. *Proben der Poesie in galanten-verliebten-vermischten-Schertz- und Satirischen Gedichten* abgelegt von Amaranthes. Frankfurt u. Leipzig, 1710, n° 105 b. Engel, n° 443, p. 182.
147. *Deutsche Puppenkomödien*, Herausgegeben von Carl Engel, VIII. Doctor Faust... Oldenburg, 1879, in-8°.
- 147 a. *Das Urkundio* (Solothurner historisches Zeitschrift), 1875, in-8°. Bächtold, Dr Jacob. Des Minoriten Georg König von Solothurn Wiener-Reise, S. 74, n° 105 b. Engel, n° 469, p. 187.
- 147 b. Jacobi Brunnemanni *Discours Von betrüglichen Kennzeichen der Zauberey u. s. w.* Halle, bey Ernst Fritschen, 1727, in-4°, Ss. 108-109, n° 5 b. Engel, n° 444, p. 182.
148. Blass. *Theater und Drama in Böhmen*. Prag, 1877. (In Creizenach, n° 146, p. 46.)
- 148 a. Schütze, Johann Friedrich. *Hamburgische Theater-Geschichte*, Hamburg, 1794. Auf Kosten des Verfassers und gedruckt bei J.-P. Treder, in-8°. — Voy. n° 105 b. Engel, n° 450, p. 183.
- 148 b. *Das niederdeutsche Schauspiel*. Zum Kulturleben Hamburgs. Von Karl-Theodor Gädertz. Berlin, Hoffman, 1884, in-8°. — II<sup>e</sup> Bd., Die Plattdeutsche Komödie im neuzehnten Jahrhundert.
149. M. Johannis Conradi Durrii, Prof. Alt. *Epistola de Johanne Fausto*, ad (Tit.) dominum Georgium Sigismundum Führerum. In Schelhorn, *Amoenitates literariae*. Tom. V. Francofurti et Lipsiæ, apud Daniel. Bartholomeum, 1726, in-8°.
- 149 a. *Neue Erweiterungen der Erkenntniß und des Vergnügens*. Einundzwanzigstes Stück. Frankfurt u. Leipzig, 1754, Lankischens Erben — Voy. n° 105 b. Engel, n° 446, p. 182.
- 149 b. *Comædi In der Comædi oder Hanss Sachs Schulmeister* zu Narnhause vor seinem König eine Comædi von Doctor Faust Exhibirend zur Fasnachts Zeit von einer Löbl. Burgerschaft zu Vils-Biburg Öffentlich auf dem Rath-Hauss vorgestellt, 1756, den 22, 23, 25 Februari, Landshut, in-4°, 6 Blätter. — Voy. 105 b. Engel, n° 595, p. 219.
150. *Beschreibung einer Reise durch Deutschland und die Schweiz*, im Jahre 1781... von Friedrich Nicolai. Berlin und Stettin, 1787, in-8°.
- 150 a. *Bibliothek der redenden und bildenden Künste*. VI<sup>e</sup> Bd. Leipzig, 1809. — Voy. n° 105 b. Engel, n° 451, p. 183.
- 150 b. Feind B. *Deutsche Gedichte*, bestehend in Musikalischen Schauspielen, Lob-Glückwünschungs-Verliebten und Moralischen Gedichten, etc. Stade, 1703, in-8°. — Voy. n° 105 b. Engel, n° 442, S. 182.
151. Charles Magnin : *Histoire des Marionnettes en Europe, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours*, 2<sup>e</sup> édition. Paris, M. Lévy, 1862, 1 vol. in-18.



- 151 a. Asmus, *Die dramatische Kunst und das Theater zu Lübeck*, 1862. — Voy. n° 105 b. Engel, n° 466, S. 187.
- 151 b. Carl Julius Weber's *sämmtliche Werke*. Siebenundzwanzigster Band. Stuttgart, Halberger, 1841, in-8°. Democritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen. Zwölfter Band, 1841, Ss. 93-95.
152. *De l'Allemagne*, par Henri Heine. Paris, Michel Lévy, 1835, 2 vol. in-8°.
- 152 a. *Weimarisches Jahrbuch für Deutsche Sprache, Litteratur und Kunst*. Herausgegeben von Hoffmann von Fallersleben und Oskar Schade, in-8°, V<sup>r</sup> Bd., Heft 2, Hannover, Carl Rümpler, 1836. — Das Puppenspiel Doctor Faust von Oskar Schade.
- 152 b. L. Achim von Arnim und Clemens Brentano. *Des Knaben Wunderhorn*. Alte deutsche Lieder. Heidelberg, 1806-1808. III<sup>e</sup> Bde. Réimprimé en 1819, 1840, 1845-46, 1853-54, 1857, 1873 et 1874-1876. — Voy. n° 105 b. Engel, S. 136.
153. *Kasperle-Theater*, n° 1 : *Das Puppenspiel vom Doctor Faust*. Zum erstenmal in seiner ursprünglichen Gestalt wortgetreu herausgegeben mit einer historischen Einleitung und kritischen Noten. Mit (2) Holzschnitten. (Von Dr Wilhelm Hamm.) Leipzig : Avenarius u. Mendelssohn, 1850, in-8°.
- 153 a. Dr O.-L.-B. Wolff : *Sammlung historischer Volkslieder und Gedichte der Deutschen*, Aus Chroniken, fliegenden Blättern und Handschriften. Stuttgart und Tübingen, Cotta, 1830, in-8°. — Voy. 105 b, Engel, S. 136.
- 153 b. A. Nodnagel. *Deutsche Sagen aus dem Munde deutscher Dichter und Schriftsteller*. Dresden, 1836, gr. in-8°. — Voy. 105 b, Engel, S. 137.
154. *Bibliothek des Litterarischen Vereins in Stuttgart*. Stuttgart, Gedruckt auf Kosten des Litterar. Vereins, 1865, in-8°. Ayrers Dramen, Herausgegeben von Adelbert von Keller, vol. LXXVI-LXXX.
155. *Faust, ein Gemälde nach dem Altdeutschen*. Aus einem Briefe an eine Dame. Von Franz Horn. Aus : *Freundliche Schriften für freundliche Leser*, von Franz Horn. Zweiter Theil, in-8° Nurnb. 1820. In *Das Kloster*, V<sup>r</sup> Bd., S. 651, n° 34.
156. Voy. 146.
157. *Deutsche Puppenkomödien*. Herausgegeben von Carl Engel. V. Christoph Wagner, ehemals Famulus des Doctor Johann Faust... Oldenburg, 1876. C. Berndt u. A. Schwartz, in-8°.
158. *Die Sage von Doctor Johannes Faust*. Untersucht von H. Düntzer. In *Das Kloster*, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., Ss. I — 260.
159. *Englische Sprach- und Literaturdenkmale des 16, 17 und 18 Jahrhunderts* herausgegeben von Karl Vollmöller. 3. *The Life and Death of Doctor Faustus, made into a farce*, by Mr Mountford... mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Otto Francke. — Heilbronn, Gebr. Henninger, 1866, in-8°.

160. *Doctor Faust's grosser und gewaltiger Höllenzwang*. Mächtige Beschwörungen der höllischen Geister, besonders des Aziels... Prag, in Böhmen, gedruckt in dem Jesuiter-Collegio. In Das Kloster, n° 34, II<sup>r</sup> Bd., S. 807.
161. *Verus Jesuitarum Libellus* seu fortissima coactio et constrictio omnium malorum Spirituum ejuscunq̄ue generis, conditionis, status vel officii sint. Et conjuratio fortissima et probatissima in Usielem. Huic est annexa Cypriani citatio Angelorum, ejusque Conjuratio Spiritus qui thesaurum abscondidit, unâ cum illorum Dimissione. Parisiis, 1508. In Das Kloster, II<sup>r</sup> Bd., n° 34, S. 833.
162. *D<sup>r</sup> Johann Faustens Miracul-Kunst-und Wunder-Buch* oder die schwarze Rabe auch der Dreifache Höllen Zwang genannt. Womit ich die Geister gezwungen, dass Sie mir haben bringen müssen, was ich begehret habe. Es sey Gold oder Silber, Schätze gross oder klein, auch die Spring-Wurzel, und was sonst mehr dergleichen auf Erden ist, das habe ich alles mit diesem Buche zu Wege gebracht, auch die Geister wieder losprechen können. Lion MCDXXXXXIX. In Das Kloster, n° 34, II<sup>r</sup> Bd., S. 832.
163. *Doctor Faustens dreyfacher Höllenzwang †††*. Dieses ist das rechte Wunderbuch, von Doctor Faustens Schriften, genannt: Der rechte Höllen-Zwang, mit welchem Er die Geister gezwungen hat, dass sie Ihm haben bringen müssen was Er hat beghrt: Es sey Silber oder Gold, an Schätzen gross und klein, vor seinen Creys: wann es recht exorzirt wird. Mit diesem Miracul-und Wunderbuch hab'ich Bischof Albrecht, es oft und vielmal versucht, und hab'es warhaftig befunden†. Brauch'es zu Gottes Ehren und vergiss der Armen nicht. Laus Deo! Dieses Buch ist gedruckt zu Passau; im Jahr 1407. In Das Kloster, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1059.
164. *Wahrhafter Jesuiten-Höllenzwang*, Generalzwang aller Geister, wo sie immer seyn, und den Menschen nach ihrem Begehren thun und gehorchen müssen, gestellt durch Pater Eberhard, Priester der Gesellschaft Jesu in Ingollstadt. In Das Kloster, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 4093.
165. *D. Faustus vierfacher Höllen-Zwang oder all vier Elementen (N.-B.) wahrer (†) Geister-Zwang*. Aus der Traditione... Primo gedruckt Romæ MDI. Secundo MDCLXXX. In Das Kloster, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1107.
166. *Fausti Höllen-Zwang, oder Mirakul-Kunst-und Wunder-Buch*, Wodurch die Liebhaber der Magischen Kunst (durch Hülfe der Geister) zu Reichthum Ehr'und Herrlichkeit, Kunst und Weisheit gelangen können. Von mir in Deutscher und Caldeischer Sprache beschrieben und hinterlassen. Wittenberg im Jar MDXXXX. In Das Kloster, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1117.
167. *D<sup>r</sup> J. Fausti dreyfacher Höllen-Zwang und Magische* (Geister-Commando), nebst den schwarzen Raaben. — Romæ, ad Arcanum Pontificatus unter Papst Alexander VI gedruckt, Anno (Christi) M.D.I. In Das Kloster, n° 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1124.
168. *Tabellæ Rabellinæ*. Geister-Commando, id est Magiæ albæ et nigrae citatio † generalis auf alle Geister gute und böse. Romæ, Vaticano ad Arca-

num Pontificatus unter Papst Alexander VI, gedrückt MDI. In Das Kloster n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1134.

169. *D<sup>r</sup> J. Fausti Schwartzter Rabe* oder guter und böser Geister Erscheinung Rabe Gestalt In Das Kloster, n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1137.

170. *Doctor Faust's grosser und gewaltiger Meergeist* worinn Lucifer und drey Meergeister um Schätze aus dem Gewässern zu holen, beschworen werden. — Amsterdam, bei Holbeck Böcker Verkäufer in dem Kohlsteg, anno 1692. In Das Kloster, n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1140.

171. *Fausti Praxis magica* (in der Grossherzoglichen Bibliothek zu Weimar, auf Pergament) ist auf nachfolgenden acht Blättern lithographirt nachgeahmt. *Praxis magica Faustiana...* Passau, anno 1577. In Das Kloster, n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1137.

172. *Faust's dreifacher Höllenzwang* (aus dem Nachlasse eines eifrigen Sammlers von magischen Schriften) ist auf nachfolgenden zwanzig Blättern lithographirt nachgeahmt. In Das Kloster, n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1159.

173. *Wahre Eröffnung der Jenaischen Christnachts-Tragödie* oder Gründlicher und Actenmässiger Bericht von der sonderbahren und höchst betrübten Begebenheit, welche in einem, der Stadt Jena nahangelegenen Weinbergs-Haüssgen, mit drey Personen, so die Geister, zur Zeigung eines eingebildeten Schatzes, citiret und beschworen, Im Jahr 1715, in der Christnacht und die folgende Nacht hierauf, mit dreyen dahin gesendeten Wächtern sich zugetragen. Auf hohen Landes-Fürst.-Special-Befehl zu jedermanns Nutzen publiciret. Jena, zu finden bei Christian Pohlen, 1716. — Mit einer Abbildung. In Das Kloster. *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 34, V<sup>r</sup> Bd., S. 1031.

174. *Études sur Goethe*, par X. Marmier. Paris, F.-G. Levrault, 1835, 1 vol. in-8<sup>o</sup>.

175. *Historia von D. Johann Fausten*, dem weitbeschreyten Zauberer unnd Schwartzkünstler, Wie er sich gegen dem Teuffel auff eine benandte zeit verschrieben, Was er hierzwischen für seltsame Abentheuer gesehen, selbs angerichtet und getrieben, biss er endlich seinen wol verdienten Lohn empfangen.

Mehrertheils auss seinen eygenen hinderlassenen Schriften, allen hochtragenden, fürwitzigen und Gottlosen Menschen zum schrecklichen Beyspiel, abscheuwlichen Exempel, und treuwertziger Warnung zusammen gezogen, und in den Druck verfertiget.

JACOBI IIII.

Seyt Gott underthänig, widerstehet dem Teuffel, so fleuhet er von euch.

Cum gratia et privilegio — Gedruckt zu Franckfurt am Mayn, durch Johann Spies, M.D.LXXXVII. 1 vol. in-16.

(Réimpression [Fac-simile Reproduction] du Livre Populaire publiée par le D<sup>r</sup> Wilhelm Scherer, professeur à l'Université de Berlin. (Deutsche Drucke älterer Zeit in Nachbildungen. II. Das älteste Faust-Buch.) — Berlin, G. Grote'sche Verlagsbuchhandlung, MDCCLXXXIV.)

176. *Discursus Historico-Philologicus de Vagantibus Scholasticis*, sive von Fahrenden Schülern, quem juvante Numine Inclytâ Facultate Philo-

sophicâ consentiente et moderante, viro amplissimo et excellentissimo M. Jacobo Thomasio, Eloq. P.-P. longe celeberrimo, Minoris Principum Collegiati dignissimo, Facultatis Philosophicæ Assessore gravissimo, etc. Dn Patrono, Præceptore ac Promotore omni observantiæ cultu prosequendo, ad d. XXV Septembris, Anno MDCLXXV In alma Philurea defendet Johannes Ulricus Mayer Delitiô misn. Phil. Baccal. Literis Johann Georg in-4°.

(Tous les auteurs, même Carl Engel (voy. n° 105 b, n° 43, p. 18) qui donne le titre d'une manière incomplète et ne paraît pas avoir eu l'ouvrage sous les yeux, ont attribué cette thèse non pas à Jean Ulrich Mayer, son véritable auteur, mais à Jacques Thomasius, le professeur qui présidait la soutenance.

177. Voy. 154

178. *Das älteste Faustbuch*. Wortgetreuer Abdruck der editio princeps des Spies'chen Faustbuches vom Jahre 1587. Nebst den Varianten des Unicum vom Jahre 1590. Mit Einleitung und Anmerkungen von D<sup>r</sup> August Kühne. Zerbst, Luppe, 1868, gr. in-8° XX u. 256 Ss.—Voy. 105 b. Engel, n° 251, p. 101.

179. *Das Spies'che Faustbuch und Seine Quelle*. Von Maximilian Schwengberg. Berlin und Leipzig. Oscar Parrisius, 1885, in-16.

180. *Les Origines de la Renaissance en Italie*, par Emile Gebhart. Hachette, 1879. 1 vol. in-16.

181. *Faust in Leipzig*. Kleine Chronik von Auerbachs Keller zu Leipzig nebst historischen Notizen über Auerbachs Hof. Aus alten Chroniken und Urkunden zusammengestellt von P. H. Sillig. Herausgegeben von H. Schultze (Mit Abbildungen). Vierte Auflage... Leipzig 1858, in Commission bei Friedrich Voigt, in-16 carré.

182. *Shakespeare in Germany in the sixteenth and seventeenth centuries*: An account of English Actors in Germany and the Netherlands and of the Plays performed by them during the same period. By Albert Cohn, With two plates of facsimiles. London, Asher, 1865, 1 vol. in-4°.

183. *Epitome Historiarum*, Das ist : Christliche und Kurtze beschreibung vieler denckwürdiger Historien und Exempel, beydes der heyligen Schrift, sowol auch anderer alten und newen Lehrern und Scribenten, und sonderlich derer, so sich mehrer theils innerhalb achtzig Jaren zugetragen und begeben. — Daraus zu sehen, wie je und allwege den Frommen ihre Gottesfurcht und Tugend reichlich belonet, dargegen die Gottlosen wegen ihrer Sünde unnd Laster gewlich gestrafft worden. — Erstlich Durch M. Wolfgangum Bütnern, weyland Pfarherrn in der Graffschaft Manssfeld, nach den heiligen Zehen Geboten und sieben Bitten des Vater unsers zusammen getragen. — Jetzo aber auff's Newe übersehen, mit vielen nützlichen Historien vermehret, nach Ordnung der fünf Hauptstück des Catechismi D. Luth. und derselben nützlichen Auslegung gerichtet, und gebessert, Durch Georgium Steinhart, Diener am Wort Gottes. Fides Dei Victrix, Gen. 32. Mit Churf. Sächs. Befreyung. Leipzig, In verlegung Jacob Apels, Buchhändlers, Im Jahr nach Christi Geburt, MDXCVI : 1 vol. in-f°.

## ADDITIONS ET CORRECTIONS

---

### I

Page 17, ligne 6.

#### L'ENCLOS ET LE CAVEAU D'AUERBACH

Un Guide de l'Etranger dans le caveau d'Auerbach a été publié à Leipzig, en 1858, par H. Schultze. Il est intitulé :

« *Faust à Leipzig*. Petite Chronique du Caveau d'Auerbach, à Leipzig, accompagnée de Notices historiques sur l'Enclos du même nom, et composée à l'aide d'extraits des anciennes Chroniques et des Documents officiels, par P.-H. Sillig. Publié par H. Schultze et orné de gravures, 4<sup>e</sup> édition. Leipzig, 1858. En commission chez Frédéric Voigt, in-16 carré 1. »

Son auteur, P.-H. Sillig, en avait conçu l'idée, paraît-il, pendant une représentation du Faust de Goëthe sur le théâtre de Leipzig, le 10 février 1854. Il a rassemblé sur ce caveau et sur la vaste construction dont il n'est qu'une dépendance, de curieux renseignements que nous n'avons rencontrés nulle part ailleurs et dont, pour ce motif, nous donnerons un abrégé sommaire :

L'enclos d'Auerbach (*Auerbachs Hof*) forme un amas de constructions servant de magasins et de boutiques à l'époque des foires, et bâties pour cette fin, il y a trois siècles et demi, par Henri Stromer d'Auerbach.

Commencée en 1530, disent les Annales de Leipzig, la construction ne fut terminée qu'en 1538, quatre ans seulement avant la mort d'Auerbach, qui survint le 25 novembre 1542. Ce vaste et haut bâtiment renfermait, si l'on en croit Christophe Reicholt, grand prévôt du Conseil, cent magasins, les boutiques non comprises, deux belles galeries de tableaux, un grand nombre de chambres, de salles et de logements, ainsi qu'une large et belle écurie, où les marchands remisaient leurs chevaux. Heidenreich, auteur d'une Chronique de Leipzig, ne parle pas avec moins d'admiration des dimensions et de la richesse de ce grand caravansérail. Les Italiens, les Français, les Hollandais, les marchands de Nuremberg, d'Augsbourg et de beaucoup d'autres villes y affluaient à l'époque des foires. Il renfermait des dépôts si considérables d'objets précieux et de marchandises, qu'il se transformait alors en un marché d'une richesse et d'une activité surprenantes. Un poète qui fut célèbre en son temps, Frédéric Taubmann, l'a chanté et a dit que celui qui venait dans la ville pour voir la foire et ne visitait point l'enclos d'Auerbach, ne pouvait dire qu'il avait été à Leipzig. Il s'y trouve

1 Voy. *Ind. Bibl.*, n° 184.

un passage intérieur qui est fréquenté, à toutes les foires et marchés, par un grand nombre d'étrangers et de nationaux, et dans lequel il se fait un chiffre énorme d'affaires.

Irrégulières et bâties les unes après les autres, selon les besoins du moment et sans plan arrêté, les constructions de l'enclos d'Auerbach n'ont rien de monumental. Elles sont curieuses surtout parce qu'elles étaient, à l'époque des foires, l'endroit le plus célèbre et le plus animé de la ville. Elles ont quatre étages, et la façade qui regarde le Marché aux Fruits est percée de huit fenêtres. S'élevant entre l'ancien et le nouveau Marché, elles les mettent en communication au moyen du passage dont nous venons de parler, et qui est oblique et sinueux.

Auerbach acheta d'abord en 1519 les maisons de façade sur l'ancien Marché des héritiers du conseiller Jean Homelshain, dont il épousa l'une des filles, appelée Anne, en 1522. Puis, après avoir acquis plusieurs autres maisons dont il avait besoin pour ouvrir le passage, il commença cette énorme construction, qui ne dura pas moins de huit années. Bien qu'elle ait maintes fois changé de maître et subi de nombreuses modifications, elle a toujours conservé son nom primitif d'Enclos d'Auerbach (*Auerbachs Hof*) et sa célébrité. Elle a perdu une partie de son importance, ayant cessé depuis longtemps d'être le marché principal des foires. Déjà, en 1799, le nombre de ses magasins était réduit de cent à quarante-six. En 1854, elle en possédait quarante-huit, et il s'y trouvait en outre deux magasins pour la vente et trente emplacements de boutiques élégants et commodes, occupés par des marchands à l'époque des foires, et même, pour la plupart, en temps ordinaire.

A l'intérieur, dit la Chronique de Leipzig, on voyait autrefois des inscriptions, sortes de sentences morales destinées à servir d'avertissement à ses hôtes, et l'on a conservé, jusqu'à présent, le portrait d'Auerbach, au-dessous duquel on lit :

HÉINRICH STROMER-AUERBACH,

*Docteur en philosophie et en médecine, Doyen du collège des Médecins et Sénateur de cette ville, homme éminent par la sagesse de sa doctrine et ses vertus, cher aux princes du rang le plus élevé par son caractère, serviable envers ses concitoyens, ayant bien mérité de leurs enfants et de leurs neveux. Mort à Leipzig dans la LXIV<sup>e</sup> année de son âge, le XXV novembre MDXLII<sup>1</sup>.*

Le vaste caveau situé sous les bâtiments de l'Enclos d'Auerbach n'est pas moins célèbre que l'enclos lui-même. Ses peintures, qui portent la date de 1525, sont antérieures à la construction d'Auerbach, prétend Sillig, et leur existence semble indiquer que cette construction fut élevée sur les fondations de maisons préexistantes. Nous avons dit, page 16, que la supposition était peu vraisemblable et que la date devait être fautive. Les renseignements fournis par Sillig, loin de détruire notre opinion, la confirment, car les anciennes maisons furent démolies pour faire place au passage où devait se tenir la bourse principale de la foire, ce qui nécessita certainement dans la disposition des nouveaux bâtiments des changements ne permettant pas de les édifier sur les anciennes fondations.

Ce caveau, la première curiosité que les étrangers demandent à visiter en arrivant à Leipzig, est depuis longtemps fameux. Mais on ne sait à quelle époque sa célébrité commença. On ignore également à quelle date précise ses peintures, évidemment fort anciennes, furent exécutées, et quel en est l'auteur. Mais la légende, comme il arrive presque toujours, a comblé les lacunes de l'histoire.

Vers l'année 1578, raconte-t-on, le caveau d'Auerbach était tombé dans un complet discrédit parce que l'hôtelier, qui s'appelait Arno, maltraitait ses hôtes et se montrait à leur égard d'une avarice et d'une avidité sordide.

<sup>1</sup> Ind. Bibl., n° 481, p. 40.

Mais cet hôtelier avait une fille aimable et belle, nommée Mechtilde, et pour l'amour d'elle, trois des anciens habitués du caveau continuaient de le fréquenter. C'étaient le boulanger Schubert, le mercier Stumpf et le menuisier Runge. Comme ils étaient riches tous les trois, Arno, le père de Mechtilde, leur faisait bon accueil.

Mais Mechtilde n'aimait ni le boulanger, qui n'était pas moins avare et grossier que son père, ni le mercier, vieillard infirme et valétudinaire. Elle avait donné son cœur au menuisier, qui était un beau jeune homme, laborieux et doux.

Arno cependant ne l'entendait pas ainsi. Il voulait que sa fille épousât Stumpf le mercier, parce qu'il était le plus riche des trois prétendants. Mais Mechtilde lui faisait si mauvais accueil et montra tant de dégoût pour sa personne et ses infirmités qu'il en devint fou de dépit, et qu'il mourut peu de temps après à l'hôpital Saint-Georges.

Alors Arno se rabattit sur Maître Schubert, le boulanger. Maître Schubert était plus riche que le menuisier, et il avait promis à son futur beau-père de ne cuire que pour lui certains craquelins à la crème, alors en grande faveur dans la ville, afin de ramener au caveau d'Auerbach la clientèle qui l'avait déserté.

Comme Mechtilde ne montrait pas moins de répugnance pour ce mariage que pour le précédent, Schubert résolut de donner un grand repas en son honneur, espérant ainsi conquérir ses bonnes grâces. Il fit même venir d'Hambourg et servit à ce festin un baril d'huîtres, ce qui était alors une grande rareté. Mais les huîtres avaient été enchantées chemin faisant, et lorsque le baril fut ouvert, elles apparurent sous des formes si étranges et si horribles que les invités s'enfuirent, épouvantés. Maître Schubert ressentit une telle honte de cette mésaventure que depuis lors, il ne remit plus les pieds au caveau.

Mechtilde n'eut rien de plus pressé, le lendemain, que de courir à la rue Sainte-Catherine, où demeurait Maître Runge, le menuisier, afin de lui apprendre ce qui était arrivé. Mais Maître Runge était absent de la ville. Il ne devait rentrer qu'à la fin de la semaine, et Mechtilde s'en revint au caveau fort désappointée que son amoureux ne pût profiter de cette occasion si favorable pour demander sa main.

Cependant Maître Runge avait promptement expédié les affaires qui l'avaient appelé hors de Leipzig. Quelques jours après, il s'en revenait pédestrement et d'un pas alerte, lorsqu'il rencontra sur la route un jeune homme qui vint le saluer en l'appelant par son nom et lui demanda s'il ne le reconnaissait pas. — Dieu te protège et te bénisse, Schieritz ! répondit le menuisier en lui tendant la main.

Et les deux jeunes gens, après avoir renoué connaissance, cheminèrent ensemble. La conversation tomba bientôt sur le caveau d'Auerbach. Ils se mirent à parler de l'hôtelier Arno et de la belle Mechtilde, et finalement du bon tour qu'avait joué le Dr Faust, le fameux magicien, en sortant du caveau à cheval sur un tonneau de vin.

Or ce Schieritz était un peintre habile, et Maître Runge eut l'idée de lui demander de peindre dans le caveau le tour magique de Faust, espérant que le désir de voir cette peinture y ramènerait l'ancienne vogue, et qu'il gagnerait par là les bonnes grâces de l'hôtelier.

Le peintre ayant consenti, ils se rendirent le lendemain chez Arno, qui accepta la proposition avec empressement. Schieritz exécuta les deux peintures, et le résultat que Maître Runge en espérait ayant répondu à son attente, il obtint sans peine la main de Mechtilde. Le mariage se fit peu de temps après, et comme les deux époux s'aimaient tendrement, ils furent très heureux en ménage.

Cette légende n'a en soi rien de trop invraisemblable, et peut-être trouverait-elle créance si l'on n'avait point la liste complète des propriétaires de l'enclos

d'Auerbach et des hôteliers du caveau. Mais on la possède, et le nom de Maître Arno ne s'y trouve ni en 1578, ni à aucune autre date, ce qui relègue forcément l'histoire au nombre des fables.

Lorsqu'on a descendu l'escalier qui conduit au caveau, on trouve deux salles d'amples dimensions, celle de droite étant cependant un peu plus vaste que celle de gauche. Ces deux salles sont en tout temps ouvertes au public, et l'on y tient à sa disposition le Livre des visiteurs, sur lequel les étrangers qui viennent voir le caveau inscrivent leur nom. Sur la droite, dans un petit enfoncement de la muraille, se trouvent un portrait du Dr Faust datant de 1713, une reproduction coloriée des deux vieilles peintures, et, retenue par une chaîne, cette vie de Faust<sup>1</sup> que Goethe, encore étudiant, feuilleta un jour en vidant une bouteille et dont la lecture lui inspira l'idée d'écrire son drame. Du moins Sillig l'affirme-t-il. Mais peut-être eût-il eu quelque peine à le prouver, car nulle part nous n'avons trouvé la moindre mention du fait. On voit encore au même endroit une vieille Chronique assez rare aujourd'hui (sans doute celle de Vogel), où il est dit, à la date de 1525 :

« La tradition rapporte, et le fait se trouve mentionné dans une vieille chronique de Leipzig, que le fameux magicien, le Dr Jean Faust, chevaucha, grâce à son art, du caveau d'Auerbach dans la rue sur un tonneau de vin que les sarrreaux blancs (les tonneliers) y devaient monter<sup>2</sup>. »

À droite de cet enfoncement, on aperçoit un portrait de Faust, datant de près de deux cents ans, qui porte cette légende :

#### LE DR FAUST, CÉLÈBRE MAGICIEN,

et à gauche un très beau buste en plâtre de Goethe, orné d'une couronne de laurier.

Quant aux deux vieilles peintures, elles existent toujours, mais tellement noircies par le temps, qu'on peut à peine en distinguer les personnages et le sujet.

Plus loin les murs sont décorés d'une série de scènes tirées du Faust de Goethe, que George Zachariá a composées et que le peintre décorateur Bey, de Leipzig, a mises en couleur. Ces peintures représentent : 1<sup>o</sup> Faust et Méphistophélès dans le cabinet du docteur ; 2<sup>o</sup> La sortie de l'Église ; 3<sup>o</sup> Faust et Marguerite, Méphistophélès et Marthe dans le jardin ; 4<sup>o</sup> La cuisine des sorcières ; 5<sup>o</sup> Méphistophélès perçant la table avec un foret dans le caveau de Leipzig ; 6<sup>o</sup> Méphistophélès charmant la vue des étudiants ; 7<sup>o</sup> Faust et Marguerite. On y voit aussi la gravure de Rembrandt, où Faust contemple le signe du Macrocosme.

De ces deux premières pièces, un escalier conduit dans un second caveau ouvert seulement au temps de la foire ou lorsqu'on donne des concerts. Il a conservé sans modifications son ancien aspect, et les tables et les sièges y sont de même forme qu'à l'époque de Faust. On y voit aussi la fameuse tonne sur laquelle il exécuta sa chevauchée magique. De cette seconde salle, on pénètre dans un troisième compartiment de ce souterrain, le plus vaste de tous les caveaux de Leipzig. C'est le domaine propre de Bacchus, le sanctuaire du dieu du vin. On l'ouvre au public à l'époque des grandes foires et dans des circonstances exceptionnelles ; mais les étrangers peuvent y pénétrer en tout temps. C'est la plus étendue des trois salles. L'enfant Bacchus, dont la statue de pierre est placée dans un angle et est éclairée, par la lumière des lampes, de reflets fantastiques, y a présidé bien des parties de plaisir et plus d'une orgie.

Ce guide est fait avec soin et par un homme bien au courant de la question. Il contient en dehors des détails que nous venons de résumer, des passages des

<sup>1</sup> C'est l'édition de Pützer.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 181, p. 43.



livres populaires de Pfitzer et du Croyant chrétien, de deux récits modernes de la légende <sup>1</sup> et des *Livres populaires* de Gustave Schwab <sup>2</sup>, passages relatifs à l'épisode de Leipzig; une notice sur cette ville et ses curiosités les plus remarquables, et une description des deux peintures, dont une gravure, plus nette et plus achevée que celles du *Kloster* et du mémoire de Stieglitz, mais identique, est jointe au livret. En face de l'extrait de Pfitzer se trouve sa traduction en anglais. Avant l'impression du guide, l'original et sa traduction étaient imprimés sur une feuille volante que l'on distribuait aux étrangers venant visiter le caveau. Outre les deux gravures que nous avons mentionnées, il en existe une troisième dans le livret. C'est une réduction de la scène d'orgie. Cette scène est encadrée assez heureusement dans les grands piliers et les voûtes écrasées du caveau. Elle représente évidemment, nous l'avons dit, Faust vidant avec ses compagnons de débauche le tonneau conquis par son industrie, et il est fort possible que cette orgie ait eu lieu, sinon dans le caveau qui, selon toute apparence, n'était pas encore construit, au moins dans le logis de Stromer, un des grands amis du magicien.

II.

*Page 21, dernière ligne.*

Au lieu de : *dans son second tableau*, lire : *dans ses deux tableaux.*

III

*Page 37, ligne 2.*

La seconde édition du livre de Wolfgang Bütner existe à la Bibliothèque nationale. On nous l'a communiquée depuis que l'impression de ce chapitre est terminée. Elle a pour titre exact :

« Epitome Historiarum, ou Relation chrétienne et abrégée de nombre d'histoires et d'exemples remarquables, extraits tant de la sainte Écriture que d'autres docteurs et écrivains anciens et modernes, et particulièrement de faits qui se sont en majeure partie passés et accomplis pendant les quatre-vingts dernières années.

« Où l'on verra comment et de toutes manières les gens pieux sont richement récompensés de leur piété et vertu, tandis qu'au contraire les impies sont terriblement châtiés de leurs péchés et crimes.

« Colligé d'abord par feu M. Wolfgang Bütter, pasteur dans le comté de Mansfeld, selon l'ordre des dix Commandements de Dieu, et des sept demandes du Pater Noster, mais revu à nouveau, augmenté de beaucoup d'histoires utiles, rangé dans l'ordre des cinq chapitres du cathéchisme de Luther et de son excellent commentaire, et corrigé par George Steinhart, Serviteur de la parole de Dieu. Leipzig, J. Apel, 1596, in-f<sup>o</sup> 3.

Il est question de Faust en deux passages du livre.

Le premier existe à la page 34 (*verso*), dans la partie intitulée : *Le premier verset des dix commandements*, au chapitre traitant « Des enchanteurs et magi-

<sup>1</sup> Le premier de ces livres populaires est intitulé :

*Die Geschichte des Doctor Faustus, Volkssage, ein Volksbüchlein*, 2<sup>e</sup> Thl., 8<sup>o</sup>, München, 1839.

Le deuxième :

*Leben, Thaten und Höllensfahrt des berufenen Zaubereis und Schwarzkünstlers Dr. Johann Faust S. Volksbücher*, 24. Leipzig bei O. Wigand. — *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 481, pp. 33-37.

<sup>2</sup> *Deutsche Volksbücher*, 2<sup>e</sup> Bd. Stuttgart, 1847.

<sup>3</sup> *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 483.

ciens. » On lit en marge : 133. *Johanne Faustus, Kündlingen*. C'est une traduction ou plutôt une paraphrase du passage de Manlius que nous avons cité p. 23. L'ordre et l'enchaînement des idées y sont partout conservés. Büttner a seulement interverti l'ordre des paragraphes. Il a mis dans sa traduction le 4<sup>e</sup> et dernier à la place du 2<sup>e</sup> et le 2<sup>e</sup>, dans lequel Manlius raconte la mort de Faust, à la place du 4<sup>e</sup>. A la suite de ce récit qui se termine par la phrase suivante : « Voilà comment il fut tué par le diable, » il ajoute les réflexions suivantes :

En marge : Au lecteur (*ad Lectorem*) :

« Car il est tout-à-fait sûr et vrai que le diable ne refuse point à ses maîtres, ou bien plutôt à ses écoliers et jeunes élèves, les magiciens, le salaire qu'ils ont mérité, spécialement lorsqu'ils n'ont pas appris et ne peuvent exercer convenablement leur art. Nous en avons des exemples dans les histoires suivantes qui toutes les deux doivent être prises en considération et soigneusement retenues tant par les jeunes gens que par les vieillards. »

Le second passage relatif à Faust est celui que Engel a signalé, et dont il a exactement indiqué le sens, en citant la dernière phrase. Il se trouve au recto de la page 437, dans la partie intitulée : Le troisième verset : De la prière (*Das dritte Stück : Vom Gebet*), sous le n<sup>o</sup> 43, avec ce titre en marge : « *Faustus magus* (Faust magicien). » Il est ainsi conçu :

« J'ai aussi entendu dire que Faust avait fait paraître à Wittemberg, devant des étudiants et un homme d'un rang élevé : N. ., Hector, Ulysse, Hercule, Enée, Samson, David et autres héros qui s'étaient ensuite avancés avec des airs terribles et des visages sévères, et que des personnages princiers vinrent même assister à ce spectacle, ce que le Dr Luther n'approuva point, et en furent témoins. »

Ce second passage, dont l'auteur du livre populaire s'est manifestement inspiré, et qui procède peut-être de la chronique d'Erfurt, se trouve au folio 115 a de la première édition. Steinhart, l'éditeur de la seconde, l'indique lui-même. Mais il ne dit pas si sa traduction des passages de Manlius relatifs à Faust s'y rencontre également. Comme l'ouvrage de Manlius (1562) est antérieur de quatorze années à la première édition de l'Épître de Büttner (1576), le fait paraît assez probable.

#### IV

#### Page 39, ligne 38.

Au lieu de : se rencontre p. 303, lire : se rencontre p. 303 du *Traité d'Henri Büllinger*.

Voici, d'après Ludwig Housse <sup>1</sup>, le passage de ce dernier auteur que nous n'avions pu nous procurer :

« Le théologien Henri Büllinger (†, 1575), dit-il, p. 125, écrit (*Contre la magie*, n<sup>o</sup> 6).

« Il y a eu des hommes semblables, dont l'Écriture parle en divers endroits et qu'elle appelle magiciens (*magos*). Tel a été de notre temps Faust le magicien. »

<sup>1</sup> La légende de Faust et le Faust historique. *Examen de la question à la lumière des principes positifs du christianisme*, par le Dr... *Voy. Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 94.

Page 177, ligne 5.

F. Zarncke a publié récemment, sur Jean Spies, une notice d'autant plus précieuse qu'elle est, croyons-nous, la première, et que les renseignements sur l'éditeur du premier Livre populaire faisaient absolument défaut. En 1580, Jean Spies éditait à Francfort des ouvrages sur les belles-lettres; de 1582 à 1584, il fut l'imprimeur en titre de l'Électeur palatin, à Heidelberg et travailla aussi pour l'Université de cette ville. En 1585, il était de retour à Francfort. Depuis lors, il édite surtout des livres à l'usage des théologiens, des juriconsultes et des humanistes. Il a Frischlin pour associé et ses auteurs sont des luthériens rigoristes; en 1606, il édita aussi un ouvrage cabalistique de Franz Rieser.

Il n'existe nul indice permettant de conjecturer qu'il soit l'auteur du Livre populaire. Parmi les auteurs qu'il édita en dernier lieu, aucun, que l'on sache, n'entretint des relations avec Spire.

Spies, dit Zarncke, se dégoûta bientôt du Livre populaire, ou du moins en fut embarrassé, car il n'en donna qu'une édition nouvelle et ne publia jamais l'édition latine. On dut lui rendre cet ouvrage suspect et il fut sans doute complètement détourné de le réimprimer lorsqu'il apprit que dans le Wurtemberg, où régnait le même esprit religieux et politique qu'à Francfort, l'éditeur de la version rimée avait été emprisonné sur un ordre exprès venu de Stuttgart, et de plus sévèrement réprimandé.

Page 234, lignes 27 et 28.

Au lieu de : annonce une *traduction* latine, lire : annonce une *édition* latine. Nous avons écrit *édition latine* comme nous l'avions déjà fait page 75, ligne 37, et si nous rétablissons le mot *édition*, qui nous paraît rendre avec plus de précision le mot *exemplar*, ce n'est pas que celui de *traduction* nous semble inexact. Nous croyons au contraire que cette édition latine devait être une traduction du texte allemand. Quelques auteurs cependant, Ludwig Housse, entr'autres, pensent que l'original était écrit en latin. « L'auteur, dit Ludwig Housse<sup>2</sup>, indique comme une des sources de son livre un manuscrit latin que lui a envoyé un de ses bons amis de Spire. » L'assertion n'est pas exacte et il faut forcer le sens du texte pour l'en faire sortir. Spies se contente de dire que l'histoire lui fut envoyée par un de ses bons amis de Spire, sans spécifier en quelle langue elle était écrite, et si plus loin il ajoute qu'il se chargea du travail et des frais (*die Arbeit und Kosten*) de l'édition, le mot *travail* peut s'appliquer tout aussi bien et même mieux au travail matériel de l'impression qu'à celui d'une traduction. Ce n'est pas en latin d'ailleurs, mais en langue vulgaire que durent être écrites les anecdotes qui couraient de main en main et qui forment un des éléments principaux du livre. Cependant comme Spies ne s'est pas expliqué d'une façon catégorique sur ce point, il est plus exact et plus prudent de prendre le mot *exemplar*, non dans l'acception d'original, de modèle, mais dans le sens d'exemplaire, et de traduire : l'*édition latine*.

<sup>1</sup> F. Zarncke. Johann Spies der Herausgeber des Faust-Buches und sein Verlag (Jean Spies; l'éditeur du livre de Faust et ses publications). — All. Zeitung n° 246, Beil. 4 Sept. 1884, S. 3609. — Analysé dans Goethe-Jahrbuch, Vr Bd.

<sup>2</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 94, p. 11.

On lit dans Engel : « Meyer affirme, page 312, de ses études sur le Faust de Goëthe (*Studien zu Goëthe's Faust*) que l'on ne trouve pas un seul exemplaire de toutes ces éditions (de la traduction de Palma Cayet) à la Bibliothèque Royale de Paris. »

L'assertion est inexacte et provient sans doute de ce que la demande de M. Meyer, comme les premières que nous avons faites, n'a pas obtenu de réponse satisfaisante. Nous avons pu depuis lors constater le fait, grâce à l'obligeance de M. Thierry, conservateur directeur du Département des Imprimés. La Bibliothèque nationale possède trois exemplaires de la traduction de Palma Cayet provenant : l'un de l'édition originale, l'autre de l'édition de Rouen de 1667 et le troisième de l'édition de Cologne (1712) sur laquelle nous avons étudié la traduction de Palma Cayet.

La première est intitulée :

« *L'Histoire Prodigieuse et Lamentable du Docteur Fauste, avec sa mort espouventable.* »

« Là où est montré combien est misérable la curiosité des illusions et impostures de l'Esprit malin : Ensemble la corruption de Satan par luy-mesme, estant contraint de dire la vérité. »

« A Paris, Par Denis Binet imprimeur, demeurant ruë Saint-Jean-de-Latran, au College de Cambray. M. D. XCVIII. avec privilège du Roy. 1 vol. in-12 de 165 feuillets. » (M 73, réserve.)

Elle est dédiée au comte de Chomberg (Schomberg), et la lettre dédicace signée V. P. C. (Victor Palma Cayet) débute ainsi :

« Monseigneur M'ayant esté baillé le livre alleman de l'histoire du Docteur Fauste, par un mien amy, et luy désirant sçavoir que c'estoit : pource qu'il en avoit ouy parler en diverses sortes. Après l'avoir leu diligemment et considéré le fruit qui s'en peut recueillir, j'y ay passé quelques apres disnées : ce n'a esté sans en communiquer à des doctes et sçavans hommes, qui ont esté d'avis de luy faire voir le jour en nostre langue François. Mesmes pour le temps present, auquel pour la nouveauté, introduicte en la Religion, contre l'usage ancien des saints Peres anciens Docteurs et à leur tresgrand mespris, on en void plusieurs, après qu'ils ont une fois entré en doute de leur propre conscience, vouloir monter jusques au plus hault des Cieux : et mettre leur langue à travers les secrets et mysteres de Dieu, dont ils abusent en derision et blaspheme. Nous voyons que ce a esté la cause qui a meu le pauvre Fauste de rechercher les Esprits malins : aumoins comme il le met icy, à sçavoir qu'il n'avoit peu se résoudre par les decisions desdits Docteurs, et pourtant s'estoit-il donné à des tels Maistres : pour penser voir comme à l'œil, Paradis et Enfer, et mesmes les fondemens du monde. C'est le damnable effect de cette liberté, que plusieurs affectent aujourd'huy, d'estre Juges par eux-mesmes, et selon leur sens et esprit particulier, de toutes les questions qui se présentent. Nous voyons icy, comme l'Esprit malin, mesme renvoye le Dr Fauste à la foy, à la priere et invocation de Dieu, pour le servir et honorer, et faire toutes bonnes œuvres, quiconque désire d'estre sauvé. Et dit plus l'Esprit malin, que s'il estoit en voye de salut, et qu'il luy en restast quelque espérance : qu'il s'employeroit à celà diligemment. Voilà une très belle leçon, encores qu'elle soit dictée par un meschant maistre : pour

apprendre à cheminer en crainte et reverence devant DIEU et ses saints anges (f<sup>l</sup>es 1 et 2 recto). »

La lettre se termine par une dissertation assez étendue sur les dangers de la curiosité coupable, car, ajoute Palma Cayet, il en est une qui est légitime et louable. Ces dangers, Palma Cayet, les connaissait mieux que personne, ayant professé lui-même le protestantisme pendant de longues années, et sa lettre dédicace prouve qu'il ne s'était pas mépris sur la portée morale du livre populaire. Il le traduisit évidemment dans un but d'édification, afin de mettre ses lecteurs en garde contre les périls de cette nature.

L'édition de Rouen de 1667 est intitulée : « *Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Fauste, grand et horrible Enchanteur, avec sa mort espouventable*. Dernière Édition. A Rouen chez Clement Malassis. M. DC. LXVII. 228 pp. in-12. (8° Y 27 réserve.)

La lettre dédicace a disparu. Elle est remplacée par une table des matières placée à la fin du volume, et identique, à quelques mots près, avec celle de l'édition de Cologne (1712), où la dédicace est également supprimée.

Ces trois éditions n'offrent pas de différences bien sensibles. Dans les deux dernières, surtout dans celle de 1712 (M non porté), les corrections sont cependant assez nombreuses. Le livre avait vieilli vite. Provenant d'un vieillard qui écrivait, non la langue déjà façonnée de ses dernières années, mais celle plus libre et plus obscure de sa jeunesse, il était, en beaucoup d'endroits, difficile à comprendre, parfois même inintelligible. On a profité de ces révisions pour faire disparaître plusieurs fautes d'impression et quelques contre-sens. Mais le plus grand nombre subsiste et l'édition de 1712 n'est pas sensiblement plus correcte et plus claire que celle de 1698. Ces corrections ne sont d'ailleurs que des modifications de détail, portant en chaque endroit sur deux ou trois mots au plus, et ne changeant ni l'ordre et la physionomie des chapitres, ni même l'enchaînement des idées et des phrases.

Les corrections de l'édition de 1712 se retrouvent, mais en partie seulement, dans l'édition de 1667, qui semble représenter une forme intermédiaire entre les deux termes extrêmes de la série. Il est probable, au moins si l'on en juge d'après l'état de ces trois éditions, entre lesquelles plusieurs autres ont été publiées, que la révision s'est faite non d'un coup, mais successivement, la plupart des éditions nouvelles ayant été l'objet de corrections qui venaient s'ajouter à celles déjà contenues dans les précédentes.

## VIII

### *Page 247, notes, ligne 7.*

M. Hermann Breyman a publié dans les *Englische Studien* <sup>1</sup> une critique très vive du mémoire de M. J. H. Albers. Mais des reproches qu'il lui adresse les uns, ou ne sont pas suffisamment appuyés de preuves, ou n'ont pas trait à cette question de date; les autres, alors même qu'ils sont fondés, ne portent que sur des points de détail, et rectifient plutôt qu'il ne détruisent la démonstration de M. J. H. Albers.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n° 26, 1882, pp. 56 et suiv.

IX

Page 248, ligne 13.

A toutes ces objections, on pourrait ajouter que le fait général sur lequel s'appuie M<sup>e</sup> Ward est loin d'être aussi constant qu'il le suppose et d'avoir la signification qu'il lui prête. Il résulte d'inscriptions relevées dans le *Stationer's Book* que pour un drame de Marlowe, le *Juif de Malte*, les inscriptions de la pièce et de la ballade eurent lieu le même jour, ce qui semble indiquer que ces chants populaires ne naissaient point la plupart du temps de la libre inspiration du peuple, provoquée par le grand succès de la pièce, mais étaient commandés à des poètes par des éditeurs, dans un but de propagande et de réclame. Destinés à faire connaître la pièce, ces chants populaires étaient édités en même temps, peut-être même répandus avant la mise en vente du drame, afin d'éveiller la curiosité du public. Il est probable d'ailleurs que ce moyen de réclame n'était employé que pour les pièces ayant obtenu du succès à la représentation.

Il se peut cependant que le sujet de Faust, si capable de séduire l'imagination du peuple, eût tenté un poète entre les mains duquel l'édition allemande serait tombée, et dans ce cas il n'existerait aucune liaison entre la pièce de Marlowe et la ballade, nées d'inspirations distinctes. Alors même que cette dernière aurait précédé le drame, Marlowe aurait pu très bien en ignorer l'existence, et il n'y aurait alors aucune relation entre les deux œuvres ; on ne pourrait tirer aucune conséquence valable du fait que l'une aurait précédé l'autre.

X

Page 249, ligne 2.

Pour que ces comparaisons fussent tout-à-fait probantes, il faudrait les appuyer sur le texte authentique de Marlowe, et ce texte, nous allons le voir, fait défaut. La pièce, telle que la donnent les éditions les plus anciennes aujourd'hui connues, avait déjà subi des remaniements, et l'on court le risque, lorsqu'on se livre à des comparaisons de cette nature sur des textes aussi incertains, d'attribuer à Marlowe des vers ou des passages qui sont l'œuvre de ses successeurs, et d'en tirer, en les lui attribuant, des déductions erronées.

XI

Page 250, ligne 22.

Nous avons dit ailleurs<sup>1</sup> que l'authenticité de la première de ces inscriptions était contestée de la façon la plus formelle par des critiques compétents, et tout en regrettant que ces critiques n'eussent pas appuyé leur opinion de preuves ou d'explications plus décisives, nous avons ajouté qu'on devait, jusqu'à plus ample informé, considérer ces inscriptions comme non avenues. On est d'autant plus obligé de se tenir sur la réserve, que ces inscriptions ne sont pas nécessaires pour établir que le texte de 1604, qui paraît le moins altéré de tous, avait déjà subi des remaniements. Dyce l'a prouvé d'une façon concluante<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> De *Marlovianis Fabulis*, cap. III et IV.

<sup>2</sup> Dans sa Préface aux *Œuvres de Marlowe*, p. XXI. Voy. De *Marloviansi Fabulis*, cap. IV.

Ces deux questions des relations réciproques des diverses formes anglaises de la Légende de Faust et de la part qui revient à Marlowe dans les différentes éditions de son Faust ont été discutées avec une passion singulière. Il en est peu sur lesquelles on ait autant écrit depuis une trentaine d'années. Cependant la discussion n'est pas terminée. On pourrait dire, sans exagérer, qu'elle n'est pas beaucoup plus avancée que le premier jour. On manque, en effet, d'indications certaines pouvant servir de terrain solide à la discussion. On ignore absolument à quelles époques précises parurent la pièce de Faust, la traduction anglaise du livre populaire et la ballade, et les indices sur lesquels on s'appuie pour établir leur succession chronologique étant purement hypothétiques, on ne saurait aboutir à aucun résultat certain.

Il en est de même dans les comparaisons des différentes éditions imprimées du Faust de Marlowe, le texte original de la pièce et celui des additions successives qu'il a subies, seules bases certaines sur lesquelles on pourrait s'appuyer, faisant également défaut. Pour distinguer ce qui revient à Marlowe des additions faites à son texte, on est réduit à des indices si vagues et si incertains qu'on n'en peut tirer aucune conséquence positive. Il y a, dans cette discussion, presque autant d'opinions que d'auteurs.

On n'a pas même exécuté un travail préalable qui s'imposait, en quelque sorte, parce que seul il était capable de fournir des éléments précis de comparaison. Dans aucun des nombreux mémoires que nous avons lus, nous n'avons trouvé l'énumération complète des variantes de ces différentes éditions. Cette lacune s'explique par la difficulté, pour une même personne, d'étudier sur l'original des éditions dispersées dans des bibliothèques souvent fort éloignées les unes des autres. On comprend d'autant mieux l'hésitation des érudits à s'engager dans ce travail, que, selon toute apparence, il ne conduirait à aucun résultat décisif. Aussi le plus prudent est-il de reconnaître que le seul fait aujourd'hui certain est l'existence d'additions et sans doute de modifications postérieures à la mort de Marlowe, ne pouvant par conséquent lui être attribuées, et que, dans l'état actuel de la question, c'est-à-dire en l'absence des textes originaux de Marlowe et des auteurs des additions, il est presque toujours impossible, de distinguer ce qui revient aux seconds de ce qui appartient en propre au premier.

## XII

### *Page 318, ligne 16.*

#### LES COMÉDIENS ANGLAIS EN ALLEMAGNE ET DANS LES PAYS-BAS

Depuis que ces pages sont imprimées, il nous est parvenu plusieurs travaux résumant les recherches faites sur les comédiens anglais en différents points de l'Allemagne, entr'autres un Mémoire de Meissner établissant qu'une pièce sur Faust, qui paraît être le drame de Marlowe, fut jouée dans l'année 1608 à Grätz en Moravie. Comme ces découvertes n'infirmant pas, croyons-nous, les résultats auxquels nous étions parvenus, nous entrerons, pour le démontrer, dans quelques détails complémentaires sur les troupes de comédiens anglais qui parcoururent l'Allemagne et s'y fixèrent temporairement à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup>.

Lorsqu'en 1585, le comte de Leicester alla conduire des troupes anglaises au secours des Pays-Bas révoltés contre l'Espagne, il s'y fit suivre d'une compagnie de comédiens anglais. A la même époque, il se trouvait à la cour de Danemark des comédiens de même nationalité qui s'y étaient rendus sous son patronage.

Ils la quittèrent (au moins une partie d'entre eux) l'année suivante (1586) pour aller en Allemagne. Ils y furent accueillis avec empressement par les cours de Dresde et de Berlin.

Ce bon accueil s'explique par la grande supériorité du théâtre anglais sur le théâtre allemand, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. En Angleterre, le théâtre venait de faire des progrès sensibles, et ces progrès allaient amener la transformation bien autrement profonde dont il fut redevable aux prédécesseurs de Shakespeare, puis à Shakespeare lui-même.

Le goût du théâtre se propageait avec une rapidité surprenante. Des salles se construisaient à Londres, des troupes nomades parcouraient les provinces et le nombre des acteurs de profession était devenu si considérable, que plus d'un, même parmi les comédiens ayant une certaine réputation, ne trouvait pas toujours l'emploi de son talent. Alors poussés par la nécessité et par le caractère aventureux, les goûts nomades de la race anglaise, ils allèrent tenter fortune en Allemagne.

Plusieurs motifs les y décidèrent : D'abord l'état d'infériorité de l'art dramatique allemand. Tandis qu'en Angleterre le théâtre prenait un si vif essor, dans les pays germaniques il demeurait à peu de chose près ce qu'il était au moyen-âge. Il n'y existait encore ni salles spéciales pour les acteurs, ni troupes de comédiens voués spécialement à l'exercice de leur art. Les représentations dramatiques étaient cependant fréquentes. Mais elles étaient données dans des salles momentanément appropriées à cet usage, par des comédiens d'occasion, étudiants, ouvriers ou bourgeois jouant pour leur plaisir plus que pour gagner de l'argent. De pareilles troupes, peu ou point exercées, n'étaient pas en état de lutter contre des acteurs de profession. Elles ne pouvaient servir qu'à en faire ressortir la supériorité par le contraste.

Les comédiens anglais n'ignoraient pas cet état de choses. Ils savaient aussi que depuis longtemps déjà les musiciens et les bouffons anglais qui se rendaient en Allemagne y trouvaient réputation et fortune. L'exemple des troupes italiennes qui naguère avaient visité l'Allemagne, la France et l'Angleterre avec un grand succès, était aussi de nature à les encourager. Enfin ils étaient assurés d'être bien accueillis. Les princes et les empereurs allemands qui depuis quelques années commençaient à visiter Londres et l'Angleterre, avaient manifesté un goût très vif pour leurs représentations. C'étaient là autant de motifs capables, à eux seuls, de déterminer des acteurs sans emploi à passer en Allemagne. Ils durent d'autant moins hésiter qu'ils semblent s'être rendus dans les pays Germaniques sur l'invitation de princes qui les attachèrent à leurs cours.

On doit distinguer en effet les troupes engagées au service d'un prince qui les a fait venir d'Angleterre, de celles qui s'en allèrent de ville en ville donner des représentations à leurs risques et périls. Les premières sont les seules que l'on rencontre tout d'abord. Elles étaient composées, en général, d'acteurs d'un plus grand mérite et faisaient de bien plus longs séjours en Allemagne. Les secondes se dissolvaient d'habitude à la fin de la campagne, au plus tard au bout de quelques années. Aussi sont-elles moins connues. Parmi les premières, il en est trois surtout dont la réputation fût grande et le succès durable.

Deux d'entr'elles proviennent d'une compagnie de comédiens anglais qui vint à Francfort pour la première fois en 1592 et se partagea bientôt en deux troupes. La première fut attachée à la cour du Landgrave de Hesse, Maurice le Savant. Elle conserva pour chef l'ancien directeur Robert Browne, qui eut plusieurs successeurs, entr'autres John Green. Ce dernier prit la direction à partir de 1606. Congédiée en 1607, elle se rendit dans le sud de l'Allemagne, où des archiducs la prirent à leur service, et à différentes reprises on la rencontre à Munich, à Graetz en Moravie où elle donna la première représentation connue d'une pièce de Faust en



Allemagne, à Passau et dans plusieurs autres villes. La seconde, dont le chef était Thomas Sackville, entra au service du comte Henri Jules de Brunswick, qui écrivit plusieurs pièces de théâtre évidemment inspirées par les comédies et drames anglais joués devant lui par sa troupe.

La troisième compagnie était formée, au moins en partie, des comédiens envoyés au roi de Danemark par Leicester. Attachée au service des cours de Saxe et de Brandebourg, elle eut, à partir de 1601, John Spencer pour directeur.

Tout en ayant leur résidence principale auprès du prince qui les avait attachés à sa cour, ces comédiens anglais faisaient des excursions fréquentes et même assez lointaines dans les villes environnantes. Quelquefois ils y étaient appelés par des princes qui les demandaient à leurs maîtres, afin de rehausser à l'aide de ces représentations l'éclat de quelque cérémonie. D'autres fois ils allaient, par ordre du prince, jouer dans d'autres villes de ses états où leur présence était désirée. Souvent aussi, ils obtenaient sur leur demande, la permission de se rendre dans des provinces où ils espéraient que leurs pièces feraient de belles recettes. Ils semblent avoir fréquemment de préférence les villes impériales à l'époque des grandes foires de l'année, notamment Francfort-sur-le-Main qui, pendant une longue période, reçut presque annuellement leur visite.

Les troupes nomades qui vinrent sur leurs traces exploiter cette veine à leurs risques et périls, paraissent s'être multipliées surtout dans les premières années du XVII<sup>e</sup> siècle. On les rencontre dans les Pays-Bas dont elles parcouraient les villes principales pour subvenir aux frais du voyage, et dans la plupart des villes exploitées par les troupes à résidence fixe. Mais n'étant ni connues, ni soutenues par la faveur de princes puissants, elles n'attiraient point un aussi grand concours de spectateurs; elles étaient aussi beaucoup plus suspectes aux autorités, qui limitaient et surveillaient étroitement leurs représentations, quand elles ne les défendaient pas. Aussi avaient-elles des fortunes très diverses. Si quelques-unes prospérèrent un instant, beaucoup parvinrent à peine à couvrir leurs frais; d'autres échouèrent complètement, comme ce comédien venu à Brunswick en 1614, qui, à la troisième représentation, se trouva devant une salle entièrement vide. Aussi plus d'une ne fit que passer, et les mieux accueillies finissaient, au bout de quelques années, par se dissoudre.

La guerre de Trente Ans ralentit, sans l'arrêter tout à fait, cette invasion pacifique des comédiens anglais. Le mouvement venait d'atteindre à son apogée; il ne se fût point interrompu sans doute, il eût repris du moins à la paix, si d'autres causes n'en avaient dès lors préparé la fin prochaine. Les comédiens anglais avaient fait école. Des acteurs allemands, après s'être formés à leur contact ou sous leur direction, s'étaient glissés dans leurs rangs ou avaient créé des troupes nouvelles. Vers 1620, on en compte déjà bon nombre dans les anciennes troupes anglaises. Ils avaient tenu d'abord les emplois inférieurs; mais ils remplirent bientôt des rôles plus considérables, et l'on finit par rencontrer des troupes dont le directeur seul était anglais. Après la guerre de Trente Ans, ces acteurs allemands exploitèrent le réveil du goût public pour le théâtre, et les comédiens anglais ne vinrent point leur disputer la place qu'ils avaient déjà prise et remplissaient aussi bien qu'eux-mêmes auraient pu le faire, sinon mieux. Ils en auraient eu le désir qu'ils en eussent été détournés sans doute par la guerre acharnée que les protestants rigoristes firent alors à tout ce qui, de près ou de loin, tenait au théâtre. Ce nom de comédiens anglais conservait cependant une si grande faveur, que des acteurs allemands le prirent jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, bien qu'il ne se trouvât pas un seul anglais dans la troupe.

On sait aujourd'hui de quelle nature étaient les pièces jouées par les comédiens anglais. Un recueil imprimé nous en a conservé un certain nombre. Elles traitaient, pour la plupart, des sujets fort connus, empruntés à la Bible, à l'Histoire

ancienne, aux Annales anglaises ou à la Légende. Quelques-unes sont de pures moralités ou renferment un certain nombre de ces personnages qui symbolisent soit une profession, soit une condition sociale. Les comédiens anglais y joignirent vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle plusieurs pièces de Marlowe et de Shakespeare. Ces choix s'expliquent par ce fait qu'ils jouèrent d'abord en anglais, et ne commencèrent qu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du xvii<sup>e</sup> à donner en allemand des traductions ou des imitations des pièces de leur répertoire. Lorsque les représentations avaient lieu devant le public lettré des cours auxquelles ils étaient attachés, public sachant leur langue, connaissant tout au moins les sujets représentés, l'inconvénient était moindre. Mais lorsqu'ils allaient, pour leur propre compte, affronter le public plus mêlé des villes secondaires de la région, ils étaient obligés de restreindre davantage leur répertoire. De là doit venir en partie leur empressement à se rendre aux grandes foires allemandes, où ils étaient sûrs de rencontrer beaucoup de compatriotes et de personnes familières avec leur langue.

Pour obvier à cet inconvénient, ils accordaient une part assez large à la musique, dans leurs représentations. Ils donnaient surtout un rôle important au clown, dont les « agilité » venaient distraire les spectateurs qui ne comprenaient pas ou comprenaient mal le dialogue. Ce clown s'exprimait, croit-on, en allemand, et devait, incidemment, donner des explications aidant à comprendre la marche de la pièce. Au bout de quelques années, du reste, les comédiens anglais avaient compris la nécessité de jouer en allemand, non pas seulement des traductions de leurs pièces, mais des imitations répondant mieux au goût du public. C'est ainsi que du *Juif de Malte*, de Marlowe et du *Marchand de Venise*, de Shakespeare, ils avaient fait un seul drame, où les deux pièces étaient plus ou moins adroitement amalgamées.

Bien qu'elles aient été fort en vogue et aient obtenu de grands succès, ces troupes de comédiens, même les plus considérables, n'ont pas exercé, nous l'avons dit (p. 319), une influence sensible sur la littérature populaire. Ce furent de brillants météores qui sillonnaient à certains jours le ciel artistique de l'Allemagne sans y laisser de traces profondes et durables. Les représentations données devant le public lettré des cours, s'adressant à un monde privilégié, devaient rester sinon tout-à-fait ignorées du peuple, du moins sans grande action sur son goût et son esprit. Celles même qui, dans les grandes foires ou dans les centres peuplés visités par des comédiens ayant ou non des attaches princières, s'adressaient à un public plus étendu, restaient, par la force des choses, enfermées dans un cercle fort étroit. Une partie de ce public était composée d'étrangers résidant à peine quelques semaines dans le pays et le petit nombre des visites faites à chaque ville, les longs intervalles qui les séparaient, le manque de journaux et des autres moyens de publicité aujourd'hui connus, tout devait concourir à effacer le souvenir de ces représentations, presque toujours inaccessibles au grand public. Ces comédiens exercèrent cependant une influence incontestable, mais indirecte et à long terme, dont les effets ne se firent sentir qu'à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle, et surtout pendant le xviii<sup>e</sup>. Leur répertoire inspira des écrivains lettrés, tels que le comte Henri Jules de Brunswick et Ayrrer, et les pièces de ces auteurs nationaux demeurées à la scène longtemps après que le répertoire des comédiens anglais en eut disparu, se répandirent par toute l'Allemagne et furent alors imitées par les auteurs du Théâtre populaire. Ce fut notamment ce qui se produisit pour la pièce de Faust. Les auteurs du xviii<sup>e</sup> siècle, lorsqu'ils portèrent ce sujet national sur les grandes scènes, s'inspirèrent plus ou moins de la pièce de Marlowe, que les comédiens anglais avaient fait connaître aux classes lettrées, et quelques uns de ces emprunts passèrent de leurs pièces dans celles du théâtre des Marionnettes.

Bien que le Faust de Marlowe ait été joué en Allemagne dès 1608 et peut-être dès 1592, par les comédiens anglais, nous persistons à penser que la pièce du théâtre des Marionnettes ne procède pas, originairement au moins, du drame anglais. Quoique le sujet fût national, il était trop suspect aux autorités religieuses et même aux magistrats pour que la représentation en ait été souvent permise. On a pu le jouer librement devant le public lettré des cours ou en pays catholique, ainsi à Grätz, et sans doute dans quelques autres villes de l'Autriche. Le sujet (nous avons dit pour quels motifs) n'était pas aussi suspect aux autorités catholiques qu'aux autorités protestantes. Mais il a dû, sinon toujours, du moins très souvent être prohibé dans les villes du nord de l'Allemagne, surtout dans celles où le pouvoir se trouvait entre les mains des protestants rigoristes. Ce qu'on sait de l'accueil méfiant fait à ces troupes nomades, quand elles n'avaient pas de recommandations princières, permet au moins de le supposer. Certains magistrats les voyaient de si mauvais œil, qu'ils leur interdisaient de jouer ; d'autres, avant de répondre à leurs requêtes, envoyaient la police prendre des informations sur leur compte. Les mieux disposés limitaient rigoureusement le temps de leur séjour, le nombre des représentations. Ils fixaient un maximum au prix des places, prélevaient pour les pauvres, sur les recettes, un droit plus ou moins considérable, afin de retenir dans le pays une partie de l'argent que les comédiens allaient en emporter, et d'atténuer par une œuvre pie le dommage que ces jeux profanes causaient à la morale. Enfin ils exigeaient qu'on leur remit la liste des pièces qui devaient être jouées et la contrôlaient rigoureusement. Il n'est donc pas probable qu'on ait permis souvent de porter sur la scène un sujet dont les représentations faisaient encore scandale au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la foi était devenue beaucoup moins vive, et soulevaient les plus fortes oppositions. Un fait que nous avons déjà signalé, p. 318, en est du reste la preuve. C'est l'absence de cette pièce de Faust dans le recueil contenant les pièces principales du répertoire des comédiens anglais. Ce recueil est loin, sans doute, de renfermer toutes les pièces jouées par ces comédiens. Cohn<sup>1</sup> prétend même, non sans apparence de raison, qu'il a été publié en dehors d'eux et sans doute contre leur gré, d'après des copies prises aux représentations. Mais ce sont là des circonstances qui prouvent en faveur de notre opinion, bien loin de la détruire. Si le Faust de Marlowe eût été joué souvent, il n'aurait pas manqué d'être populaire, et si la pièce du théâtre des Marionnettes n'eût pas encore existé, des Allemands, recueillant le répertoire des comédiens anglais, n'eussent pas manqué de comprendre dans leur choix cette première forme dramatique d'un sujet si éminemment national.

XIII

Page 320, ligne 12.

Au lieu de : La plus ancienne représentation, aujourd'hui connue, de la pièce de Faust, est celle, mentionnée déjà, qui fut donnée...

Lire : E. Menzel, dans son *Histoire de l'Art dramatique à Hambourg*<sup>2</sup>, prétend avoir lu dans le journal de voyage d'un marchand Wurtembergeois qu'en 1592 la troupe de Robert Browne, qui faisait alors un premier séjour à Francfort-sur-le-Main, joua pendant la foire d'hiver plusieurs pièces de Marlowe (par conséquent Faust, selon toute apparence), et la comédie intitulée : *Gammer Gurton's Needle*. Mais cet auteur ne donne ni le titre exact du journal, ni le passage, et de l'aveu de tous les critiques, le renseignement ne saurait être admis tant que ces preuves à l'appui feront défaut.

<sup>1</sup> Voy. *Ind. Bibl.*, n<sup>o</sup> 182.

<sup>2</sup> *Geschichte des Schauspielkunst in Frankfurt-am-Main*, K. Th. Wölkers Verlag, 1882.

Il est au contraire avéré qu'en 1608, la pièce de Faust fut jouée à Grätz, en Moravie. Les comédiens anglais attachés à la cour de Hesse ayant reçu leur congé le 1<sup>er</sup> mars 1607 entrèrent la même année au service de l'archiduc Ferdinand qui résidait à Grätz. Le 6 février 1608, ils donnèrent des représentations dans cette ville, à l'occasion du mariage de l'archiduchesse Madeleine, sœur de l'archiduc Ferdinand, avec le prince héritier de Florence. Dans une lettre à son frère, alors retenu à Ratisbonne, la fiancée l'entretient de ces représentations, et lui dit entr'autres choses que le dimanche on joua une pièce du Dr Faust. C'est jusqu'à présent la première mention certaine de la représentation, en Allemagne, d'une pièce sur ce sujet.

XIV

Page 328, ligne 35.

Henri Düntzer a publié quelques détails intéressants sur le séjour de la troupe Schuch, à Berlin, dans les *Archiv für Literaturgeschichte* <sup>1</sup>.

Schuch donna ces représentations dans une baraque en planches sur le Marché des Gendarmes, du 4 mai au 2 juin. Il jona plusieurs pièces de Voltaire, de Molière (entr'autres l'*Avare*), de Racine, de Regnard, de Corneille et de dramaturges allemands. Mais ces représentations sérieuses n'ayant que médiocrement attiré la foule, il monta plusieurs arlequinades, entr'autres cette pièce du Dr Faust, et une autre intitulée : H. W. (*Hans Wurst*), enchanteur par vengeance et par amour, en ayant soin d'insister dans l'affiche sur le caractère comique de cette dernière pièce. Par ce moyen il ramena le public à sa baraque.

XV

Page 333, ligne 19.

Depuis l'époque à laquelle il donnait ce renseignement, c'est-à-dire depuis 1874, Carl Engel a deux fois réimprimé ce drame <sup>2</sup>, en émettant à son propos une hypothèse qui ne s'est pas vérifiée. Il a donné de plus sur les différentes pièces publiées sous ce titre commun : *Johann Faust. Ein allegorisches Drama*, des indications complémentaires qui, se rattachant à l'histoire des pièces littéraires sur la vie et la mort de Faust, ne rentrent point dans notre sujet.

XVI

Page 347, ligne 11.

Peut-être objectera-t-on que l'*Opus Theatricum* d'Ayrer ne contient qu'une partie de ses œuvres dramatiques. Mais on a retrouvé depuis lors plusieurs des pièces inédites de cet auteur et Faust ne s'y rencontre pas davantage. Il est présumable aussi que s'il eût écrit une pièce de Faust, elle eût été placée dans ses œuvres imprimées.

<sup>1</sup> Herausgegeben von Dr Franz Schnorr von Carosfeld. Leipzig, B.-G. Teubner, 8°, XI<sup>r</sup> Bd, 1882. — *Miscellen* : Die Ausführung des « Doktor Faust » von das Schuchischen Gesellschaft zu Berlin im Jahre, 1754.

<sup>2</sup> Voy. la 2<sup>e</sup> édition de la *Bibliotheca Faustiana* (*Ind. Bibl.*, n° 405 b).

N° 527. Johann Faust. Ein allegorisches Drama in fünf Aufzügen (Gedruckt 1775 ohne Angabe des Verfassers). Muthmasslich nach G. E. Lessing's verlorenem Manuscript. Herausgegeben von Carl Engel. Oldenburg, 1877. Schulzesche Hof-Buchhandlung und Hof-Buchdruckerei (C. Berndt und A. Schwartz), 8°, XXXII und 73 Ss.

N° 528. Johann Faust. Ein allegorisches Drama gedruckt 1775, ohne Angabe des Verfassers und ein nürnbergger Textbuch desselben Dramas gedruckt 1777. Herausgegeben von Karl Engel. Zweite durch das nürnbergger Textbuch vermehrte Auflage. Oldenburg, Schulzesche Hof-Buchhandlung und Hof-Buchdruckerei (C. Berndt und A. Schwarz (1882), 8°, IX-79 Ss.

mées de préférence à nombre d'autres qu'on y a mises. Le caractère absolument apocryphe de la note de Budik ne permet pas de tenir compte des indications qu'elle renferme, au moins tant que ces indications ne seront pas confirmées par des autorités plus sérieuses.

XVII

*Page 405, lignes 7 et 8 (Texte français).*

*Au lieu de :* Et ce qui lui faisait plaisir en ce monde, c'était toujours du bon vin.  
*Lire :* Et les bons vivants étaient constamment chez lui pour (à cause de) son vin.

XVIII

*Page 406, 2<sup>e</sup> ligne du Texte anglais de la Ballade.*

*Au lieu de :* but cannot say ; *lire :* but cannot seie (say).

XIX

*Page 413, dernière ligne.*

Bien que les auteurs allemands attribuent ce portrait à Rembrandt, il n'est pas certain qu'il soit de lui, et plusieurs auteurs ne l'ont pas compris dans le catalogue de ses œuvres. Il est à tout le moins dans sa manière, et l'œuvre d'un homme de talent, s'étant bien pénétré de l'esprit et des traits caractéristiques de la légende.

Il existe quatre portraits de Faust dans la collection de la Bibliothèque nationale. Le premier provient manifestement de celui que nous avons décrit page 413, et se rapproche plus de la gravure du *Kloster* que de celle donnée par Engel. L'air hébété de la physionomie est encore plus marqué. Il confine à l'abrutissement. L'intelligence et l'expression de finesse et de ruse ne survivent que dans le regard.

Le deuxième portrait est une reproduction moderne de la même gravure. On y donne à Faust l'air et l'attitude d'un professeur allemand des premières années du siècle. La figure est plus ronde et plus pleine ; l'attitude de la tête différente. Les yeux sont intelligents, relevés vers le ciel, et regardent devant eux d'un air d'attention méditative. Seule, l'expression de sensualité persiste. Elle est même assez accentuée dans les contours de la bouche et de la lèvre inférieure.

Dans le troisième portrait, gravure italienne assez ancienne, l'attitude de la tête et la forme des traits sont assez fortement modifiés. Faust regarde de face ; son visage est amaigri et ridé, ce qui le vieillit considérablement. Il a le front démesurément élevé, et l'air hébété de la physionomie semble voiler le recueillement d'un esprit habituellement méditatif. Le regard indique la réflexion plus que la ruse, et la sensualité n'apparaît que dans la lèvre inférieure, fortement pendante.

Au-dessous on lit :

Profonda scienza, consape sublime  
Le cose di quà giù e di là sù comprende  
Tanto g'l arcani di natura intendi  
Che spiegar non si puó in prosa ò in rime.

Au-dessous du quatrième portrait, gravure française de date assez ancienne, on lit :

« Le Docteur Faust, philosophe allemand, etc. »

Ce portrait diffère d'une manière assez notable des précédents, dont il ne semble pas provenir. La tête est de trois quarts et penchée légèrement sur le buste, dont l'attitude paraît assez affaissée. Les traits sont différents aussi. Le nez est fort et droit, les yeux ouverts, la figure absolument imberbe, le front haut et ridé. La tête est couverte d'une calotte en forme de bonnet. Sous l'air méditatif, presque hébété du visage, on distingue, mais moins visiblement que dans les gravures précédentes, les goûts sensuels et les habitudes dissimulées du personnage. En revanche, l'expression générale est plus effrontée et annonce bien un cynique.

XX

Page 415, ligne 17.

La Bibliothèque nationale possède, dans sa collection de portraits, plusieurs exemplaires de cette célèbre gravure de Rembrandt. La description de Stieglitz est conforme de tous points à l'original, sauf que la tête de mort, au lieu d'être au-dessus de Faust, se trouve derrière lui. La plume et les livres existent sur ou devant la table, et l'ombre humaine tenant un miroir à la main apparaît distinctement derrière la fenêtre. C'est sans nul doute pour simplifier le travail du graveur que ces détails ont été omis dans la reproduction de Scheible.

XXI

Page 416, ligne 37.

Il existe à la Bibliothèque nationale deux exemplaires de cette gravure. La seconde, enfermée dans un encadrement, se rapproche plus que la première du dessin donné par Scheible. Elle est de beaucoup la plus soignée, et paraît être aussi la plus exacte. Les noms des deux personnages : *D. Joan. Faustus*, *Mephistophélès*, y sont inscrits au-dessus de leurs têtes et non pas au-dessous du dessin.

[XXII

Page 417, ligne 32.

Le seul exemplaire de cette estampe que possède la Bibliothèque nationale diffère à quelques égards de la gravure du *Kloster*. Les personnages y sont transposés, Wagner se trouvant à gauche du spectateur au lieu d'occuper la droite. Il porte le même costume, mais il existe des différences assez notables dans les lignes du visage et la physionomie. Les traits sont, non pas difformes, mais disproportionnés ; ils manquent de symétrie et donnent l'impression générale d'un être malingre et mal venu, dont le rachitisme a tordu les os. Ils n'ont pas d'ailleurs plus d'expression que dans la gravure du *Kloster* et n'indiquent que d'une manière vague et confuse les sentiments qui doivent alors agiter Wagner. Il fait une grimace qui semble indiquer la contrainte, presque la souffrance, comme si le mouvement d'Auerhan passant la patte au-dessous de son bras, lui causait une sensation douloureuse. Il paraît très attentif et l'air d'Auerhan, qui le regarde dans les yeux en lui montrant de quelle manière il faut disposer les doigts de la main gauche, est beaucoup plus expressif et plus intelligent que dans la gravure du *Kloster*. Sur le bureau de Wagner se trouve un livre dont les pages sont blanches, un encrier et une plume passée dans un trou de pupitre. Les noms des deux personnages : *Christophe Wagner* et *Auerhan*, sont inscrits au-dessus, à côté et en dehors de leurs têtes.

# ERRATA

| Au lieu de :                                                              | Lire :                                                                |
|---------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|
| P. XI. l. 13, <i>En d'autres termes</i> , n'y doit-on voir . . .          | N'y doit-on voir.                                                     |
| P. 1, l. 20, Jusqu'au XVII <sup>e</sup> siècle . . .                      | Jusqu'au XVIII <sup>e</sup> siècle.                                   |
| P. 6, l. 33, à ces modifications . . .                                    | à ces <i>métamorphoses</i> .                                          |
| P. 14, l. 33, <i>geschwund</i> . . .                                      | <i>geschwind</i> .                                                    |
| P. 19, l. 28, un aventurier <i>comme</i> Faust . . .                      | un aventurier <i>tel que</i> Faust.                                   |
| P. 28, l. 20, qu'il n'écrit . . .                                         | qu'il écrit.                                                          |
| P. 40, note 1, l. 2, la <i>traduction</i> orale . . .                     | la <i>tradition</i> orale.                                            |
| P. 41, note 1, l. 12, <i>comsensu</i> . . .                               | <i>consensu</i> .                                                     |
| P. 41, note 1, dernière ligne, <i>Sewenberg</i> . . .                     | <i>Schwenberg</i> .                                                   |
| P. 42, Le Dr <i>Dietricht</i> . . .                                       | le Dr <i>Dieterich</i> .                                              |
| P. 46, note, l. 1, de <i>Veneficie</i> . . .                              | de <i>Veneficus</i> .                                                 |
| P. 57, l. 17, <i>Steglitz</i> . . .                                       | <i>Stieglitz</i> .                                                    |
| P. 60, l. 2, des XX <sup>e</sup> . . .                                    | des XV <sup>e</sup> .                                                 |
| P. 74, note, l. 3, <i>Jahrhunderte</i> . . .                              | <i>Jahrhunderte</i> .                                                 |
| P. 125, ch. xxxviii, l. 3 du titre, <i>d'un Juif</i> . . .                | <i>de ce</i> Juif.                                                    |
| P. 153, l. 25, telle, enfin . . .                                         | telles, enfin.                                                        |
| P. 163, l. 22, et qu'en <i>cette qualité</i> . . .                        | et qu'à <i>ce titre</i> .                                             |
| P. 166, l. 24, Enfin il le <i>renseigne sur</i> . . .                     | Enfin il <i>lui fait connaître</i> .                                  |
| P. 179, note, l. 7, <i>animum</i> . . .                                   | <i>animam</i> .                                                       |
| P. 180, l. 10, Comment le <i>Docteur</i> a expliqué . . .                 | Comment le <i>Dr Faust</i> a expliqué.                                |
| P. 197, l. 13, <i>Wirman</i> . . .                                        | <i>Widman</i> .                                                       |
| P. 204, l. 8, avec le docteur, <i>quelque temps après</i> . . .           | avec le docteur, <i>vers la même époque</i> .                         |
| P. 204, l. 10, Et le <i>récit de sa mort</i> . . .                        | Et <i>l'histoire de sa fin tragique</i> .                             |
| P. 207, l. 4, des <i>horribles et abominables</i> péchés et vices . . .   | des abominables péchés et vices <i>du Dr Jean Faust</i> .             |
| P. 207, l. 6, arrivées au <i>Dr Jean Faust</i> , un fameux magicien . . . | arrivées à <i>ce fameux magicien</i> .                                |
| P. 221, l. 36, termine <i>cette</i> deuxième partie . . .                 | termine <i>la</i> deuxième partie.                                    |
| P. 229, dernière ligne, de <i>nos</i> . . .                               | de <i>son</i> .                                                       |
| P. 233, l. 24, au chapitre 7 . . .                                        | au chapitre VII, p. 179.                                              |
| P. 234, l. 18, sans lieu ni nom d'imprimeur . . .                         | sans lieu <i>d'impression</i> ni nom d'imprimeur.                     |
| P. 242, l. 32, <i>Gent</i> est, de tous les traducteurs . . .             | P. R. <i>Gent</i> . ( <i>gentleman</i> ) est de tous les traducteurs. |
| P. 243, l. 5, <i>Gent</i> a modifié . . .                                 | P. R. <i>Gent</i> . a modifié.                                        |
| P. 244, note, l. 9, a <i>whole</i> . . .                                  | a <i>while</i> .                                                      |
| P. 247, l. 7, au mois de Février 1592 . . .                               | au mois de Février 1591.                                              |
| P. 256, note, l. 1, <i>añde</i> . . .                                     | <i>aside</i> .                                                        |
| P. 257, note, l. 9, <i>studenti</i> . . .                                 | <i>students</i> .                                                     |
| P. 259, note, l. 11, <i>appetites</i> . . .                               | <i>appetite</i> .                                                     |
| P. 259, note, l. 12, <i>Belzebuth</i> . . .                               | <i>Belzebub</i> .                                                     |
| P. 261, note, l. 12, <i>Scare</i> . . .                                   | <i>Scarce</i> .                                                       |
| P. 267, note 1, l. 19, <i>itself</i> . . .                                | <i>itself</i> .                                                       |
| P. 268, note, l. 7, <i>fo</i> . . .                                       | <i>for</i> .                                                          |
| P. 268, note, l. 43, <i>puls</i> . . .                                    | <i>pulls</i> .                                                        |
| P. 269, note, l. 44, <i>laurel bougn</i> . . .                            | <i>laurel bough</i> .                                                 |

**Au lieu de :**

**Lire :**

- P. 272, l. 19, et à les envisager . . . et à les étudier.  
 P. 285, l. 18, il se montra d'abord . . . il apparut d'abord.  
 P. 301, l. 8, en quelque sorte sous la dictée . . . pour ainsi dire sous la dictée.  
 P. 303, l. 25, Après avoir rappelé brièvement ce qu'avait été le Dr Faust . . . Après avoir rappelé brièvement l'existence du Dr Faust.  
 P. 317, l. 20, jusqu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle . . . Jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
 P. 320, l. 37, dit le *Courrier de Brême*. . . raconte le *Courrier de Brême*.  
 P. 328, l. 34, qu'elle avait déjà été jouée. . . qu'elle avait déjà jouée.  
 P. 346, l. 5, C'est en vain que l'on a tenté de découvrir . . . C'est en vain que l'on s'est enquis de.  
 P. 356, l. 18, la misère el la soif. . . la misère, la soif.  
 P. 383, note 1, l. 1, Was weiss . . . Wer weiss.  
 — — 2, l. 2, du Sïchest . . . du siehest.  
 P. 385, note 1, l. 3, Sich . . . Sieh.  
 — — 2, l. 2, zerreiset. . . zerreisst.  
 — — 2, l. 10, Eröffnet euch. . . Eröffnet euch.  
 — — 2, l. 11, verfolgt mich. . . verfolg' mich.  
 P. 386, note 1, l. 1, Komm, a . . . Komm, o.  
 — — 1, l. 3, verderhen . . . verderben.  
 — — 1, l. 6, schieck . . . schick.  
 P. 387, dernière ligne, Encore Faust exigeait . . . Faust exigeait encore.  
 P. 401, l. 35, In Jerusalem . . . Zu Jerusalem.  
 — l. 49, Mephistopheles . . . Mephistophola.  
 — l. 50, Den grosse Stadt . . . Die grosse Stadt.  
 P. 402, l. 10, ich wil . . . ich will.  
 — l. 13, Her Jesu Christ. . . Herr Jesu Christ.  
 — l. 21, Die ewige . . . Die ew'ge.  
 — l. 34, verblindet . . . verblindet.  
 P. 403, note, l. 5, Wilst . . . Wilst du.  
 — — l. 6, dass. . . daß.  
 — — l. 11, zür . . . zur.  
 P. 404, l. 2 du *Lied*, besonderer Gaben. . . besonderern Gaben.  
 P. 405, l. 1, Den ausser . . . Denn ausser.  
 — l. 13, des Freygeist Blut. . . des Freygeists Blut.  
 — l. 23, Zu Doctor . . . In Doctor.  
 P. 416, l. 21, non la main gauche, mais la droite . . . non la main droite, mais la gauche.  
 P. 421, l. 2, des prières et des justes intercessions en faveur . . . des prières et de l'intercession des justes en faveur.  
 P. 428, note C, voy. pp. 418-419 . . . Voy. pp. 418-419.  
 P. 432, l. 39, *The black Sair* . . . *The black Star*.  
 P. 436, n<sup>o</sup> 41, l. 4, et ilustrada . . . e ilustrada.  
 P. 444, n<sup>o</sup> 127, l. 20, à Brunswirk . . . à Brunswick.  
 P. 445, l. 5, thosamengekagen . . . thosamengetragen.  
 P. 445, n<sup>o</sup> 129, l. 2, verschrijviugen. . . verschrijvigen.  
 P. 447, n<sup>o</sup> 140, l. 8, Buchhändler . . . Buchhändler.  
 P. 447, n<sup>o</sup> 142, l. 5, Wollstraet . . . Wolstraet.  
 P. 457, l. 32, Bütter. . . Büttner.  
 P. 460, l. 13 et 14, la traduction de *Palma Cayet*. . . cette traduction.



# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                            | Pages.  |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| INTRODUCTION.....                                                                                                                          | I-XXXII |
| CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Le Faust historique.....                                                                                      | 1-46    |
| CHAPITRE II. — Le Faust historique ( <i>Suite et fin</i> ).....                                                                            | 47-71   |
| CHAPITRE III. — Le Livre populaire.....                                                                                                    | 72-96   |
| CHAPITRE IV. — Le Livre populaire ( <i>Suite</i> ).....                                                                                    | 97-119  |
| CHAPITRE V. — Le Livre populaire ( <i>Suite et fin</i> ).....                                                                              | 120-150 |
| CHAPITRE VI. — Les Caractères du Livre populaire.....                                                                                      | 151-174 |
| CHAPITRE VII. — Le Livre populaire. — La Forme de Spies : Ses<br>éditions et ses variantes.....                                            | 175-196 |
| CHAPITRE VIII. — Le Livre populaire : La version de Widman et<br>ses dérivés.....                                                          | 197-232 |
| CHAPITRE IX. — Le Livre populaire : Ses Traductions.....                                                                                   | 233-272 |
| CHAPITRE X. — Le Livre populaire : — Ses Suites : La Vie de<br>Christophe Wagner et la Seconde Relation<br>de la Vie du Docteur Faust..... | 273-313 |
| CHAPITRE XI. — Les Formes dramatiques.....                                                                                                 | 314-344 |
| CHAPITRE XII. — Les Formes dramatiques ( <i>Suite</i> ).....                                                                               | 345-378 |
| CHAPITRE XIII. — Les Formes dramatiques ( <i>Suite et fin</i> ).....                                                                       | 379-396 |
| CHAPITRE XIV. — Complaintes et Ballades. — Peintures et Gra-<br>vures. — Les OEuvres magiques de Faust. —<br>Conclusion.....               | 397-425 |